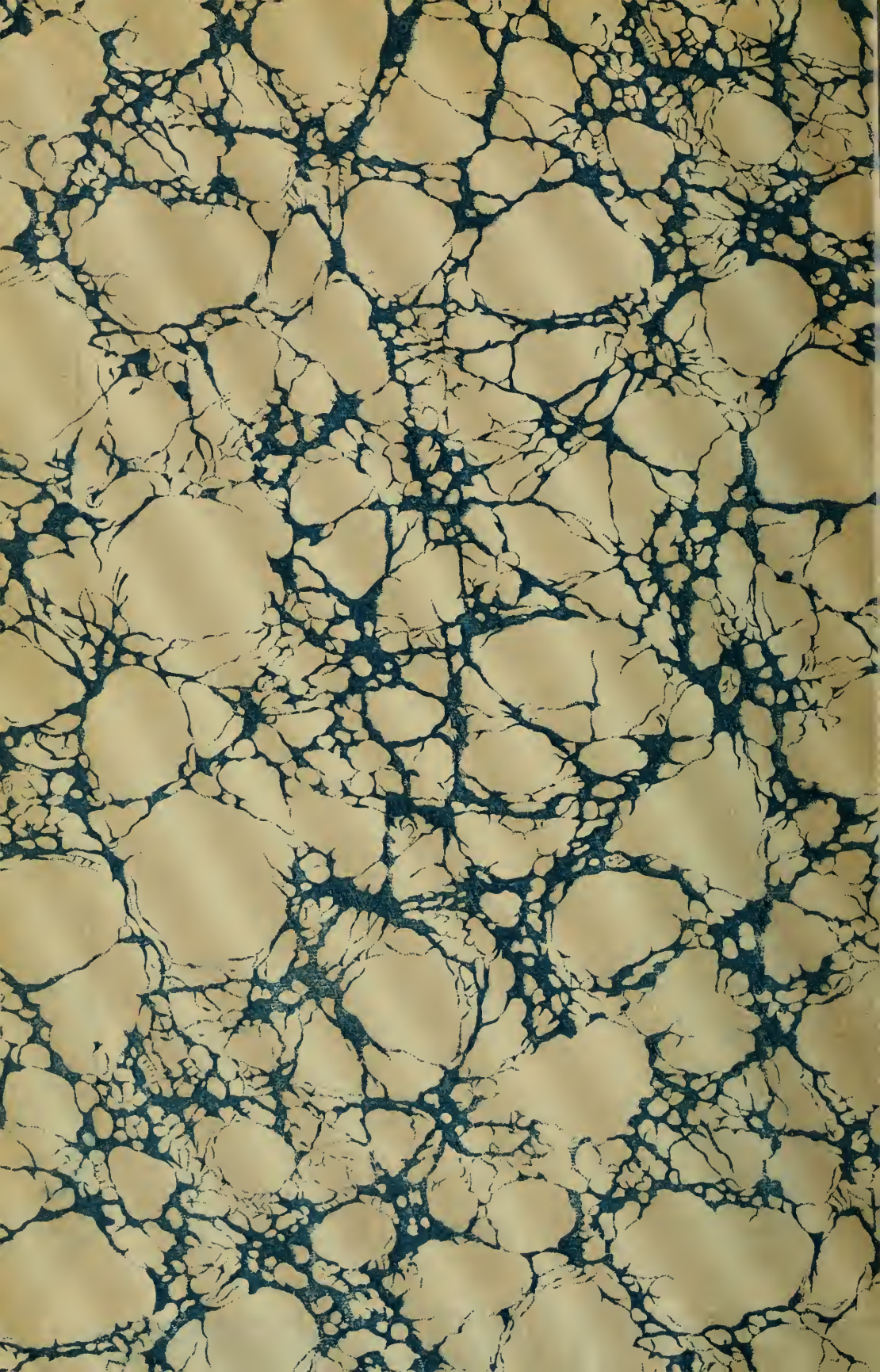


Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mmoiresling19soci

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

La
S

MÉMOIRES

(DE LA)

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

t. 19

TOME DIX-NEUVIÈME

191177
30.9.24

PARIS (6e)

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS
1916

NOTES
BALTIQUES ET SLAVES.

I. L'adjectif en concurrence avec l'adverbe en baltique et en slave.

Tandis qu'on avait autrefois [1] cru que la langue des catéchismes en vieux-prussien n'était qu'une faible imitation de l'original allemand, faite par un traducteur sachant très peu le prussien, on s'est accoutumé pendant les derniers temps à un jugement beaucoup plus indulgent et sûrement aussi plus juste en bien des points concernant la syntaxe et la phraséologie. C'est M. Bezzenberger qui, dans le journal de Kuhn, XLI, 65 et suiv., a clairement prouvé que très souvent il ne s'agit pas de simples fautes de traduction, mais ou d'un texte un peu différent interprété par Abel Will ou, dans la plupart des exemples, d'un développement indépendant de la langue prussienne, qui à cette époque était presque sur le point de s'éteindre et subissait déjà une influence énorme de l'allemand, très supérieur comme langue de civilisation. M. Trautmann, le dernier éditeur des textes vieux-prussiens, accepte l'opinion de M. Bezzenberger en cherchant à l'établir par des arguments nouveaux. Depuis, M. E. Lewy, *I. F.*, XXXII, 170 et suiv., est revenu, il est vrai, jusqu'à un certain point, à l'avis des premiers éditeurs. Il se donne la peine de prouver que quelquefois la traduction présentée par l'*Enchiridion* et celle de I sont fort inférieures à celle de II. Mais, malgré toutes ses critiques, M. Lewy croit lui aussi reconnaître avec une sûreté plus ou moins grande, même dans la façon de parler dont se sert la traduction de E, maints traits vraiment prussiens. Sans avoir l'intention de résoudre ce problème compliqué dans un article comme celui-ci, je me borne à

[1] Voir surtout Leskien, *Dekl. im Slav. Lit. u. Germ.*, 59 et suiv.; Berneker, *Preuss. Spr.*, 88 et suiv.

signaler à l'attention du lecteur quelques passages contenant, selon mon opinion, un usage authentique et non influencé par l'original, comme le croient même Bezzenberger et Trautmann.

La phrase :

> Aber der ist recht wirdig und wol geschickt, wer den Glauben hat an diese Wort, für euch gegeben und vergossen zur Vergebunge der Sünden

a été traduite par Will, 49, 34 et suiv., par les paroles :

> *Adder stas ast tickars wertīngs bhe labbai pogattawints, kas stan drūwien turri en schans wirdans pērwans podāton bhe prolieiton prei etwerpsennien steisons grīkans.*

M. Bezzenberger, *K. Z.*, XLI, 71, de même que M. Trautmann, p. 449, expliquent l'emploi de l'adjectif *tickars*, au lieu duquel on attendrait l'adverbe, par une faute d'interponctuation. Selon eux, la traduction devient intelligible si l'on met entre *recht* et *wirdig* une virgule, signe dont l'emploi est quelquefois assez libre au XVI^e^ siècle. Bien que je ne nie pas la possibilité de cette interprétation, j'en préfère une autre qui a l'avantage de ne rien changer et de reposer sur une propriété de syntaxe se retrouvant non seulement dans les textes conservés du vieux-prussien, mais en outre dans les autres langues baltiques, slaves et aussi dans des langues indo-européennes en dehors de ce domaine.

Premièrement, il y a un bon nombre de passages où l'adjectif sert à déterminer un verbe. C'est ainsi que nous lisons :

> P. 49, 32 : *kas pogaunai stawīdan sacramentan wertīwings*? « wer empfehet denn solch Sacrament wirdiglich? »
> ou p. 72, 32 : *stas wissemukin deiws schien malnijkan est etnīwings pereit dāuns* « der allmechtig Gott — hat gnediglich kommen lassen ».

Le lituanien est riche, lui aussi, d'exemples analogues. Kurschat, *Lit. Gramm.*, § 1427, cite des constructions comme :

> *sweĩks pareĩti* « retourner en bon état »,
> *ìsztisas guléti* « être couché (le corps) étendu »,
> *pészczas eĩti* « aller à pied », etc.

On peut y ajouter, de la collection de contes et de chansons populaires qu'ont publiée MM. Leskien et Brugmann, p. 174 :

> *nuéjo linksmas labaí pàs sàvo mótiną* « il retournait bien dispos chez sa mère » ;

de plus, de la *Pāsaka* que M. Gauthiot a notée en dialecte de Buividze (*Parler de Buividze*) :

šitâ vaik'ēli linksmì áuga «ces enfants grandissaient gaiement» (p. 81),

gīwānâ spakaīnas liksmerčâ «il vécut tranquille jusqu'à sa mort» (p. 84).

J'ai noté de l'*Enchiridion* de Willent :

19, 22 Becht. : *klaupesi alba staczias — gali biloti*;

20, 10 : *klaupes alba staczias bilok*;

20, 4 : *potam linxsmas tawa darbob eik* (adv. Mosvide, 21, 12 : *ligksmai dusche dotumbim*; 5, 32 : *schitą maksla wisy linksmai preimkiet*);

et de la Forma chrikstima :

35, 27 : *sausas pakaghingai butu palaikitas, wissada degąs dwasseie, linksmas nodæioihe tawa wardui slussitu* (adv. Willent, *E.*, 6, 8 : *kūrsai taila sacramenta nebrangei laika*).

M. Brugmann, *I. F.*, XXVII, 265 et suiv., a prouvé dans un remarquable article que l'adverbe lituanien *nórs*, *nór*, *nó* est une simple abréviation du participe masculin au nominatif *norīs* «voulant». Cette forme, étant devenue invariable, a été jointe non seulement à des singuliers masculins [1], mais aussi à des féminins et même à des pluriels. M. Brugmann compare les adverbes v.-pr. *etkūmps* «de nouveau», *sparts* adj. «fort, puissant», adv. «très, fort», *sch(k)lāits* «autrement, mais, sauf, sans», etc. (voir aussi Trautmann, p. 250). Ces adverbes doivent leur origine au même processus linguistique que le lituanien *nórs*. Un pendant encore plus instructif au développement de *norīs* > *nórs* est l'adverbe lituanien *rōd(a)s* «volontiers, en effet, à la vérité». Ce mot, qui est un emprunt au slave (cf. russe-polon. *rad*), n'existe aujourd'hui que sous cette forme et ne remplit que la fonction d'adverbe. Mais en vieux-lituanien il est encore fléchi assez souvent et s'accorde en genre et en nombre avec le substantif auquel il se rapporte. M. Brugmann, *loc. cit.*, 267, ne donne que des exemples de la postille de Bretkun. On peut également citer l'*Enchiridion* de Willent, où nous lisons :

turim — rodi dariti pagalei prisakimu (9, 24),

de même que sa traduction des épîtres et évangiles, qui présente :

rodi nûkenczіete neischmintingus (66, 13).

[1] Par ex. *taī kasnórs permānė* «quelqu'un a inventé cela».

Je mentionne encore dans la Forma chrikstima :

38, 29 : *wiera — rodas ir isch linxsmos schirdies ischreiksch*;
40, 33 : *ir isch to sawa wiera draugistoie dieva patsai rodas ischreikschtu ir apsweczitu.*

Il est vrai que les deux derniers passages sont peu probants, puisque le sujet de la phrase est un singulier; toutefois, rien ne nous empêche de reconnaître pour cette époque en *rodas* un véritable adjectif. Naturellement il y a aussi des synonymes de «volontiers» qui ont été toujours adverbes. C'est ainsi que le passage de Willent cité en dernier lieu est rendu dans les nouvelles traductions de la Bible :

II Cor., XI, 19 : *jûs mielày pakènczat durniùs* [1].

On peut se servir de l'adjectif *rad* aussi en polonais [2]; par exemple Mikołaj Rej Zwierciadło chez Berneker, *Slav. Chrestom.*, 386 :

bo trudno tego — do tańcá ciągnąć kto nierad skucze «car il est difficile d'engager à la danse celui qui n'aime pas à danser».

Mais, p. 388, on rencontre l'adverbe du comparatif :

rádszey onemu nędznikowi opraw «dédommage plutôt ce malheureux» [3].

Un autre écrivain vieux-polonais, Szymon Szymonowicz (1558-1629), emploie lui aussi l'adjectif *rad* et son féminin *rádá* au sens de «volontiers» : *Sielanka*, XVIII = Berneker, *Slav. Chrestom.*, 396 :

záśpiewam ia mu przećię, rad on pieśni słucha «je commencerai pourtant à lui chanter, car il aime à entendre des chansons»;

[1] Aussi les anciens textes connaissent-ils cet adverbe; par ex. Willent, *E.*, 7, 34 : *mielei klausitumbim*; *E.E.*, 68, 1 = II Cor., XII, 9 : *todelei esch nariu yù mielei girtiesi.*

[2] Voir encore Miklosich, IV, 17, qui donne des exemples russes (comme *uží ja rada by sŭ toboju govorila* «je voudrais bien parler maintenant avec toi»; vieux-russe *chotěchomŭ sŭ nimi radi biti sja* «nous aimions bien à nous battre avec eux») et d'autres langues slaves. Il montre que, dans les langues vivantes, *radŭ* n'existe qu'au nominatif des divers genres et nombres et n'y est employé que comme prédicat. En vieux-slave l'usage de l'adjectif était beaucoup plus répandu; par ex. *azŭ radŭmĭ srĭdĭcemĭ podvizaju sę* et *veselomĭ licemĭ i zělo radomĭ.*

[3] Selon Miklosich, *loc. cit.*, le bas sorabe connaît, comme le polonais, le russe, etc., le positif *rad* comme prédicat à côté de verbes, tandis que le haut sorabe s'y sert de l'adverbe *rady.*

392 : *Pietruchno, nie rádá ty robisz* «Pietruchna, tu n'aimes pas le travail».

Comme en lituanien l'adverbe *mëlaĩ* équivaut à l'ancien adjectif *rõd(a)s*, ainsi en polonais *ochotnie* alterne avec *rad*; cf. Mikołaj Rej chez Berneker, *Chrestom.*, 386 :

iuż Boże uchoway przygody ochotnie cie ratuie «il te sauvera même avec plaisir d'un danger dont Dieu te préserve» [1].

On a noté plus haut que l'adjectif se rencontre surtout à côté des verbes qui expriment le mouvement. Il va sans dire que ces verbes admettent aussi l'adverbe; cf. Mosv., 34, 18 et suiv. :

kurs nar teisei tap stalap prieitij, tas pats sawe gierai tur ischmegintij; kurs nedastanai stalap prisźęks, tas uss malane smerti amsźinā gaus.

Un bel exemple est offert par l'*Enchiridion* vieux-prussien :

53, 12 : *stai malnijkai bhe seimīns turri sen senditmai rānkān bhe kanxtei* (adverbe, comme l'a prouvé M. Solmsen, *K. Z.*, XLIV, 180) *pirschdau stan stallan trapt bhe billit* «die Kinder und Gesinde sollen mit gefalten Henden und züchtig für den Tisch tretten und sprechen».

On peut hésiter sur la façon d'entendre *kānxtai* :

53, 21 : *tit dijgi po idin turri stai ainawidisku siggit kañxtai sen senditans rānkans stallit bhe billitwei* «also auch nach dem Essen sollen sie in gleicher Weise thun züchtig und mit gefalten Henden sprechen».

Le mot peut être aussi bien adverbe que nominatif du pluriel de l'adjectif (voir Trautmann, 242, et Solmsen, *loc. cit.*).

La grande fréquence d'adjectifs joints à des verbes dans les autres langues indo-européennes est assez connue [2]. Quelques

[1] Du nombre des exemples serbes qui se laissent comparer à l'usage polonais, je cite Vuk, *Srpske narodne pripovijetke*, VI, 3 : *ako nije rad proći kao i onaj prije što ga je kovao* «s'il n'a pas envie de se trouver dans la même situation que celui qui l'a forgé avant»; 7 : *da bi oni radi svoju sestru potražiti* «qu'ils voulaient bien chercher leur sœur». Mais, p. 4, nous rencontrons l'adverbe *rado* : *ja bich ti je rado dao* «je te céderais ma fille avec plaisir».

[2] Voir les collections de Delbrück, *Synt.*, I, 453 et suiv.; Brugmann, *Grundriss*, II, 2², 660 et suiv.; Miklosich, *Vgl. Slav. Gramm.*, IV, 16 et suiv.; Vondrák, II, 270; Grünenthal, *A. f. sl. Phil.*, XXXII, 39; Brugmann, *I. F.*, XXVII, 239, 271 et suiv.; Streitberg, *ibid.*, 151 et suiv. (sur le gotique *iddjuh jaindwaúrþs* avec invariabilité du nominatif singulier de l'adjectif comme dans les exemples lituaniens cités ci-dessus); Wackernagel, *Glotta*, II, 2; Meillet dans ces *Mémoires*, XIV, 23 et suiv.

exemples suffiront donc. L'adjectif se trouve comme en lituanien très souvent à côté de verbes signifiant le mouvement ou son contraire, l'immobilité :

grec : *ἐναντίος ἦλθε, ἑζόμεθ' ἐφέσλιοι, τοὶ δ' ἀγχισλῖνοι ἔπιπλον, ἤριπε δὲ πρηνής*;
lat. : *suam quisque ibant divorsi domum, praeceps cadit*;
skr. : *ūrdhvo — asthāt* «il se mit debout»; *té viśvañco ví akrāman* «ceux-ci se sont dispersés dans des directions diverses»;
av. : *paraš tarštō apatačaṯ Kərəsāspō* «Kərəsāspa s'est dans son effroi jeté de côté»;
v.-sl. : *padą na zemli nici* «ἔπεσον ἐπὶ πρόσωπον αὐτῶν»;
serbe : *da je na mjesto mrtav pao* (*Srpske narodne pripovijetke*, VI, 10, 14); *mȑtav pȁde pokrȁj brata svôga* (Maretić, *Hrvatska čitanka* [Agram, 1910], 210, 188).

Très souvent ces verbes remplacent en baltique et en slave la copule. Ils indiquent, comme les descendants du lat. *stare* dans les langues romanes (fr. *été*, ital. *stato*), l'existence ou des événements qui se passent [1]; par exemple :

russe : *pogoda stojala prelestnaja* «il faisait un temps ravissant»;
denĭ stojalŭ sěryĭ «il faisait un temps gris»;
zima stojala dolgaja i upornaja «l'hiver était long et opiniâtre»;

quant au second sens, on pourrait citer des phrases comme :

slovène moderne : *môder prihajati* «devenir intelligent»;
serbe : *postao rđjav čovjek* «il est devenu un méchant homme»;
Srpske narodne pjesme, II, 433, 96 : *onda* (*moĭ topuz*) *ovaki đetić postanuo* [2];
v.-lit. : Willent, *E.*, 7, 4 et suiv. : *musu uredas toly kitas nu jra neng po Popiessiskeis buwa. Nu yau tikras ir ischganitingas pastoya*, etc.

[1] Voir Miklosich, IV, 262 et suiv.; Vondrák, II, 288; surtout Jagić, *Beitr. z. slav. Synt.* (*Denkschr.* de l'Académie de Vienne, XLVI), 17, 47, 51 et suiv., 57 et suiv., 60 et suiv.; Meillet dans ces *Mémoires*, XIV, 25 et suiv.

[2] Le contraire du serbe *pòstati* «devenir» est *òstati* «rester, demeurer», lié comme celui-là avec des noms prédicatifs, soit adjectifs, soit substantifs; par ex. Gundulić (Bernekeu, *Slav. Chrestom.*, 206, 14), *Vuk i Ljubdrag — s puške ognjene mrtvi ostaše u podstupu Prage grada*; *ibid.*, 18 : *Janko i Lauš od svieh bjehu samo ostali jošte živi*. En tokharien, *maskedhar* «il est», qui est apparenté au gr. *μένειν*, lat. *manere*, remplace directement la copule (Meillet, *Journ. asiat.*, 1911, II, 456).

Surtout en vieux-lituanien, *pastóti* et *stóti(s)* [1] sont très souvent liés avec l'instrumental prédicatif; cf. :

Mosv., 32, 3 : *ans mussu tewu staia*;
Forma chrikstima, 37, 30 : *tawa kudikiu ir tewonimi tawa dangaus lobiu stoiosi*;
ibid., 32 : *iog iau nu tawa kudikiu stoies est*;
Willent, *E.*, 5, 18 et suiv. : *idant isch yu potam galetu pastoti plebonais koznadeiomis alba diokais*

(d'autres exemples sont cités par M. Bezzenberger dans ses *Beitr. z. Gesch. d. lit. Spr.*, 240). On rencontre cet usage encore aujourd'hui, bien qu'il diminue visiblement (voir Kurschat, *Gramm.*, § 1411). En serbe, ce sont surtout les composés de *ići* et de *lăziti* «aller» dont la signification est fréquemment «devenir» (cf. le verbe fr. *devenir*, ital. *divenire* et les analogies tokhariennes que mentionne M. Meillet, *Journ. asiat.*, 1911, II, 456); par exemple :

sve to vrata tvrdja dolažahu «la porte devint toujours plus fixée»;
izidje on najbogatiji čovek «il devint l'homme le plus riche» (voir Jagić, *loc. cit.*, 58).

L'origine de l'usage est très bien illustrée par un passage comme :

Srpske narodne pjesme, II, 73, 71 : *zeman dodje.*

On peut tout aussi bien le traduire par «tu (Marko Kraljević s'adresse à la lumière du jour) es descendue sur terre» que par «tu es devenue terrestre».

Des nombreux exemples d'adjectifs ajoutés comme prédicats à des verbes, on mentionnera l'homérique :

οἱ δὲ πανημέριοι μολπῇ θεὸν ἱλάσκοντο

phrase qui a déterminé M. Wackernagel à une interprétation aussi simple que naturelle de l'homérique *εἰνά-νυχες* – *ἴανον* «ils dormaient neuf nuits»; *εἰνάνυχες* n'est qu'un nominatif du pluriel d'un *bahuvrīhi* composé du nom de nombre *ἐννέα*, **ἐνϝα-* et de *νύξ*. M. Meillet, dans ces *Mémoires*, XIV, 24, a attiré l'attention sur le passage védique

R. V., I, 105, 4 : *kvà ṛtáṁ pūrvyáṁ gatáṁ kás tád bibharti nūnataḥ* «où est allé le premier sacrifice? Qui l'apporte maintenant?».

[1] Sur l'usage du réfléchi, voir Zubatý, *I. F.*, IV, 476, avec la remarque 2. Son opinion que le simple *stóti*, sans addition de l'élément réfléchi *-s(i)*, n'est pas purement lituanien, ne m'a pas convaincu.

Comme en latin l'adverbe *primum* et l'adjectif *primus*, *solum* et *solus*, en grec *πρῶτον* et *πρῶτος*, *μόνον* et *μόνος*, ainsi en slave le pronom *samŭ*, qui, comme le grec *αὐτός*[1], réunit les significations de «lui-même» et de «seul», se laisse quelquefois faire concurrence par son adverbe *samo* «seulement». Le sens général de la phrase n'est pas beaucoup altéré, quand on remplace l'une de ces deux catégories de mots par l'autre. On opposera des passages serbes comme Gundulić chez Berneker, *Slav. Chrestom.* :

> 207, 29 : *da dni tako sama vodi*;

Maretić, *Hrvatska čitanka* :

> 219, 108 : *sam ostade sirotica Mirko, sam ostade na carevoj vojsci*;

Narodne pripovijetke :

> VI, 2 : *reče da će on to sve sam pojesti*;

à des phrases comme Gundulić chez Berneker, *Chrestom.* :

> 206, 18 : *Janko i Lauš od svieh bjehu samo ostali jošte živi*;

Maretić, *Hrvatska čitanka* :

> 188, 42 : *ȁli jȍš sȁmo jèdan prȗt nȃdȗ.*

Pour une juste appréciation du passage de l'*Enchiridion* dont on parle ici, il faut examiner surtout les cas où un nom de nombre indéfini ou un pronom sert à déterminer un verbe ou un nom avec ou sans l'auxiliaire *être*. En lituanien comme en slave et dans les autres langues indo-européennes on rencontre bien des exemples d'adjectifs signifiant «tout, entier» au lieu desquels on pourrait employer aussi légitimement l'adverbe. On lit par exemple dans l'*Iliade* :

> N 65 : *πᾶς δ' ἄρα χαλκῷ λάμπε* (Ἕκτωρ) «Hector brillait entièrement par sa cuirasse de bronze»;

pareillement :

> N 191 : *πᾶς δ' ἄρα χαλκῷ σμερδαλέῳ κεκάλυπτο.*

[1] Cf. W. Schulze, *Qu. ep.*, 251, note, qui voulait séparer *αὐτός* «seul» de *αὐτός* «lui-même». Il les tient maintenant à juste titre pour identiques et rappelle la similitude slave dans *K. Z.*, XL, 414[1] et 417[1].

Chez Hérodote, IX, 70, *πᾶς* se rapporte à un adjectif plus la copule :

τὴν φάτνην τῶν ἵππων ἐοῦσαν χαλκέην πᾶσαν («absolument de bronze») *καὶ θέης ἀξίην*;

de même chez Euripide :

Ion, 427 : *ἅπας μὲν οὐ γένοιτ' ἂν εἰς ἡμᾶς φίλος.*

L'auxiliaire manque et l'adjectif est l'épithète du substantif auquel il appartient; par exemple :

T 13 : *τεύχεα δαίδαλα πάντα* «armure très artistique»

ou :

T 247 et Ω 232 : *χρυσοῦ δέκα πάντα τάλαντα* «en tout dix talents d'or».

C'est ainsi que Thucydide, VI, 37, caractérise les Siciliens, qui étaient très hostiles aux Athéniens, par les paroles : *ἐν πάσῃ πολεμίᾳ Σικελίᾳ.*

Toutes ces phases du développement se laissent observer aussi dans d'autres langues indo-européennes, comme l'a reconnu avec autant de sagacité que de profondeur M. Zubatý dans *I. F.*, XXV, 200 et suiv. (voir aussi Brugmann, *Ausdr. d. Totalität*, 35, 64, 71) :

a. lat. : *non omnis moriar* (Horace); *omnis in hoc sum* (id.); *Gallia est omnis divisa in partes tres* (César); *totus doleo, gaudeo*;
skr. : (*vṛkṣaḥ*) *sárvaḥ śuṣyati*, où l'interprétation reste toutefois incertaine [1];
russe : *Chivrja vsja poblědněla* «Chivrja devint toute pâle»;
lit. mod. : *sudžià visas supýko* «le juge devint très fâché»; *Buividze*, p. 82 : *vīsas susẹkrūvẹna* «il s'ensanglanta tout entier»; se rapportant à un régime direct : *manę̀ visą̀ iszbaria* «il me gronde, comme il faut»;
v.-lit. : Mosv., 6, 36 : *o ius kunigai, pagał iusu sena ureda makikiet ssmanes : tatai wisas paklida* «et vous, prêtres,

[1] Faut-il entendre «chaque arbre devient sec» ou plutôt «l'arbre devient tout sec»? Bien qu'il n'y ait peut-être pas en sanskrit d'exemples sûrs de *víśva-* ou de *sárva-* renforçant un verbe, on peut citer toutefois comme analogie frappante l'usage de l'adjectif *kévala-* : *R. V.*, 1, 7, 10 : *asmákam astu kévalaḥ* «qu'Indra appartienne à nous seuls, qu'il soit entièrement le nôtre». L'opposé de *omnis* ou *totus* est *nullus*, qui n'est très souvent, pour ainsi dire, qu'une négation très forte en latin : *nullus dubito* «je n'en doute point», *misericordia quae tibi nulla debetur* (Cicéron) «la pitié que l'on ne te doit pas du tout».

enseignez les hommes suivant votre ancien métier; sans cela ils s'égareront tout à fait» [1].

b. lat. : *sum totus vester* (Cicéron); *Plancus totus noster est* (id.);
fr. : *elle est toute surprise*;
skr. : *sárvāhám asmi romaśā* «je suis partout poilue» (*R. V.*);

en phrase nominale pure :

skr. : *sárvo vā eṣá jagdhápāpmā*, etc. «celui-ci est absolument homme dont le péché est dévoré»;
av. : *kō vīspō daēvō?* «qui est entièrement un Daēva?»;
russe : *děvočka sidítŭ ni živa ni mertva, vsja perepugannaja* «la jeune fille est assise, ni vive ni morte, tout à fait épouvantée»;
tchèque-morave : *su všecek mokrý* «je suis absolument humide»;
v.-polon. : Szymon Szymonowicz (1558-1629), *Sielanka*, XVIII = Berneker, *Slav. Chrestom.*, 395 : *bo oná z czarámi wstanie y leże, wszytká dyabłowá* «car elle se lève et elle se couche avec des charmes; elle est bien dévouée au diable»;
lit. : *mãno patì jaũ visà pùsnũgė* «ma femme est déjà entièrement à moitié nue».

c. skr. : *víśvā hárī dhuri dhiṣvā ráthasya* «attelle les deux chevaux absolument fauves au timon de ta voiture» (*R. V.*);
tchèque-mor. : *mam ruku všecku zmoženú* «j'ai la main très fatiguée»;
serbe : *a sva dobra sreća iznijela igumana svetogorca Vasa* «et un sort très bénin conduit dehors l'higoumène du couvent d'Athos Basile» (*Srpske narodne pjesme*, II, 434, 131).

La combinaison de *visas* avec des adjectifs dont il renforce la valeur nous rappelle l'emploi de *tõks* et de *kõks*. On sait qu'en lituanien moderne on peut très bien dire *didẽ̃*, *labaĩ*, *drútas*, *jáunas*, *báltas* et ainsi de suite; mais quand on veut exprimer «cet homme est si pauvre» ou «sois assez bon», on dit régulièrement :

tõks wargìngas szìtas žmogùs, resp. *bùk tõks gẽ̃ras*;

[1] Cette explication convient mieux au sens que l'autre, qui est en elle-même aussi possible : «sans cela ils s'égareront tous». Nous avons vu plus haut qu'on peut hésiter entre deux interprétations de cette sorte également en sanskrit védique (voir aussi Zubatý, *loc. cit.*, 207 et suiv.).

de même :

tókius žaliùs medžùs ne turì pakīrst «il ne faut pas couper d'arbres si verts» ;
kám tù vìs tóks dùrnas «pourquoi es-tu toujours tellement furieux ?» ;

Leskien-Brugmann, 174 :

kõks nelãbas tàs szũ «comme ce chien est méchant !».

C'est déjà en vieux-lituanien que *tõks* et *kõks* servent à déterminer des adjectifs, bien qu'il ne manque pas d'exemples de *taĩp* et de *kaĩp* usités dans les mêmes circonstances; par exemple :

Forma chrikstima, 33, 21 : *kókioihe didzoihe reikoihe ir priegadoihe* ;
34, 21 et suiv. : *kokieme didzeme warge ir reikoihe* ;
Willent, *E.*, 1, 4 et suiv. : *tokiu trumpu ir prastu a pygu budu* ;
7 et suiv. : *koki tulima warga* ;
3, 29 : *tokias nepabassnas ir nechriksczionischkas ssmones* ;
5, 7 : *tokias nepaklusnas ssmones* ;
31, 20 : *toksai silings neprietelis* ;
39, 9 : *toki linksma ssadeghima* ;
Forma chrikstima, 40, 30 : *kaip dide ir neischkalbetinga malone irgi dowanas — priedũtas ira* ;
Willent, *E.*, 5, 16 et suiv. : *kaipo biaura ir dide ischkada* ;
27, 19 et suiv. : *kaipo didzias nepalaimas.*

L'équivalence de l'adjectif et de l'adverbe à cette époque est très bien illustrée par la confrontation d'un passage extrait du sacrement de baptême à un autre appartenant au sacrement de la communion :

Willent, *E.*, 15, 4 et suiv. : *kaip gal wandũ taipo didzius daiktus padariti ?*
19, 1 et suiv. : *kaipo gal kunischkas walgimas ir gerimas tokius didzius daiktus dariti ?*

Aussi en slave nous trouvons la combinaison de deux adjectifs dont le premier signifie «tel», resp. «quel» ; cf. :

slov. mod. : *taka gôsta tma* «des ténèbres si épaisses» ;
russe : *rěka takaja širokaja* «un fleuve si large» ; *koli serdce vŭ tebě takoje retivoje* «quand ton cœur est-il si ardent !» ; *oni takije neotesannyje* «ils sont si impolis, si grossiers» (Jagić, *Beitr. z. slav. Synt.*, 47) ;
petit-russe : *ščo ś taka krasna* «que tu es belle !».

Dans plusieurs langues indo-européennes, les pronoms démonstratifs peuvent remplacer des adverbes de la même catégorie; cf. :

skr. : *úd asaú sūryo agād úd idáṁ māmakáṁ vácaḥ* «le soleil s'est levé ici aussi bien que ma sentence»; *ayám emi vicākásat* «je m'avance rayonnant par ici»;

grec : *ἔγχος μὲν τόδε κεῖται ἐπὶ χθονός* «la lance se trouve ici, sur le sol»; *εἶπον, ὅτι νῆες ἐκεῖναι ἐπιπλέουσι* (Thuc., I, 51) «ils disaient que des navires s'approchaient par là»;

lat. : *hunc ego te, Euryale, aspicio?* «est-ce que je te vois vraiment ici, Euryalus?»

(voir Brugmann, *Grundriss*, II, 1^2, 317 et suiv., 661; *I.F.*, XXVII, 233; Delbrück, *Grundriss*, III, 459 et suiv.; *Altind. Syntax*, 211 et suiv.).

Tandis que Mosvide emploie, 7, 1, l'adverbe *schitai* «voici»[1], il se sert, 31, 14, de l'adjectif pronominal *schis*, qui pourtant ne peut être rendu que par «voici» :

nokielk nog manes narsa tawa; *schis esmi ghadnas prassudima* «loin de moi ta colère; me voici digne d'être condamné à mort!».

Il est bien connu que le grec *τις*, tout comme le latin *quidam*, se rencontre souvent à côté d'adjectifs dont il renforce ou atténue l'idée. Il faut traduire en général par une locution adverbiale; par exemple :

homérique : *ὥς τις θαρσαλέος καὶ ἀναιδὴς ἐσσι προΐκτης* «car tu es un mendiant assez audacieux et insolent»;

Platon : *ἔν τινι βραχεῖ χρόνῳ* «dans un temps assez court»;

lat. : *incredibilis quaedam ingenii magnitudo . . . habuit enim divinam quandam memoriam rerum* (Cicéron); etc.

(voir Kühner-Gerth, *Ausf. Gramm. d. griech. Spr.*, II, 1, 663 et suiv.; Kühner-Stegmann, *Ausf. Gr. d. lat. Spr.*, II, 1, 643). Ces pronoms précèdent aussi les noms de nombre, pour exprimer l'inexactitude de l'indication de quantité; ainsi, chez Platon :

σχεδὸν . . . εἴς τινας ὀγδοήκοντα σταδίους,

tout comme en latin :

aliquos viginti dies ou *quadringentos aliquos milites.*

[1] *Schitai turit trumpā maksla krikszczianistes pagal buda senases bassniczias* «vous avez ici la doctrine chrétienne brève selon la coutume de l'Église ancienne!».

En lituanien, *nekurì* ou *kokẽ* remplissent la même fonction :

> Willent, *E.*, 5, 15 : *kaip butu pikcziausieghi nekurie neprieteley Dievа* «pour ainsi dire, des ennemis bien mauvais de Dieu».

Il est instructif de comparer Willent, *E.E.*, 77, 3, avec les nouvelles traductions de la Bible. Le vieux texte offre :

> *rimoia tadą viru skaitlumi kaip butu penkias tuxtantis «ἀνέπεσαν οὖν οἱ ἄνδρες τὸν ἀριθμὸν ὡς πεντακισχίλιοι»* (*bei 5,000 Mann* Luther).

Mais, dans les traductions du dernier siècle, on lit :

> *tay susẽdo kokiê penki túkstanczei wyrû.*

L'adjectif pronominal *kokiê* et la phrase adverbiale *kaip butu* se ressemblent donc l'un à l'autre d'une manière frappante. Il vaut la peine de donner ici quelques exemples de *kaip butu*. C'est une expression qui n'est pas rare à l'époque ancienne; par exemple :

> Willent, *E.*, 2, 30 : *kaip butu noredams*;
> 21, 24 : *kaip butu per tikra lectie uriede ir pawadinime sawa graudinti butu*;
> *E.E.*, 82, 20 : *a ghis deiosi kaip butu toliaus eyęs.*

Voir la description des faits chez M. E. Hermann, *Lit. Konjunktionalsätze*, 27, 44. L'auteur cite aussi des exemples de Szyrwid. *Kaip butu* a sûrement eu autrefois la signification «comme si telle ou telle chose (indiquée par le nom ou par le verbe qui va suivre) se passait»; mais peu à peu il est devenu une particule de comparaison qui ne se distingue guère du simple *kaip*. La conjonction *búk* a subi le même changement de sens que *kaip butu*[1]. Comme cette expression, *búk*, qui est aujourd'hui très usité, sert à mettre en doute une déclaration[2]. La particule *búk* n'est pas non plus rare dans les vieux textes. On la rencontre chez Bretkun, Dauksza et dans le catéchisme lituanien oriental (voir Hermann, *loc. cit.*, 28, 30, 40, 53, 59). On trouve surtout la répétition *buk – buk* «sive – sive». M. Hermann a déjà justement

[1] Comparer, par exemple, Willent, *E.E.*, 82, 20 : *a ghis deiosi kaip butu tolyaus eyęs*, avec l'aspect qu'en présente aujourd'hui le passage : Luc, xxiv, 28 *ir jis dẽjosi*, *buk toliaùs èinąs*.

[2] Par ex. : *jìs manę̀ apskélbė*, *búk àsz taĩ padãrẹs* «il m'insulta, comme si j'avais fait cela».

expliqué la particule comme un ancien impératif de *búti* «être», de sorte qu'une phrase comme celle citée p. 40 :

> (*nusideimas*) *irá dárymas priesz válu ir prisakimu Diéwo*, *búk tey destis szyrdziu*, *búk żodziu*, *búk darbú*

aurait signifié originairement : «le péché est une action contre la volonté et le commandement de Dieu, quoi qu'il en soit (c'est-à-dire : n'importe) qu'il ait lieu dans le cœur, par la parole ou par l'acte». La particule *búk* montre, ce que M. Hermann omet de mentionner, d'une manière éclatante que la 2e personne du singulier de l'impératif lituanien avait en même temps la valeur d'une 3e personne du singulier. Aujourd'hui ce dernier usage est presque inconnu, et l'on se sert, comme il a été toujours possible, à peu près exclusivement du permissif. Mais *búk*, qui, comme conjonction, avait spécialisé son sens et n'était plus senti comme un impératif, a naturellement été conservé. Il convient d'insister sur le fait que dans les vieux textes lituaniens l'emploi des formes en *-k(i)* aussi avec le sens de la 3e personne du singulier de l'impératif est encore grandement répandu [1]. Voici quelques exemples :

On lit dans l'Oraison dominicale plusieurs fois (Mosv., 12, 16 et suiv.; Forma chrikstima, 36, 2; Willent, 11, 29; 12, 10, 18) la prière :

> *schwenskiese wardas tawa*; *ateik karaliste tawa*, *buki tawa walia*;

ateik tawa karaliste se trouve encore dans une chanson citée par Mosvide, 22, 7. Dans une autre chanson (Mosv., 31, 27), nous lisons :

> *schlawe buk nu ir ia sunui Jezui*;
> *ibid.*, 31 : *tikra garbe buk wenam dewui*;

à côté de :

> 25 : *garbe testa diewui tewui*

et :

> 29 : *liaupse testa schwentai dwasei*

(*testa* = **testōd* ou **t'estōd*; donc *te* joint à la 3e personne du singulier de l'impératif en *-tōd* de la racine *es-*? Voir Zubatý, *I. F.*, IV, 475 et suiv.);

[1] M. Brückner, *Slav. Fremdw. im Lit.*, 165, appelle cet usage, à tort, un polonisme; voir Bezzenberger, *K. Z.*, XLI, 115[3] et suiv.

33, 31 : *melskieg*[1] *didis ir massas pana Jesu Christu*;

34, 1 : *garbe buk dewui tewui ir ia sunui, buki cziestis ir garbe dewui amssinamui, kaipa buwa isch pradzias, taipa buk ijr wisada ant amssu didzuiu*;

Willent, *E.*, 7, 10 : *top roczik mums paleti Pone Diewe Tiewe wissokios malones pilnasis kurem buk garbe(r) ir dekawoghimas ant amssu*;

29, 23 : *prakeikta buk sseme dæl tawes*;

E.É., 54, 29 : *paschlowintas buk kursai atait wardana Pona* (encore aujourd'hui Matth., XXIII, 39 : *pagirtas buk atèinąsís wùrdan Wiêsspatiês*);

presque la même phrase 80, 1 et suiv. (= Matth., XXI, 9);

79, 2 : *kossnas buk tôs dūmos* (aujourd'hui, Philipp., II, 5 : *kôznas t'esiê tôs dûmôs*, donc le permissif);

Forma chrikstima, 39, 19 : *isch pirma klausk* (*bassniczas tarnas*) *motka alba gimditoius* —. *Potam teperklausa ghissai ir tus kitus kurie* —;

42, 3 (chanson) : *klausik bei suprask nu kossnas*;

43, 29 (*ibid.*) : *iem buk amssina garba*

(on verra d'autres exemples, qui se laissent d'ailleurs, on l'a déjà vu, beaucoup augmenter, chez Bezzenberger, *Beitr. z. Gesch. d. lit. Spr.*, 218 et suiv., avec la première remarque)[2]. C'est

[1] Sur la forme de l'impératif, voir Bezzenberger, *Beitr. z. Gesch. d. lit. Spr.*, 219 et plus bas.

[2] Qu'on me permette d'attirer l'attention sur ce fait qu'il y a aussi en grec des cas où la 2e personne du singulier de l'impératif est employée au lieu de la 3e ou du pluriel (cf. Kühner-Gerth, I, 84 et suiv.; Stahl, *Synt. d. griech. Verbums*, 362, et Wackernagel, *I. F.*, XXXI, 260*). On rencontre surtout des locutions fixes comme ἄγε, φέρε, ἰδέ, ὅρα, εἰπέ (cf. le lat. *viden?*) adressées à plusieurs personnes; puis la 2e personne du singulier de l'impératif est parfois jointe à des pronoms ou à des noms de nombre indéfinis comme πᾶς, τις; par ex. Soph., *Ai.*, 1413 : ἀλλ' ἄγε πᾶς... σούσθω, βάτω; Xén., *Apolog.*, 14 : ἀγε δὴ ἀκούσατε; Aristophane, *Paix*, 301 : δεῦρο πᾶς χώρει; *Thesm.*, 372 : ἄκουε πᾶς; après la 3e personne, Eur., *Bacch*, 173 : ἴτω τις, εἰσάγγελλε. Ce n'est pas sans raison que M. Wackernagel tire la conclusion que l'impératif était déjà en indo-européen jusqu'à un certain degré indifférent à la distinction des nombres et des personnes. Quant à la forme en *-tōd* (skr. *-tād*), M. Delbrück avait déjà indiqué la même opinion (*Grundriss*, IV, 359 et suiv.). L'identité des 2e et 3e personnes du singulier de l'impératif en slave est naturellement sans aucune importance, car l'impératif slave est un ancien optatif, de sorte que la coïncidence des deux formes a des raisons phonétiques (formes originaires **-ois*, **-oit* = slave *-i*). Il vaut toutefois la peine de relever le fait, qui est à observer à une époque postérieure de plusieurs dialectes slaves (russe, serbe, slovène), que la forme de 2e personne du singulier de l'impératif remplit souvent la fonction des autres nombres (Miklosich, IV, 794 et suiv.; Vondrák, II, 282). Il est vrai que la chronologie nous défend d'identifier ce phénomène aux faits baltiques et grecs exposés

aussi dans les langues slaves que plusieurs 3es personnes du singulier de l'impératif sont devenues des particules. Je mentionne surtout le russe *bud'*, *bud'to* «qu'il soit», qu'on rencontre aussi dans la répétition *bud'–bud'*. Ce redoublement est en complète harmonie avec celui qu'on observe dans le lituanien *búk – búk*. *Bud'* «si», *bud' – bud'* «soit – soit», «sive – sive» se retrouvent aussi dans d'autres dialectes slaves; par exemple :

serbe : *bud' mi zakla sivoga sokola, jer mi zakla konja iz poduma?*;

polon. : *bądź jeden, bądź drugi* «sive alter sive alter», etc.

Je rappelle encore le russe *kto nibud'* «quelqu'un» (voir Miklosich, IV, 799; Vondrák, II, 283, 300, 432).

ci-dessus; mais, malgré cela, il repose sans doute sur les mêmes bases psychologiques que ceux-là; je cite comme exemple le russe : *i oni potomŭ takŭ ne duruj, čjužimi zemljami nasilĭstvomŭ ne vladĕĭ* «posthac ne superbiant neque vi fundis alienis potiantur». L'impératif est usité surtout à la suite d'un récit. Il peut alors, en forme de 2e-3e personnes du singulier, alterner avec le prétérit de toutes les personnes et de tous les nombres; par ex. serbe : *ona tri zmaja uteku u jazbinu; onda ova dvojica brze vuci slamu, pa turaj u onu jazbinu, pa onda zapale, i tako sva tri zmaja onde propadnu* «ces trois dragons s'enfuirent dans la fosse, ensuite ces deux hommes apportèrent vite de la paille et la jetèrent dans cette fosse; puis ils la brûlèrent, et ainsi les trois dragons y périrent tous». J'ai noté encore d'un conte (*Srpske narodne pripovijetke*, VI, 5) : *onda se Brko zaleti, pa chop! preko vode na drugu stranu, pa poćeraj za Mededovićem* et d'une chanson populaire (*Srpske narodne pjesme*, II, 432, 49 et suiv.) :

medu njima bunar voda ima,
onde choćeš Šarva okrenuti,
s konja sjaši,
za jelu ga svèži,
nadnesi se nad bunar nad vodu,
tu ćeš svoje ogledati lice,
pa ćeš videt', kad ćeš umrijeti.

Le dernier exemple est très instructif; comme les impératifs y sont entourés de futurs, l'origine de l'usage s'explique aisément. Je finis en notant des exemples lituaniens très curieux, où la 2e personne du singulier de l'impératif en *-k* est employée trois fois comme le grec ἄγε, etc., pour apostropher plusieurs personnes : Gauthiot, *Buividze*, p. 82 : *kaĩp pâmatīsta adbāgunt sāvâ niẽprietelā m'ãstik pâkójam šitõs pātanus* «quand vous verrez votre ennemi accourir, jetez des cendres sous ses pieds!»; *ibid.* : *kaĩp pâmatīsta sāva niẽprietel'ū mẽstik jãm pâkójâm* «quand vous verrez votre ennemi, jetez-lui (cet œuf) sous les pieds»; *ibid.* : *kũpâmatīsta adbágunt sāvo niẽprietelū pat'ãstik skársāĩ k'elù* «quand vous verrez votre ennemi accourir, étendez ceci en travers du chemin!»; *mẽstik* et *pat'ãstik* appartiennent à des verbes **mestau, -yti* et **testau, -yti* provenant de **met-styti* et de **tes-styti*. Ils ont la même relation avec les simples *mèsti* «jeter» et *tę̃sti* «étendre», dont ils sont les itératifs, que par ex. *pilstyti* à *pilti*, *skirstyti* à *skirti*, *výstyti* à *výti*, etc. (voir Leskien, *Abl.*, 442 et suiv.; *Bild. d. Nom.*, 544). A la même page nous rencontrons plus tard la 2e personne du pluriel de l'impératif : *búkit mãna vâikāĩs* «soyez mes enfants!».

Retournons maintenant à la matière qui nous occupe essentiellement! C'est par un hasard heureux que justement l'*Enchiridion* vieux-prussien offre un cas tout à fait homogène à *tickars wertīngs* traité dans le présent article. On lit :

51, 4 : *beggi stas wīrds* (*pēr wans*) *wākawi wissans druwīngins sirans* «denn das Wort (für euch) fordert eitel glaubige Hertzen».

Voilà la correspondance exacte de l'usage lituanien de *visas*, slave de *vĭsĭ*. L'exemple devient encore plus frappant parce qu'il se trouve dans l'*Enchiridion*, texte qui était avant tout suspect d'une grande influence allemande, et qu'il ne s'y agit sûrement pas d'une imitation de l'original allemand, laquelle aurait donné un résultat bien différent. Nous conclurons que notre avis sur *tickars wertīngs* n'est pas privé d'une base solide. L'affinité de sens subsistant entre *wissas* et *tickars* est évidente. Je rappelle la cohérence étymologique du skr. *kṛtsná-* «tout, entier» et du v.-sl. *črĭstvŭ*[1] «solide, ferme, σΊερεός, pur, clair, véritable» (voir Brugmann, *Ausdr d. Totalität*, 56 et Berneker, *Slav. etym. Wb.*, 171). Que l'on considère encore combien d'expressions de totalité ont originairement été des adjectifs de sens autonome et animé. Très souvent on peut clairement et nettement suivre le développement de la signification. On notera les adjectifs de totalité dans les langues romanes : fr. *entier*, ital. *intero*, sarde *intreu*, esp. *entero*, descendant tous du lat. *integer* «intact, sain et sauf» (voir Brugmann, *loc. cit*,, 32, 39, 52 et suiv.; Meyer-Lübke, *Roman. etym. Wb.*, 324); des expressions germaniques comme : v.-sax. *hēl*, v.-angl. *hāl* (angl. mod. *whole*), v.-isl. *heill*, signifiant en même temps «sain, en bonne santé, en bon état» et «tout, entier». On peut tout aussi bien citer le v.-sl. *cělŭ*, qui réunit lui aussi ces deux nuances, tandis que le got. *hails*, v. pr. *kailūstiskun* «santé» ont gardé le sens originaire sans aucune altération (Brugmann, *loc. cit.*, 41 et suiv.). Je compare encore all. *vollständig* et *völlig*, skr. *pūrṇá-*, gr. τέλειος, v.-sl. *do konĭca* «τελείως, parfaitement» et beaucoup d'autres mots qui se laissent aisément extraire de l'article de M. Brugmann. Le contact très proche entre *tìkras* et les adjectifs de totalité est très bien illustré par un passage de la Forma chrikstima :

38, 33 : *tikroie ir celoie paklusnistoie* «en obéissance stricte et sévère».

[1] Cf. *čerĭstvuju prijaznĭ* «amitié fidèle»; *jakože sŭsudŭ zlatŭ čerŭstvŭ* «ὡς σκεῦος χρυσίου ὁλοσφύρητον»; *čerŭstva zlata*, *steblo jego i cvětci jego*, *čerŭstvo vse* «σΊερεὰ χρυσῆ («d'or massif»; σΊερεός est donc traité de la même manière que ὅλος et πᾶς) ὁ καυλὸς αὐτῆς καὶ τὰ κρίνα αὐτῆς, σΊερεὰ ὅλη»: *ne črĭstvĭ ni po istině* «neque genuine neque secundum veritatem».

Ajoutons à tout cela qu'en vieux-lituanien *tikras* peut être employé de la même manière que le prussien *tickars*; cf. Willent, *E.*, 10, 8 (explication du premier article donnée par Luther) :

> *atatai wiss dara isch tikrò tiewischkós ir deiwischkòs gieribes ir mielaschirdistes* «und das alles aus lauter väterlicher göttlicher Güte und Barmherzigkeit».

Will a de même l'adjectif :

> 31, 3 : *bhe stan wissan is kalsīwingiskan tawiskan deiwūtiskan labbiskan bhe etnīstin.*

Il va sans dire qu'en lituanien comme dans les autres langues indo-européennes, un adjectif peut toujours être déterminé par un adverbe. C'est sous cette forme que Willent présente le passage du sacrement de baptême qui nous occupe :

> 19, 11 et suiv. : *bet tas esti tikrai wertas ir gerai prisigatawijes*;

de même Mosvide :

> 13, 27 : *tas atpeut teisei dastainas esti, jr tikrai prisitaises.*

Les deux usages alternent dans les exemples suivants :

> Mosvide, 18, 38 = I Tim., v, 3, 5 : *naschles cziastawak, kurias teisei naschles ira* et *kuri teisei naschle esti ijr apleista* : Bible mod. : *gárbink naszlès tikràs naszlès êsanczeses* et *bet ta yrà tikrà naszlè, kurì wienà paliktà budamà*, etc. (cf. *χήρας τίμα τὰς ὄντως χήρας* et *ἡ δὲ ὄντως χήρα καὶ μεμονωμένη* : Luther : *ehre die Witwen, welche rechte Witwen sind* et *das ist aber eine rechte Witwe, die einsam ist*);
> Willent, *E.E.*, 49, 18 = Tit., III, 8 : *tatai jra tikroghi tiessa* (cf. *E.*, 10, 12; 15, 17 : *tatai jra tikroghi*, resp. *tikra tiesa*) : Bible mod. : *tai tikràj tiesà* (*πιστὸς ὁ λόγος*, Luther : *das ist gewisslich wahr*).

M. Solmsen, *K. Z.*, XLIV, 180 (avec les notes 1, 2, 3), a prouvé qu'aussi bien que *wissawidei* (71, 9)[1], la forme *wissaweidin* (37, 27-28) ne peut être qu'adverbiale. La syntaxe n'y répugne pas; car Willent répond au v.-pr. *labbai wissaweidin sundan perschlusimai* «wol eitel straff verdienen» par les paroles (*E.*, 13, 19) *tiktai karone usslussiem.*

Le serbe lui aussi peut renforcer des adjectifs par d'autres

[1] *Kai mes esse adam wissawidei en grīkans poguutei bhe gemmons postānimai* «das wir von Adam her allesampt inn Sünden empfangen unnd geboren werden».

adjectifs qui, bien qu'ils n'appartiennent pas à la catégorie des expressions de totalité proprement dites, s'en rapprochent visiblement. Tout comme en prussien *tickars*, on trouve en serbe *pûst* «désert» et *čȉst* «pur, clair» ajoutés comme attributs à des adjectifs. Il y a des combinaisons comme :

lijepa je pusta kao vila «elle est juste aussi belle qu'une nymphe»:
ala je pust lakom «oh, il est bien avare!»;
trči pust kao bijesan «il court comme un fou»;

on lit dans une chanson populaire (Maretić, *Hrvatska čitanka*, 214) :

àl' je pústa sȉnôć zàtvorena (*tàmnica*) «mais la prison était hier soir hermétiquement fermée».

Dans la même chanson on rencontre l'usage correspondant de *čȉst*[1] :

p. 215 : *i na njèmu čȉsti zèlen skèrlet* «il portait de l'écarlate toute verte»;
ibid., p. 217 : *mome krojte čȉsto rucho crno* «découpez à mon fils un vêtement tout noir!».

On lit déjà chez Gundulić (Berneker, *Slav. Chrestom.*, 208, 42) :

čȉsti zlatni pram od kosi «un toupet d'or clair, tout en or».

II. A PROPOS DE L'EMPLOI DES COLLECTIFS EN BALTIQUE ET EN SLAVE.

Il se peut qu'un autre passage encore de l'*Enchiridion* vieux-prussien ne contienne pas de faute de traduction ou un mélange de deux rédactions parallèles, mais qu'il témoigne plutôt de la conservation d'une propriété ancienne. La phrase :

gehet hin in alle Welt, lehret alle Heyden und teuffet sie im Namen des Vatters unnd des Sons und des heyligen Geysts

est traduite de la manière suivante (41, 3 et suiv.) :

Ieiti stwen en wissan swītan mukinaiti wissans amsin adder po-

[1] Quant à l'affinité de sens pouvant subsister entre *čist* «pur» et les adjectifs de totalité et à l'interprétation donnée au texte, je cite *Srpske narodne pripovijetke*, VI, 9 : *s cijelijem takumom od čistoga srebra* «avec un harnais entier d'or pur» (cf. *ibid.* : *s takumom od suchoga zlata* «avec un harnais d'or sec»).

gūnans bhe crixteiti tennans en emnen steise tāwas bhe steise saūnas bhe steise swintan noseilis.

M. Bezzenberger (chez Trautmann, *Altpreuss. Monatsschr.*, XLVI, 467) exprime l'opinion suivante : Comme la Bible porte dans son texte *alle Völker*, Will, hésitant entre cette rédaction et entre celle qu'offre le catéchisme, écrivit d'abord *wissans* et, après avoir encore une fois réfléchi, il mit, pour satisfaire à toutes les versions, *amsin* («tout le peuple») *adder pogūnans*. Je crois pouvoir justifier la combinaison du pluriel de l'adjectif avec le singulier du collectif *amsin* [1]. On a, selon mon avis, devant soi le pendant exact du gotique *þai fadrein*. M. J. Schmidt, *Pluralbild.*, 14 et suiv. (cf. aussi Brugmann, *I. F.*, XVIII, 64[1]), montre que *fadrein* était originairement neutre. C'est ainsi que le substantif apparaît encore dans l'épître aux Éphésiens, III, 15 (*all fadreinis* «πᾶσα πατριά»). Ensuite on lui joint d'après l'analogie de *berusjos* «γονεῖς» ou «πρόγονοι», dont son sens se rapproche et avec lequel il alterne plusieurs fois, le pluriel du démonstratif, et l'on se permettait *þai fadrein*, acc. *þans fadrein*. Seuls les cas obliques du substantif reçoivent aussi les désinences du pluriel; donc dat. *fadreinam*; *fadrein* (gén. *fadreinis*) : *þai* et *þans fadrein* : dat. *fadreinum* correspond exactement au slave *brat(r)ĭja*, féminin collectif en vieux-slave (*bratrĭja tvoja*, *sŭ svoją bratrĭją*), en serbe (*brâća*) [2] et partiellement en polonais (*bracia*) [3],

[1] Sur l'étymologie de *amsis*, voir maintenant E. Lewy, *I. F.*, XXXII, 160.

[2] Je mentionne les exemples suivants : Maretić, *Hrvatska čitanka*, 205, 22; 206, 32; 208, 92 et suiv. : *drùžbmi je brâći bèsjedio* : «*Öj drùžbino, mòja brâćo drâgâ* —»; 219, 1 : *među tudu te braću opravili*; *Srpske narodne pripovijetke*, VI, 51 : *onde su i tvoja braća*. Un autre collectif concernant un nom de parenté est *djèca* «enfants»; par ex. Maretić, 216, 7 :

kad su djeca ženidbi dorasla,
obadva je oženila majka;

Srpske narodne pripovijetke, VI, 6 : *dajdete, đeco, one moje zubne čačkalice*. Des singuliers collectifs se forment aussi de noms de nombre; par ex. *dvojica* «deux», *obojica* «les deux», *trojica* «trois» (cf. Maretić, *Čitanka*, 218, 80, 97-99); voir Miklosich, IV, 479 et suiv.; Vondrák, II, 78; surtout Jagić, *Beitr. z. slav. Synt.*, 30.

[3] Sur les faits polonais, voir Baudouin de Courtenay, *K. Schl. Beitr.*, VI, 86 et suiv. Il montre que des collectifs neutres comme *ciernie* «arbuste épineux», *gwoździe* «clous», *kamienie* «pierres», *węgle* «charbons» sont devenus successivement pluriels. Au XIV[e] siècle on lit encore *węgło rożgło sie jest od niego* «les charbons ont été allumés par lui», où *węgle* est senti complètement comme singulier. Bien que *kwiecie* «fleurs», *zboże* «blé» soient encore aujourd'hui contemplés comme singuliers, on donne maintenant aux cas obliques des neutres cités ci-dessus les désinences du pluriel. Parmi les collectifs féminins, ce n'est que *szlachta* «aristocratie, gentilshommes» qui est resté fidèle à l'ancienne flexion. Au point de vue syntaxique, il peut pourtant être traité comme un vrai pluriel; on dit donc aussi *wielmożni szlachta* «aristocratie puis-

devenu pluriel de *bratŭ* en russe et souvent en polonais, pourvu alors aux cas obliques, tout comme le gotique *fadrein* : *fadreinam*, des terminaisons du pluriel des thèmes en *-ŏ-* (russe gén.-acc. *brátĭjevŭ*, dat. *brátĭjamŭ*, etc.); voir Miklosich, IV, 45, qui donne encore d'autres analogies, et Meillet, *Ét. sur l'étymologie du vieux-slave*, 396.

Il en résulte que *twaian amsin Israel* «dein Volk Israel» (*Ench.*, 75, 2) correspond au vieux-slave *bratrĭja tvoja* ou au serbe *mòja brâćo drâgâ*, tandis que *wissans amsin* a subi le même changement que le russe *vsĕ bratĭja* ou le polonais *ci bracia*, *wielmożni szlachta*, *panowie swacia*. On a aussi en vieux-slave d'un côté *drugaja pętĭ talantŭ* «ἄλλα πέντε τάλαντα», *sedmĭ tą chlĕbŭ* «τοὺς ἑπτὰ ἄρτους» (cf. russe *vŭ tu desjatĭ lĕtŭ*, pol. *oną pięć*), de l'autre *sŭ inĕmi šestiju dijakoni* «cum aliis sex diaconis», *sĭ pročimi devjatiju mučenikŭ* «avec les autres neuf martyrs» (voir Miklosich, IV, 55 et suiv.; Vondrák, II, 78; Jagić, *Beitr. z. slav. Synt.*, 26 et suiv.).

Un développement analogue s'observe aussi en vieux-lituanien dans la syntaxe des noms de nombre (voir Bezzenberger, *Beitr. z. Gesch. d. lit. Spr.*, 178 et suiv.). On y rencontre des combinaisons comme :

passake tai wis wienûlikai Apaschtalu

et :

su Diewo deschimtimi prisakimu (Bretkun), *atrada susirinkusią aną wienuoliką.*

Les cardinaux cités y sont encore des féminins collectifs au singulier et admettent des attributs au même nombre. Cet emploi est connu encore aujourd'hui à Alexandrowo le Neuf, d'où Kurschat, *Gramm.*, § 1045, mentionne :

wisai dwýlikai põnu «à toute la douzaine de messieurs, à tous les douze messieurs».

sante», qui se laisse exactement comparer au gotique *þai fadrein* et au vieux-prussien *wissans amsin* (Jagić, *Beitr. z. slav. Synt.*, 39); *księża* «clergé, prêtres» s'est changé complètement en pluriel (nom. *ci księża*, non *ta księża*, dat. *księżom*, autrefois *księży*, instr. *księżmi* au lieu de l'ancien *księżą*, etc.). Quant à *bracia*, l'usage est flottant et instable. Tandis que le nominatif n'est employé qu'avec des pluriels d'attributs (*ci bracia*, voir aussi Bible de Sophie, 3 = Berneker, *Slav. Chrestomathie*, 382 : *braczya, odkod geszczye?* «mes frères, d'où êtes-vous?»), les cas obliques sont d'une double formation, donc datif *braci* à côté de la forme récente *braciom*, instr. *bracią* et *braćmi*, locatif *o braci* et *o braciach*. Les formes à désinences du pluriel représentent la majorité. On rencontre d'ailleurs au XVI^e^ et au XVIII^e^ siècle des locutions comme *o tych dwu braciej* et *tym dwiema braci*, qui sont de la même qualité que *wielmożni szlachta* mentionné plus haut, et qui ressemblent aussi à *panowie swacia* (*swat* «qui demande pour un autre la main d'une jeune fille»); voir Jagić, *Beitr. z. slav. Synt.*, 27, 39.

Mais, sauf cela, on aperçoit déjà très tôt des locutions comme :

imk broliems tawa . . . schus (au lieu de *schiq*) *deschimti kepalu dûnos . . . ir schus deschimti schwieszu siurelių* (Bretkun);

pásirode teypagi aniems wienuolikay, isch schu dwilikos apaschtalu

et *tarp anu dwilikos* (Bretkun).

Aussi le prussien *smūni* «personne, personnage» [1] peut avoir été autrefois un collectif et avoir désigné le genre humain. Devenu en lituanien pluriel de *zmũ*, nominatif que nous rencontrons encore dans la Forma chrikstima, 42, 5, 36, et qui, comme on le sait, fut remplacé très tôt par le composé *žmogùs* [2], ce collectif a, comme le russe gén. plur. *bratĭjevŭ*, etc., reçu pour signe extérieur de sa fonction nouvelle, les désinences du pluriel, de sorte qu'on arrivait à *žmónės*. Déjà F. de Saussure, *I. F.*, IV, 459[1], a indiqué l'hypothèse que le genre originaire de *žmónės* avait été féminin. Il a omis de noter que dans le texte le plus ancien de la langue lituanienne, chez Mosvide, ce pluriel montre exclusivement le genre féminin. C'est aussi dans la Forma chrikstima que *žmónės* est traité comme féminin. Malheureusement il n'y a dans ce dernier texte que deux exemples [3], ce qui en diminue un peu la valeur. Mais déjà chez Willent, *žmónės* est aussi bien masculin que féminin [4] (voir encore Bezzenberger, *Beitr. z. Gesch. d. lit. Spr.*, 155, 234). Aujourd'hui le pluriel est partout masculin (voir aussi Leskien-Brugmann, 319), à l'exception d'une contrée de Samogicie, où on lui joint encore des adjectifs féminins (voir Kurschat, § 594). On peut très bien comparer avec l'usage ancien de *žmónės* celui du v.-pruss. *ginnis* «ami», qui, malgré sa signification, n'est en réalité que féminin [5].

[1] *Ench.*, 61. 10 : *ni aina endirisna steison smūni* «kein Ansehen der Person». Il est trop osé de mettre en parallèle *wissuns umsin* et *steison smūni*. Le génitif pluriel masculin-féminin *steison* remplace trop souvent le singulier (voir Trautmann, 263 et suiv.). C'est sûrement une faute de traduction causée par l'usage allemand (voir encore E. Lewy, *I. F.*, XXXII, 174).

[2] La *Forma chrikstima* aussi n'a à presque tous les passages que cette composition.

[3] 35, 15 : *tawa ssmones Israelskoses*, et 41, 18 : *ssmones, kurios kudiki — atnescha*.

[4] On notera surtout les passages où le pluriel a les deux genres dans la même phrase; par ex. *E.*, 4, 1 et suiv. : *tokius ssmones tur buti top westi ir prisiliti idant* —; 5, 3 et suiv. : *waikus ir paspalitus ssmones mokiti idant romy wirrni, paklusni ir pakaingi butu*; *E.E.*, 52, 9 : *wissas ssmones — kurie ant scho swieta ateit*, etc.

[5] 37, 16 et suiv. : *labbans ginnins auschaudĭwings kaimĭnans* «gute Freunde, getrewe Nachbaren»; 69, 36 et 75, 34 : *mijlas ginnis* «lieben Freunde». On pourrait penser qu'au dernier passage où *mijlas ginnis* est suivi du prédicat *astai poquoitĭuns* «begert habt», il s'agit d'une construction selon

L'explication est donnée par l'étymologie de *gimnis*, qui est identique, comme l'a reconnu M. Bezzenberger, *B.B.*, XXIII, 303 (voir encore Trautmann, *loc. cit.*, 233, 338), au lituanien *giminẽ* «famille, race, tribu». *Búsi màno artymà giminé* (Leskien-Brugmann, 165) «tu seras mon proche parent» correspond tout à fait et à l'usage prussien et au grec ὁμηλικίη δέ μοι ἐσσί χ 209 (voir J. Schmidt, *Pluralbild.*, 24 et suiv.). On peut encore illustrer l'origine des désinences plurielles de *žmónės* [1] par l'inscription des mystères d'Andanie en Messénie Coll. 4689 = *Ditt. syll.*², 653, 98 : τᾶν ὑπηρεσιᾶν τοὺς λειτουργοῦντας αὐτοῖς [2]. De même que *žmónės*, quelquefois aussi *deiwẽ* «démon, spectre» a été pourvu du genre masculin (voir Bezzenberger, *Beitr. z. Gesch. d. lit. Spr.*, 234, qui cite Bretkun, II Chron., 11, 5 : *Diewas didesnis ira nei wissi Deiwes*). La seule différence entre *žmónės* et *deiwẽ* est celle-ci, que l'usage masculin du premier mot est devenu obligatoire, tandis que le second n'est employé ainsi que très sporadiquement, et que son genre originaire subsiste encore aujourd'hui en pleine vigueur.

le sens. Mais, comme le prouve 59, 16 : *kawijdsa duckti ious postāuns asti* «welcher Töchter jr worden seyt», les formes masculines et féminines coïncident au nominatif pluriel (voir Trautmann, *loc. cit.*, 258).

[1] On confrontera encore au v.-pruss. : *twaian amsin Israel* (75, 2) Forma chrikstima, 33, 15 et Willent, *E.*, 34, 6, reproduisant le même passage par *tawa ssmones Israelskoses* et *tawa ssmones Israel*. On lit des expressions analogues de plus chez Willent, *E.E.*, 58, 20 = Matth., 11, 6 : *ant mana ssmoniu Israel* (Bible moderne de même : *mãno žmónes Izraẽl*; grec : τὸν λαόν μου τὸν Ἰσραήλ; Luther : *mein Volk Israel*); 70, 12 = Luc, 11, 32 : *ant garbes tawa ssmoniu Israel* (Bible moderne : *ant garbės sãvo žmonių Izraẽlio*; grec : εἰς — δόξαν λαοῦ σου Ἰσραήλ; Luther : *zum Preis deines Volkes Israel*). Je cite enfin Willent, *E.E.*, 80, 3 et suiv. = Actes, x, 35 : *bet kossnoie gimineie kursai iõ bijosi ir gier dara, tas jra yamui mielas* (aujourd'hui : *bet visokiosè žmonėsè, kas jo bijos ir teisybę dãro, tas jam mielas*; grec : ἀλλ' ἐν παντὶ ἔθνει ὁ φοβούμενὸς αὐτὸν καὶ ἐργαζόμενος δικαιοσύνην δεκτὸς αὐτῷ ἐστίν; Luther : *sondern in allerlei Volk, wer ihn fürchtet und recht thut, der ist ihm angenehm*).

[2] Ὑπηρεσία signifie donc à Andanie le domestique, serviteur en particulier. On avait autrefois expliqué aussi le slave *sluga* comme un ancien collectif et on avait mentionné comme preuve le russe *prislúga* et le serbe *pòsluga*, qui ont encore à l'époque historique la signification abstraite («service») ou collective («gens de service»); voir Meillet, *Ét.*, II, 258, 295, 354, et surtout Jagić, *Beitr. z. slav. Synt.*, 25 et suiv.; *sluga* descendrait donc de la même manière de la racine *slu-*, indo-eur. **ḱleu-* «ouïr», que le lit. *eigà* «action d'aller, marche» de *eĩti* ou le v.-sl. *struga* «flot» de **sreu-*. Mais M. Meillet a maintenant prouvé (dans ces *Mémoires*, XVIII, 258¹) que le genre masculin de quelques thèmes slaves en *-ā-* peut être ancien, puisque le latin, le grec et l'arménien en fournissent des parallèles; quelle que soit l'origine de ces masculins slaves, M. Meillet a sûrement raison quand il tient la combinaison des duels et des pluriels de ces noms avec des adjectifs féminins pour secondaire et récente, et qu'il considère comme base psychologique l'identité formelle des cas obliques masculins et féminins du duel et pluriel des démonstratifs et de la flexion déterminée des adjectifs.

Il n'est pas sans intérêt qu'il y ait en vieux-lituanien un féminin en *-ė* qui sert très souvent d'épithète à des noms masculins désignant des hommes. C'est *girtûklė* «ivrogne, buveur» qui peut aujourd'hui se rapporter seulement à des personnes féminines, tandis qu'on caractérise des êtres mâles par *girtūklis*. On comparera le célèbre passage de la première épître à Timothée, III, 3, contenant les préceptes que donne l'apôtre Paul aux évêques; Mosvide, 14, 25, le donne dans la forme suivante :

> *reik tadrin, idant biskupas butu czistas — ne tingus, trezwas, ramas, prœteliskas, gadnus makiti, ne girtukle, ne zbradnius, ne narijs biauraus ziska*, etc.;

de même Willent, *E.*, 21, 29 :

> *biskupas tur buti benutarties — pagiringas patogus miernas swecziu miletós, gadnas mokiti, negirtûkle, newaidinikas, nepatogios naudos negeidzies*;

dans la Bible moderne, on lit :

> *bet wyskupas tur búti be nûtartiès, budrùs, padorùs, patogùs, sweczùs priimąs, mokit issmânąs, ne girtôklis, ne waidininkas, ne kókį gēdisską remėstą wârąs.*

C'est aussi au huitième verset que Mosvide, 14, 34 et suiv., a la formation en *-klė*, la traduction du dernier siècle celle en *-klis*; on lit donc d'un côté :

> *kunigai schito budu wessliby, ne dwielessuwei ir ne girtukles tur buty, kurie tur tureti maksla weras su czista samniene*;

de l'autre :

> *taipojaù baźnyczôs turnùi tur búti patògus, ne su daviêm liežùwjam, ne girtôklei, o ir ne kóki gēdisską remėstą wârą* (cette dernière partie manque chez Mosvide), *tùrį tikėjimo paslėptinę czystojė saźinėje.*

Puis la postille de Bretkun présente *rijûklė ir girtûkle* «glouton et buveur» (voir Leskien, *Bild. d. Nomina*, 502 et suiv.). Tandis que *girtūklė* est dérivé du verbe *girtūti* «s'enivrer continuellement», dénominatif de *gìrtas* «ivre», *rijūklė*, appartenant à *rỹti* «avaler, dévorer», est formé sans l'intervention d'un verbe dénominatif, seulement par analogie sémantique de *girtūklė*. M. Leskien attire l'attention sur la grande productivité des combinaisons de suffixes *-ūklis*, *-ūklė* et cite entre autres exemples *pavydūklis* «envieux», lors même qu'il n'y aurait que *pavydėti* «être

jaloux», *žindûklė* «nourrice» : *žindyti* «nourrir». J'explique *girtûklė*, *-klis* «buveur» (de même que *rijũklė*) comme un ancien nom d'instrument. M. Leskien a prouvé (*Bild. d. Nomina*, 495 et suiv.) que les substantifs qui ont *-kl-* devant la désinence (*-as*, *-a* ou *-is*, *-ė*) et qui descendent de verbes primaires ou secondaires, ont presque tous ce sens particulier. Un certain nombre sont des abstraits à signification de nom d'action. M. Meillet, *Ét.*, II, 315 et suiv., a constaté qu'il y a eu en tout quatre suffixes parallèles en indo-européen, pour exprimer ce sens; ce sont *-tro-*, *-tlo-* (lat. *pōculum*, lit. *žénklas*, de **žentlas*, cf. v.-pruss. *ebsentliuns*; voir aussi Leskien-Brugmann, 291, et Gauthiot, *Parler de Buividze*, 27), *-dhro-* et *-dhlo-* (ce dernier existant surtout en grec, en latin et en slave). Or il y a en baltique deux mots alternant l'un avec l'autre et qui désignent la gorge, etc. C'est le masculin *gurklỹs*, signifiant spécialement la pomme d'Adam, en parlant de l'homme, le jabot (au bout du gosier), concernant l'oiseau, à Buividze (Gauthiot, p. 84) le bec d'un oiseau (voir Gauthiot, *Parler de Buividze*, 95); d'autre part le féminin *gurklė* «gorge» (glose de *kaklas* «cou») dans quelques passages de la traduction de la Bible de Bretkun (voir Bezzenberger, *Beitr. z. Gesch. d. lit. Spr.*, 98, 286). Le féminin se retrouve en vieux-prussien (*gurcle* «Gurgel» dans le vocabulaire d'Elbing, 97). *Gurklỹs* et *gurklė* sont fort anciens, car ils sont dérivés du degré zéro de la racine indo-européenne **g^{u}er-* (lit. *gérti* «boire»). Ce degré sert, avec une autre forme de la liquide voyelle, de point de départ pour *girtas* «ivre» et pour d'autres formations (voir Leskien, *Abl.*, 326). Je rappelle la relation de *slenkù*, *sliñkti* «se glisser, ramper» avec *sluñkius*, surnom d'un paysan paresseux et dissolu chez Donalitius (quant à d'autres exemples d'un tel développement des sonantes en balto-slave et dans d'autres langues indo-européennes, voir Meillet dans ces *Mémoires*, VIII, 236 et suiv., 315; IX, 49 et suiv.; X, 140 et suiv.; XVI, 217 et suiv.).

C'est aussi en slave que le nom de la gorge, formé comme beaucoup de noms d'instruments par le suffixe **-dhlo* > *-dlo-*, provient du degré zéro de la racine en question. Nous avons v.-sl. *grŭlo* «gosier», russe *górlo*, serbe *grlo*, tchèque *hrdlo*, polon. *gardło*. Outre cela, il y a encore russe *žereló*, serbe *ždrijèlo* «détroit, *fauces*», qui, comme l'a justement remarqué M. Meillet, *Ét.*, II, 316, ont suivi l'analogie de l'infinitif v.-sl. *žrěti* «avaler». La même influence du verbe s'est exercée en lituanien, où l'on rencontre encore la forme *gerklė* «gorge» (voir Leskien, *Bild.*, 497). Il faut de plus admettre que *girtūklis*, *girtūklė* «buveur» sont des transformations de *gurklỹs*, *gurklė*, causées par le verbe dénominatif *girtúti* «être ivre». Il se peut que ce changement des désignations d'une partie du corps n'ait eu lieu que quand on

commençait à les employer au sens figuré. *Gérti* ne signifiant que tout simplement «boire», on préférait naturellement le verbe *girtūti* comme base d'un mot qui fût destiné à exprimer des personnes ivrognes. Le développement de sens qui a provoqué la transformation de *gurklė*, *gurklỹs* en *girtūklė*, *-klis* se laisse facilement comprendre. C'est ainsi que Juvénal, dans la satire XIV, 10, appelle un débauché *gula* «gorge» (il emploie de même *bucca* «bouche, museau, joue», au sens de «joufflu, gonflant les joues», *iactanticuli qui tantum buccas inflant et nihil dicunt* d'après le scholiaste à la satire XI, 34); voir Skutsch, *A.L.L.*, XV, 35. Le comique Eubule raille les cyniques par les paroles :

ἀνόσιοι λάρυγγες, ἀλλοτρίων κτεάνων παραδειπνίδες

(II, 212, fr. 139, 2 et suiv., K. = Athénée, III, 113, f). Hésiode, *Théogon.*, 26, s'adresse aux bergers ainsi qu'il suit :

ποιμένες ἄγραυλοι, κάκ' ἐλέγχεα, γαστέρες οἷον.

De même Mikołaj Rej désigne le ventru, le débauché, par *brzuch* [1], mot qui ne signifie d'ordinaire que «ventre», tandis qu'on exprime la qualité caractérisée par l'écrivain en général par le substantif dérivé *brzuchacz*.

III. A PROPOS DES NÉGATIONS RENFORCÉES EN VIEUX-PRUSSIEN ET DANS D'AUTRES LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

Dans l'*Enchiridion* vieux-prussien, *niquei* et *niqueigi*, qui n'ont proprement qu'un sens local, «nulle part, en aucun lieu», servent à renforcer la négation *ni* = slave *ne*, lit. *ne*, got. *ni*, skr. *na* «ne pas». Ils traduisent l'allemand *ja nicht* et *nimmermehr* :

43, 20 : *bhe niquei en stesmu dwibugūt schlāit drūcktai druwīt* «und ja nicht daran zweyffeln sondern feste gleube»;
67, 23 : *tien niqueigi prei powiērpt* «dich nimmermehr zu lassen».

M. Trautmann cite comme parallèle l'usage de l'allemand *wo* au sens de «quelquefois» (Heyne, III, 1399; comparer aussi *nir-*

[1] Cf. Zwierciadło, I, chap. IX (reproduit chez Bernheker, *Slav. Chrestom.*, 384) : *przydziesz do stanu, nie trzebać iuż będzie oliwek, limonij áni kápárow dla przysmákow, iáko onemu domá leżącemu a rospieszonemu brzuchowi* «quand tu reviendras à ton logement, tu n'auras plus besoin ni d'olives, ni de limons, ni de câpres comme régal de ton repas, ainsi qu'en a besoin ce débauché amolli, couché à la maison».

gends, qui peut se rapporter au temps, Grimm, VII, 854). On peut ajouter qu'il ne manque pas non plus d'analogies grecques, latines et slaves (voir von Wilamowitz, *Eur. Her.*, II², 52; Wackernagel, *K.Z.*, XXXIII, 24; Doritsch, *Gebr. d. altbulg. Adv.*, Leipzig, 1910, 87, 89) :

grec :

Soph., *OEd. roi*, 448 :

οὐ γὰρ ἔσθ' ὅπου μ' ὀλεῖς,

Eur., *Hercule fur.*, 186 :

οὐ γὰρ ἔσθ' ὅπου
ἐσθλόν τι δράσας μάρτυρ' ἂν λάβοις πάτραν,

Ion, 528 :

ποῦ δέ μοι πατὴρ σύ;

vieux-slave :

ni glasa ego nikŭdeže slyšaste ni viděnija ego viděste « οὔτε φωνὴν αὐτοῦ πώποτε ἀκηκόατε, οὔτε εἶδος αὐτοῦ ἑωράκατε » (Zograph. Jean, v, 37);

boga nikŭtože ne vidě nikŭdeže « θεὸν οὐδεὶς ἑώρακεν πώποτε » (Assem. Jean, 1, 18);

obręšteta žrěbę privęzano, na nježe nikŭtože kŭde otŭ člověkŭ ne vŭsěde « εὑρήσετε πῶλον δεδεμένον, ἐφ' ὃν οὐδεὶς πώποτε ἀνθρώπων ἐκάθισεν » (Zograph. Luc, XIX, 30);

serbe :

Maretić, *Hrvatska čitanka*, 213, 28 :

ù Todora nȉgdje nȉšta nêmâ « Todore n'avait absolument rien »;

cf. Plaute, *Mil.*, 1199 :

inhiat quod nusquam est miser;

Lucrèce, III, 1013 :

qui neque sunt usquam nec possunt esse profecto,

et d'autres passages où *nusquam* n'est en réalité qu'un degré élevé de la négation, chez Wackernagel, *loc. cit.*

Comme en grec un vers tel que par exemple Soph., *CEd. roi*, 908 :

κοὐδαμοῦ τιμαῖς Ἀπόλλων ἐμφανής

montre très bien comment des adverbes locaux liés à la simple négation peuvent à peu près perdre leur propre sens et ne se distinguent quelquefois de la négation non amplifiée que par le degré d'intensité, ainsi il y a aussi en serbe des phrases qui sont à la limite de la signification locale et métonymique. On lit *Srpske narodne pripovijetke*, VI, 49 : *nigde nikoga nemaš do mene jedinu*, et l'on peut rendre ce passage aussi bien par « tu n'as personne nulle part, excepté moi seule » que par « tu n'as absolument personne que moi ». Le serbe *gdje*, *gde*, *gdì* « où » doit d'ailleurs sa forme suffixale **-i̯ĕ*, qui diffère du vieux-slave *kŭde* = skr. *kúha*, à la même assimilation aux locatifs nominaux que le latin *ubei* (voir J. Schmidt, *K.Z.*, XXXII, 407; je préfère cette explication de l'adverbe latin aux autres proposées par J. Schmidt comme possibilités équivalentes. M. Vondrák, *Vgl. slav. Gramm.*, I, 455, s'exprime d'une façon semblable sur la forme serbe; voir aussi Brugmann, *Berichte* de l'Académie de Saxe, 1911, 163[2]).

IV. Vieux-prussien *teinu*, *esteinu* et l'adverbe *nu* en baltique et dans d'autres langues indo-européennes.

Le locatif adverbial **tei* « là » = dorien τεῖδε, gotique *þei* (cf. les corrélatifs **i̯ei* [gr. εἶ] et **kʷei* [gr. ϖεῖ, v.-pr. *quei*] et cf. Brugmann, *Berichte* de l'Académie de Saxe, 1911, 166; E. Hermann, *Nebens. in der griech. Dialektinschr.*, 50, 88, 144, 251, 331), n'existe en vieux-prussien qu'en combinaison avec l'adverbe *nu* « maintenant » = véd. *nú*, v.-sl. *nŭ*, lit. *nù*, *nùgi*, v.-h.-a. *nu*, gr. νυ (J. Schmidt, *Pluralbild.*, 219[1]). On a donc *teinu* et *esteinu* (*Ench.*, 75, 32), qui sont les équivalents de l'allemand *nun* et *von nun an*. Il est assez singulier que jusqu'à présent personne n'ait fait la remarque que dans *teinu*, *esteinu*, l'adverbe *nu* remplit la même fonction de renforcer la forme démonstrative que νυ, νυν, νι, νε en arcadien, cypriote, thessalien, béotien (ϖροτηνί) et, hors de la Grèce, en phrygien (voir R. Meister, *I.F.*, XXV, 312 et suiv.; *Xenia Nicolaitana*, 166; *Berichte* de l'Académie de Saxe, 1904, 9 et suiv.; 1910, 24 et suiv., avec la note; 1911, 27[1]; *Sitzungsberichte* de l'Académie prussienne, 1910, 156; Thumb, *Hellenism.*, 140; Solmsen, *K.Z.*, XLIV, 196; et sur le rapport de νε à νι, qui ne sont différenciés que graphiquement, surtout

Meillet dans ces *Mémoires*, XV, 195; XVI, 384 et suiv. [à propos du cypr. Μιγαλάθεος]). On a dans ces dialectes le démonstratif dans les formes ὄνν(ν), ὄνε, ὄνι. *Teinu* est presque exactement à comparer à l'adverbe τ[ε]ιδενί «ici» d'une inscription de Tégée (publiée pour la première fois par G. Mendel, *B.C.H.*, XXV, 267, qui n'a pas reconnu l'adverbe; ensuite par A. Wilhelm, *Ath. Mitt.*, XXXI, 228 et suiv. = *Beitr. z. griech. Inschriftenkunde*, 8 et suiv.). La seule différence entre *teinu* et l'arcadien τ[ε]ιδενί est, abstraction faite du sens, celle-ci que τ[ε]ιδενί contient deux particules qui ont été ajoutées au locatif comme agrandissement. On peut comparer *ἀνέθηκε τὰ(ν) Fεικόνα τά(ν)δε νε Ἀπό[λλωνι]* d'une inscription cypriote (Coll. 76 = Hoffmann, *Dial.*, I, 191, 2) d'après la lecture convaincante de M. Meister, *Berichte* de l'Académie de Saxe, 1910, 25*. La petite différence de sens entre le v.-pruss. *teinu* et l'arcadien τ[ε]ιδενί ne fait pas de difficulté. On a vu au chapitre précédent que les expressions adverbiales qui réunissent les sens temporel et local ne sont point rares. J'ajoute le v.-sl. *sĭde*, qui signifie «ici» et «maintenant» (voir Doritsch, *Gebr. d. altbulg. Adv.*, 87 et suiv.). Quant à *teinu* et au dorien τεῖδε, à l'arcadien τ[ε]ιδενί, il faut en outre tenir compte de ce qu'ils contiennent un locatif, cas dont le double emploi remonte, comme on le sait, à l'indo-européen.

M. Meister a mis en lumière qu'il n'est pas rare que *νυ*, *νι* accompagnent l'impératif, l'optatif du souhait ou le subjonctif d'exhortation (voir aussi Kühner-Gerth, II, 118 et suiv.). Ainsi la grande inscription de Sillyon en Pamphylie livre les phrases :

καί νι σκυδρὺ κατεFέρξοδυ «qu'ils repoussent la colère» (12);
[κ]*αί νι Fοικυπολὶς ἐχέτω* «que la concierge habite la maison» (14);
καί νι σαμάδιμο σαμα[*ίνοδυ*] «et qu'ils traitent avec distinction celui qui en est digne» (23).

Sur le bronze d'Édalion, en Chypre [1], on lit :

ἢ δυFάνοι νυ — βασιλεὺς κὰς ἀ ϝϜόλις (Coll. 60 = Hoffmann, *Dial.*, I, 135, 6);
ἢ δώκοι νυ βασιλεὺς κὰς ἀ ϝϜόλις (*ibid.*, 16);

[1] Le subjonctif *ἀψευ*[*δ*]*ήων* du traité de synœcisme conclu par les cités arcadiennes d'Orchomène et d'Euaemon (Solmsen, *Inscr. sel.*[3], 2 c 3-4, 22-23) ne contient pas, malgré M. Meister, *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, 1910, 24 et suiv., la particule *νε*, *νι*, mais il représente, comme l'a reconnu M. W. Schulze, la forme la plus ancienne de la 1re personne du subjonctif (voir Solmsen, *Rh. Mus.*, LXV, 321, 325; LXVI, 319 et suiv.).

en ionien-attique, par exemple :

Ψ 485 : *δεῦρό νυν ἢ τρίποδος περιδώμεθον ἠὲ λέβητος*;
A 28 : *μή νύ τοι οὐ χραίσμῃ σκῆπτρον καὶ στέμμα θεοῖο*;
Hdt., I, 124 : *σύ νυν Ἀστυάγεα . . . . . τεῖσαι*;
Soph., *OEd. Col.*, 21 : *κάθιζέ νύν με*; etc.

Comme l'a déjà observé M. Meister, on rencontre *νι* à côté de l'impératif aussi en phrygien :

ιος νι σιμουν κνουμανι [κ]ακουν αββιρετ[αι] αινι μ[ανκ]α, τος νι [δεως ζ]ιμελως τι μεκα τι ετι τλετικμενος ειτου

et :

[ιο]ς νι σεμουν κνουμανε [κακιν] αββερετα[ι αιν]ι μ[α]νκ[αι], τος νι με ζιμελω[ς] κε δεος ετι ητι τλετικμενος ε[ιτ]ου.

Quant à l'usage en question, il est aussi attesté par le sanskrit (Delbrück, *Altind. Syntax*, 515), le slave et le vieux-lituanien [1] :

skr. : *śraddhádevo vái mánur āváṁ nú vedāva* « Manu est croyant; nous deux voulons pourtant le tenter » (Śatapathabrāhmaṇa);
pátiṁ nú me púnaryuvānaṁ kurutaṁ átha vāṁ vakṣyāmi « rajeunissez mon mari, et je vous le dirai ! » (*ibid.*);
sá hovāca má nú me prá hārṣīr íti « il dit : ne jette donc pas sur moi ! » (*ibid.*);
yadā vai paśur nirdaśo bhavaty, atha sa medhyo bhavati; *nirdaśo nv astv, atha tvā yajai* « quand l'animal a plus de dix jours, il a les qualités nécessaires pour le sacrifice; qu'il ait donc plus de dix jours (= laisse-lui avoir plus de dix jours), alors je vais te le sacrifier » (Aitareyabrāhmaṇa);

slave [2] : polon. : *obroć no się* « tourne-toi donc »;
niech by no tu kto odważył się wejść « que quelqu'un ait le courage d'y entrer »;
wynidźno zza płotow « sors donc de la barrière »;
pojdź no « viens donc »;
niech no przydzie « qu'il arrive »;

petit-russe : *dajno* « donne »;

croate : *sedi nu* « assieds-toi donc »;

[1] Aussi dans les propositions conditionnelles et relatives, le grec et le sanskrit connaissent comme le phrygien l'emploi de la particule *νε* (thess. [ἐ]*ν κίονα λιθίαν ὁσσακουννε κε*[*ῖται ἐν τοῦ ἱεροῦ*] *I. G.*, IX, 2, 460, 5, II^e s. av. J.-C.), *νυ*, *nu* (voir Thumb, *loc. cit.*, 140, note 4).

[2] Voir Miklosich, IV, 94, 123, 798; Vondrák, II, 300; Persson, *I. F.*, II, 225, 258.

v.-lit. : Mosv., 20, 20 : *duschas nu musu atląkijk*;
31, 3 et suiv. :

palinksmik nu duchu schwentu,
ir padiek mums nu tawa ssadziu,
predok dziauksma ir ischganima;

31, 27 : *schlawe buk nu ir ia sunui Jezui*

(tous les passages sont tirés de chansons);

Forma chrikstima, 35, 5 : *dûk nu todelei — tawa geribe ir malone*;
41, 7 : *stiprink nu ghi tawa malone*;
42, 3 (chanson) : *klausik bei suprask nu kossnas*;

Willent, *E.*, 31, 32 : *tatai taipaieg nu atmink iog* —,
33, 26 : *dûk nu* — [1].

Comme l'a prouvé M. Solmsen, *K. Z.*, XXXV, 465 et suiv. (voir encore Zubatý, *I. F.*, *Anz.*, XVI, 53; Brugmann, *I. F.*, XVII, 181), l'impératif lituanien en *-k(i)* a pris son origine dans les verbes athématiques et s'est ensuite propagé à la conjugaison thématique. Une forme comme *dŭk*, par exemple, provient de l'ancienne 2e personne du singulier **dŭ̃* (cf. lat. *cedo*, ī, gr. *εἶ*, *ϖῶ*) plus un élément identique, du moins par rapport à sa consonne gutturale, au russe *ko*, *ka*, lequel est ajouté lui aussi surtout dans l'entretien familier aux impératifs: par exemple :

razkaži-ka ty mně kakoj onŭ rastomŭ; *pošši-ko ty . . . . . i popej-ko ty*; *poědemŭ-ko my, Alešinŭka, vŭ Kievŭ gradŭ* (byline), *zasvěti-ka fonarĭ, da stupaj za mnoju* (Puškin), etc.

Le *-k(i)*, qui n'avait été au commencement qu'un élément facultatif, fut bientôt lié si étroitement en lituanien à la 2e per-

[1] Le lituanien moderne ignore presque le simple *nu*. Il ne se sert que des agrandissements *nùgi* «or, donc, eh bien» (Kurschat, § 1633) et *nūnaĩ*, qui est apparenté au v.-sl. *nyně* «maintenant» (voir Doritsch, *Gebr. d. altbulg. Adv.*, 124 et suiv.). L'idée de l'époque actuelle est en outre exprimée au moyen de *dabaĩ*. Il est intéressant à ce point de vue de comparer la traduction des évangiles par Willent avec la version moderne : *E.E.*, 61, 13 = Jean, II, 8 : *semket nu ir neschket* : *sémkit dabàr ir nunèsskit*; 70, 7 = Luc, II, 29 : *pone iaw nu leisk tawa tarna pakaiuie* : *Wiėsspatie, dabàr tu léidi sávo tàrną pakājuje èiti*; 71, 4 = I Cor., XIII, 12 : *regim nu per zerkola pasleptame kalbesie a tadą isch weida ing weida. Nu passistu ischdalies tadą passisiu kaip buwau passintas* : *mes dabàr régime per zèrkolą tamsiamè žódije, bet tadà ùž wéido iki wéido. Dabàr ass isspažystu iss daliės, bet tadà isspažysiu, kaip ir ass isspažintas esmi*; *ibid.*, 6 = I Cor., XIII, 13 : *nu pasiliekt wiera* : *dabàr pasiliekt tikėjimas*; et ainsi de suite. Sur les restes de *nu* non augmenté en vieil-italique, voir Brugmann, *Berichte* de l'Académie de Saxe, 1890, 217, 225 et suiv.; 1911, 154 et suiv.

sonne de l'impératif des verbes athématiques qu'il devenait non seulement partie intégrante de la formation de chaque impératif lituanien, en donnant naissance aussi aux impératifs des verbes dérivés et secondaires, mais qu'on y ajoutait encore les désinences des autres personnes du duel et du pluriel. On formait ainsi *dű̃kime*, *dű̃kite*, *dű̃kiva*, *dű̃kita*, au lieu de **-meki*, *-teki*, etc. On a comparé avec ces transpositions le grec moderne *δόσμουτε* «donnez-moi», pluriel de *δόσμου*, ou le latin *ītōte*, au lieu de **īte tōd*, d'après le singulier *īto* (pareillement le grec *ἴτων*, *ἴτωσαν*, d'après *ἴτω*), etc.; voir Brugmann, *I. F.*, XVIII, 64[1]. Un exemple très instructif est encore l'optatif vieux-prussien. On se permet *quoitīlaiti* «wollet», *turrīlimai* «müssten» (Trautmann, 286), provoqués par les singuliers (cf. *quoitīlai*, imitation des optatifs des verbes primaires comme *boūlai* «sei» de **būt-lai*); quant à la particule, on compare avec raison le lette *lái*, par exemple *lái dìws dûda*, et le lituanien dialectal *lai* à Memel et Crottingen, par exemple *lai żinos*, *lai bus pagarbints Jēzus Kristus*; voir Kurschat, § 1160; Bezzenberger, *K. Z.*, XLI, 111 et suiv.; Solmsen, *K. Z.*, XLIV, 171, 184. Pour le slave, M. Solmsen mentionne le russe *polnokate* «cessez!, cela suffit» (pour *polnoteka*), qu'il avait entendu au village de Kojukovo, situé dans le gouvernement de Jaroslavl, et *vygonjajkate* «chassez» d'une chanson récitée dans la même contrée. Une autre analogie non moins remarquable est le serbe *dajdete* «donnez» (au lieu de *dajte de*) *Srpske narodne pripovijetke*, VI, 6 :

> *dajdete*, *đeco*, *one moje zubne čačkalice* «mes enfants, donnez-moi mes cure-dents!»

Quant aux autres langues indo-européennes, le sanskrit et le grec présentent encore des particules identiques en fonction et contenant le même élément guttural que le russe *ko*, *ka* et le *-k(i)* de l'impératif lituanien. Ce sont le sanscrit *kam* (voir Delbrück, *Altind. Synt.*, 503 et suiv.) et le grec *κα* (voir Solmsen, *K. Z.*, XXXV, 464, 469; *Rh. Mus.*, LXIII, 335[2]). Je cite des passages védiques comme :

> *prūktám̐ havím̐ṣi mádhunā hí kam̐ gatám̐ sómam̐ pibatam* «mêlez les sacrifices avec de l'hydromel; arrivez donc et buvez le soma!»;
> *devāsaḥ śrṇávan hí kam* «que les dieux l'ouïssent!»;

éléen, dans des préceptes législatifs :

> Coll. 1149, 1 et suiv. : *συνμαχία κ' ἔα ἐκατὸν Ϝέτεα, ἄρχοι δέ κα τοΐ*;
> *ibid.*, 4 : *συνέαν κ' ἀλ(λ)άλοις*;

5-6 : *τάλαντόν κ' ἀργύρω ἀποτίνοιαν*;
9-10 : *ἐν τ' ἐπιάροι κ' ἐνέχοιτο.*

Il est intéressant que le mot védique *kam* se trouve surtout dans la combinaison *nú kam*; par exemple :

víṣṇor nú kaṁ vīryāṇi prá vocam «je veux maintenant louer les faits de Viṣṇu»;
ávā nú kaṁ jyáyān yajñávanasaḥ «aide, comme tu es plus fort, ceux qui sont prêts au sacrifice!»;
úso nú kam ajáro várdhāś ca «reste toujours jeune et grandis!».

Cet usage répond *mutatis mutandis* à la combinaison de l'impératif lituanien avec *nu* illustrée ci-dessus. Il est à noter que l'on peut dire aussi en russe : *nu ka pokaži*; *nu ka poverni sja*; *nu-ka teperĭ*, *kapitanŭ*, *nu-ka*, *popadisĭka ty mně teperĭ*! Naturellement il ne résulte point de l'usage correspondant des langues diverses que toutes ces façons de parler remontent comme telles à la langue commune. Il faut toujours tenir compte d'un développement parallèle et indépendant dans chaque idiome. Toutefois le résultat est devenu assez semblable. Il faut donc admettre que la tendance à ajouter des adverbes renforçants quelconques aux impératifs a toujours subsisté dans les langues indo-européennes.

Quoique les langues slaves, sauf le russe, semblent ignorer l'emploi de *ko*, *ka*, elles connaissent d'autres particules renforçant l'impératif. On trouve par exemple *-že*, *-ža* dans cette position en tchèque (*daruj že mi plátna*; *ne mlč že* «ne sileas», *nesiž* «porte donc»); en serbo-croate (en combinaison avec *de* «ἄγε», par exemple :

već daj der mi divit i kalema; *der, Mijate, da se napijemo*;

nu der devant l'impératif, par exemple :

nuder piši sitnu buruntiju);

et enfin en polonais, par exemple :

kochaj że et *niech że kochają*;

v.-polon. : Mikołaj, *Rej Zwierciadło*, I, chap. IX = Berneker, *Slav. Chrestom.*, 385 :

dajże dwie scie złotych a iedź do domu z ostátkiem «donne deux cents florins et retourne chez toi avec le reste!»;

ibid. : *pátrzayże zásię — iákiey — roskoszy — używać będą* « considère encore de quel plaisir ils jouiront » ;
387 : *idzisz, miły drabie* « va, cher fantassin ! ».

D'une manière analogue le vieux-lituanien ajoute non rarement la particule *-ge*, *-gi* à l'impératif (voir Bezzenberger, *Beitr. z. Gesch. d. lit. Spr.*, 86, 219, 267); par exemple :

Mosvide, 33, 31 : *melskieg didis ir massas pana Jesu Christu*;
36, 4 : *atminkiek iau ant musu*, *pane*,
sylpname musu kune;
Bretkun, Jéř., XVIII, 21 : *karakige nu waikus iu badu*;
II Chron., I, 9 : *ischgipildik.*

De tels impératifs se sont donc enrichis au point de vue étymologique de deux particules, l'un de ces éléments (*-ki*) leur ayant été ajouté à une époque éloignée et étant devenu complètement suffixal, l'autre n'étant que facultatif et servant simplement de renforcement.

V. Notes sur le vieux-prussien *angsteina*, *angstainai* et la formation d'adverbes en baltique.

L'*Enchiridion* vieux-prussien a deux expressions pour « de grand matin » : *angsteina* (51, 7) et *angstainai* (*ibid.*, 10) :

a. *angsteina bhe bītai swn signāt* « morgens und abends sich segnen » ;

b. *angstainai kaden tou is twaiāsmu lastin etskīsai turri tou tien siggnat* « des Morgens so du auss dem Bette fehrest soltu dich segnen ».

Les éléments *angstei* et *angstai* sont, selon mon opinion, des locatifs neutres de l'adjectif *añkstus*, qui n'est, abstraction faite de l'adverbe *anksti*, dont on parlera tout à l'heure, conservé que dans la locution *ìsz añksto* « à partir du matin » (cf. *ìsz tólo* « de loin », tandis que *tólas* n'est plus usité). Les désinences de *angstei* et de *angstai* sont en ablaut qualitatif et ont l'une à l'autre le même rapport que par exemple le dorien εἶ, ϖεῖ, v.-pr. *quei*, *teinu*, *esteinu*, osque *thesaurei*, avec le grec οἴκοι, Ἰσθμοῖ, v.-lit. *dëwëpi*, lit. orient. mod. *pãniẽ*, *vìlkiẽ*, *miškiẽ*, *nàmiẽ* (voir J. Schmidt, *K. Z.*, XXV, 95[1]; XXVII, 378, 385; Solmsen, *ibid.*, XLIV, 186, 191; Gauthiot, *Parler de Buividze*, 34 et suiv.). Il est aussi possible que *angstai* soit un locatif féminin comme les adverbes grecs ἰδίᾳ, κοινῇ, ϖανταχῇ, ᾗ, τῇδε, crét. ἄλλᾳ, ὅπᾳ, etc. (voir

Solmsen, *K. Z.*, XLIV, 188 et suiv.)[1]. M. Solmsen a montré que la même ambiguïté atteint l'explication de tous les adverbes baltiques en *-ai* d'adjectifs en *-as*, de même que les adverbes slaves en *-ě* d'adjectifs en *-ŭ*.

L'adverbe lituanien *ankstì* n'a pas un suffixe identique, comme on le croit en général (voir Wiedemann, *Handb.*, 63; aussi Bezzenberger, Γέρας, 161), au v.-pruss. *angsteina*, *angstainai*, v.-lit. *dëvëpi*, gr. οἴκοι, etc. Cette hypothèse est exclue par l'intonation douce qu'a eue le locatif singulier des thèmes en *-ŏ-* aussi bien que celui des thèmes en *-ā* dès l'époque indo-européenne. Des locatifs comme v.-lit. *schimty* Mosv. 6, 6, *stany* 10, 14, *wissami cziessi* Willent, *E.E.*, 47, 10 et chez Bretkun, *miesti* Willent, *E.E.*, 50, 12, *sosti*. *ghrieki*, *pastoghimi* chez Bretkun (voir Bezzenberger, *Beitr. z. Gesch. d. lit. Spr.*, 61, 133) ne prouvent absolument rien. Leur *-i* admet une double explication. Ou il est une graphie différente de *ie* (ainsi peut-être chez Willent; voir Bechtel, LXXVI, qui compare des génitifs de thèmes en *-i-* comme *mucis* = *mūcĕs*, *schirdis*, *czestis*, *smertis* énumérés p. XXXV; cf. encore de Saussure, *I. F.*, IV, 460, 469 et suiv.), ou il remplace *-ę*, désinence que le locatif singulier des thèmes en *-ŏ-* a sûrement eue en lituanien, et dont l'existence se laisse démontrer par plusieurs indices (voir Bechtel sur la langue de Willent, LXXIII et suiv.; Bezzenberger, *L. L. D.*, I, p. VIII; *Beitr. z. Gesch. d. lit. Spr.*, 57^5, 61 et suiv., 151, 252; Zubatý, *I. F.*, VI, 286; *wissami*, joint par Willent à *cziessi*, n'est naturellement rien d'autre que *wisamę̀*).

Puisque des raisons phonétiques défendent de voir en *tolì*, *artì*, *ankstì*, *pamažì* des locatifs adverbiaux, je les tiens plutôt pour des accusatifs de thèmes neutres en *-i-*, et je les identifie avec beaucoup d'adverbes slaves en *-ĭ* appartenant surtout à des adjectifs en *-ŭ*; par exemple : *pravĭ* «justement» (*pravŭ* «juste»); *prĕmĭ* «directement, tout droit» (*prĕmŭ* «droit, direct»); composés *isplunĭ*, *prĕprostĭ*, *udobĭ*, etc. (voir les collections de Doritsch, *Gebr. d. altbulg. Adv.*, 136 et suiv.). Il est vrai qu'une partie de ces adverbes admettent plusieurs explications, entre lesquelles on ne peut se décider avec certitude. Il peut s'agir en quelques cas aussi du nominatif masculin-féminin d'adjectifs en *-ĭ* ou d'accusatifs d'abstraits féminins en *-ĭ* (voir Doritsch, *loc. cit.*). Mais M. Brugmann, *I. F.*, XXVII, 270 et suiv. (voir aussi Meillet dans ces *Mémoires*, XI, 390 et suiv.; *Ét. sur l'étym. du*

[1] Que *angstei(na)* et *angstai(nai)* proviennent également d'un prototype **angstei*, comme l'a admis M. Trautmann, 250, n'est pas vraisemblable; *-ai* et *-ei* ne se confondent pas en prussien, tout aussi peu à la fin qu'à l'intérieur des mots. C'est ce qu'a prouvé d'une manière évidente M. Solmsen, *K. Z.*, XLIV, 170 et suiv.

vieux-slave, II, 265 et suiv.), insiste avec raison sur le fait qu'il y a sûrement parmi ces adverbes vieux-slaves un certain nombre d'anciens neutres d'adjectifs en *-ĭ*. Dès lors rien n'empêche de les comparer aux adverbes lituaniens *tolì*, *artì*, *ankstì*, *pamažì*. Peut-être le point de départ pour ces adverbes qui proviennent de neutres en *-ĭ* était-il la composition. Car on sait que des thèmes divers reçoivent la flexion en *-i-* comme seconds termes de composés. Ceci est prouvé par les langues indo-iraniennes (skr. *prátyardhi-* «à qui appartient la moitié», *dhūmágandhi-* «sentant la fumée»; av. *avimiθri-* «ennemi de Mitra», *dawrāmaeši-*, nom propre signifiant «ayant des brebis grasses»; voir Brugmann, *loc. cit.*; *Grundriss*, II, 1^2, 112 et suiv.; Wackernagel, *Altind. Gramm.*, II, 1, 107), par l'arménien (Meillet, dans ces *Mémoires*, XI, 390), le latin (*exsomnis*, *imberbis*, *inermis*), l'irlandais (Meillet, *loc. cit.*) [1]. L'indo-iranien connaît aussi des adverbes composés en *-i* (skr. *nikucyakarṇi* «les oreilles pendantes», av. *apaitibusti* «d'une manière inaperçue»), de même que le grec (par exemple *τρισλοιχί*, *ἀμισθί*, éol. *ἄσυλι*, *ἄσπονδι*, etc.; voir W. Schulze, *B. ph. W.*, 1896, 1367; *G. G. A.*, 1897, 895; Solmsen, *Beitr. z. griech. Wf.*, 161 et suiv., note 2, 179; Brugmann, *I. F.*, XXVII, 270 et suiv.).

On notera que le lituanien *pamažì* (*tolì*, *artì*, *ankstì*) a le même accent que les formations grecques. Bien que le neutre, comme catégorie vivante, ne soit pas accentué en général sur la dernière syllabe en lituanien (cf. *gẽra*, *tùszcza*, *saĩdu*), ces adverbes ont gardé leur ton, parce qu'ils étaient hors du système de la déclinaison. *Pamažì* a la même relation avec *mãžas* «petit» que *ἀμισθί* avec *μισθός*, etc., tandis que le lituanien *ankstì* et *angstei(na)* se trouvent en face l'un de l'autre de la même manière que *ἀμισθί*, *ἀωρί*, éol. *ἄσυλι*, *ἄσπονδι* et d'autre part *ἀσυλεί*, *ἀθεεί*, *νηποινεί*, *ἀσπουδεί*, *ἀνοιμωκτεί*. L'accent de ces locatifs composés en *-ει* est irrégulier. M. Solmsen, *K. Z.*, XLIV, 193, a fait justement observer que l'intonation rude qui est en contraste aux adverbes pronominaux *εἶ*, *ϖεῖ* est due à la composition. On accentuait autrefois **ἄσπουδει* et on le changea à date historique en

[1] Sauf ce changement en thèmes en *-ĭ-*, il y a encore l'addition de l'élément *-iŏ-*, *-ĭŏ-* à la fin des composés; par ex. skr. *dáśamāsya-* «de dix mois»; av. *θrimāhya-* «de trois mois»; grec *ὁμοπάτριος*, *ἐμμήνιος*, *ὑπουράνιος*; lat. *ēgregius*, *acupedius*; got. *ufaiþeis*; v.-sl. *bezumljĭ* «*ἄφρων*»; lit. *įžaĩbis* «oblique, incliné, en direction de diagonale», *trirãžis* «à trois pointes ou branches»; *jùdvarnis*, lit. or. (Gauthiot, *Buividze*, 84) *jóadwarnis* «corbeau (noir)»; *ugnãkuris*, lit. or. *ugñãkuris* (*Buiv.*, 84) «chauffage, bûcher»; etc. (voir Brugmann, *Grundriss*, II, 1^2, 112 et suiv.; Wackernagel, *Altind. Gramm.*, II, 1, 106 et suiv.; Meillet, *Ét. sur l'étym. du v.-sl.*, 377 et suiv.; Leskien, *Bild. d. Nom. im Lit.*, 304 et suiv., 308 et suiv.; Gauthiot, *Parler de Buividze*, 33).

ἀσπουδεί, comme *ἔκποδων fit place à un récent ἐκποδών (au contraire de ποδῶν).

Il n'est pas sans intérêt que la formation des adverbes vieux-prussiens soit en pleine harmonie avec les faits lituaniens. C'est ce qui confirme d'une manière éclatante notre hypothèse concernant *pamaži*, *anksti*, etc. D'après les collections de M. Trautmann, 249 et suiv., les adverbes d'adjectifs en *-(a)s* ont en vieux-prussien très souvent la désinence *-ai* (par exemple *arwiskai*, *deineniskai*, *deiwiskai*, *deiwūtai*, *drūktai*, etc.). Cette désinence remonte au baltique commun, comme le prouve le lituanien, qui en fait lui aussi un grand usage. Elle est, comme nous l'avons indiqué plus haut, déjà balto-slave et a existé même à l'époque indo-européenne. L'origine balto-slave est prouvée par les adverbes correspondants vieux-slaves en *-ě* : *dobrě* «bien», *bystrě* «vite», *sladŭcě* «doucement», *zŭlě* «mal», *gorĭcě* «amèrement», etc. (voir Doritsch, *Gebr. d. altbulg. Adv.*, 124 et suiv.). Les formations slaves admettent, comme le lituanien *geraĩ*, *labaĩ*, *jůdaĩ*, le prussien *arwiskai*, *deineniskai*, etc., ainsi que nous l'avons vu, une double interprétation. Si l'on a affaire à des locatifs masculins de thèmes en *-ŏ-*, il faut les comparer aux locatifs adverbiaux skr. *kṣipré* «vite», gr. διπλεῖ, ἀσπουδεί; s'ils sont originairement des locatifs féminins de thèmes en *-ā*, on a les pendants des adverbes grecs ἰδίᾳ, κοινῇ. πανταχῇ, etc.

Sauf les formes en *-ai*, le prussien connaît encore des adverbes en *-ei* d'adjectifs en *-(a)s*. M. Trautmann, 249, les dérive, il est vrai, presque tous de thèmes adjectifs en *-i̯ŏ-*. Mais M. Solmsen, *K. Z.*, XLIV, 180 et suiv., conteste cet avis par des arguments décisifs. Il faut en effet avouer qu'il n'est pas du tout vraisemblable que des adverbes comme *kanxtei* «züchtig», *ainawījdei* «einerlei, gleich», *kittwidei* «anders», *gantzei* «ganz» (emprunté à l'allemand) proviennent de thèmes en *-i̯ŏ-* existant à côté de la flexion en *-ŏ-*, car les adjectifs ne connaissent que la dernière. J'adopte tout à fait la partie négative de l'opinion de M. Solmsen; mais pourtant je ne puis point accepter son explication des adverbes en question. Je ne crois pas que la désinence des adverbes d'adjectifs en *-is* ait été transmise à un autre thème nominal. M. Solmsen prend comme point de départ pour cette confusion le nominatif singulier du masculin, qui n'a aux deux classes assez souvent que la même désinence en simple *-s* causée par l'absorption de la voyelle précédente. Mais en raison de la variation pareille de *angsteina* et *angstainai*, je préfère voir dans les adverbes en *-ei* d'adjectifs en *-as* plutôt la forme originaire du locatif des thèmes en *-ŏ-*, forme que nous observons aussi dans les adverbes pronominaux vieux-prussiens *quei* «où», *teinu*, *esteinu*, gr. πεῖ, εἶ, τεῖδε, got. þei, et dans les ad-

verbes grecs d'adjectifs composés comme *ἀμαχεί*, *ἀθεεί*, etc., de même que dans le locatif osco-ombrien.

On a aussi les pendants exacts de lit. *ankstì*, *pamažì*, *artì*, *tolì* en vieux-prussien; ce sont *ilgi* «lange» (à côté de *ilga* = **-ŏd*), *stwilgimi* «bis» (*kwilgimai* «so lange»; sur la forme de l'adjectif, voir Leskien, *Bild. d. Nomina*, 430), *ainawcydi* et *ainawijdi* «einerlei, gleich» (à côté de *ainawydan* = **-ŏm*, *-ai*, *-ei*). M. Trautmann, 246, a déjà identifié ces adverbes aux vrais neutres vieux-prussiens *arwi* «wahr», *preistallūwingi* «billig», *poklūsmingi* «untertan, gehorsam», *cuimmewingi* «angenehm», *garrewingi* «brünstig», qu'il compare avec raison au grec *ἴδρι*, skr. *bhūri*, av. *būiri*. On a, comme j'espère l'avoir prouvé, des formations analogues aussi parmi les expressions adverbiales du lituanien et du slave. Les adverbes vieux-prussiens en *-in* (*kittawidin* «anders» et *wissawcidin* «eitel, complètement» [voir Solmsen, *K.Z.*, XLIV, 180], à côté de *kittawidei* et *wissawidei*) ont été pourvus d'un *-n* d'après les adverbes prussiens en *-an* (= **-om*), tout comme les vrais neutres *musīngin* «möglich», *pollīgun* «gleich» (outre l'ancien *polīgu* [à signification adverbiale], cf. skr. *purú*, gr. *πολύ*, got. *filu*, lit. *gražù*), ont adopté cette consonne d'après les neutres en *-an* (= **-om*) d'adjectifs en *-as*.

Il ne reste qu'à examiner la forme de la postposition de *angstainai* et sa différence du régulier *angsteina*. M. Trautmann, 250, soupçonne que *angstainai* est dû à une assimilation aux adverbes en *-ai*. Il compare le lituanien *kanèczuay* (Jurkschat, *Lit. März.*, 18), qui est emprunté au russe *konéčno* et a subi sans doute l'influence des adverbes vraiment lituaniens. On trouve d'une manière pareille en grec des adverbes à sens local et temporel dont la dernière syllabe se termine, outre la forme régulière, aussi en *-οι*, et qui imitent ainsi les locatifs de thèmes en *-ŏ-* comme *οἶ*, *ὅποι*, *ποι* (Wackernagel, *K.Z.*, XXXIII, 21 et suiv.), *οἴκοι*, *Ἀθμονοῖ*, *Γαργηττοῖ*, *Ἰσθμοῖ*, etc. (Meisterhans[3], 147, annotation 1269). Ainsi on rencontre à Corcyre, au lieu de *ἄχρι*, la forme *ἀχροῖ* Coll. 3206, 134 (II[e] siècle av. J.-C.), si la leçon est juste (Dittenberger, *I. G.*, IX, 1, 694, offre *ἄχρι* sans remarque). *Ηχοῖ* correspond à Orope (Coll. 5339, 16 = *Ditt. syll.*[2], 589, 386-377 av. J.-C.) à l'ordinaire *ἦχι*. *Ἐνθαυθοῖ* = *ἐνθαῦτα* > *ἐνταῦθα* (voir Wackernagel, *I. F.*, XIV, 370[1] et suiv.; Solmsen, *Rh. Mus.*, LVIII, 609[1]; *K.Z.*, XLII, 217[2]) apparaît à Athènes (*I. G.*, I, Suppl. 2, p. 59, n. 27 b = *Ditt. syll.*[2], 20, 13, seconde moitié du V[e] siècle); de même *ἐν*[*ταυ*]*θοῖ* à Delphes (Coll. 2662, 5, II[e] siècle av. J.-C.). Plusieurs contrées de la Grèce[(1)] livrent *ἔνδοι* et *ἔχθοι* au sens de *ἔνδον*, *ἐκτός*; *ἔξοι* =

[(1)] Épidaure, Syracuse, *ἔνδοι* encore en éolien. L'étymologie de MM. Meringer et Wackernagel, suivant laquelle *ἔνδον* se compose de la préposition *ἐν*

ἔξω existe en Crète et à Syracuse (voir Wackernagel, *Verm. Beitr.*, 41; Solmsen, *Beitr. z. griech. Wf.*, 114; E. Hermann, *Nebens. in den griech. Dialektinschr.*, 22, 70, 252, 300). L'éolien ϖήλυι Sappho, 1. 6 = τῆλε, *ϖῆλε (cf. béot. Πειλεξενίς, Πειλέμαχος, Πειλεκλίδας; Sadée, *De Bœot. Tit. dial.*, 7; Solmsen, *Rh. Mus.*, LIX, 483) est une imitation des adverbes locaux *ϖυι, ὀπυι, τυῖδε, etc. (voir J. Schmidt, *K. Z.*, XXXII, 395, 413 et suiv.; E. Hermann, *loc. cit.*, 255 et suiv.). Ἔνδω et ἔχθω à Delphes (Valaori, *Delph. Dial.*, 17, 40, 77) doivent la forme de leur dernière syllabe à leur opposé ou synonyme ἔξω. Une contamination de ἔνδον et ἐντός, ἔξω et ἐκτός, ἐχθός a donné naissance à ἐνδός et ἐξός (à Delphes et à Syracuse; ἐνδός aussi à Héraclée sur le Pont-Euxin et à Gortyne; voir Solmsen, *Beitr. z. griech. Wf.*, 95). Bezzenberger, *Beitr. z. Gesch. d. lit. Spr.*, 250, a cité plusieurs exemples qui contiennent l'altération de la postposition *-na* en *-ne*. On a *padek ies pintinnane* «mets-les dans une corbeille», chez Bretkun; *wardane*, dans la traduction des évangiles de 1701; *dënosne* et *darbosne* ont été mentionnés par Geitler, *Lit. Stud.*, 57, qui les a lus dans un livre de 1855. Selon M. Bezzenberger, il s'agit d'une assimilation aux nombreux locatifs en *-e*. Mais comme la voyelle de *-na* commence très tôt à disparaître, *-ne* n'est dû qu'à des spéculations savantes et archaïsantes des auteurs de ces textes et ne s'appuie nullement sur la langue courante (voir Zubatý, *I. F.*, VI, 270, 282[2]).

Le changement de l'ancien *angsteina* en *angstainai* a été favorisé surtout par l'influence du contraire *bītai* «le soir». Ceci est prouvé par les deux passages où l'on rencontre *angsteina*, *angstainai* :

51, 7 : *angsteina bhe bītai*;
ibid., 10 : *angstainai kaden toū is twaiāsmu lastin etskīsai*;
29 : *bītai kaden tu prei lastan ēisei.*

Bītai n'est pas, comme l'admet M. Trautmann, 206, 216, un datif. Bien qu'il puisse l'être au point de vue morphologique, cette explication est contredite par des raisons syntaxiques. Les analogies slaves que M. Trautmann cite d'après M. Delbrück, *Vgl. Synt.*, I, 303 et d'après M. Miklosich, IV, 615, sont trop sporadiques et ambiguës pour qu'on en tire des conclusions. Dans une phrase comme Marc, 1, 35 :

i jutro probrĕzgu dzĕlo vŭstavŭ izide Isusŭ «ϖρωὶ ἔννυχα λίαν ἀναστὰς ἐξῆλθεν»

et du locatif de δῶ(μ), δῶμα, est contestée à juste titre par M. Vendryes dans ces *Mémoires*, XV, 358 et suiv.

et Luc, XXIV, 1 :

vŭ edinĕ subotŭ utru gluboku «τῇ δὲ μιᾷ τῶν σαββάτων ὄρθρου βαθέος»

(Mar. et Zograph. n'ont pas cette leçon, mais plutôt *dzĕlo rano*), le datif *sąštju* est peut-être à suppléer (voir Vondrák, II, 409). Il est vrai que la phrase nominale pure est très rare en vieux-slave et ne se trouve régulièrement qu'à date très basse en russe, où elle s'est peut-être développée sur une étendue aussi grande sous l'influence des langues finno-ougriennes (voir Meillet dans ces *Mémoires*, XIV, 15, 16, 21 et surtout Gauthiot, *ibid.*, XV, 224 et suiv.). Mais il faut considérer qu'en certains cas la phrase nominale pure est normale déjà en vieux-slave, du moins à la 3e personne du présent, ainsi par exemple dans les propositions relatives (voir Meillet, *loc. cit.*, 21; Grünenthal, *A. f. sl. Ph.*, XXXI, 343; E. Hermann, *Nebensätze in den griech. Dialektinschr.*, 246). Il se peut donc que parfois le datif du participe présent de *byti* soit omis abusivement dans la construction absolue. Quoi qu'il en soit, on partagera mes scrupules contre l'identification du prussien *bītai* aux deux exemples que M. Trautmann veut ranger dans la catégorie des datifs temporels. Il n'est point surprenant qu'une préposition comme *en* gouverne en prussien le datif. Le locatif peut avoir été gardé dans des locutions adverbiales, tandis qu'il fut abandonné très tôt avec les prépositions et qu'on l'y remplaçait sous l'influence allemande par le datif. L'ambiguïté de quelques exemples comme *na semmey*, où les formes extérieures des deux cas coïncident, peut avoir favorisé ce syncrétisme. On est donc autorisé à tenir *bītai* tout aussi bien que *angstai(nai)* pour un ancien locatif en **-oi*. Dans un autre exemple encore, le vieux-prussien a maintenu l'ancienne désinence d'une expression devenue adverbiale. M. Solmsen, *K. Z.*, XLIV, 182, a prouvé que *semmai* dans *semmai lisons* «niedergefahren», *semmai ēilai* «untergehe», est le pendant exact du grec *χαμαί*. Comme celui-ci, il est un reste isolé de la formation que le datif des thèmes consonantiques présentait autrefois au sens de but[1].

Il est fort remarquable que ce ne soit que **angstaina* qui s'est changé en *angstainai*, tandis que la forme parallèle *angsteina* restait intacte. Quant à **angstaina*, l'influence de son opposé *bītai*

[1] J'ajoute aux exemples peu nombreux d'accusatifs de direction dans les langues slaves (Miklosich, IV, 391 et suiv.; Vondrák, II, 311) le polonais *ziemię*, qui peut signifier à date ancienne «par terre, à terre»; cf. Szymon Szymonowicz (1558-1629), *Sielanka*, XVIII = Berneker, *Slav. Chrestom.*, 395 : *potym o raz pádnie wszytko ziemię* «après, tout tombe soudainement à terre».

s'y put produire plus facilement que sur *angsteina*, puisque la première expression avait déjà la désinence *-ai* qui précédait la postposition *-na* [1].

Deux expressions de temps s'influencent l'une l'autre très souvent. On sait que le v.-h.-a. *ñahtes* doit son suffixe à *tages* et a pris son origine de la locution *tages indi nahtes* (voir J. Schmidt, *Pluralbild.*, 207). Inversement, le vieux-slave se permet *dĭnĭją* d'après *noštĭją* (dans la formule *noštĭją i dĭnĭją*, voir en dernier lieu Meillet dans ces *Mémoires*, XVIII, 239), ce qui est très semblable au v.-pruss. *angstainai* provoqué par *bītai*. De la même manière le latin *diurnus* a emprunté son suffixe à *nocturnus* (gr. *νύκτωρ*), tout comme *diū* «de jour, pendant le jour» à *noctū* (skr. *aktáu*) «pendant la nuit». Le genre neutre de *σκότος* «ténèbres», qui ne commence à remplacer le masculin qu'à partir du v^e^ siècle av. J.-C., est dû à l'influence de *φάος*, *φῶς*, comme je crois l'avoir prouvé dans *K. Z.*, XLIII, 195 et suiv., 201 et suiv., où j'ai illustré cette altération par beaucoup d'analogies. Selon une hypothèse très vraisemblable de M. Jagić (*Beitr. z. slav. Synt.*, 25), le serbe *vȅče(r)* «soir» a reçu le genre neutre outre le genre masculin et féminin (de thème en *-ĭ-*) de son contraire *jȕtro* «matin». Le mot réunit le genre masculin et neutre de même en bulgare, où *dobro večer* est aussi licite que *dobŭr večer*.

Surtout le vieux-slave est riche de mots dont la forme extérieure ou la flexion ont été altérées par des expressions de sens contraire ou semblable. M. Meillet, *Ét. sur l'étym. du vieux-slave*, II, 235, a expliqué le suffixe de l'adjectif *čelesĭnŭ* du thème en *-ŏ- čelo* «front» comme un emprunt à *tělesĭnŭ* du thème en *-s- tělo* «corps». Il se peut même que *tělese* (gén.), *tělesa* (plur.), serbe *tjelèsa* (plur.) et d'autres noms de parties du corps doivent leur flexion en *-s-* à d'autres modèles de signification analogue comme *oko* (gén. *očese*) et *ucho* (gén. *ušese*), dont la déclinaison en *-s-* remonte sans doute à l'indo-européen (voir Meillet, *loc. cit.*, II, 359). *Slovo* est en vieux-slave presque toujours un thème en *-s-* et s'accorde ainsi avec les mots correspondants des autres langues indo-européennes (skr. *śrávas-*, av. *sravah-*, gr. *κλέϝος*). Ce n'est qu'à l'instrumental que des formes de la flexion en *-ŏ-* tendent à faire concurrence à l'ancienne déclinaison, surtout dans la locution :

Luc, XXIV, 19 : *dĕlomĭ i slovomĭ* «ἐν ἔργῳ καὶ λόγῳ».

[1] Le contraste subsistant entre *angsteina*, *angstainai* (avec postposition) d'un côté, *bītai* (locatif absolu) de l'autre est très remarquable : car il vient confirmer ce que M. Meillet a discuté dans ces *Mémoires*, XVIII, 239 et suiv. On a donc un bel exemple de plus qui laisse observer la différenciation faite par les langues indo-européennes, afin d'exprimer les idées opposées «de jour» et «de nuit», «le matin» et «le soir». [Note de correction.]

M. Meillet, *loc. cit.*, II, 356 et suiv., tient ce cas avec raison pour le point de départ de la flexion en *-ŏ-* que montrent les langues modernes. *Slovomĭ* n'est qu'une simple imitation de *dĕlomĭ*, avec lequel il contraste, tout comme le Suprasliensis et l'Euchologium ont par analogie inverse *dĕlesy i slovesy*. M. Meillet indique de plus (p. 360) la possibilité que *divesa* «τέρατα» soit dû à l'influence du pluriel de sens voisin *čudesa* (voir sur *čudo* p. 357). Comme en latin *nurus* «belle-fille» est devenu thème en *-u-* par l'analogie de *socrus* (skr. *śvaśrū-s*) «belle-mère», le vieux-slave offre *jętry* «femme du frère du mari», d'après *svekry* «belle-mère» (voir J. Schmidt, *Pluralbild.*, 74; Brugmann, *I. F.*, XXI, 322; Meillet, *loc. cit.*, II, 268, 405). L'influence de *svekry* s'est exercée aussi sur d'autres noms de parenté : *pastorŭky* (à côté de *pastorŭka*) «privigna» et **zŭly* (gr. γαλόως, lat. *glōs*) supposé par le v.-sl. *zlŭva*, v.-russe *zólva*, russe *zolóvka*, serbe *zȁova*. Un bel exemple qui remonte partiellement à l'indo-européen et y fait voir une divergence dialectale préhistorique, est le v.-sl. *mrŭtvŭ* «mort», russe *mërtvyj*, serbe *mrtav*, tch. *mrtvý*, qui s'accorde avec le latin *mortuus*, mais diffère du gr. *βροτός* et du skr. *mṛtá-*. M. Meillet, *loc. cit.*, 306, 388, rappelle l'ingénieuse hypothèse que *mrŭtvŭ* et *mortuus* ont reçu leur *v* de leurs opposés v.-sl. *živŭ* «vif», lat. *vīvus*. L'abstrait *umrŭtvije* (à côté de *umrŭtvije*) repose encore sur la formation non amplifiée.

VI. A propos des postpositions en lituanien et dans d'autres langues indo-européennes.

En vieux-lituanien, où les postpositions *-na* et *-pi* sont encore en pleine vigueur, on observe la coutume de répéter ces particules, quand elles appartiennent à un substantif pourvu de déterminations attributives ou accompagné d'appositions (voir Bezzenberger, *Beitr. z. Gesch. d. lit. Spr.*, 249 et suiv.; surtout Zubatý, *I. F.*, VI, 284). Je me borne ici à citer quelques passages tirés surtout des œuvres de Mosvide et de Willent, de même que de la Forma chrikstima :

a. -pi :

Mosv., 5. 31 : *dewap didziap pristakiet*;
5, 35 : *roda tikra kiely dewa sunausp. musu ischganitaiap Jesausp Christausp*;
12, 32 : *schwentamimpi Markupi tapagaliausemi pagulddime*;
14, 6 et suiv. : *netur buti taspi swetastespi altoriaus, alba tap sacramentapi perleisti*;

18, 17 : *pamekt panepi diewepi*;
19, 33 : *pirma malda dewapi tewapi*;
20, 10 : *praschimas dwasespi schwentaspi*;
31, 18 : *kurs nar teisei tap stalap prieitij*;

Willent, *E.*, 3, 25 et suiv. : *prastai Papiessauspi ir jo officialump priegtam patiesp Welnop tur buti nuroditi*;
20, 5 et suiv. : *giesme kuriosp kitosp tawe nobassnista weda*;
33, 12 et suiv. : *wissump Deiwischkump lobiusup ir wissu schwentuyu draugistesp*;
41, 10 : *schwentop sacramentop*;
E.E., 56, 10 : *Maryosp motinosp iò.*

b. *-na* :

Forma chrikstima, 35, 33 : *musu — ir to kudikela priewole ton maldon inrakina*;
Szyrwid, *punktay sakimu* : 8, 9; 65, 1 et suiv. : *ugnin umżynon*;
16, 15 : *wienan wieton*;
21, 25 : *bażnićion kokion*;
Bretkun (Bezzenberger, *Beitr. z. Gesch. d. lit. Spr.*, 249) : *szmogus kitan szemęn eidams*, *kniga nobażnistes* (1653) *auksstosnà . . . namûsnà*;
Traduction du Nouveau Testament de 1701 : *naujûsna indûsna.*

En lituanien oriental, *-n* est encore aujourd'hui très usité. Il va sans dire qu'on y trouve la même répétition aux circonstances relevées ci-dessus. Ainsi on lit dans une lettre que M. Baranowski a écrite à M. Weber (*Ostlit. Texte*, préface, p. 11) : *sawũsiûsna rasztûsnà*. A Buividze, *-n* sert à former un nouveau cas indiquant la direction où l'on va, cas que M. Gauthiot (*Parler de Buividze*, 33 et suiv.) a appelé l'illatif (voir, sur l'usage de ce cas, p. 58 et suiv.). On peut citer de ce dialecte les exemples suivants, où *-n* est attaché en même temps au substantif et à l'adjectif qui le détermine :

išvaižót tolęmoñ k'elõnan « partir pour un long, long voyage » (p. 81);
ĩp'áut mažójęn pirštęn (*ibid.*) « se faire une entaille dans le petit doigt » (voir sur le passage Gauthiot, p. 59);
parsĩwada nãmo toñ gritalañ « il l'emmena chez elle dans sa hutte (83);
geležinęn grabañ « dans un cercueil de fer » (84).

-n est de plus connu aujourd'hui à Merecz, au Sud de la Lituanie polonaise. C'est là que la postposition remplace le locatif

et est aussi employée pour indiquer l'endroit où l'on se trouve (Kurschat, § 602). Quant à la répétition, on peut faire les mêmes observations qu'auparavant; par exemple :

dsìdelên bédõn esmì «je suis en grand danger».

Le lette connaît aussi *-n* et redouble la postposition, si l'occasion s'en présente (voir Zubatý, *I. F.*, VI, 279, 281, 284).

Les cas où *-na* et *-pi* n'ont été employés qu'une fois dans de telles combinaisons sont très rares. Chez Willent, *E.E.*, 116, 17. = Ephés., IV, 6, où nous lisons :

wienas Dìewas ir Tìewas (*musu*) *wissũ kuris esti ant yũsu wissũ ir per yus wissus ir yusupi wissûsu*,

le *-pi* n'a pas été répété derrière *wissûsu*, parce qu'alors le parallélisme avec *wissus* et *wissũ* qui précèdent aurait été détruit. Quant à *tawe Dìewan nussitikiu* dans un livre de cantiques de 1612 (voir Bezzenberger, *loc. cit.*, 250[1]), M. Zubatý, *I. F.*, VI, 284[1], a déjà reconnu comme cause principale le fait que les pronoms personnels ne sont pas susceptibles d'addition de *-n(a)*, bien qu'ils admettent la postposition *-pi* (cf. *manimpi*, *tawimpi*, *sawimpi*, etc., chez Bezzenberger, *loc. cit.*, 252 et suiv., par exemple : *tawimpi Tewop sawo* et *tawimp pacziampi* dans les *maldos krikscioniszkos* de 1653). Il ne reste donc que *sunumpi tawo mielame* dans la *kniga nobažnistes* (Bezzenberger, 251) et *mórgan·łópszi* (Bezzenberger, *Lit. Forschungen*, p. 6, n° 6, 2; cf. aussi Bezzenberger, *Lett. Dialektstud.*, 34[3], qui cite encore *áuksztan kalńélį*). Quoi qu'il en soit, les exceptions sont tout à fait sporadiques et ne prouvent rien. Il est plutôt d'une haute importance que la postposition *-pi* puisse être ajoutée au premier et au second élément d'un adjectif déterminé (voir Bezzenberger, *Beitr. z. Gesch. d. lit. Spr.*, 156, 253); par exemple Willent, *E.E.*, 52, 12 : *ghis sawumpyiump ataia* et les autres exemples énumérés par M. Bezzenberger, comme *top tikropiop Diewop* (*Margarita theologica* de 1600), *tikropiop gailessop*, *tikrospiosp wienibesp*, *pawaditumpiump* et *ischrinktumpiump* (*ibid.*), *puikumpiumpi* (psautier de 1625). Cette propriété ancienne est inconnue même à *-na* (voir Zubatý, *I. F.*, VI, 284, avec la remarque 2).

Déjà J. Schmidt, *K. Z.*, XXVII, 385 et suiv., a constaté que le locatif singulier des thèmes lituaniens en *-ā* (par exemple *mergojè*, *raũkoje*) consiste en vérité en un locatif de forme indo-européenne (**mergāi*, **raukāi* = v.-sl. *ženě*, *rqcě*, lat. *Romae*) plus la postposition *-en* [1]. M. Zubatý, *I. F.*, VI, 269 et suiv., a re-

[1] Le locatif singulier des thèmes lituaniens en *-ā-* est difficile à expliquer. M. J. Schmidt croit qu'une forme comme *vilkè* provient de **vilkei-en*. Mais, comme le lette ignore tout à fait cette formation, on a plutôt à admettre,

connu que des formes comme *mẽstana*, *vařdana*, *danguñ* (de *dangumà*), *bažnyczon*, *gìrẽn*, *sziáurẽn*, ne contiennent pas originairement une postposition *-na*, mais qu'il faut les séparer en *mẽstan-ą*, *wařdan-ą*, *gīrẽn-ą*, *bažnyczon-ą*, etc. Leur second élément est donc la postposition *-ą* = **on*, qui est en ablaut avec *en* (= gr. *ἐν*, v.-pruss. *en*, lette *ẽ-*, lat., got. *in*) et avec **ən* (= gr. *ἀ-*, lit. *ĩ*), et qui est identique au slave *on-* dans *onuśta* «calceus» (cf. lit. *añti* «mettre des chaussures»); *ą-* dans *ądolỹ* «vallée», *ątroba* «intestins», *ątrỹ* «en dedans, dedans», *vŭ n-* (voir Solmsen, *K. Z.*, XXIX, 97[1]; Meillet dans ces *Mémoires*, IX, 49). Que l'-*ą* de *mẽstan-ą*, etc., ait eu autrefois un son nasal, cela résulte du catéchisme lituanien oriental de 1605, qui montre le changement d'-*ą* en *-u* (*paskundosnu*, *Dungũsnu*, *zemesnú*, *kuriũsnu*, *namũsnu*); voir Zubatý, *I. F.*, VI, 269. Puisqu'on avait oublié l'origine des formes comme *mẽstaną*, on en faisait une fausse analyse et on dit au pluriel *namũsnąs*, *rankosnąs*, etc. (voir aussi les formes du catéchisme lituanien oriental citées ci-dessus)[1]. Dans une locution comme *tojẽ gerojẽ maldojẽ*, consistant en plusieurs locatifs, la même postposition est donc répétée qu'en *ton maldon* de la Forma chrikstima, *ugnin umżynon* chez Szyrwid, *tolemõn k'elõnan* à Buividze. La base psychologique est les deux fois la même. La postposition **on*, *en* est devenue un simple suffixe de sens fixé. Dans le premier cas, **en* exprime l'endroit où l'on se trouve et forme ainsi le locatif lituanien; dans le second cas, son dou-

avec M. Zubatý, *I. F.*, VI, 288, que *vilkẽ* est d'origine récente et a été ajouté au datif *vilkui* d'après des formes pronominales comme *tamẽ* (= **tam(i)*, v.-sl. *tomĭ* + *en*) en face de *tãmui*. Aussi le locatif pluriel de toutes les classes de noms et pronoms fait de grandes difficultés. Je ne nie pas que *-ũsẽ*, *-osẽ*, *-ẽsẽ*, *-ysẽ* (à côté de *-ũsą*, etc.) puissent jusqu'à un certain degré se composer d'accusatifs du pluriel plus la postposition *-ę*, respectivement *-ą* = **on*, v.-sl. *vŭn-*, *ą-* (voir Zubatý, *I. F.*, VI, 283, 287). Mais il se peut aussi que du moins *-osẽ* remplace l'ancien *-osu*. qui, hors du domaine oriental, n'est pas identique à *-osą*, mais répond au skr. *-āsu*, v.-sl. *-achŭ* (le son nasal devant la postposition *-pi*, par ex. dans *Thyatirosump*, peut être généralisé des génitifs du pluriel comme *piemenump*). Dès lors, *-sẽ* aurait été substitué à *-sù* suivant l'analogie du singulier *-ojẽ* (cf. gr. *ἀνδράσι*, d'après *ἀνδρί*, selon M. J. Schmidt, *K. Z.*, XXXVIII, 5); *-ũsu*, *-ũsẽ* devrait la voyelle de sa pénultième (cf. d'autre part gr. *-οισι*, scr. *-eṣu*, v.-sl. *-ĕchŭ*) à la même action analogique des thèmes en *-ā* que le génitif pluriel latin en *-ōrum*.

[1] *Śwatimuõs miszkuõs* = *swetimũsnà miszkũsnà* chez Baranowski (*Anykszczũ szilelys*, 329) «dans des forêts étrangères» ne prouve rien pour une forme originaire *-ą*, *-ę* de la postposition. Comme *-ną* avait abouti très tôt à *-n*, il fallait que **-uosn* se changeât en *-uos*, parce que l'accumulation des consonnes à la fin du mot était désagréable (voir Zubatý, *loc. cit.*, 275[2]). J'explique de la même manière les illatifs du pluriel à Buividze (*põ'nuõs*, *ruñkã's*, *ruñkã's*, *bàžnĭ'čãs*, *ũ'pãs*, *vagĩ's*, *sũnuõ's*, *sũnuã's*), qui coïncident ainsi avec les locatifs du même nombre (voir Gauthiot, *loc. cit.*, 34 et suiv.). Comme ceux-là ont perdu *-n*, ceux-ci avaient originairement eu une voyelle comme *-è* derrière la désinence moderne (voir Gauthiot, *loc. cit.*, 35).

blet **on* indique la direction où l'on va (l'illatif de Buividze). **En*, *on* sont donc entrés en connexion organique, ou avec l'ancien locatif indo-européen, ou avec l'accusatif lituanien [1].

Aussi d'autres langues indo-européennes livrent des exemples de postpositions devenues suffixales et ajoutées non seulement à des substantifs, mais aussi aux adjectifs qui s'y rapportent. La postposition s'est ainsi faite une unité complète avec le nom auquel elle appartient, tout aussi bien qu'en lituanien, dans des dialectes italiques, à savoir l'osco-ombrien. Quand un substantif y est déterminé par une expression attributive, l'osco-ombrien peut toujours mettre *en* et d'autres postpositions entre les deux termes nominaux; l'adjectif peut occuper la première place, de même que le substantif; par exemple : d'un côté, osque *exaiscen ligis*, *eizucen ziculud*; ombrien *todcome tuder*, *esunesku vepurus*, *Vuçiiaper natine* (cf. lat. *hanc ob causam*, *magno cum clamore*); de l'autre, ombrien *anglome somo*, *verufe Treplanu*, *totaper Iiovina* (cf. lat. *metu in magno*, *urbe ex ipsa*); voir von Planta, *Gramm. d. osk.-ombr. Dial.*, II, 441; Brugmann, *Berichte* de l'Académie de Saxe, 1911, 157 et suiv. Cet usage est très rare en vieux-lituanien, et les passages où on le rencontre permettent presque tous une explication particulière. Sa grande fréquence dans les dialectes italiques prouve que les postpositions y étaient restées dans un certain sens autonomes et indépendantes. Pourtant il y a aussi là assez d'exemples qui montrent que du moins la postposition *en* était sur le point d'être liée au nom précédent aussi étroitement qu'en lituanien. Comme dans cette langue, *en* se trouve répété derrière des locatifs, pour marquer l'endroit où l'on est; derrière des accusatifs, pour exprimer la direction du mouvement (voir von Planta, *loc. cit.*, et II, 93, 112). On peut citer les passages suivants :

a. Ombrien : table iguvine, VI a 46 : *ocrem Fisiem* «in arce Fisia»; *ibid.* : *toteme* (la postposition y est attachée deux fois) *Iovinem* «in urbe Iguvina»; osque : table d'Agnone, von Planta,

[1] Il va sans dire que les postpositions sont aussi employées deux fois, quand elles se rapportent à deux substantifs joints l'un à l'autre par une conjonction copulative ou formant entre eux un asyndète; par ex. Mosvide, 4, 15 : *byla Letuuininkump ir Szemaicziump*; 6, 26 : *kunigump*, *ssekump ssmanes tremkiet*; Forma chrikstima, 37, 18 : *potam tur bassniczas turnas ssmones dekawoghimop ir maldosp graudinti*; Willent. *E.*, 3, 25 et suiv. : *prastai Pa piessauspi ir jo officialump prieglam patiesp Welnop tur buti nuroditi*; 5, 28 : *mes neturim newiena wiesp ir sacramentop prisiliti*; 33, 12 et suiv. : *wissump Deiwischkump lobiump ir wissu schwentuyu draugistesp*; *E.E.*, 67, 13 : *ataisiu regeghimump ir apreischkimumpi Pona*; 86, 6 : *piemenespi ir Biskupop guschiu duschiu*; Bretkun (Bezzenberger, 252, 253) : *iamimp ir iusimp* et *atsikraipiet wel silpniump ir reikingump istatimump*.

200 a 1-2 = Conway, *Italic dialects*, 175 (à peu près 250 av. J.-C.) : *húrtín Kerríín* « in luco Cereali »;

b. Ombrien : table iguvine, I b 14 : *vapefem aviekluſe* « in sellas augurales »[1]; mais la table plus jeune VI (a 10, b 51) n'a la postposition dans la même combinaison qu'entre le substantif et l'adjectif. Elle présente *vapeſe avie(h)clu*.

Que la fusion de *en* avec le nom auquel il se rapporte soit un phénomène très ancien dans ce groupe de dialectes, cela suit de l'osque *húrtín Kerríín*. Comme on voit par la contraction de **hortei-en* en *húrtín*, on a affaire à un emploi qui précède sans doute la disparition de la semi-voyelle *i̯* entre deux voyelles. Or ce dernier fait appartient déjà à l'italique commun.

Il y a enfin aussi en grec un cas exactement analogue à l'usage lituanien et italique. La postposition δε, qui est identique au v.-h.-a. *ze*, *zi*, est mise deux fois dans la formule épique ὃν δὲ δόμον δέ[2] (voir Bücheler, *Umbrica*, 157). On rencontre cette locution chez Homère (Π 445, Ω 717, α 83, ξ 424, ρ 527, υ 239, 329, φ 204) et chez [Hésiode,] *Scut.*, 38. Δε peut aussi, comme *en* en osco-ombrien, être intercalé entre le substantif et l'adjectif : Κόων δ' ἐνναιομένην Ξ 255, O 28; χερσόνδε κωφὸν — ϖιτνεῖ chez Alcman fr. VI Bgk.[4]. Mais que la répétition de δε remonte à une époque ancienne, cela est aussi prouvé par ἡμέτερον δέ « à notre maison » (θ 39, ο 513, ω 267; hymn. Hom. à Cérès, 163) et par ὑμέτερον δέ « à votre maison » (Ψ 86), où δε est attaché à des pronoms possessifs.

Comme la postposition δε disparaît de plus en plus dès

[1] Sur *vapĕr-*, *vapers-*, qui correspondent au latin *lăpis*, *-ĭdis* « pierre » comme *vutu* à *lavere*, *vepurus*, *vepurātu*, etc., à *lībāre*, λείβειν, λοιβή, voir Brugmann, *Berichte* de l'Académie de Saxe, 1911, 156 et suiv., 160.

[2] Selon les grammairiens (voir surtout Hérodien, I, 498, 6 et suiv.; II, 102, 10 et suiv., 103, 19 et suiv.), la postposition δε avait un accent autonome dans des locutions comme οἶκον δέ, ἀγρὸν δέ, ἀγορὴν δέ (voir Lagerkrantz, *Zur griech. Lautgesch.*, 133, avec la note 1). Ce n'est que quand l'accusatif n'existait plus comme élément indépendant dans la forme qu'il montrait devant δε que l'unité avec la postposition est devenue complète; ainsi dans οἴκαδε (*οἶκα, acc. d'un nom racine autrement mort en grec [voir W. Schulze, *Qu. ep.*, 180[2]] ou au pluriel neutre comme κέλευθα, κύκλα, etc. [selon M. Wackernagel, *Beitr. z. Lehre vom griech. Accent*, 13[1] et suiv.; Solmsen, *Beitr. zur griech. Wf.*, 114*]); φύγαδε, Ἀθήνᾰζε = *Ἀθήνᾰσ-δε < Ἀθήνανσ-δε. Que la postposition **on* ait eu à une époque quelconque du lituanien une certaine indépendance, ce fait peut être conclu de ce qu'elle attire en général l'accent (voir Zubatý, *l. F.*, VI, 276; Gauthiot, *Parler de Buiridze*, 35); cf. *namusnà* : *namùs*; *rankosnà* : *rankàs*; *miszkanà* de *miszkanà*; *madžiañ*, *klanañ*, Baranowski, *Anykszczū szilēlys*, 20, 76, 335, etc. (les formes communes *waĩdan*, *laũkan*, etc. sont dues à l'analogie des noms dont elles proviennent). La postposition védique *kám* = slave *kŭ* a gardé aussi son ton (Zubatý, *loc. cit.*, 272; Meillet, dans ces *Mémoires*, IX, 49).

l'époque de la poésie épique, et qu'elle ne se maintient que dans des locutions adverbiales comme *οἴκαδε* ou derrière des noms de lieu, comme dans Ἐλευσίναδε, Ἀθήναζε (Lagerkrantz, *Zur griech. Lautgesch.*, 136), il n'est pas surprenant qu'on ne trouve pas en grec d'autres exemples homogènes à *ὅν δὲ δόμον δέ* [1].

Ernest FRAENKEL.

[1] Je mentionne d'ailleurs que le letto-lituanien aussi offre des pléonasmes semblables à l'homérique *εἰς ἅλα δὲ προρέουσιν* (κ 351) ou *ἐξ ἁλόθεν* (Φ 335); voir BEZZENBERGER, *Beitr. z. Gesch. d. lit. Spr.*, 250; ZUBATÝ, *I. F.*, VI, 278, 284; par ex. lette *no wenę galle is otran* «d'un bout à l'autre», vieux-lit. (Bretkun) *nueiau ing Macedonion*.

PERSICA.

I. A PROPOS DU DÉMONSTRATIF *IYAM*.

Par rapport à l'état iranien commun, le démonstratif *iyam* offre en vieux perse deux innovations caractéristiques :

imaišām au génitif pluriel, en regard de zd *aēšąm*, skr. *eṣām*; on est parti du nominatif-accusatif *imaiy*, qui répond au nominatif zd *ime*, skr. *imé*.

ahyāyā au génitif-datif-locatif féminin, en regard du génitif zd *aiṅhā*, skr. *asyāḥ* et du locatif zd *aiṅhe*, skr. *asyām*. La forme perse a été faite sur l'ancien **ahyā*, d'après le génitif-datif-locatif en *-āyā* des substantifs en *-ā-*.

A part ces deux formes, aisées à expliquer et qui caractérisent bien l'état avancé de développement où le perse était parvenu dès l'époque des premiers souverains achéménides, la flexion de v. p. *iyam* est, pour autant qu'on la connaît, conforme à l'ancien type iranien.

En commun avec la flexion sanskrite correspondante, la flexion iranienne de v. p. *iyam*, etc. présente une particularité singulière : au lieu de reposer sur deux radicaux distincts, comme celle de skr. *sá*, *tám*, gr. ὁ, τόν, got. *sa*, *þana*, elle semble, au premier abord, reposer sur trois : l'un au nominatif singulier v. p. *iyam* (masc. et fém.), zd *aēm* (masc.), *īm* (fém.), cf. skr. *ayám*, *iyám*; un second, *a-*, à tous les cas dont la flexion est actuellement dissyllabique, ainsi gén. sing. masc. gāth. *ahyā*, zd *aiṅhe*, skr. *asyá*; et un troisième, *ima-*, à tous les cas qui, en partant de *a-* (fém. *ā-*), seraient monosyllabiques : acc. sing. masc. v. p. *imam*, zd *imәm*, skr. *imám*; nom. plur. masc. v. p. *imaiy*, zd *ime*, skr. *imé*; etc. Comme il a déjà été indiqué dans ces *Mémoires*, IX, 371, il suit de là que, dans l'accusatif *imám*, la partie fléchie est *-ám*, et que *im-* est une particule. M. Brugmann, à son tour, a admis que *-ám* de *imám* est une forme d'accusatif (*Ber. d. phil. hist. Kl. d. sächs. Ges. d. Wiss.*, 1908, p. 48); mais il a eu le tort de rapprocher *im-* de lat. *em* (cf. Sommer, *Glotta*, V, 256) et d'expliquer des formes comme le nom. plur. skr. *imé* par l'influence de l'accusatif *imám*, ce qui est arbitraire. — L'innovation

indo-iranienne qui a consisté à préfixer *im-* à toutes les formes monosyllabiques du thème indo-iran. *a-* (fém. *ā-*) trouve un parallèle exact en italique : en face du nominatif masc. sing. osq. *izic*, du datif ombrien *esmei*, etc., on a : acc. sing. masc. *ionc*, nom. sing. fém. *ioc*, acc. sing. fém. osq. íak, ombr. *eam*, nom. masc. plur. osq. *iusc*, nom. acc. plur. n. osq. *ioc*, acc. plur. fém. ombr. *eaf*. Le latin a étendu le type *eo-*, *ea-* hors de ces limites anciennes; mais c'est une innovation secondaire du latin (cf. Sommer, *Glotta*, V, p. 254 et suiv.). L'explication que donne M. Sommer, *loc. cit.*, de lat. *eum*, etc. est trop compliquée pour être vraisemblable; l'analogie du fait iranien conduit à analyser lat. *eum*, osq. *ion(c)* en **ey-om*, avec une particule **ei-* préfixée à toutes les formes monosyllabiques du démonstratif.

Le parallélisme des formes indo-iraniennes et italiques de ce démonstratif est donc net. Il va jusque dans le détail : tandis que le latin répond par *id* du nominatif-accusatif singulier neutre à *id-ám* du sanskrit (où *-am* est une particule postposée, comme dans le masculin *ay-ám*), l'osque répond par *io-c* (soit **ey-* + *-ot*) à la forme iranienne : v. p. *ima*, zd *imaṯ* (*im-* + *-at*); dans le démonstratif de l'objet éloigné, on a de même skr. *adáḥ* en regard de zd *avaṯ*, v. p. *ava*. Le *id-* de skr. *idám* et le *-at* de zd *imaṯ*, v. p. *ima* sont sans doute également anciens. Ceci n'est pas fortuit. En effet, contrairement à ce que l'on observe dans le démonstratif *sa*, *ta-*, qui ne fournit d'adverbes que du thème *ta-*, le démonstratif *ayam*, *a-* offre des adverbes tirés du thème du nominatif. Le plus clair est skr. *ihá*, prākr. *idha*, gāth. *idā*, v. p. *idā* «ici». Mais d'autre part ceci n'empêche pas le thème indo-iranien *a-* de fournir le dérivé zd *atāra-*, cf. ombr. *etru*.

Le démonstratif latin *hic* s'explique aisément dès qu'on a reconnu la véritable interprétation de skr. *im-ám* et de lat. *e-um*; on y a une particule suivie du même démonstratif que dans *is*, *eum*. Dès lors tout devient clair. L'*i* de *h-i-c* est un ancien *i-*, simplement, le même que l'on a dans lat. *i-pse* (qui s'explique naturellement mieux par *i-pse* que par un hypothétique **is-pse*) et dans v. p. *iy-am*. L'accusatif *h-un-c* est exactement identique à *e-um*. Le neutre *h-oc-c* (de **h-ot-ce*) répond à v. p. *im-a*, zd *im-aṯ* et à osq. *i-o-c*. Au point de vue du sens, cette hypothèse rend compte des faits attestés : le démonstratif skr. *ayám*, *imám*, *asyá* est à la fois un démonstratif de l'objet rapproché et un anaphorique (voir Brugmann, *Die Demonstrativpronomina* [*Abh. d. phil.-hist. Kl. d. sächs. Ges. d. Wiss.*, XXII, 6], p. 32 et suiv.); le latin a tiré du démonstratif correspondant deux démonstratifs distincts à l'aide de particules différentes : un démonstratif de l'objet rapproché, qui est *hic*, *hunc*, et un anaphorique, qui est *is*, *eum*. Ceci posé, l'identification de skr. *a-dyá*, *a-dyá* «aujourd'hui» et

de lat. *h-o-diĕ*, qui semble au premier abord évidente, ne fait plus aucune difficulté : le latin a seulement dans cet adverbe une particule préposée de plus que le sanskrit.

Les observations qui précèdent ont pour effet de ramener au type général des démonstratifs la flexion, au premier coup d'œil si déconcertante, de skr. *ayám*, *imám*, *asyá*. Mais, dès lors, on doit répugner plus que jamais à chercher, dans l'instrumental v. p. *anā*, gāth. *anā* et dans la forme sur laquelle repose skr. *anena*, un ancien thème *ana-*, comme le voulait M. Pedersen, *Pron. démonstr. de l'ancien arm.* (*Mémoires de l'Académie de Copenhague*, section des lettres, VI [n° 3], p. 320 [18]), et M. Brugmann (*Ber. d. sächs. Ges. d. Wiss.*, phil.-hist. Kl., 1908, p. 43 et suiv.). Les objections se pressent du reste. Le radical démonstratif *n-* désigne l'objet éloigné dans les langues où il a fourni (d'une manière sans doute secondaire, comme l'a indiqué M. Pedersen, *loc. cit.*, p. 319 et suiv.) des démonstratifs complets : le baltique, le slave et l'arménien; le fait que *n-* est presque partout l'un des radicaux qui fournissent le mot pour « autre » montre que *n-* avait pour rôle d'indiquer l'objet éloigné en indo-européen; dès lors l'introduction d'un thème *ana-* « cela » dans un démonstratif indiquant l'objet rapproché comme skr. *ayám* se conçoit mal (cf. du reste Brugmann, *Demonstrativpronomina*, p. 93 et suiv.). L'instrumental en *-nā* n'est pas propre au démonstratif skr. *ayám*, etc.; on le retrouve en iranien, dans *ka-* : zd *kana*, dans **tiya-* : v. p. *tyanā*, et dans **anya-* : v. p. *aniyanā*; or, il est difficile d'admettre que ces formes soient dues à l'analogie du mot **anā*; en effet le démonstratif du type skr. *ayám*, *imám*, *asyá* avait en indo-iranien un aspect trop anomal pour servir de modèle aux autres démonstratifs, et, s'il a subi des actions analogiques, on ne voit pas qu'il en ait exercé. En troisième lieu, il est arbitraire de supposer que, seul, l'instrumental serait emprunté à un radical différent de celui des autres cas obliques; d'ailleurs l'instrumental n'a pas une situation spéciale qui explique une pareille anomalie; au féminin la forme ancienne est sûrement **ayā* : véd. *ayā́*, zd *aya*; au pluriel le sanskrit a *ebhiḥ* et l'Avesta *āiš*; les formes skr. *anayā* et zd *anāiš* sont manifestement secondaires; en sanskrit, l'instr. masc.-n. sing. *anena* résulte de la contamination de **anā* avec la forme véd. *enā́*. Au duel, on cite skr. *anayoḥ*; mais cette forme, du reste assez surprenante, n'a sans doute pas une antiquité indo-iranienne; la forme védique est *ayóḥ*, et la forme avestique *ayå* (la forme *anayå* Vd IV, 48 n'est qu'une variante, suspecte, de manuscrits inférieurs, et une partie des manuscrits a *ayå*). Quelle qu'en soit l'origine, on est bien obligé d'admettre une caractéristique **-nă* d'instrumental singulier masculin-neutre en indo-iranien; car,

sans cela, on ne saurait expliquer les instrumentaux véd. *enā́*, *ténā́*, *vr̥kéṇa*, etc.; dire que *enā́* est l'instrumental d'un thème *ena-*, comme le fait M. Brugmann, *Grundr.*, II², 2, § 336, p. 339, est arbitraire; et ce n'est pas cette forme *enā́*, entièrement isolée, qui aurait pu donner naissance à *tenā́*, et, par là, à tous les instrumentaux en *-ena*.

A en juger par le sens et par l'emploi, le démonstratif anaphorique skr. *enam*, *enām*, *enān*, etc., n'a rien à faire avec arm. *ayn*, ni avec tous les démonstratifs de l'objet éloigné (cf. ces *Mémoires*, X, 254). De même que le groupe de skr. *imám*, les formes qui se rattachent à *enam* sont toutes de celles où les formes du thème *a-* seraient monosyllabiques, et l'hypothèse d'une particule *en-* préfixée, proposée dans ces *Mémoires*, IX, 372, s'impose, bien qu'elle ait été universellement négligée. Sauf un unique *enā́m* au début d'un pāda (discuté par M. Oldenberg, dans son commentaire sur le Ṛgveda, VIII, 6, 19), toutes les formes de *ena-* sont atones, ce qui concorde bien avec l'emploi du thème *a-* en védique. De même que, en latin, *eum* a été réservé à l'emploi anaphorique et *hunc* à l'emploi proprement démonstratif, de même en sanskrit il y a eu une répartition : *enam* pour l'anaphore, *imám* pour la valeur démonstrative. — Le rapprochement, couramment fait, de persan *īn* avec skr. *enam* est en l'air; les emplois des deux formes divergent entièrement; du reste le vieux perse n'offre rien qui réponde à skr. *enam*; on ne saurait faire sur persan *īn* aucune hypothèse valable tant que le démonstratif parallèle pers. *ān* demeurera inexpliqué.

L'hypothèse de particules préposées sur laquelle repose tout l'exposé qui précède a trop évidemment le défaut d'être une sorte de passe-partout qui ouvre beaucoup de serrures et qui ne s'adapte proprement à aucune. On répugne en général à l'accepter : elle est trop facile, trop indémontrable aussi. Mais il y a des cas où elle est évidente : il est clair qu'on ne peut expliquer sans cela le démonstratif fort de l'indo-iranien, skr. *eṣá*, *etám*, zd *aēša*, *aētəm*, v. p. *aita*. La particule qui se trouve ici explique immédiatement : arm. *ay-s*, *ay-d*, *ay-n*. On ne peut séparer v. h.-a. *enēr* de *j-enēr*, ni de v. isl. *h-inn*.

On n'essaiera pas de tirer parti des formes slaves, baltiques et germaniques. Quelle que soit l'origine des thèmes sl. *je-*, balt. *ja-*, leur flexion a été si complètement normalisée qu'on n'y reconnaît plus sûrement ce qui peut être ancien. Quant aux formes germaniques de got. *is*, etc., la confusion de *e* et de *i* les a rendues ambiguës, et elles n'enseignent rien de net sur les faits indo-européens.

On est ainsi réduit en fait à ne rapprocher que des faits indo-iraniens et italiques; mais ils sont clairs en eux-mêmes.

II. *dim*, *diš*.

M. Caland, *K.Z.*, XLII, 173, a émis l'hypothèse que l'accusatif *dim* de l'Avesta récent et du vieux perse représenterait l'ancien *īm*, qu'on connaît par le Véda et par les gāthās de l'Avesta, et que le *d* initial serait emprunté à des mots précédents terminés par *d*. En ce qui concerne des cas tels que zd *ā dim pərəsaṯ* Y. IX, 1, qu'il faut lire *āδ im pərəsaṯ*, son explication semble évidente. Néanmoins, M. Trautmann, *Die altpreussischen Sprachdenkmäler*, p. 321, déclare fausse l'opinion de M. Caland, «à cause du vieux perse», dit-il. Or, le vieux perse vient justement confirmer les vues de M. Caland.

Un premier fait rend suspectes les formes *dim*, *diš* du vieux perse : elles ne se distinguent en rien de *šim*, *šiš* pour le sens. Une synonymie aussi exacte est toujours surprenante : car les langues ne conservent guère de synonymes parfaits, surtout pour les formes pronominales. Le fait que zd *dim* s'emploie sans distinction de genre et de nombre (voir Bartholomae, *Altiran. Wört.*, col. 686) est aussi en faveur de l'hypothèse d'une parenté directe avec véd. *īm*.

L'accusatif singulier *dim* ne figure qu'une fois sur les inscriptions perses; partout ailleurs l'anaphorique singulier est de la forme *šim*. Or, dans cet exemple unique, l'enclitique *dim* suit *pasāva* «après ceci, ensuite», qui est un ancien **pasāvad*, et l'on a *pasāvadim* Nr. a 33; sur la même inscription, trois lignes plus bas, on a *šim* après *adam*, soit *adamšim* Nr. a 36; l'emploi est exactement le même dans les deux phrases; *dim* et *šim* se rapportent également à *bumim*. La seule raison de l'emploi de *dim* est donc la position après *pasāva*. Ce maintien d'un ancien *pasāvadim* est une des particularités de la langue du rédacteur de l'inscription de Naxš i Rustam, que le rédacteur de l'inscription de Behistun ne connaît pas : *pasāvašim* Beh., II, 76, 90.

L'accusatif pluriel *diš* se lit dix fois en vieux perse. Mais c'est que, par suite de la généralisation de l'initiale *š* dans l'anaphorique, la forme d'accusatif pluriel qui répond au singulier *šim* est *šiš* et comporte deux *š*, chose choquante; la forme *diš*, qui s'est produite dans les cas tels que *avadiš* (*ava* neutre) Nr. a 21, *naidiš* Beh., IV, 73 et 78, s'est étendue : *tyādiš* Beh., I, 65; *paribarāh(i)diš* Beh., IV, 74; *vikanāh(i)diš* Beh., IV, 77; *avaθādiš* Beh., V, 17; on ne trouve *šiš* que deux fois, jamais après un mot anciennement terminé par *d* : Beh., III, 52 *avadašiš*; Beh., IV, 6 *adamšiš* (lecture douteuse); ces deux exemples sont dans l'inscription de Behistun, où l'ancienne répartition de *-dim* et de *-šim* n'est pas conservée, et ce n'est sans doute pas fortuit. Dans un

passage de l'inscription de Behistun, *diš* est isolé du mot précédent par le signe de séparation de mots, ce qui n'arrive jamais pour *šim*, *šiš*, *šaiy*, *šām*. et l'on a : *drauga di[š]*, *parāva di[š]*, *avaθā di[š]* Beh., IV, 34-36. Ce détail ne semble pas fortuit et montre bien que *dim*, *diš* ont une situation à part.

Par zd *ādim*, v. perse *pasāvadim*, *naidiš*, etc., on a un bon exemple du traitement sonore des occlusives finales devant voyelle initiale d'un mot suivant en iranien; ce sont des exemples à joindre au cas connu de zd *xvafnāδ-a*, cf. skr. *svápnād á*. La règle sanskrite du sandhi des occlusives finales devant voyelle est donc indo-iranienne.

On hésiterait sans doute moins à voir dans v. p. *dim* une forme récente, résultant d'une coupe de mots non conforme à l'étymologie, si l'on n'avait v. pruss. *din* et *dins*, avec une valeur toute pareille. Mais v. pruss. *din* comporte la même explication que v. p. *dim*. Dans une langue connue à une date très tardive comme le vieux prussien, on ne saurait s'attendre à trouver des faits aussi transparents qu'en perse; mais il est frappant qu'une partie notable des exemples se trouvent dans des cas où il y avait autrefois une dentale finale, après les 3es personnes : *prowceladin* «on l'a trahi», Petits catéchismes, 7, 19 = 13, 20 [1]; *weddēdin* «il l'a conduite», Grand catéchisme, 63, 24; *bhe tam poglabūdim* traduisant «er hertzete sie» Gr. cat., 69, 34, etc. Souvent aussi on trouve *din*, *dins* après des prépositions, pour la plupart terminées par une voyelle, ainsi *prēidin* «devant lui», *nodins* «sur eux». etc.; or, ici, le *d* n'est pas étymologique; mais il fallait une consonne pour éviter l'hiatus, et toute forme à consonne initiale devait être préférée naturellement à une forme à initiale vocalique. L'extension de la forme à *d* initial, qui s'explique directement dans des cas comme *weddēdin*, se conçoit donc aisément. Dès lors les formes prussiennes n'ont pas de valeur probante pour l'indo-européen. Du reste il n'y a ni en letto-lituanien ni en slave de formes comparables à v. pruss. *din*. Le nominatif pluriel prussien de la forme *di*, *dis*, qui sert à traduire all. «man», n'a pas de correspondant par ailleurs et doit être une innovation du prussien.

Le fait que l'on a tout à la fois v. perse et zd *dim*, *diš* et v. pruss. *din*, *dins* n'autorise donc pas à reporter ces formes à l'indo-européen. Et l'on ne saurait les séparer des formes parallèles à initiale différente qui se trouvent chacune dans un seul groupe de langues : d'une part skr. *sīm*, zd *hīm*, v. p. *šim*, de l'autre gr. *μιν* et *νιν*. On n'essaiera pas d'interpréter ces formes

[1] Les chiffres renvoient aux pages et aux lignes de l'édition donnée par M. Trautmann.

isolées sur lesquelles il est aussi aisé de faire des hypothèses en l'air qu'impossible de rien démontrer.

III. *HYĀPARAM*.

Toute explication de *hyāparam* qui oblige à voir dans *hyā* un ablatif est fragile; car le démonstratif *hya*, *tya* ne doit normalement présenter *s* qu'au nominatif singulier masculin et féminin : *hya*, *hyā*; toutes les autres formes reposent sur le thème *tya-*, fém. *tyā-*. On sait en effet que le démonstratif indo-européen représenté par skr. *sá*, *sā́*, *tát*, par gr. ὁ, ἡ, τό, par got. *sa*, *so*, *þata*, n'avait *s-* qu'au nominatif singulier masculin et féminin. Si l'on a des formes comme v. lat. *sum*, *sam*, *sōs*, *sās*, c'est dans des langues comme l'italique et le celtique, où le démonstratif **to-* tend à s'éliminer; et, quant à rattacher l'anaphorique dénué de genre grammatical gāth. *hōi*, zd *hē*, *šē*, v. p. *šaiy*, hom. *οἱ* à la famille de skr. *sá*, etc., c'est une hypothèse en l'air; car ni la forme ni l'emploi de cet anaphorique ne concordent avec ce que l'on sait du démonstratif skr. *sá*, etc. Or, v. p. *hya*, *tya-* est un dérivé de ce démonstratif indo-iran. **sa*, *ta-*. C'est à tort qu'on a supposé un ablatif *hyā* Dar. Pers. e 22; *hyā* est ici un nominatif singulier féminin et sert à relier l'obscur *duvaištam* à *šiyātiš*. Un ablatif *hyā* serait du reste un archaïsme; car l'ablatif-instrumental masculin-neutre des démonstratifs est en *-anā* en vieux perse : *anā*, *tyanā*, *aniyanā* (cf. ci-dessus, p. 51).

Le mot *aparam*, qu'on a toujours eu peine à séparer de *hyāparam*, ne figure en vieux perse que dans un seul tour de phrase : Beh., IV, 37 *tuvam kā x*[*šāyaθiya*] *hya aparam ah*(*i*)*y*... « toi qui seras roi plus tard... », et, dans des phrases exactement analogues, Beh., IV, 42, 48, 68, 70, 87. L'idée qu'on pourrait, dans quelques-uns de ces exemples, lire *apara-ma* est toute gratuite : il n'y a en vieux perse d'ablatif que précédé de *hačā* [1]. Il se trouve que *aparam* apparaît toujours en perse après *hya*; ce peut être un hasard, mais ce hasard suggère une explication de *hyāparam*.

Là où *aparam* est isolé, c'est que *hya* a sa valeur normale de relatif. Mais *hya* a été plus anciennement un démonstratif, et il est sorti de l'usage en cet emploi. On conçoit que *aparam* se soit

[1] On a aussi cherché un ablatif de pronom dans *hča av*^{a} *d*^{a} *š*^{a}, qu'on a proposé de lire *hačā avadaša*; mais rien n'empêche de lire *hačā avaduš*; le *š* final est obscur; mais on sait que les adverbes de la question *unde* ont des formes qui diffèrent d'une langue indo-européenne à l'autre. Bien qu'une préposition parente de lat. *ex*, gr. *ἐξ*, v. sl. *iz* (ancien **jiz*), lit. *iš*, ne soit pas jusqu'ici attestée en indo-iranien, on est tenté de voir dans le *-š* final de *avadaš* un ancien **-k*$_{1}$*š* oriental, qui serait apparenté à ces prépositions; cf. peut-être les formes tokhariennes citées *M.S.L.*, XVIII, 409.

soudé à *hya* commençant la phrase et qu'il en soit résulté un groupe où le démonstratif *hya* n'ait plus été reconnu. On s'expliquerait ainsi sans peine une phrase comme Beh., III, 43 *hyāparam aiš patiy artavardiyam hamaranam čartanaiy* «de nouveau il est allé livrer bataille à Artavardiya». L'autre passage où l'on rencontre *hyāparam* est plus embarrassant; on est obligé de supposer une fixation plus grande de la forme. En effet on a Beh., III, 63 *patiy hyāparam hamiçiyā ha(n)gmatā* «de nouveau les rebelles se sont réunis»; il s'agit d'un pluriel, et *hya* ne devrait plus figurer ici; de plus *hyāparam* est précédé de *patiy*. On admet souvent que *patiy* aurait ici une valeur adverbiale; mais le skr. *prati* n'a jamais pareille valeur; les exemples avestiques de *paitiy* pris adverbialement sont incertains, comme on le voit dans l'*Altiranisches Wörterbuch* de M. Bartholomae, col. 822. Les exemples comparables du vieux perse offrent *patiy duvitiyam* «pour la seconde fois», *patiy çitiyam* «pour la troisième fois», et il semble naturel de grouper de même *patiy hyāparam* «pour une nouvelle fois». Si, dans *hyāparam*, *hya* est un ancien nominatif singulier, ce nominatif était donc entièrement méconnu à la date où ont été composés les textes; mais ceci n'a rien de surprenant puisque, à cette date, *hya* n'avait plus que des emplois spéciaux : relatif, démonstratif de liaison, et ne servait plus de démonstratif général. On peut donc proposer sans trop d'invraisemblance l'explication indiquée ci-dessus, qui n'est d'ailleurs donnée qu'à titre d'hypothèse, pour rendre compte d'une forme très embarrassante.

IV. *RAUTA*.

Sur l'inscription c de Darius à Suez, on lit : *ni[yaš]tāyam imām [yauviyā]m ka(n)tanaiy hačā pirāva nāma rauta tya mudrāyaiy danu-[taiy ab]iy draya tya hačā pārsā aitiy pa[sāva] iyam yauviyā*[1] *akāniy* «j'ai ordonné de creuser ce canal de la rivière nommée Nil vers la mer qui vient de Perse; alors ce canal a été creusé». Le sens suppose que *rauta* est au génitif-ablatif; il est donc exclu que *rauta* appartienne à un thème *rautah-*, correspondant à skr. *srótas-*, comme on l'admet d'ordinaire. Il doit s'agir d'un thème *raut-*. Toutes les interprétations fondées sur l'hypothèse d'un thème *rautah-*, que rappelle M. Tolman, *Ancient Persian lexicon*, p. 111, sont manifestement en l'air.

[1] Il faut lire *yauviyā* pour *yuv*^{i}*iya*, et non *yuviyā*, comme on le fait souvent; car la forme persane *jōi* suppose une diphtongue *au*, que la graphie perse permet de lire, aussi bien que la voyelle simple *u*. Le mot véd. *yavyá*, qu'on rapproche parfois, est obscur; voir H. Oldenberg, *Textkritische Noten*, sous I, 167, 1 (*Abhandl.* de l'Acad. de Göttingen, Phil.-hist. Kl., N. F. XI, 5, p. 167, note).

Or, le védique connaît un thème *sravát-* «courant, rivière», qui est féminin, et non neutre comme le mot perse, mais qui concorde exactement avec v. p. *raut-*; le vocalisme du suffixe est au degré zéro en perse, tandis qu'il est au degré *a* en védique; il n'y a là rien qui fasse difficulté; et d'ailleurs, si l'on avait le nominatif-accusatif singulier du mot, peut-être y trouverait-on le vocalisme *a*, et aurait-on v. p. *ravat-*. Le suffixe *-t-* paraît du reste avoir fourni une série de mots relatifs aux rivières; car on a aussi véd. *sarít-* et *rít-*, et l'ἄπαξ obscur véd. *vahát-* se rapporte également aux rivières. Le fait est remarquable, car le suffixe i.-e. **-et-* est rare en dehors des seconds termes de composés; le mot. véd. (nom. plur.) *stútaḥ* = gāth. *stūtō* «louanges», qui est un terme religieux traditionnel en indo-iranien, est à peu près unique en son genre. Ceci vient éclairer ce qui a été dit de véd. *srótas-* considéré comme un élargissement de *sravát-* dans ces *Mémoires*, XV, 260. Et skr. *rétas-* est à considérer de même comme un élargissement du thème en *-t-* qu'on a dans véd. *rít-*.

L'Avesta ne connaît un mot correspondant à v. p. *raut-* que dans le premier terme *θraotō-* de deux composés : *θraotō-stāčō*, *θraotō-stāčąm* et *θraotō-stātas-ča*; ce premier terme s'expliquerait bien par un ancien thème en **-es-* correspondant à skr. *srótas-*; mais un *ō* à la fin d'un premier terme de composé de l'Avesta récent peut résulter d'une action analogique, et il est possible qu'il s'agisse ici d'un thème *θraot-* correspondant à v. p. *raut-*.

Le vocalisme de v. p. *raut-* est à celui de skr. *sravát-* ce que celui de v. p. *θard-* «année» (sens établi par M. Weissbach, *Z.D.M.G.*, LXI, 724) est à celui de skr. *çarád-*. A vrai dire, des formes acc. sing. $\theta rd^{a}m$, gén. sing. θrd^{a} admettent à la fois les lectures *θaradam*, *θarada* et *θardam*, *θarda*. Mais persan *sāl* et zd acc. sing. *sarəδəm*, gén. plur. *sarəδąm*, etc. donnent lieu de croire qu'il faut lire *θard-*, sinon à l'accusatif singulier, du moins au génitif.

V. *utā*.

Comme tout *-a* final est noté en vieux perse par l'*a* qu'on transcrit *-ā*, il est impossible d'y trouver immédiatement la trace des alternances entre *-ă* et *-ā* qu'on observe en védique. Mais devant un mot enclitique, les différences de quantité apparaissent. Le mot *utā* «aussi, et» donne lieu à une remarque intéressante à cet égard. Bien qu'il réponde à skr. *utá*, avec *a* régulièrement bref, il est noté *uta-*, c'est-à-dire *utā-* devant un mot enclitique suivant; il en est ainsi toujours dans l'inscription de Behistun de Darius : Beh., II, 74, 89 *utašiy*, *utāšaiy*; Beh., III, 57 *utašam*, *utāšām*; Beh., IV, 56, 58, 73, 77, 79 $utat^{a}iy$, *utātaiy*; Beh.,

v, 27 *utaš*[*im*], *utāšim*. Dans les inscriptions de Xerxès, il y a un flottement : Pers. b 29 *utam*^{a}*iy*, *utāmaiy*; mais Pers. a 15 et d 18 *utm*^{a}*iy*, *utamaiy*. Une faute est exclue, puisque la graphie *utu-* se trouve dans deux inscriptions, dont la première est conservée en quatre exemplaires et la seconde en deux. On a donc bien en perse le correspondant de véd. *utá*, avec *ă*. Quant à *utā-*, c'est la forme qui alterne avec *ută-*; si elle n'est pas attestée en védique, c'est que, partout où l'on attendrait **utā*, on a *utó*; *utó* n'a pas une autre valeur que *utá*, et sert là où métriquement il faut une longue; voir E. V. Arnold, *Vedic Metre*, p. 133. Il ne faut donc pas chercher dans véd. *utó* autre chose que le substitut de **utā*, non attesté.

VI. Le nom de la « langue ».

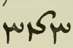
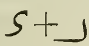
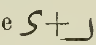
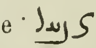
Le nom de la langue ne se trouve qu'une fois sur les inscriptions perses, à savoir, d'après l'édition de MM. King et Thomson, Beh., II, 74 *adamšai*[*y*] *utā nāham utā gaušā utā hrbanm frājanam* « je lui ai coupé et le nez et les oreilles et la langue ». Le mot *hrbanm* a été laissé non transcrit. La lecture *harbānam* et le rapprochement avec lat. *sorbeō*, etc. que proposent MM. King et Thomson sont évidemment inadmissibles. Dans son compte rendu de l'édition King et Thomson, M. Weissbach a signalé, *Z.D.M.G.*, LXI, 726, que l'on devait chercher ici l'original de pers. *zubān*, et ceci semble évident. Mais la lecture *uzbānam* proposée par M. Weissbach est écartée par le fait que le *h-* initial est sûr; cette lecture ne fournit d'ailleurs rien qui s'explique, ni qui réponde à des formes iraniennes connues. Il faut sans doute lire *h*(*i*)*zbānam*. Lire *z* au lieu de *r* n'est pas une correction : les éditeurs indiquent en note que la pierre conserve seulement des traces des caractères *r*, *b* et *n* du mot.

La lecture *hi-* du *h* initial est intéressante. On sait en effet que *h* n'est jamais écrit devant *u*; on sait aussi que *h* ne se rencontre qu'une fois devant le caractère de *i*, à savoir dans *hid*^{u}*uš*, *hi*(*n*)*duš* « Inde », qui est un nom étranger. Par ailleurs on a *-hy*, pour *-hiy* final; *-hy-* pour *-hiy-* à l'intérieur des mots, et la prononciation était bien ici *-hiy-*, et non *-hy-*, de même que l'ancien *-uy-* se prononçait *-uiy-*; car les inscriptions b et d de Xerxès à Persépolis offrent par exception le génitif *ahiyāyā* en face de *ahyāyā* des autres textes. On évitait si bien de noter *h* devant *i* que l'imparfait de la racine *stā-* est écrit *aištta*, *a*(*h*)*ištatā* Beh., I, 85. Si d'ordinaire le signe de *i* ne sert pas pour *hi-* (cf. W. Bang, *Berliner phil. Wochensch.*, 1911, col. 1256), c'est que *h-* se prêtait à signifier *hi-* dans les mots indigènes où il n'était pas indispensable de noter les voyelles minutieusement.

Pers. *zubān*, *zabān* s'explique bien en partant d'un ancien **hizvānam*, dérivé de *hizvā-*; cf. *hizū-*, *hizvā-* dans l'Avesta. L'*i* inaccentué est tombé devant la syllabe longue qui, dans **hiz-vānam*, constituait le sommet rythmique du mot, et, dès lors, **hizvānam*, devenu **hizbānam*, se réduisait à *zubān*, *zabān*.

Le passage de *zv-* à *zb-* n'est pas surprenant; on le retrouve dans l'Avesta. Il est vrai que, dans l'Avesta, *zb* issu de *zv* fait pendant à *sp* issu de *sv*. Mais si v. perse *asa* répond à zd *aspō*, cf. skr. *áçvaḥ*, c'est que le *v* s'est assourdi après *s*, et la chute du *v* est due à cet assourdissement. Il ne se passait rien de pareil dans *zv*, et l'on a pu avoir *zb* en perse tout comme en zend.

Le *z* perse est attendu. En effet p. *d* ne répond à skr. *j*, *h*, zd *z* que devant voyelle, de même que p. *θ* à skr. *ç*, zd *s*. De même qu'on a *s* dans v. p. *asa* = zd *aspō*, skr. *áçvaḥ*; *visa-* = zd *vīspa*, skr. *víçva-*, et v. p. *asmānam*, cf. zd *asmanəm*, skr. *açmā-nam*, on doit avoir *z*, et non *d*, dans *hizbānam*. Le mot obscur v. p. *uzmayāpatiy* a de même *z* devant *m*; et l'on a *xšn-*, issu de *šn-*, dans *xšnāsātiy* «qu'il reconnaisse», en face de skr. *jñā-*, v. sl. *zna-*, gr. *γνω-* (*zn-* donnant phonétiquement *žn-*, d'où *šn-*; cf. *jašn* en face de zd *yasna-*, cf. skr. *yajñá-*).

La lecture *h(i)zbānam* souffre toutefois une grave difficulté : la forme pehlvie  , c'est-à-dire *'wzw'n*, *uzvān*, avec un *w* après le *z*, et non un *b*. Il semblerait résulter de là que, en perse, *w* n'était pas encore *b* dans ce mot à l'époque où s'est fixée l'orthographe du pehlvi. Faut-il admettre que le *w* pehlvi note ici un *ƀ* (*b* spirant) et que le *b* de v. p. *hizbānam* (?) vaut *ƀ*, ce qui n'aurait rien de surprenant? Ou, et ceci est une possibilité signalée par M. Gauthiot, la ligature tiendrait-elle ici la place de  ? Il ne semble pas y avoir de ligature de  , et le groupe *zb* ne se trouve, semble-t-il, que dans des mots savants, transcriptions de formes avestiques, comme  *zbār*, qui sert à rendre zd *zbaraθa-*; cette explication est très séduisante. En tout cas, le caractère dont il reste des traces et où MM. King et Thomson ont vu un *b* ne saurait être un *v*, car un *v* serait nécessairement précédé de *u*.

Le mauvais état de conservation du texte et la difficulté que fait la forme pehlvie empêchent de considérer la lecture *h(i)zbā-nam* comme sûre; mais il semble que ce soit l'hypothèse la plus plausible qu'on puisse faire.

A. Meillet.

GALLO-LATIN *CISIUM* (*CISSUM*).

Parmi les termes de carrosserie, assez nombreux comme l'on sait, que les Latins ont empruntés aux Gaulois[1], figure le mot *cisium*, «genus uehiculi gallici», dit un scholiaste au texte de Cicéron, *Pro Rosc. Amer.*, VII, 19. Et Nonius précise le genre de voiture en question : «uehiculi biroti genus» (p. 86 M.). C'était, à ce qu'il semble, un léger cabriolet à deux roues, convenant aux voyages courts et rapides; cf. Cic., *Philipp.*, II, 31, 77 : «inde cisio celeriter ad urbem aduectus domum uenit.»

Il y a en tout dans la littérature latine huit ou neuf exemples du mot *cisium*, échelonnés de Cicéron et Virgile à Ulpien et Ausone. On les trouvera mentionnés dans le *Thesaurus Linguae Latinae*. Partout le mot est écrit *cisium*, avec une seule *s*, et la première syllabe en est brève :

Virg., *Catal.*, VIII, 3 : neque ullius uolantis impetum cisi;
Ausone, *Epist.*, VIII, 6 : uel cisio triiugi, si placet, insilias.

Toutefois les manuscrits de Nonius, dans le passage précité, présentent le mot avec deux *s* : *cissium*. Et c'est avec deux *s* aussi que le mot figure dans deux passages du *Corpus Glossariorum Latinorum* (V, 658, 20 : *cissis* et V, 639, 19 : *cissum*). Le *Thesaurus* propose naturellement de corriger en *cisiis* ou *cisium*. Mais la correction est illégitime. Deux autres passages du même *Corpus Glossariorum* portent pour notre mot la forme *cirsus* (IV, 218, 46 : «uehiculi genus») ou *cirsum* (IV, 495, 14 : «carpentum»), avec *rs* au lieu de *ss*. Or, le passage de *ss* à *rs* est un phénomène caractéristique de la prononciation gauloise : on en trouvera signalés plusieurs exemples dans ces *Mémoires*, t. XIII, p. 390 et suiv.; on peut en augmenter la liste en ajoutant *Ussia*, nom de la rivière *Ource* (*Rev. Celt.*, II, 492) et la graphie Καρσιγνατος chez Polybe (XXIV, 8) au lieu de *Cassignatos* (cf. Holder, II, 1262). Il s'agit d'un phénomène de différenciation dont la limite est malaisée à fixer dans l'espace et dans le temps, mais qui est

[1] Ainsi *benna*, *cantus*, *carpentum*, *carrus*, *couinnus*, *essedum*, *petorritum*, *rēda*, *serrācum*, etc. (voir Stolz, *Hist. Gr.*, I, 10 et J. Vendryes, *R. Celt.*, XXXIV, 240).

nettement attesté dans certaines régions de la Gaule. En tout cas, la graphie *cirsus* (*cirsum*) suffit à justifier la leçon *cissum* dans d'autres gloses, et suppose que le mot gaulois avait originellement une double sifflante.

Il est dès lors tout indiqué de rattacher ce gaulois *cisso-* à l'irlandais *cess* ou *ciss* fém. «panier» (n. pl. *cessa*, *Salt. na Rann*, v. 4300), qui n'est lui-même qu'un emploi substantivé de l'adjectif verbal **ciss*, d'où *cisse* «tressé» (*cissib* gl. «tortis [crinibus]», *Wb.*, 28 b 10). La racine de ces mots s'applique proprement à toute sorte d'ouvrage tressé : *cess*, d'après P. O' Connor, désigne aussi en irlandais une claie formée de baguettes entrelacées. Le grec κίσϑη «panier, corbeille» en vient également; et c'est de κίσϑη qu'a été emprunté le latin *cista*, d'où le dérivé *cisterna* «récipient (d'eau), réservoir, citerne». L'irlandais *ciste* masc. «boîte, récipient» est suspect à son tour d'emprunt latin; mais il peut représenter aussi le vieux mot *ciss*, *cess*, renforcé du suffixe *-de*.

Or, les noms de la voiture sont souvent apparentés aux noms du panier : le rapport qui unit les uns aux autres est dans la construction même du coffre de la voiture fait de lattes entrelacées. Par exemple le gaulois *benna* sort de la racine **bhendh-* «lier», comme le latin *offendimentum* ou le grec φάτνη (voir Lidén, *Bezz. Beitr.*, XXI, 109), et le latin *ploxenum* (*ploxemum*) contient la racine de *plectere* (cf. Meringer, *Kuhn's Zeitsch.*, XL, 229). M. Pedersen, *Vgl. Gr.*, I, 118, a de même rattaché le gaulois *carbanto-* au latin *corbis*, v.-isl. *hrip* «corbeille, panier» [1].

Comme l'indique le v.-irl. *cissib*, le point de départ du gaulois *cisso-* est un ancien adjectif verbal; soit **kis-to-*, directement comparable à gr. κίσϑη (lat. *cista*). L'évolution du groupe *-st-* en gaulois a été exposée par M. Pedersen, *Vgl. Gr.*, I, 532 : le résultat est *-ss-*, comme le prouve *-uassos* de **upo-stho-* (*ibid.*, p. 35); mais il y a eu des intermédiaires, et notamment ce son imprécis, que les Gaulois embarrassés ont noté tantôt *ts*, tantôt *s* ou *ss*, tantôt *ds*, tantôt *ϑ* ou *ϑϑ*, tantôt Ð, et qui était une affriquée, *ʿs* (voir Pedersen, *Vgl. Gramm.*, I, 78 et 532 et J. Loth, *Rev. Celt.*, XXXII, 416). De *ss*, l'évolution s'est poursuivie jusqu'à *rs*. Nous en avons donc l'avant-dernier stade dans la forme *cissum*, et le dernier dans la forme *cirsum* des glossateurs latins.

Il est phonétiquement impossible d'établir un lien de filiation

[1] La disposition des lattes formant le coffre de la voiture rappelle celle des dents. De là l'emploi du mot *carbat* au sens de «mâchoire» en irlandais (voir Windisch, *Wtb.*, p. 413; K. Meyer, *Contrib.*, p. 318 et Zupitza, *K. Z.*, XXXVI, 208). Cela explique aussi la plaisanterie de Catulle, XCVII, 5 :

> .....dentis os sesquipedalis
> gingiuas uero ploxeni habet ueteris.

directe entre ces formes *cissum* et *cirsum* des bas temps, qui s'expliquent régulièrement par la phonétique gauloise, et la forme *cisium*, déjà introduite en latin au 1er siècle avant Jésus-Christ. Cette dernière est embarrassante. A supposer qu'il eût existé en gaulois, à côté de *cissum*, un doublet *cissium*, on ne s'expliquerait pas la simplification de la sifflante, puisqu'en latin le groupe *-ss-* est fréquemment attesté, et qu'en revanche l'*s* simple après voyelle brève y est exceptionnelle et hystérogène. Peut-être est-il permis de supposer que le gaulois *cissio-* (doublet de *cisso-*) a passé en latin à date ancienne par l'intermédiaire de l'étrusque; il devait alors prendre la forme *cisio-*, puisque l'étrusque ne redouble pas les consonnes; et le mot ainsi transformé pouvait d'autant mieux passer pour gaulois que dans cette langue le suffixe *-isio-*, aussi bien que les suffixes *-asio-*, *-esio-*, *-usio-*, était particulièrement répandu (voir *Z. E.*, p. 785 et Thurneysen, *Keltorom.*, p. 17).

J. Vendryes.

LATIN *VEL*.

Dans un article récent de la *Zeitschrift* de Kuhn, XLV, 342 et suiv., où il a bien montré comment certaines formes ont, dans tel ou tel verbe, une vitalité particulière, M. Jacobsohn a cherché à expliquer lat. *uel* par un ancien injonctif **wels*. Il ne paraît pas douteux que lat. **uel* ne s'explique pas par des impératifs **wele* ou **wel*. Il faut aussi écarter l'hypothèse **uelis*, préférée par M. Walde; car une 2e personne **uelis* dans le type athématique de *uolt* serait contraire à l'analogie bien connue de *es(s)*, *ēs*, *fers*. Mais **wels* ne saurait non plus être admis. Sans examiner en quelle mesure l'emploi des désinences secondaires avec valeur de subjonctif, qualifié d'injonctif, et qui est bien établi pour l'indo-iranien, peut être attribué à l'ensemble des langues indo-européennes — rien n'est moins évident —, l'hypothèse de **wels* se heurte à une objection phonétique, qui atteint aussi l'explication par la 2e personne du présent de l'indicatif **wel-si*, qu'admet M. Ernout, *Morphologie historique du latin*, p. 256; comme le note M. Jacobsohn, *loc. cit.*, p. 346, un *-ss* final se maintient en ancien latin dans *ess*, *mīless*, etc. Or **ters* a de même donné *terr*, avec *r* géminé, d'après le témoignage de la prosodie des anciens poètes; ce **ters* a été produit par une métathèse de l'ancien monosyllabe **tris*, comme l'a montré M. Juret, *Dominance et résistance*, p. 165 et suiv. Le cas des polysyllabes comme **agros* > *ager*, *ācris* > *ācer*, etc. est tout différent; ici, il y a eu absorption de la voyelle très brève de syllabe finale, et l'on a *r* simple. Toute explication par **wels* semble exclue (cf. du reste Walde, *Etym. Wört.*[2], sous *uel*, et la bibliographie citée).

Dès lors on doit chercher une explication de **uel* qui ne comporte pas d'*s* après *l*; il y en a une qui s'offre immédiatement à l'esprit. La flexion de *uolō* est identique à celle des juxtaposés *nōlō* et *mālō*. Or, l'impératif de *nōlō* est *nōlī*; l'impératif attendu de *uolō* est donc **uelī*, de même qu'on a le subjonctif *uelim*. Dans le mot iambique **uelī*, l'*ī* final tendait à s'abréger; la tendance a pu aboutir à donner *-ĭ* dans un mot accessoire comme **uelĭ*, au sens de « ou », et ce **uelĭ* a passé à *uel*, comme **eti* (cf. gr. ἔτι) a passé à *et*. Devant *-i*, on avait *l* non vélaire, et par suite l'*e* de **ueli* a pu se maintenir; c'est ainsi qu'on a *ūn-decim* « onze » de **ūn-*

decimi (cf. arm. *me-tasan* «onze», avec *-tasan* représentant **-ta-sami*). On voit que *uel* s'explique en latin même, par une forme connue, et sans qu'on ait besoin de faire intervenir des types indo-européens tels que l'injonctif dont l'existence en latin n'est établie par rien.

On a proposé pour *nōlī* (et par suite pour **nelī* supposé ici) plusieurs explications dont aucune ne paraît pouvoir être démontrée; le plus simple serait peut-être de voir dans **welī* la juxtaposition de l'impératif **wel* et de la particule connue i.-e. **ī*. M. Wackernagel, *K.Z.*, XXXIII, 25 et suiv., a déjà rapproché *nōlī* de l'impératif gr. δίδοι.

A. Meillet.

SUR
L'ACCENTUATION DES NOMS
EN INDO-EUROPÉEN.

F. de Saussure, *I. F., Anz.*, VI, 157 et suiv., a montré que les mouvements d'accent qui se produisent dans une partie des noms lituaniens sont de deux sortes : les uns sont de type grammatical et servent à caractériser les divers cas, ainsi le contraste de *sūnùs*, *sūnaũs* et de *súnų*, *súnūs*, par exemple; d'autres résultent d'un déplacement phonétique, dont les conditions sont réglées par l'intonation, ainsi le contraste de *dẽvas*, *dẽvo* et de l'instrumental singulier et du nominatif duel *dẽvù*, par exemple. Même chose est vraie du slave, on le sait (voir *M.S.L.*, XI, 345 et suiv.). Ces principes sont fermement établis; néanmoins on n'en a pas tiré toutes les conséquences qu'ils comportent soit pour l'histoire du baltique et du slave, soit surtout pour la connaissance de l'emploi du ton dans la déclinaison indo-européenne.

Il faut d'abord être au clair sur les déplacements d'accent qui se sont produits phonétiquement en baltique et en slave. L'accent lituanien et l'accent slave continuent le ton indo-européen; mais, entre la période indo-européenne et l'époque moderne, où l'on observe l'accent baltique et slave, il s'est écoulé tant de temps et il y a eu tant d'innovations que les rapports du ton indo-européen avec l'accent slave et surtout avec l'accent lituanien sont le plus souvent impossibles à reconnaître. Dès lors, les lois de déplacement phonétique de l'accent en lituanien et en slave ne sauraient être établies au moyen de comparaisons entre l'état indo-européen d'une part, l'état baltique ou slave de l'autre. Ce qui fait la force de la démonstration de F. de Saussure relative aux faits lituaniens, c'est qu'il l'a fondée uniquement sur la comparaison des faits lituaniens entre eux, et qu'il n'est pas sorti du lituanien. On n'a pu établir l'extension de la loi de Saussure au slave que par un procédé analogue.

Suivant la règle de F. de Saussure, «l'accent (lituanien) s'est régulièrement porté de une syllabe en avant quand, reposant originairement sur une syllabe douce (schleifend), il avait immédiatement devant lui une syllabe rude (gestossen)». En formulant la règle sous cette forme générale, F. de Saussure suivait les idées de Baranowski, dans le dialecte de qui toute brève accentuée ancienne a reçu l'intonation douce; mais on sait que, en lituanien occidental, *i* et *u* accentués sont brefs, et il n'y a aucune raison de croire qu'ils aient jamais été longs (voir Gauthiot, *De l'accent et de la quantité en lituanien*, *Parole*, année 1900, p. 143 et suiv.); la formule appelle une correction de ce chef. D'autre part, en matière d'intonation, il n'y a lieu de considérer que la «tranche vocalique», comme F. de Saussure l'a montré ailleurs; la «tranche vocalique» comprend la voyelle, et, éventuellement, une sonante (*i*, *u*, *r*, *l*, *m*, *n*) qui forme diphtongue avec une voyelle précédente; il n'y a pas lieu de considérer les occlusives, sifflantes ou sonantes consonnes qui ne font pas partie de la «tranche vocalique». On remplacera donc dans la formule *syllabe douce* par *tranche vocalique brève ou douce*, et *syllabe rude* par *tranche vocalique rude*. Ainsi exprimée, la formule devient exactement applicable au slave.

Beaucoup de faits indiquent que la règle de F. de Saussure s'applique au slave. On n'a cependant une démonstration rigoureuse que dans un nombre de cas assez limité. Le plus frappant de tous est celui des présents en *-je-*; on sait que, en baltique et en slave, ces présents ont l'accent sur la partie présuffixale du thème; dans les présents d'aspect radical, l'accent frappe donc l'élément radical et ceci est conforme à l'usage indo-européen (cf. skr. *páçyati*, gr. τείνων, got. *hafja*). Or, si la tranche vocalique radicale de ces présents est brève ou intonée douce, l'accent ne subsiste en slave que dans les cas où la tranche suivante n'est pas rude; c'est ainsi qu'on a r. пи́шетъ, s. *pĭšĕ*, bulg. пи́ше; mais, si la tranche suivante est rude, ce qui arrive à la 1re personne du singulier en *-ǫ* et à l'impératif, l'accent se déplace : r. пишу́, пиши́, пиши́те, s. *píši*, *píšite*. Quand la tranche radicale est rude, l'accent demeure sur cette tranche invariablement; on a ainsi s. *rĕži*, *rĕžite* et r. рѣжу, рѣжь, рѣжьте, par exemple. L'*-a-* de l'infinitif en *-ati* qui se trouve souvent en regard de ces présents est rude; il attire donc l'accent d'une tranche précédente brève ou douce, et c'est ainsi que l'on a, en regard de s. *vĕžĕ*, un infinitif s. *vézati*, r. вязáть, tandis que, en face de s. *rĕžĕ*, on a s. *rĕzati*, r. рѣзать, et ainsi toujours. — Les règles relatives aux présents en *-je-* et aux infinitifs correspondants en *-ati* ne comportent pour ainsi dire pas d'exception. Si l'on fait abstraction des cas tels que s. *kàšljati*, *kàšljĕm*, où il s'agit d'anciens thèmes

trisyllabiques (soit *kašilja-*), on ne rencontre en serbe d'autre forme aberrante que *iskati*, *ištēm*, impér. *išti*, cf. r. искáть, ищý, и́щетъ, impér. ищи́; mais ce verbe est à part : l'infinitif *iskati* a sans doute eu de toute antiquité l'accent sur *-a-*, cf. lit. *ęßkóti*; quant au présent, il était anciennement *iskǫ* (cf. skr. *icchâti*), et le vieux-slave a encore de nombreux restes de cette forme; il n'a passé que secondairement au type *ištǫ*, et un impératif **iščí* conserve simplement l'ancienne accentuation de **iskǫ́*, **iščí*. On ne voit pas comment s'explique l'accentuation de la 1re personne r. вне́млю, en face de l'impératif внемли́, qui a l'accentuation attendue; mais cette exception est unique.

Le *-ti* de l'infinitif slave n'est jamais accentué par lui-même; l'*i* de cet infinitif étant rude (ce dont on n'a pas la preuve directe, il est vrai), il reçoit l'accent là où la tranche précédente est brève ou douce : s. *nèsti*, r. нести́, ou s. *vésti* (cf. *vêžēm*), r. вести́; mais on a s. *bîti*, r. бы́ть, avec conservation de l'accent à son ancienne place. Il résulte de là, on ne l'a pas assez remarqué, que le *-ti* de l'infinitif slave n'est pas superposable au *-ti* de l'infinitif lituanien : v.-sl. *byti* n'est pas étymologiquement identique à lit. *búti*. En effet l'*i* de l'infinitif lituanien est une ancienne brève, et par suite n'attire pas l'accent; c'est ce qui fait que le *-ti* de l'infinitif lituanien n'est jamais accentué; une finale *-tĭ* ne peut être que le locatif d'un thème en *-t-*, et non le datif d'un thème en *-ti-*. L'*i* de l'infinitif slave, étant rude, doit reposer aussi sur un ancien locatif, mais de thème en *-i-*; ce locatif, ayant été en **-ēi* en indo-européen, est en effet représenté en slave par *-i* rude (cf. ci-dessous, p. 73).

A côté du mouvement en avant de l'accent que F. de Saussure a reconnu et démontré pour le lituanien et qui a été aussi enseigné d'une manière indépendante par M. Fortunatov, et, sous une forme imprécise, par M. Hirt, on a supposé un autre mouvement, qui aurait reporté d'avant en arrière l'accent sur une syllabe rude (voir Hirt, *D. indogerm. Akzent*, p. 94 et suiv.). La formule de M. Hirt est vague; il distingue deux cas : « War die Wurzelsilbe stossend betont, so wird in vielen Fällen der Akzent durchweg zurückgezogen »; et 2° « Wenn die Wurzelsilbe stossend betont war, kann aber auch ein Akzentwechsel fortbestehen »; ceci équivaut simplement à dire que, en cas d'intonation rude radicale, l'accent frappe souvent en lituanien (et en slave) cette tranche rude, mais que cela n'est pas nécessaire. On ne saurait, sur une pareille observation, fonder la formule d'une loi phonétique. Néanmoins, on a souvent commis cette imprudence. M. Mikkola, *Urslavische Grammatik*, I, § 94, p. 122, affirme nettement et sans réserves : « Der ursprüngliche Akzent ist verschoben : A. Gegen den Wortanfang auf die Wurzelsilbe, wenn

diese gestossene Intonation hat» (il est inutile de noter qu'on n'a pas le droit de faire intervenir dans la formule d'une loi *phonétique* la notion *morphologique* de syllabe *radicale*). Même un linguiste connaissant les langues baltiques aussi profondément que M. Endzelin a pu écrire d'une manière incidente, et comme une chose qui va de soi, que l'instrumental singulier lit. *kótu* est issu phonétiquement de *kotù* (*I. F.*, XXXIII, p. 119, note). Il faut examiner ce que vaut cette doctrine qui, sans avoir jamais reçu de démonstration, tend à passer pour établie.

Une démonstration fondée sur la comparaison des faits des langues considérées, comme celle de F. de Saussure pour le lituanien, ou celle qu'on peut apporter pour le slave en faveur de la formule relative au mouvement en avant de l'accent, ne saurait être fournie à l'appui de la formule relative au recul de l'accent. A voir les deux faits produits par M. Endzelin, *loc. cit.*, on pourrait croire à l'existence d'une démonstration de ce genre. Mais, dès qu'on examine les faits de près, l'illusion s'évanouit. L'instrumental lit. *kótu* n'a subi aucun recul d'accent : comme l'a vu F. de Saussure, le singulier tout entier des noms lituaniens en *-a-* est baryton, et *kótu* a la barytonaison normale du type tout entier; il est vrai que le nominatif pluriel est *kotaĩ*; mais le nominatif pluriel *eržilaĩ* de *eržilas* n'empêche pas l'instrumental singulier d'être *eržilu*; il n'y a donc aucun déplacement ici; l'hypothèse que les pluriels en *-ai* accentués sur *-ai*, soit *-aĩ*, en lituanien indiqueraient d'anciens mots oxytons est gratuite; on verra ci-dessous, p. 81, comment on peut entrevoir une explication de cette accentuation lituanienne. Quant aux 1re et 2e personnes du singulier *áugu*, *áugi*, elles ont en effet subi un déplacement d'accent, comme on le voit par le participe présent *augą̃s*; mais on ne peut affirmer que ce déplacement soit phonétique; il y a le même déplacement dans les 3es personnes *vẽda*, *lẽka*, en regard des participes *vedą̃s*, *lẽką̃s*, sans que l'intonation y soit pour rien; l'accentuation des formes personnelles des verbes lituaniens a été entièrement normalisée et ne laisse rien transparaître de l'état de choses ancien.

Dès lors, il reste à voir comment on essaie de démontrer la loi supposée du recul de l'accent.

A priori, ce recul est invraisemblable. Si, en effet, comme l'a montré F. de Saussure, le déplacement en avant de l'accent de (brève ou) douce sur rude suivante tient à ce que le sommet de la tranche douce et le sommet de la tranche rude venaient en contact, soit ◡ + ◟ ◡ ou ◡ ◡ + ◟ ◡ devenant ◟ + ◡ ◡, ◡ ◟ + ◡ ◡, la situation d'une rude précédant une brève ou une douce n'avait rien de particulièrement sensible : ◟ ◡ + ◡ ou ◟ ◡ + ◡ ◡. Des

conditions analogues à celles qui expliquent le progrès de l'accent ne se rencontrent pas pour expliquer le recul.

Pour établir le recul, on ne dispose que d'un ordre de preuves : la comparaison des places du ton attestées par le védique, le grec et le germanique avec les places d'accent du lituanien et du slave. Mais, en ce qui concerne le lituanien, on n'est encore parvenu à établir à peu près aucune correspondance définie des places d'accent avec celles du védique, du grec et du germanique; et, quant au slave, les données dont on dispose à cet égard sont si peu nombreuses et si obscures qu'il est imprudent d'en tirer parti. Aussi bien M. Hirt n'a-t-il apporté aucune démonstration, et les faits produits par M. Mikkola, *loc. cit.*, sont inopérants.

En aucun cas, on ne peut faire état des thèmes lituaniens en *-a-*, qui sont tous barytons au singulier : *bāsas*, en regard de v.-h.-a. *bar*, ne se comporte pas autrement que *pìlnas* en regard de skr. *pūrṇáḥ* ou que *gývas* en regard de skr. *jīváḥ*; *liktas*, en regard de skr. *riktáḥ*, n'est pas autrement accentué que *siútas* en regard de skr. *syūtáḥ*.

Il n'est pas non plus légitime de faire état de l'accentuation des formes déterminées de l'adjectif slave : il s'est produit là des changements de place très importants de l'accent, tenant à l'addition d'un pronom enclitique à l'adjectif; voir Belić, *Južnoslovenski filolog*, I, 38 et suiv. Des exemples comme r. по́лный, шúтый, etc. ne prouvent rien.

Les noms en **-ti-* ont en sanskrit deux accentuations : les uns sont oxytons, les autres barytons; et même certains mots ont les deux accentuations; des mots aussi pareils que skr. *gátiḥ* et *matíḥ* ont le ton à des places différentes dans le Rg-veda; et l'on trouve à la fois *vṛṣṭiḥ* et *vṛṣṭíḥ*. Il n'y a donc rien à tirer des noms en *-ti-*, on verra ci-dessous, p. 78, pourquoi.

Un contraste comme celui de skr. *dhūmáḥ* et de r. дымъ, ды́ма, s. *dȉm*, *dȉma* paraît frappant au premier abord; la valeur en diminue sensiblement dès que l'on constate que le type sanskrit en *-ma-* admet deux places du ton, et que par exemple skr. *gharmaḥ* ne concorde pas avec *stómaḥ*; de même en grec κορμός ne concorde pas avec ὅρμος, etc.

Les exemples de cas où, en lituanien, une tranche rude n'attire pas l'accent d'une tranche brève ou douce suivante sont innombrables. Il est arbitraire de dire que *galvà* (acc. *gálvą*) est analogique, alors que *délna* subsiste sans altération. On a en slave r. бѣжáть, s. *bjèžati*, en face de lit. *bėgu* et de s. *bjẽgati*..

La prétendue loi du recul de l'accent ne repose donc sur aucun fait positif, et elle se heurte à des objections évidentes. On en fera complètement abstraction par la suite.

Il est vrai que l'accent repose très souvent en lituanien et en slave sur une syllabe rude initiale; mais ceci tient à ce que l'accent placé sur une tranche rude n'est soumis à aucun déplacement, à la différence de celui qui repose sur une brève ou sur une douce; les actions analogiques consécutives à l'action du déplacement dont la loi de F. de Saussure donne la formule ont fait le reste. Une syllabe initiale rude du baltique ou du slave n'attire pas l'accent; mais elle le garde, quand elle le possède. Et ceci suffit à expliquer les faits attestés.

Si l'on a une fois éliminé les déplacements d'accent de caractère phonétique, tous dus à l'application de la règle de F. de Saussure, il y a en lituanien dans le type athématique, en y comprenant les thèmes en *-o-*, *-i-*, *-u-*, deux groupes : le thème à accent mobile, type Mob., et le type à accent immobile, type Im., comme l'a montré F. de Saussure, *loc. cit.* La place de l'accent suivant le cas dans la flexion en *-o-* (anciens thèmes en *-ā-*) du type Mob. est indiquée par les noms dissyllabiques à première tranche rude ou par les polysyllabes accentués sur la finale dans une partie des formes (on n'indiquera ici que les formes casuelles les plus caractéristiques) :

Singulier.

Nom. et Voc.	*galvà*	*aβakà*
Gén.	*galvõs*	*aβakõs*
Loc.	*galvojè*	*aβakojè*

mais :

Acc.	*gálvą*	*ãβaką*
Dat.	*gálvai*	*ãβakai*
Instr.	*gálvą*	*ãβaką*

Pluriel.

Gén	*galvų̃*	*aβakų̃*
Dat.	*galvóms*	*aβakóms*
Instr.	*galvomìs*	*aβakomìs*
Loc.	*galvosè*	*aβakosè*

mais :

Nom.	*gálvos*	*ãβakos*
Acc.	*gálvas*	*ãβakas*

Ces places d'accent ne sont pas fortuites; on les retrouve dans les thèmes Mob. en *-i-*, *-u-*, *-r-*, *-n-* :

Singulier.

Nom.	*βìrdis*	*sūnùs*	*akmū*	*duktẽ*
Voc.	*βìrdẽ*	*sūnaũ*	*akmū*	*duktẽ*
Gén.	*βìrdẽs*	*sūnaũs*	*akmeñs*	*dukteĩs*
Loc	*βìrdyjè*	*sūnujè*	*akmenyjè*	*dukteryjè*

mais :

Acc	*βìrdį*	*súnų*	*ākmenį*	*dùkterį*
Dat	*βìrdžiai*	*súnui*	*ākmeniui*	*dùkteriai*

Pluriel.

Gén.	*βìrdžių*	*sunų̃*	*akmenių̃*	*dukterių̃*
Dat.	*βìrdims*	*sunùms*	*akmenìms*	*dukterìms*
Instr	*βìrdimis*	*sūnumìs*	*akmenimìs*	*dukterimìs*
Loc	*βìrdysè*	*sūnûsè*	*akmenysè*	*dukterisè*

mais :

Nom.	*βìrdys*	*súnūs*	*ākmens*	*dùkters*
Acc	*βìrdis*	*súnus*	*ākmenis*	*dùkteris*

Il n'y a de différence avec le type *galvà*, *aβakà* qu'à l'instrumental singulier : *βirdimì*, *sūnumì*, *akmenimì*, *dukterimì*; et l'on voit que ceci tient à ce que la formation n'est pas la même que celle des instrumentaux *gálvą*, *ãβaką*.

Il n'y a dans les noms lituaniens athématiques que ces deux types d'accentuation : Mob. et Im. Tous les mots Im. sont barytons, ainsi *délna*, *pãsaka*, *ántis*, *vẽβpatis*, *ménů*, etc.; il n'y a pas de noms où l'accent soit constamment sur la partie finale. C'est un trait qui caractérise éminemment le lituanien que de ne comporter aucun type nominal purement oxyton, ainsi que l'a vu F. de Saussure.

Il en est autrement du slave. On y trouve à la fois un type Mob., un type Im. oxyton et un type Im. baryton.

Dans les noms en *-a-* (ancien *-ā-*), le type Im. baryton est bien représenté; il répond au type Im. du lituanien, dans le cas où la syllabe accentuée est rude, ainsi dans r. бáба, s. *bȕba*, cf. lit. *bóba*; r. лýна, *s. lȕpa*, cf. lit. *lẽpa*; r. воро́на, s. *vrȁna*, cf. lit. *várna*; etc. On a aussi le type Im. oxyton, dont le lituanien n'a

pas l'équivalent, ainsi dans r. цѣна́, s. *cijèna*. Enfin il y a un type Mob., largement représenté. Soit par exemple le lit. *žḗmà* Mob., mais avec première tranche intonée douce, ce qui fait que, d'après la loi de F. de Saussure, un accent originairement placé sur la première syllabe passe sur la seconde quand celle-ci est rude : instrumental singulier *žḗmą*, accusatif pluriel *žḗmàs*. On a alors en slave l'accent sur la finale dans tout le singulier, sauf l'accusatif, donc r. зима́, зимы́, mais зи́му, s. *zíma*, *zímē*, mais *zîmu*, en face de lit. *žḗmà*, *žḗmōs*, mais *žḗmą*; au pluriel, l'accent est sur l'initiale au nominatif-accusatif : r. зи́мы, s. *zîme*, comme lit. *žḗmos*; l'accent sur *a* dans le r. зима́мъ s'explique par la loi de F. de Saussure. On notera que le *-ą* de l'accusatif lituanien et le *-ǫ* de l'accusatif slave (r. *-у*, s. *-u*) se comportent, au point de vue du mouvement de l'accent, comme s'ils étaient intonés doux; à cet égard, ces formes s'opposent au gr. *-ᾱ́ν* et, semble-t-il, aussi aux formes germaniques; cette particularité n'est pas expliquée. Le type Mob. est aussi commun au lituanien et au slave dans : lit. *barzdà*, *barzdōs*, *baĩzdą*, *baĩzdos*, r. борода́, бороды́, бо́роду, бороды́, s. *bráda*, *brádē*, *brâdu*, *brâde*; et dans lit. *rasà*, r. роса́, s. *ròsa*, par exemple. Le cas de lit. *vasarà*, *vasarōs*, *vãsarą*, *vãsaros* est parallèle à celui de r. весна́, весны́, вёсну, вёсны. Dans un dissyllabe du type Mob., une première tranche rude devient douce en slave; on a ainsi, en regard de lit. *galvà*, *galvōs*, *gálvą*, *gálvos*, en russe голова́, головы́, го́лову, го́ловы, et en serbe *gláva*, *glávē*, *glâvu*, *glâve*. D'autre part un mot Im., mais à première syllace intonée douce, peut être entraîné dans le type Mob. par la forme du nominatif singulier; c'est ainsi que, en regard de lit. *rankà*, gén. *rañkos*, on a r. рука́, руки́, s. *rúka*, *rúkē*, tandis que l'accusatif singulier r. ру́ку, s. *rũku* et le nominatif pluriel r. ру́ки, s. *rũke* répondent bien à lit. *rañką*, *rañkos*. Ces deux faits, le changement d'intonation qu'on observe dans le type slave correspondant à lit. *galvà* (acc. *gálvą*, gén. *galvōs*) et le déplacement d'accent qu'on rencontre dans le type slave correspondant à lit. *rankà* (acc. *rañką*, gén. *rañkos*), ont eu pour conséquence que tous les thèmes slaves dissyllabiques en *-a-* à intonation douce de la syllabe initiale sont oxytons au nominatif et que seuls sont barytons dans leur ensemble les thèmes slaves dissyllabiques en *-a-* dont la première tranche est intonée rude. Ce principe, tout secondaire, a beaucoup contribué à donner l'illusion d'un recul de l'accent slave sur une tranche intonée rude.

Le type Mob. est du reste troublé en slave; certains noms russes oxytons au nominatif ont à l'accusatif singulier l'accent à la même place qu'au nominatif, tandis que le pluriel est baryton; on a ainsi par exemple r. жена́, жену́, mais жены; les origines de

ce traitement sont sans doute diverses; dans жена́, il s'agit d'un ancien oxyton, à en juger par s. *žèna*, *žènu*, nom. plur. *žène*; de même pour сестра́; au contraire, pour игра́, игру́, и́гры, le serbe a comme correspondants *ìgra*, *ìgru*, *ìgre*; et alors on peut soupçonner que l'accusatif singulier r. игру́ serait dû à l'influence du nominatif singulier; de même dans игла́. Dans cette seconde série de mots, l'accentuation de l'accusatif est si bien due à l'influence du nominatif, qu'on a r. вдову́ comme вдова́, en face du nominatif pluriel вдо́вы; or, l'accentuation ancienne probable est indiquée ici par skr. *vidhávā*, c'est-à-dire que l'accent du nominatif singulier вдова́ est dû sans doute à un déplacement phonétique, en vertu de la loi de F. de Saussure; l'accusatif singulier r. вдову́ ne saurait donc être ancien.

Le type Mob. est courant dans les noms slaves en *-ĭ-*; mais on ne l'observe qu'au pluriel; au nominatif et à l'accusatif singuliers, la chute du jer final rend impossible le maintien d'une ancienne oxytonaison, et l'accentuation sur l'initiale du mot a été généralisée; on a donc r. кость, ко́сти, s. *kȏst*, *kȍsti*; mais au pluriel l'opposition entre l'accentuation initiale du nominatif et l'accentuation finale du génitif s'est conservée : r. ко́сти, костей, s. *kȍsti*, *kòstī*. Et il ne s'agit pas ici d'un déplacement phonétique : les conditions de la loi de F. de Saussure ne sont pas réalisées, et le mouvement de l'accent a lieu dans les polysyllabes : r. но́вости, новосте́й. On observe du reste l'accentuation du génitif singulier dans les noms de nombre : r. де́вять, девяти́; де́сять, десяти́ (cf. lit. *dẽβimt*, *deβimtẽs*), et, avec des prépositions, il en subsiste même en russe des exemples tels que изъ Твери́, искони́ (voir P. Boyer et A. Meillet dans ces *Mémoires*, VIII, 179).

Le cas du locatif singulier est à part; le serbe accentue *kòsti*, et l'on a de même en russe, avec des prépositions, въ степи́, на вѣтви́, etc.; mais ceci tient sans doute à ce que l'*i* final du locatif était originairement intoné rude, à la différence de l'*i* du génitif et du datif. Le locatif en *-u* des thèmes en *-ŭ-* était sans doute aussi intoné rude, et c'est pour cela que, dans un mot tel que *sadŭ*, qui fait au génitif r. са́да, s. *sȁda*, on a au locatif s. *sádu*, r. въ саду́; il s'agit d'un mot qui, au moins en partie, a été un thème en *-ŭ-* (voir *Rocznik slawistyczny*, VI, 131); en russe, les locatifs subsistants en *-u* ont même tous reçu cette accentuation sur la finale, qui est devenue caractéristique du type. L'intonation rude des finales du locatif singulier sl. *-i* et *-u* que le déplacement d'accent donne lieu de supposer s'explique aisément; ces finales reposent sans doute sur des diphtongues à premier élément long, telles que **-ēi*, **-ēu* ou **-ōu* (voir Brugmann, *Grundr.*, II², 2, § 171-172, p. 175 et suiv. et Hujer, *Slovanská deklinace jmenná*, p. 141 et suiv.); en effet, on a, d'une

part en grec le type hom. πόλι, att. πόλη, de l'autre en sanskrit le locatif en *-au* des thèmes en *-u*, soit *sūnaú*; ces diphtongues à premier élément long alternaient avec de simples voyelles longues; on connaît le type véd. *nábhā*, et c'est ce qui a permis l'introduction dans les thèmes en *-i-* sanskrits du locatif en *-au*, soit *nábhau*; on conçoit en effet que, des alternances *-āi* : *-ā* et *-āu* : *-ā* étant données, on généralise un type unique d'alternances, qui s'est trouvé être *-au* : *-ā*. L'adverbe slave *doma* «à la maison» conserve le souvenir de **-ō* final, qui a alterné en indo-européen avec **-ōu* de la forme représentée par le locatif usuel *domu*; M. Hujer, *loc. cit.*, signale avec raison la difficulté que fait l'accentuation de s. *dŏma*, r. дома; on attendrait glissement de l'accent de l'*o* bref sur *-a* final rude; mais l'identité apparente de *doma* avec un génitif en *-a* a dû entraîner de bonne heure confusion de la forme adverbiale *doma* avec la forme du génitif singulier.

Les thèmes en *-ŭ-* n'ont pas conservé d'existence autonome dans les langues slaves modernes, et par suite on n'a pas le moyen d'y déterminer le mouvement de l'accent; mais ces thèmes ont fourni des formes aux thèmes en *-o-*; et, si en russe on observe au génitif pluriel une accentuation волкóвъ en regard de вóлки et du singulier волкъ, вóлка, ce ne peut être qu'une survivance du type Mob. de la flexion en *-ŭ-*. L'accentuation — tout exceptionnelle — des nominatifs-accusatifs pluriels сады́, чины́, шаги́ demeure du reste sans explication; car, si сады́ et чины́ appartiennent à d'anciens thèmes en *-ŭ-*, le nominatif et l'accusatif pluriels du type Mob. n'étaient justement pas oxytons en principe.

Le slave ignore le mouvement d'accent entre syllabe prédésinentielle et syllabe désinentielle. Là où l'on croirait l'observer, il n'y a qu'un fait secondaire dû au déplacement d'accent conforme à la loi de F. de Saussure. C'est ce qui arrive pour r. четы́ре, четырёхъ, s. *čètiri*, *četiríjŭ*, comme on l'a montré dans ces *Mémoires*, XI, 350.

L'existence d'un type Mob. opposé à un type Im. — ou plutôt à deux types Im., l'un baryton, l'autre oxyton —, telle qu'on l'observe en slave et en baltique, repose sur un état indo-européen à peu près semblable, ainsi qu'on l'a déjà noté *M.S.L.*, VIII, 172 et suiv.; car les faits baltiques et slaves ne sauraient s'expliquer par un développement récent, tandis que, en revanche, l'état de choses védique et l'état de choses grec s'expliquent bien en partant d'un état pareil en gros à l'état slave. L'immobilité du ton dans le type thématique tout entier et dans une notable partie du type athématique suffisait évidemment à fixer le ton à une place toujours la même dans le

reste du type athématique, où dominait originairement la mobilité.

Les termes de parenté en *-r-* fournissent sans doute des exemples des trois types Mob., Im. oxyton et Im. baryton en indo-européen.

Le nom de la «mère» et celui de la «fille» appartiennent au type Mob. La forme de *μήτηρ*, *μητρός* qu'offre le grec prouve peu, parce qu'elle entre dans la règle générale suivant laquelle tout thème monosyllabique a le ton sur la désinence aux cas obliques : *μητρός* est accentué comme *ἀνδρός*, *κυνός*, *δορ(ϝ)ός*, *(ϝ)αρνός*, etc. Mais *θυγάτηρ* (voc. *θύγατερ*), *θυγατρός*, *θύγατρες*, *θυγατρῶν* est probant; l'accentuation ancienne s'est maintenue ici, d'une manière entièrement exceptionnelle, grâce au voisinage de *μήτηρ*, *μητρός*. Le védique a normalisé en mettant le ton uniformément sur la finale : *mātā́*, *mātúḥ*; *duhitā́*, *duhitúḥ*; le germanique a de même généralisé l'oxytonaison : v.-isl. *móðer*, v.-sax. *mōder*, v.-h.-a. *muoter*. En lituanien, ces deux mots sont du type Mob. : *mótė̃*, *motẽrs*, *móters*, *moterį̃*; *duktė̃*, *duktẽrs*, *dùkters*, *dukterį̃*. Il y a aussi des restes de la mobilité de l'accent en slave au pluriel, mais dans des conditions qui les rendent peu probants, à cause de l'influence analogique des thèmes en *-ĭ-* : r. мáтери, дóчери, gén. матерéй, дочерéй.

Le type Im. oxyton est représenté par le nom du «père», qui n'est malheureusement pas conservé en baltique et en slave : skr. *pitā́*, *pitúḥ* (qui a sûrement influé sur le traitement de *mātā́*); gr. *πατήρ*, *πατρός*; got. *fadar*, v.-isl. *faðer*, v.-sax. *fadar*, v.-h.-a. *fater*. L'accord du grec et du védique montre la fixité du ton dans ce mot.

Le type Im. baryton est attesté par le nom du «frère», dont la forme en *-r-* n'est pas conservée en lituanien et en slave. On a : skr. *bhrā́tā*, *bhrātuḥ*; gr. *φράτωρ*, *φράτορος* (*φρᾱτήρ* est sans doute analogique, cf. *δώτωρ* et *δοτήρ*, etc.); got. *broþar*, v.-isl. *bróðer*, v.-sax. *brōthar*, v.-h.-a. *bruoder*.

Le sanskrit et le grec ont conservé très peu de traces du mouvement du ton entre la syllabe initiale d'un thème de deux syllabes ou plus et la fin de mot. Seuls, des mots isolés et nettement anomaux ont gardé trace de faits de ce genre. Le plus remarquable en sanskrit est *púmān*, *púmāṃsam*, dont le génitif singulier est *puṃsáḥ*; ce qui enlève un peu de sa valeur à ce bel exemple, c'est que le thème faible *puṃs-* est monosyllabique. On connaît aussi le féminin *cátasraḥ*, en face de *catasṛ́bhiḥ*, qui est plus remarquable parce que *catasṛ-* est trisyllabique. De plus le type Mob. s'est maintenu dans les noms qui comportent une variation de thèmes au cours de leur flexion, et où par suite la normalisation de la place du ton ne s'imposait pas. Le contraste de

pánthāḥ, *pánthām* et de *pathíbhiḥ*, *pathíṣu* est frappant; on a aussi le génitif *patháḥ*, mais il ne prouve pas, parce que le thème *path-* est monosyllabique et que l'accentuation *patháḥ* est normale dans ces sortes de thèmes. Parmi les neutres, les exemples sont nets : *yákṛt*, *yaknáḥ*; *çíraḥ*, *çīrṣṇáḥ*; *çákrt*, *çaknáḥ*; *ákṣi*, *akṣṇáḥ*; *sákthi*, *sakthnáḥ*; *ásṛk*, *asnáḥ*; les mots où il n'y a pas opposition de place de ton, *údhar*, *údhnaḥ* et *áhar*, *áhnaḥ*, sont exceptionnels. Il va sans dire que des exemples comme *yákṛt*, *yaknáḥ* ne prouvent pas la variation de la place du ton à l'intérieur de la flexion d'un même thème; mais la concordance avec l'accentuation de lit. *ākmeni*, *akmeñs* demeure frappante.

Ceci posé, il faut déterminer comment on a pu passer de l'état indo-européen à l'état grec et à l'état védique.

Pour les thèmes monosyllabiques, les choses sont claires : le type Mob. y a pleinement subsisté; il y est même devenu général, et l'on a skr. *pádam*, *pádaḥ*, gr. *πόδα*, *πόδες*, en face de skr. *padáḥ*, *padám*, gr. *ποδός*, *ποδῶν*. On observe cependant entre l'état de choses védique et l'état grec une différence notable. Sont seuls considérés comme monosyllabiques et traités comme tels en védique les thèmes qui sont monosyllabiques dans tout le cours de la flexion, comme *pād-*; mais un thème qui est en partie dissyllabique, comme *ç(u)vān-*, de *ç(u)vā*, *ç(u)vānam*, ne comporte pas le ton sur les désinences aux cas faibles, et l'on a génitif-ablatif singulier *çúnaḥ*. En grec, au contraire, il suffit que le thème du génitif soit monosyllabique pour que la règle s'applique, et l'on a au génitif *κυνός*, en regard de *κύων*, accusatif singulier *κύνα*. C'est ce contraste qui explique l'accentuation de gr. *μητρός*, *δορ(ϝ)ός*, etc. Ce désaccord est intéressant à observer : il tend à prouver que les faits védiques et grecs résultent de deux normalisations indépendantes. — Les faits lituaniens et slaves montrent que le déplacement du ton dans les thèmes monosyllabiques, qui est normal en grec et en védique, ne doit pas être interprété comme un déplacement entre syllabe prédésinentielle : syllabe désinentielle, mais comme un déplacement entre initiale : finale.

Quant aux thèmes polysyllabiques, les faits sont compliqués.

Il y a tout d'abord en sanskrit et en grec des noms à ton immobile conservés en grand nombre; et le type Im. a attiré à lui beaucoup d'autres mots qui appartenaient sans doute originairement au type Mob. Il est possible par exemple que skr. *pátiḥ* et gr. *πόσις* résultent d'une normalisation en regard de lit. *pāti*, *pāti*, *patẽs*; de même skr. *áçmā*, *áçmānam*, et gr. *ἄκμων*, *ἄκμονα*, avec place de ton invariable dans toute la flexion, en regard de lit. *akmũ*, *ākmeni*, *akmeñs*; mais il est possible aussi que le litua-

nien ait étendu le type Mob., et le fait qu'un génitif anomal comme véd. *áçnaḥ* a le ton à la même place que *áçmā* indique sans doute que ce mot a toujours été du type à ton immobile dans toute la flexion.

Si le ton n'est pas sur l'initiale du mot, il reste en général sur l'élément final du thème en védique et ne passe sur la désinence que si le degré vocalique zéro de l'élément prédésinentiel ne laisse au ton aucune voyelle ou sonante voyelle sur quoi reposer, comme il est arrivé dans le type gr. πατρός, πατρί, skr. *pitré*; on a donc génitif singulier *brahmáṇaḥ*, *uṣásaḥ*, *kravíṣaḥ*, *vidúṣaḥ*, etc., mais *mahimnáḥ*, etc., et de même datif singulier *dātré*, etc. Le grec procède de même. Le ton ne passe sur la finale, hors le cas de nécessité indiqué, que dans les thèmes védiques en *-nt-*, *bṛhán*, *bṛhántam*, *bṛhataḥ*; *kṛṇván*, *kṛṇvántam*, *kṛṇvataḥ*; etc.; il n'y a pas de quoi fonder sur ce cas unique le principe d'un déplacement entre syllabe prédésinentielle et syllabe désinentielle; il est au moins possible que la flexion en *-nt-* ait subi l'influence des participes fréquents : *sán*, *sántam*, *sataḥ*; *yán*, *yántam*, *yataḥ*, où le déplacement est normal, puisque le thème est monosyllabique; au contraire, par une généralisation inverse et en dépit de la règle générale qui s'étend jusqu'au cas de κυνός, le grec a fait ὤν, ὄντα, ὄντος, d'après φέρων, φέροντα, φέροντος; ἰών, ἰόντα, ἰόντος, etc. La comparaison du type des participes présents skr. *kṛṇvántam*, *kṛṇvataḥ* avec les participes parfaits *cakṛvâṃsam*, *cakrúṣaḥ*, qui ont la même structure vocalique, montre bien que l'accentuation de *kṛṇvataḥ* est secondaire. Cette conclusion concorde du reste avec celle qu'indiquent les formes archaïques *catasṛ́bhiḥ* et *pathíbhiḥ*, *pathíṣu*.

Il y a désaccord entre le traitement de gr. λιμένων, skr. *brahmáṇām* et celui de lit. *akmeniū̃*, tandis que celui-ci concorde avec le type des thèmes monosyllabiques : skr. *padâm*, gr. ποδῶν. Les faits dont on dispose ne sont pas assez nombreux pour permettre de résoudre cette contradiction. Le type védique et grec procède sans doute de l'influence du type des thèmes oxytons à ton immobile.

Il y a entre le védique et le grec, d'une part, le baltique et le slave, de l'autre, une autre contradiction. Dans la mesure où les faits qu'on possède permettent d'en juger, le nominatif singulier grec a le ton à la même place que l'accusatif, soit μία, μίαν, en face de μιᾶς; en lituanien, le nominatif est au contraire oxyton, et le cas de r. голова́, s. *gláva* conduit à la même conclusion pour le slave. Le védique se comporte comme le grec : *púmān*, *púmāṃsam* en face de *puṃsáḥ*; *pánthāḥ*, *pánthām*, en face de *pathíbhiḥ*. Ici encore, on dispose de trop peu de faits pour résoudre la contradiction. Il est à noter que, en lituanien, le nominatif et l'ac-

cusatif se sont entièrement séparés dans les thèmes consonantiques, et que l'on a lit. *ākmenį*, *sēserį*, avec le même vocalisme que le génitif *akmeñs*, *seseĩs*, en face du nominatif *akmṹ*, *sesṹ* (il y a là évidemment une innovation), tandis que l'indo-iranien, qui oppose les cas forts, nominatif et accusatif, aux cas obliques, génitif, datif, etc., représente l'état de choses ancien. Mais on ne peut rien tirer de ce fait de vocalisme en ce qui concerne la place ancienne du ton.

On n'arrive donc pas à se rendre un compte exact de l'état de choses indo-européen, sans doute assez complexe, sur lequel reposent les faits attestés : le védique, le grec, le slave et le baltique ont normalisé, chacun à sa manière, et il n'est plus possible de déterminer d'une manière précise l'état initial. Mais on a le droit de supposer que la flexion des thèmes athématiques comprenait un type à ton mobile et deux types à ton immobile, l'un baryton, l'autre oxyton. Les types Im. ont tendu à prévaloir en védique et en grec, le type Mob. en baltique et en slave.

Comme on l'a déjà noté ailleurs, les thèmes que le védique et le grec accentuent différemment se dénoncent par là comme ayant appartenu au type Mob. En effet, pour qui a remarqué combien le ton forme partie intégrante du mot indo-européen, une différence de place du ton appelle une explication autant que toute autre divergence des formes. Le contraste de skr. *paraçúḥ* et de gr. *πέλεκυς*, de skr. *bāhúḥ* et de gr. *πῆχυς* appelle nécessairement une explication; les deux accentuations sanskrites *mátiḥ* et *matíḥ* s'expliquent par un ancien type Mob. tel que celui de lit. *atmintìs*, *ātmintį̀*. Dès lors la concordance de la place du ton dans skr. *gátiḥ* et gr. *βάσις*, ou la discordance dans skr. *kṣitíḥ* et gr. *κτίσις* sont choses fortuites. Malheureusement, le nombre des thèmes isolés de type athématique où le védique et le grec se laissent exactement superposer est petit; et la plupart appartiennent à des types définis, où la place du ton est réglée, et sans doute de la série Im., comme skr. *jánaḥ*, gr. *γένος*.

Rien, d'ailleurs, n'est plus difficile que de déterminer la place ancienne du ton dans les mots. Soit, par exemple, le mot skr. *áviḥ*, gr. *οἶς* (ancien *ὄις*), lit. *avìs*; il n'y a pas de mot plus sûrement indo-européen; la forme même du génitif concorde en grec et en sanskrit : véd. *ávyaḥ*, gr. *οἰός*; or la place du ton diffère, on le voit; et ni le sanskrit ni le grec ne prouvent rien ici; le sanskrit a obéi à sa tendance générale, qui est de normaliser la place du ton; le grec *οἰός* a l'accentuation attendue dans un thème monosyllabique comme l'est *ὀϝ-* (cf. ci-dessus, p. 76). Quant au lituanien, *avìs* y est du type Mob. : acc. *āvį̀*, gén. *avẽs*; mais le mot n'y a pas conservé sa flexion ancienne, telle que la montrent le védique et le grec, et il a passé au type normal en *-i-*, avec

l'accentuation de type Mob., qui en lituanien est usuelle dans les mots à première syllabe brève ou intonée douce. En somme, aucune des trois langues ne permet de conclure à l'état indo-européen; or, il s'agit d'une des identités les plus parfaites qu'offrent les langues indo-européennes. — Il n'est pas évident que skr. *avikā* et sl. *ovĭca* ne soient pas deux développements indépendants de l'ancien thème **owi-*; en tout cas, le mot est oxyton en védique, et c'est un mot de type Mob. en slave : r. овцá, óвцу, s. *óvca*, *ôvcu*; le mouvement d'accent slave n'est sûrement pas phonétique ici, puisqu'il s'agit d'un trisyllabe en slave commun.

On ne peut rapprocher que les procédés généraux du védique, du grec, du baltique et du slave. Ces procédés concordent en gros; mais les divergences sont telles qu'il est impossible de reconstituer avec quelque détail l'état indo-européen.

Le type thématique ne comporte aucune variation de place du ton à l'intérieur de la flexion d'un même thème. Seul, le vocatif fait exception; mais c'est un cas à part, souvent atone dans la phrase védique, et qui, dans les situations où il reçoit le ton en védique, le reçoit sur l'initiale d'une manière universelle, quelle que soit l'accentuation du reste de la flexion; une accentuation comme celle de gr. *ἄδελφε*, maintenue à titre exceptionnel parce qu'il s'agit d'un terme de parenté, ne saurait être invoquée pour établir un mouvement du ton à l'intérieur de la flexion de type thématique. Le vocatif une fois mis à part, comme il convient, le védique et le grec fournissent des témoignages absolument concordants sur l'immobilité du ton dans la flexion thématique. Il y a, il est vrai, quelques mots pour lesquels le grec et le védique ont le ton à des places différentes; le plus frappant est skr. *ájraḥ* en face de gr. *ἀγρός*; ces exemples sont inexpliqués; ils doivent résulter de quelque déplacement secondaire du ton. Ils montrent, on le notera en passant, qu'on ne saurait rien conclure de la différence de place de l'accent entre skr. *dhūmáḥ* et s. *dȋm*, *dȋma*.

Le témoignage du grec et du védique est du reste confirmé, en ce qui concerne le principe, par le slave et le lituanien. Le ton reste à la même place dans toute la flexion du singulier des anciens thèmes en *-o-* en slave et en lituanien; les déplacements qu'on observe en lituanien n'ont lieu qu'en vertu de la loi de F. de Saussure; en slave, où le type thématique comporte des formes oxytonées et des formes barytonées, la coïncidence de r. волкъ, вóлка, s. *vũk*, *vũka* avec skr. *vṛ́kaḥ* et got. *wulfs* est donc significative; de même r. зубъ, зýба, s. *zũb*, *zûba*, cf. skr. *jámbhaḥ*, gr. *γόμφος*. Il se trouve, par hasard, qu'aucun substantif slave

oxyton de ce type ne recouvre exactement un nom indo-européen connu. Il n'y a rien à tirer des noms lituaniens, puisque le type baryton, qui était à l'origine le plus fréquent sans doute, a été généralisé; dès lors lit. *vil̃kas*, *žam̃bas*, etc. n'ont aucune valeur probante. Mais la fixité constante de place de l'accent de lit. *vil̃kas*, *vil̃ką*, *vil̃ko* s'oppose à la mobilité de l'accent dans un mot comme lit. *sūnùs*, *súnų*, *sūnaũs*. Les mouvements d'accent, là où il s'en produit, proviennent de l'introduction dans le type thématique de formes de thèmes en *-ŭ-*, ainsi dans r. волкóвъ, comme on l'a vu ci-dessus, p. 74. L'hypothèse de M. Agrell, *Intonation und Auslaut im Slav.*, p. 106, suivant laquelle l'accentuation de la finale russe -овъ proviendrait d'un déplacement phonétique est arbitraire et contraire à tout ce que l'on sait d'ailleurs.

Le mouvement d'accent est réel et ancien dans les substantifs neutres; soit r. селó, сёла, et s. *sèlo*, *sẽla*; r. дѣло, дѣлá, bulg. дѣло, дѣлá; r. пóле, поля́ et s. *põlje*, *pòlja*; r. óзеро, озерá (et озёра), s. *jẽzero*, *jezèra*, bulg. éзеро, езерá; etc.; et de même r. нéбо, небесá, s. *nẽbo*, *nebèsa*; s. *ìme*, *imèna* et r. и́мя, именá, etc. L'explication a été fournie depuis longtemps par Joh. Schmidt, dans ses *Pluralbildungen* : la forme qui sert de nominatif-accusatif pluriel neutre en indo-européen est en réalité un nominatif-accusatif singulier de thème en *-ā-* à valeur collective, c'est-à-dire que la variation de place du ton a lieu, non entre deux formes casuelles d'un thème en *-o-*, mais entre un thème en *-o-* et un thème en *-ā-*. Le mouvement n'a du reste pas lieu dans tous les mots : on a par exemple r. гóрло, гóрла, s. *grȋlo*, *grȋla*, et r. копы́то, копы́та, s. *kòpito*, *kòpita*, par exemple. Il n'y a donc pas ici exception au principe ferme de l'immobilité du ton dans la flexion d'un thème de type athématique; il est au contraire frappant que le seul mouvement de ton sûrement observé coïncide avec une différence de thème.

Certains noms russes du type de волкъ ont un pluriel en -a, toujours accentué sur -a, par contraste avec la forme du singulier; les autres langues slaves et notamment le tchèque fournissent des formes analogues, ce qui garantit le caractère slave commun du fait (voir Gebauer, *Hist. Mluv.*, III, 1, p. 53). Ces pluriels en -a ne sont peut-être pas tous de même origine. La plupart sont d'anciens «pluriels neutres» pareils aux précédents, comme lat. *loca* en face de *locus*; dans ceux-ci, le contraste d'accentuation avec le singulier n'a rien que d'attendu, et l'on n'est pas surpris de trouver ainsi : вéчеръ : вечерá (cf. gr. ἕσπερος : ἑσπερα (τὰ) pour la forme; le féminin grec ἑσπέρα n'a pas avec ἕσπερος la différence d'accent qu'on observe entre φῦλον et φυλή par exemple; ceci dit bien entendu sans indiquer une communauté d'origine de sl. *večerŭ* et de gr. *Fέσπερος*); r. гóлосъ, голосá;

годъ, года́; цвѣтъ, цвѣта́; etc. (voir B. Delbrück, *Vergl. Synt.*, I, p. 123 et suiv., et, pour le slave, p. 126 et suiv.; et, moins nettement, Brugmann, *Grundr.*, II², 2, p. 102, § 100). D'autres pluriels russes en -a reposent peut-être sur d'anciens nominatifs-accusatifs duels; ainsi r. бе́регъ, берега́, рогъ, рога́; alors le déplacement d'accent serait dû, au moins à l'origine et en principe, à un déplacement phonétique : le cas serait le même que celui du nominatif-accusatif duel lit. *bùtù*, du type Im. (nom. plur. *bùtai*). Ni dans un cas ni dans l'autre, il n'y a, on le voit, infraction à la règle générale de l'immobilité de l'accent dans le type thématique.

Les faits lituaniens sont malheureusement difficiles à interpréter et à rapprocher des faits slaves. En regard du singulier, toujours baryton, on a au pluriel des thèmes en *-ă-*, soit l'accentuation initiale, ainsi dans *bùtai*, *tìltai*, soit l'accentuation finale, ainsi dans *dẽvaĩ*, *kotaĩ* (sing. *dẽvas*, *kótas*). Comme le lituanien a perdu la distinction du masculin et du neutre, on a pu se demander si le pluriel en *-ai* ne représenterait pas en quelque mesure un ancien neutre (voir Hirt, *I. F.*, X, 48 et suiv.); en effet, le type thématique ne comportant pas plus d'opposition d'accent entre le singulier et le pluriel qu'entre les divers cas du singulier, les oppositions *dẽvas* : *dẽvaĩ*, *kótas* : *kotaĩ* sont choquantes et appellent une explication. Le parallélisme de r. вéчеръ : вечерá et de lit. *vãkaras* : *vakaraĩ* est remarquable.

Il serait d'autre part à noter que l'accusatif pluriel lit. *kótus*, *eĩžilus* est la seule forme du pluriel qui, dans le type Mob. des noms thématiques, n'ait pas l'oxytonaison; or, c'est précisément la forme qui ne peut pas sortir du neutre. Ce qui diminue un peu la portée de cette remarque, c'est que les accusatifs lituaniens sont tous barytons et qu'on a de même *gálvas*, *ãßakas* dans les thèmes en *-o-*, et ainsi partout; mais il ne faut pas attribuer à l'objection trop de portée; car, dans tous les autres pluriels, le nominatif et l'accusatif pluriels ont des accentuations concordantes : *gálvos* et *gálvas*, *ßìrdys* et *ßirdis*, *súnūs* et *súnus*, *ãkmens* et *ãkmenis*, tandis que, précisément, dans les thèmes en *-ă-*, il y a désaccord systématique entre le nominatif et l'accusatif pluriels, et c'est précisément ce désaccord qui est significatif.

Il est arbitraire de dire, comme le fait M. Endzelin, *Славяно-балтійскіе этюды*, p. 139, que lit. *dẽvaĩ* (cf. skr. *devấḥ*), *kotaĩ* représentent d'anciens thèmes oxytons; très peu d'exemples viennent à l'appui; et les exemples contraires ne manquent pas, ainsi *sapnaĩ* en face de skr. *svápnaḥ*, v.-isl. *suefn* et même de gr. *ὕπνος*; *vilkaĩ* en face de skr. *vṛ́kaḥ*, got. *wulfs*; *varnaĩ* en face du génitif r. вóрона, s. *vrâna*; etc.; et l'on ne voit pas pourquoi,

seul, le nominatif pluriel aurait conservé l'ancienne oxytonaison, en regard du singulier *kótas* et du duel *kótu*.

Pour expliquer l'élimination de la 3e personne du pluriel en baltique (laquelle a entraîné secondairement l'élimination de la 3e personne du duel), on est obligé d'admettre que, en baltique comme dans la langue de l'Avesta, la forme de collectif neutre a été généralisée au nominatif pluriel des masculins de type thématique; la doctrine de M. Endzelin, *loc. cit.*, p. 139 et suiv., suivant laquelle le letto-lituanien aurait confondu les 3es personnes du singulier et du pluriel pour échapper à la confusion — nullement gênante — de la 3e personne du pluriel et du gérondif est évidemment inadmissible. Sans doute la 3e personne du pluriel a été éliminée en vieux-prussien comme en letto-lituanien; mais c'est que, en vieux-prussien comme en letto-lituanien, la forme en *-ai* a servi pour le pluriel neutre, et ceci a entraîné, en vieux-prussien comme en letto-lituanien, l'élimination de la distinction du masculin et du neutre au singulier; dans les catéchismes, il n'y a plus que des traces du singulier neutre en *-an*, qui est si courant dans le Vocabulaire (voir les exemples dans Trautmann, *Die altpreuss. Sprachdenkmäler*, p. 214 et suiv.); un mot comme v.-pr. *wīrds* des catéchismes est un ancien neutre, à en juger par lat. *uerbum* et got. *waurd*; le pluriel *wirdai*, dont la forme est commune au masculin et au neutre, a entraîné *wīrds* au singulier, et par suite l'emploi de *wirdans* à l'accusatif pluriel (voir Trautmann, *loc. cit.*, p. 219). Le vieux-prussien a gardé des formes de neutres en *-ā*, et ces formes sont encore fréquentes dans le Vocabulaire; mais on ignore si, dans le dialecte du Vocabulaire, la 3e personne du pluriel avait disparu.

L'accentuation sur la finale des nominatifs lit. *vardaĩ*, *vartaĩ* (cf. le pluriel neutre v.-pr. *warto* Voc.), *namaĩ* (cf. r. plur. домá) est chose frappante; *sẽtaĩ* (de *sẽtas*), *ženklaĩ* (de *žénklas*), *dugnaĩ* (cf. v.-sl. *dŭno*), par exemple, sont d'anciens neutres; *kaklaĩ* répond à véd. *cakrá*, qui s'oppose à gr. *κύκλος* (avec un collectif *κύκλα*). On conçoit bien que lit. *javaĩ* représente un ancien collectif neutre en regard de skr. *yávaḥ* «blé». Le pluriel lit. *ragaĩ* suggère dès lors l'idée que r. рогá représenterait un collectif plutôt qu'un ancien duel.

Il y a donc tout lieu de croire que le pluriel en *-ai* des noms lituaniens en *-as* représente un ancien collectif neutre; la forme *-ai* de ce collectif, qui ne se retrouve nulle part ailleurs en indo-européen, demeure malheureusement énigmatique.

Dans les adjectifs de type thématique comme dans les substantifs du même type, le ton était immobile au cours de la flexion

d'un même thème indo-européen; et même le thème féminin a le ton à la même place que le thème masculin-neutre correspondant en védique et en grec, ainsi : skr. *návaḥ*, *návam* et *návā*, gr. *νέος*, *νέον* et *νέᾱ*, ou skr. *dīrghấḥ*, *dīrghám* et *dīrghấ* et gr. *δολιχός*, *δολιχόν*, *δολιχή*. A en juger par le lituanien, cette accentuation du féminin proviendrait d'une normalisation, car, en lituanien, le féminin de l'adjectif est du type Mob. Le grec *μία*, *μιᾶς* donne lieu de supposer que le lituanien avait gardé l'état de choses ancien; Chœroboscus enseigne l'accentuation Πλάταια, Πλαταιᾶς, du moins pour l'ionien. L'accentuation du féminin anomal skr. *pấliknī*, en face de *palitấḥ*, mérite l'attention à cet égard, et de même *çyénī* en face de *çyetấḥ*; on a au contraire *róhitaḥ*, *róhiṇī*; *háritaḥ* et *háriṇī*, *háriknī*; *ásitaḥ* et *ásiknī*; *pátiḥ* (cf. gr. *πόσις*) et *pátnī* (cf. gr. *πότνια*). En quelque mesure que le type Mob. ait existé dans les féminins en *-ā-*, le nominatif devait avoir en slave l'accent sur la finale du nominatif des féminins dans tous les thèmes dissyllabiques dont la première syllabe avait une tranche vocalique brève ou intonée douce. En regard de gr. *νέᾱ*, skr. *návā* et du neutre r. но́во, on attend donc r. новá, qu'on a en effet; la forme новá a entraîné le neutre новó, qu'on trouve aussi en russe; inversement, le serbe a rétabli *nȏva* d'après *nȏvo*. Les anciens thèmes oxytons subsistent au contraire : r. босъ, босá, босó, s. *bôs*, *bòsa*, *bòso*, en face de v.-h.-a. *bar*, v.-isl. *berr*; r. чернъ, чернá, чернó, s. *crn̂*, *cŕna*, *cŕno*, en face de skr. *kṛṣṇấḥ*. Lorsque la première syllabe d'un ancien oxyton est intonée rude, il se produit des flottements; ou l'intonation se maintient, et l'analogie entraîne un recul d'accent au moins partiel, ou l'intonation change. On a ainsi d'une part, en regard de skr. *pūrṇấḥ*, lit. *pìlnas*, r. полóнъ, полнá, полнó (et пóлно), qui garde l'état de choses ancien, et s. *pȗn*, *puna*, *pȗno*, qui a subi un déplacement comparable à celui qu'on observe dans le féminin s. *nȏva*; et, en regard de skr. *dīrghấḥ*, lit. *ìlgas*, on a r. дóлогъ, долгá, дóлго (avec déplacement partiel) et s. *dȕg*, *dȕga*, *dȕgo* (avec déplacement complet); mais, en regard de skr. *jīváḥ*, lit. *gývas*, on a r. живъ, живá, живó (avec déplacement partiel), et s. *žîv*, *žíva*, *žívo* (avec changement d'intonation); en regard de lit. *nūgas*, on a r. нагъ, нагá, нáго (avec déplacement partiel de l'ancienne accentuation présumée) et s. *nâg*, *nága*, *nágo*. Les formes déterminées de l'adjectif dont l'accentuation et l'intonation ont été fortement altérées, comme on l'a noté ci-dessus, p. 69, ont certainement beaucoup contribué à troubler l'accentuation des adjectifs en slave.

Il n'existe malheureusement aucune étude précise et détaillée de l'accentuation slave comparée à l'accentuation indo-euro-

péenne. Les faits indiqués ici montrent que, une fois la part faite aux déplacements phonétiques régis par la loi de F. de Saussure, les données du slave apportent à la connaissance des mouvements du ton dans la déclinaison indo-européenne des indications de première importance.

A. Meillet.

LES CONSONNES INTERVOCALIQUES EN TAMOUL.

Burnell a dès 1872 signalé (*Ind. Antiq.*, I, p. 309 et suiv.) un passage où Kumārila Bhaṭṭa cite dans son commentaire sur le *Mīmāṃsasūtra* (I, 3, 9), écrit vers la fin du VII^e^ siècle, quelques mots dravidiens. M. P. T. Srinivas Ayengar, de Vizagapatam, vient de donner dans l'*Indian Antiquary* de juin 1913 (p. 200-201) une nouvelle lecture de ce passage, plus correcte que celle de Burnell. La voici :

Tadyathā drāviḍādibhāṣāyām eva tāvadvyaṅjanāntabhāṣāpadeṣu svarāntavibhaktistrīpratyayādikalpanābhiḥ svabhāṣānurūpān arthān pratipadyamānāḥ dṛçyante. Tadyathā odanaṃ cor ity ukte corapadaṃ kalpayanti. Panthānam atar ity ukte atara iti kalpayitvāhuḥ satyaṃ dustaratvāt atara eva panthā iti. Tathā pāp çabdam pakārāntaṃ sarpavacanam; akārāntaṃ kalpayitvā satyam pāpa evāsau iti vadanti. Evam mālçabdaṃ strīvacanaṃ mālā iti kalpayitvā satyam ity āhuḥ. Vairçabdaṃ ca rephāntam udaravacanaṃ vairiçabdena pratyāmnāyaṃ vadanti satyaṃ sarvasya kṣudhitasya akārye pravartanāt udaraṃ vairikārye pravartate iti. Tad yadā drāviḍādibhāṣāyām īdṛçī svacchandakalpanā tadā Pārasī Barbara Yavana Raumakādibhāṣāsu kiṃ vikalpya kiṃ pratipatsyante iti na vidmaḥ.

« Ainsi en langue *dravida* etc., dans les mots à finale consonantique, on constate qu'en les arrangeant au moyen d'insertions, par exemple de désinences vocaliques ou de suffixes féminins, on entend des mots dont le sens convient à sa propre langue. Ainsi de *cor* « riz cuit » on fait *cora* [« voleur »]. De *atar* « chemin » on fait *atara* en disant : « C'est vrai, comme il est difficile à traverser [*dustara*], on appelle le chemin *atara* [« intraversable »]. » De même le mot *pāp*, qui termine par un *p*, désigne le « serpent »; en le faisant terminer par *-a* on dit : « C'est

« vrai, il est méchant [*pāpa-*]. » De la même façon, le mot *māl* qui veut dire « femme » devient *mālā* [« guirlande »] : « C'est vrai », dit-on. Et aussi le mot *vair* qui termine en *r* et désigne le « ventre » : on le prononce *vairi* en raisonnant ainsi : « C'est vrai, « en poussant l'affamé au crime, le ventre agit en ennemi [*vairi-*]. » On peut arranger ainsi les mots à sa façon dans le cas de la langue *dravida* etc.; lorsqu'il s'agit des langues perse, barbare, grecque, romaine etc., nous ne savons pas comment les arranger pour aboutir à un sens quelconque. »

De quelle langue proviennent les exemples cités par Kumārila ? On s'accorde à penser qu'il s'agit de tamoul — ou plutôt principalement de tamoul, comme l'indique le groupe *draviḍādi* devant *bhāṣāyām* au singulier. La raison tacite de ce sentiment, raison valable encore aujourd'hui, est que tous les mots cités sont connus en tamoul (*māl* « femme » n'est connu nulle part et peut à la rigueur s'interpréter en tamoul comme extrait de composés mal interprétés; voir l'article de M. Srinivas Ayengar); surtout deux de ces mots, *atar* et *cor*, sont jusqu'à présent inconnus ailleurs qu'en tamoul; enfin il y a l'identité des noms *dravida* et *tamoul*, établie par Caldwell (*Comp. Gram. of Dravidian lang.*[3], p. 8-10) et sur laquelle on reviendra plus bas. Réserve faite des résultats d'une contre-enquête éventuelle sur l'emploi des mots en question, surtout de *atar* et *cor*, dans les autres dialectes dravidiens, on peut tirer du passage de Kumārila quelques indications importantes sur l'histoire de la langue tamoule.

En premier lieu M. Srinivas Ayengar, après Burnell, note que trois des exemples sont fautifs : *ćōru*, *pāmbu*, *vayiṟu* n'ont pas la finale consonantique décrite par Kumārila. Mais rien n'empêche de penser que la voyelle est moderne, malgré MM. Grierson et Sten Konow (*Ling. Survey*, vol. IV, *Muṇḍā-Drav.*, p. 287), qui considèrent cette hypothèse comme aventureuse; d'ailleurs la voyelle manque souvent en tamoul populaire encore aujourd'hui, et disparaît normalement dans les composés et les formes déclinées. Il faut dire aussi que des alternances analogues se constatent d'une langue dravidienne à l'autre : par exemple désinence de pluriel tam. *-gaḷ*, can. *-gaḷu* (populaire *-goḷ*), tél. *-lu*; tam. class. *il* « maison », élargi en *-ilē* comme désinence de locatif, tél. *illu*, kui *iḍu*, tam. *taṇ-ṇīr* (pop. *taṇṇi*) « eau », tél. *nīḷḷu*.

La plus grave des conséquences qu'on peut déduire de la forme des mots cités par Kumārila porte sur la loi de sonorité des occlusives intervocaliques, caractéristique du tamoul. Cette loi bien connue (voir par exemple Caldwell[3], p. 138 et suiv.) peut s'énoncer ainsi : les occlusives *k t p* sont sourdes à l'initiale, et entre voyelles quand elles sont géminées; elles sont sonores

(souvent même spirantes) entre voyelles, sonores aussi après nasales; de même *c* se prononce encore souvent *č* à l'initiale, toujours quand il est géminé, et il est toujours *j* après *ñ* (remarquer aussi l'opposition instructive de tam. *vayiṟu* et can. *basiṟ* «ventre»; cf. Caldwell[3], p. 153; Vinson, *Man. de l. tamoule*, p. 44-45); la même règle s'applique encore à *ṯ* et *ṟ* (compris dans la même catégorie des «lettres fortes», par opposition aux «moyennes» — les liquides — et aux «douces» — les nasales), sous la réserve que ces phonèmes ne se rencontrent pas à l'initiale : on a donc entre voyelles d'une part *ṯṯ* et *tt*, de l'autre *ḏ* et *ṟ*. C'est par suite de l'application de cette loi que des mots sanskrits comme *kathā*, *dantaḥ*, *pāpam* sont représentés en tamoul par *kaḍei* (il n'y a pas d'aspirées en tamoul), *tandam*, *pāḅam* et même *pāvam*. Mise en pleine évidence en tamoul par le système graphique où la sourde ne se distingue pas de la sonore, on soupçonne que cette loi a pu agir dans d'autres dialectes dravidiens : c'est sans doute pourquoi en canara comme en tamoul on rencontre *paḍu-* dans les composés en regard de *pattu* «dix»; mais on ne peut faire état ici d'une histoire que tous soupçonnent et que personne n'a le moyen d'élucider.

En tout cas les formes *pāp* et surtout *aṯar* prouvent, ainsi que MM. Grierson et Sten Konow l'ont indiqué, *l. l.*, p. 288, que cette loi a agi en tamoul postérieurement à l'époque de Kumārila Bhaṭṭa. En effet le mot *aṯar* subsiste en tamoul — et, ainsi qu'on a vu, là seulement, à ce qu'il semble — dans le composé *aṯar-kkōṭ* «vol de grand chemin»; or la prononciation sourde y est garantie pour l'époque de Kumārila par le rapprochement avec la racine sanskrite *tar-*. Quant à *pāp*, c'est la forme commune d'où sortent tam. *pāmbu*, can. *pāvu* et tél. *pāmu*, à côté desquelles Caldwell ([3], p. 202) cite la forme adjective tam. *pāppu-kkoḍi* «serpent-banner». On remarquera la même équivalence dans les noms du «margousier» : tam. *vēmbu*, can. *bēvu*, tél. *vēma*; ou dans tam. *kāmbu*, can. *kāvu* «poignée, tige». On peut donc admettre que la nasalisation après voyelle longue est récente en tamoul dans tous ces mots et que le nom du «serpent» en particulier contenait bien à l'origine un *p* sourd.

Donc il a existé des sourdes intervocaliques en tamoul ancien; on doit même se demander s'il n'y a pas eu une époque où cette langue ne connaissait que des sourdes. Ceci expliquerait qu'en adoptant un alphabet septentrional les Tamouls aient pu abandonner tous les caractères représentant des sonores comme ils ont abandonné les caractères représentant des aspirées. Le témoignage de Kumārila Bhaṭṭa et l'orthographe s'accordent à dénoncer la sonorité des intervocaliques en tamoul comme un phénomène secondaire.

Ce n'est pas tout : si l'on examine l'équilibre phonétique des dialectes indo-aryens vers l'époque de Jésus-Christ, on constate que les occlusives s'y présentent selon le système suivant : plus d'occlusives finales; conservation des initiales anciennes (sourdes et sonores); et, à l'intervocalique, d'une part des géminées (sourdes et sonores) remplaçant les anciens groupes, d'autre part des sonores représentant les anciennes sourdes intervocaliques aussi bien que les sonores. Abstraction faite des aspirées, — qui manquent du reste dans toute l'Inde méridionale, en singhalais, langue indo-aryenne, tout comme en tamoul, — il est impossible de ne pas être frappé du parallélisme des deux systèmes. Du reste, en moyen-indien plus tardif, les intervocaliques sonores se sont spirantisées ou amuïes; les géminées issues d'anciens groupes se sont simplifiées en indo-aryen moderne : de la même façon les sonores intervocaliques du tamoul tendent à devenir spirantes, et les géminées à se simplifier. Il n'est pas jusqu'à la sonorisation après nasale qui ne trouve son équivalent, et à date fort ancienne, dans les dialectes indo-aryens du Nord-Ouest.

Mais si les deux systèmes offrent dans la période médiévale et moderne une histoire parallèle, n'est-il pas possible de leur supposer une histoire parallèle aussi dans le passé? Supposons que les langues sanskritiques de l'Inde centrale ne nous soient connues qu'à l'époque où apparaissent les premiers documents datés du dravidien, et que leurs liens avec l'indo-européen soient ignorés : il serait impossible d'établir un aspect plus ancien de ces langues, où elles auraient connu non seulement des sourdes intervocaliques, mais aussi des groupes de consonnes hétérogènes. Rien ne nous autoriserait par exemple à supposer un *tr-* ancien, soit à l'initiale dans le nom de nombre «trois» : pkr. *tiṇṇi*, hindi, mar. *tīn*, singh. *tun*, etc., soit à l'intérieur dans le nom de la «feuille» : pkr. *patta-*, mar., beng. *pāt*, singh. *pat*, etc.; ou à supposer un *dr* ancien, initial dans pali *doṇi-*, mar. *doṇ*, beng. *dunī*, singh. *deṇa* «auge, bateau»; intérieur dans pkr. *haliddā*, *haladdā*, mar., guz. *haḷad*, hindi *haldi*, singh. *haladu*, etc. «safran». Or, nous sommes à l'égard des langues dravidiennes comme si ces formes récentes seules nous étaient connues; mais rien n'empêche d'imaginer un stade antérieur où elles auraient possédé des groupes consonantiques, comparables à ceux de skr. *tri-*, *pattra-*, *droṇi-*, *haridrā*.

En fait, on observe en tamoul même des assimilations analogues à date moderne (*kt*, *t'k* > *kk*, *ṭd* > *ṭṭ*, etc., voir Vinson, p. 48-49); il est probable qu'elles expliquent certaines alternances à valeur morphologique, comme la formation du thème d'oblique nominal, ou du passé (voir Vinson, p. 111; Grierson, *Ling. Survey*, *Drav.*, p. 291). Outre ces indices, il est un mot où

le groupe ancien semble attesté directement : c'est le nom du tamoul lui-même, dont la forme moderne est *tamiḻ*, et qui a été emprunté très anciennement en sanskrit sous la forme *draviḍa-*, qu'on trouve par exemple dans le Mahābhārata, l'Atharvaveda-pariçiṣṭa et le code de Manou. Tandis que ce mot se conserve tel quel dans la littérature sanskrite et s'impose aux lettrés tamouls qui l'écrivent *tiramiḍa*, il figure déjà sur la table de Peutinger sous la forme *Damirice*, dans le Périple de la Mer Erythrée et chez Ptolémée sous la forme Δαμυρική, c'est-à-dire sans doute *Δαμυρικη (voir Caldwell[3], p. 10; Burnell, *South-Indian Paleography*, p. 51), chez le cosmographe de Ravenne sous la forme *Dimirica*. Ainsi que Caldwell le fait observer, ce passage de *dr-* à *d-* est prâkrit (cf. pali *Dāmilo* dans le Mahāvaṃso). Mais n'est-il pas naturel de supposer qu'il a été tamoul aussi? En tout cas, il est invraisemblable que le nom de *draviḍa-*, qui est d'abord entré en sanskrit, ne soit pas un nom indigène authentique; et d'autre part on ne voit pas sur quel modèle sanskrit préexistant un nom indigène plus semblable à *tamiḻ* aurait été déformé.

La simplification du groupe ancien, si le témoignage des géographes se rapporte bien à l'usage authentique et non aux dialectes indo-aryens, se placerait en tamoul à peu près au même moment qu'en indo-aryen. Quant à l'assourdissement des consonnes, garanti pour l'initiale par la prononciation moderne *tamiḻ*, confirmé pour la position intervocalique par le témoignage de Kumārila Bhaṭṭa, et surtout d'une manière générale par l'absence de sonores dans l'alphabet d'une langue comportant des sonores maintenant et sans doute à date préhistorique aussi, cet assourdissement devrait se placer entre le début de notre ère et l'époque de Kumārila. A quel moment les sourdes sont-elles à leur tour devenues sonores en position intervocalique? On ne sait; mais rien n'empêche de faire descendre cette date assez bas. Le *Naṉṉūl*, écrit vers 1200 de J.-C. (voir Barnett, *Cat. of Tam. books in the Brit. Mus.*, préf., p. III), enseigne encore (III, 20) que dans la transcription du sanskrit la première lettre de chaque *varga* représente les trois suivantes (par exemple *k* vaut *k*, *kh*, *g*, *gh*), non seulement sans distinguer les sonores des sourdes, mais sans marquer non plus aucune différence dépendant de la place dans le mot. L'existence de consonnes géminées intervocaliques y est d'ailleurs reconnue (II, 55), mais sans qu'il soit fait allusion à aucune différence dans l'articulation. Enfin les redoublements de l'initiale des seconds termes de composés (IV, 15 et suiv.), qui semblent marquer une différence entre la consonne initiale et l'intervocalique, ne sont pas probants : ils dépendent de diverses conditions, dont la nature du

phonème précédent (cf. *Ko-pparakesarivarman* en regard de *Madirai-koṇḍa* dans l'inscription de Nandivarman le Pallava, VIII^e^ siècle; voir Hultzsch, *Sth Indian Inscriptions*, II, p. 370); et l'initiale peut être plus intense sans que l'intervocalique doive pour cela être affaiblie.

Jules Bloch.

LA
FAMILLE BETOYA OU TUKANO.

(NOTE COMPLÉMENTAIRE.)

Lorsqu'en 1911 j'ai publié ici-même, en collaboration avec H. Beuchat, une étude sur la famille betoya ou tukano [1], j'avais cru donner la bibliographie complète des travaux se rapportant aux groupes occidental et septentrional de cette famille. Grande fut donc ma surprise quand les hasards d'une recherche bibliographique me firent découvrir récemment un nouveau document important sur la langue des Indiens du Putumayo et du Caquetá [2].

Je crois donc nécessaire de lui consacrer quelques lignes, qui serviront de complément à mon premier mémoire.

M. Jiménez de la Espada, à qui nous devons la publication de ce précieux document composé par un missionnaire anonyme en 1751, l'a fait précéder d'une préface, dont la science linguistique est loin d'égaler l'érudition historique. Il commet en effet une double erreur, la première en affirmant que ce vocabulaire fut composé pour les missions andaquies, la seconde en rattachant l'idiome en question à la famille maypure ou arawak. Dans les missions andaquies, on parlait en effet une langue tout à fait différente du betoya-tukano, autant qu'on peut en juger par le petit vocabulaire composé par Albis [3]. Quant au rapprochement

[1] Beuchat (H.) et Rivet (P.). *La famille betoya ou tucano* (*Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, t. XVII, 1911-1912, p. 117-136, 163-190).

[2] Jiménez de la Espada (M.). *Vocabulario de la lengua general de los Indios del Putumayo y Caquetá* (*Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, 3e époque, 2e année, Madrid, 1898, p. 200-216, 258-263, 427-432, 527-529, 575-577; 3e année, 1899, p. 187-191, 358-362, 518-524).

[3] *The Indians of Andaqui, New Granada. Notes of a traveller, published by José Maria Vergara y Vergara and Evaristo Delgado, Popayan, 1855.* Translated from the Spanish by J. S. Trasher, Esq., for the American ethnological Society (*Bulletin of the American ethnological Society*, vol. I, New-York, 1860-1861, p. 53-72), p. 70-72. J'ai reproduit ce vocabulaire dans mon travail

avec les langues arawak, il ne supporte pas même la discussion. Un examen rapide du vocabulaire montre en effet qu'il y a, je ne dirai pas ressemblance, mais identité entre cette langue générale du Putumayo et du Caquetá et les dialectes betoya de la même région. Aucun doute n'est possible à ce sujet. Aussi n'insisterai-je pas sur ce point.

Le document publié par Jiménez de la Espada ainsi identifié n'en devient que plus intéressant, car il augmente considérablement nos connaissances lexicographiques sur le betoya-tukano. De plus, les quelques remarques grammaticales qui s'y trouvent consignées, bien que très sommaires, complètent et précisent bien des points de mon premier travail. Aussi les résumerai-je ici.

Tous les noms se déclinent de la même façon :

SINGULIER.	PLURIEL.
óko, l'eau	*okó-koa*
oko-kéhe, de l'eau	*oko-koá-kehe*
oko-náyeni, pour l'eau	*oko-koá-nayeni*
oko-ná, à l'eau, dans l'eau	*oko-koá-na*
oko-nákohoni, avec l'eau	*oko-koá-nakohoni*
óko-roye, par l'eau	*oko-koá-roye*

Les pronoms personnels et possessifs sont :

PRONOMS PERSONNELS.	PRONOMS POSSESSIFS.
yeé, je	*yeé-ni*, à moi, mien
múe, tu	*mué-ni*, à toi, tien
kacke, il	*kacke-ni*, à lui, sien
yekina, *mai*, nous	*yekina-ní*, à nous, notre
mosá-koa, vous	*mosa-koa-ni*, à vous, votre
kacke-koa, ils	*kacke-koa-ni*, à eux, leur

Les noms et pronoms personnels placés devant un verbe prennent le suffixe *-pi* ou *-bi* :

ye-bi-bika-ye, *ye-pi-bika-ye*, je parle.

sur *Les familles linguistiques du Nord-Ouest de l'Amérique du Sud* (*L'Année linguistique*, t. IV, 1908-1910, Paris, 1912, p. 117-154), p. 145-148.

Les verbes se conjuguent tous de la même façon, d'après le modèle suivant (*bika* « parler ») :

INDICATIF.

Présent.

Sing.	1re pers.	*yé-pi-bika-ye*
	2e pers.	*mue-pi-bika-ye*
	3e pers.	*kacke-bi-bika-xi*
Plur.	1re pers.	*yekina-bi-bika-ye*
	2e pers.	*mosa-koa-bi-bika-ye*
	3e pers.	*kacke-koa-bi-bika-xí*

Imparfait, parfait et plus-que-parfait.

Sing.	1re pers.	*ye-pi-bika-bue*
	2e pers.	*mue-pi-bika-bue*
	3e pers.	*kacke-bi-bika-bue*
Plur.	1re pers.	*yekina-bi-bika-gue*
	2e pers.	*mosa-koa-bi-bika-bue*
	3e pers.	*kacke-koa-bi-bika-sikoame*, *kacke-koa-bi-bika-bue*

Futur.

Sing.	1re pers.	*ye-pí-bika-zá*
	2e pers.	*mue-pi-biká-e*
	3e pers.	*kacke-bi-bika-xake*
Plur.	1re pers.	*yekina-bika-naá*, *may-bika-naá*
	2e pers.	*muesa-koa-bi-biká-e*
	3e pers.	*kacke-koa-bi-bika-xapue*

IMPÉRATIF.

Sing.	1re pers.	.....
	2e pers.	*mue-pi-bika-me*
	3e pers.	*kacke-bi-bika-xake*
Plur.	1re pers.	*yekina-bi-bika-nú*
	2e pers.	*mosa-koa-bi-bika-xe*, *mosa-koa-bi-bika-me*
	3e pers.	*kacke-koa-bi-bika-xapue*

SUBJONCTIF.

Imparfait.

Sing.	1re pers.	*ye-pi-bika-rexaba*
	2e pers.	*mue-pi-bika-rexaba*
	3e pers.	*kacke-bi-bika-rexaba*
Plur.	1re pers.	*yekina-bika-rexaba*, *may-bika-rexaba*
	2e pers.	*mosa-koa-bi-bika-rexaba*
	3e pers.	*kacke-koa-bi-bika-rexaba*

Plus-que-parfait.

Sing.	1re pers.	*ye-pi-bika-rexahue*
	2e pers.	*mue-pi-bika-rexahue*
	3e pers.	*kacke-bi-bika-rexahue*
Plur.	1re pers.	*yekina-bika-rexahue*
	2e pers.	.....
	3e pers.	*kacke-koa-bi-bika-rexahue*

INFINITIF.

bika, parler

PARTICIPE.

bika-ni, parlant
bika-toka, en parlant
bika-kena, ayant parlé
bika-ienayeni, pour parler (*para hablar* ou *por hablar*)
bika-séroye, par ce qui est parlé (*por lo hablado*)
bika-seé, chose parlée, ce qui est parlé.

Il n'y a pas de conjugaison passive.

La particule *-mai* postposée à un verbe marque la négation :

bika, parler; *bika-may*, ne pas parler;
rai, venir; *rai-mai*, ne pas venir.

L'interrogation est marquée par le suffixe *-ro* :

rayke-ro? es-tu venu?
saháke-ro? as-tu porté?
egake-ro? voulez-vous?

L'étude attentive du vocabulaire permettrait sans aucun doute de faire d'autres remarques intéressantes sur la morphologie de la langue. Je me propose de reprendre plus tard ce travail, cette note n'ayant d'autre but que de réparer un oubli et de signaler aux linguistes un document intéressant.

P. Rivet.

L'EXPRESSION DE LA POSSESSION

DANS

LES LANGUES MÉLANÉSIENNES.

Les langues mélanésiennes font partie, comme on sait, du même groupe que les langues malaises et polynésiennes, parlées depuis Madagascar jusqu'aux îles les plus orientales du Pacifique-Sud. Elles diffèrent des autres par un certain nombre de points, dont le plus remarquable est le suivant : les substantifs y sont divisés en deux classes. La première comprend les noms qui expriment par un suffixe ce que nous appelons le pronom possessif. Ainsi, dans la langue du Nouveau-Mecklembourg, *tama* «père», *a tamagu* «mon père»; *ulu* «tête», *a ulum* «ta tête» (Peekel, *Grammatik der Neu-Mecklenburgischen Sprache*, p. 18). La seconde classe comprend les noms pour lesquels le rapport de possession s'exprime par un mot placé avant le nom. *Mal* «vêtement», *nugu mal* «mon vêtement».

Codrington, dans ses *Melanesian languages*, considère cette division en deux classes comme exhaustive, et de la plus haute importance. Il l'a trouvée, à une seule exception près (Savo, dans les îles Salomon), dans toutes les langues mélanésiennes qu'il a étudiées. Elle a été constatée depuis dans les langues mélanésiennes du détroit de Torrès et de la Nouvelle-Guinée. Ces langues présentent souvent entre elles des différences assez marquées, même sur un territoire restreint, pour que les indigènes qui les parlent aient de la peine à se comprendre les uns les autres, ou ne le puissent pas du tout : mais la division des noms en deux classes s'y vérifie d'une façon constante. C'est un des caractères essentiels par lesquels un parler est défini comme mélanésien.

La première classe (les noms qui prennent le suffixe) se compose des noms qui désignent les membres du corps, les parties d'une chose, les objets en relation étroite avec un homme (ses armes, son filet de pêche, etc.), les relations de parenté, et de

quelques prépositions exprimant des rapports dans l'espace : à côté de, au dessus de, près de, loin de, etc. La seconde classe comprend tous les autres noms.

Cette division, parfaitement claire en principe, comporte cependant des difficultés. Chaque langue présente des exceptions, en plus ou moins grand nombre, qui ne portent pas sur les mêmes noms, et que l'usage seul indique. Ainsi, dans la langue de Mota (Banks islands), particulièrement étudiée par Codrington, *lima* « main » ne prend pas le suffixe, et le mot qui exprime « main gauche » le prend. *Mana*, principe de force ou d'influence, ne prend pas le suffixe. Le mot qui exprime « vessie, urine » ne prend pas le suffixe. Dans la langue fidjienne, les exceptions sont beaucoup plus nombreuses. Mais cette langue, quoique nettement mélanésienne, a subi fortement l'influence des langues polynésiennes voisines, et peut-être ces exceptions s'expliquent-elles par là : Codrington ne compte pas le fidjien au nombre des langues proprement mélanésiennes, dont il donne une courte grammaire.

En outre, quand il ne s'agit ni des parties du corps, ni des relations de parenté, ni des parties d'une chose, mais des objets en rapport étroit avec un homme, il est souvent malaisé pour l'Européen de saisir la raison de la distinction. Ainsi, dans la langue de Mota, *na usuna* « son arc » (*na*, suffixe); *non o wose* « sa rame » (*non*, mot possessif), on ne voit pas pourquoi « arc » prend le suffixe et « rame » ne le prend pas. Aussi, dans les dictionnaires (par exemple dans le dictionnaire de la langue fidjienne, de Hazlewood), fait-on suivre du suffixe *k* (celui de la 1re personne) les mots qui prennent le suffixe.

Ces suffixes, dont Codrington a donné le tableau pour les langues qu'il a étudiées, et qui varient fort peu, sont en général, pour la 1re personne, *g*, *k* ou *ku*; *m* ou *ma* pour la seconde; *n* ou *na* pour la troisième. Dans la langue de Mota : *pane* « main », *na panek* « ma main » (*na* est un article), *na panema* « ta main », *na panena* « sa main », etc. (Codrington, *Melanesian languages*, p. 267). Ces suffixes sont simplement, comme Codrington l'a prouvé, les pronoms personnels sous forme abrégée. Au pluriel, au duel et au triel, les suffixes sont les pronoms personnels sans changement.

Pour les noms de la deuxième classe, c'est-à-dire pour ceux qui ne prennent pas le suffixe, la possession est exprimée par un mot placé devant le nom : ainsi, au singulier, dans la même langue :

1re personne.....	*nok*
2e —	*nom*
3e —	*non*, etc.

Ce mot est composé : 1° du suffixe, que l'on reconnaît, *k*, *m*, *n*, et d'un mot qui est en réalité un nom, et qui signifie « chose appartenant à » : *nok gasal* « mon couteau »; *nok* se décompose en *no* « chose appartenant à » et *k* « moi ».

Mais les langues mélanésiennes ne se contentent pas de cette division des noms en deux classes où la possession s'exprime de façon différente. La seconde classe se subdivise. Elles n'ont pas seulement un nom pour signifier « chose appartenant à ». Elles en ont plusieurs, le plus souvent quatre. Ainsi, dans la langue de Mota, on trouve :

no, chose qui vient du dehors en possession;
mo, chose qui vient en possession du fait de celui qui possède;
ga, possession intime; en général, mais non pas exclusivement, employé pour les aliments;
ma, possession de quelque chose à boire

(Codrington, *Melanesian languages*, p. 270-271). Les quatre formes ne sont pas attestées dans toutes les langues; parfois il n'y en a que trois, ou même que deux (*ibid.*, p. 130-131). Mais on en trouve toujours au moins deux, l'une exprimant un rapport de possession plus étroit, l'autre un rapport plus lâche.

On voit donc que ces langues n'emploient pas ce que nous appelons des pronoms possessifs (mon, ton, leur, notre, etc.). Quand elles disent *uluqu* « ma tête », le suffixe *qu* est un pronom personnel. Quand elles disent *nok siopa* « mon vêtement », *nok* est un nom et non pas un pronom. *Nok*, on l'a vu tout à l'heure, est composé, exactement comme *uluqu*, d'un substantif et d'un suffixe. S'il en fallait une nouvelle preuve, on ferait remarquer que ces mots possessifs prennent l'article comme les autres noms. Codrington a observé avec justesse que le *Pigeon English* donne ici une transcription littérale de l'expression indigène. *Nok siopa* se traduit *shirt belong a me*; ici, *belong* est un nom (chose appartenant à).

Les langues mélanésiennes expriment donc explicitement des modalités de possession qui restent implicites dans les nôtres. Il ne leur suffit pas de dire qu'une chose est à moi. Il faut encore que l'expression indique de quelle façon ou pour quel usage elle est à moi, si elle est une partie de moi ou un objet m'appartenant, si elle est à moi de mon fait ou du fait d'autrui, si elle doit me servir à manger ou à boire. Nos langues se dispensent de ces précisions. Nous disons indifféremment : *mon* paletot, *mon* déjeuner, *ma* mémoire, *mon* doigt, *mon* passé, etc. Elles ne font même pas de distinction entre les deux classes de noms qui, en

mélanésien, prennent l'une le suffixe possessif, et l'autre le nom possessif. Nous disons *mon* bras comme nous disons *mon* billet de chemin de fer. *Mon* n'a sans doute pas identiquement le même sens dans les deux cas. La nuance reste sous-entendue et n'en est pas moins comprise, implicitement.

Mais ces nuances de sens sont si nettement présentes à l'esprit des Mélanésiens que, même pour les noms qui appartiennent à la première classe, il arrive que le pronom ne soit pas suffixé, et que le nom soit traité comme s'il appartenait à la seconde classe : c'est que le rapport exprimé n'est plus le même. Ainsi, en fidjien, *uluqu* «ma tête» (celle qui fait partie de mon corps). Mais *kequ ulu* «la tête qui est à moi» (pour la manger), *noqu ulu* «la tête qui est à moi» (pour la vendre). Dans la langue du Nouveau-Mecklembourg, *a uratigu* «mes muscles», *agu urat* «ma viande» (celle que je vais manger); *a katigu* «mon foie», *agu kat* «mon foie» (que je vais manger).

Ainsi, quand les objets désignés par les noms de la première classe sont possédés en ce sens qu'ils font partie de l'avoir de quelqu'un, ils cessent d'appartenir à cette classe, et la possession s'exprime par le nom possessif, comme lorsqu'il s'agit des noms de la seconde classe. Quand les noms prennent le suffixe, la relation exprimée est tout autre. En réalité, ce n'est pas un rapport de possession qui est alors dans l'esprit de celui qui parle. Lorsqu'il dit «mon pied, mon doigt, mon arc», il ne se représente pas du tout un rapport du même genre que lorsqu'il dit «la viande que j'ai à manger, ou à vendre». Dans ce dernier cas, il s'agit d'exprimer le fait que je possède quelque chose, à titre de propriété, et de propriété aliénable. Je dis que les objets sont à moi parce que j'en puis disposer, et que j'en suis le maître, après que d'autres peut-être les ont possédés déjà; je puis transmettre à mon tour cette propriété à un nouveau possesseur. Mais la relation exprimée par la suffixation du pronom est d'un autre ordre. Elle consiste en une solidarité qui ne peut pas se rompre, en une interdépendance, une participation. *Ma* tête, *uluqu*, signifie : la tête qui est une partie intégrante de moi. Cela ne veut pas dire qu'elle est *à moi* comme celles dont je dispose pour les vendre ou pour les manger; mais qu'elle est *moi*, parce que je sens qu'elle n'est pas sans moi, ni moi sans elle.

Cela étant, l'examen des noms qui font partie de la première classe peut jeter quelque lumière sur des représentations collectives propres aux Mélanésiens. Cette classe comprend les parties du corps; nous venons de voir pourquoi; les membres du corps *sont*, d'une certaine manière, l'individu même dont c'est le corps. Elle comprend aussi les parties d'un objet dans leur rapport

avec cet objet même en tant qu'avec lui elles composent un tout. Ce fait s'explique d'autant mieux que, pour des esprits comme ceux des Mélanésiens, la différence entre les corps vivants et les objets inorganiques n'est pas marquée comme pour nous, et même, dans un grand nombre de cas, s'efface entièrement : il est donc naturel que les parties d'un objet soient considérées comme équivalant aux membres d'un corps. J'ai relevé, dans le dictionnaire de Hazlewood, les mots fidjiens relatifs à des objets, et qui prennent le suffixe; en voici quelques-uns : le bord d'un vêtement, le fond d'une chose (d'un pot, d'une boîte), l'extrémité, la pointe d'un coquillage, l'écorce (d'une noix de coco), le haut ou la surface d'un objet, la partie postérieure d'un objet, le manche de certains objets, les épines d'une plante, la partie médiane d'un objet, la couche où des plantes sont semées, les copeaux ou fragments d'un morceau de bois, la croute, les petits morceaux d'un objet, les vers d'une poésie, la longueur, largeur, couleur d'un objet, l'espace entre les jambes d'une personne, la surface extérieure d'une maison, d'un arbre, etc. La liste de cette catégorie de noms serait fort longue : on voit, par ces exemples, qu'ils expriment tous quelque chose qui ne se sépare pas de l'objet, sinon par abstraction, quelque chose qui ne fait qu'un avec lui, qui ne peut être représenté sans lui, comme la tête ne fait qu'un avec la personne dont elle est la tête.

A la même classe appartiennent en général les noms de parenté. Le Mélanésien dit *mon* frère, *mon* oncle (maternel) de la même façon qu'il dit *mon* œil, *mon* bras; c'est-à-dire qu'il se sent faire partie de son groupe familial de la même manière que le bras fait partie du corps. En d'autres termes, la conscience que l'individu a de lui-même comme individu coexiste avec la conscience qu'il a de lui-même comme membre du groupe; elles se fondent l'une dans l'autre, et, si l'une des deux prédomine, c'est sûrement la seconde. Pour n'en donner qu'une preuve, dans la langue de *Mota*, le mot qui signifie «mère» est celui-là même qui sert à désigner la division du groupe (le sous-groupe) nommée *veve*, en y joignant un signe pluriel (*ra*). «Mère» se dit donc *ra veve*. Ce n'est pas que la parenté d'un homme soit désignée ainsi d'après sa mère, mais au contraire c'est sa mère qui est appelée ainsi comme si elle représentait la division du groupe à laquelle il appartient; comme s'il n'était pas l'enfant d'une femme particulière, mais de toute la parenté pour laquelle elle l'a mis au monde (Codrington, *On social regulations in Melanesia*, *Journal of the Anthropological Institute of Great Britain*, XVIII, p. 308). Ce qu'on peut appeler la famille mélanésienne ne ressemble en rien à la famille européenne. Toute une catégorie de femmes sont les mères d'un enfant donné : chacune de ces femmes est la mère

de tous les enfants de son sous-groupe (cf. Codrington, *The Melanesians*, p. 21 et suiv.).

Sans insister davantage, j'indiquerai seulement que la connaissance de ces institutions permet de voir que certaines irrégularités apparentes sont au contraire des formes parfaitement régulières. Ainsi, dans sa *Grammatik der Neu-Mecklenburgischen Sprache*, p. 68, le missionnaire Peekel remarque que l'on dit *hahin i gu* «ma sœur» (forme suffixée) et *amugu hahin* (forme de la deuxième classe) «ma femme». C'est que la sœur fait partie du même sous-groupe que son frère (la parenté ne compte que dans la ligne maternelle); par conséquent le Mélanésien doit employer dans ce cas le suffixe. La femme étant toujours prise dans l'autre sous-groupe, il est naturel que pour la désigner il n'emploie pas le suffixe.

La première classe de noms comprend encore les mots qui désignent les restes de nourriture, les épluchures de bananes, etc. Dans les sociétés mélanésiennes, comme dans beaucoup d'autres, jamais ces restes ou ces résidus ne sont abandonnés sur les lieux du repas. Chacun emporte soigneusement les siens, dans une petite corbeille suspendue à son bras, et, rentré chez lui, s'assure qu'ils sont brûlés jusqu'à ce qu'il n'en subsiste pas la moindre parcelle. En effet, si un ennemi s'emparait du plus petit morceau de ces restes, il lui suffirait de le remettre à un sorcier, qui aurait ainsi le moyen de faire périr l'imprudent. Comment cela est-il possible? Le langage nous révèle ce qui est dans l'esprit du Mélanésien. Il dit *mes* restes de la même façon (forme suffixée) qu'il dit *mon* bras ou *mon* frère. La relation représentée est du même ordre. Il y a entre les restes de son manger, et lui-même, une participation intime qui fait que toute action exercée sur les restes est une action exercée sur lui-même. «Les restes du manger et l'homme qui a mangé, dans la conception de l'indigène du Nouveau Mecklembourg, sont pour ainsi dire une seule et même réalité; et c'est pourquoi il dira *di te ru iau* «on «m'a enlevé» au lieu de dire *di te ru ra subanagu* «on a enlevé «les restes de mon manger» (Peekel, *Religion und Zauberei auf dem mittleren Neu-Mecklenburg*, p. 103).

Pour une raison analogue, les noms de certains objets, qui sont constamment employés par un homme, appartiendront à la première classe, tandis que les noms d'autres objets, en apparence non moins utiles, ne prendront pas le suffixe possessif. L'explication de cette différence, qui n'apparaît pas d'abord à l'observateur européen, vient de ce que les objets qui prennent le suffixe sont pour l'indigène, ou du moins ont été autrefois pour lui, ce que sont les restes de ses aliments, ses rognures d'ongles, ses cheveux, son sang, ses excréments, etc. : des par-

ties intégrantes de son individualité. Ces objets, en vertu d'une participation intime, *ne font qu'un* avec lui. Au contraire, qu'il s'agisse d'une arme, d'un ornement ou d'un engin qui n'est pas *sien* en ce sens-là, qu'il a acquis d'un autre ou qu'il consentira à vendre, il emploiera naturellement le nom possessif pour exprimer que l'objet est simplement sa propriété.

Il résulte de ce qui précède que, dans les sociétés mélanésiennes, le sentiment de la propriété de certains objets est étroitement uni au sentiment de l'individualité, et qu'il se confond presque avec lui. Le *moi* de chacun n'apparaît pas à lui-même, ni aux autres, comme rigoureusement délimité par la surface extérieure de son corps. Il y a nombre d'*objets* qui participent de la nature de ce moi. Ce sont, en général, outre les excrétions et sécrétions naturelles, les objets qui ont été produits par l'individu, ou qui ont été en contact fréquent avec son corps : ses vêtements, ses armes, ses ornements. Aussi voyons-nous qu'à sa mort on les détruit, soit au moment même où le décès a lieu, soit, le plus souvent, quand les derniers liens sont rompus entre le nouveau mort et le groupe social dont il faisait partie. Presque toujours la maison, ou hutte, qu'il habitait est abattue aussi. Si un homme étranger au groupe y a vécu, sa maison est détruite également quand il meurt. « On peut penser, dit M. Seligmann, que la maison d'un individu marié a été si intimement associée avec le membre d'un clan étranger qui y a vécu, qu'on peut la regarder comme étant devenue en quelque mesure identique avec lui, de sorte qu'après sa mort cette maison est impropre à continuer d'exister parmi les habitants du village » (Seligmann, *The Melanesians of British New Guinea*, p. 13, note 2). De même, « quand un Maori meurt (en Nouvelle-Zélande), ceux de ses vêtements qui ont été portés par lui, ou qui ont été en contact avec lui pendant sa maladie, sont ou brûlés à sa mort ou enterrés avec lui... Mais s'il possède d'autres vêtements en réserve, ceux-ci ne sont pas détruits à sa mort; ils passent à ses héritiers » (Eldon Best, *Maori Eschatology*, *Transactions of the New Zealand Institute*, XXXVIII [1905], p. 159).

Ces objets qui ne « font qu'un », au sens plein de ce mot, avec l'individu, exigent naturellement le même respect que sa personne. Y toucher sans sa permission, c'est le mettre en danger, c'est le blesser, c'est lui infliger le plus mortel outrage. On a vu plus haut le soin que prennent les Mélanésiens des restes de leurs repas. De même, « les indigènes, dit M. Wyatt Gill, sont absurdement sensibles à la menace de *brûler* quoi que ce soit qui

leur appartienne. Il n'y a pas de plus sûr moyen de faire éclater leur colère, que la moindre allusion au fait de brûler un canot, une hutte, ou même un vêtement. Un coup de couteau dans un objet appartenant à un autre est regardé comme exprimant l'intention de donner un coup de couteau à sa personne» (W. W. Gill, *Savage Life in Polynesia*, p. 120). Mais cette extrême sensibilité n'a rien d'absurde s'il s'agit d'objets qui font partie de l'individualité même des indigènes.

Des faits tout semblables ont été recueillis dans des sociétés fort éloignées de celles des îles du Pacifique. Pour ne donner que quelques exemples, en Amérique du Sud, «les anciens Araucans craignaient de se séparer des objets individuels fabriqués par celui qui en faisait usage, comme les armes, les vêtements, etc. Ces objets s'identifiaient à la rigueur avec leur maître, et les laisser entre les mains d'un autre équivalait à lui confier un pouvoir magique... C'est une relation du même ordre que celle qui existait entre une personne et son image» (T. Guevara, *Psicologia del pueblo araucano*, p. 174). En Afrique du Sud, «le manche de la sagaie d'un indigène est *lui*, la lame n'est pas *lui*». Sans doute parce que le manche est en contact fréquent avec sa main (Junod, *The life of a South African tribe*, I, 140, note 3). «Si un homme est mort loin de chez lui, on ne célébrera pas de cérémonie jusqu'à ce que la nouvelle soit tout à fait confirmée. Alors tous ses parents s'assemblent. On creuse un tombeau, on y enterre ses nattes et ses habits. Ces objets, dont il faisait un usage quotidien, et qui ont été souillés par la sueur de son corps, sont *lui-même*» (*ibid.*, p. 165). C'est donc lui que l'on enterre en les mettant, à défaut de son corps, dans la tombe que l'on vient de creuser. Enfin, au Cameroun, «on détruit la maison du mort, et on entasse sur son tombeau tous ses objets domestiques, car, même dans le plus petit morceau de ce que le défunt a employé de son vivant, son âme (*lauona*) continue à vivre; ...en tout ustensile dont un homme a fait usage, subsiste une partie de son *lauona*» (G. von Hagen, *Die Bana* (Kamerun) *Bässler Archiv*, II [1911], p. 108-110). Sous ces expressions il est aisé de retrouver le même sentiment que rapportent les observations précédentes : certains objets font partie de l'individualité de l'indigène, et la mort même ne rompt pas cette participation.

Sans prolonger cette énumération de faits, on peut considérer comme établi qu'il y a là la représentation et le sentiment d'un rapport dont ce que nous appelons «propriété» et «possession» est fort éloigné. C'est bien plutôt une identification de l'objet possédé avec la personne du possesseur. Les langues mélanésiennes ont l'avantage de rendre pour ainsi dire sensible la diffé-

rence entre ce rapport de participation et ce que l'on appelle en général possession. Leur division des noms en deux classes a donc un intérêt sociologique, et une analyse attentive de ce fait linguistique peut contribuer à l'interprétation exacte de certaines institutions des sociétés inférieures.

L. Lévy-Bruhl.

SUR LA PLACE DE «ΓΊΝΟΜΑΙ»

DANS

LA PHRASE D'HÉRODOTE.

J'ai essayé dans un travail antérieur (*Sur la phrase à verbe «être» dans l'ionien d'Hérodote*, Paris, 1913) de prouver que ce dialecte donne une valeur sémantique à la place de εἰμι par rapport au sujet quand ce verbe joue le rôle de verbe d'existence, par rapport à l'attribut et secondairement au sujet quand il est une simple copule.

Dans le premier cas, le verbe suit normalement le sujet; mais il le précède pour apporter un fait tout à fait nouveau.

Dans le cas de la copule, aux six dispositions possibles des trois éléments nécessaires de la phrase : sujet (S), verbe (V), attribut (A), en principe et abstraction faite des cas où la place de S ou de A est imposée par leur nature, correspondent des nuances particulières de la pensée. L'ordre SAV étant l'ordre ordinaire et banal, l'ordre SVA a une valeur de «distinction», opposant un sujet à un autre ou distinguant deux états du même sujet; l'ordre VAS commente une affirmation antérieure, ce commentaire étant dans l'ordre VSA une allégation grave ou surprenante; l'attribut reçoit une valeur particulière de l'ordre AVS et est mis tout particulièrement en vedette par l'ordre très rare ASV.

Qu'arrive-t-il lorsqu'à εἰμι se substitue γίνομαι?

M. Kieckers, dans son livre *Die Stellung des Verbs*, a reconnu : 1° que γίνομαι se place en tête pour introduire dans le récit un fait nouveau (p. 74); γίνομαι est alors, comme il arrive le plus souvent chez Hérodote, le verbe d'existence; 2° qu'il se place le plus souvent à la fin quand il est verbe attributif, notamment quand la proposition qui le contient est précédée d'un autre (p. 142), et il en donne une raison qui s'appliquerait à toutes les propositions : c'est que souvent γίνομαι, précédé d'un sujet, forme une périphrase équivalant à un verbe unique; ainsi κραυγὴ

ἐγένετο = ἀνέκραγον. Il en serait de même d'ailleurs pour ποιοῦμαι.

Cette explication n'est pas convaincante, car le complexe formé de εἰμι et d'un adjectif pourrait plus aisément encore se remplacer par un verbe unique, et pourtant εἰμι précède fort souvent l'attribut, l'ordre n'étant fixe que dans de rares expressions formées d'un sujet et du verbe d'existence, comme λόγος ἐστί « on dit ».

Il n'en est pas moins vrai que, dans l'ionien d'Hérodote, γίνομαι suit presque automatiquement son sujet dans le cas du verbe d'existence, arrive à la fin de la proposition et en général immédiatement après l'attribut dans le cas du verbe attributif. Γίνομαι ne se présente en effet pas dans les mêmes conditions que εἰμι. D'abord la présence de ce dernier a par elle-même une certaine valeur puisque la phrase nominale pure est parfaitement claire; d'autre part, s'il n'est pas aussi atone que *sum* en latin, il ne laisse pas de s'appuyer normalement sur l'attribut (sur le sujet dans le cas du verbe d'existence), et par suite toute place insolite est par là même très significative. Mais si γίνομαι, n'étant pas vide de sens matériel, ne peut jamais se sous-entendre, il n'est pas en revanche de ces mots frappants qui se présentent les premiers à l'esprit; bien plus, la longueur de certaines de ses formes doit tendre à les rejeter à la fin. D'autre part, n'étant nécessairement lié à aucun élément de la phrase, il peut être disjoint du sujet ou de l'attribut sans qu'il y ait là rien de saisissant. Or, comme on ne s'écarte pas d'un ordre normal sans raison forte, il n'est pas surprenant que les autres dispositions se rencontrent fort peu.

Ainsi, dans le cas du verbe d'existence, on trouve, au livre I, 36 exemples de l'ordre SV contre 7 de l'ordre inverse; au livre IX, 23 contre 9. Dans le cas du verbe attributif, l'ordre SAV est parfois aussi fréquent à lui seul que les cinq autres réunis. On a ainsi aux livres I et II :

	SAV	SVA	VAS	VSA	AVS	ASV
I.....	28	7	1	0	4	2
II....	19	3	2	1	7	5

et, si cette supériorité s'atténue un peu dans les derniers livres, c'est au bénéfice de l'ordre assez peu significatif AVS :

	SAV	SVA	VAS	VSA	AVS	ASV
VII.....	19	10	1	0	10	3
IX.....	15	3	0	6	10	1

En principe, nous ne nous occuperons donc que des ordres exceptionnels, et les exemples des deux ordres ordinaires SV et SAV ne seront cités que si, dans un type de phrase donné, ils se trouvent en concurrence avec un ordre plus significatif.

Verbe d'existence.

Tout d'abord γίνομαι précède son sujet quand il exprime la venue au monde d'un nouvel être. En pareil cas, il se met volontiers au présent historique (II, 72; III, 160; IV, 149, 160; V, 92 β; VI, 126; VII, 61; VIII, 136). Un exemple particulièrement curieux juxtapose le présent de ce verbe à l'aoriste d'un autre VI, 71 : Λευτυχίδης δὲ... διεδέξατο τὴν βασιληίην καί οἱ γίνεται παῖς Ζευξίδημος [1]. L'aoriste se lit I, 107, 108; IX, 110 (cf. IV, 155 ἐξεγένετο) et le parfait VIII, 136 et 140 α.

Mais on revient à l'ordre banal dès que, la naissance étant déjà connue, on donne quelque détail à ce sujet, ou lorsque l'on exprime l'idée abstraite de «naître», ce qui arrive notamment quand il y a une idée de répétition : IV, 78 : Ἀριαπείθεϊ γὰρ ...γίνεται μετ' ἄλλων παιδῶν Σκύλης· ἐξ Ἰστιηνῆς δὲ γυναικὸς οὗτος γίνεται καὶ οὐδαμῶς ἐγχωρίης (cf. VI, 131); I, 133 : ἡμέρην δὲ ἁπασέων μάλιστα ἐκείνην τιμᾶν νομίζουσι τῇ ἕκαστος ἐγένετο.

Aussi y a-t-il lieu de s'étonner qu'avec l'idée de répétition on trouve le même ordre pour exprimer la venue d'un phénomène naturel : III, 85 : ὡς ἐγίνετο ἡ νύξ; cf. IV, 42 [2].

On comprend au contraire que, même au sens plus général de «se produire, arriver», γίνομαι précède son sujet quand il s'agit d'un fait surprenant. Ainsi, IX, 18, les cavaliers Perses, voyant les Phocéens prêts à vendre chèrement leur vie, s'arrêtent δείσαντες μὴ καὶ σφίσι γένηται τρώματα; VIII, 12 : à Artémisium (et cela au milieu de l'été). ἐγίνετο δὲ ὕδωρ ἄπλετον διὰ πάσης τῆς νυκτὸς καὶ σκληραὶ βρονταί; Hérodote ne peut s'expliquer V, 9 : ὅκως δὲ οὗτοι Μήδων ἄποικοι γεγόνασι, mais enfin cela n'est pas impossible car γένοιτο δ' ἂν πᾶν ἐν τῷ μακρῷ χρόνῳ. Les exemples se pressent dans le récit de la bataille de Salamine. En conséquence, γίνομαι précède son sujet quand celui-ci est un mot exprimant quelque chose de prodigieux : τέρας II, 46; III, 153; VII, 57 et VIII, 37 (avec ἐπιγίνεται); φάσμα IV, 79; χρηστήριον V, 92 ε (et encore lit-on VI, 91 : ἀπὸ τούτου δὲ καὶ ἄγος σφι ἐγένετο); I, 74 : μεταβολή (à propos de l'éclipse prédite par Thalès). Enfin VIII, 90 : ἐγένετο δὲ καὶ τόδε ἐν τῷ

[1] Quelques lignes plus loin on lit : ἐκ τῆς οἱ ἔρσεν μὲν γίνεται οὐδέν, θυγάτηρ δὲ Λαμπίτω.

[2] VII, 119 ὡς δὲ δείπνου γίνοιτο ὥρη est naturellement ambigu.

θορύβῳ τούτῳ, où d'ailleurs le sujet est fortement souligné, introduit un nouveau récit.

Mais la distinction entre le verbe d'existence et le verbe attributif n'est pas plus nette avec γίνομαι qu'avec εἰμι. Si donc on veut mettre en vedette une des circonstances de la production du fait, le verbe précède le sujet, le complément exprimant la circonstance étant presque toujours en tête, sauf VII, 210 : ἐγίνετο δὲ ἡ συμβολὴ δι' ἡμέρης; VIII, 3 : ἐγένετο γὰρ κατ' ἀρχὰς λόγος; cf. IX, 62. Ce complément peut être un complément de cause : IV, 30 : ἐνθαῦτα μέν νυν διὰ τὰ ψύχεα γίνεται ταῦτα; de lieu : III, 102 : ἐν δὴ ὧν τῇ ἐρημίῃ ταύτῃ... γίνονται μύρμηκες; II, 97; IV, 145, 156; VI, 5; VII, 123; IX, 26, 101; de temps : I, 91 : ὅκως ἂν κατὰ τοὺς παῖδας τοῦ Κροίσου γένοιτο τὸ Σαρδίων πάθος; III, 120; IV, 1; V, 108; VI, 98; ou un complément se rapprochant plus d'un attribut : VII, 135 : οὐκ ἐξ ἴσου γίνεται ἡ συμβολή.

Quand le complément est remplacé par une proposition subordonnée venant en tête, M. Kieckers a reconnu que le verbe de la proposition principale, quel qu'il soit, suit immédiatement cette proposition (p. 124), mais on s'explique mal qu'il ait fait une exception pour γίνομαι. puisqu'on lit VIII, 129, après un exemple de SAV : Ἀρταβάζῳ δὲ ἐπειδὴ πολιορκέοντι ἐγεγόνεσαν τρεῖς μῆνες, γίνεται ἄμπωτις τῆς θαλάσσης μεγάλη; III, 74 : ἐν ᾧ δὲ οὗτοι ταῦτα ἐβουλεύοντο, ἐγίνετο κατὰ συντυχίην τάδε; II, 93 : ἐπεὰν δὲ περιελθόντος τοῦ χρόνου πάλιν ἐπέλθῃ τὸ ὕδωρ, ἐκ τῶν ᾠῶν τούτων παραυτίκα γίνονται οἱ ἰχθύες (ce qui, il est vrai, s'explique aussi parce que γίνομαι signifie «naître», de même que VII, 61)[1]. La proposition temporelle peut naturellement être remplacée par une proposition participiale au génitif : V, 118 : συλλεχθέντων δὲ τῶν Καρῶν ἐνθαῦτα ἐγίνοντο βουλαὶ ἄλλαι τε πολλαὶ... (cf. VI, 111, à quoi l'on pourrait ajouter IX, 107 : τῶν δὲ ἀποφυγόντων βαρβάρων... ἐγίνετο κομιδὴ ἐς Σάρδις), ou même au datif : V, 92 ε : ἀνδρωθέντι δὲ καὶ μαντευομένῳ Κυψέλῳ ἐγένετο ἀμφιδέξιον χρησμήριον et VIII, 101.

Dans la proposition temporelle elle-même, l'ordre VS est rare. On ne le rencontre que VIII, 129 cité plus haut; VIII, 76 dans le récit de la bataille de Salamine; IX, 4; un dernier exemple, IX, 2 : ἐπεὶ δὲ πορευόμενος γίνεται ὁ στρατὸς ἐν Βοιωτοῖσι s'expliquant par la présence d'un participe équivalant à un complément. Toutefois, ἐπείτε avec valeur causale admet cet ordre I, 39, mais c'est qu'avant le verbe on trouve un complément très important : ἐπείτε οὐ πρὸς ἄνδρας ἡμῖν γίνεται ἡ μάχη.

La succession de deux faits peut aussi être marquée par la

[1] Autres exemples I, 22; IX, 62.

juxtaposition de deux propositions : dans ce cas γίνομαι précède encore son sujet : VIII, 29 : ἀλλ' ἡμῖν γενέσθω ἀντ' αὐτῶν πεντήκοντα τάλαντα ἀργυρίου καὶ ὑμῖν ὑποδεχόμεθα τὰ ἐπιόντα ἀποτρέψειν; II, 163 : ἔν τε δὴ Μομέμφι ἐγένοντο ἀμφότεροι καὶ πειρήσεσθαι ἔμελλον ἀλλήλων; VII, 23; VIII, 78, 81.

L'ordre VS ne s'explique que très rarement par la forme du sujet : III, 77 : ἐπισλᾶσι δὲ ἐπὶ τὰς πύλας ἐγίνετο οἷόν τι Δαρείῳ ἡ γνώμη ἔφερε; cf. VIII, 121; IX, 46; lorsque ce sujet est ὅδε, ce qui est fréquent, on trouve toujours une des justifications mentionnées ci-dessus, ou bien ce pronom est suivi d'une longue apposition, VII, 132; VIII, 90; IX, 9.

Verbe attributif.

L'ordre SVA :

1° Indique que le sujet abandonne pour une autre une qualité ou une occupation déterminée; les attributs logiques sont généralement exprimés dans des propositions différentes : V, 92 ζ : ἐπείτε δὲ ὡμίλησε... πολλῷ ἔτι ἐγένετο Κυψέλου μιαιφονώτερος (on remarquera que la présence de πολλῷ devant le comparatif n'a pas entraîné l'ordre SAV, qui serait de règle avec εἰμι); V, 65 : οἳ πρότερον ἐπήλυδες ἐόντες ἐγένοντο Ἀθηναίων βασιλέες; cf. IV, 75; V, 66; VI, 54. Le verbe γίνομαι peut naturellement se trouver dans la proposition subordonnée : III, 3 : ἐπεὰν ἐγὼ γένωμαι ἀνὴρ, Αἰγύπτου τὰ μὲν ἄνω κάτω ζήσω (cf. I, 196 [1]; IV, 9, 23; V, 96; VI, 58; VII, 183).

Plus rarement la modification du sujet dépend d'un acte accompli par un autre : VII, 10 β : ἢν λύσωσι τὴν γέφυραν, τοῦτο δὴ, βασιλεῦ, γίνεται δεινόν (cf. I, 167; VI, 106, 112; VIII, 31). En particulier, VI, 78 : ταῦτα καὶ ἐγένετο ἐπιτελέα ἐκ τῶν Λακεδαιμονίων représente l'exécution d'un ordre [2].

Un exemple propre à faire saisir la valeur exacte de l'ordre est II, 137 : un roi égyptien a remplacé la peine de mort par l'obligation de faire des terrassements autour des villes : καὶ οὕτω ἔτι αἱ πόλιες ἐγένοντο ὑψηλότεραι. A deux reprises, elles avaient été exhaussées antérieurement καὶ κάρτα ὑψηλαὶ ἐγένοντο, mais Hérodote n'indiquait pas la mesure qui avait amené cette modification de hauteur.

Quelquefois la proposition contenant γίνομαι semble ne se

[1] On lit I, 186 : ὡς δὲ τό τε ὀρυχθὲν λίμνη πλήρης ἐγεγόνεε... τὸν Εὐφρήτην ποταμὸν ἐς τὰ ἀρχαῖα ῥέεθρα... ἐξήγαγε, mais c'est le retour à l'état normal.

[2] Et encore a-t-on VII, 49 : ἤν τε πλεῦνας συλλεξῃς τὰ δύο... πολλῷ ἔτι πολεμιώτερα γίνεται à côté de : γῆ τοσούτῳ τοι γίνεται πολεμιωτέρη ὅσῳ ἂν προβαίνῃς.

relier à rien, mais on s'aperçoit qu'il y a deux états consécutifs envisagés : VII, 190 : *ὥσΐε Ἀμεινοκλεῖ ἡ ναυαγίη αὕτη ἐγένετο χρησΐή*; on oppose la pauvreté de cet homme avant le naufrage à la richesse qu'il a connue ensuite.

On trouve ordinairement cet ordre quand l'attribut est *ἄνδρες ἀγαθοί* ou une expression analogue, et l'on n'en sera pas surpris si l'on se rappelle ces jugements où le prix de la valeur était décerné à une ville ou à un homme qui, jusque-là peu connus, obtenaient du coup une réputation universelle, éprouvant ainsi une sorte de transformation morale : IX, 71 : *καίτοι γενομένης λέσχης ὃς γένοιτο αὐτῶν ἄρισΐος*; VIII, 86 : *καίτοι ἦσάν γε καὶ ἐγένοντο ταύτην τὴν ἡμέρην μακρῷ ἀμείνονες ἑωυτῶν ἢ ὡρὸς Εὐ-ϐοίῃ* (cf. I, 95; V, 118; VI, 14). On trouve d'ailleurs IX, 71 : *καὶ ἄρισΐος ἐγένετο μακρῷ Ἀρισΐόδημος* et I. 160 : *καὶ ἄνδρες ἐγένοντο ἀγαθοί.*

On peut rattacher à ces tournures VIII. 88 : *οἱ μὲν ἄνδρες γεγόνασί μοι γυναῖκες, αἱ δὲ γυναῖκες ἄνδρες*, et peut-être VI, 52 : *ϐουλομένην δε εἴ κως ἀμφότεροι γενοίατο ϐασιλέες.*

2° Le qualificatif de *ἄρισΐος* attaché par un jugement à un individu le définissait en quelque manière et de fait *γίνομαι*, précédant son attribut, peut comme *εἰμι* introduire une définition, cette définition n'ayant naturellement chez Hérodote rien de formel; III, 28 : *Ἄπις... γίνεται μόσχος ἐκ ϐοὸς ἥτις οὐκέτι οἵη τε γίνεται ἐς γάσΐερα ἄλλον ϐάλλεσθαι γόνον*; III, 84 : *δί-δοσθαι... τὴν ϖᾶσαν δωρέην ἢ γίνεται ἐν Πέρσῃσι τιμιωτάτη*; on peut y joindre les formules comme VII, 193 : *ἐπὶ τούτῳ δὲ χώρῳ οὔνομα γέγονε Ἄφεται* (cf. IV. 50); III, 60 : *ἀρχιτέκτων δὲ... ἐγένετο Μεγαρεὺς Εὐπαλῖνος Ναυσΐρόφου*, dans lesquelles on ne peut guère distinguer S et A; la plupart des passages dans lesquels l'attribut contient un nom de nombre : I, 32, 178, 193; VI, 8; VII, 83, 87, 184; VIII. 48; IX, 39. Toutefois on a III, 93 : *ἀπὸ τούτων... ἑξακόσια ϖάλαντα ἐγίνετο Φόρος.*

Comme exemples ne pouvant guère se rattacher à ces deux grandes catégories, je n'ai relevé que VII, 82 : *Δαρείου ἀμφό-τεροι οὗτοι ἀδελφεῶν ϖαῖδες, Ξέρξῃ δὲ ἐγίνοντο ἀνέψιοι*; II, 161 : *ὃς μετὰ Ψαμμήτιχον... ἐγένετο εὐδαιμονέσΐατος τῶν ϖροτέρων ϐασιλέων*; VIII, 27 : *ἡ δὲ δεκάτη ἐγένετο τῶν χρημάτων ἐκ ταύτης τῆς μάχης οἱ μεγάλοι ἀνδρίαντες*, avec sujet complexe et attribut long; VII. 175 : *ἡ νικῶσα δὲ γνώμη ἐγίνετο τὴν ἐν Θερμοπύλῃσι ἐσϐολὴν φυλάξαι*, où l'attribut contient un infinitif.

Verbe en tête.

Il est extrêmement rare que le verbe soit en tête, et cela n'a rien d'étonnant : *εἰμι* en tête introduit en général un commen-

taire: or, si la nature, «l'être» d'un sujet peut expliquer une de ses propriétés ou un de ses actes, sa transformation, son devenir est beaucoup plus souvent un effet qu'une cause ou une explication. Les exemples sont même si peu nombreux qu'on ne peut songer à distinguer l'ordre VAS de l'ordre VSA.

L'exemple le plus net de commentaire (seul exemple d'ailleurs de ce livre où le verbe vienne en tête) se lit I, 199, dans le récit des prostitutions sacrées de Babylone. Hérodote explique que pour n'importe quelle somme la femme est obligée de se livrer, l'argent offert devenant sacré par l'effet de l'invocation qui l'accompagne : *γίνεται γὰρ ἱρὸν τοῦτο τὸ ἀργύριον*. Or, quoiqu'il s'agisse d'une affaire religieuse, on a l'ordre VAS et non VSA, qui se rencontre pourtant IX, 61 : *οὐ γάρ σφι ἐγίνετο τὰ σφάγια χρησιά* (repris IX, 62), mais ici l'affirmation commentée ne sera exprimée qu'ensuite (cf. II, 181). Si un Éléen et son frère ont pu procurer aux Spartiates cinq grandes victoires, c'est que, chose inouïe, IX, 35 : *μοῦνοι δὲ δὴ πάντων ἀνθρώπων ἐγένοντο οὗτοι Σπαρτιήτῃσι πολιῆται*. Est-ce parce que l'injustice touche à la religion qu'on lit II, 119 : *τυχὸν μέντοι τούτων ἐγένετο Μενέλεως ἀνὴρ ἄδικος ἐς Αἰγυπτίους*? Encore qu'il n'y ait aucun commentaire, il s'agit d'une cérémonie religieuse II, 63 : *εὖτ' ἂν δὲ γίνηται καταφερὴς ὁ ἥλιος...*, avec ordre VAS.

Quand le commentaire est moins frappant, on retrouve ce même ordre VAS VIII, 63 : *ἀπολιπόντων γὰρ Ἀθηναίων οὐκέτι ἐγίνοντο ἀξιόμαχοι οἱ λοιποί*. Mais pourquoi l'autre ordre IX, 10 : Pausanias a le commandement en chef, *ἐγίνετο μέν νυν ἡ ἡγεμονίη Πλειστάρχου τοῦ Λεωνίδεω*, mais celui-ci n'était qu'un enfant; IX, 62 : *ὡς δὲ ταῦτα ἐπεπτώκεε ἐγίνετο μάχη ἰσχυρή*, et surtout dans le récit du percement de l'Athos, VII, 23 : *ἐπείτε ἐγίνετο βαθέα ἡ διῶρυξ*? — III, 65 : *τούτου δὲ μηκέτι ἐόντος... γίνεταί μοι ἀναγκαιότατον ἐντέλλεσθαι τὰ θέλω*, le verbe a été mis avant son attribut, parce qu'il y a une transformation totale de la situation, et le sujet à la fin en raison de sa nature. Avec un sujet nominal, l'ordre aurait été SVA (cf. III, 104). Dans un dernier exemple, IV, 50, après un génitif absolu vient *γίνεται ὁ Ἴστρος ποταμῶν μέγιστος* : le sens du passage lui-même est «la réunion de toutes ces rivières fait du Danube le plus grand des fleuves», mais il n'y a ni une transformation, ni une définition réelle, ce qui entraînerait SVA; d'autre part, avec l'ordre SAV, on pourrait prendre *ποταμῶν μέγιστος* pour une simple apposition, et c'est ce qui a peut-être fait placer le verbe en tête.

Les raisons de cette antéposition du verbe étant parfois obscures, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'on ne puisse toujours distinguer VAS de VSA.

Attribut en tête.

La différence entre l'ordre banal et l'ordre AVS ressort du rapprochement VII, 236 : *εἰ... ἄλλας ἐκ τοῦ στρατοπέδου τριηκοσίας ἀποπέμψεις περιπλέειν* Πελοπόννησον, *ἀξιόμαχοί τοι γίνονται οἱ ἀντίπαλοι· ἀλὴς δὲ ἐὼν ὁ ναυτικὸς στρατὸς δυσμεταχείριστός τε αὐτοῖσι γίνεται.* Dans la première proposition, on *suppose* un changement de la situation (une transformation réelle entraînerait en général l'ordre SVA), et l'attribut exprimant le nouvel état est en vedette; dans la seconde proposition, la conséquence amenée par *γίνομαι* est purement logique, l'hypothèse impliquant la conservation de l'état actuel; on a donc l'ordre le plus banal. D'ailleurs, *ὁ ναυτικὸς στρατός*, étant le sujet commun, se trouve forcément entre *ἀλὴς ἐών* et *δυσμεταχείριστος*; le mot important, *ἀλὴς*, est en tête et fortement souligné.

On voit qu'il n'y a pas une très grande différence entre SAV et AVS. Cet ordre tient donc en général à ce que le sujet contient une forme verbale : I, 89 : *Κύρῳ δὲ ἐπιμελὲς ἐγένετο τὰ* Κροῖσος *εἶπε*; VIII, 76 : *τοῖσι δὲ ὡς πιστὰ ἐγίνετο τὰ ἀγγελθέντα* (cf. II, 146, 162; IV, 95; VII, 157; IX, 93), ou à ce que l'attribut est un démonstratif ou contient un démonstratif résumant ce qui précède : VI, 128 : *τοσοῦτοι μὲν ἐγένοντο οἱ μνηστῆρες*; I, 187 : *αἴτιος δὲ τούτων ἐγένετο ὁ Ἑλλήνων θεὸς*; V, 110; VII, 174, 203; IX, 41; le démonstratif étant complément du sujet IX, 85 : *τούτων μὲν δὴ πάντων πλήρεες ἐγένοντο οἱ τάφοι.*

Assez souvent la proposition contenant *γίνομαι*, surtout quand elle est subordonnée, est en symétrie avec une autre contenant un autre verbe; *εἰμι*, dans ce cas, précèderait au contraire son attribut : II, 93 : *καὶ αὐτίκα τε πλέα γίνεται ταῦτα καὶ παραχρῆμα ἰχθύων σμικρῶν πίμπλαται πάντα*; II, 92 : *ἐπεὰν πλήρης γίνεται ὁ ποταμὸς καὶ τὰ πεδία πελαγίσῃ*; II, 146 : *εἰ μὲν γὰρ φανεροί τε ἐγένοντο καὶ κατεγήρασαν καὶ οὗτοι ἐν τῇ Ἑλλάδι*: cf. VII, 145. On lit même VI, 66 : *ὑστέρῳ μέντοι χρόνῳ ἀνάπυστα ἐγένετο ταῦτα καὶ* Κόβων *ἔφευγε* (la même formule figurant au participe dans le même ordre deux chapitres plus haut), où le lien est plus lâche [1].

Dans les exemples qui suivent, l'attribut est mieux mis en vedette que dans l'ordre normal. Ainsi, VIII, 128, un traître finit par se faire prendre malgré toutes ses précautions : *ἐπάιστος δὲ ἐγένετο ὁ Τιμόξεινος προδιδοὺς τὴν* Ποτείδαιαν, le même fait étant repris au chapitre suivant dans l'ordre SAV : IX, 109 :

[1] Cf., à la 1re personne, I, 120 : *καὶ ἡμεῖς... δουλούμεθα καὶ λόγου οὐδενὸς γινόμεθα πρὸς* Περσέων.

ὅκως ἑωυτῶν γένηται τὸ ἔργον καὶ μὴ Λακεδαιμονίων; I, 68 : πολλῷ κατυπέρτεροι τῷ πολεμῷ ἐγίνοντο οἱ Λακεδαιμόνιοι (de même, avec idée de mesure, IX, 71); le verbe se trouve après le premier mot d'un attribut complexe VII, 156 : τοιούτῳ μὲν τρόπῳ τύραννος ἐγεγόνεε μέγας ὁ Γέλων. On trouve deux ordres associés IX, 46 : ἀρρωδέομεν μὴ ὑμῖν οὐκ ἡδέες γένωνται οἱ λόγοι, ἐπεὶ δ' ὧν αὐτοὶ ἐμνήσθητε, καὶ ἡδομένοισι ἡμῖν οἱ λόγοι γεγόνασι καὶ ἕτοιμοί εἰμεν ποιέειν ταῦτα; le sujet est souligné la seconde fois.

L'attribut est donc généralement un mot frappant : θεῖον VII, 137; δαιμονίη VII, 18; ἄξιος ἐπαίνου μεγάλου VII, 107; ἰσχυρή IX, 70. On peut ajouter IX, 36 : καλὰ ἐγίνετο τὰ ἱρά. Mais la valeur de l'ordre apparaît moins II, 30 : τούτων δὲ ἐσοικισθέντων . . . ἠμερότεροι γεγόνασι Αἰθίοπες; et c'est le rôle même de l'adjectif qui n'est pas net VII, 10 γ : τότε δὲ παντοῖοι ἐγένοντο Σκύθαι δεόμενοι Ἰώνων λῦσαι τὸν πόρον.

Je laisse de côté des exemples comme VII, 207 et IX, 69, où l'attribut logique est un adverbe de lieu, ce qui ramène au verbe d'existence.

L'ordre ASV, naturellement très rare, quoiqu'il soit proportionnellement plus fréquent qu'avec εἰμι, devrait en principe souligner à la fois le sujet et l'attribut, et c'est bien ce que l'on constate dans quelques exemples : IV, 140 : αἴτιοι δὲ τούτου αὐτοὶ οἱ Σκύθαι ἐγένοντο; VII, 170 : ὥστε φόνος Ἑλληνικὸς μέγιστος οὗτος δὴ ἐγένετο πάντων τῶν ἡμεῖς ἴδμεν (cf. VII, 20). L'attribut, on le voit, est frappant par lui-même; quant au sujet, il est souligné par un démonstratif V, 32 : ὡς συνέπαινος καὶ αὐτὸς Δαρεῖος ἐγένετο; par καὶ VII, 153 : θῶμά μοι ὧν καὶ τοῦτο γέγονε; par une apposition au participe II, 108 : αἴτιαι δὲ τούτων αἱ διώρυχες γεγόνασι ἐοῦσαι πολλαὶ καὶ παντοίους τρόπους ἔχουσαι et III, 117; ou à l'infinitif VII, 153.

Aussi cet ordre sert-il parfois à mentionner le moment où s'est produite quelque transformation notable : I, 103 : ὅτε νὺξ ἡ ἡμέρη ἐγένετό σφι μαχομένοισι, ou, d'une manière plus libre, II, 111 : πνεύματος ἐμπέσοντος κυματίης ὁ ποταμὸς ἐγένετο (de même, en proposition temporelle, II, 2, 181; III, 56; IV, 126).

L'attribut seul semble en vedette II, 109 : ἀναμετρήσοντας ὅσῳ ἐλάσσων ὁ χῶρος γέγονε; I, 173, à la suite d'une supposition : ἄτιμα τὰ τέκνα γίνεται (cf. VIII, 102); et au cours d'un récit V, 92 ζ : διάδοχός οἱ τῆς τυραννίδος ὁ παῖς Περίανδρος γίνεται.

Il faut citer à part VIII, 13, qui montre bien que γίνομαι ne se comporte pas comme εἰμι. Il s'agit du combat d'Artémisium; il y a eu un orage des plus violents : καὶ τούτοισι μὲν τοιαύτη ἡ νὺξ ἐγίνετο, τοῖσι δὲ ταχθεῖσι αὐτῶν περιπλέειν Εὔβοιαν ἡ αὐτή

ὥερ ἐοῦσα νὺξ πολλὸν ἦν ἔτι ἀγριωτέρη, où l'attribut suit le verbe puisqu'il ne convient qu'à des personnes déterminées.

Parfois la construction est contournée, les éléments du sujet et de l'attribut empiétant les uns sur les autres : II, 104 : *μέγα μοι καὶ τόδε τεκμήριον γίνεται*; II, 158 : *Ψαμμητίκου δὲ Νεκῶς παῖς ἐγένετο καὶ ἐβασίλευσε*; V, 5 : *ὄνειδος γάρ σφι τοῦτο μέγιστον γίνεται*.

Ainsi donc la phrase contenant *γίνομαι* est beaucoup moins riche en nuances que la phrase contenant *εἰμι*.

Lorsque *γίνομαι* est verbe d'existence, les seuls cas intéressants sont ceux où ce verbe a le sens de « naître » et ceux où le sujet exprime quelque chose de surprenant. Le verbe précède alors naturellement son sujet.

Lorsqu'il est verbe attributif, la construction se rapproche de celle de *εἰμι* en ce que, quand l'attribut définit le sujet, il vient après le verbe; mais les exemples sont rares. Dans la plupart des cas où le verbe est en tête, il s'agit bien d'affirmations touchant de près ou de loin à la religion, mais on ne peut distinguer les deux ordres VAS et VSA.

Les raisons qui font mettre l'attribut en tête sont plus claires, mais parfois dans ces conditions *εἰμι* précéderait l'attribut au lieu de le suivre.

Les conclusions de ce petit travail ne peuvent donc être ni bien affirmatives ni vraiment caractéristiques. Elles permettent du moins de reconnaître que la phrase contenant *εἰμι* est une phrase à part, et que l'on ne peut remplacer ce verbe par *γίνομαι* sans changer le plus souvent la construction.

D. Barbelenet.

SUR
LA PRONONCIATION
DU GÉNITIF *TOGO*
EN RUSSE.

La prononciation russe normale *tovó* (*tavó*) du génitif qui est en vieux-slave *togo*, en polonais *tego*, etc., n'est pas un fait isolé; M. Fortunatov a montré qu'elle prend place parmi une série de prononciations de parlers russes du Nord où il y a un *γ* spirant, soit *toγo*. Les parlers kachoubs offrent des prononciations variées, soit *tegœ*, *teho*, *tewœ*. Tous ces faits ont été résumés récemment par M. Schakhmatov, dans la nouvelle revue *Južnoslovenski filolog*, I, 21 et suiv. C'est de cet ensemble de données qu'il faut partir pour rendre compte de la prononciation *tovó* (*tavó*) du grand russe normal.

M. Fortunatov expliquait cette prononciation spirante russe dial. et kach. *toγo*, *tovo* par une ancienne forme **toyo*, qui, suivant lui, rendrait aussi compte de gr. **τόο*, *τοῦ*, en face de hom. *τοῖο* qui répond à skr. *tásya*. L'origine de la forme était ainsi reportée à l'époque indo-européenne, et M. Fortunatov admettait qu'il y aurait eu une sorte de *y* spéciale qui aurait donné ainsi *toγo*, *tovo* dans une partie du slave. Cette hypothèse a été en général rejetée. En effet, on n'a pas d'autres raisons de croire qu'il y ait eu en indo-européen un *y* de cette sorte. D'autre part, il est inadmissible que le grec ait gardé depuis l'époque indo-européenne deux formes de génitif **tosyo* et **toyo*; les langues ne gardent pas ainsi durant de longs siècles deux formes synonymes dans une flexion comme celle des démonstratifs; *τοῖο* et **τοο*, *τοῦ*, qui alternent encore chez Homère, représentent simplement deux formes prises par **tosyo* > **tohyo* suivant le rythme : l'alternance *τοῖο* (ancien **toiyo*) : **τοο* (ancien **toyo*) est parallèle à *τόσσος* : *τόσος* par exemple. Le *οι* de *τοῖο*, comme le *όσ* de

τόσσος, apparaît en principe au temps fort du vers et constitue un sommet du rythme quantitatif, ce qui ne veut pas dire que ces diphtongues aient reçu un accent d'intensité notable.

L'hypothèse que propose M. Schakhmatov, *loc. cit.*, p. 25 et suiv., ne satisfait pas davantage. M. Schakhmatov part de **toso* et suppose que ce **toso* a perdu son *s* comme le datif sl. *tomu*, en regard de skr. *tásmai*. Une action analogique, même très puissante, n'aboutit pas à remplacer une forme phonétiquement satisfaisante, comme **toso*, par une forme impossible, non susceptible de durer dans la langue, comme **too*.

En réalité, toutes les formes slaves doivent s'expliquer en partant de *togo*, dont, quelle qu'en soit l'explication, l'existence à date ancienne est attestée par l'accord des dialectes méridionaux et d'une partie des dialectes occidentaux. Il est vrai que *g* ne passe pas normalement à *γ*, *h*, *v* en russe et en kachoub. Mais on sait qu'il ne faut pas appliquer mécaniquement les formules des correspondances phonétiques entre les langues. Il y a bien plutôt lieu de rechercher si, dans les conditions spéciales qu'offre le mot *togo*, les changements en question ne s'expliqueraient pas.

Or, le passage de *g* à la spirante *γ* n'est pas surprenant dans les groupes slaves considérés; il a eu lieu normalement en effet dans des dialectes voisins : *g* est régulièrement représenté par *γ* en petit russe, en tchèque, en haut sorabe. La tendance de *g* vers la prononciation spirante n'a pas abouti dans d'autres parties du domaine slave occidental et russe; mais, s'il en apparaît des traces dans d'autres dialectes que ceux où elle a universellement abouti, c'est sans doute qu'elle existait partout dans les dialectes slaves en question. On sait d'ailleurs que le *g* tend ainsi à s'altérer même dans des langues où les autres occlusives sonores, *b* et *d*, sont intactes, ainsi en néerlandais ou en arabe. D'une manière générale, les gutturales, surtout les postpalatales, qui se prononcent avec la surface de la partie postérieure de la langue, sont moins aisées à réaliser que les dentales, qui se prononcent avec le bord externe de la langue, plus souple. Ainsi la spirante sourde *x* tend à passer à *h* dans des langues où þ et *f* subsistent; c'est ce qui est arrivé de très bonne heure en germanique et, bien plus tôt encore, en italique. — Il est donc au moins concevable que la tendance de *g* vers *γ* ait existé dans les groupes occidental et russe du slave et que, seule, la présence ou l'absence de circonstances favorables en ait déterminé la réalisation ou la non-réalisation dans chaque langue de ces groupes.

D'autre part, les mots accessoires sont prononcés plus faiblement que les autres, et l'on conçoit qu'une tendance à l'affaiblissement articulatoire, qui existe sans avoir l'importance suffi-

sante pour aboutir dans les mots principaux, se réalise dans un mot faiblement articulé. La débilité des mots accessoires se traduit à la fois par l'abrègement des voyelles et par l'affaiblissement de l'intensité articulatoire des consonnes. Ainsi *togo*, avec un *g* qui déjà tendait à s'affaiblir par nature, a pu passer à *toyo*, et, dans des dialectes où la spirante *γ* n'existait pas, le passage à *w* (ou *v*) a pu être instantané. Dans un mot qui a moins que le slave *togo* le caractère d'un mot accessoire, le grec ancien offre un exemple d'altération toute comparable : le *γ* intervocalique subsiste constamment en béotien, mais le pronom personnel *ἐγώ*, *ἐγών* y a pris la forme *ἰώ*, *ἰών*, c'est-à-dire que le *γ* y est devenu prématurément spirant et, ayant le caractère prépalatal, a passé à une sorte de yod, si bien que *ἐγών* est devenu *ἰών*; de même le passage de *γ* à la valeur spirante paraît avoir entraîné de bonne heure chute complète dans *ὀλίγος*, qui, sur divers points du domaine dorien, a reçu la notation *ὀλιος*. Un autre fait bien connu est le passage de *hiu tagu* à *hiutu* « aujourd'hui » en ancien allemand : la gutturale a été si affaiblie qu'il n'en a rien subsisté. Dans une langue qui, comme le moyen indien, a affaibli de la manière la plus grave les consonnes intervocaliques, les mots accessoires offrent des altérations dont les autres mots n'offrent pas l'équivalent; ainsi *l* de *khalu* perd son articulation propre, et *khalu* passe à *kkhu*, *khu* et même *hu* (voir Pischel, *Prakrit-Sprachen*, p. 80 et suiv.). L'adverbe *iha*, qui représente un plus ancien **idha*, a passé à *ia* (Fleet, *J.R.A.S.*, 1909, p. 1089, d'après une communication de M. Jules Bloch). Dans des conditions un peu différentes on peut citer comme de bons exemples de l'altération des consonnes dans les mots accessoires la prononciation française populaire *pu* de *plus* ou la prononciation grecque moderne *pyo* de l'ancien *πλέον*, que l'on s'efforce en vain de faire rentrer dans des types courants de changements phonétiques en grec (voir en dernier lieu Buck, *Class. Phil.*, 1914, p. 89, note 1).

L'affaiblissement de l'articulation des consonnes des mots accessoires se manifeste souvent à l'initiale. L'irlandais en offre un exemple curieux et bien connu dont les conditions sont exactement parallèles à celles de l'altération de *g* dans *togo*. L'*s* de l'indo-européen tend à passer à *h* en celtique en position initiale ou intervocalique; le passage de *s* à *h* dans ces conditions est universel en brittonique; en irlandais, il n'a eu lieu normalement que dans le cas, particulièrement critique, de l'intervocalique. Mais des mots accessoires offrent l'ouverture de *s* en *h* même à l'initiale, et, en regard de *samail* « ressemblance », on a *amal* « comme ». Ici comme pour le slave *g*, on est devant une tendance intime de la langue; cette tendance n'aboutit à une réa-

lisation que si des conditions particulièrement favorables viennent à se rencontrer. La débilité de l'articulation du mot accessoire venant s'ajouter à la débilité naturelle de la consonne, on voit se réaliser un changement qui n'a pas lieu dans les mots principaux.

Sans doute le slave est l'une des langues où les consonnes intervocaliques subissent le moins d'altérations, et l'on peut être surpris de voir invoquer, pour expliquer le traitement du *g* de *togo*, le principe de l'altération des intervocaliques. Mais la tendance à ouvrir et à sonoriser les consonnes intervocaliques est chose universelle; elle se réalise plus ou moins suivant que les conditions générales de la langue sont plus ou moins favorables à ce type de changement. Même en slave, l'altération des intervocaliques a laissé des traces : le passage de *-aje-* à *-aa-*, *-ā-* dans les verbes en *-ajetŭ* ou dans les génitifs d'adjectifs déterminés en *-ajego* en porte témoignage. L'*l* mouillée développée entre une labiale et *j* est constante à l'initiale dans des cas comme *bljudo*, mais manque normalement à l'intérieur du mot dans une grande partie du domaine slave : tch. *koupě*, pol. *kupia*, et même bulg. кýпя, en regard de v. sl. *kuplja*, s. *kûplja*, r. кýпля.

Les altérations de mots accessoires étant par essence des faits singuliers, ne comportent pas de démonstration en règle. Mais les explications du genre de celle qu'on vient de proposer portent en elles-mêmes leur évidence : pour qui sait à quel point les langues slaves sont au fond identiques les unes aux autres, il ne peut guère être douteux que le russe *tovó* est la même forme que le v.-sl. *togo*. L'altération du *g* doit du reste être très ancienne dans ces formes; car l'adjectif déterminé y participe; au moment où l'altération s'est produite, *jego* était donc encore un mot accessoire, et non pas une partie intégrante de la forme d'un adjectif déjà unifié.

A. Meillet.

SUR LA FLEXION DU SUFFIXE INDO-EUROPÉEN DE PRÉSENT *-YE/O- EN ALBANAIS.

La présente note a pour objet de réparer une grave omission que j'ai commise dans mes *Dialectes indo-européens*, p. 109 et suiv.

Le suffixe de présent *-*ye/o*-, qui conserve sa voyelle thématique au cours de toute la flexion en baltique et en slave, a des formes athématiques en -*ĭ*- en italique, en celtique et en germanique. La répartition des faits suivant les dialectes indo-européens a été indiquée *loc. cit.*, p. 110 et suiv. Dans la 2e édition du *Grundriss*, II², 3, p. 178 et suiv., M. Brugmann s'efforce d'expliquer les faits dans l'hypothèse qu'il y aurait eu en indo-européen un type essentiellement athématique, celui de v. sl. *mĭnitŭ*, lit. *mìni*, et un type essentiellement thématique, celui de v. sl. *lĭžetŭ*, lit. *lẽžia*; cette hypothèse est peut-être admissible, mais elle est invérifiable, et on se tiendra ici à l'examen des faits dialectaux qui, seuls, sont une réalité positive.

L'italique, le celtique et le germanique appartiennent tous trois au groupe occidental des langues indo-européennes en ce qui concerne les gutturales; il est frappant qu'un dialecte du groupe «oriental» concorde avec ceux-ci pour le traitement des présents en *-*ye/o*-, à savoir l'albanais. La flexion des présents en *-*nyō* et en *-*tyō*, qui fournissent le gros des présents de verbes dérivés en albanais, suppose en effet un état de choses ancien qui concorde avec celui du germanique, où l'on a en gotique, d'une part *sokja*, *sokjam*, *sokjand*, et, de l'autre, *sokeis*, *sokeiþ*,

sokeiþ. C'est ainsi que l'on a en albanais à l'indicatif présent et à l'impératif les formes suivantes :

Présent.

kɛrkon' (*kɛrkoj*) «je cherche»	*flas* «je parle»
kɛrkon	*flet*
kɛrkon	*flet*
kɛrkojmɛ	*flasim*
kɛrkoni	*flitni*
kɛrkon'ɛnɛ	*flasin*

Impératif.

kɛrko	*fol*
kɛrkoni	*flitni*

Le type en **-tyō* est particulièrement net : *-ty-* s'y présente sous la forme *-s-*, tandis que *-t-* se maintient devant *-i-*; mais, dans un verbe comme *flas*, l'inflexion de la voyelle de la syllabe précédente révèle l'existence ancienne de *-i-* dans des formes telles que *fles*, *flitni*. Un verbe d'aspect radical comme *dal* «je sors» est aussi un ancien thème en *-ye-*; c'est ce que montre la flexion du présent *dal*, *del*, *del*, *dalimɛ*, *delni* (*dilni*), *dalinɛ*, et de l'impératif *del*, *delni*. Alb. *δ'es* répond exactement à gr. χέζω; mais la 2e-3e personne du singulier *δjet* repose sur un type **g*$_1$*hedĭ-*. La concordance avec le type germanique est donc parfaite, et l'on voit que la flexion du type de got. *sokja*, *haffja* ne se trouve pas seulement dans les langues occidentales.

La comparaison du latin et du germanique ne fournissait pas le moyen de décider, pour la 1re personne du pluriel, laquelle des deux langues conservait l'état de choses ancien, le latin avec le type *capimus*, ou le germanique avec le type got. *haffjam*, v.-h.-a. *heffemēs*. L'albanais se trouve être d'accord avec le germanique. Et, dès lors, il semble légitime d'admettre que les formes à vocalisme *-o-* du type thématique avaient, dans la catégorie considérée, la voyelle thématique, tandis qu'une forme en *-ĭ-*, sans voyelle thématique, se trouve en regard des formes à vocalisme *-e-* du type thématique. L'irlandais semble du reste apporter à cette thèse une confirmation indirecte (voir Vendryes, *I. F.*, XXVI, 137 et suiv.). On admettra donc que la forme de 1re personne pluriel lat. *capimus*, *sāgīmus*, qui est isolée et qui n'entre dans aucune formule générale, est analogique de *capitis*, *sāgītis*, tout comme, inversement, v.-h.-a. *heffet* a subi l'influence de *heffemēs*. En latin même, la répartition des formes thématiques et athématiques dans le type des présents athématiques

répond à la formule du type en *-ye/o- en germanique et en albanais, et l'on a *edō*, *edimus*, *edunt* en face de *ēs*, *ēst*, *ēstis*; *ferō*, *ferimus*, *ferunt* en face de *fers*, *fert*, *fertis*; *uolō*, *uolumus*, *uolunt* en face de *uolt*, *uoltis* (voir Vendryes, *I. F.*, XXVI, 134 et suiv.); et même *sum*, *sumus*, *sunt*, en face de *es(s)*, *est*, *estis*. Seul, le présent *eō* diverge, avec sa 1re personne du pluriel *īmus*; mais c'est que le type *sāgīmus* a prévalu ici par analogie.

A. Meillet.

SLAVE *MAZATI*, ARMÉNIEN *MACANIM*.

A côté des rapprochements clairs et sûrs, qui permettent de restituer des mots indo-européens bien définis, l'étymologie des anciennes langues indo-européennes est obligée d'opérer avec des mots qui ne se laissent exactement superposer les uns aux autres ni pour la forme ni pour le sens, mais qu'on ne saurait cependant séparer. Un cas de ce genre est fourni par : v.-sl. *mažǫ*, *mazati* «enduire», arm. *macanim* «je me colle» (*M. S. L.*, X, 279), gr. *μαγίς* «pâte pétrie» et tout le groupe de mots grecs de sens voisin, avec sans doute l'aor. *ἐμάγην* «j'ai été pétri», v.-sax. *makōn* «bâtir, faire» et tout le groupe des mots germaniques apparentés (Meringer, *I. F.*, XVII, 146 et suiv., à quoi il faut ajouter maintenant H. Sperber, *Wörter und Sachen*, VI, p. 37 et suiv.). Ces rapprochements ne permettent pas de dégager autre chose qu'une racine **māg-*, **məg-*, dont le sens était sans doute technique, et qui paraît avoir désigné l'acte de faire une pâte susceptible de coller, de servir d'enduit, de se coaguler.

Dans la discussion de cette racine, on ne fait guère état de l'arménien en général. Ni M. Meringer, *loc. cit.*, ni M. Berneker, sous *mažǫ*, ni M. Walde, sous *māceria*, ne signalent même le mot arménien; M. Boisacq se borne à le mentionner. Le sens de arm. *macanim* est précis; c'est «je me colle à, je me coagule»; Ps. LXVII, 16 et CXVIII, 70, c'est la traduction de gr. *τυροῦμαι*; Job, X, 10, *τυρῶ* est rendu par le factitif *macuçanem*, et en effet *macun* signifie «lait caillé»; Jér., XIII, 11, c'est la traduction de gr. *κολλῶμαι*, et l'actif *κολλῶ* est rendu par le factitif *macuçanem*; Job, XXXVIII, 38 : *macuçi zna ibrew zvimaw xoranard* rend «*κεκόλληκα δὲ αὐτὸν ὥσπερ λίθῳ κύβον*»; Is., XLIV, 13 : *macoyç sosnjow* traduit «*ἐν κόλλῃ ἐρύθμισεν αὐτό*»; Hébr., XII, 1 : *maceal unimkh zbazmuthiwn vkayiç* rend «*ἔχοντες περικείμενον ἡμῖν νέφος μαρτύρων*». Ce sens général éclaire tout le groupe des mots indo-européens. C'est l'idée de «coller, coaguler» qui unit en effet tous les mots cités ci-dessus des diverses langues.

Quant à la forme du présent de cette racine en indo-européen, on ne peut faire qu'une hypothèse; mais certains indices autorisent la conclusion qu'il s'agirait d'un présent radical athématique. Le présent radical thématique est exclu : là où il existait, il s'est maintenu aisément dans plusieurs langues; or, ici, on n'en trouve aucune trace. D'autre part, les formes verbales de la racine varient d'une langue à l'autre et manquent tout à fait dans certains dialectes; or c'est précisément ce que l'on observe là où il y a un présent athématique. Les trois langues qui offrent des présents ont des formes qui s'expliquent aisément en partant d'un type athématique : le type germanique de v.-sax. *makōn* est comparable à celui de got. *-laigon* en face de véd. *réḍhi*; le type arménien en *-anem*, à aoriste radical, de arm. *macanim* (aor. *macay*) est celui qu'emploie l'arménien comme substitut de divers types archaïques; cf. *dizanem* «j'entasse» en face de véd. *degdhi*, ou *gtanem* «je trouve» en face de skr. *vindáti*, gāth. *vīmastī*; le type slave en *-je-* joue ce même rôle; cf. par exemple v.-sl. *ližǫ*, lit. *lẽžiù* «je lèche», en face de véd. *réḍhi*. La concordance du germanique, du slave et de l'arménien à présenter des formes semi-archaïques, de type productif dans chacune de ces trois langues à date préhistorique, est donc caractéristique.

S'il y a eu en indo-européen un thème **māg-/məg-*, on s'explique le flottement entre *g* et *k* qu'attestent lat. *māceria*, *mācerō* et gr. *μάσσω*, en face de *ἐμάγην*, *μεμαγμένος*. A la fin d'un thème de cette sorte, une consonne est naturellement instable. Dans des conditions analogues, le grec offre *μείγνῡμι*, *μίσγω* (de **mig-skō*), *ἐμίγην*, *μέμιγμαι* en regard de skr. *miçráḥ*, v.-sl. *měsiti*, lit. *maiβýti*; comme la racine **māg-*, la racine **meik-* avait sans doute un présent radical athématique qui a été partout remplacé par d'autres formes, généralement par une forme en **-ske-* : v.-h-a. *miskan*, v.-angl. *miscian* (rien n'oblige à tenir le verbe germanique occidental pour emprunté), v. -irl. *mescaim*, lat. *misceō*; le sanskrit a ici une forme en *-s-* : *mekṣayati* et *mimikṣvá*, *mímikṣati*.

On arrive ainsi à préciser en quelque mesure la forme et le sens d'une racine au premier abord obscure.

A. Meillet.

ARMÉNIEN *AṙN*.

Le mot *aṙn* n'est pas courant en arménien. Les traducteurs de la Bible ne l'ont pas employé, et le grand dictionnaire de Venise n'en signale que deux exemples; de l'un, qui est chez un auteur du moyen âge, *Erznkaçi*, il résulte que *aṙn* désigne un animal mâle, cité à côté du bélier; l'autre se lit chez Eznik, II, 11, p. 148, où les *aṙns* (acc. plur.) sont donnés pour des animaux sauvages et comestibles, à côté des chevreuils, des cerfs et des sangliers. Le P. Vardanian a signalé récemment, dans le *Handes Amsorya*, 1913, col. 294 et suiv., un passage d'un texte philosophique d'où résulte la traduction «mouton sauvage»; et, en effet, le géorgien a emprunté le mot sous la forme *arni*, que Tchubinov traduit par «mouton sauvage», comme me le fait remarquer M. Adjarian.

Il est difficile de séparer ce mot arm. *aṙn*, *aṙin* de gr. *ἄρσην*, *ἄρρην* et de zd *arša*, *aršānəm*, *aršnō* «mâle». Des dérivés de ce mot indo-européen fournissent des noms d'animaux mâles au sanskrit : *ṛṣabháḥ* «taureau», et au grec : hom. *ἀρνειός*, att. *ἀρνεώς* «bélier» (*I.F.*, V, 328); il est plus inattendu que le mot lui-même désigne en arménien un animal particulier et un animal sauvage.

Le mot arménien qui a le sens de «mâle» demeure sans étymologie; c'est *aru*; Hübschmann, *Arm. Gramm.*, 418, ne l'a pas expliqué; M. Pedersen a proposé à ce sujet une hypothèse compliquée, *K.Z.*, XXXIX, 389. On ne peut s'empêcher de penser à lat. *aries*, ombr. erietu (acc.) «bélier».

A. MEILLET.

IRANICA.

I. — À PROPOS DES MOTS PARTHES EMPRUNTÉS PAR L'ARMÉNIEN.

M. Meillet a insisté justement dans ces *Mémoires* mêmes (t. XVII, p. 242 et suiv.) sur l'origine des emprunts faits par l'arménien à l'iranien. Revenant sur le travail fondamental de Hübschmann, il a montré comment, grâce à une meilleure connaissance de la dialectologie iranienne, nous sommes amenés à interpréter autrement que ne pouvait le faire leur auteur les résultats de la première partie de l'*Armenische Grammatik* et des *Persische Studien* : Hübschmann voyait dans les emprunts en question des témoins de l'état du persan au moyen âge; nous y reconnaissons des documents sur un dialecte aujourd'hui disparu, celui dont se servaient l'aristocratie et l'administration parthes.

Il ne sera pas question ici des caractères phonétiques particuliers à ce dialecte; M. Meillet a mis en relief un certain nombre d'entre eux, et la place du parthe à l'intérieur du domaine iranien ne saurait être précisée que dans une étude d'ensemble. Il sera traité ici seulement de la question du vocabulaire, telle qu'elle a été posée par M. Meillet, quand il a insisté sur le nombre relativement grand d'emprunts dont les originaux restent introuvables, «faute de connaître les dialectes du Nord à l'époque parthe».

En effet, il y a là un fait de première importance : l'influence de l'état féodal parthe a été beaucoup plus considérable que l'on n'admet généralement; elle ne s'est pas bornée à faire entrer un nombre appréciable de mots plus ou moins usuels dans une langue étrangère : on se trouve en présence d'une véritable pénétration de l'arménien par l'iranien. Ceci suppose une civilisation parthe, dont le rôle n'a pas été aussi marquant sans doute que celui de la culture achéménide ou sassanide, mais qui a dû l'emporter nettement sur celle des Arméniens du temps, et dont l'action s'est fait sentir sur l'araméen et, par lui, sur l'arabe. Car il ne faut pas perdre de vue que des mots comme syr. אמצא, ar. امص

ne peuvent être que d'anciens emprunts à la langue de l'état parthe.

Cette civilisation « parthe » commence d'ailleurs à sortir de l'ombre, grâce aux documents nouveaux concernant l'Iran du Nord. Deux des traits qui la caractérisent sont dès maintenant faciles à reconnaître. D'abord il apparaît clairement que la civilisation qui s'est développée sous les Parthes n'était ni à base, ni à tendances nationales; elle était ouverte à l'influence hellénique, comme l'a montré M. Meillet dans ces *Mémoires* (t. XVIII, p. 110 et 248); elle a toléré la constitution définitive de l'écriture à cryptogrammes araméens du pehlvi, qui par là mérite bien son nom de « parthe ». D'ailleurs le mouvement qui a porté les Sassanides au pouvoir a été nettement une réaction nationale, exclusive et intolérante, contre le régime accommodant des gens du Nord; il a institué, en même temps qu'un gouvernement national, une religion d'État; il s'est tourné contre tous ceux qui n'étaient pas de purs Persans; il a contribué à rompre tout lien avec les Iraniens des régions excentriques, à fermer les voies de communication entre l'Occident et l'Orient. Grâce à lui, la Perse s'est ramassée sur elle-même, après s'être peut-être trop librement abandonnée.

Quoiqu'il en soit, on aperçoit du coup quel est le second trait distinctif de la civilisation « parthe » : elle se reliait de façon étroite aux autres civilisations iraniennes du Nord. C'est d'ailleurs du Nord que les Parthes eux-mêmes étaient venus; et leur langue se rattache non pas tant aux parlers de la Perse septentrionale qu'à ceux de la région qui, en russe, se nomme « zakaspienne », au chorazmien, au sake, par exemple; comme eux, le parthe se relie par des traits importants au groupe des dialectes intermédiaires entre le scythique et l'iranien du Sud, mais, comme eux encore, il se distingue par son archaïsme relatif, par son traitement des consonnes intervocaliques. D'autre part, la route vers le Nord-Est passait par le pays parthe, les relations de tout genre, commerciales et culturelles, étaient continues entre le Nord de la Perse, la Parthie, le Chorazme et la Sogdiane. Les massacres turcs et mongols n'avaient pas encore amputé la civilisation iranienne.

Rien que de naturel dès lors à ce que l'on retrouve dans des textes sogdiens des emprunts identiques à ceux que présente l'arménien. Deux des plus curieux sont connus depuis 1906 déjà, sans d'ailleurs avoir été relevés; le regretté Huber a publié à ce moment (*B.É.F.E.-O.*, n° 1-2) la liste des noms des planètes dans l'astrologie bouddhique chinoise, noms que M. F. W. K. Müller a reconnus être sogdiens et non persans; or, parmi ces noms figurent **mīr* « Soleil » et **tīr* « Mercure », qui corres-

pondent exactement à arm. *mihr* et *tirē* (cas régime, ancien **tirē*), mais qui s'opposent nettement aux formes *miš* et *tiš* que l'on attend en sogdien et qui sont d'ailleurs attestées (cf. *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin, 1907, p. 465; al-Bīrūnī, *al-Āθār' ul-Bāqiya*, éd. E. Sachau, p. 46). De fait, les noms de jours de la semaine dont se sont servis les Sogdiens, noms qu'ils ont portés jusqu'en Chine, sont le résultat d'un compromis, d'un accord au profit d'une intelligence plus facile et plus générale, au moins à travers tout le Nord de l'Iran; des formes par trop locales, comme *miš* ou *tiš*, ont été remplacées, non par d'autres aussi peu répandues, telles que chorazm. *čīr-ē*, mais par celles qui, appartenant à une importante langue administrative, présentaient en outre l'avantage d'être intelligibles par elles-mêmes sur un large domaine. On sait combien de mots du même type phonétique (tels que *mihr*) se sont introduits en persan.

M. Salemann a traité (*Izvěstija*, 1913, p. 1129-1130) du mot, attesté en sogdien, *m'rkr'yt* «ceux qui font des incantations», et il l'a rapproché à juste titre de l'arménien *margarē*, cas régime d'un ancien **mārgarə*, **mārkarə*. L'étymologie proposée par M. Salemann est certainement la bonne, mais il paraît difficile d'affirmer que l'arménien a emprunté à une langue telle que le sogdien; s'il en était ainsi, on attendrait **markarē*; la présence du *-g-* sonore ramène plutôt vers un dialecte voisin du parthe, où l'on a eu *Sagastan* après *Sakastan*. Le *-gar-* de *margarē* reste d'ailleurs isolé (partout on a dans les emprunts *-kar-*), et fait qu'il est difficile d'opérer avec ce mot précisément.

Le sogdien présente bien d'autres exemples clairs d'emprunts au parthe : le terme d'administration **°xšaθra-* est entré à la fois en arménien, où *ašxarh* signifie «pays, monde», et en sogdien, où se trouve le dérivé *'γšδr-t'k *°xšaθra-tāk* «royal», qui ne peut être proprement sogdien; le persan aussi a *šahr*, dont la forme proprement perse fait défaut, et lui a fait subir un changement de sens brutal où se marque toute la différence qui séparait les terminologies administratives parthe et sassanide. De même on rencontre, à côté de *p'š*, qui est la forme sogdienne correcte, *p'δr*, **pāθr* «protection, garde», qui répond exactement à arm. *pah*. L'arménien *pas*, emprunté au persan des Sassanides, est un terme technique chrétien et signifie «jeûne».

Car, dans la plupart des cas, il est possible de préciser s'il s'agit d'emprunts ou non; les critères phonétiques et sémantiques confirment qu'il n'a dû y avoir entre le parthe (représenté en l'espèce par les mots entrés en arménien) et le dialecte scythique qu'est le sogdien qu'une communauté de civilisation comme celle que l'on a essayé d'indiquer plus haut. En sorte que l'on peut mettre en face du terme iranien emprunté la forme sogdienne

correspondante sans commettre d'abus, à condition de ne jamais perdre de vue que les comparaisons ainsi instituées n'impliquent aucun lien direct, aucun contact immédiat entre les langues intéressées.

Tel est le cas pour *karmir* «rouge», dont a fait mention M. Meillet (*M.S.L.*, t. XVII, p. 247) et pour les mots cités par M. Salemann (*Izvěstija*, 1913, p. 1130) : *šēn* «village» (sogd. *šyn*); *patškam* «halle, balcon» (sogd. *ptšknpw*); *patasxani* «réponse», suppose une forme **patsax^{w}ān-*, différente du sogdien *ptškw'nh*, **patšak^{w}ān*. Tel est le cas aussi pour les exemples qui suivent, qui, pour la plupart, montrent par quelque détail la distance qui sépare le parthe et le sogdien :

apaharzan «séparation», cf. *'pγ'rš* «qui se détache, qui recule»; en sogdien, la forme **harš-*, prise par le radical **harz-* devant **-t-*, a été généralisée. Cf. *wγarš-*, **wi-harz-* «délivrer, relâcher», et les mots arméniens *arjak* «lâché», *arjakem* «je lâche».

apîrat «injuste», cf. *'pδ'ty*, **ap°δāte* «injustement, perversement».

aroyr «laiton», cf. *rwδ*, **rōδ* «cuivre».

band «prison, cellule», *bandapet* «geôlier en chef», cf. *βntpt'k*, **βand°patāk* «geôlier»; *bandapah* «garde de prison», qui représente un ancien **banda-pāθra-* devenu **bandapahr*, tout comme le fait le sogdien *βnt p'š'k*, **βand pāšāk*, plus anciennement **βanda-pāθrāka-*, dont le sens est exactement le même.

bor «lèpre», cf. *βr'wk'*, **βarūkə* «lépreux».

čaš-em «je déjeune, je mange», cf. *'pč'š-* «goûter d'un repas».

čakat «front», cf. sogd. *čk't*, **čakāt* «front», en face de pehlvi *čakāt* «sommet», pers *čakād* «sommet, haut de la tête».

moyr «aumône», cf. *mwδ*, **mōδ*, même sens.

hrawēr «invitation», cf. *'rw'yδ-*, **fravēδ-* «rechercher».

part «coupable, redevable», cf. *'prtk*, **°partak* «coupable».

patir «fallacieux», cf. *pt'yδ-* «arracher par fraude» et *pt'yδ* «sollicitation».

patiw «hommage, estime; honneurs, dignités», cf. *ptβy*, *ptβy'*, *ptβyw*, **pat°βayə*, même sens.

taražamanak «intempestif, à contre-temps», cf. *trzmčyk*, **taražamančik*, même sens.

zanazan «multiple, de diverses sortes», cf. *znkznk'n*, **zanak°-zanakān*, même sens.

Un mot mérite par son importance d'être mis à part : il s'agit de *kari* «très, beaucoup», dont M. Meillet a immédiatement reconnu l'origine iranienne quand j'ai réussi à établir devant lui la

signification «très, beaucoup» de sogd. *k'δy*, **kāδi* ou **kāδy*. Aucun emprunt ne témoigne en effet de façon plus claire de la force de l'influence exercée par l'iranien sur l'arménien; d'abord *kari* est un mot usuel, presque un agent grammatical, et non pas un terme technique prédestiné en quelque sorte à passer d'une langue à l'autre; ensuite il était le seul mot signifiant «très, beaucoup» qui ne fût pas encore reconnu pour être d'origine étrangère, *yoyž* et *šat* l'étant manifestement : l'arménien, pour dire «beaucoup, très», s'est servi exclusivement de trois emprunts faits à l'iranien.

II. — A PROPOS DE ARMÉNIEN *nkan* «PAIN».

Le mot iranien le plus répandu pour «pain» est **nayna-*; on le retrouve dans les dialectes du Sud : en beloutchi, où l'on a *nayan*; en persan, où *nān* représente bien, comme le supposait déjà Hübschmann (*Pers. Stud.*, p. 249), **nayna-* par suite de la disparition de la gutturale sonore entre un *-a-* bref et une nasale; il existe aussi dans les autres groupes de langues : en mindjāni, j'ai noté moi-même *nayn* et, dans les textes sogdiens chrétiens publiés par M. F. W. K. Müller (*Soghdische Texte*, I), *nyn-* se rencontre trois fois. L'étymologie de ce **nayna-* reste d'ailleurs obscure.

L'emprunt *nkan*, fait par l'arménien à l'iranien, montre qu'un autre mot a été en usage, au moins dans la région parthe. Comme l'a indiqué Hübschmann, il s'agit d'un ancien **nikān* dont le sens paraît avoir été celui de «enterré», et qui ne saurait être rapproché sans plus de **nayna-* (cf. Horn, *Grundr. d. neupers. Etym.*, p. 286). Ce **nikān* n'est malheureusement pas attesté en iranien avec le sens de «pain», mais on sait dès maintenant de façon certaine que le pain a été désigné comme la chose *enterrée*, *enfouie*, à l'intérieur du domaine de civilisation dont le parthe faisait partie.

Dans ses *al-Āθār' ul-Bāqiya*, al-Bīrūnī rapporte le nom chorazmien d'une fête locale, et il en donne la traduction en arabe : il s'agit du jour «du manger le pain-cuit enduit-de-graisse», *'kli l-xubzi l-mušaḥḥami*, en chorazmien *'zd' knd xw'r*. Ces mots ont été transcrits par M. Sachau dans sa traduction de l'ouvrage d'al-Bīrūnī (*The Chronology of ancient Nations*, p. 224 et 425) *azdā kand xwār* et *azdā* a été comparé par lui à avest. *āzuti-* «graisse». Cette explication a toutes les chances d'être la bonne, et il n'est pas douteux qu'il faut lire **āzudā kand x^{w}ār*, membre de phrase où **x^{w}ār* répond à l'arabe *'kl* «le fait de manger», **āzudā* à *al-mušaḥḥam* «l'enduit de graisse», et où il faut par suite que *kand* corresponde à *al-xubz* «le pain cuit». Or *kand* signifie «pain»

exactement au même titre que l'arménien *ukan* : avec le même passage de l'ancienne occlusive sourde à la sonore correspondante que dans **āzudā* en face de av. *āzuti-*, il représente le participe passé passif ancien **kanta-* «enterré, enfoui», d'ailleurs attesté dans l'Avesta.

Ainsi se trouve confirmée par al-Bīrūnī l'indication, un peu suspecte au premier abord, du *Burhān i Qāṭi'* que, dans le dialecte chorazmien, «pain» se dit *pknd*; soit **p°-kand*.

III. — À PROPOS DE SANSKRIT *pustakam*.

Les mots sanskrits *pustakam* et *pustakaḥ* présentent deux significations assez différentes : ils ont d'une part le sens de «livre, manuscrit», que possède aussi *pustikā*, et d'autre part celui de «enduit, ouvrage en bosse». On est assez tenté, en général, de ramener ces deux idées à une seule; *pustakam* «manuscrit» serait la chose «écrite», *pustakam* «modelage, enduit» serait la chose «barbouillée, ointe», et l'un comme l'autre seraient «des tracés, des dessins faits à l'aide d'une pâte». Dans le tome 23 de la *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, M. H. Gundert a déjà rappelé, en rapprochant les deux significations en question, l'analogie de *lipi-*; mais cette analogie est fallacieuse : skr. *lip-*, véd. *rip-* signifient bien «enduire», mais *lipiḥ* «écriture» ne s'y rattache que de façon toute secondaire; c'est simplement en fait la forme sanskritisée du mot d'origine perse *dipiḥ*. On sait qu'en matière d'écriture et d'épigraphie l'influence iranienne sur l'Inde est certaine, et M. Senart en particulier a discerné avec un rare bonheur les traces importantes de cette influence dans les inscriptions d'Asoka-Piyadasi (*Inscr. de Piyadasi*, t. II, p. 276-297).

Il semble bien d'ailleurs que *pustakam* «enduit» soit un terme technique, une expression de métier, d'origine dravidienne; il ne désigne proprement rien qui ressemble à une écriture, mais seulement le fait d'enduire d'argile plus ou moins diluée, soit d'une sorte de barbotine, soit d'un enduit plastique. M. H. Gundert a ramené *pustakam* au radical dravidien *pūsu*, dont le sens est précisément celui-là (*Z.D.M.G.*, t. 23, p. 528) et, comme me l'apprend M. J. Bloch, il a été suivi par M. Kittel dans son *Kannaḍa-english Dictionary* (préface, p. XL-XLI, et dictionnaire, sous *pūsu*[1]); il s'agit d'ailleurs d'un radical dravidien bien attesté : can. *pūsu*, tél. *pūyu*, tam. *pūcu* se répondent et leur signification est sûre.

Dans ces conditions, le mot *pustakam* «livre, manuscrit» apparaît comme un simple homonyme du précédent; son origine reste à trouver. Je crois qu'il faut la chercher là où l'on a trouvé

celle de *dipiḷ*, *lipiḷ*, du côté de l'Iran : skr. *pustakam* «manuscrit, livre» me paraît être simplement l'iranien **pōstaka-* «manuscrit sur peau», qui nous est attesté en sogdien sous la forme *pwst-*, *pwstk* (**pōst*, **pōstak* ou **pust*, **pustak*) et avec le sens de «livre, manuscrit, sūtra».

Tant au point de vue du sens que de la phonétique, ce rapprochement semble correct. Il n'y manque qu'un point : l'explication de l'iranien **pōstaka-* ou **pōsta-* «manuscrit, livre». Tout ce que l'on connaît en effet, c'est le persan *pūst*, pehl. *pōst* «peau, écorce», qui a été largement emprunté par les divers dialectes iraniens et auquel répond la forme avestique surprenante *pąsta-* «peau». Cette forme est sans doute due à quelque faute de lecture, car, dans la première rédaction écrite de l'Avesta, la différence n'était pas si grande entre **posta-* et **pąsta-* qu'on est tenté de se l'imaginer d'après les graphies postérieures; le premier était sans doute noté **p'wst-* et le second **p'wnst-*, et l'on sait à quoi le *nūn* était réduit en araméen (cf. Andreas-Wackernagel, *Nachrichten* de l'Académie de Göttingen, 1911, fasc. I). Mais, si le mot est ancien et assez bien attesté, la signification de «manuscrit, livre» n'apparaît ni en avestique, ni en moyen persan.

Il n'y a aucune raison de croire que ce sens ait jamais existé dans le dialecte des livres mazdéens; mais, si nous savons qu'au moyen âge persan un «écrit» s'est appelé *nāmak* ou *niwīkān* par exemple, les historiens grecs nous apprennent aussi qu'il y a eu auparavant des livres manuscrits qui étaient des «peaux»; Hérodote raconte (V, 58) que les Ioniens eux-mêmes ont fait usage de *διφθέραι* dans l'antiquité et que beaucoup de barbares s'en servent de son temps; Ktésias de Cnide sait (cf. Diodore de Sicile, II, 32, 4) que les chroniques royales des Perses étaient des *διφθέραι βασιλικαί*.

Le correspondant iranien de *διφθέρα* n'a pu être que **pōsta-*, **pōstaka-*, qui a été évincé assez tôt par d'autres termes techniques en Occident, mais qui a sans doute duré plus longtemps là où l'usage des *διφθέραι* s'est mieux maintenu, en Orient. Et c'est probablement à l'Iran de l'Est que l'Inde a emprunté son *pustakam*.

IV. — Persan *šēr* «lion».

Il n'est pas douteux que Hübschmann a raison quand il ramène pers. *dīr*, anciennement *dēr*, à **dayra-* par un intermédiaire **dayra-* (voir *Pers. Stud.*, p. 60 et 249); la forme **daryya-* qu'est réduit à supposer M. Salemann (*Grundr. d. iran. Phil.*, I, 1, p. 273), n'a guère d'autre appui que les besoins de la cause, et

anērān en face de av. *anaγrama-* «le 30 du mois» est impossible à mettre de côté. Mais comme le traitement **darγa-*, **dayra-* est en opposition complète avec celui de *mary* «prairie» (av. *marəγā-*), de *bary* «digue» (skr. *vargaḥ*) et aussi de *mury* «oiseau» (av. *mərəγa-*), on est tenté de croire à une différence dialectale.

Quoiqu'il en soit, il faut dès maintenant mettre à côté de *dēr* «long (en parlant du temps)», comme second exemple du même traitement, *šēr* «lion», qui ne représente pas, ainsi que le pensait M. Andreas (voir *Grundr. d. iran. Phil.*, I, 1, p. 273), *xšaθrya-*, mais bien **šayra-*, **šarγa-*. En effet, «lion» se dit en sogdien des documents d'Asie centrale *šrγw*, **šarγa*; et al-Bīrūnī nous apprend qu'en chorazmien le nom du lion était **šary* (*al-Āθār' ul-Bāqiya*, éd. E. Sachau, p. 193, tableau des noms des signes du zodiaque, où il faut probablement lire شرغ au lieu de سرغ). Dès lors, on a pers. *šēr* en face de chorazm. **šary*, tout comme pers. *anērān* en face de chorazm. **°nary*, اونرغ, sogd. *nary*, نرغ, avest. *anaγra-na-* (cf. al-Bīrūnī, *loc. cit.*, p. 48 et 46).

Robert GAUTHIOT.

QUELQUES OBSERVATIONS SUR LE MINDJÀNI.

Les observations qui suivent reposent avant tout sur des notes prises en août 1913 à Samarcande, de concert avec mon compagnon de voyage M. Junker, après mon retour du Yagnôb, où j'avais été remplir une mission linguistique que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres avait bien voulu me confier (voir *Comptes rendus*, 1913, p. 671 et suiv.).

Pendant le trop court séjour qui a précédé notre retour en Europe, nous avons cherché à réunir le plus de documents possible sur les divers parlers tâdjiks et sur les différentes langues iraniennes des montagnes du Turkestan russe, de l'Émirat de Bokhara, de l'Afghanistan; nous nous sommes efforcés d'entrer en relation avec les étrangers qui viennent chercher à Samarcande refuge ou profit. C'est ainsi que nous avons pris contact, entre autres, avec un petit groupe d'ouvriers agricoles venus de *Kulâb* [1] (r. Кулябъ) et des environs immédiats; c'est là un bazar situé dans les hauteurs qui bordent la rive droite du Pandj, c'est-à-dire du cours supérieur de l'Amou-daryâ, un peu à l'Ouest du 70e degré de longitude Est de Greenwich, et au Sud du 38e degré de latitude Nord.

Grâce à ces paysans, nous ne pensions nous documenter que sur diverses particularités du tâdjik parlé par les montagnards de l'Émirat de Bokhara. Mais, bientôt, l'un des *Kulâbī* en question reconnut que s'il venait bien du même endroit que ses compagnons, auprès desquels il vivait depuis de longues années, il était en réalité un *vaxī*, et non un *kulâbī*, de naissance, et que sa langue maternelle n'était pas le *tâǰīkī*, mais un autre *gap* (langage) fort différent.

[1] Dans cet article, l'*ā* servira à noter la voyelle longue de timbre *o*, prononcée avec arrondissement des lèvres, et issue de l'*ā* long ancien.

C'était là une révélation désirée, sinon attendue; en effet, la prononciation du sujet en question ne s'accordait pas avec celle de ses compatriotes supposés; son système articulatoire était fort différent. Cette première découverte fut suivie d'une surprise : il apparut de suite que la langue de cet indigène du Vakhân n'était pas du *vaxī*. Et quand je repris mes notes, après mon retour à Paris, je constatai sans peine que c'était du *mungī* ou *minǰânī*.

Or, jusqu'ici du moins, le *vaxī* passait pour être la seule langue locale usitée au Vakhân. Mon premier mouvement fut de suspecter le témoignage, surprenant, de mon Vakhi; mais la netteté et l'ingénuité de ses réponses ne laissaient de place à aucun doute, sinon sur les détails, du moins sur tout l'essentiel. Il est évidemment possible que l'on n'use point, comme il nous l'a affirmé, de sept langages différents (*aftgap*) au Vakhân; le chiffre peut être faux; mais nous n'avons non plus aucun renseignement positif contraire. D'autre part, quand cet homme disait que dans le *Čatrâr* (c'est-à-dire le Tchitral anglais) on parle une langue toute pareille à la sienne propre, il semble bien qu'il disait la vérité, et qu'il faisait allusion à la présence reconnue sur le versant méridional de l'Indou-Kouch d'un dialecte du mindjâni, le *yidγâ*.

D'ailleurs, s'il était incapable, en bon paysan, de donner des indications abstraites, des renseignements coordonnés, il savait fort bien, lorsqu'il était interrogé de façon convenable, citer des faits précis, dont la sécheresse même était convaincante. Ainsi il affirmait qu'il était *vaxī*, mais ce n'était là pour lui absolument qu'une désignation *géographique*; il ignorait bien entendu s'il était afghan, russe ou bokhariote; mais il répondit sans hésiter qu'il avait payé l'impôt aux Afghans.

Il était donc originaire de cette étroite bande de territoire que la diplomatie a faite afghane et a insérée entre les Pamirs russes et l'Hindou-Kouch anglo-indien, entre le Pandj et la frontière de l'Inde. C'est d'ailleurs ce qu'il confirma de la manière suivante : je le plaçai à côté de moi, lui disant que derrière nous se trouvait la montagne (l'Hindou-Kouch, dans l'espèce), et je lui demandai ce qui se trouvait alors devant nous. Sans hésiter, il répondit : l'eau (c'est-à-dire le fleuve, dans l'espèce le Pandj); à droite, il plaça le *Vaxân daryâ*, mais loin (*dūr as*); à gauche, et beaucoup plus près, il situa *'iškâšim*, qui représentait déjà pour lui l'étranger, et dont il semblait avoir gardé un très mauvais souvenir. Enfin, il estima très justement à environ un demi-jour le temps nécessaire à un homme vigoureux et exercé pour franchir l'espace qui sépare le Pandj de la frontière du *Čatrâr*.

Il faut donc admettre, à ce qu'il semble, que le mindjâni n'a pas débordé seulement sur une petite partie du versant méri-

dional de l'Hindou-Kouch, mais qu'il a pénétré aussi jusque dans le Vakhân. On verra plus bas qu'il y a des faits linguistiques, connus déjà depuis assez longtemps, qui ne s'expliquent guère que si l'on admet précisément un contact immédiat, et une certaine intimité, entre un parler mindjâni et le vakhi proprement dit.

Le mindjâni parlé au Vakhân est sensiblement le même que celui du Mindjân proprement dit, pour autant qu'il est possible d'en juger d'après nos très pauvres informations. M. Geiger, qui a décrit cette langue dans le *Grundriss der iranischen Philologie* (t. I, 2e partie, p. 293 et suiv.), en même temps que les autres dialectes pamiriens, a déjà mis en lumière quelques-uns de ses traits caractéristiques, et il ne saurait être question de reprendre ici ce qui a été fait d'excellente façon par un des iranisants les plus diligents et les mieux informés. Il ne s'agit simplement que d'apporter, dans la mesure du possible, des contributions à l'étude d'un dialecte iranien mal connu.

C'est à juste titre que M. Geiger a séparé, dans l'exposé qu'il a donné des dialectes iraniens dans le *Grundriss*, le yagnôbi des langues pamiriennes; toutes les études et découvertes postérieures ont confirmé sa façon de voir. Il est maintenant acquis que le yagnôbi est une langue iranienne du Nord, «scythique» si l'on préfère, qui se rattache à l'ossète et au sogdien d'abord, au chigni, au sariqoli et au vakhi de manière plus indirecte. Mais le mindjâni, dont le yidgâ n'est qu'une forme secondaire, n'est sans doute pas plus que le yagnôbi une langue pamirienne, et il doit être réuni (en même temps peut-être que le sanglitchi, si peu connu) aux dialectes que l'on appelle «persans du Nord», et qui s'étendent en réalité entre ceux du Nord («scythiques») et ceux du Sud sur une longue zone qui va des confins de l'Arménie jusqu'au Turkestan chinois.

M. Geiger a déjà noté (*Grundriss*, t. I, 2e partie, p. 416) que le yidgâ et le mindjâni présentaient le même traitement du *-t-* intervocalique que le kurde, le semnâni ou le tâliche, par exemple. En fait on a :

Au Sud : pers. *kada* «maison», *padar* «père»; bal. *pit*.
Au Nord : oss. *fidä*; yagn. *kat*; chigni *cid*, *päd*; vakhi *kät*; afgh. *plār*.
Dans la zone moyenne : kurde *pier*; tâliche *kya*, *peu*; semnâni *kiya*; mindj. *k'ey*; yid. *kyē*.

D'autres exemples sont : *lūᵛ* «fumée» (cf. pers. *dūd*), *mâᵛagá* «jument» (cf. pers. *māda*), *šəᵛ* «parti, il est parti» (cf. yid. *šuah*

«partir», pers. *šūda*) et *šīká* «devenu» (= **šəˠka*), *vⁱráˠ* «frère» (cf. pers. *birādar*), *wūˠ* «vent» (pers. *bād*), *xeˠá* «mur» (pers. *xad*), *yīˠá* «pont» (av. *haētu-*), *zamáˠ* «mari de la sœur» (pers. *dāmād*). Le yidgâ a très correctement (je cite les mots dans le même ordre que ci-dessus) *lūī*, *maiyaghåh*, *šuah* (infinitif), *vrai*, *wuix*, *xaiyåh*, *yéyåh*, où il est aisé de reconnaître sous les imperfections de la graphie des formes toute proches de celles du mindjâni. En revanche, il convient de souligner combien le sanglitchi diffère; la proximité géographique ne doit pas tromper, et c'est des langues pamiriennes que le sanglitchi se rapproche. On y trouve, en effet : *vurd* «frère» (chigni *vⁱrād*, vakhi *vrüt*), *šet* «il est allé» (sariq. *süt*).

A ce premier traitement il faut ajouter celui du *θ iranien. On sait que de toutes les anciennes spirantes, c'est de beaucoup la plus instable; la spirante sourde bilabiale est devenue tôt labiodentale, et sous la forme de l'*f* elle s'est, en général, maintenue; le *x* guttural a été fort résistant lui aussi; mais le *θ ne s'est conservé que dans un petit nombre de cas, et, le plus souvent, il est devenu l'occlusive correspondante *t*, ou bien a tendu à perdre son articulation propre.

Entre voyelles, on trouve θ, *t* ou *h* répartis de la façon suivante : seul au Sud, le beloutchi a *t*; seul au Nord, l'afghan a *l*; les dialectes scythiques (l'ossète et le yagnôbi) ont *t* ou *s*, ce qui atteste une longue survivance de l'ancien *θ; les langues du Pamir sont sur ce point d'accord avec celles du Nord : on rencontre encore θ en chigni, dans *yaθ* «ordure», qui répond à beloutch. *gūt*, afgh. *γul*, yagn. occid. *γūt*, yagn. orient. *γūs* (mots relevés au Yagnôb en juillet-août 1913). Mais l'ensemble des dialectes de la zone moyenne, d'accord avec ceux du Sud-Ouest, ont *h* pour *θ; on a kurde *gū*, pers. *gūh* «ordure» et en mindjâni *lᵒrᵒˠūx́*, *lr̥ūx́* «faucille» (= **δrūθ-*, cf. yagn. *dⁱrât*, *dᵃrâs*), *pūx́* «balle de fusil, flèche» (= **pāθ-*, cf. chigni *pās*, qui est sans doute pour **pâθ*, sariq. *pudh*, oss. *fatᶜ*, yagn. *pât* et *pâs*; le mot yidgâ *piš* doit représenter quelque chose de très voisin de **püx́* ou de **püś*); mindj. *paxá* «large» (cf. av. *paθana-*) est sans doute un emprunt.

Les aires se resserrent et les faits se précisent en quelque sorte, si du traitement du *θ intervocalique on passe à celui du groupe **θr* soit intérieur, soit initial; au point de vue des relations du mindjâni avec les langues de la zone moyenne, l'état de choses est d'ailleurs aussi net. A l'intérieur, on a :

Au Sud : beloutch. *pusaγ*; pers. *pusar*; kurde *pes* de **puça-*, **puθra-* «fils».

Au Nord : oss. *furtᶜ*; sogd. *puš*; yagn. *pulá*; et, d'accord avec le

scythique, chigni *puc*, sariq. *pöc*, vakhi *pötr*, d'un ancien **putra-* issu de **puθra-* (cf. *M.S.L.*, t. XVII, p. 148).

Dans la zone moyenne : pers. septentr. *puhr*; chorazm. *-mūr-*; mindj. *pūr* (yidgà *pūr*), *mūrá* (yidgà *mūra*), *yūr* (yidgà *yūr*), de plus anciens **puhra-* «fils» (de **puθra-*), **mihra-* «soleil» (de **miθra-*), **āhra-* «feu» (de **āθra-*). On sait que pour ce traitement l'afghan marche avec les dialectes intermédiaires : on y dit *ōr*, *yōr* pour «feu».

A l'initiale, on a pareillement :

Au Sud : beloutch. *sai*; pers. *si*; kurde *sē* de **çayah* «trois», plus anciennement **θrayah*.

Au Nord : oss. *ärtä* et, avec conservation plus ou moins prolongée de la spirante, yagn. *t'rái* à l'Ouest, *s'rái* à l'Est, vakhi *trūi*, chigni *arrai* et sariqoli *haroi* d'un **θ'rāi* encore récent, dont l'initiale s'est rapidement amuie. Le sanglitchi *trai* est d'accord avec le vakhi. L'afghan *drē* témoigne lui aussi d'un traitement de **θr-* initial divergent de celui de **-θr-* intérieur.

Dans la zone moyenne : persan du Nord *hrē* (attesté dans les documents médiévaux provenant de Tourfan), mindj. *x'rái* (la forme *šarai* n'est qu'une notation imparfaite du même mot; et le *š-* initial de yidgà *šuroi* doit être lu soit *x-*, soit *ś-*), de **hrayah*, plus ancien **θrayah*. Il faut donc corriger ce qui est dit *M.S.L.*, t. XVII, p. 9 et 10.

Enfin le traitement du groupe **-θw-*, bien qu'il soit attesté d'une façon très insuffisante, n'est pas moins intéressant, ni moins significatif. Nous l'ignorons, il est vrai, en beloutchi, en persan du Nord, au moins contemporain, mais une heureuse fortune nous a conservé la vieille opposition entre le Nord et le Midi telle qu'elle apparaissait au moyen âge; dans les textes retrouvés à Tourfan, on lit *čh'r*, c'est-à-dire **čahār*, dans les documents en dialecte persan proprement dit, mais *čf'r*, c'est-à-dire **čafār*, dans ceux rédigés en langue du Nord. Or le mindjàni dit *čfár*, et, dans le langage le plus rapide et le plus familier, *čfűr*. Le yidgà *čūr* est sans doute une forme brève et contracte du *čavúr* qui figure à côté. Pour ce qui regarde les langues scythiques et pamiriennes, il convient de rectifier ce qui est dit au tome XVII de ces *Mémoires* en ce sens que l'ancien groupe **-θw-* est représenté aujourd'hui par des occlusives là où le **θ* est devenu *t* relativement tôt, et par des spirantes là où le **θ* s'est longtemps maintenu; c'est ainsi que l'ossète a *cippar* et le vakhi *cabūr*, tandis que le yaghnobi a *t'fár* et le chigni-sariqoli *cavār* et *cavur*.

Il va de soi que le mindjàni, qui, par ses caractères essen-

tiels, se rattache aux divers dialectes de la zone iranienne moyenne, présente aussi des traits secondaires *orientaux*, ou même propres aux territoires montagneux qu'il occupe, à l'*Hindou-Kouch*. Ainsi il se trouve ressembler plus ou moins à des parlers scythiques proprement dits, à des parlers pamiriens, à une langue relativement isolée comme l'afghan, ou même à certains dialectes du Nord-Ouest de l'Inde. Mais, encore une fois, il s'agit là de caractères *récents*, qui sont venus s'ajouter aux anciens, sans les effacer d'ailleurs, et sans détruire l'ancienne communauté, en quelque sorte fondamentale.

Un caractère phonétique qui frappe tout de suite dans le mindjâni, est la représentation par *l* de l'ancienne spirante dentale sonore **δ*; cette spirante se rencontrait d'ailleurs, comme l'on sait, à l'initiale ainsi qu'à l'intervocalique. Par là le mindjâni (avec le yidgâ, bien entendu) ressemble de façon évidente à l'afghan. Et pourtant il n'y a pas là de marque de parenté; il s'agit simplement d'innovations parallèles. En effet, les langues iraniennes qui ont eu des spirantes à l'initiale aussi bien qu'à l'intérieur sont assez nombreuses et appartiennent à des groupes assez divers pour que M. Andreas ait pu émettre l'hypothèse que l'iranien commun présentait le même état. D'autre part, le passage à *l* intéresse en afghan les anciens *δ* aussi bien que les **δ* plus récents issus de **θ*; en mindjâni, les **δ* seuls sont représentés par *l* aujourd'hui. En afghan, on a *plan* «large, lointain» de **paθana-*, tout comme *pal* «pied» de **paδa-*; en mindjâni, on a seulement *ĕrūylán* «lanterne» de **ĕrây + δân*; *dəmâlán* «midi» de *də* «à, vers» et **màδán*, cas régime du mot «milieu»; *kəlá* «quand, une fois» (cf. av. *kaδa*); *lâmá* «village» (cf. av. *dāman-*); *lâr-* «avoir» de **δār-*; *lasá* «corde» (cf. sariq. *padets* «fil»); *ləydá* «fille» de **δuytar-*; *lṛūx* «serpe, faucille» de **δrâθ-*; *ləwár* «porte» de **δuwar-*; *lə* «deux» de **δuwa*; *lât* «dent» de **δanta-*; et autres exemples pareils.

Il faut ajouter que la zone où l'on observe le passage de **δ* à *l* ne comprend pas seulement l'afghan et le mindjâni (dont le yidgâ est inséparable), mais aussi un dialecte indien du groupe kafir, le veron, qui appartient à la même région géographique. Dans cette langue de l'Hindou-Kouch, on a *luštu* «fille» (cf. skr. *duhitar-*), *lē-go* «il fit» (cf. skr. *dhā-*), par exemple. D'ailleurs l'apparition de l'*l* est dans l'ensemble des dialectes iraniens un phénomène récent; que *l* sorte de **rd* comme en perse, de **δ* comme dans les langues dont il vient d'être question ou dans tel parler sogdien, de **ṛ* mouillé et de **ry* comme dans certains dialectes scythiques, de **rd* (ou **rδ*) et de **r* placé devant chuintante comme en iranien oriental, il n'importe : toujours son origine est secondaire et son âge peu ancien.

Un traitement du même genre que celui qui précède, moins significatif encore au point de vue de la «parenté linguistique», mais au moins aussi intéressant au point de vue de la communauté «géographique» actuelle et, peut-être, de la communauté passée des sujets parlants, est celui du groupe **nt*; celui-ci est représenté en effet en mindjàni par *-t* à la finale, par *-d-* à l'intervocalique. On a *čēt* «combien» en face de kurde *čent*, pers. *čand*; *lât* «dent» d'un ancien thème **dantan-*; et, d'autre part, *γâdúm* «blé» en face de pehlvi *gantum*; *pâdá* «chemin, route» en face de oss. *fändäg*; *xadīγá* «ri» en face de pehlvi *xandita*; *γâdě* «aveugle» (dans l'Avesta *anda-*); *γadā^w^* «fièvre» à côté de vakhi *andaw* de **(h)amtap-* (voir Tomaschek, *Centralasiatische Studien*, II, p. 46). D'après les renseignements fournis par Munshī Faiz Bakhsh (cf. R. B. Shaw, *On the Ghalchah Languages*, p. 139 et suiv.), ce traitement, qui se retrouve en yidgâ, n'existerait pas dans le mindjâni tel qu'on le parle dans la vallée même du Mindjân; d'après eux, «dent» se dit *land*; «blé», *ghandam*; en revanche, les représentants de skr. *danta-* «dent» sont en veron *let-em*, en bachgali *dutt*, et, très peu plus loin, en wai-alâ *dŭt*, en gawar-bati *dat*. Les langues atteintes sont bien celles qui sont placées au cœur du domaine linguistique dit «kafir». Les formes modernes du mot «intérieur», skr. *antaḥ*, confirment le fait : il n'est pas représenté en veron, mais le bachgali a *atē*, le wai-alâ *attar*, le gawar-bati *atran*, et il faut ajouter, toujours d'après l'ouvrage essentiel de M. Grierson (*The Piśāca Languages*), le kalâchâ avec une forme *uδrī-man*.

C'est ici qu'il convient de signaler le mouvement qui a entraîné en mindjàni **š* et **ž* vers *ś* et *ź*; on a vu plus haut que le **š* iranien se trouve palatalisé dans *γuś* «oreille» (cf. pers. *guš*), par exemple. Mais l'action de la mouillure est surtout sensible dans le traitement du groupe **št*, qui devient d'abord **śt'*, puis *śč* en yidgâ et *śkʸ* en mindjàni; «doigt» se dit *aγuškʸá* en mindjàni, *oguštčoh* en yidgâ; «huit» se dit *aškʸá* et *aščo(r)*; «montré, vu», *liškʸ-* de **δišta-*, **δršta-*; «sein de femme», *līškʸūn* de **δī-štāna-*; «poing», *maškʸá* de *mušti-*; «entendu» *nuγīškʸ-* de **niγōšta-*; «dos», *paškʸá*, yidgâ *piščâh*, de **pušt-*; «chameau», *škʸūrá* (le yidgâ a emprunté *šturâh*, sans mouillure), de **(u)štur-*; «brisé», *vriškʸ-*, de **-rušt-* (cf. Geiger, *Etym. d. Bal.*, p. 38, n° 305). Le chigni a, pour ne prendre que des mots correspondants : *angišt* «doigt», *wašt* «huit», *virušt* «brisé». Cette mouillure prononcée permet d'établir que le mot qui désigne le «chameau» a été emprunté par les dialectes «kafirs», non pas aux langues du Pamir, mais à quelque parler voisin du mindjàni, sinon au mindjàni ou au yidgà mêmes; en effet, le veron dit *ištiur*, le bachgali

štyw, tandis que le mot local pour «huit» ne présente aucune mouillure et est *aste* en veron, *oṣ̌t* en bachgali.

On a pu noter que sur tous les points examinés jusqu'ici, le mindjâni s'oppose nettement à son voisin immédiat, le sanglitchi. Qu'il soit d'accord avec l'afghan, avec les parlers indiens de l'Hindou-Kouch, ou avec telle langue iranienne du Pamir ou de la Perse, toujours il se sépare du dialecte qui est situé le plus près de lui, qui semble placé dans les conditions les plus pareilles, et dont le vocabulaire offre avec le sien propre de nombreux points de contact. Le sanglitchi a *-d-* pour l'ancien **-t-* (cf. *isped* «blanc»); il ignore le passage à *l* de la spirante sonore **δ* (cf. *pud* «pied»); il présente *-nd-* pour **-nt-* (cf. *panda* «chemin»); il faut aborder des traitements aussi généraux, d'aire aussi vaste que celui de **-θr-* devenant *-r-* pour retrouver un terrain commun. Encore dit-on *trai* «trois» en sanglitchi, avec un traitement du **θr-* initial pareil à celui qu'offre le vakhi.

C'est qu'en fait le sanglitchi forme avec des langues aujourd'hui disparues, telles que le chorazmien ou le parthe, un groupe de dialectes intermédiaire, en quelque sorte, entre la série moyenne proprement dite et l'ensemble des parlers scythiques. Et il est naturel que même des traits de ressemblance secondaires, comme la tendance à mouiller le groupe **-št-* dont il vient d'être question, ou la prothèse d'un *y-* devant *a-* ou *ā-* initiaux, rejoignent le mindjâni plutôt au chigni.

La prothèse en question est sporadique en afghan : on n'y trouve guère, en fait de formes régulières, que *yōr* «feu» (à côté de *ōr*), *yam* «je suis» et *yaž* «ours». En mindjâni, elle est constante : pour en avoir des exemples, il suffit de se reporter au vocabulaire donné plus loin, et, pour constater l'accord avec le chigni, au *Grundriss der iranischen Philologie*, t. I, 2e partie, p. 298. Les exceptions sont apparentes; on a *ag-* à l'initiale, là où il y avait d'abord **ang-*; ainsi dans *aglərá* «raisin», *agmi* «miel», *aγušk̆á* «doigt»; on rencontre aussi *a-* dans *ašk̆a* «huit» et dans *ast* «il est», qui sont des mots inaccentués; de même ni la préposition du génitif *a-* (cf. *Grundriss*, t. I, 2e partie, p. 320), ni le préverbe *ā-* (*āγây-* «venir», *âvâr-* «apporter») ne présentent de *y-* initial. Dans *ây-* «aller», il semble que la prothèse a été empêchée par dissimilation, et l'*a-* de *às-* «venir» est pour **ar-*, **r-*; quant à *amiŋga* «pomme», la nature exacte de son initiale m'est inconnue.

Les données que nous possédons sur les différents dialectes dont il est traité ici même sont trop imparfaites pour qu'il soit loisible d'entrer dans le détail. Ce que je me suis efforcé de faire, c'est de souligner les caractères qui, dès maintenant, et grâce

en partie à une notation plus précise d'un certain nombre de mots et de formes mindjânis, peuvent être légitimement considérés comme acquis.

A ce propos, il est intéressant de remarquer qu'en mindjâni il n'est pas impossible de rendre compte du vocalisme, qui, dans l'état actuel de nos connaissances au moins, échappe à toute règle dans la plupart des dialectes montagnards (voir Geiger, *Grundriss*, I, 2, p. 293 et suiv.). M. Geiger a déjà noté (*loc. laud.*) que le timbre des voyelles brèves par exemple était bien mieux conservé en mindjâni et en yidgâ que dans les parlers pamiriens ou en sanglitchi. On peut ajouter que les altérations qui atteignent les longues ne sont pas impossibles à réduire en règles.

L'une des plus importantes est celle qui atteint l'ancien *ā* long. Suivant une tendance très générale, qui se fait sentir à peu près sur toute l'étendue du domaine iranien, cet **ā* a évolué plus ou moins nettement vers **ō*, et s'est même fermé davantage encore lorsque les circonstances ont été favorables; c'est ainsi que «pain» se prononce *nūn* en persan même, et qu'en tâdjik tout *ā* se prononce comme un *ō* long, assez fermé, et accompagné d'un arrondissement des lèvres; c'est ce son qui est rendu ici (cf. p. 133, note) par *â*. Le même phonème se retrouve, avec la même origine, en yagnôbi. Et il apparaît, tant dans les langues du Pamir que dans celles de l'Hindou-Kouch, avec d'ailleurs des altérations secondaires qui, maintenant, sont assez claires en ce qui concerne le mindjâni. La tendance en vertu de laquelle **ā* est normalement représenté par *â* (= *ō*) est toujours encore vivante, et par suite, chaque fois qu'il existe une circonstance accessoire qui pousse à la fermeture ou à la labialisation de *â*, celui-ci continue son évolution et passe à *ū* ou, le cas échéant, à la forme palatale de *ū*, à *ǖ*. Ainsi on est en présence d'une labialisation dans le cas de *č̓ʸfūr* (**čaθwār*-; la mouillure, récente, est partie de **č*-, devenu régulièrement *ć*-); de *pūx́* «balle d'arme à feu» (**pāθ*-, **pâh*-); de *wūϑ* «vent» (**wāta*-). D'autre part, la fermeture de l'*â* a été favorisée par le fait qu'il s'est trouvé en position inaccentuée dans *č̓ʸrūγlán* «lanterne» (**č̓ʸrâγδân*; peut-être un calque ou un vieil emprunt?), *nūfá* «nombril» (**nâfa*-), *tūrá* «foncé, obscur» (**tāra*-), *xūgá* «source» (**xāka*-), *yūspín* «fer» (**āspᵒn*-). Enfin on peut noter quelques cas où le passage de *â* à *ū* paraît bien dû en fait à un phénomène de différenciation : ainsi celui de *lṛūx́* «faucille» (**δrâθ*-), ou de *līškʸūn* «sein de femme» (**δīštāna*-). Si *śʷūn* «peigne» n'est pas un emprunt, et il semble bien que ce soit un mot original, son *ū* est dû aussi à une différenciation de phonèmes en contact (en l'espèce *ś*- et -*â*-); le cas de *yūr* «feu» est pareil, et se trouve illustré de façon

intéressante par les exemples suivants : d'abord par les mots où un **a-* ancien est représenté par *yâ-* de la même manière qu'un **ā-* ancien devient **yâ-* et *yū-*, ce que l'on voit dans *yâsp* « cheval » de **aspa-*, *yâšk* « larme » de **áśaka-*, par exemple. Ensuite *yâug* « eau » de **āpaka-*, **áβ(a)γa* montre comment la différenciation de *y-* et *-â-* est empêchée par une tendance contraire à différencier *-â-* de *-u-* (*-w-*) suivant. Il est bien entendu que tous ces faits se présentent seulement sous l'accent.

L'*ū* issu d'un ancien *â* ne diffère pas sensiblement de l'*ū* iranien, ni de l'*ū* qui représente la diphtongue **au*. C'est ce que montrent les participes passés passifs : **δāta-* devient successivement **δāᵛa-*, **lūᵛ* et *lūᵛ*, tout comme **niγōšta-* donne d'abord **niγūšta-*, puis **nəγīškᵛ-* et *nuγíškᵛ*.

Mais ce qu'il faut noter, c'est que **šuta-* « devenu » n'aboutit pas à **šīᵛ*, mais à *šəᵛ*, car ce traitement, qui semble aberrant au premier abord, est l'un des plus intéressants; il révèle l'une des tendances phonétiques les plus curieuses du mindjâni, tendance qui n'est sans doute pas particulière à ce seul dialecte de l'Hindou-Kouch, mais qui apparaîtra dans plusieurs parlers pamiriens, au moins quand leurs systèmes articulatoires seront mieux connus. Il s'agit de la tendance qui entraîne les anciens *i* et *u* brefs à se réduire d'eux-mêmes, comme ils l'ont fait plus ou moins complètement dans d'autres langues, jusqu'à n'être plus que des sortes de *jers*, pour me servir d'un terme bien connu de tous les comparatistes, et en particulier des slavisants : **i* et **u* apparaissent aujourd'hui si bien abrégés et diminués que leur timbre est tout assourdi, et que même leur qualité palatale ou vélaire semble devenue pour ainsi dire précaire. A première audition, je les ai transcrits tantôt par des *i* et des *u* très brefs, tantôt par des *i* et des *u* retournés ou placés au-dessus de la ligne, tantôt par *ə̯* et *e*; c'est cette notation qui sert ici, et que l'on a rencontrée déjà dans le mot *šəᵛ*, par exemple. Ces *jers* se retrouvent de façon certaine dans *fəská* « nez » (cf. sangl. *fuzik*); *kən-* « faire » (**kun-*); *kətyá* « court » (cf. av. *kutaka-*); *ləγdá* « fille » (**δuγda-*); *ləwár* « porte » (**δuwar-*); *lə́* « deux » (**δuwa*); *lə́m* « queue » (cf. av. *duma-*); *məškᵛá* « poing » de **mušt* ; *sə́rx* « rouge » de **suxra-*; *tə* « tu » de **tu*; *wəzá* « chevreau » de **wuza-*; et enfin dans un mot où la brève n'est que secondaire, dans *ə̯č* (cf. pers. *hēč*), qui a pris en mindjâni le sens de « ne. . . pas », tout comme « pas » l'a pris en français populaire. Il n'est guère douteux que nombre de voyelles notées par *o*, *e*, *ö* et même par *u* et *i* (quoique plus rarement), tant en mindjâni et en yidgâ que dans les langues pamiriennes, doivent être ramenées à des *jers* comme ceux que l'on vient de voir.

Il sera permis sans doute, pour conclure, de revenir sur l'origine des documents mindjânis qui ont rendu possibles les observations qui précèdent. On a vu dès le début de ce mémoire qu'ils proviennent d'un territoire situé sur le versant Nord de l'Hindou-Kouch, il est vrai, mais à l'Est d'Ichkâchim, dans le Vakhân; or, tous les renseignements que l'on possède sur le vakhi confirment en quelque mesure ce fait, qui peut surprendre à première vue. D'après eux on rencontre en effet en vakhi des mots isolés où l'on a *l* pour **δ* : *vūl* «odeur, parfum», *ƚiw* «démon», par exemple, qui sont de tous points des mots mindjânis corrects (cf. *Grundriss*, I, 2, p. 301; Hjuler, *The Languages spoken in the Western Pamir*, p. 33 et 40); d'autre part, il y a en vakhi au moins un mot où l'on trouve, comme en mindjâni et en yidgâ, à la place du *ra-*, ancien **fra-*, attendu, un *pa-* ou *par-*; il s'agit de *pürütk* «vendu» (voir *Grundriss*, I, 2, p. 303) et *purrùɔn* «vendre» (voir Hjuler, *The Languages...*, p. 25), qui semble bien être **par(a)-rāta-* (cf. *rātɔn* «donner», part. passé *ratk*), tout comme yid. *permisčâh* paraît représenter **par(a)-mušt-* (cf. d'ailleurs le vocabulaire).

Enfin, l'existence de relations historiques diverses mais continues entre le Vakhân et les vallées hautes qui aboutissent aux passes de Mandal et de Dorah est confirmée par les traditions populaires sur les incursions et les conquêtes faites par les Kafirs Siyâpouches dans le Vakhân (cf. Olufsen, *Through the unknown Pamirs*, p. 165 et suiv.; Andreev-Polovcov, *Materialy po etnografii iranskikh plemen...*, p. 3 et suiv.).

VOCABULAIRE.

aftá «semaine», pers. *haftá* (emprunt).

aglɔ̈rá «raisin» de **angⁿδra-*, cf. yid. *agidrâh*, pers. *angūr*.

agmiⁿ «miel»; est connu sous la forme *agman* (Munshī Faiz Bakhsh chez Shaw, *On the Ghalchah Languages*, p. 137), et est en yidgâ *agibīn*. Le mot paraît bien être un emprunt, cf. pehl. *angpēn*.

ayáy- «venir»; *za ayáyɔm* «je viens». De **ā-ya(y)-*, cf. gâth. *gāṭ* «qu'il vienne».

ayušk̈á «doigt»; de **angušta-*, cf. yid. *oguštčoh*, sangl. *ingit*, pers. *angušt*. Le mot *ankardia*, qui figure dans *On the Ghalchah Languages*, doit sans doute être lu **angⁿšdya*.

Le pouce, qui est «le grand doigt» (tâdj. *kalân*), s'appelle *xušk̈ē* (accent sur *-ē* final); le doigt du milieu est dit *malenegá*, ce qui est un dérivé de **maδya-*; enfin le petit doigt a pour nom *kandɔrá*.

aiwán « animal ». ar.-pers. *ḥaiwān* (emprunt).
amiñgá « pomme », cf. yid. *amunâh* et les formes sans voyelle initiale citées par Tomaschek, *Die Pamir-Dialekte*, p. 791, auxquelles il faut ajouter wazīrī *mā̃ṇa* (Lorimer, *Gr. a. Voc. of Waz. Pashto*).
aráq « sueur », ar.-pers. *ʿaráq* (emprunt).
arγūk « œuf »; cf. yid. *orguh*.
arkṛ́m « ouvrage, tâche »; cf. sogd. *ark*, pers. *kār*, yid. *ʿorkun*.
as- « venir »; *as məlá* « viens ici », *za åsəm* « je viens ». Ancien **r̥sa-*, **arsa-*; cf. skr. *r̥cchati*, pers. *rasīdan*.
asmâná « ciel », pers. *asmān* (emprunt).
ást- sert de thème de présent au verbe « être »; *za ástəm* signifie « je suis ». Le thème du passé est fourni par le verbe **baw-*, au participe passé **būta-*, **βūta-* dont le représentant correct en mindjâni est *vīϑa*; cf. *yū mērá məlà vīϑá* « cet homme était ici (*hic*); *īn mard īnǰā būd* ».
Il ne faut pas oublier qu'en mindjâni, comme dans les langues du Pamir en général, la phrase nominale est d'usage régulier; on dit par exemple : *tauʷulá γašká* « ta femme (est) bonne ».
aškϑá « huit »; cf. yid. *ašč̌or*. Ancien **ašt'a-*.
āvár- « apporter »; cf. yid. *āwrah*. La forme ancienne est **ā-βar-*.
awá « air, temps », ar.-pers. *hawā* (emprunt).
âbâd « champs, terre cultivée », pers. *ābād* (emprunt).
âdám « homme », ar.-pers. *ādam* (emprunt).
áy- « aller »; thème du présent : *za âyəm* « je vais »; peut être un emprunt au persan.
âiná « miroir », pers. *āīna* (emprunt).

bárg « feuille », pers. *barg* (emprunt).
báγ « jardin », pers. *bāγ* (emprunt).
bârán « pluie », pers. *bārān* (emprunt).
bârīk « mince », pers. *bārīk* (emprunt).
bəlánd « haut », pers. *buland* (emprunt).
bəríñǰ « riz », pers. *birinǰ* (emprunt).
bərūt « moustache », pers. tâdj. *id.*
bilár- « aimer »; thème du présent : *fta bilârəm* « te amō ».
bimár « malade », pers. *id.*
bū́y « parfum, odeur », pers. *būī*. « Sentir » se dit *buy kən-*.
bəprē (avec *ē* accentué) « sauter »; *za bəprīyəm* « je saute ».

čáp « gauche », pers. *id.* (emprunt).
čə́m « œil », cf. yid. *čum* de **čašma-*. La réduction de *-šm-* à *-m-* se retrouve dans nombre de dialectes iraniens divers.
čârpâyí « lit »; c'est le terme persan et tâdjik.
čəš « n'est pas, il n'y a pas »; c'est un composé de *əč* et de *əš* (cf. av.

aēša-, beloutch. *ēš*); le premier élément a pris la valeur et la fonction de la négation comme l'a fait en français par exemple «pas»; le second s'est insinué dans la phrase nominale à la place du verbe absent, et remplit en partie le rôle de la copule, bien qu'il soit en réalité un nom, tout comme *ax* (pronom de la 3e pers. sing.) en yagnôbi. Pour l'usage de formes nominales, dans les mêmes conditions, et dans d'autres langues, cf. Gauthiot, *M.S.L.*, t. XV, p. 226.

čēt, *čēd* «combien»; ancien **čivant*. Cf. pers. *čand*.

č̈- «ne... pas», doublet phonétique de *ə̈č*. Il s'agit évidemment du même mot que pers. *hēč*, *ēč* qui signifie «quelqu'un, parfois» quand il est employé seul, «personne, jamais» quand il accompagne la négation; en mindjâni, il a fini par remplir, seul, le rôle de la négation (cf. franç. *pas*, *point*, *jamais*).

ə̈č est la forme pleine, employée dans le sens de «non»; *č̈-* est la forme proclitique, usuelle devant les verbes et devant les noms. On dit : *č̈dóm* «je ne frappe pas», *za č̈vzânóm* «je ne sais pas», *č̈pərsa* «ne demande pas» et *čə̈š* «n'est pas».

čəfûr «quatre»; de **čaθwāra-*. Cf. yid. *čavir*.

čīrí «abricot»; cf. yid. *čerī*, kafir *tsirah*. Est-ce un emprunt aux langues de l'Inde? Munshī Faiz Bakhsh donne *cherī*.

čərû$^{\gamma}$ «pourquoi». Cf. pers. *čirā*; le mot mindjâni est emprunté.

čərūylán «lanterne» de **čirâγ-δân-*.

čūžīyá «poussin, petit poulet»; cf. pers. *čūža*.

čúl «penis». Mot généralement usité dans le Turkestan russe; il se retrouve par exemple en yagnôbi : *čulá*.

dá «dix»; c'est le persan *da*.

daryá «rivière, fleuve», pers. *id.* (emprunt).

dânâ «sage», pers. *id.* (emprunt).

dayá «nourrice», pers. *id.* (emprunt).

dēw «démon»; c'est un mot religieux et, par suite, un emprunt; cf. d'une part pers. *dēw* et, d'autre part, mindj. *ūw*, mot original.

dəh- «frapper»; *dəm* «je frappe», *fta č̈dəm* «je ne te frappe pas», *vâ*^{w} *dəm* «je le (illum) frappe»; «je te frappe» se dit *fta dəm* ou *za dəmfta*. Ce verbe est défectif en mindjâni comme d'ailleurs en yidgâ : à côté de *dəh-* (yid. *dah-*), on a au participe passé *žə̈á* (yid. *žiâh*). C'est là l'équivalent exact de pers. *zadá* (anciennement : *ǰata-*); l'origine de *dəh-* est moins claire parce que l'on a un *d-* initial en mindjâni et yidgâ comme en vakhi (*dexən*), en yagnôbi (*dih-*).

dəmâlán «à midi»; composé de la préposition *də* et d'un mot *mâlán*, ancien **māδya-*, cf. skr. *mādhya-*.

də̈raxt «arbre», pers. *id.* (emprunt).

dətâwasta «en bas»; composé de la préposition *də* et de *tâwasta* «du côté du bas». Cf. *pīrawasta*.

dəwâlán «en arrière»; composé de la même préposition *də* et d'un mot *wâlán*.

dűr «aujourd'hui». yid. *dur*, mais chigni *nur* et sariq. *nür*. Il semble bien qu'il s'agisse d'un emprunt.

dəšmán «ennemi». pers. *dušman* (emprunt).

dűst «ami», pers. *id.* (emprunt).

dəzd «voleur», pers. *duzd* (emprunt).

dərâw- «craindre, fuir»; le causatif *dərawâwán-* est formé au moyen des deux suffixes *-âw-* et *-ân-* ajoutés l'un à l'autre; il signifie «effrayer, mettre en fuite». On remarquera qu'il n'y a pas d'autres mots originaux commençant par *d-* en mindjâni que les adverbes formés à l'aide de la préposition *də* et deux verbes; en effet tout ancien **d-* ou mieux **δ-* initial doit être représenté par un *l-*. Il n'y a pas de difficulté grave à admettre pour la préposition en question un traitement spécial : s'il s'agit, comme il semble en effet (cf. le sens locatif), de l'ancien enclitique *-da* de l'Avesta (grec *-δε*), il est vraisemblable que, n'étant ni intervocalique, ni initial, il s'est conservé de façon exceptionnelle. Quant aux verbes, ils commencent sans doute par un préverbe.

ə̆č kəlá «jamais»; cf. *čī-*. Le yidgâ dit encore *hēč kulâh nah* dans le même sens; il est clair que *kəlá* représente iran. **kaδa-*. av. *kaδa*.

foská «nez»; Munshī Faiz Bakhsh donne *foska*; en yidgâ on a *fiskoh*. D'autre part on a pers. *pōz*, sangl. *fuzik*; on avait donc, à côté de **pauz-*, une forme **phuz-* qui a donné **fuz-* et, avec addition du «diminutif» *-ka*, **fuzká*, *foská* en mindjâni-yidgâ.

fiyá «pelle» et «épaule». Cf. dans le premier sens : sariq. *fēi*, vakhi *pēi*, oss. *fiyag*; dans le second : yagn. *fik*. Il se pourrait qu'il s'agît d'un seul et même mot; en yidgâ «épaule» se dit *suwdoh*.

fəlád «acier», pers. *id.* (emprunt).

gúl «fleur», pers. *id.* (emprunt).

gűl «muet», cf. pers. *gōl* «stupide» (emprunt).

yâdúm «blé»; cf. yid. *yadum*. Il s'agit d'un ancien **yandŭma-*, très répandu d'ailleurs.

yólv «chien», en yidgâ *gulv*, *yalb*.

yár «montagne», en yidgâ *yer*, ancien iranien **gariš*. Cf. av. *gairiš*.

γašī, *γaškā* «bon, joli». en yidgâ *γašī*, en persan *gaš*.
γâwá «vache», yid. *govoh*, ancien **γāwa-*.
γ°rái «poussière», yid. *γarai*, *γoroi*. Cf. yagnôbi *γ'rik* qui signifie également *xāk*; le mot se retrouve d'ailleurs en sogdien, et il est manifestement iranien.
γərv- «prendre», *za γərvə́m* «je prends»; cf. yid. *γârdah* «prendre». La forme ancienne était **γrβa-*.
γərwá «cou»; cf. yid. *γordoγāh*, pers. *girē*, av. *grīvā-* («nuque»), afgh. *grava*, *grēva*. La forme ancienne a dû être **γrwa-* ou **γriwa-*.
γūš «oreille». Forme correcte de **γauša-* (pers. *gōš*); le yidgâ dit *γū*.
γūš «chair, viande». Emprunt au tâdjik *γūš*, prononciation ordinaire de *γūšt* (pers. *gōšt*).

hâ, *ha* (avec *a* long) «oui»; c'est le mot de la réponse affirmative chez tous les Iraniens des montagnes.

ilaká «garçon», et mieux *bačča*. Cf. vakhi *andag*, sariq. *indij* «esclave».

ǰán «âme», pers. *id.* (emprunt).
ǰewán «jeune», pers. *ǰuvān* (emprunt).
ǰəgár «foie», pers. *ǰigar* (emprunt).

kafčϑá «cuiller»; cf. yid. *kafčī*, vakhi *kapč*.
káfš «chaussure de dessus», pers. *id.* (emprunt).
kəlϑá «clef». C'est un emprunt, non à la forme classique du mot persan, mais à celle usuelle au Turkestan : mindj. *kəlϑá* représente *kalī*, qui répond à *kilīd*.
kâp «poisson». C'est le mot de toute la partie Nord-Est du domaine iranien pour «poisson» : on a en yidgâ, bien entendu, *kâp*, en afgh. *kâp*, en sogdien *kap*, en ossète *käf*.
kâʷūyá «pigeon»; cf. yid. *kovū*. C'est le représentant exact de **kapauta-*. Le mâle s'appelle *kâʷūyanár*, la femelle *kâʷūyùšϑá*.
kâsk «orge».
kəlá «quand, une fois»; cf. yid. *kulâh*, afgh. *kala*, av. *kaδa*.
kəlán «grand», pers.-tâdj. *kalân* (emprunt).
kən- «faire»; *za kənə́m* «je fais» (cf. pers. *mī-kunam*); *kə́r* «fait» est le représentant correct du participe passé **krta-*.
kərâst «peau»; cf. yid. *karas*, vakhi *karast*.
kəs «cunnus», pers. *kus* (emprunt).
kəriyá «poule»; cf. yid. *kiryâh*. Doit représenter un plus ancien **krg-ya-*, **kry-ya-*, de **krk-*.
kəϑá «court»; cf. yid. *kukyâh* (de **kutyâh*), av. *kutaka-* et pers.

kūta. Les formes persane et mindjânie sont également surprenantes par leur consonantisme : on attendrait **kəya* et **kuda*.

kērá «couteau»; cf. yid. *keråh*, sangl. *kir*. Le sanglitchi *kir* est un ancien **kird*; le mindjâni *kēra* est l'aboutissant attendu de **karta-*.

kúñ «sourd». Si le mot est original, comme il semble, il offre le même traitement de *-rn-* que le sogdien et le yagnôbi, le sariqoli, l'afghan.

kūnugá «vieux». C'est un emprunt, élargi, au persan : *kuhna* prononcé **kūna* plus *-ga*.

kūʷīká «pierre, roche»; c'est évidemment un adjectif tiré du mot pour «colline, montagne» **kaupa-*, **kaupayaka-*, **kauβaika-*, **kuwīka* (cf. kurde *kūwī* «sauvage, montagnard»).

kū́ «ou».

kʸēʸ «maison»; cf. yid. *kyē*. C'est l'aboutissant correct de **kata-*.

lábz «mot», ar.-pers. *lafẓ*, *lapẓ*, *labẓ* (emprunt).

laǰám «rênes», pers.-tâdj. *id.* (emprunt).

lâmá «village», yid. *lāmåh* de **δāma-*; cf. av. *dāman-*.

lâr- «donner»; *za niyà lâràm* «je lui donne», «*huic dō*». Il s'agit d'un ancien **δāra-*, dénominatif d'un mot du type gr. *δῶρον*, arm. *tur*, v. sl. *darŭ*; il est à noter d'ailleurs que **δāθra-* aboutit en mindjâni à **δār-*. Bien entendu une telle forme est défective, et le second thème du verbe, le participe passé, est d'une autre origine. Il est le représentant correct de l'ancien **δāta-*, *lʊ-* (cf. yid. *lïah*); on dit donc : *kērá na-yaškí žinkí lʊ́əm* «j'ai donné (mon) couteau à la bonne femme».

lāsá «corde», cf. pers. *rasan*, skr. *raçanā*, *raçmíḥ*.

lắt «dent»; cf. yid. *lud*. La forme ancienne est **δant-*.

ləydá «fille»; cf. yid. *luydoh*; c'est le représentant exact de **δuydar-*. Munshī Faiz Bakhsh donne *loyda*.

ləráwē «douleur, maladie»; cf. yid. *lorovā* à côté de *loruh* «malade». La forme ancienne a été sans doute **δrayway-*, et elle doit être rattachée à av. *driyuš*.

ləwár «porte», yid. *luvår*, ancien **δuwar-*.

lə́ʷ «deux». Remonte à **δuwa-*.

līškʸū́n «sein de femme»; de **δī-stāna-*, **δīštān-*. Cf. pers. *pēstān*.

līw «méchant, mauvais», forme prise régulièrement par l'ancien **δaiwa-*. Cf. ci-dessus *dēw*.

lust «main»; vieil emprunt au persan. Cf. yid. *last*.

ləm «queue»; cf. yid. *lum*, afgh. *lam*, pers. *dumb*.

lüy (avec *ü* long accentué) «fumée»; cf. yid. *lūī* (fausse notation pour **lūy*). Représentant correct d'un ancien **δūta-*.

lrʸū́x́, *lrʳū́š* «serpe, faucille»; cf. yagn. occid. *dʳrât*, orient. *dᵃrâs*.

Toutes ces formes représentent également un ancien **δrāθa-* (cf. ci-dessus, p. 136 et 141).

mayūsá «mouche»; cf. yid. *moyûh*, pers. *magas*. Munshī Faiz Bakhsh donne *mogha*.

mâma «grand'mère»; cf. yid. *mamâh*. Mot enfantin.

mâr «serpent», pers. *id.* (emprunt).

mâx «clou». Cf. pour le vocalisme sariq. *max*, afgh. *moγai*; et non pers. *mēx*, oss. *mīx* (le vakhi a emprunté le pers. *mēx*).

mâyagá «jument, femelle de quadrupède»; cf. yid. *maiya-*, °*ghâh*. C'est l'équivalent correct de pehl. *mātak*, pers. *māda*, ancien **mātakā-*.

maz- «tuer», *za mazəm* «je tue»; participe passé passif *mâšlə̆-* «tué» (cf. yid. *mašah* «tuer»).

mēγ «nuage»; cf. yid. *mīgh*. Ancien **maiγa-*.

mēr «homme». Représente correctement **marta-* «mortel» (devenu **marγa-*, *mēr*) tout comme pers. *mard*.

mələ́ «milieu, taille»; cf. sangl. *midha*, afgh. *mlā*, pers. *miyān*, d'un ancien **maδya-*.

mələ́ «ici»; *ás mələ́* «viens ici!», *yū mēr* (avec *ē* accentué) *mələ́ vīyá* «cet homme a été ici». Ancien **imaδa*.

mələ́n «ceinture». Cf. sariq. *maδān* et av. *maiδyāna-*.

mə̈r- «mourir»; *za mə̈rə́m* «je meurs» (cf. pers. *mīmīram*) de **mirya-*; *mərá* «mort» (cf. pers. *murda*) de **mṛta-*, **marγa-*. Cf. yid. *murah* «mourir».

mə̈škâi «bélier, mouton». Composé tiré de **mīš*, pers. *mīš*, afgh. *mēž*, avest. *maēša-*, iran. **maiša-*.

məškə̆á «poing»; ancien **mušta-*. Cf. pers. *mušt*.

mīrá «soleil»; cf. yid. *mīra*. Ancien **miθra-*, **mihra-*.

mis «cuivre», pers. *mis* (emprunt).

mūsafīdá «vieille», pers. *id.* (emprunt).

mŭčiná «ciseaux».

mŭllākə̈riyá «oie». Composé de *mullá* (emprunt arabe-persan) et de *kə̈riyá* (voir s. v.).

mūzá «botte», pers. *mōzá* (emprunt).

na «non». Contraire de *hâ*.

na- «à». Préposition enclitique qui donne sensiblement au mot qu'elle accompagne la valeur du datif; par exemple: «je donne ce (illum) couteau *au* mollà» se dit *u*^{a}*mŭllá va-kērá lârə́m*; «j'ai donné le couteau *à* la bonne femme» se dit *kērá na-yaški žiŭki lə̆ə́m* (cf. sous *lâr-*). On retrouve la même préposition en yidgà.

náyn «pain». Cf. Gauthiot, *M.S.L.*, t. XIX, p. 129.

namâlyá «sel»; cf. yid. *namalghâh*, sangl. *namolgha* de **nama-δ(a)γa-*.

nar- «mâle», s'emploie pour désigner le mâle par opposition à la

femelle chez les animaux, par exemple : *narkərí* «coq», *narškʸúr* «chameau mâle», *naryåsp* «étalon».

nåukár «domestique», pers. *id.* (emprunt).

nawåi «chute d'eau»; cf. yid. *novåh* «pluie», sangl. *nok* «*id.*», afgh. *nū* «brouillard», skr. *nabhaḥ* «nuage». Munshī Faiz Bakhsh donne pour «pluie» *nēo*.

naxčír «bouc des montagnes». Cf. yid. *naxčīr*; c'est le «gibier» par excellence; cf. pers. *naxšīr*.

nám «nom».

nåpák «sale», pers. *id.* (emprunt).

nåtuʷán «pauvre, misérable», pers. *id.* (emprunt).

nēn «mère»; cf. yid. *nīna*. Munshī Faiz Bakhsh donne le représentant attendu de l'ancien mot iranien et indo-européen : *māyā* de **mātār-*.

nåzúk «mince», pers. *id.* (emprunt).

nərâʷwí «noir»; cf. yid. *norâh*. Munshī Faiz Bakhsh donne *tarāvī*, qui est peut-être bien une fausse lecture pour **narāvī* (en lettres arabes تراوی pour نراوی).

nəšák «joue».

nīl «bleu», pers. *id.* (emprunt).

niyân- «planter»; *dəráxt niyânə́m* «je plante un arbre».

nåu «neuf»; cf. yid. *nuē*. De **nawa-*.

nūfá (*náf*) «nombril»; cf. pers. *nāf* (emprunt).

nuyūš- «entendre» de **niyauš-*. Le participe passé est *nuyūškʸ-*. *nuyiškʸ-* de **niyōšta-* : «j'ai entendu» se dit *mən nuyiškʸəm* «par moi entendu de moi».

nuwâst- «dormir»; *za nuwâstəm* «je dors, je me suis couché». Ancien **ni-paδ-*, **ni-pasta-*.

ovdá, *owdá* «sept»; cf. yid. *awdoh*. De **hapta-*, **aβta-*, **aβda-*.

panír «fromage», pers. *id.* (emprunt).

pālá «pied», cf. yid. *pelloh*. Ancien **pāδa-*; cf. pers. *pāy*. Munshī Faiz Bakhsh donne *palah*.

påm «laine»; cf. yid. *pum*, pers. *pašm* de **pašma-*.

pånč «cinq», cf. yid. *pānš* (lire **pânš*). Munshī Faiz Bakhsh donne *panč*.

parguškʸī «bague»; cf. yid. *perguščâh* et pers. *pulangušt*.

pást «bas, d'en bas»; cf. yid. *pöst*, pers. *past* (emprunt?).

pahá «large»; cf. pers. *pahn*. D'un ancien **paθana-*, **pahán-* (cf. pers. *pahn* de **paθana-*).

pådá «route»; cf. yid. *pādoh*, sangl. *pandu*, de **panta-*.

påkīzá «propre», pers. *id.* (emprunt).

páp «grand-père»; cf. yid. *pap*. Mot d'enfant.

pəyá «cheveux»; cf. yid. *poyâh*.

pəlâr- «vendre»; *za pəlârəm* «je vends». Sans doute **par(a)-δār-*, car il semble qu'en mindjâni-yidgâ le préverbe **fra-* ait été éliminé au profit de **para-*.

pəlúk «paupière»; cf. sangl. *patak* et chigni *posič*.

pərs- «demander, interroger»; *pərsəm* «je demande», *pərsí* «tu demandes», *pərsá* «il demande», *pərsán* «nous demandons», *pərsán* «ils demandent». A l'impératif on a *pərsá* «demande». Au passé on a, tirés du participe passé et accompagnés des pronoms au cas régime, *pístəm*, *pistī*, *pistit*, *pistīm*, *pistan* (la 2e personne du pluriel manque). Les deux thèmes remontent l'un à **pṛs-* + voyelle, l'autre à **pṛsta-* (cf. yid. *pistah* «demander»).

pəškʷá «dos». Sans doute de **pṛšt-*; cf. yid. *pišcâh*, pers. *pušt*.

pēna «paume (de la main)»; cf. vakhi *pun* «creux de la main».

pīrawastá «en avant». Composé de *pīra* «pro, ante» (cf. yid. *pirâh*, *id.*) et de *wastá* «tourné vers», de **warsta-*.

piškʷá «chat»; cf. yid. *piškâh*, pers.-tâdj. *pišak*, *pušak* (emprunt).

piyâlagá «tasse», pers.-tâdj. *piyâlá* (emprunt).

pīyáz «oignon», pers. *id.* (emprunt).

pórk «souris»; *pórknar* «souris mâle», *pórkšʷá* «souris femelle», cf. yid. *pâry*, vakhi *pürk*, chigni *purg*, sariq. *pürg*. Mot du Pamir et de l'Hindou-Kouch, à ce qu'il semble.

púl «monnaie», pers. *id.* (emprunt).

pūr «fils» représente correctement dans le parler, comme le yidgâ *pūr*, l'ancien **puθra-*, **puhr-*.

pūsə «tête»; cf. yid. *pusir*.

pūstá «écorce». Cf. pers. *pōst* et Gauthiot, *M.S.L.*, t. XIX, p. 130.

pūx «balle de fusil» de **pāθa-* tout comme yid. *piš*, chigni *pas*, sariq. *poth*, yagn. occ. *pât*, yagn. or. *pâs*, oss. *fäth*, sogd. **pāθ*.

ráng «couleur», pers. *id.* (emprunt).

razín «coude»; cf. pers. *āraj*.

rást «bien, juste», pers. *id.* (emprunt).

rāžə'n «langage».

rəkīb «étrier», pers. *rakīb* (emprunt).

rəzgʲyá «petit, poulain»; cf. yid. *rīzâh*, pers. *rēza* (emprunt).

rūγná «graisse fondue (beurre)»; cf. pers. *rōγan*.

rūy «figure», pers. *id.* (emprunt).

rūsá «renard»; cf. yid. *rūzâh*. C'est le représentant correct de **rupas-*, **rups-*, **ruβs-*, **ruws-* et **rūs-*.

rūšán «lumineux», pers. *id.* (emprunt).

sad «cent», pers. *id.* (emprunt).

sofár «voyage», ar.-pers. *id.* (emprunt).

sandalí «table, chaise», pers. *id.* (emprunt).

sâiá « année », pers. *sāl* (emprunt).
särskŭ « en haut ». Composé de *sär* « vers » et de **skŭ* qui représente une forme voisine de av. *uskāṭ*.
sáuz « vert »; cf. yid. *sovz*, pers. *sabz*.
sárx « rouge », pers. *surx* (emprunt).
sím « argent », pers. *id.* (emprunt).
skarbʷá « charbon ». Cf. afgh. *skarwaṭa*, afgh. waziri *skór* (pl. *skora*). yid. *iskawaṭ*. Ancien **skarbata-*.
skút « bois (à brûler) »; cf. yid. *skuṭ*.
spará « charrue »; cf. yid. *spârâ*. Pers.-tâdj. *spârá* (emprunt).
spí « blanc »; représente, comme yid. *spī*, l'ancien **spaita-*, **spʷa-*. Le persan *mūsafid* « barbe blanche », rendu en turc par *aksakal*, l'est en mindjâni par *spʷárš*.
stārĕ « étoile »; cf. yid. *sitāre*, pers. *sitāra*, av. *stāra-*.
sŭgʸá « sable ». Cf. yid. *siǧiâh*, afgh. *šigah*, waziri *sheggah* et aussi peut-être tchitr. *šuyur* et sīna *siyil*.
sūzán « chaud », pers. *id.* (emprunt).

šamšír « sabre », pers. *id.* (emprunt).
šām « bougie », ar.-pers. *šamᶜ* (emprunt).
šâm « soir », pers. *id.* (emprunt).
šâm- « boire »; *za šâmám* « je bois ». Le yidgâ a le verbe composé *šam-dah-*.
šâx « corne, branche », pers. *id.* (emprunt).
šeʸ « parti, allé », traduit *raft* et représente un ancien **šuta-*. Cf. yid. *šuah* « aller, partir ».
šfárᵊm « honte » de **fšarma-* par métathèse. Cf. pers. *šarm*.
šᵊúy « mari », pers. *šūy*. Cf. yid. *šfâh*.
šᵊán « peigne » (cf. pers. *šāna* de *fšāna-*).
šēna « derrière », cf. vakhi *tamšīn*, av. *frašaimna-*.
šiká « devenu » représente **šutaka-*, **šoyka-* (cf. ci-dessus *šoʸ*). Exemple *ta-xūlá kūnagá šiká* « ton bonnet vieux (est) devenu ». Cf. yid. *šuah* « devenir ».
šīšagá « bouteille », pers. *šīša* (emprunt).
šʷá « femelle »; cf. yid. *šiᶜâh*.
škâr- « envoyer »; de **škār-*.
škraflá « scorpion ».
škʸürá « chameau »; cf. yid. *šturâh* (emprunt?). Le mot mindjâni répond bien à **uštúr-*.

tagá « étroit »; cf. yid. *tŭnkâh*, pers. *tang*.
tagâwá « vallée ».
tan « corps »; cf. yid. *tânâh*, pers. *tan* (emprunt?).
tâlá « marmite, pot »; cf. chigni-sariqoli *toθĕ*. Ce mot pourrait

représenter un ancien **tāδ-č-*, avec *-θ-* pour **-δ-* devant la sourde suivante; en ce cas, il serait identique à mindj. *tâlá*.

tât «père»; cf. yid. *tat*, *tŭtt*.

tə «tu»; yid. *tū*. Cas régime *ta*, employé tel quel comme génitif (par exemple *ta xŭlá* «ton bonnet»), et avec diverses prépositions quand il remplit d'autres fonctions. Ainsi l'accusatif est rendu par *fta* (yid. *vitâh*), le datif par *nata*, *nəta* (yid. *natâh*), l'ablatif par *šta* (yid. *žitâh*). Pluriel : *maf*, invariable, employé avec les mêmes prépositions que *ta* et avec *a-* au génitif.

təfák γŭlák «arc à lancer les pierres»; pers.-tâdj. *tufang γulāk*.

təndərá «tonnerre»; pers. *tundur* (emprunt).

tərǎǰ- «attacher, lier»; *za tərâǰəm* «j'attache»; cf. yid. *troγdah-* (verbe composé). Cf. vakhi *tranǰ-* «attacher, serrer», vakhi *tarang-*, sariqoli *türong* «sanglé».

tŭf «crachat», pers. *tuf* (emprunt).

tūgá «bouton de fleur».

tŭγ «mûre». Chigni *tūδ*, vakhi *tūδ*, pers. *tūt*. (Ancien **tūta*?).

tūrá «foncé, obscur». De **târá*, de même origine que pers. *tārik*. Cf. yid. *tūrâh*, qui rappelle pers. *tūra*.

umē̆d «espoir», pers. *umūd* (emprunt).

ustâd «artisan», pers. *id.* (emprunt).

ūrvây- «bouillir»; *γângá ūrvây* «l'eau bout».

ūšâw- «appeler», *za ušâwəm* «j'appelle». Cf. yid. *ušawah*.

ūžar- «voir»; thème du présent : *za užarəm* «je vois». Participe passé *ləšk̆-* «vu», qui représente correctement **dṛšta-*, **δiršta-*, **liškâ-*.

vánǰ «long»; cf. yid. *vān*, yagn. *van*.

vīš- «descendre, se coucher (en parlant du soleil)»; *mīrá vīšə* «le soleil se couche». Cf. vakhi *yīr-wišan* «Sonnenuntergang».

vəráy «frère»; cf. yid. *wrai*, sanglitchi *wurd*, de **βrāta-*. Cf. pers. *birādar*.

vrēgá «sourcil». Afgh. *wrūǰa*, chigni *wruγ*, pers. *abru*.

vrēnd- «se lever, se tenir debout», *za vrēndəm* «je me lève».

vrēšəm «soie», pers. *abrīšum* (emprunt).

vrīr- «casser». Thème du présent : *vrīrəm* «je casse»; participe passé *vrīšk̆-*. Cf. Geiger, *Etymologie des Balučī*, n° 305.

wafšiya «abeille».

wâ «celui-là, *ille*»; *wan* au cas régime avec les préfixes *a-* au génitif, *na-* au datif, *žə-* à l'ablatif. L'accusatif est *vâ*^{m}, où l'on reconnaît la préposition *v-* (cf. *fta čədúm*, *vâ*^{m} *dúm* «je ne *te* frappe pas, je *le* frappe»). Au pluriel le nominatif est *wē*, le

génitif *dᵘâᵞ*; celui-ci sert de cas oblique, et peut être affecté des diverses prépositions, *v-*, *n-*, *ž-* par exemple.

wâxá «racine». Cf. waziri *wéx*.

wârfá «neige». Cf. yid. *warfoh*. Munshī Faiz Bakhsh donne *varfa*. Cf. av. *vafra-*.

wâžərgá «aile». Cf. yid. *verzghâh*.

wâst- «se coucher»; *za wâstəm* «je me couche». Cf. afgh. *nāstal*.

wulá, *wəlá* «femme, épouse». Cf. yid. *ulâh*, sogd. **waδ-*, de iran. **waδū-*.

wúrk, *wərg* «loup». Cf. yid. *wurgh*. Ancien **wr̥ka-*.

wurzə́g, *wərzə́k* «droit»; *wurzə́g lâst* «main droite». Cf. yid. *ʿorzuh*, *ʿurzuh*. La forme ancienne est **ᵘr̥z-*.

wuγzēgá, *wəγzēgá* «grenouille», cf. pers. *vazak*, *vazaγ*.

wuzá, *wəzá* «chèvre». Cf. yid. *wozâh*, sangl. *wuz*, pers. *buz*.

wēlá «ruisseau, petite eau courante». Cf. afgh. *wélán* «main irrigation channel», chigni *wæδ* (chez M. Hjuler), vakhi et sariqoli *wâdh* (d'après M. Shaw).

wērá «pantalon»; cf. sangl. *var* «*id.*», yid. *verâh* «vêtement».

wīst «vingt»; cf. yid. *wīst*. On emploie aussi en mindjâni le persan *bīst*.

wūrž «fil»; cf. sariq. *würgh*.

wúšk «sec»; cf. yid. *ušk*, vakhi *wesk*, pers. *xušk*, afgh. *wuč*. De **huška-*, **uška-*, **ᵘuška-*.

wūγ «vent»; cf. yid. *wuix*, pers. *bād*; d'un ancien **wāta-*.

wuzn «lave.»; *wūznəm* «je lave». Cf. le verbe composé vakhi *wuzdiam* «je lave» (R. B. Shaw), *wūzdiəm* (A. Hjuler), le sariqoli *zanèγam* «je lave». Toutes ces formes reposent sur **-snāγ-* devenu **-znāγ-*, précédé d'un premier élément.

wzân- «savoir, pouvoir»; *za čəwzânə́m*, *mullá wzūt* «moi je ne sais pas, le mollā sait». Cf. sariq. *wazânam*, chigni *wizūnam*, et l'infinitif yidgâ *wizedáh*.

xad- «rire», d'un ancien **xandə*; et participe passé *xadīγá* «ri» de **xandīta-*, tout comme pers. *xandīda*. Cf. yid. *khŭdiγah* «rire» (forme en *-t-* comme pers. *xandīdan*). Cf. vakhi *kand-*, sariq. *šānd-*.

xalá «sueur» de **xwaiδa-*, comme vakhi *khil* (encore un mot à *-l-* «mindjânie»), sariq. *khaidh*, afgh. *xᵛala*, pers. *xᵛaγ*.

xar- «manger»; *naγn xarəm* «je mange du pain». Cf. yid. *xūrah*, qui représente **xwarta-*, tandis que *xar-* dans *xarəm* répond à **xwar-*.

xará «âne»; cf. yid. *xoroh*, sangl. *xar*, pers. *xar*.

xarbūzá «melon d'eau», pers. *id.* (emprunt).

xaska «crottin de cheval».

xasúr, *xəsúr* «père de la femme». Cf. av. *xᵛasura-*. Il est remar-

quable que le « père du mari », dont *xvasura-* est l'ancien nom n'a plus de nom propre : on l'appelle *pâp*.

xâkí « gris », pers. *id.* (emprunt).

xeyá « mur ». Cf. yid. *xaiyâh*, pers. *xad*, le tout de **xata-*.

xəftá « fatigué », pers. *xufta* (emprunt).

xəftím « toux »; cf. yid. *xiftah*, oss. *xuftin* « tousser ».

xīrgá « moulin ». Cf. *khairgha* (de Munshī Faiz Bakhsh), sangl. *khadari*, yid. *khirghâh*, *khīrwâh* et *khairghâh*; ces formes supposent, à ce qu'il semble, un ancien **xatarya-*. D'après vakhi *khadhorg* et sariq. *khadhorj*, on est conduit plutôt, il est vrai, à une forme telle que **xaθarga-* ou **xaδarga-*. Quoiqu'il en soit, ce terme technique est dès maintenant inséparable du nom yagnôbi du même « moulin à eau » *xətanna*, qui remonte à **xatarna-*; dans les deux l'élément initial est le même, et la partie finale ne diffère que par le morphème qui est ajouté au radical **ar-* « moudre » : d'une part on a **-ka-*, de l'autre **-na-*.

xnīgá « éternuement ».

xšawá « nuit, cette nuit ». Cf. yid. *xšâwâh* et la forme *khashawa* de Munshī Faiz Bakhsh. Il s'agit d'un ancien **xšapá-*.

xšēma « dîner, souper ». Cf. pers. *šām*.

xšīrá « lait » (Munshī Faiz Bakhsh donne *khshîr*). Cf. yid. *xšīrâh*, *xšīr* et pers. *šīr*.

xšīy- « pleurer »; *za xšīyəm* « je pleure ».

xūgá « source ». Cf. av. *xā*, pehl. *xān*.

xūk « cochon », pers. *id.* (emprunt).

xūlá « bonnet », de **xauδa-*. Cf. afgh. *xōl*.

xūšá « mère de la femme ». Cf. afgh. *xᵛāṣa*, pers. *xᵛāš*. Même changement de sens que pour *xasúr* (cf. ci-dessus).

xūvən « sommeil, rêve » de **xwafna-*. Cf. yid. *khuvan* « rêve », pers. *xᵛāb*.

xʲrái « trois » (d'après Munshī Faiz Bakhsh : *sharai*). Cf. yid. *šuroi*. La forme ancienne est, comme on l'a vu, **θrayah*, **hrayah*.

yáx « froid »; cf. yid. *yox*, sangl. *yax*; — *dür yax* signifie « aujourd'hui il fait froid ». Cf. pers. *yax* et son sens.

yaxserē « glace ». Cf. yid. *laxsir* (sans doute pour **yaxsir*), et pers. *hasīr*.

yå « celui-ci, *hic* »; cas régime *-yen* employé avec des prépositions. Le cas oblique du pluriel est *-yeᵊ*.

yådêy « aveugle »; cf. yid. *yādhé*. Cf. av. *anda-*, skr. *andha-*.

yåržá « barbe » (Munshī Faiz Bakhsh : *yaržah*); cf. yid. *yaržâh*; — *spīvårš* « barbe-blanche, *safīd-rīš* ».

yasp « cheval »; cf. yid. *yasp*.

yåstēʸ « os »; cf. yid. *yastâh*. Cf. sangl. *ástâk*, pers. *ustuxᵛān*. Munshī Faiz Bakhsh donne *pástí*; sans doute il faut lire **yástí*.

yâšk «larme». Cf. vakhi *yašk*, sariq. *yuxk*, chigni *yūšk*, pers. *ašk*, afgh. *ōṣ̌a*.

yâugá «eau» de **ăp(a)ka-*. Cf. yid. *yaoghâh*, vakhi *yupk*, pers. *āb*.

yâzdá «onze», pers. *yāzda* (emprunt).

yidâu «fièvre»; cf. vakhi *andaw*.

yēmá «hier».

yēyá «pont»; cf. yid. *yéyâh*, sariq. *yéid* de **aitu-*. Cf. av. *haētu-*.

yixá «sœur»; cf. yid. *yixwâh*, sangl. *ixwah*. Munshī Faiz Bakhsh donne *yakhvah*. La forme ancienne est **xwaha-*, **ix^{w}ah-*.

yimsâl «cette année», pers. *imsāl* (emprunt).

yīná «sang». Cf. yid. *īnâh*, *vīnâh*, sangl. *vain*, afgh. *wīnah*. Ces formes reposent non sur **waxuni-*, **waxin-* (avec *-x-*) comme vakhi *wukhan*, chigni *wikhīn*. sariq. *wakhīn*, pers. *χūn*, mais sur **wahini-*, **waini-*.

yírv «bouche». Munshī Faiz Bakhsh a *yurab*.

yistân «tapis».

yiskík «plafond». Cf. yid. *išik*, sangl. *kiskar*.

yīs- «porter, emporter»; *za yīsəm* «j'emporte», *tə yīsī* «tu emportes»; *yâ^{y}* «emporté». On a, pareillement, en chigni *yossam* : *yódj*, en sariqoli *yûsam* : *yûdhj* (inf. *yôdao*), en vakhi *yôndam* : *yûtk*.

yīzmá «bois à brûler» de **aizma-*; cf. yid. *ézmâh*, pers. *hēzum*, av. *aēsma-*. Munshī Faiz Bakhsh donne *ezma*.

yū «un»; yid. *yū* (Munshī Faiz Bakhsh donne *yao*). C'est l'ancienne diphtongue **ēw* (de **aiva-*) renversée; la relation entre les deux formes est la même qu'entre les formes sogdiennes **ēw*, **īw* et **yū*.

yumagá «lune, mois», yid. *yómghâh*. Munshī Faiz Bakhsh donne *yómgha*.

yūr «feu»; yid. *yūr* de **āθra-*. Cf. afgh. *oṛ*.

yūspún «fer» de **āspana-*; cf. afgh. *ōspanah*, oss. *afsän*; et aussi yid. *ispīn*.

yūyemá «demain»; yid. *yamâh*.

za «je»; cas sujet. — Cas régime *mən*, *mə*, employé comme génitif : *mə xūlá* «mon bonnet», *mən yâsp* «mon cheval»; avec les participes passifs : *mən nuyíšk^{y}əm* «j'ai entendu (mot à mot : par moi entendu de moi)»; enfin après les prépositions.

zanīyá «frère de la femme». Encore un terme relatif aux parents du côté de la femme; cf. *xūšá* et *xasúr*.

zamáy «mari de la sœur»; de **zămātar-*. Cf. afgh. *zūm*, pers. *dāmād*.

zamín «sol», pers. *id.* (emprunt).

zar «or», pers. *id.* (emprunt).

zār «poison», pers. *zahr* (emprunt).

zaxm «blessure», pers. *id.* (emprunt).
zâxná «menton»; cf. yid. *zanākh*, vakhi *zanakh*, pers. *zanax*. Munshī Faiz Bakhsh donne *alakhshah* (cf. sangl. *alashah*).
zəvā́ «langue», d'un ancien **izvā-*, **zvā́-*. Cf. yid. *zevir* (avec le même *-r* irrationnel que dans d'autres mots terminés par une voyelle longue), chigni *zew*, sariq. *ziw*.
zəxəriyá «qui a soif».
zīn «selle», pers. *id.* (emprunt).
zīt «jaune», yid. *zīt* (pour **zirt-?*; cf. vakhi *zard*, chigni *zīrd*).
zū́k «genou». Cf. yid. *zigh*.
zūlâwár «fort»; cf. yid. *zul* «fort», et pers. *zūrāvar*. Sans doute le mot mindjâni est un emprunt.

žây- «dire»; *za žâyə́m* «je dis», *tə̣ žâyī* «tu dis» (*tə̣* pour *tə* devant palatale), *wa žū́t* «il dit». *wē žâyád* «ils disent», *wē-lə̈ žâyad* «eux-deux disent». Le participe passé est *šta* de **žtá* (en effet ici *št-* n'a pas donné **šky-*) : *štᵃpâᵘrâ* «ils ont dit, dictum ab illis». Il faut comparer yid. *ištah* «dire», vakhi *joyam* «je récite».
žīγá «frappé» de **jata-* (cf. yid. *žiah* «frapper») sert de participe passé passif à *dúm* «je frappe».
žiṅká «femme», de **janikā́-*. Cf. yid. *žinkâh*, afgh. *jīnakai*. Munshī Faiz Bakhsh donne *žinga*.
žūg «cuir».

Note. — Dans le petit vocabulaire ci-dessus, les emprunts au persan proviennent du tâdjik et sont prononcés à la façon tâdjike, avec *a* pour *a* bref et *ō* pour *ā* long, en particulier.

D'autre part toutes les chuintantes sont légèrement mouillées en mindjâni : *š* et *ž* ne sont pas prononcés *ś* et *ź*, mais ils sont nettement *mous*. Ils ne sont *durs* que dans des emprunts comme *gūš* «viande», par exemple.

Robert Gauthiot.

NOTES
SUR LE KOUTCHÉEN[1].

I. Additions aux Remarques sur les formes grammaticales.

Une nouvelle série de menus fragments, en partie bilingues, que nous devons encore à l'obligeance de M. Hoernle, fournit quelques formes intéressantes qui viennent s'ajouter aux *Remarques sur les formes grammaticales* publiées dans ces *Mémoires* au t. XVIII, p. 1 et suiv. et 381 et suiv.

H. Add. 149. 109. a 3 : *dhik tvām astu jare grāmye* [Udānav. I, 29] = *hiç twe tākoypa ktsai*[*tsaññe*].

On notera ici :

Le *h* de l'interjection *hiç* (= *dhik* « malheur à . . . »). Le *h* ne se rencontre pas en koutchéen ailleurs que dans les interjections.

twe, cas régime du pronom de la 2e personne [= *tvām*]. Cf. le dérivé *tweñi* « les tiens » qui figure dans les passes de caravanes publiées *Journ. as.*, 1913, II, p. 316 et suiv.

tākoypa [= *astu*]. La particule *pa*, notée aussi *p°*, qui a été signalée *M.S.L.*, XVIII, 17 comme se trouvant fréquemment devant des impératifs, et qui reparaît dans le formulaire ordinaire des passes de caravane (*ptārka*, *ibid.*, 422), se rencontre ici dans des conditions toutes nouvelles accompagnant un optatif à a 3e personne (*tākoy*) et placée après celui-ci.

H. Add. 149. 90 : *gīyase* est traduit par *westr*. On a ici la forme médio-passive de la 2e personne du singulier de *weskau*; il y a lieu de l'ajouter au tableau de la conjugaison de *weñ-* « dire » *M.S.L.*, XVIII, 31 et suiv., où le participe *weskemane* représentait seul le médio-passif. La distinction de désinence qui semblait apparaître

[1] Pour cette dénomination de la langue antérieurement appelée « tokharien B », voir Sylvain Lévi, *Journal asiatique*, 1913, II, p. 311 et suiv.

ibid., p. 32, entre 2e personne du singulier *tatmastr* et 3e personne du singulier *tatmastr* n'est donc pas réelle.

H. Add. 149. 82 : *utpādya* est traduit par *eror meṁ*; il s'agit d'un de ces participes tels que *aipor*, *lelkor M.S.L.*, XVIII, 22. La forme ne présente pas de redoublement parce que la racine commence par une voyelle. La racine, qui apparaît aussi dans le causatif *erṣam* «il soulève», est apparentée à celle du grec ὄρνυμαι, ὀρούω.

Dans le même fragment on a, mais sans l'équivalent sanskrit, *past yayātaṣṣor meṁ*; contrairement à ce qu'on observe d'ordinaire dans les participes de ce genre, la forme *yayātaṣṣor*, bien que présentant le redoublement du parfait, a en même temps le suffixe *-sk-* propre au présent, ici avec l'alternance normale *-ṣṣ-*. La forme régulière *yaitoṣ* est relevée *loc. cit.*, p. 21.

Immédiatement à la suite de ce passage, le sanskrit *ṛṇaśeṣa-* «le reste de la dette» est traduit par *perilyipar*. Le mot *peri* «dette» qu'on a dans ce composé est à rapprocher de zd *pāra-* «dette», *pərətō-tanu-* «qui doit son corps», sogd. 'pr't k (*apartak*) «coupable» (voir Gauthiot, dans ces *Mémoires*, XIX, 128), etc.; on se demandera si le mot n'est pas emprunté à l'iranien, comme arm. *part* (*part ē* «il faut», *partkh* «dette», etc.).

H. Add. 149. 85 : le génitif *durdṛṣṭeḥ* «de celui qui a une mauvaise vue» [Udānav. XXXI, 29] est traduit par [*yo*]*lo pilkocce pi* (*yolo* = *duṣ-*; *pilko* = *dṛṣṭi*); *-cce* suffixe de dérivation. Il n'y a aucune marque de cas régime; mais la particule *pi* semble ici en tenir la place.

H. Add. 149. 84, dans le passage parallèle à la phrase citée *Journ. as.*, 1911, II, p. 126 (H. 149. 5. a 5 : *annapi kenī sa keṁ teksa* «il touchait la terre des deux genoux») lit : *annapi kenīne sa*... Il apparaît donc que *-ne* s'applique particulièrement aux organes pairs et que ce suffixe peut manquer. Dans *M.S.L.*, XVIII, 401, on avait déjà signalé *paiyne* «les deux pieds» et *ṣarne* qu'il faudra traduire, non pas «la main» mais «les deux mains»; *eçane* «les deux yeux» doit entrer dans la même série. M. Sieg a bien voulu nous signaler (dans une lettre privée) A *açäṃ* «yeux» et autres mots en *-ṁ* de A pour désigner des organes pairs.

Le même fragment, en face de *ñre meṁ* de H. 149. 5. a 6, a la nasale du cas régime formellement notée *ñreṁ meṁ*; cf. *M.S.L.*, XVIII, 403.

II. Trois élargissements par *-am-*.

Dans les divers articles publiés sur le koutchéen dans le *Journal asiatique* et dans les *Mémoires de la Société de linguistique*, on a déjà rencontré des formations en *-am-* (*-m-*) de trois racines parallèles et qui pour le sens constituent un groupe naturel :

I. *ṣam-* «être assis»; II. *lyam-*, *lam-* «être couché»; III. *stam-* «être debout».

Comme exemples, on peut citer, entre autres :

I. V. 10. 2. b 5 : *se ṣamāne plāki sa açiyana mpa olyi ne ṣamaṁ* «ce moine est assis dans le bateau avec la nonne par entente».

V. 11. a 6 : *tane tranko mākte masketaṛ osta ṣmeñcai miyassi* «là-dedans le péché tel qu'il est, assis à la maison, tromper...».

Fragment sur l'histoire de Mahāprabhāsa : *ompalskoñe ṣmemane* «assis en méditation».

ζ. 1. 1. b 1 : *ywāçk ne ṣmalle* «il faut être assis dans...».

On a la même racine sans l'élément *-am-*, notamment dans :

V. 10. 2. a 3 : *ṣamāni samanit yāmoṣ ṣeyeṁ pelaikne āktsi* «les moines faisant la leçon s'assoient pour réciter la loi».

II. V. 2. a 4 : *paññākte alyeka kca stām ñor niṣidaṁ raksane lyama* «le Bouddha étendant sa natte sous un arbre quelconque se coucha».

V. 10. b 4 : *devadattapakṣiki açiyana ṣadvarginta plāki sa... olyi ne lymāre* «les nonnes du parti de Devadatta, les moines du groupe des Six, par entente, dans le bateau se couchèrent».

O. 2. b 6 : *āsaṁ ne lamoyä* «qu'il s'étende sur un siège».

V. 11. b 3 : *klaināä mpa enesnai aipor ne lamalle* «il [ne] faut [pas] se coucher ensemble avec des femmes dans un endroit retiré».

V. 10. a 2 : *toyä açiyana po lalāṁsuwa stāre* «ces nonnes toutes restèrent couchées».

V. 2. a 3 : *wartto ne masa ompalskoñe lamatsi* «il se mit dans le bois à se coucher en méditation».

III. Δ. 1. b 3 : *pelaikneṣṣe cākkar se walke stamoyä* «que cette roue de la loi se tienne longtemps!».

Δ 7. a 5 : *tākoyṃ nis tuk ne stmauwo* «que je sois me tenant en ceci!».

V. 2. d 5-6 : *krui açiya sarṣemaneñña stmausa tākoyä* «si une nonne se trouve se tenir en ordonnant...».

La même racine apparaît sans l'élargissement *-am-* :

V. 10. 2. a 2 : *açiyana po lalāṁsuwa stāre* «les religieuses toutes se tinrent couchées».

Le parallélisme des trois formes radicales signifiant «être assis», «être couché», «être debout» n'a rien que de naturel. On connaît le parallélisme complet des verbes de même sens en slave : v. sl. *sędǫ*, *sěsti* «s'asseoir»; *lęgǫ*, *lešti* «se coucher»; *stanǫ*, *stati* «se mettre debout» — *sěždǫ*, *sědĕti*; *ležǫ*, *ležati*; *stojǫ*, *stojati* — *sаždǫ*, *saditi*; *ložǫ*, *ložiti*; *stavljǫ*, *staviti*.

Les faits cités pour *ṣam-* et pour *stam-* ont montré que *-am-* est ici un élargissement. La racine indo-européenne de *stāre* «ils se sont tenus» est du reste évidemment celle de skr. *ásthāt*, gr. ἔστη, lat. *stāre*, etc. Le *ṣ-* de *ṣeyaṃ* «ils s'assoient» se laisse malaisément séparer de skr. *āste* «il est assis», gr. ἧσται. Dès lors *lam-* peut très bien représenter un ancien *lyam-*; on a vu *lyama*, *lymāre*, qui l'indiquent nettement; on sait d'ailleurs comment par exemple la caractéristique *-alle* des participes se trouve à côté de *-alye*; on a noté aussi [*a*]*lleḳa* à côté de *alyeḳa* «autre»; ceci permet de rapprocher *lyam-*, *lam-* de skr. *láyate* «il se baisse, il se couche», et ceci est d'autant plus intéressant que, en ce sens, *láyate* n'avait pas jusqu'ici d'étymologie certaine.

Il reste à se demander ce qu'est l'élément *-am-* qui figure dans les trois éléments radicaux considérés.

On peut y chercher un élargissement en *-m-* du type de celui qu'on observe dans lat. *dormiō* (voir P. Persson, *Wurzelerweiterung*, p. 67 et suiv., et *Beitr. z. indogerm. Wortforschung*, *passim*; voir l'index, p. 992). M. Persson, *Beitr.*, p. 572 et suiv., a bien montré que, par exemple, l'indo-européen a eu deux racines **g*ʷ*em-* (et sans doute **g*ʷ*en-*) et **g*ʷ*ā-*, qui sont irréductibles l'une à l'autre. Toutefois ceci ne fournit qu'une indication générale, et l'on ne voit pas où attacher précisément la formation de *ṣam-*, *lyam-*, *stam-*.

Si l'on peut considérer *stam-* comme étant une forme d'origine nominale, il est plus aisé de rapprocher une forme indo-européenne comme : skr. *sthāma* «lieu où l'on se tient», ou, avec une valeur plus abstraite, got. *stoma* «fondement, matière», lit. *stomů* «stature», ou, avec une valeur technique (dans la langue des tisserands) gr. στήμων, lat. *stāmen*; avec un autre vocalisme, on cite v.-h.-a. *stam*, irl. *tamun* «tronc» et irl. *samaigim* «je place», gall. *sefyll* «se tenir». L'un des trois éléments radicaux

étant donné, les deux autres, *ṣam-* et *lyam-*, s'expliqueraient par l'analogie.

Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, naturellement incertaines, sur l'origine de *-am-*, le parallélisme des trois formations signalées ici ne saurait être contesté.

Sylvain Lévi et A. Meillet.

SUR
L'HISTOIRE DES CONSONNES
EN GREC.

Pour comprendre ce que sont devenues les consonnes indo-européennes au cours du développement de la langue grecque depuis l'indo-européen jusqu'à l'époque actuelle, il faut essayer de ramener les faits — assez divergents en apparence — à leur principe commun. Qui veut comprendre un développement phonétique doit en effet se garder d'envisager simplement des résultats et de constater qu'un *d* est devenu un δ, ou qu'un *p* est devenu un *f*. Il faut ramener les faits à l'altération élémentaire qui a occasionné des changements ultérieurs; car toute combinaison de mouvements articulatoires ne fournit pas un phonème possible, ni surtout un phonème durable; en enlevant son abaissement du voile du palais à un *n*, on n'obtient pas un phonème susceptible de persister : l'occlusion de *n* est plus faible que celle de *d*, et un *n* dénasalisé n'est pas un *d*; pour faire passer à *d* le phonème obtenu par dénasalisation, il faut augmenter la force articulatoire et faire passer *n* de la série des sonantes — c'est-à dire des phonèmes essentiellement sonores et continus — à la catégorie toute différente des occlusives; en général, la langue passe plutôt en pareil cas à *l* ou à *r* suivant le système phonétique particulier de l'idiome où a lieu l'innovation, c'est-à-dire que, pour maintenir dans la série des sonantes le phonème qui a subi une première altération, on lui fait subir de nouvelles altérations. En ce qui concerne la dissimilation, tous ces faits ont été mis en évidence par M. Grammont dans ce livre sur la *Dissimilation consonantique*, qui a été souvent cité, mais dont on ne semble pas avoir toujours aperçu la portée et l'originalité et dont on n'a pas tiré toutes les conséquences qu'il comporte.

Tout grand groupe de changements doit se ramener à un principe simple, qui est souvent découvrable. Ainsi la mutation consonantique du germanique ou de l'arménien résulte d'un

changement fondamental dans le comportement de la glotte pour l'articulation des occlusives : les occlusives indo-européennes étaient assurément du type des occlusives romanes ou slaves; durant l'implosion des sourdes simples, la glotte fermée ne laissait pas passer d'air, et l'explosion de *p*, *t*, *k* n'était suivie d'aucune expulsion d'air notable précédant la voyelle, d'aucune «aspiration»; les vibrations glottales des sonores commençaient dès l'implosion des sonores *b*, *d*, *g*; en un mot, les occlusives se prononçaient à glotte fermée. Les changements germaniques et arméniens des occlusives indo-européennes s'expliquent par le fait que les sourdes se sont au contraire prononcées avec la glotte ouverte durant l'implosion, et par suite avec un souffle suivant l'explosion, et que les vibrations glottales qui caractérisent les sonores ont commencé après le moment de l'implosion, vers le moment de l'explosion : ce sont des occlusives à glotte relativement ouverte. — Même dans les langues où le changement a été moins radical, bien des changements s'expliquent de même; ainsi les changements des consonnes intervocaliques des dialectes celtiques ou de l'araméen s'expliquent par la prononciation des occlusives à glotte relativement ouverte, qui est positivement attestée par divers faits pour ces deux langues (pour le celtique, par des observations sur les parlers actuels; pour l'araméen, par les emprunts de l'arménien). — Une transformation aussi grave que celle-là n'a guère de chances de se produire spontanément; on est en général porté à l'expliquer par le fait d'un changement de langue chez telle ou telle population; en ce qui concerne l'arménien, dont le système des occlusives est identique à celui du caucasique méridional, cette explication semble évidente. Pour le germanique ou le celtique, les données historiques manquent. M. Feist, reprenant une idée déjà plusieurs fois émise, notamment par M. Bréal, puis par l'auteur du présent article, a affirmé, pour le germanique, la réalité d'un substrat étranger : le germanique serait un dialecte indo-européen emprunté par des populations qui avaient des habitudes articulatoires différentes de celles du peuple qui parlait d'abord l'indo-européen (voir en dernier lieu ses *Indogermanen und Germanen*).

Ce principe étant posé, on peut essayer de déterminer le principe de l'altération qui a transformé progressivement presque tout le consonantisme indo-européen en grec; il se formule d'un mot : l'articulation est devenue moins forte. Toutes les occlusives indo-européennes sont devenues faibles : celles qui déjà étaient faibles sont devenues des spirantes; ç'a été le cas des sonores *β*, *δ*, *γ* et des sourdes aspirées *φ*, *θ*, *χ*; celles qui étaient fortes sont devenues faibles et ont subi plus ou moins tôt diverses altérations en conséquence. Le passage de *κτ*. *πτ* à *χt*, *ft*

à l'époque impériale procède de cette faiblesse de l'articulation des occlusives sourdes grecques. Les effets de cette faiblesse ne sont pas encore épuisés, et, par exemple, observant la prononciation du grec de Chio, M. Pernot a constaté que κ, τ et π tendent à y prendre des prononciations spirantes (*Phonétique des parlers de Chio*, p. 240 et suiv.).

En ionien-attique et, par suite, dans la *κοινή*, le passage de β, δ, γ et de φ, θ, χ à la prononciation spirante ne paraît pas antérieur à l'époque impériale. Mais certains parlers grecs l'ont réalisé beaucoup plus tôt. C'est dans les parlers occidentaux qu'on en a les plus anciennes traces. De très bonne heure, on y voit F noté par β en laconien, en crétois, en argien, en éléen (voir Buck, *Greek Dialects*, § 51, p. 44; Brugmann-Thumb, *Griech. Gramm.*[4], § 88, 13, p. 128); le béotien a *ευδομος* de *ἕβδομος* à Orchomène et à Thespies. De même on a ζ au lieu de δ souvent dans d'anciennes inscriptions éléennes (voir Buck, *loc. cit.*, § 62, 2, p. 54; Brugmann-Thumb, *loc. cit.*; Solmsen, *K. Z.*, XLII, p. 215 et suiv.); il n'y a pas à contester la valeur du témoignage de ce ζ éléen archaïque sous le prétexte que les inscriptions postérieures emploient δ suivant l'usage grec ordinaire : c'est seulement à l'époque ancienne qu'on trouve de ces notations directes et spontanées; on lit de même *τοζ(ε)* valant *τοδ(ε)* à Rhodes, sur une très vieille inscription; par la suite, il a tendu à se créer une orthographe commune qui dissimule au lieu de les accuser les prononciations vraiment locales. En Crète, on a des traces multiples de la prononciation spirante : le *δδ* de *σποϝδδαν* dans une très vieille inscription de Vaxos; le passage de *-ερδ-* à *-ηρ-* dans *Fηροντι* valant *Fέρδοντι* à Gortyne dans une inscription en alphabet épichorique récent (*ϖῆριξ· ϖέρδιξ*, *Κρῆτες* d'Hésychius appartient au même groupe de changements); la notation *-ντ-* de l'ancien *-νδ-* de *ἀνδρήιωι*, écrit *αντρηιωι*, dans la même inscription de Vaxos où l'on a *σποϝδδαν* : cette notation provient de ce que δ étant alors spirant à Vaxos, le caractère δ ne se prêtait plus à noter la prononciation occlusive du *d* de *-νδ-* (voir Brause, *Lautlehre d. kret. Dial.*, p. 36 et suiv. et p. 119 et suiv.). Si le nom d'Ulysse, qui est *Ὀδυσσεύς* dans l'épopée homérique, se présente avec λ, sous les formes *Ολυσσευς*, *Ολυτλευς*, sur des vases attiques, béotiens et corinthiens (et c'est, on le sait, sous cette forme que le nom a passé en latin : *Ulixēs*), c'est sans doute que le nom, passant d'un parler où δ se prononçait spirant à des parlers où le δ était occlusif, ce δ a été remplacé par λ, pour marquer la prononciation spirante (cf. Solmsen, *K. Z.*, XLII, p. 207 et suiv.). Pour le γ, les témoignages de la prononciation spirante sont moins nets parce que les circonstances ont été plus défavorables encore à la notation exacte de la prononcia-

tion que pour β et δ. La chute de γ intervocalique dans *ὀλίος* de *ὀλίγος*, d'abord chez Rhinthon de Tarente, puis dans la *κοινή* du IIIe siècle, et dans béot. *ιων* de *ἐγών* s'explique par le γ spirant prépalatal qui suit ι ou ε à l'intérieur du mot; en face de béot. *ϖρεσγυς* (ion.-att. *ϖρέσβυς*), le crétois a *ϖρειγυς*, où l'amuissement de z s'explique dans $z + \gamma$ spirant; on ne doit pas oublier en effet que les sonores sont devenues spirantes après z; cf. béot. *Πολυδδαλος* (424 av. J.-C.) et à Épidaure *Θιοσοτος* (cf. Solmsen, *loc. cit.*, p. 215 et suiv.); le cypriote a parfois la graphie *ζ* au lieu de γ et offre *ζας*, *αζαθος* valant *γῆς*, *ἀγαθός*.

Si les occlusives sonores ont tendu à passer à la prononciation spirante, très tôt dans les parlers occidentaux, en béotien, en cypriote, et à l'époque impériale dans la *κοινή* ionienne-attique, c'est que l'occlusion de ces consonnes était réalisée d'une manière très faible. Aussi une dissimilation de μ en β a-t-elle pu avoir lieu et, en face de cypr. *κυμερηναι*, la forme ionienne-attique est du type *κυβερνάω*; on a de même *βάρναμαι* de *μάρναμαι* et *τέρβινθος* de *τέρμινθος*. — Quant à l'assimilation de δ à ν dans crét. *νυναμαι* (à Gortyne) valant *δύναμαι* (voir Brause, *loc. cit.*, p. 193), on ne saurait dire si elle s'est faite quand δ était encore une occlusive faible ou quand δ était déjà spirant; directement ou indirectement, elle résulte de la faiblesse articulatoire du δ.

De même les occlusives aspirées φ, θ, χ étaient prononcées avec une occlusion très faible; normalement, on le sait, les occlusives sourdes aspirées ne comportent qu'une faible occlusion; en grec, cette occlusion a dû être particulièrement débile, et φ, θ, χ sont devenus des spirantes. Le phénomène s'est produit à des dates diverses suivant les dialectes. Il est remarquable que les parlers occidentaux, où β, δ, γ sont devenus des spirantes plus tôt qu'ailleurs, sont aussi ceux où la prononciation spirante est le plus tôt attestée, au moins en ce qui concerne θ. R. Meister a même essayé de montrer dans ce traitement de θ une particularité caractéristique du dorien (*Dorer und Achäer*, I, dans *Abh. d. phil.-hist. Kl. d. sächs. Ges. d. Wiss.*, XXIV). En laconien, la notation σ remplaçant θ dans les mots *ανεσηκε* et *σιω* (valant *θεω*) se trouve déjà sur une inscription qui paraît être du IVe siècle av. J. C. (voir Thumb, *Handb. d. gr. Dial.*, p. 38), et ceci justifie les manuscrits d'Aristophane qui notent par σ le θ laconien; les gloses laconiennes d'Hésychius, dont l'original remonte au IIIe siècle, ont aussi σ pour θ régulièrement, et les inscriptions depuis le IIe siècle av. J. C. concordent avec cette notation. — Les faits crétois sont moins explicites; mais la prononciation spirante de θ se laisse aussi reconnaître de très bonne heure : le caractère occlusif de φ et de χ à Gortyne est établi

par la notation π, κ de ces phonèmes dans la grande inscription; la notation θ de la même inscription n'indiquerait rien si, dans les cas spéciaux où la prononciation occlusive s'était maintenue, comme τνατος, τετνακος, αντρωπος, on n'avait noté τ; et ce qui achève de prouver que le θ de Gortyne était une spirante, c'est que le θ occlusif des autres dialectes est rendu par τ dans le mot emprunté Πυτιος. — Le θ s'est aussi prononcé spirant de bonne heure en éléen, et la glose βορσόν· σλαυρόν. Ηλεῖοι Hés. est caractéristique; il s'agit évidemment de Ϝορθόν. — La prononciation spirante du θ a donc apparu d'abord sur le même domaine où le δ se prononçait spirant. Et ce ne saurait être un hasard.

L'occlusion, plus forte, des occlusives sourdes s'est mieux conservée que celle des sonores et des aspirées, et π, τ, κ ont gardé jusqu'à présent leur caractère d'occlusives. Mais il y a un cas où une occlusive a été altérée, et c'est sans doute en vertu de sa faiblesse articulatoire : gr. τ tend à passer à σ devant ι; la tendance est plus ou moins forte suivant les dialectes, mais elle semble avoir existé dans tous. Si τ a passé ainsi à σ, ce n'est pas parce que le grec avait une forte tendance à altérer les consonnes devant une voyelle prépalatale suivante, comme il est arrivé en polonais par exemple, où *t'e* a passé à *cie* : les gutturales κ et γ ont partout subsisté devant ε et ι, et l'on a κε, γε, κι, γι. Il s'agit sans doute de la faiblesse articulatoire des occlusives, faiblesse qui, comme on l'a vu, était particulièrement sensible dans les dentales. Ce qui indique que le passage de τι à σι est dû avant tout à la débilité de τ, c'est qu'il a lieu à l'intérieur du mot, où les consonnes sont faibles en effet, mais non à l'initiale, où l'articulation est généralement plus intense. Toutefois deux faits font difficulté : le passage de τι à σι a lieu surtout en ionien-attique, en éolien, en arcadien, où θ et δ semblent avoir gardé leur caractère occlusif, et il est plus rare en dorien, où au contraire θ et δ sont devenus prématurément spirants. Et, en second lieu, le passage de τ à σ a lieu souvent là où le τ est appuyé, comme dor. φέροντι donnant ion.-att. φέρουσι, lesb. φέροισι et où, par suite, le τ devait être articulé d'une manière relativement forte.

En Crète, où l'affaiblissement des consonnes est chose très ancienne, κτ, ϖτ ont passé à ττ, et on lit déjà νυττι, εγρατται sur la grande inscription de Gortyne.

Quoi qu'il en soit des traces un peu douteuses de la prononciation faible de τ à date ancienne, un ensemble de témoignages atteste que les occlusives grecques étaient faiblement articulées dès l'époque préhistorique du grec commun. Cette faiblesse d'articulation n'a produit toutes ses conséquences que peu

à peu, en grande partie à l'époque historique, et même dans des périodes historiques tardives, et certaines altérations, comme celle de κτ en *χt* par exemple, ne sont intervenues que bien des siècles après l'altération initiale qui a consisté en un affaiblissement général de l'énergie articulatoire dans toutes les occlusives du grec commun.

Le grec n'est pas la seule langue où le traitement des occlusives ait pour condition initiale un affaiblissement général de l'énergie articulatoire. Pour rendre compte des altérations subies par les occlusives en iranien, on doit supposer un pareil affaiblissement. Et l'on s'explique dès lors que les dialectes iraniens présentent, d'une manière indépendante, des innovations analogues à celles que l'on observe au cours du développement du grec. Le trait qui caractérise l'iranien est le même qui caractérise le grec de basse époque : le développement d'un système de spirantes sourdes, *f*, *θ*, *x*, et sonores, *b*, *đ*, *γ*; c'est par là que l'iranien s'oppose remarquablement aux langues de l'Inde, qui n'ont pas ces spirantes. Or, le passage des occlusives à la prononciation spirante en diverses conditions a précisément pour condition initiale le relâchement de l'articulation. Les sourdes aspirées qui sont devenues des spirantes en iranien, à savoir *ph*, *th*, *kh* de l'indo-iranien, n'ont pas pour la plupart même origine que celles du grec, qui reposent presque toutes sur i.-e. **bh*, **dh*, **gh*; mais le résultat est, comme en grec, des spirantes sourdes *f*, *θ*, *x*. Les sonores iraniennes *b*, *d*, *g* reposent les unes sur i.-e. **b*, **d*, **g*, comme gr. *β*, *δ*, *γ*, les autres sur i.-e. **bh*, **dh*, **gh*; mais, comme en grec, ces sonores sont devenues des spirantes, notamment dans le dialecte qui est aujourd'hui représenté par l'afghan, et dans celui qui est représenté par le sogdien (comme l'a montré M. Gauthiot, dans son *Essai de grammaire sogdienne* [non encore paru], p. 123 et suiv.). Dans d'autres dialectes, notamment dans l'Ouest et en particulier en perse et dans la langue de l'Avesta récent, *b*, *d*, *g* ne sont devenus spirants qu'en position intervocalique : pour aboutir à un résultat visible, la débilité spéciale de la position intervocalique a dû se joindre à celle qui résultait de la tendance générale de la langue. Comme en grec, les occlusives sourdes, relativement fortes, se sont assez bien maintenues. Mais, ici encore, il y a un parallélisme remarquable de développement : les groupes tels que occlusive suivie de consonne ont tendu à changer en spirante leur première occlusive : *kt* devient *χt*, etc. Ceci vient compléter le parallélisme des développements grec et iranien, qui est saisissant. Il semble seulement que l'affaiblissement de l'articulation a été sensiblement plus grand en iranien qu'en grec. Car, en grec, les sourdes non aspirées ne sont devenues spirantes que

devant une occlusive suivante; en iranien, au contraire, des groupes tels que *pr*, *tr*, passent à *fr*, *θr*, etc.

Le principe initial de l'altération des consonnes a donc été le même en grec et en iranien; les conséquences de l'affaiblissement initial sont aussi exactement les mêmes dans les deux langues, à quelques détails près, et ce parallélisme est d'autant plus remarquable que les changements ont eu lieu dans des conditions d'ailleurs différentes et à des dates différentes.

L'affaiblissement de l'articulation n'a pas dû être borné aux occlusives. On s'explique par là un autre trait commun au grec et à l'iranien, le passage de *s* à *h*. Il est difficile en effet que l'altération en *h* de *s* initiale devant voyelle ou de *s* intervocalique soit un trait dialectal de date indo-européenne. Les dialectes où a lieu ce changement n'ont pas d'autres innovations communes, et l'indo-iranien est un dialecte très différent du grec. L'ouverture de *s* en *h* doit tenir à la même tendance qui a entraîné beaucoup plus tard l'ouverture de *ph*, *th*, *kh* en *f*, þ, *x* chez les Grecs. Une fois reconnue l'identité du principe du passage de *s* à *h* et du passage des occlusives aux spirantes en grec et en iranien, on a par là une nouvelle preuve de l'antiquité de l'altération initiale, et l'on peut considérer comme établi que, en grec préhistorique et en iranien préhistorique, l'articulation des consonnes a subi un affaiblissement décisif, cet affaiblissement s'étant produit d'une manière indépendante dans les deux langues.

Il n'y a aucune raison de croire que le fait grec et le fait iranien aient une même origine historique. L'un et l'autre supposent sans doute que l'indo-européen a été parlé sur sol grec et sur sol iranien par des populations qui articulaient faiblement les consonnes. L'altération supposée ici fait partie de ces changements spécifiques qui ne sauraient guère s'expliquer par la transmission continue du langage de génération en génération et qui supposent un changement de langue chez une part au moins des sujets parlants. Mais on n'a pas de raison de croire que le substrat étranger du grec et le substrat étranger de l'iranien aient été les mêmes.

L'affaiblissement de l'articulation peut atteindre jusqu'aux sonantes. Il n'est sans doute pas fortuit que le groupe de parlers où les conséquences de l'affaiblissement des occlusives se manifestent le plus tôt, le crétois, ait aussi des sonantes altérées : le passage de *l* finale de syllabe à *r* consiste avant tout dans la perte du relèvement de la pointe de la langue, donc dans une diminution d'articulation; or, la grande inscription de Gortyne a déjà *αδευφιαι* et l'on a chez Hésychius des gloses crétoises comme *θεύγεσθαι· θέλγεσθαι*. Aussi en Crète, *ρν* a passé à *νν* : *ανvιοιτο*

vaut *ἀρνέοιτο*; la dissimilation intervient dans crét. *μαιτυρ-* de *μαρτυρ-*; mais elle a été aidée par l'affaiblissement général de l'articulation. C'est aussi en pays dorien que λ a été changé en *ν* dans des cas comme *φίντατος* de *φίλτατος*.

Mais la remarque faite sur le passage de *s* à *h* donne lieu à une autre observation. Outre le grec et l'iranien, le même passage a eu lieu en arménien et dans le groupe brittonique des langues celtiques. En celtique, si le fait est limité au brittonique pour l'initiale, il s'observe aussi à l'intervocalique dans le groupe gaélique; et, dans le groupe gaélique, il est établi que, dans les mots accessoires, *s* initiale passe à *h* : irl. *amal* «comme» s'oppose, on le sait, à *samail* «ressemblance»; c'est dire que la tendance de *s* vers *h* est celtique commune; elle n'a complètement abouti qu'en brittonique; mais, à la faveur de circonstances spéciales, qui tendent à affaiblir les consonnes, position intervocalique ou emploi dans un mot accessoire, la débilité de l'articulation de *s* a produit ses effets même en gaélique, et le passage à *s* s'est réalisé. On est amené ainsi à se demander si l'affaiblissement général de l'articulation des consonnes ne s'observerait pas aussi en arménien et en celtique.

Ces deux langues, ainsi que le germanique, ont été négligées dans l'exposé ci-dessus, parce que, présentant des mutations consonantiques, elles n'offrent pas les effets de l'affaiblissement de l'articulation dans leur pureté. En effet, les consonnes prononcées à glotte ouverte sont faiblement articulées par nature. Et, quand *p*, *t*, *k* passent à *f*, þ, *x* (d'où *h*) en germanique, on ne saurait faire un départ exact des faits; il n'y a pas moyen de discerner ce qui proviendrait de l'affaiblissement consécutif à l'aspiration et ce qui proviendrait d'un affaiblissement autonome, comparable à celui qu'on observe en grec et en iranien.

Les altérations d'occlusives qu'on constate dans les dialectes celtiques offrent les mêmes ambiguïtés; mais les phénomènes qui relèvent d'un affaiblissement de l'articulation — direct ou indirect — sont nombreux : les occlusives sonores intervocaliques tendent à devenir spirantes sur tout le domaine; les occlusives sourdes intervocaliques deviennent spirantes sourdes en irlandais, occlusives sonores en brittonique; l'amuissement universel du *p* en celtique a eu lieu par les intermédiaires *f* et *h* et, si la difficulté qu'on éprouve à réaliser une occlusive sourde forte uniquement avec les lèvres a entraîné le celtique commun à perdre absolument la sourde *p*, l'affaiblissement général de l'articulation des occlusives a dû être pour beaucoup dans ce fait. Les groupes de consonnes ont subi en irlandais des altérations du type grec postérieur et iranien : *okt* devient *oxt*, ainsi irl. *ocht* en regard de lat. *octō*; devant une sonante, *k* s'amuit même : irl.

dér répond à gr. *δάκρυ* (cf. v. bret. *dacr-*); etc. (voir Pedersen, *Vergl. Gr. d. kelt. Spr.*, I, p. 123 et suiv.).

L'histoire, assez compliquée, des anciennes occlusives en arménien est toute dominée à la fois par la mutation initiale, qui a consisté dans le changement de la manière de fonctionner de la glotte, et par l'affaiblissement de l'articulation. Le *p*, en vertu de sa débilité propre, a passé à *h* à l'initiale (et à zéro devant la voyelle *o*, ainsi dans *otn* «pied» à côté de *het* «trace de pas», et dans *ołolem* «j'inonde» à côté de *heleł* «déluge» et de *hełum* «je verse») et s'est sonorisé en *w* (*v*) en position intervocalique ou devant consonne. Le *t* tend en général vers *th*, au moins à l'initiale, devant voyelle; mais dans les mots accessoires, en ces mêmes conditions, il se sonorise, et l'on a *d* dans *du* «toi» (souvent inaccentué et postposé), *da* «celui-là»; entre voyelles, le traitement est obscur; mais il y a passage à *y* en de nombreux cas, tels que *berē* (de **berey*) «il porte», cf. skr. *bhárati*; *bay* «parole», cf. gr. *φάτις*; *łu* (de **łuy*) «connu», cf. gr. *κλυτός*; etc. Même après *n*, l'amuissement a lieu et, tandis que *ard* «maintenant» répond à gr. *ἄρτι*, c'est *heren* «ils portent» qui répond à skr. *bháranti*, dor. *φέροντι*, et c'est *khsan* «vingt» qui répond à zd *vīsaiti*, dor.-béot. *Fίκατι*; *eresun* «trente» qui répond à gr. *τριάκοντα*; etc. Le *k* passe à *kh* à l'initiale (ainsi dans *kherem* «je gratte») et à l'intervocalique (ainsi dans *elikh* «il a laissé», cf. gr. *ἔλιπε*); mais il suffit qu'il s'agisse d'un mot accessoire et que, par suite, l'affaiblissement soit plus accusé, pour que ce *kh* passe à *h* et même à zéro : en face de *khan* «que», *khani* «combien», on a *ov* «qui», *o-kh*, adjectif indéfini valant gr. *τις*; *h-*, qui manque toujours devant l'*o* de *ov*, *okh*, apparaît encore devant *i* dans le datif *him* «à quoi». Devant une autre consonne, on sait, par la comparaison des langues déjà citées, que les occlusives faibles par nature s'altèrent; en arménien, elles se sont souvent amuies, ainsi à l'initiale, où *erekh* «trois» répond à gr. *τρεῖς*; *łu* «connu» à gr. *κλυτός*; *erēç* «ancien» à lat. *prīscus*; etc.; ou bien il y a eu passage à la prononciation spirante, ainsi quand le génitif-datif *hawr* «du, au père» répond à lat. *patris*, *patri* ou *khun* «sommeil» (de **khown*) à skr. *svápnaḥ*; ou bien il y a eu métathèse, ainsi pour les anciennes sonores dans des mots comme *khirtn* «sueur», ou pour les anciennes sonores aspirées dans des mots comme *surb* «pur, saint». En aucun cas, une occlusive commençant un groupe de consonnes n'a subsisté en arménien à sa place ancienne.

En rapprochant les faits grecs, iraniens, celtiques et arméniens, on voit que l'affaiblissement des consonnes tend à produire partout des changements, sinon identiques, du moins du même genre. Ce qu'il importe de déterminer en pareil cas, c'est

donc l'altération initiale, qui consiste en un affaiblissement de l'articulation. Les changements qu'on observe en fait ont des aspects divers suivant les conditions offertes par la langue; ils interviennent ou n'interviennent pas suivant que des circonstances favorables à leur développement se rencontrent ou non. Il y a quelque chose d'éminemment fortuit dans la réalisation des changements et dans la forme sous laquelle ils se réalisent. Le fait essentiel, c'est le changement élémentaire de l'articulation, qui ne se dénonce pas au premier coup d'œil et dont les changements de détail qui se réalisent progressivement au fur et à mesure que des circonstances favorables interviennent ne sont que les manifestations. Pour arriver à exprimer avec rigueur les correspondances entre les diverses langues d'une même famille, il a fallu trouver des formules précises exprimant des conditions très particulières; ce sont les «lois phonétiques»; mais si l'on veut se rendre compte des procès auxquels sont dues les correspondances qui s'expriment par les «lois phonétiques», il faut découvrir les altérations initiales dont les changements ainsi exprimés ne sont que des conséquences plus ou moins lointaines, parfois très lointaines.

Comme on l'a noté incidemment ci-dessus, p. 164 et 169, les altérations initiales auxquelles sont dus les changements phonétiques sont, les unes «spécifiques», propres à telle ou telle langue, les autres universelles, communes à l'ensemble des langues et en quelque sorte «naturelles».

C'est, par exemple, une tendance universelle et «naturelle» que celle qui consiste à opposer les consonnes intervocaliques aux consonnes initiales ou placées après consonnes : les consonnes intervocaliques tendent à s'ouvrir et, si elles sont sourdes, à se sonoriser, c'est-à-dire qu'elles tendent à s'assimiler aux voyelles qui les précèdent et les suivent. C'est une tendance universelle et «naturelle» que celle qui consiste à abréger les parties constituantes des mots longs. C'est une tendance universelle et «naturelle» que celle qui consiste à affaiblir la prononciation à la fin des mots. Il y a des phonèmes pour ainsi dire naturels, qui se trouvent presque dans toutes les langues; ainsi les occlusives sourdes du type *p*, *t*, *k*; les nasales *n* et *m*; les voyelles *a*, *i*, *u*; il y a au contraire des phonèmes qui se trouvent seulement dans certaines langues, qui résultent du système phonique propre à ces langues, et qui les caractérisent : les spirantes sourdes þ et ȝ ne sont pas universelles; la voyelle française *u* ou la voyelle russe *y* sont propres à peu de langues. Il y a par suite des phonèmes stables, comme les sourdes *p*, *t*, *k*, les nasales *n* et *m*, que l'on voit se maintenir sans changement, au moins à l'initiale des mots devant voyelle, depuis l'indo-européen jusqu'à présent

dans beaucoup de langues indo-européennes, et des phonèmes instables, comme les spirantes bilabiales *f* et *b*, qui s'éliminent souvent immédiatement quand ils viennent à se produire ou qu'on voit disparaître peu à peu au cours du développement linguistique.

Aux tendances universelles et « naturelles » s'opposent les changements « spécifiques » qui caractérisent telle ou telle langue : les mutations consonantiques en germanique, en arménien, et, dans une moindre mesure, en celtique; l'affaiblissement de l'articulation en grec et en iranien (sans doute aussi en celtique et en arménien); la tendance à supprimer l'arrondissement des lèvres dans l'articulation des voyelles postpalatales en anglais et en slave; etc. Ces phénomènes ne sont pas généraux; ils ne résultent pas immédiatement du fonctionnement des organes de la parole. Ils traduisent donc certaines habitudes propres à telle ou telle nation, et, si l'on arrive à les déterminer, on aura reconnu du même coup un trait « national ». On ne voit pas d'autre manière d'en rendre compte que de supposer des changements de langues plus ou moins étendus. De même que les mutations consonantiques du germanique et de l'arménien, l'affaiblissement de l'énergie articulatoire des consonnes grecques et iraniennes suppose que le grec et l'iranien sont de l'indo-européen parlé en partie par des sujets qui avaient des habitudes d'articulation différentes de celles en usage dans l'indo-européen. Le départ entre les changements « spécifiques » et les changements « naturels » ne peut pas se faire avec précision. Tel changement, « naturel » ici, est « spécifique » ailleurs; des éléments « spécifiques » et des éléments « naturels » se combinent souvent pour aboutir à certaines réalisations. Mais il y a des cas extrêmes relativement nets, comme ceux qui ont été cités plus haut, et il n'est pas douteux que certains changements phonétiques dénoncent un changement initial d'habitudes articulatoires.

A. Meillet.

DE QUELQUES PRÉSENTS RADICAUX ATHÉMATIQUES.

Outre *jam* «je suis», l'albanais offre deux 1^res^ personnes du singulier en *-m*, à savoir *kam* «j'ai» et *θom* «je dis». Comme les présents radicaux en **-mi* n'ont pas été productifs dans les diverses langues indo-européennes, il y a lieu de supposer que ces deux présents albanais représentent des présents radicaux athématiques indo-européens, conservés par suite de l'emploi particulier de ces verbes.

En ce qui concerne *θom*, la chose est depuis longtemps reconnue, parce que le védique offre des formes athématiques correspondantes : 2^e^ pers. plur. *çasta*, et aussi la forme d'impératif *çastāt*; il y a des traces d'optatif athématique : skr. *çasyāt*, *çaṃsīyāt*, et surtout gāth. *sahyāṯ*. Si le latin a une forme telle que *censeō*, c'est qu'il n'a pas reçu de l'indo-européen un présent radical athématique de cette racine. Le présent thématique, skr. *çáṃsati*, gāth. *sənghaitē*, zd *saŋhaite*, n'étant attesté qu'en indo-iranien, on ne peut dire s'il a été développé secondairement ou si cette racine est du petit nombre de celles auxquelles on a le droit d'attribuer deux présents radicaux, l'un thématique, l'autre athématique, comme celle de skr. *bhárati*, v. sl. *beretŭ*, gr. *φέρει* et véd. *bharti*, lat. *fert*.

Quant à alb. *kam* «j'ai», on en a moins tiré parti, parce que la racine de ce verbe n'offre dans les autres langues aucune forme de présent radical athématique. Mais ceci tient avant tout à ce que cette racine ne figure pas en indo-iranien. Lat. *capiō* et got. *hafja* sont à alb. *kam* ce que v. sl. *ližǫ* et lit. *lëžiù* «je lèche» sont à véd. *réhmi*, *lehmi* ou ce que gr. *τείνω* est à véd. *átan*, *átata*; ce sont des présents secondairement formés qui remplacent un ancien présent athématique (cf. ces *Mémoires*, XI, 308 et suiv.). Le lette a deux présents, également secondaires, *kampju* et *k'epju*. Le grec même a peut-être *κάπτω*, que le *φ* du mot pa-

rent ἔγκαφος empêche seulement de rattacher à cette racine d'une manière sûre. — Sur d'autres formes de la racine en albanais, cf. en dernier lieu N. Jokl, *Stud. z. alb. Etym.*, p. 33 et suiv. (*Sitzber. d. Wiener Akad.*, phil.-hist. Kl., CLXVIII). — Le fait que l'albanais, si tardivement connu et si altéré, est seul à conserver la trace directe du présent thématique d'une racine comme celle de lat. *capiō* indique combien de pareilles formes ont dû se perdre sans laisser de traces visibles.

Dès lors, il ne faut pas hésiter en pareil cas à supposer en indo-européen des présents radicaux athématiques. Il a dû y avoir en indo-européen un thème **leuk-* «regarder», dont gr. λεύσσω et lit. *láukiu* (de **lēuk-* ?) sont des substituts secondaires; λεύσσω a d'ailleurs un vocalisme anomal en grec (voir ces *Mémoires*, XI, 303). La racine est conservée en «tokharien B» (koutchéen) : *lkāskau* «je regarde», etc. (voir ces *Mémoires*, XVIII, 32 et suiv.). Le sanskrit est instructif ici : un présent, non védique, comme *lokate*, ne peut être que secondaire avec son *k*, et le *k* de *lokayati* «il regarde» indique nettement un dénominatif; le *c* attendu dans des formes verbales proprement radicales se trouverait dans le parfait *luloce*, dont le vocalisme indique cependant le caractère secondaire, et dans *locayati*.

Le désaccord du vocalisme de gr. ὄζω et de lit. *ůdžiu* et la différence de formation de lat. *oleō* montrent que l'original de ces trois formes était une forme différente des trois, sans doute un présent radical athématique. L'arménien n'a de cette racine que des dénominatifs : *hotim* (aor. *hoteçay*) et la forme à redoublement *hototem* (*hototeçi*).

Le gr. χέζω concorde avec alb. *ȷjes*, 2e-3e pers. *ȷjet*; mais ce n'est pas une raison suffisante pour faire croire que le grec et l'albanais aient reçu de l'indo-européen pareille forme. Et en effet le sanskrit classique a un présent thématique *hadati*, qui n'est sans doute pas ancien non plus; car, s'il avait existé, on ne voit pas pourquoi il ne se serait pas maintenu en grec. Ce n'est pas seulement le sens, c'est peut-être aussi l'anomalie de la forme d'un présent radical athématique dans une racine terminée par consonne qui aura déterminé la disparition de ce verbe dans la plupart des langues indo-européennes.

Le présent gr. χέω est plus embarrassant. La racine fournissait un thème radical de type athématique, ayant valeur d'aoriste; ce thème n'est conservé qu'en grec; mais, comme le grec n'a pas développé ces formations et que toutes celles qu'on rencontre sont des survivances, il est certain que le témoignage grec vaut ici pour l'indo-européen; on a au moyen des formes très claires hom. χύτο, ἔχυτο, χύντο, ἔχυντο, χύμενος (ce dernier se trouvant encore chez les tragiques attiques), et aussi à l'actif : hom.

σύγχεας, χέε et ἔχεε, ἔχεαν; de même ἐγχέας chez Epicharme, ἐγχέαιμι chez Aristophane, etc., et ces formes se trouvent jusque dans la prose attique (voir Lautensach, *Die Aoriste bei den attischen Tragikern und Komikern*, p. 116). La forme χέω, qui sert de futur (voir Magnien, *Futur grec*, I, 314), est évidemment un futur de l'aoriste ἔχεα, tout comme πίομαι est un subjonctif en face de πῖθι. Chose curieuse, on a un autre futur, d'aspect non moins anomal, χεῶ (voir Magnien, *loc. cit.*, I, 286), tout comme on a πιοῦμαι. Le type hom. χεῦα, ἔχευας, χεῦε, ἔχευε, etc. a suscité des discussions et ne comporte pas d'explication certaine; il n'est pas évident qu'il faille le mettre sur le même plan que ἔσσευα, qui n'a pas de doublet *ἔσσεα, en face de (σ)σύτο, ἔσσυτο, comme il est fait chez Brugmann-Thumb, *Gr. gr.*[4], p. 323 (et déjà ainsi Brugmann, *Gr. gr.*[3], p. 276); on peut se demander si d'anciennes formes telles que *χευς, *χευ à la 2e et à la 3e personnes du singulier n'auraient pas servi de point de départ à χεῦα, etc. Quoi qu'il en soit, le type athématique de χύτο ne prête pas à la discussion. Dès lors l'existence d'un présent thématique indo-européen qui aurait abouti à gr. χέω est problématique; elle l'est d'autant plus que la langue épique a trace d'un présent de forme secondaire χείω. Hors du grec, on ne trouve nulle part rien de pareil à χέω. Le sanskrit n'a que le présent à redoublement *juhóti* «il fait libation, il sacrifie», qui n'exclut pas, il est vrai, l'existence d'un présent thématique; cf. *síṣakti* (3e pers. plur. *síṣcati*) en face de *sácate* et de lit. *sekù*, lat. *sequor*, gr. ἕπομαι. Chose plus remarquable, le latin et le germanique n'ont de représentant de cette racine qu'avec un élargissement : got. *giuta* et lat. *fundō*. Il est donc probable que l'original de gr. χέω a été fait secondairement au temps où le type des présents thématiques a reçu, dans la période la plus ancienne des diverses langues indo-européennes, un accroissement important.

Le cas de skr. *cyávate* «il se met en mouvement», v. p. *ašiyavam*, *ašiyava* est comparable à celui de χέω, à ceci près que le type thématique est intervenu en indo-iranien seulement, au lieu d'intervenir en grec seulement. Ici encore la racine fournit un thème radical de type athématique, à valeur d'aoriste en grec : hom. ἔσσυτο, (σ)σύτο, véd. *cyávānaḥ*; gāth. *šavaitē* est, d'après M. Bartholomae, une 3e personne du pluriel moyenne du thème qui apparaît dans véd. *cyávānaḥ*, et le thème serait ainsi un thème de présent en indo-iranien. Le grec a deux présents, l'un à infixe nasal, κίνυται, κινέω, et l'autre à élargissement *-s-*, σεύω (voir Brugmann-Thumb, *Gr. Gr.*[4], p. 323). L'Avesta a le type en **-ske-* de présent : *fra-šnsaiti*.

Le fait que le participe v. sl. *vidomŭ* est, comme l'impératif

v. sl. *vĭždĭ*, le reste d'un ancien thème *vid-*, de type athématique, suggère l'idée que le participe slave commun *lakomŭ* «affamé» représenterait aussi un ancien thème **ôlk-*, remplacé d'ordinaire par **ôlĕ-je-* (v. sl. *alŭčǫ* et *lačǫ*); le lituanien a *álkstu*, *álkti*, qui peut aussi remplacer un ancien présent athématique. Cette racine n'est pas représentée d'une manière sûre hors du baltique et du slave.

A. Meillet.

LATIN *PLUIT* ET ARMÉNIEN *HEŁUM*.

C'est pousser le scepticisme bien loin que de déclarer obscure l'étymologie de arm. *hełum* «je verse», comme le fait M. Brugmann, *Grundr.*, II², 3, § 102, p. 156. Le rapprochement avec lit. *pilù* «je verse» est parfait pour le sens comme pour la forme, et, en expliquant le *ł* arménien par un ancien *-ln-* (*K.Z.*, XXXIX, 354), M. Pedersen a levé la seule difficulté que faisait le rapprochement; cette explication phonétique est du reste évidente; *l* devant consonne donne *ł* en arménien; *-ln-* a passé naturellement à *-łł-*, qui s'est simplifié en *-ł-* parce que l'arménien n'admet pas de consonnes géminées.

Le mot *hełum* n'est pas isolé en arménien; outre la forme à préverbe *z-ełum* «je fais couler», on a la forme à redoublement *hełeł* «torrent»; et, chose plus rare en arménien, à côté de la forme radicale à degré *e*, *heł-*, on a le degré *o* dans l'intensif *ołołem*, *ołołanem* «j'inonde» (Ezech., XIII, 11-13; Isaïe, XXVIII, 2: Eznik, 1, 2, p. 10; etc.). En ce qui concerne l'*h* initiale, le rapport entre *hełeł* et *ołołem* est le même qu'entre *het* «trace de pas» et *otn* «pied»; M. Pedersen a montré que arm. *h* issu de *p* est sujet à manquer devant *o* (*K.Z.*, XXXIX, 370); on conçoit en effet que *f* bilabiale issue de *p* se soit amuie devant un *o* suivant avant le passage de **f* à *h*.

Comme le fait remarquer M. P. Persson, *Beiträge z. idgen Wortforschung*, p. 749, le rapprochement de lat. *pluit* avec lit. *pilù* et arm. *hełum* est à maintenir; skr. *palvalam* «marais» et lat. *palus* attestent la forme élargie **pelu-* de la racine, dont **pelnu-*, qui remplace sans doute un ancien **plnu-* sous l'influence de l'aoriste attesté par arm. *heli* «j'ai versé», est la forme de présent à infixe nasal; le *ł* de arm. *heli* est dû à l'influence du présent. Il ne faut pas identifier lat. *pluit* avec skr. *právate*, *plávate* «il flotte», gr. *πλέω*, v. sl. *plovǫ*, cf. tokh. B *plewe* «bateau» [1]; les sens ne concordent pas; et dire, comme on le fait souvent (voir en dernier lieu Brugmann, *Grundr.*, II², 3, p. 117, § 70, 1), que *pluit*

[1] Forme communiquée par M. S. Lévi.

est issu de **plouit*, sous l'influence de formes à préverbes comme *impluit*, *perpluit*, est arbitraire; on s'est autorisé de *plouēbat*, qui se lit chez Pétrone, et de *perplouere*, dans une formule citée par Festus; mais la notation *o* au lieu de *ŭ* au voisinage de *u* valant *v* n'a pas de signification phonétique (voir Niedermann, *Mélanges F. de Saussure*, p. 58 et suiv.; L. Havet, *Manuel de critique verbale*, § 914); du reste le perfectum archaïque est *plūit* avec *ū* (voir Neue-Wagener, *Formenlehre*, III, p. 407 et suiv.), et ceci ne se concevrait pas en partant d'un présent **plouit*. La dualité des formes radicales **pelə-*, sur laquelle repose lit. *pìlti* « verser », et **pelu-*, sur laquelle reposent arm. *helum* et lat. *pluit*, est à rapprocher du cas de **sterə-*, **steru-* « étendre ». d'où l'on a tout à la fois skr. *stṛṇāti*, lat. *sternō*, et skr. *stṛṇóti*, gr. *στόρνῡμι*.

La forme radicale **pelu-* fournissait sans doute un présent athématique, qui n'est conservé nulle part. L'arménien le remplace par la forme à infixe **pelnu-*, d'où *helum*; le latin *pluit* représente soit **pluve-*, résultant d'un passage au type thématique, soit **plu-ye-*; le lituanien a *pláuju*, *pláuti* « verser de l'eau pour laver »; le grec a *πλύνω*; en germanique, on trouve la forme causative-itérative de v.-h.-a. *flawen*, *flewen* « laver, rincer ». De même que sur le thème **g₁heu-* « verser », représenté en grec par l'aoriste *ἔχεα*, *ἔχυτο*, et en face duquel on a en sanskrit le présent à redoublement *juhóti* « il sacrifie », on a fait, avec l'élargissement *-d-*, got. *giutan* et lat. *fundō* (*fūdī*), de même sur **pleu-*, on a fait le thème germanique exactement parallèle à got. *giutan*, à savoir : v.-isl. *fljóta*, v.-angl. *fleotan*, v.-h.-a. *fliozan* « couler »; le lituanien a, avec le même élargissement, *plaudžiu*, *plausti* « laver » et *plústu*, *plúdau*, *plústi* « couler, déborder ».

Le sens de « laver », qui apparaît dans nombre des mots cités ici, se rencontre dans un groupe de mots sanskrits de la même racine, celui de *palpūláyati* « il lessive »; la quantité longue de l'*u* de ce verbe est due à la valeur causative. Ce type itératif rappelle immédiatement celui de arm. *heleł*, *ołolem* cité ci-dessus.

La forme à seconde voyelle longue de la racine dissyllabique **pelə-* se trouve dans v.-isl. *flóa*, v.-angl. *flówan* « couler » et dans got. *flodus*, v.-isl. *flóð*, v.-h.-a. *fluot* « courant ».

La racine **pelə-* paraît avoir comporté des élargissements. Il y a de nombreuses formes avec *-d-* : gr. *πλάδος*, etc.; voir Lidén, *Stud. z. altind. Sprachgesch.*, 49, et P. Persson, *Beitr.*, 878; et des formes avec *-k-* : lit. *pélkė*, lette *plāzis* « marais », etc. (voir P. Persson, *Beitr.*, 237 et 878). Ceci permet d'expliquer v. sl. *plakati*, pet.-r. *polokáty*, pol. *płokać* « laver », et aussi v. sl. *plaskati*. r. полоскáть.

On s'est souvent demandé si le groupe de mots étudié ici, qui signifie précisément « verser un liquide, laver (surtout à grande eau) », doit ou non être rapproché du groupe de gr. πλέω, d'une part, de celui de gr. πλήρης, de l'autre. Cette question ne comporte sans doute aucune réponse certaine.

A. Meillet.

DE
QUELQUES PRÉSENTS ATHÉMATIQUES
À VOCALISME RADICAL *O*.

Un certain nombre de présents, tels que v. sl. *bodǫ* ou lit. *malù*, got. *mala*, ont le degré *o* du vocalisme radical. Ce type n'est jamais représenté que par un petit nombre de formes dans une même langue, et les formes qu'on trouve dans chaque langue sont isolées; c'est tout au plus si un ou deux présents de ce genre se trouvent dans deux langues, comme il arrive pour got. *mala*, lit. *malù*; et les langues voisines offrent alors d'autres types. L'ancienneté d'un type de présents thématiques à vocalisme radical *o* paraît donc exclue, et ce n'est pas sans raison que, malgré le nombre assez important des exemples qu'on en possède, la plupart des linguistes se refusent à l'admettre.

Ici, comme dans une foule d'autres cas où les formes attestées ne sont pas immédiatement superposables et ne conduisent pas à restaurer une forme unique, on est en présence d'anciens thèmes radicaux du type athématique, qui ont été remplacés de manières diverses au cours du développement des langues indo-européennes.

Sans doute les présents athématiques indo-européens les plus clairs, comme gr. εἶμι «je vais, j'irai» ou gr. εἰμι «je suis», v. sl. *jesmĭ*, n'offrent que le vocalisme radical *e* dans celles des formes du présent qui n'ont pas le vocalisme prédésinentiel zéro. Mais le nombre d'exemples grecs dont on dispose est petit, et l'on ne peut pas juger de tout un type indo-européen, qui a été de première importance, par ce petit nombre de formes. On sait d'ailleurs que, dans les substantifs, le type radical athématique offrait l'alternance vocalique *e*/*o*/zéro. On s'attend donc à retrouver cette même alternance dans le verbe.

Un exemple sûr de timbre *o* dans le type des présents athématiques est offert par l'arménien : en regard de lat. *ēst*, de sl. **ěmĭ*,

de lit. *édmi* «je mange», l'arménien a *utem*, dont l'*u* suppose un ancien **ō*. Dès lors l'*o* de att. ὀδούς, ion. ὀδών s'éclaire; on a toujours supposé que le nom de la «dent» est un participe de la racine **ed-*; le groupe des formes skr. *dán*, lat. *dens*. got. *tunþus*, lit. *dantìs* représente une autre forme du même participe à vocalisme radical zéro; pour l'alternance, cf. gr. ἔων et ὤν, de εἰμι; le gr. ὀδών offre la forme à vocalisme *o*, tandis que éol. ἔδοντες est la forme à vocalisme *e*. La forme att. ὀδούς est conforme à l'ancien type du nominatif des participes présents, cf. skr. *adán*, lat. *edens*, v. sl. *jady*; ion. ὀδών a reçu la forme du nominatif du participe présent qui est usuelle en grec.

Dans une racine dissyllabique où, suivant l'usage, l'aoriste présente comme voyelle pleine la seconde voyelle de la racine, à savoir dans la racine **ǵ₁enə-*, **ǵ₁nē-* «connaître», l'aoriste athématique offre le vocalisme de timbre *o* : gr. ἔγνω, cf. v. sl. *znati* et le lat. *nōuī*, *nōtus*, qui indiquent le même timbre, en face de v.-h.-a. *chnāan*.

Ceci posé, on peut rendre compte de lat. *uomō* : le présent indo-européen était du type radical athématique, comme le montre skr. *vámiti* (3e pers. plur. *vamanti*); le présent lit. *vemiù* remplace un ancien présent athématique, comme beaucoup d'autres présents formés avec le même suffixe. On sait qu'il s'agit d'une racine dissyllabique : skr. *vámiti*, *vāmṭáḥ*; lat. *uomitum*; lit. *vémti*, *vimdau*.

Un autre exemple du même genre, et tout aussi clair, est fourni par la racine **(s)tenə-* «gronder, tonner, gémir». L'existence du présent athématique est attestée de manière nette par véd. *stanihi*, et, indirectement, par lat. *tonat* (*tonuit*, *tonitum*); ce présent athématique a été remplacé en sanskrit par *stanati*; d'autre part, il y a un présent véd. *tanyati*, sans doute substitué à un ancien présent athématique. La forme à suffixe **-ye/o-* se rencontre dans un nombre de langues insolite, mais avec des vocalismes divergents : lesb. τέννει, v. sl. *stenjǫ* (infin. *stenati*, avec vocalisme *e*, contre l'usage ordinaire de ce type d'infinitif), mais degré zéro en germanique : v. angl. *stunian* et *þunian*. Le lituanien a un présent thématique à vocalisme radical *e* : *stenù* (infin. *stenėti*). Le grec a des dérivés : στενάχω et στενάζω. Or, le russe a un présent стонý, стóнуть, qui s'est contaminé avec стенú et a donné стонú; l'accentuation de стóнешь, etc., est celle du thème **stónje-*, et elle a été attribuée à la 3e personne du pluriel стóнут. Le tchèque a de même le représentant de la contamination **stonjǫ* de **stonǫ* et de **stenjǫ*, soit *stóňi*. Il est frappant que le vocalisme radical de r. стонý concorde avec celui de lat. *tonat*; ceci conduit à expliquer lat. *domat* (*domuit*, *domitum*) par un ancien présent **domə-ti*; le sanskrit n'offre pour ce dernier

qu'un présent à suffixe *-ya-* : *dāmyati*. De même lat. *secat* (*secuit*, *sectum*) remplace un ancien présent athématique, comme le montre le vocalisme radical long dans v. sl. *sěkǫ* «je coupe»; le caractère secondaire de *sěkǫ* est confirmé par l'existence de v. sl. *-sěknǫ*, *-sěknǫti* dans les formes à préverbe : *usěknǫti* «ἀποκεφαλίσαι», *otŭsěknǫti*.

Le germanique est seul à offrir de la racine **ped-* «se diriger vers, se diriger en bas, tomber» un présent thématique à vocalisme radical *e* : v. angl. *fetan* «tomber», v. isl. *feta* «se diriger vers». Étant donné que le germanique a beaucoup étendu l'usage de ce type de présents, ceci n'indique nullement, on le sait, que **pede-* soit ancien. L'indo-iranien a en effet un présent à suffixe *-ya-* : skr. *pádyate*, zd *paiδyeite*. A côté de ce présent existe un thème de type athématique, dont le sanskrit offre quelques traces ; un optatif *padyām*, un impératif *patsva*, des prétérits *apadmahi*, *apadran*; ce thème semble être aoristique. On s'explique dès lors le v. sl. *padǫ* «je tomberai», qui est perfectif; c'est une forme thématique faite sur un ancien aoriste athématique tel que **pād-*; l'emploi de l'ancien imparfait *padŭ* comme aoriste repose donc sur un vieil usage indo-européen.

Le védique a dans *ághaḥ* «il a mangé» un aoriste athématique à vocalisme radical *o*; en regard l'Avesta présente le type gāth. *nigâñhəntī* (féminin) et la 3e personne du pluriel zd *gañhənti*, dont la différence de vocalisme laisse entrevoir l'original athématique, non représenté en iranien.

Le présent v. sl. *mogǫ* «je puis» ne saurait être séparé du prétérito-présent germanique got. *mag*, etc. La forme de présent thématique est évidemment secondaire en slave ici. Et l'on peut se demander si la flexion de parfait de germ. *mag* n'aurait pas été substituée à une ancienne flexion de présent sous l'influence du vocalisme radical *o* (germ. *a*); ce n'est que secondairement que germ. *mag* serait devenu un prétérito-présent.

La gutturale *g* ayant été généralisée en sanskrit dans la racine *gam-*, on ne saurait faire état de skr. *ágamam*, *ágan*, *gantu* pour établir le vocalisme *o* dans les présents-aoristes athématiques; on le peut d'autant moins que les gâthâs de l'Avesta opposent *jantū* à *gaidī*; il est toutefois possible que ces formes sanskrites reposent sur d'anciennes formes à vocalisme radical *o*; on se gardera de toute affirmation.

Le slave fournit un exemple un peu autrement constitué, mais remarquable à sa manière. En regard de l'infinitif *gorěti* «brûler», le présent est *gorjǫ*, *goritŭ*; le vocalisme radical *o* est inattendu dans un verbe de cette catégorie. Mais un détail montre que ce présent en *-i-* est le résultat d'un développement secondaire, comme dans *vižǫ*, *viditŭ*; l'impératif *viždĭ* et le participe

passif *vidomŭ* indiquent dans ce dernier cas que la forme ancienne était un présent radical athématique. Or, pour *goritŭ*, on a aussi un participe présent étranger au type en *-i-* : on lit v. sl. *gorę̀šte* (nom. plur.) L., XII, 35 Zogr., Mar., Ass. (*gorę̀šte* Sav.) et des formes de même type Ps. VII, 14 et CXIX 4 Sin. (les autres manuscrits ont le type *gorę̀šte*); le tchèque a *horoucí* (Gebauer, *Hist. mluv.*, III, 2, 281), le polonais *gorący* et le russe горя́чій, résultat de la contamination de *горучій et de горя́чій. L., XXIV, 32 et J., V, 35, on lit *gorę̀* Zogr., Mar., Ass.; mais le *ę̀* a dans le Marianus le signe diacritique indiquant *ę̀* dur, qu'on a dans le type *grę̀dę̀i* (voir *Rocznik slawistyczny*, VI, 135 et suiv., sur ces formes); c'est encore une trace indirecte, et très surprenante, du participe du type **gorǫt-*. Comme on le voit par *sy*, *vědy*, etc., les participes de ce genre peuvent appartenir aussi bien au type athématique qu'au type thématique. On considérera donc que *goritŭ*, tout comme *viditŭ*, remplace un plus ancien présent radical du type athématique. La considération de l'irlandais *guirim* et le fait que les formes verbales de la racine **g*^{w}*her-* varient d'une langue à l'autre avaient déjà conduit à cette conclusion (voir *Revue celtique*, 1914 [vol. XXXV], p. 166 et suiv.).

L'absence d'étymologie claire empêche de se prononcer sur le cas de *politŭ* «il brûle» (infin. *pol̀ti*) et *vŭs-planǫti sę̀* «s'enflammer», causatif *paliti*; la racine est **pel-*, comme on le voit par sl. *popelŭ* et par lit. *pelenaĩ* «cendre»; le vocalisme radical de *politŭ*, qui concorde avec celui de *goritŭ* et qui s'oppose au vocalisme zéro usuel dans ce type verbal slave, laisse croire que le cas de *politŭ* est à rapprocher de celui de *goritŭ*. On s'expliquerait ainsi que cette racine **pel-* n'ait pas fourni de formes verbales hors du slave, puisque, comme on le sait, le type de présent radical athématique a été en général peu viable.

L'explication obtenue pour lat. *uomō*, pour r. стонý et pour v. sl. *padǫ* peut s'appliquer à tous les autres présents thématiques qui sont constitués de même.

Dans la plupart des cas de vocalisme radical *o*, on ne reconnaît l'existence du type athématique en indo-européen qu'à l'incohérence des formes de présent attestées dans les diverses langues.

Le slave *bodǫ* «je pique» n'a de correspondant exact dans aucune autre langue; le latin a le même vocalisme radical, mais une autre formation : *fodiō*; le lituanien a la même formation, mais un autre vocalisme radical : *bedu*, *bedė̃ti* (plus ordinairement l'itératif *badaũ*, *badýti*); le lette a *befchu*.

Le présent qui signifie «je forge» et qui offre le vocalisme *o* dans v. sl. *kovǫ*, v.-h.-a. *houwan*, v. isl. *hǫggua* et dans lit. *káuju*, v. sl. *kujǫ* (s. *kŭ̀jēm*), est en latin de la forme *cūdō*; l'élargissement **-de-* est ici le même que dans got. *giuta* et lat. *fundō*, où,

comme on le sait, la forme indo-européenne était du type radical athématique.

V. sl. *borjǫ* «je lutte», infin. *brati* (r. боро́ть, pol. *bróć się*), n'a de correspondant exact hors du slave que v. isl. *berja* «frapper» : le lituanien a *barù*, *bárti*, avec un autre type de présent, et le latin a *ferīō*, avec un autre vocalisme radical. On partira d'un thème de présent **bhero-*, **bhoro-*. Il est à noter que l'infinitif slave est du type radical, et non du type en *-ati*, ordinaire en face du présent en *-je-*; le présent en *-je-* est sans doute secondaire.

V. sl. *kolją* «je pique, j'abats», infin. *klati* (r. коло́ть, pol. *kłuć*) ne concorde pas avec lit. *kalù*, *kálti*; le latin a un autre type de présent dans *per-cellō*. Ici encore l'infinitif slave est du type radical, comme toujours quand le vocalisme radical du présent en *-je-* est *o*.

Russe порю́, по́решь, infin. поро́ть, ne concorde même pas avec pol. *porę*, infin. *prać*. Le grec a πείρω «je transperce». Ce groupe de mots est obscur et compliqué. Car on ne saurait en séparer l'aoriste gr. πορεῖν «procurer» ni, d'autre part, got. *faran* «marcher, cheminer» et *farjan* «aller (dans un véhicule)». Dès lors le sl. *perǫ*, *pьrati* «voler» est aussi à citer. Et l'on retrouve en slave même toute une série de formes diverses. Il est curieux que sl. *pariti* «voler» ait le degré long du vocalisme, tout comme got. *farjan* et comme skr. *pārāyati* «il fait passer» et zd *-pāraγeiti* (cf. sl. *paliti* en face de *poléti*, *planǫti*). Un présent radical athématique n'est pas attesté; mais on a en sanskrit la forme à redoublement *píparti* «il fait traverser, il sauve».

L'aoriste gr. τορεῖν est à τείρω ce que πορεῖν est à πείρω, et les sens sont trop voisins pour qu'on puisse contester la parenté des deux mots que la différence très forte de sens dissimule dans le cas de πορεῖν : πείρω. Hors du grec, il y a deux présents dont les vocalismes ne concordent pas et dont la forme ne concorde ni avec τορεῖν ni avec τείρω : lat. *terō* et v. sl. *tьrǫ* (infin. *trъti*). Si l'on peut faire état de la racine indo-iranienne, dont le sens «traverser» est tout autre, mais dont la forme concorde avec celle des mots précédents et dont le sens se retrouve dans des mots comme lat. *trans*, on aurait un aoriste athématique dans véd. *átārīma*, en face des présents *tárati*, *tiráti*, *titarti* et de l'itératif *tartarīti*; l'opposition de lat. *terō* et de v. sl. *tьrǫ* trouve son parallèle exact dans skr. *tárati* et *tiráti*, et, bien que ces formes se trouvent déjà dans le Ṛgveda distinguées par une certaine nuance de sens, on ne peut guère, en considération de *átārīma*, se refuser à croire que *tárati* et *tiráti* tiennent la place d'un ancien présent athématique, tout comme *rodati* et *rudati*, qui apparaissent de bonne heure, tendent à remplacer l'athématique *roditi*, *rudanti*, cf. lit. *ráudmi*.

Faute de points de comparaison, on ne peut tirer parti des aoristes gr. *μολεῖν* et *θορεῖν*, dont la structure est évidemment pareille à celle de *τορεῖν* et de *ϖορεῖν*.

Le présent gr. *βόλομαι*, conservé chez Homère et en arcado-cypriote, n'a pas d'étymologie claire. Mais étant donné que l'on trouve le plus souvent des formes dérivées (sans doute désidératives, avec **-s-*), à vocalismes divergents, ion. att. *βούλομαι*, mais dor. *δήλομαι*, locr. delph. *δειλομαι*, thess. *βελλομαι*, béot. *βείλομαι*, il est probable que *βόλομαι* n'est pas ancien et remplace quelque autre forme, sans doute un présent radical athématique antérieur.

Le présent homérique *ὄρομαι*, en face de lat. *uereor*, et l'aoriste hom. *ὠρόμην*, en face de *ἔρετο · ὠρμήθη* Hes., etc. (cf. véd. *árat*, *aranta*, etc.), s'expliquent sans doute de même; et en effet on connaît hom. *ὦρτο*, *ὄρμενος*, etc., et véd. *árta* (opt. *aryāt*, partic. *arāṇáḥ*, etc.).

Got. *mala* et lit. *malù* «je mouds» ont le vocalisme radical *o*; mais irl. *melim* a le vocalisme *e*; lat. *molō* est ambigu; enfin gall. *malu*, ombr. ku-maltu «commolito» et arm. *malem* ont le vocalisme radical zéro. D'autre part, on a le suffixe **-ye/o-*, avec vocalisme radical *e* dans v. sl. *meljǫ* (infin. *mlěti*, r. молоть, de type radical, à noter par conséquent), et avec vocalisme radical zéro dans v.-h.-a. *muljan*, gr. *μύλλω*. Le désaccord des formes dans un verbe aussi courant et qui s'est aussi largement maintenu dans tant de langues montre que la forme initiale n'était pas susceptible de persister : c'était un présent radical **melə-*, **molə-*; ce thème rend compte des formes surprenantes got. *mala* et lit. *malù*, dont l'identité se trouve ainsi résulter de développements parallèles indépendants, et non de l'existence d'un thème indo-européen **mole-*.

V. sl. *skubǫ*, r. скубý, s. *skúbēm* repose sur **skoubhe-*; le lituanien a *skumbù*, *skùpti* «se hâter», et le germanique, d'une part, got. *af-skiuban*, v.-h.-a. *sciuban*, de l'autre, v. angl. *scúfan*, v. isl. *skúfa*. On partira donc de **skoubh-*, **skeubh-*. Si, comme il semble, il est légitime de rapprocher la racine sanskrite *kṣubh-*, on constatera que, ici encore, le présent thématique skr. *kṣobhate* est à peine attesté; le présent usuel est en sanskrit *kṣubhyati*, et l'Avesta n'a qu'une forme, en *-sa-* : *xšufṣan*. Un reste de thème du type athématique se trouve en sanskrit, si l'on peut ajouter foi à l'optatif *kṣubhyāt*, cité par des grammairiens.

Le skr. *garhate* «il se plaint» ne concorde pas avec le type athématique de gāth. *gərəzānō* «se plaignant», *gərəždā* «il s'est plaint»; le vocalisme radical *o*, que suppose le *g* initial, s'explique par le type athématique à vocalisme *o*. Le pehlvi concorde avec la forme sanskrite; il a *garzītan*.

Skr. *galati* «il dégoutte» n'existe qu'en sanskrit classique; en germanique, v.-h.-a. *quellan* montre que le présent ancien n'était pas du type thématique radical : il s'agit d'une forme d'un type pareil à got. *fraihnan*. Le vocalisme *e* se trouve aussi en sanskrit dans *jalam* «eau». Le grec a une forme à élargissement, *βλύω*, *βλύζω*.

Skr. *kárṣati* «il tire», pehlvi *kasītan* doivent s'expliquer de la même manière; c'est d'autant plus vraisemblable que, à côté de *kárṣati*, on trouve *kṛṣáti* «il laboure» : les deux vocalismes se trouvent précisément là où il y a eu un présent athématique, ainsi dans l'exemple bien connu skr. *rodati* et *rudati* (cf. ci-dessus, p. 185).

Faute d'étymologie sûre, il n'y a pas moyen de tirer parti de skr. *kasati* «il s'ouvre, il se fend» ou de *gharṣati* «il frotte». Le rapprochement, assez plausible, avec lit. *kumpti* «se courber» donne en revanche quelque intérêt à skr. *kampate* «il tremble».

Il est malheureusement impossible d'établir avec certitude à quelle racine appartient v. irl. *foaid* «il passe la nuit avec, il dort». Si, comme l'admet M. Pedersen, *Verg. Gr. d. kelt. Spr.*, II, 524, il s'agit de la racine de skr. *vásati* «il demeure», zd *vañhaiti*, got. *wisan*, l'*o* est à rapprocher de celui de arm. *gom* «je demeure, j'existe», qui représenterait sans doute un ancien présent athématique à vocalisme radical *o*, et non un parfait. Pour la forme, sinon pour le sens, il est plus séduisant de rapprocher skr. *svapiti* «il dort», pluriel *svapanti*; le vocalisme *o* d'un thème **swop-* non conservé en germanique expliquerait l'existence du causatif v. isl. *sófa* et de lat. *sōpīre*; cf. le type connu de v.-h.-a. *fuoren* en face de *faran*.

Plusieurs présents indiquant des bruits ont le vocalisme radical *o*. L'origine de la plupart est obscure, et l'on ne peut rien tirer de sl. *pojǫ* «je chante» (infin. *pěti*), de sl. *gǫdǫ* «*κιθαρίζω*», de v. isl. *gala*, v.-h.-a. *galan* «chanter» (à côté de v.-h.-a. *gellan*), sans doute aussi de skr. *garjati*, par exemple. Le sl. *sopǫ* «je joue (d'un instrument de musique)» a en face de lui un présent thématique sanskrit *çápati* «il maudit» (cf. skr. *çábdaḥ* «bruit»). De même v. isl. *svara* «répondre» et got. *swaran* «jurer», dont l'antiquité est rendue douteuse par la forme à suffixe *-ye-*, v. isl. *sveria*, v. angl. et v.-h.-a. *swerian*, se trouve en regard de skr. *svárati* «il fait du bruit, il résonne» (cf. osq. sverruneí «arbitro»). Ce petit groupe de présents, dont l'origine n'est pas claire, n'ajoute donc rien à la démonstration développée ci-dessus.

Comme le type de présents-aoristes radicaux athématiques à vocalisme *ŏ* a persisté seulement à l'état de survivance, et nulle

part sous sa forme originelle, il est impossible d'en déterminer l'emploi et le rôle particulier. Mais les faits énumérés en rendent l'existence certaine pour l'époque indo-européenne, et ceci montre combien il faut se garder de juger de l'indo-européen simplement par l'état grammatical des langues historiquement attestées, même les plus anciennes et les plus archaïques.

On peut être amené à reconstruire des types dont aucune langue n'a conservé un exemple intact et inaltéré.

Des exemples les plus clairs, celui de la racine **ed-* notamment, dont on a tout à la fois lat. *ēst*, lit. *ėsti*, sl. **ěstĭ*, éol. ἔδοντες et arm. *utem*, ion. ὀδών, il résulte qu'une même racine peut offrir les deux timbres vocaliques *e* et *o*. Les faits cités ici ne permettent pas de déterminer la répartition des deux vocalismes dans les présents radicaux athématiques; mais ils suffisent à montrer que, en des conditions inconnues, les deux timbres alternaient entre eux dans ce type de présents. Si, comme il est naturel, on étend aux formes nominales la conclusion obtenue pour les présents radicaux athématiques, on n'a pas de raison décisive pour croire que l'*e* de l'accusatif lat. *pedem* soit moins ancien que l'*o* de gr. πόδα, arm. *otn* (cf. got. *fotu*); les deux timbres ont pu coexister en indo-européen, sans qu'on ait le moyen de déterminer maintenant comment ni pourquoi les sujets parlants recouraient à l'un ou à l'autre; rien non plus d'ailleurs n'empêche de croire que la forme **pod-* ait seule existé à l'accusatif et que l'*e* de lat. *pedem* provienne de formes telles que le génitif *pedis*.

Solmsen a supposé depuis longtemps l'existence de présents athématiques à vocalisme *o* et a indiqué dans quelles circonstances ces présents ont pu s'employer : dans ses *Studien z. lat. Lautgeschichte*, p. 4 et suiv., il a montré que le latin a opposé **ne-uolim*, d'où *nōlim*, à *uelim*, en face de *uolt*, qui peut reposer tout aussi bien sur **wel-ti* que sur **wol-ti*, et qui, à en juger par *uelim*, *uelle*, repose en fait sur **wel-ti* (cf. lit. *-velti*, et le verbe slave *veljǫ*, *velěti*, dont le vocalisme radical indique clairement qu'il est une adaptation d'un ancien présent athématique, à côté de *-vĭljǫ*, *-vĭlěti*, autre adaptation, qui a pris un autre sens), et il a rapproché v. angl. *nelle* (de *ni-welle*), en face de *wille*. Cette hypothèse n'a pas été mentionnée par M. Brugmann, *Grundr.*, II², 3, p. 90; mais elle demeure séduisante; et, si on la rapproche de tous les faits qui viennent d'être examinés, elle les éclaire. De même que l'on a πατήρ, mais ἀπάτωρ, et arm. *anjinkh* « personnes », mais *mi-an-jinkh* « moines », etc., le vocalisme *o* apparaîtrait là où un présent thématique était groupé avec un autre mot tel qu'une négation, un préverbe, ou peut-être encore l'augment.

On a trop peu de données pour serrer la formule de près; mais on entrevoit le principe de l'alternance, et ce petit fait montre en quelle direction on pourrait chercher la raison de la répartition des vocalismes *e* et *o*.

Il est curieux que le vocalisme radical *o* ne joue aucun rôle dans le vocalisme radical du type thématique; mais c'est que l'alternance *e/o* figure dans la voyelle thématique, c'est-à-dire, ici comme dans le type athématique, dans l'élément prédésinentiel : got. *bairi-þ* : *baira-nd*, etc., et qu'elle est une des caractéristiques de la flexion personnelle du type thématique. On sait du reste que, d'une manière générale, c'est un trait essentiel du type thématique de n'admettre au cours de la flexion d'un thème donné ni variation de place du ton ni alternance vocalique de l'élément qui précède la voyelle thématique; rien de pareil à une alternance **ĕd-* : **ŏd-*, **wĕl-* : **wŏl-* n'y peut donc intervenir.

On s'accorde à expliquer par l'analogie du parfait l'alternance de palatale et de gutturale dans les présents indo-iraniens tels que véd. *cikéti* «il observe» ou zd *čikayaṭ* «qu'il paye»; véd. *jāgarti* «il s'éveille» et *ájīgar* «il a éveillé»; véd. *jígharti* «il jette de l'eau sur». Il faut désormais se demander si ces formes ne reposent pas sur des formes indo-européennes à vocalisme *o*, ou si, du moins, elles n'ont pas eu pour modèles des présents à vocalisme *o*. Elles n'ont d'ailleurs une valeur probante en aucun sens; car, outre l'analogie du parfait, des formes comme la 3e personne du pluriel *jāgrati* ou l'impératif *jāgṛhí* favorisaient l'extension de l'alternance du type *c-k*, *j-g*, *j-gh* en sanskrit.

La même observation s'applique aux intensifs comme véd. *carkarmi* «je rappelle» (impér. *carkṛdhi*; cf. gāth. *čarəkərə-mahī*); *jáṅghanti* (partic. *jáṅghanat*, *jáṅghnataḥ*). Le vocalisme *o* n'est guère douteux dans les thèmes où il se trouve aussi dans le redoublement, comme véd. *ganiganti* «il vient» (partic. acc. sing. *gánigmatam*). Les verbes slaves comme v. sl. *glagoljǫ* «je parle», ou arméniens comme *ołołem* «j'inonde» (à côté de *hełum* «je verse»), *kołkołem* «je gémis», ont le caractère de dénominatifs et, par suite, ne sont susceptibles de rien prouver.

En somme, les formes à redoublement n'apportent aux témoignages que fournissent les formes radicales simples à peu près aucun complément de preuve, par suite de l'insuffisance des données. Mais il est probable que le vocalisme *o* a eu aussi sa place dans ce type verbal.

Bien que les faits dont on dispose soient rares et pour la plupart obscurs, on voit donc nettement que le vocalisme prédésinentiel *o* figurait fréquemment dans les types radicaux athéma-

tiques de présents indo-européens; en revanche, les formes thématiques où figure un vocalisme radical *o* proviennent de formes athématiques transformées; c'est la voyelle thématique elle-même qui, dans le type thématique, offre l'alternance des timbres *e/o* : φέρομεν, φέρετε, etc.

L'alternance *e/o* de l'élément radical des présents athématiques n'est du reste pas un fait isolé. On sait que, au parfait, le vocalisme radical *o* était employé seulement aux trois personnes du singulier, à l'indicatif; mais le subjonctif et le participe masculin avaient le vocalisme *e*, et le grec oppose (*F*)οἶδα au subjonctif hom. (*F*)είδομεν et au participe (*F*)ειδώς. Le fait que, en grec, le vocalisme *o* de l'indicatif singulier, qui caractérisait éminemment le parfait, a été généralisé, ne doit pas faire illusion sur les limites d'emploi du vocalisme *o* dans le parfait indo-européen. Il est frappant que le subjonctif parfait (*F*)είδομεν, dont la forme est exactement identique à celle d'un présent thématique du type λείπομεν, ne comporte pas le vocalisme *o*, pas plus que les présents tels que λείπω ne le comportent. Si le vocalisme radical *o* a prévalu dans trois formes importantes du parfait, les trois formes du singulier de l'indicatif, ceci provient sans doute du grand nombre des formes à redoublement; on conçoit bien que le vocalisme *o* ait été normal dans des formes à redoublement, et véd. *cikéti*, *jāgarti*, *jígharti* donnent lieu de croire à un emploi notable du vocalisme prédésinentiel *o* dans les présents athématiques à redoublement.

A. Meillet.

UNE RECTIFICATION

ET

UNE CONFIRMATION.

Dans ces *Mémoires*, p. 82, on a, par erreur, attribué à M. Endzelin l'opinion que la 3e personne du pluriel baltique aurait été éliminée parce qu'elle venait se confondre avec le gérondif; c'est à une confusion avec le nominatif pluriel masculin du participe présent que M. Endzelin a attribué l'élimination. Ceci ne change en rien le fond des choses : la confusion de la 3e personne du pluriel et du nominatif pluriel masculin de participe présent n'offrait pas, à beaucoup près, autant d'inconvénients que celle des 3es personnes du singulier et du pluriel.

Mais M. Endzelin, en attirant l'attention sur les nominatifs pluriels tels que *sukã*, faisant fonction de masculins, a, sans paraître s'en douter, rappelé un fait décisif qui prouve que les nominatifs pluriels tels que *vilkaĩ* sont d'anciens pluriels neutres et que la règle, sûrement indo-européenne, τὰ ζῷα τρέχει, explique la confusion baltique des 3es personnes de singulier et de pluriel. En effet un nominatif pluriel tel que *sukã* ne peut être qu'un ancien nominatif-accusatif pluriel neutre, répondant au type avestique en *-ąn*, comme l'a bien vu Joh. Schmidt, *Pluralbild.*, p. 162 et suiv., de même que les formes de participes lituaniens en *-dama*, *-dam* et *-ta*, *-t* au nominatif pluriel masculin. Ainsi, en voulant démontrer que la règle τὰ ζῷα τρέχει n'a pas exercé d'action en baltique et que le nominatif pluriel en *-ai* des thèmes lituaniens en *-ă-* n'est pas un ancien neutre, M. Endzelin a produit un fait décisif en faveur de la thèse contraire; et, en essayant de réfuter M. Endzelin, j'ai, par une fâcheuse distraction, omis de voir ce fait décisif qu'il produisait contre sa propre thèse!

Le pluriel neutre ancien en *-a* s'est maintenu dans les participes en *-dama* et en *-ta* parce que le pluriel masculin des adjectifs en **-eī* (lit. *-ē̆*, qui passe à *-ī*) empêchait le pluriel neutre en *-aī* de se répandre dans les adjectifs comme il s'est répandu dans les substantifs.

A. MEILLET.

NOTES

GRECQUES ET LATINES.

I

QUELQUES EMPRUNTS.

1. Gr. κασᾶς M. « CHABRAQUE ».

Cet emprunt est connu, mais le *Dictionnaire étymologique* de M. E. Boisacq (p. 418) ne donne le mot que comme probablement pris au sémitique. La chose paraît certaine si l'on envisage les variantes citées par l'auteur : κασσᾶς chez Hésychius et Pollux, κασῆς dans la littérature papyrologique, et si on les rapproche de la forme *kissē'* (*kissēh*) attestée en hébreu. En effet *κασσης, qu'autorisent à poser κασῆς d'une part et κασσᾶς (à côté du κασᾶς des manuscrits de Xénophon) de l'autre, sans parler de la valeur ancienne de σ intervocalique qui remonte toujours à un groupe de consonnes et qui équivaut pratiquement à σσ, peut être regardé comme l'adaptation exacte de *kissē'* (*kissēh*). La vocalisation massorétique (*i*) de la première syllabe peut représenter un ancien *ă* en syllabe fermée (H. Grimme, *Grundzüge der hebräischen Akzent- und Verslehre* dans *Collectanea Friburgensia*, fasc. V [1896]). Le mot avait sans doute encore l'aspect phonétique **kassē(h)* à la date relativement ancienne de son passage en grec (l'hésitation de la graphie entre ' et *h* à la finale montre, ce que l'on sait par ailleurs, que dans la prononciation la finale était purement vocalique, soit **kassē*). Étant masculin dans la langue originaire, *kissēh* (**kassē*) a naturellement été adapté en κασσῆ-ς (ὁ) dans l'idiome emprunteur. L'accentuation sur la finale dans les mots hébreux et la longueur de cette finale dans le mot en question (*-ē*) expliquent même le circonflexe de κασσῆς (κασσᾶς) ainsi prononcé, si l'on en juge d'après le κασᾶς de Xénophon. Il paraît vraisemblable enfin que c'est en passant

de parlers ioniens dans les parlers doriens du Péloponnèse que κα(σ)σῆς a été transformé en κα(σ)σᾶς (en vertu d'une substitution phonétique courante, chacun ayant le sentiment de la correspondance de η ionien et de ᾱ non ionien-attique). Il est vrai que la langue de Xénophon est l'attique, mais on sait que son vocabulaire est assez mêlé, et, comme il a passé la dernière partie de sa vie dans le Péloponnèse et qu'il y a écrit au moins ses traités militaires, il n'est pas étonnant que l'on rencontre chez lui des mots dialectaux. Le sens de κασᾶς explique d'autre part de lui-même que le terme ait été adopté dans une cité essentiellement militaire comme l'était Sparte et que ce soit là et non à Athènes que Xénophon l'ait connu[1]. C'est aussi dans de tels milieux que le mot a pu se spécialiser au sens de «chabraque», car de par son étymologie il devait désigner une couverture en général, *kissē'* (*kissēh*) étant un simple dérivé du verbe *kissāh* «uelauit, operuit». C'est ce qui rend compte également de la différence sémantique existant entre κασ(σ)ῆς et le mot cananéen qui lui a servi de modèle et qui de son côté a subi une autre spécialisation sémantique. *Kissē'* en effet correspond au lat. *sella* (*cathedra*, *thronus*, etc.), soit donc «siège d'honneur» = «siège recouvert d'un tapis», à l'origine «tapis, couverture», ce dernier sens ayant été conservé par d'autres dérivés de *kissāh* dont le principal est *m'ᶜχassēh*. — Il semble donc qu'on est en droit d'être un peu plus affirmatif (et plus explicite) que ne l'a été M. Boisacq sur le compte de κασῆς (κασᾶς).

2. Gr. σαλώμη (nom d'un médicament).

Au chapitre VII du livre II du Περὶ συνθέσεως φαρμάκων τῶν κατὰ γένη[2], Galien (II-IIIe siècles) énumère les μῆλιναι Ἀνδρομάχου[3], c'est-à-dire les emplâtres couleur vert pomme employés par le médecin Andromaque. La fin de cette énumération est la suivante : ἄλλη σαλώμη[4] πρὸς πᾶσαν περιωδυνίαν καὶ συνάγχην μετὰ σικύας καὶ πρὸς πλευρᾶς πόνον (suit alors en une ligne la

[1] On voit par là que κασᾶς est un de ces «mots voyageurs» dont parle M. Grammont (*La métathèse dans le parler de Bagnères-de-Luchon*, *M. S. L.*, t. XIII, p. 85). La chose est également vraie de l'équivalent français de κασᾶς, *chabraque* étant pris de l'allemand *Schabracke* et remontant en fin de compte au turc *čāprāk* (Kluge, *Etym. Wört.*[7] [1910]).

[2] = *Medicorum graecorum opera* edidit C. G. Kühn, Leipzig, vol. XIII, p. 505-507. — Dans ce qui suit, on citera Galien, comme le font le *Thesaurus* et le *Dictionnaire* de Bailly, par le tome et la page de l'édition Kühn. L'accès à cette littérature spéciale m'a été facilité par M. le Dr Guillaud, professeur à l'Université de Bordeaux.

[3] Galien dit toujours ἔμπλαστρος fém., jamais ἔμπλαστρον neutre.

[4] Kühn : Σαλώμη.

composition du médicament), soit donc : « il y a un autre emplâtre appelé *salome*, bon contre toute espèce de douleur et contre l'angine (avec une ventouse) et contre le point de côté ». Il est évident à première vue qu'il s'agit ici d'une adaptation grecque d'un dérivé de la racine sémitique *š-l-m* « integrum esse, etc. », mais le rapport exact peut être conçu de différentes façons.

Les dénominations données aux *ἔμπλαστροι* se rangent sous différents chefs, dont voici les principaux :

Elles se font :

1° D'après un nom géographique :

XIII, 742 : *ἄλλη Κυζικηνή*; — XIII, 818 : *Κυζικηνὴ ὡς Ἀσκληπιάδης*; — XIII, 814 : *Κυζικηνὴ τοῦ Ἡρᾶ*; — XIII, 925 : *Τυρία*; — XIII, 649 : *ἔφεξῆς δέ τ' Αἰγυπτίαν*; XIII, 883 : *ἡ Σεραπίωνος ἣν τινες Αἰγυπτίαν, οἱ δὲ Ἀφροδίτην καλοῦσι.*

2° D'après le nom de leur inventeur :

XIII, 447 : *ἄλλη Παμφίλειον λεγομένη*; — XIII, 527 : *ἄλλη Παμφίλειος λεγομένη* (Pamphile, auteur de traités sur les plantes et les médicaments); remarquer surtout, XIII, 447 : *ἀγνοῶν, ὡς οἶμαι, τὸν πρῶτον αὐτὴν εὑρόντα... οὐκ ὠνόμαζεν Ἀτταλικὴν, ἀλλὰ Παμφίλειον*; — XIII, 259-260 : *ἡ τοῦ κουρέως λεγομένη, σπληνικὴ, ὑδρωπική. Ταύτῃ κουρεὺς ἀπὸ Βιθυνίας ἀνὴρ χρώμενος ἰσχιδιακοὺς ἀπηλλατίε πάντελῶς*; — XIII, 736 : *Τουρπιλιανοῦ ἡ τῶν φιλοσόφων λεγομένη.*

3° En vertu de leur emploi par certaines catégories de personnes :

XIII, 802 : *ἡ τῶν κυνηγῶν... ποιεῖ καὶ πρὸς τὰς τῶν τετραπόδων πληγὰς καὶ δήγματα καὶ τὰ λοιπὰ τῶν ἰοβόλων*; — XIII, 510 : *ἐν δὲ τοῦ Μενοίτου μηλίνῃ τῇ πρώτῃ τῇ πυκτικῇ καλουμένῃ, διότι μάλιστα οἱ πύκται χρῶνται τῷ φαρμάκῳ...*

4° En vertu de leur emploi médical :

XIII, 739 : *γαγγραινικὴ λεγομένη*; XIII, 539 : *ἄλλη Κλαυδίου Φιλοξένου ἀπέλους ἐπιγραφομένη* (cf. *τὸ ἄπελος* ulcus, uolnus); — XIII, 906 : *νυγματικήν* i. e. puncturis accommodatum (emplastrum).

5° En raison de leur forme :

XIII, 676 : *πλατυσμάτων*, cf. *πλατύ-ς.*

6° D'après un détail de leur composition ou de leur confection :

XIII, 938 : *ἀσίανὴν διὰ τοῦ Ἀσίου* (scilicet *ex Asio lapide*); — XIII, 525 : *ἄλλη δὲ ϖυρίκαυτες λεγομένη*; — XIII, 925 : *ἁλικὴ ϖρὸς ϖολλά*, cf. plus bas, dans la recette de composition : *ἁλῶν κοινῶν λίτρας δ'*; — XIII, 375 : *τίνι λόγῳ συνέθηκα διὰ χαλκίτεως ἔμπλασ⟨τ⟩ρον ἣν Φοινικίνην ὠνόμαζον* (ego Galenus); — XIII, 491 : *ἑκατονταδραχμον*; — XIII, 540 : *οἰνάνθη*, cf. plus bas, dans la recette de composition : *οἰνάνθης ξηρᾶς.*

7° Dénomination purement scolastique (argotique) :

XIII, 507 : *ἄλλη ἄφρα λεγομένη, μαλακτικὴ, μηλίνη*[1].

Il va de soi que *σαλώμη* (Σαλώμη) ne rentre dans aucune de ces catégories. Mais il en est trois autres entre lesquelles il est permis d'hésiter :

8° On dénomme le médicament d'après un nom de souverain. C'est ainsi qu'on lit chez Galien (mais c'est l'unique exemple pour les *ἔμπλασ⟨τ⟩ροι*) :

XIII, 439 : *ϖάντες γὰρ τήν τε Ἀριοβαρζάνειον ὑπ' αὐτοῦ* (il s'agit de Héras) *καλουμένην ἐπῄνεσαν.*

Héras était Cappadocien et Ariobarzane est, selon Plutarque, le nom d'un roi de Cappadoce (Gal., XIV, p. 170).

9° On donne au médicament le nom d'une déesse bienfaisante :

XIII, 494 : *ἄλλην ἐφεξῆς τῇδε γράφει καλουμένην Ἀθηνᾶν*; *ibidem*, plus bas : *Ἀθηνᾶ καλεῖται ϖολύχρησ⟨τ⟩ον, ὡς ἔφην, τοῦτο τὸ φάρμακον*; — XIII, 906 : *καλεῖ δὲ τὴν μὲν ἑτέραν Ἀθηνᾶν, τὴν δ' ἑτέραν νυγματικήν*; — XIII, 492 : *καὶ τὴν ἀπὸ τῶν ἄλλων ἴσιν αὐτὸς ἄνευ ταύτης τῆς ϖροσηγορίας ἔγραψεν οὕτως*; — XIII, 794 : *ἡ ἴσις χλωρά* (un emplâtre vert); — XIII, 736 : *ἡ ἴσις λεγομένη*, etc.[2]; — XII, 233 : *ἡφαισ⟨τ⟩ιὰς* (*ἔμπλασ⟨τ⟩ρος*) emplastrum quod hephaestiada uocant (il est à remarquer que c'est le genre de *ἔμπλασ⟨τ⟩ρος* qui seul ici a rendu nécessaire la dérivation en *-ιάς*); — XIII, 932 : *ἄλλη ἡ Ὑγεία, διαφορητικὴ*

[1] A moins que *ἄφρα* ne soit un hypocoristique pour *ἀφροδίτη*. Dans ce cas, *ἄφρα* rentre dans la 9° catégorie (voir plus bas).

[2] Les éditeurs et lexicographes ne sont pas conséquents dans l'emploi de la majuscule : Kühn écrit par exemple *Ἀθηνᾶ*, mais *ἴσις*; Bailly donne *σαλώμη* et non *Σαλώμη* (item *Thes.*).

καὶ ἐπισπαστικὴ πρὸς μάστους διὰ ἰξοῦ; — XIII, 883 : ἡ Σεραπίωνος, ἣν τινες Αἰγυπτίαν, οἱ δὲ Ἀφροδίτην καλοῦσι.

10° On lui donne un nom symbolique [1] :

XIII, 442 : (Asclepiades) ἔγραψε λευκὰς ἐμπλάστρους, μίαν μὲν ἄκεσιν ὀνομάζεσθαί φησιν; — XIII, 531 : ἡ ἀρετή (medicamentum *arete* id est uirtus appellatum [Kühn]); — XIII, 495 : ἑτέρα χλωρὰ (emplâtre vert) λιτὴ ἣ χρῶμαι (ego Galenus) [2]; — XIII, 877 : ἀνίκητον acc. fém.; — XIII, 556 : ἄλλη δὲ καλουμένη ἀνίκητος; — XIII, 649 : πρῶτον μὲν γὰρ ἁπασῶν ἦν αὐτὸς ὀνομάζει (il s'agit d'Asclépiade) Πανταγάθιον, ἐφεξῆς δ' Αἰγυπτίαν.

Remarque. — Il suffirait d'écrire ὑγεία pour être autorisé à ranger XIII, 932 dans cette catégorie.

On pourrait donc penser :

1° Que σαλώμη, désignant une ἔμπλαστρος dont la tradition remontait à Andromaque, n'est autre que le nom de souveraine bien connu en Palestine aux environs du 1er siècle de notre ère et dont parle Strabon. Σαλώμη étant du même genre que le générique ἔμπλαστρος pouvait être employé directement pour le spécifier comme Ἶσις, Ἀθηνᾶ, Ἀφροδίτη, tandis que Ἀριοβαρζάνης, comme Ἡφαιστος, ne pouvait fournir une dénomination analogue qu'au moyen d'une dérivation féminine ou du moins commune au masculin et au féminin. On ne peut donc arguer de la forme de Ἀριοβαρζάνειος [3] pour écarter Σαλώμη comme origine possible du nom donné à un médicament. Au point de vue chronologique, cette origine est également vraisemblable, l'ἔμπλαστρος en question remontant à Andromaque, qui fut l'ἀρχίατρος de Néron (voir Galien, éd. Kühn, XIV, p. 2) et qui vivait en conséquence au 1er siècle. Il est vrai que Galien ne dit pas qu'Andromaque en fût lui-même l'inventeur et que, d'autre part, Ἀριοβαρζάνειος [4] est la seule dénomination analogue. Dans ce cas, σαλώμη n'est pas précisément un emprunt, mais l'utilisa-

[1] Κατ' εὐπρέπειαν = *conuenientia* (*nomina*). Ces dénominations restent nécessairement vagues.

[2] Il semble impossible de voir dans ce λιτή le féminin de l'adjectif λιτός. La dénomination serait en effet seule de son espèce.

[3] Au lieu de Ἀριοβαρζάνης.

[4] Sur les Ariobarzane et les Salomé, on peut consulter l'article de M. Th. Reinach dans la *Revue des Études anciennes*, t. XVI (1914), pp. 133-158 (*Le mari de Salomé*).

tion d'un nom propre étranger (Σαλώμη = *šᵉlōmā(h), féminin de l'adjectif *šālōm* «integer, saluos, pacatus, amicus») aux fins d'une langue spéciale.

2° Σαλώμη pourrait être le pendant exact de Ἀθηνᾶ, Ἴσις, Ἀφροδίτη et plus spécialement de Ὑγεία, auquel cas il conviendrait d'écrire Σαλώμη, comme le fait Kühn. On verrait alors dans Σαλώμη le nom sémitique d'une déesse de la santé équivalant à la déesse grecque Hygie (Ὑγεία, att. Ὑγίεια), à la déesse romaine *Salūs*. Cette seconde supposition n'est pas différente au fond (étant donné la remarque faite plus haut sur *ὑγεία*) de la troisième, savoir que :

3° Le nom de l'ἔμπλαστρος σαλώμη serait un nom symbolique comme πανταγάθιον, ἀνίκητος, λιτή, ἀρετή, comme surtout ἄκεσις.

Σαλώμη aurait en effet exactement le même sens que ce dernier. Ce serait dans ce cas un véritable emprunt fait sans doute à l'idiome qui faisait concurrence au grec comme langue internationale de l'Asie antérieure au 1ᵉʳ siècle de notre ère, c'est-à-dire à l'araméen. On a en effet : judéo-palestinien *šᵉlāmā(h)* (syriaque *šᵉlâmâ*), qui signifie «incolumitas, salus, pax», et dont *σαλώμη* est peut-être (malgré *ω*) l'adaptation régulière, la finale ayant été naturellement remplacée par la finale grecque correspondante du féminin.

Quelle que soit la façon de voir que l'on adopte (et la première proposée est peut-être la plus naturelle), *σαλώμη* est un emprunt au moins indirect au sémitique.

3. Lat. *girgillus*.

Le mot de glossaire *girgillus* désignant le «moulinet» (en particulier «l'arbre de couche où s'enroule la corde servant à monter et à descendre le seau dans un puits») est expliqué par Walde (*Wörterb.*², p. 342) comme représentant un ancien **girgillus*. Le terme est évidemment apparenté pour lui à *gurg-es*, *gurg-ulio*, etc. En outre, sur l'autorité de Diez et de Grimm, de Kluge et de Körting, il donne comme assuré le rapprochement de ce **girgillus* (sur lequel on aurait fait **gurgulus* en sens inverse de la dérivation ordinaire) avec le prototype de fr. *gargouille*, esp. *gargola* et autres mots romans. Le sens aurait été d'abord celui de «gosier (gouffre), gorge», d'où celui de «goulet, gouttière», de sorte que *girgillus* aurait désigné proprement «la gouttière, la rainure» (qui se trouve sur le moulinet pour empêcher la corde de sauter à droite ou à gauche).

L'explication semble pénible au point de vue sémantique et peu convaincante au point de vue phonétique : la voyelle *a* de la première syllabe du fr. *gargouille*, esp. *gargola*, peut-elle en effet se concilier avec le premier *i* de *girgillus* et cet *i* avec l'*u* de l'hypothétique **gurgillus* ?

Il n'y a donc pas lieu de mépriser tout à fait l'indication d'Isidore de Séville : « quod in gyrum uertitur ». Il est probable, comme le laisse entendre Walde, que cet auteur apparentait étymologiquement *girgillus* et *gyrus*, ce en quoi il avait certainement tort, mais il savait peut-être encore par une tradition locale que *girgillus* désignait essentiellement une espèce de machine rotative, renseignement qui a sa valeur. En effet, dès que l'on en rapproche par la pensée l'hébreu *gilgal* (cf. aram. bibl. *galgal*) « roue » et que l'on remarque que ce *gilgal* signifie en particulier (voir le *Dictionnaire* de Gesenius) « roue faisant partie d'un appareil rotatif [1] à puiser de l'eau », il devient évident, à cause de ce sens technique, que *girgillus* n'est qu'une adaptation de *gilgal* ou d'un mot phénicien à peu près identique. Lors de cette adaptation, une finale latine courante a été substituée à celle du mot à emprunter, d'où **gilgillus* et en fin de compte *girgillus* par dissimilation de *l* implosive par *l* géminée. On peut donc résolument éloigner *gargola*, *gargouille* de *girgillus* et l'on ne voit pas au reste que le nom de la *gargouille* doive nécessairement appartenir à une famille sémantique signifiant *gorge*. La gargouille se dit par exemple en italien *gronda*, vocable qui n'est autre chose que le mot latin (de glossaire) *grunda*, qui signifie simplement « toit » (στέγη). En tout cas, il n'y a aucun rapport entre *girgillus* et *gurges*, etc.

II

1. Gr. ἀλίφαλος · δρῦς.

Le *Dictionnaire* de M. Boisacq donne (p. 45) pour le mot ἀλίφαλος · δρῦς Hésych. une étymologie de M. Bezzenberger qui le rapproche de v. sl. *lipa*, lit. *lẽpa*, v. pruss. *lipe*, etc., signifiant « tilleul ». Rien ne s'oppose, ni au point de vue phonétique, ni au point de vue sémantique, à cette étymologie, puisque *l* initial indo-européen est souvent précédé d'une voyelle prothétique en grec, que *p* du baltique et du slave correspond quelquefois à φ grec (en supposant que celui-ci provienne de *ph*) et qu'enfin les noms d'arbres sont sujets à de grandes variations séman-

[1] Le verbe de même racine que *gilgal* est *gālal* « uoluit », ce qui prouve que *gilgal* est originaire en sémitique.

tiques. C'est pourtant une étymologie artificielle en ce sens qu'elle ne tient aucun compte des possibilités d'expliquer *ἁλίφαλος* par le grec même et qu'elle ignore systématiquement toute la parenté du mot dans cette langue. Or, à côté de la forme (probablement dialectale) qui nous est connue par Hésychius, il existe un terme du grec commun *ἁλίφλοιος* qui désigne l'« écorce de mer » (sorte de chêne) et qu'on lit chez Théophraste, *H. P.*, III, 8, 5 et dans d'autres passages du même auteur. *Ἁλίφλοιος* est également connu de Pline l'Ancien, qui, dans son énumération des diverses espèces de chênes, écrit (*N. H.*, livre XVI, 8) : *pessima*[1] *et carboni et materiae* HALIPHLOEOS *dicta, cui cortex crassissimus.* Il s'agit évidemment dans le cas de *ἁλίφλοιος* d'un composé purement grec, encore décomposable à l'époque de Théophraste en *ἅλι-(ς)* et *φλοιός*[2]. Cet *ἁλίφλοιος* fournit l'interprétation de la glose *ἁλίφαλος*. Il faut entendre **ἁλίφαλος* et le décomposer de la même façon. Pour expliquer l'esprit doux, il n'est même pas nécessaire de recourir à l'hypothèse d'une psilose dialectale, puisque *ἄλοχος* montre que la dissimilation des aspirées peut se faire à plus d'une syllabe de distance. La seule supposition qu'entraîne cette interprétation est la suivante : il a existé en grec très ancien un thème *φαλ(ο)-* ayant le sens d'« écorce ». Étant données les formes variées qu'affectent les mots de sens voisin et de même racine en grec, cette supposition n'a rien que de vraisemblable. A côté de *φλοιός* « écorce », qui suppose **φλοϝ-yos*, on a en effet *φλόος* (*φλοῦς*), qui est simplement **φλοϝos* et qui a le même sens et en outre ceux de « peau de l'homme et des serpents, sorte de roseau ou de jonc ». En outre *ἁλίφαλος*, *ἁλίφλοιος* et par conséquent *φλοίος*, ne sauraient être séparés de *φελλός*, qui désigne l'« écorce du chêne-liège », « le liège » (Pindare, Eschyle, Platon) et le « chêne-liège » lui-même dans Théophraste, *H. P.*, I, 2, 7, etc. Il s'agit donc d'un mot signifiant « écorce, grosse écorce »[3]. *Φελλός*, qu'il continue un ancien **φελνός* ou un ancien **φελγός*, le contient sous sa forme la plus simple (racine non dérivée au degré *e*, soit **bhel-*), *ἁλίφαλος* le présente sous la même forme, mais au degré zéro et suivi d'un *o* de dérivation[4]. Enfin *φλοϝ-* de *φλόος* et de *φλοιός* est une forme de racine dérivée au degré *o*, soit **bhl-ew-* (*bhl-ow-*)[5]. Sans qu'il soit certain qu'il faille partir

[1] La plus mauvaise de ces espèces.

[2] La seule façon de sauver l'hypothèse de M. Bezzenberger serait de supposer un **liph°lo-* réellement apparenté à v. sl. *lipa*, etc., devenu phonétiquement *ἁλιφάλο-* et interprété par *ἅλις* et *φαλο-* (étymologie populaire). Mais ceci est-il bien vraisemblable ?

[3] D'où « arbre à grosse écorce ».

[4] Le degré *o* est contenu dans le gr. *φολ-ίς* « écaille ».

[5] On peut encore rattacher au même groupe *φλέως* (*ό*) (sorte d'osier ou de jonc aquatique), qui pourrait représenter un ancien **φληϝos*.

ici du sens de « turgēre », comme le proposait déjà Benfey, *Gr. Wurzellexicon* et comme le fait M. P. Persson (*Beiträge*, p. 797). il semble difficile de le séparer d'une série de mots qui s'appliquent aux phénomènes de la végétation : lat. *flōs*, *flōr-ēre*, v. angl. *blōs-tma*, got. *bloma*, v. h. a. *bluomo*, *bluot* « fleur d'arbre », soit des formes de racines **bhlōs-* et **bhlō-*, qui peuvent être regardées comme dérivées par rapport à *bhel-* (voir Kluge[7], p. 61).

2. Gr. *βλοσυρός*, lat. *uoltus*.

Le vieux mot épique *βλοσυρός*, que M. Boisacq (*Dictionnaire*, p. 124) définit par « terrible, effrayant, imposant, grave » et qui, en dehors de l'Iliade, est quelquefois attesté dans l'ancienne littérature attique (Eschyle, Nicostrate le comique, Platon une fois dans la *République*, une fois dans le *Théétète*)[1], a reçu plusieurs interprétations étymologiques dont aucune n'est satisfaisante, surtout au point de vue du sens. M. Boisacq, qui les reproduit, déclare avec raison l'étymologie obscure et le sens premier mal établi. Cela tient à ce qu'on a supposé que les sens attestés, savoir « terrible » et « grave », étaient le résultat d'une longue évolution sémantique[2], tandis qu'ils sont encore tout près de la signification originaire. La nuance « terrible (effrayant) » ressort du seul passage de l'Iliade (Λ 36) où un composé de *βλοσυρός* est appliqué à la Gorgone :

τῇ δ' ἔπι μὲν Γοργὼ βλοσυρῶπις ἐσ7εφάνωτο.

Les deux autres passages (le mot n'est pas attesté dans l'Odyssée) se contenteraient parfaitement du sens de « farouche » :

H 212 (il s'agit d'Ajax armé de pied en cap) :

(μειδιόων βλοσυροῖσι[3]) προσώπασι · νέρθε δὲ ποσσὶν

et O 608 (il s'agit d'Hector comparé à Arès) :

. . . . . τὼ δέ οἱ ὀσσε
λαμπέσθην βλοσυρῇσιν ὑπ' ὀφρύσιν, ἀμφὶ δὲ φλόξ.

De même, chez Eschyle (*Suppliantes*, v. 833), *βλοσυρόφρων* serait mieux traduit par « aux sentiments farouches » que par « qui a l'âme cruelle »[4].

[1] Dans la littérature postérieure, on le trouve une fois chez Héliodore, une fois chez Denys le Périégète et une fois chez Oppien.

[2] Puisqu'on pose à la base de ce développement sémantique quelque chose comme « luxuriant, exubérant » ou « hirsutus, horridus ». Voir Boisacq, *loc. cit.*

[3] Antithèse du genre de *δακρυόεν γελάσασα* Z 484.

[4] C'est-à-dire que l'équivalent latin serait *ferus*, ce qui explique le déve-

La nuance «imposant, grave» se déduit chez Platon du fait que *βλοσυρός* est joint à *γενναῖος* «noble» (*Républ.*, 535 *b* et *Théétète*, 149 *a*). Enfin la meilleure définition que l'on puisse donner de *βλοσυρός* est celle que fournit un passage d'Élien [1] (*Hist. var.*, 12, 21) et qui porte : *σεμνὸν καὶ βλοσυρὸν ὁρᾶν*. Σεμνός se dit souvent en effet de la *majesté*, des *grands airs*, etc.

Si la nuance «terrible (effrayant)» doit être réellement tenue pour distincte de la nuance «imposant (grave)», on peut penser que l'une des deux est hystérogène par rapport à l'autre. Or «terrible» n'est que l'exagération de «grave». L'une et l'autre nuance du reste (si l'on pense que toutes deux sont également anciennes) peuvent être les développements divergents d'un même concept, savoir «expressif» [2], les expressions non joyeuses du visage pouvant se classer en deux grandes séries, les mines imposantes et celles qui dénotent ou inspirent la terreur.

Au point de vue de la forme, *βλοσυρός* est, comme *λιγυρός*, *μωλυρός*, *καπυρός*, etc., l'élargissement d'un thème en *-u-* au moyen du morphème d'adjectif *-ro-*. Les thèmes *λιγύ-*, *μῶλυ-* qui sont à la base des deux premières formes citées sont des thèmes d'adjectif, mais la finale adjective *-υρός* peut reposer aussi sur un thème de substantif en *-υ-*, ainsi que le démontre *καπυρός* fait sur *κάπυς· πνεῦμα* Hésych. (voir Boisacq, p. 410) et cf. *καπνός*. Le thème *βλοσυ-* d'où l'on a dérivé *βλοσυρός* peut en conséquence avoir été substantif comme le thème *καπυ-* de *κάπυς*.

Ceci admis et vu que *βλοσυρός* se rencontre d'abord dans la plus ancienne épopée et qu'il a pu appartenir au même dialecte que *βροτός*, c'est-à-dire au vieil éolien épique, étant donné que, dans *βροτός*, *-ρο-* est l'aboutissant de *r̥*, on est en droit de voir dans *-λο-* de *βλοσυρός* l'aboutissant de *l̥*. D'autre part, *βλ-* ne peut représenter ici que i.-e. **bl̥-*, **ml̥-* [3] ou **g$_2^{\text{w}}$l̥-*. Les deux premières hypothèses ne mèneraient à rien. La troisième au contraire est lumineuse, si l'on tient compte du fait que *-συ-* postvocalique représente un ancien *-tu-*, comme c'est le cas par exemple dans *πίσυρας* «quatre», acc. — *Βλοσυ- base de *βλοσυρός* se révèle ainsi comme étant substantif et remontant à un ancien **g$_2^{\text{w}}$l̥tu-*, identique en conséquence au thème du substantif latin *uoltus*.

loppement de sens «âcre, amer» (en parlant d'aliments ou de substances chez Théophraste). L'aboutissant français de *ferus*, *fier*, avait anciennement ce sens et l'a conservé en Lorraine, aussi bien dans les patois que dans le français local : *sa z a fyax = c'est fier* (en parlant d'une nourriture répugnante).

[1] Seul texte littéraire tardif où *βλοσυρός* ne semble pas avoir le sens de «terrible».

[2] C'est-à-dire «particulièrement expressif», puisque la langue se donne la peine de noter la chose.

[3] Dans un dialecte où la voyelle anaptyctique se développait *après* la liquide.

Βλοσυρός est à l'ancien substantif *βλοσυς ce qu'est au substantif *uoltus*[1] l'adjectif dérivé *uoltuōsus* (Cicéron), que l'on interprète par : «qui a un air sévère, un visage refrogné, qui fait une mine refrognée, qui fronce le sourcil, qui se refrogne, qui a le regard dédaigneux» (cf. *βρενθύεσθαι*, *σεμνύνεσθαι*). C'est exactement le sens de *βλοσυρός* dans la plupart des passages rappelés plus haut, et seul *βλοσυρῶπις* semble avoir un sens plus fort, qu'il est au reste facile de concilier avec celui-là.

La chose tient à ce que le sens propre de *uoltus* est, non pas «visage», mais «expression du visage, mine», comme traduit du reste M. Walde (*Wörterb.*[2], p. 855), ce qui ne l'a pas empêché de proposer deux ou trois étymologies (got. *wulþus* «*δόξα*», lat. *uolō*, got. *andawleizn* «visage»), qui tiennent au fond assez peu compte de ce sens spécial[2]. Très souvent en latin *uoltus* sans aucun autre déterminatif se dit d'une expression forte du visage, de la sévérité, de la colère, etc. Aussi a-t-il comme synonyme *frons*, *supercilium* (sur ces mots, voir note 3). Et de même que *uoltuōsus* se rendrait assez bien par *superciliōsus*, *βλοσυρός* a un sens très voisin de *ὀφρυόεις*[3], ce qui ajoute un trait à la démonstration de la parenté des deux mots. Voici quelques exemples de *uoltus* dans ce sens :

Ovide :

.....uoltu fassus Telamonius iram

Lucrèce :

.....turbato prodita uoltu
ira.....

Ovide :

canities eademst, eadem uiolentia uoltus

Virgile :

sed frons laeta parum et deiecto lumina uoltu.

[1] Il est à peine utile de rappeler que *u* consonne à l'initiale peut régulièrement remonter à $g_{\hat{e}}^{w}$ et *-ol-* à *-l̥-*.

[2] Sauf la première, puisque *wulþus* signifie «majesté», ce qui se rapproche des sens indiqués plus haut, mais *wulþus*, selon M. Uhlenbeck et selon M. Walde lui-même (p. 856), se rattache plutôt à *waldan*, cf. lat. *ualeo*.

[3] Cf. Stace : *nec frons triste rigens* . . Voir aussi O. Navarre, *Les masques et les rôles de la comédie nouvelle* (*Revue des études anciennes*, XVI [1914], p. 1-40, en particulier p. 7, n. 2 : le vieillard sévère *τὴν ὀφρῦν ἀνατέταται τὴν δεξίαν*, le vieillard indulgent *οὐκ ἀνατέταται τὰς ὀφρῦς*). Idée banale dès l'antiquité.

Un distique d'Ovide particulièrement est instructif à ce point de vue :

> quomque serenus erit, *uoltus*que *remiserit* illos
> qui secum terras imperiumque mouent [1].

Il n'est pas niable toutefois que *uoltus* ne s'applique souvent aussi aux expressions riantes du visage [2], ce qui peut (comme plus haut pour les deux nuances de *βλοσυρός*) s'expliquer ou bien par un affaiblissement de la signification originaire de *uoltus* qui ne se serait dit à l'origine que d'un visage sourcilleux, sévère, irrité, etc., ou par le scindement d'un sens originaire indifférent : « expression (remarquable) du visage (révélant un sentiment quelconque) ». Le rapprochement de *βλοσυρός* fait pencher la balance en faveur de la première alternative [3].

Bien que le substantif postulé $*g_2^w\mathring{l}tu$- ne soit attesté que par deux langues, le sens presque technique qu'elles révèlent pour le mot, permet de l'attribuer à l'indo-européen, sans que l'on voie bien à quelle racine $*g_2^wel$- il se réfère [4]. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'hypothèse de M. Wood rapportant *uoltus* au skr. *valati* « il se tourne, il se montre » tombe avec les autres. — Au point de vue du vocalisme ainsi qu'à celui de la formation, $*g_2^w\mathring{l}tu$- est exactement du même modèle que le mot indo-européen bien connu $*p\mathring{r}tu$- (zd *pəšuš* et *pərətuš*, lat. *portus*, v.-h.-a. *furt*, v. angl. *ford*, germ. **furðuz*, gaul. *ritu-*, etc., Walde², p. 602). La vraisemblance ne manque donc pas non plus du côté morphologique pour l'existence du mot en indo-européen, tout emprunt d'une langue à l'autre étant exclu même dès une époque préhistorique an-

(1) Il y a évidemment ici allusion à la formule homérique :

A 528-530 :

> ἦ καὶ κυανέῃσιν ἐπ' ὀφρύσι νεῦσε Κρονίων·
> . . . .
> . . . . μέγαν δ' ἐλέλιξεν Ὄλυμπον.

Ici encore le mot *ὀφρύες* est évocateur de l'idée de sévérité, de majesté, etc.

(2) Chez Horace, par exemple (*Odes*, IV, 5, v. 6-7) :

> Instar ueris enim uoltus ubi tuos
> Affulsit populo, gratior it dies...

(3) Ce qui permettrait d'expliquer *uoltur, -is* (*uolturius*) « vautour » comme étant l'équivalent presque exact de *βλοσυρός*, soit « (l'oiseau) hideux, effrayant ». La seule étymologie qu'on ait proposée (*uellere*) n'est guère convaincante.

(4) A moins que l'on n'opte pour celle qui est à la base de la racine élargie $*g_2^wleud$-, degré zéro $*g_2^wlud$- que peut faire supposer l'allemand *klotzen* « ouvrir de grands yeux étonnés », mot que Fröhde a rapproché de *βλοσυρός* (voir Boisacq, *s. u.*). Le sens serait assez voisin de ceux indiqués plus haut. Malheureusement on a *glotzen* à côté de *klotzen*, ce qui laisse l'initiale indécise : g_2^w ou g_2^wh, et le mot n'est attesté qu'en allemand moderne.

cienne, puisque l'italique et l'hellénique n'ont eu, du moins après la période de communauté indo-européenne, aucuns rapports dialectaux spéciaux.

3. Lat. *tolū-tim.*

Les anciens dictionnaires étymologiques (Curtius, Vaniček) rapportaient le mot à la racine de *tollō*. La même opinion a été récemment précisée et défendue par Solmsen et Stolz (voir le *Wörterbuch* de Walde, 2e éd., s. u.). Pour tous deux, *tolū-tim* fait supposer un ancien présent **tolwō*, de même que *uolū-tim* correspond à *uoluō*, *solū-tus* à *soluō*, *salū-s*, *salū-t-is* à *saluos*, etc. Stolz prétend enfin expliquer par **tolwō* la forme historiquement attestée *tollō*.

Il n'est peut-être pas impossible que *-lw-* indo-européen (italique commun) ait pu s'assimiler en un lat. *-ll-*[1]. Toutefois le traitement latin de *y* et de *w* dans les groupes indo-européens composés d'une consonne et de l'une de ces semi-voyelles est bien plutôt celui de *medius* (trisyllabique) issu de **medhyos* avec vocalisation de la semi-voyelle, et en effet on trouve, même encore à l'époque classique, quelques traces de prononciations telles que *silŭa* (3 syllabes), *dissolŭantur* (4 syllabes), à côté des ordinaires *silua* (2 syllabes), *dissoluantur* (3 syllabes).

L'hypothèse accessoire de Stolz infirme donc plutôt qu'elle ne l'appuie le rapprochement de *tolūtim* et de *tollō*. Au reste, la racine qui signifie « porter, supporter, souffrir » est bien, comme le **telu-* supposé, une racine dissyllabique; toutefois elle n'appartient pas au type rare **welu-* (Meillet, *Introduction*[3], p. 145), mais bien au type courant dans lequel la seconde syllabe au degré zéro présente un *ə*. En effet on a en grec τάλᾱς (soit **tl̥ə-n-s*), τελά-μων (*telə-*) et la forme alternante **tlā-* (τλῆναι, τλήμων = τλάμων). En conséquence, si *tolū-tim* permet légitimement d'inférer un ancien présent **tolwō* (mieux **toluo* trisyllabe ou dissyllabe) provenant d'une base **teleu-*, cette base n'a selon toute vraisemblance rien à démêler avec la base **telə-* du présent *tollō*[2]. Le sens en effet n'est pas en faveur de l'hypothèse qui verrait dans **teleu-* une variation parallèle à **telə-* (tous deux étant issus d'un plus simple **tel-*). Car l'interprétation de *tolū-tim* « au trot » par un sens ancien qui serait « en levant les pieds » n'a rien de particulièrement convaincant et l'aperception supposée par là est plutôt insignifiante. Cette interprétation gagnerait au contraire beaucoup en relief si,

[1] Walde (s. u. *tollō*) ne dissimule pourtant pas ses doutes à cet égard.

[2] Soit **tolnō*, adaptation relativement récente d'un ancien **tl̥nāmi* (**tl̥-nə-mi*), formé par infixation de *-ne-*.

tout en continuant d'admettre **teleu-* pour expliquer *tolū-tim*, on le rapprochait d'un groupe de mots tout autre au point de vue sémantique, celui du germanique **þleux-anan* (got. *þliuhan*, v.-h.-a., v.-s. *fliohan*, v. angl. *fléon*, v. norr. *flyja* «fuir», got. *þláuhi-* «fuite»), groupe qui, de son côté, est resté jusqu'ici sans explication. Il convient de reconnaître qu'ici non plus on n'a pas à faire à une identité sémantique absolue. Du moins *tolū-tim* et *þliuhan*, etc. sont-ils à ce point de vue beaucoup plus rapprochés que *tolū-tim* et *tollō*. Le seul postulat nécessaire serait d'admettre le sens de «courir» pour cette base **teleu-*; le mot aurait pris en latin la nuance spéciale de «trotter», en germanique celle de «fuir». Au point de vue de la forme également, l'identité n'est que partielle, puisque les formes germaniques supposent une racine *tleuk-* en face de la base **teleu-* (racine **telu-*) appelée par le latin. Mais le *k* de **tleuk-* ne fait pas plus de difficulté que la place de l'*e*, différente dans **tel-u-* et dans **tleuk-*, la première ou la seconde syllabe de la base pouvant indifféremment présenter le degré *e* au détriment de l'autre et l'élargissement *k* étant des plus ordinaires (*făciō*, gr. ἔθηκα, θήκη soit **dhə-k-*, **dhē-k-* à côté de θε-τός, skr. *á-dhā-t* soit **dhə-*, **dhē-*; *iăcio*, gr. ἧκα soit **yə-k-*, **yē-k-* à côté de ἑ-τός, ἵ-η-μι soit **yə-*, **yē-*; *glăcies* [1] soit **glə-k-* à côté de **gel(ə)-* [équivalent de **glā-*] dans *gel-u*, *gelidus* [2], etc.). On peut même songer à rendre compte dans une certaine mesure de la présence de l'élargissement dans **tleu-k-*, si l'on observe que quelquefois l'addition d'éléments de cette nature semble avoir eu pour but (ou du moins pour résultat) de restreindre, de préciser, en un mot de spécialiser [3] le sens d'une racine plus simple. C'est ainsi que la racine bien connue **pleu-* a le sens général de : «flotter, naviguer, nager», cf. avest. *frav-* [4], tandis qu'élargie au moyen de *gh-* elle se trouve nettement spécialisée au sens de «naviguer, nager dans l'air» soit «voler» (got. **fliugan*, cf. *usflaugjau*, v.-h.-a. *fliogan*, v. angl. *fléogan*, v. norr. *fljúga*), thème de présent **pleugh-e/o-* [5].

[1] Il est à remarquer que *glăcies* est à **glā-* (autre forme de *gelə-*) ce que *făcies* est à **dhē-*. Cf. encore *fā-c-undus* (*fāri*), *fē-c-undus* (*fē-*), *iūcundus* (*iūtum*).

[2] Plus spécialement, germanique **þeuxa-* (v.-h.-a. *dioh* «cuisse», angl. *thigh*), soit «Dickbein» à côté de *dūmo* «pouce», soit «Dickfinger», rac. **tew(ə)k-* et **tewə-* «être fort, gros» (P. Persson, *Beiträge*, p. 554). Cf. aussi **plek-* et **pel-* «plier» (Meillet, *Introduction*[3], p. 156).

[3] M. Meillet a mis en lumière une autre fonction de ces «éléments obscurs» (*Mémoires*, t. XVI, p. 242-246).

[4] Skr. *právate*, *plávate*, gr. πλέω, etc. Voir maintenant A. Meillet (*Mémoires*, t. XIX, p. 178).

[5] Le passage du sens de «nager» à celui de «voler» est des plus naturels et paraît avoir été courant dans les idées des anciens. Cf. par exemple le grec

De même **tleu-* (: **telu-*) notant le sens assez général de «courir» (ou même celui plus étroit de «trotter») a pu après addition de l'élément *k* se spécialiser dans la signification de «courir (trotter) pour s'échapper», soit «s'enfuir, fuir».

Aucun obstacle d'ordre phonétique ou morphologique ne s'oppose donc réellement au rapprochement de lat. *tolūtim* et de got. *þliuhan*, etc. D'autre part, au point de vue sémantique, les vraisemblances sont pour *tolūtim* beaucoup plus sérieuses du côté de *þliuhan* que du côté de *tollō*. Bien que ce rapprochement ne soit pas absolument sûr, il mérite donc sans doute la préférence.

4. Lat. *squāma* : *squālus* [1].

La seule étymologie que l'on ait proposée à l'époque moderne pour le latin *squāma* est celle que M. Walde (*Wörterb.*[2], p. 735) ne donne que comme très improbable et qui tendrait à l'apparenter de très près au mot germanique de sens identique v.-h.-a. *scuoppa* (all. mod. *Schuppe*), ce qui supposerait d'une part un haut-allemand non attesté **sc(w)uoppa* [2] et de l'autre un latin préhistorique **squāpsmā*, se rattachant tous deux à une racine indo-européenne **sk̑$_2^{w}$ābh-* (**sk̑$_2^{w}$āp-*) inconnue par ailleurs. M. Walde

πτέρυξ signifiant à la fois «plume» et «nageoire»; l'expression *remigium pennārum* chez Lucrèce et *remigium alārum* chez Virgile :

.....uolat ille per aera magnum
remigio alarum.....;

remigium uolucrum équivalant à *pennae* chez Ovide :

remigium uolucrum disponit in ordine pennas;

(*nāre*), *ēnāre*, *trānāre* au sens de «voler» chez Lucrèce :

.....priusquam enarat in aeris auras;

chez Virgile :

insuetum per iter gelidas enauit ad Arctos;

chez Silius Italicus :

suspensum librans media inter nubila corpus
enauit.

On peut dire que la chose est courante dans la poésie latine. Cf. encore :
Virgile :

.....turbida trānant
nubila

Ovide :

..... aethera trānant
cum sonitu fugiuntque Notos clamore secundo.

[1] Cf. *Mémoires*, XIII, p. 291.

[2] Comme *suoȝi* «süss» sort réellement de *swuoȝi*, cf. skr. *svādúḥ* (forme prégermanique **s^{w}kōppō*).

fait au reste observer très justement que le vieux-haut-allemand *scuoppa* (néerl. *schub*) s'explique de façon on ne peut plus satisfaisante par une comparaison avec les mots de la famille du got. *skaban*, v.-h.-a. *scaban* (lat. *scabo*), etc.

Squāma reste donc sans explication, à moins que l'on ne donne de nouveau crédit à une interprétation qui remonte à l'antiquité et qui paraît en effet mériter quelque considération.

Dans le deuxième livre de ses *Nuits attiques*, au chapitre VI, Aulu-Gelle (*A. Gellii...*, edidit Carolus Hosius, vol. I [Teubner, 1901], p. 96-100) défend Virgile contre l'accusation de certains critiques qui lui reprochaient (entre autre choses) l'emploi impropre (*ignauiter*) de certains mots (voir p. 96 de l'édition citée). Un des emplois blâmés est celui de *squālēre* dans le vers (*Æn.*, X, 314) :

> item aliud uerbum culpauerunt :
>
> *per tunicam squalentem auro latus haurit apertum* tanquam si non conuenerit dicere «*auro squalentem*» quoniam nitoribus splendoribusque auri squaloris inluuies sit contraria.

La réponse que fait Aulu-Gelle à ce reproche injuste se lit à la fin du même chapitre (p. 100) :

> tertium restat (ex iis quae reprehensa sunt) quod «*tunicam auro squalentem*» dixit. Id autem significat *copiam densitatemque* auri *in squamarum speciem* intexti. «*Squalere*» enim dictum a *squamarum crebritate asperitateque*, quae in serpentium pisciumue corio uisuntur. Quam rem et alii et hic quidem poeta locis aliquot demonstrat :
>
> .....quem[1] pellis (*inquit*) ahenis
> in plumam squamis auro conserta tegebat,
>
> alio loco[2] :
>
> iamque adeo rutilum[3] thoraca indutus ahenis
> horrebat squamis.....
>
> Accius in Pelopidis[4] ita scribit :
>
> eius serpentis squamae squalido auro
> et purpura pertextae.

[1] Il s'agit d'un cheval (*Æn.*, XI, 770-771). Cf. Salluste, fragment : *equis paria operimenta erant, quae lintea ferreis laminis in modum plumae annexuerant.*

[2] *Æn.*, XI, 487.

[3] Il s'agit de Turnus. Des éditeurs orthographient en conséquence *Rutulum* au lieu de *rutilum*.

[4] v. 517 R³.

Quicquid igitur *nimis inculcatum obsitumque aliqua re erat* ut inculteret uisentibus facie noua horrorem, id «*squalere*» dicebatur. Sic in corporibus incultis squamosisque alta congeries sordium squalor appellabatur. Cuius significationis multo assiduoque usu totum id uerbum ita contaminatum est ut iam squalor de re alia nulla quam de solis inquinamentis dici coeperit.

Il résulte de ce texte et des citations qu'il contient qu'à l'époque d'Aulu-Gelle, le verbe *squalere* et mots apparentés ne se disaient plus que de la saleté, de la crasse, et que c'est par ignorance de l'usage ancien que les critiques qu'il désapprouve avaient attaqué Virgile. Le sens propre de *squālēre* était selon lui le suivant: «être recouvert d'une couche épaisse d'une matière quelconque» [1]. Sur ce point tous les lexicographes modernes ont la même doctrine [2]. Reste l'étymologie. D'après Aulu-Gelle, *squālēre* et sa famille sont étymologiquement apparentés à *squāma*. Si nous n'avions sur ce point que sa seule autorité, on pourrait hésiter à ajouter foi à ses dires, mais les passages cités de Virgile et celui d'Accius montrent que, dans le rapprochement de *squāma* et de *squālēre*, il y a sans doute mieux qu'un phénomène d'étymologie populaire ou demi-savante, quelque ancienne qu'en soit l'attestation. Et comme le sens de *squāma* (*couche épaisse et adhérente) s'accorde très bien avec celui de *squā-lus* (*squālēre*), on peut songer sérieusement à y voir au contraire un rapport originel et à dériver l'un et l'autre mot d'une racine **sk^{w}ā-*, *squālus* en étant tiré au moyen du morphème *-lo-* (d'adjectif) ordinaire dans les dérivés de racines verbales (type *bibulus*) et *squā-ma* au moyen du morphème *-mā* qui se retrouve dans le mot de sens analogue *plūma* [3]). La racine étant de sens intransitif [4], *squālus* (*squalidus*) signifierait donc originairement «recouvert d'une couche épaisse et adhérente (de matière quelconque, dure ou non, brillante ou terne, etc.)», ce qui équivaut en somme à certains emplois de *horridus* [5].

Mais, si l'on remet ainsi en honneur l'étymologie des anciens pour *squāma* : *squālus*, etc., quelle position convient-il de prendre vis-à-vis de celle proposée par M. Meillet pour attique *ϖηλός*

[1] Avec idée accessoire d'adhérence.

[2] On peut rappeler ici par exemple Virg., *Georg.*, IV, 13 :

Absint et picti squalentia terga lacerti.

[3] Virgile a lui-même rapproché les deux mots dans le vers cité plus haut :

in plumam squāmis.....

Comme *plūma*, *squāma* pourrait avoir été d'abord un collectif.

[4] Si l'on en juge d'après l'ensemble des dérivés.

[5] Cf. plus haut (*Æn.*, XI, 487) : *horrebat squamis*, substitut de *squālebat squāmis*; cf. Accius : *squāmae squālido*, etc.

(dor. *πᾶλός*, v. sl. *kalŭ*)? Doit-on continuer à tenir cette étymologie pour assurée et à rapprocher de ces mots le latin *squālus* comme le proposait M. Meillet, tout en y ajoutant *squāma* ainsi qu'on l'a admis plus haut? Oui, car le sens propre de *πηλός* est «boue épaisse» et d'une façon plus générale «matière épaisse». En effet, *πηλὸς* signifie : 1° boue; 2° lie de vin; 3° argile, terre glaise et même mortier, d'où l'expression *πηλὸς ἠχυρωμένος* ou *τετριχωμένος* signifiant «torchis». — Le sl. *kalŭ* avait des sens analogues, comme l'indique en particulier le r. *za-kálina* «partie trop cuite du pain», littéralement «Teigigkeit» (d'après M. Berneker, *Sl. et. Wört.*, s. u. *kalŭ*, et puisqu'il y avait dans la même langue un mot pour indiquer la «boue liquide» [1]) [cf. dans ces *Mémoires*, t. VII, p. 276].

Il est vrai que *σπατίλη* signifie «fiente liquide»; toutefois la nuance de «liquide» n'est peut-être que secondaire et développée tardivement. Mais *οἰ-σπάτη*, *οἰ-σπη* [2] «suint de mouton» conserve d'assez près le sens de **sk^{w}ā-*, qui implique toujours, ainsi qu'on l'a vu, une adhérence intime de la surface apparente; cf. le vers rappelé plus haut : . . . *picti squalentia terga lacerti*, où, d'après les commentateurs, il s'agit des taches qui bariolent le dos des lézards. Tous les rapprochements proposés par M. Meillet peuvent donc subsister malgré l'adjonction de *squāma* au groupe de *squāsus*, gr. *πηλός*, sl. *kalŭ*. La différence des significations entre *lquālus* et *πηλός–kalŭ* tient peut-être à ce qu'il y a eu deux morphèmes *-lo-* d'emploi distinct, l'un diminutif et substantif comme celui du latin *oculus* (cf. gr. *ὤψ*, *ὀφθαλμός*), celui du grec *ὀμφαλός*, et l'autre adjectif (celui du type *bibulus* rappelé plus haut), l'un et l'autre ayant une valeur transitive dans les dérivés de racines à sens surtout transitif et une valeur intransitive dans le cas contraire.

5. Lat. *opulus* «érable champêtre» (et synonyme *rumpotinus*).

Le mot *opulus* est attesté au 1er siècle de notre ère par Pline l'Ancien et Columelle, au siècle précédent par Varron. Voici les deux passages de Pline :

N. H., l. XIV, ch. 12 :

> *rumpotinus* [3] uocatur et alio nomine *opulus* arbor Italiae Padum transgressis cuius tabulata in orbem patula puroque productae

[1] **bolto*, v. sl. *blato* *λίμνη*. G. Mohl a fait remarquer (art. cité) qu'en tchèque *bláto* est synonyme de *bahno* «boue».

[2] Rapprochement proposé par M. Meillet (*Mémoires*, t. XIII, p. 292).

[3] Sur *rumpotinus*, cf. *N. H.*, l. XXIV, 172 et Walde, *Wört.*^{2}, s. u. *rumpus*.

dracone in palmam eius, inde in subrectos ramorum digitos flagella dispergunt:

N. H., l. XVII, 201 :

transpadana Italia praeter supra dictas [1] cornu, *opulo*, tilia, acere, orno, carpino, quercu arbustat agros, Venetia salice propter uliginem soli

(ainsi donc l'arbre *opulus* est placé entre le cornouiller et le tilleul).

L'attestation du mot chez Columelle est peut-être un peu plus ancienne (certains détails dans la rédaction montrent du reste que Pline et lui se sont souvenus de Varron). Columelle en parle *De re rustica*, l. V, ch. 7 (commencement). Il dit :

est et alterum genus arbusti [2] gallici quod uocatur *rumpotinum*. Id (*cette espèce de vigne*) desiderat arborem humilem nec frondosam. Cui rei maxime uidetur idonea *opulus*; ea est arbor corno similis (*cf. la remarque faite plus haut*). Quin etiam cornus et carpinus et ornus, nonnunquam et salix, a plerisque in hoc ipsum disponitur. Sed salix nisi in aquosis locis ubi aliae arbores difficiliter comprehendunt, ponenda non est quia uini saporem infestat. Potest etiam ulmus sic disponi ut adhuc tenera decacuminetur ne altitudinem quattuordecim pedum excedat; nam fere ita constitutum *rumpotinetum* animaduerti ut ad octo pedes locis siccis et cliuosis, ad duodecim locis planis et uliginosis tabulata disponantur.

Cf. *De re rustica*, l. V, ch. 6, 4 :

sed nitem maxime *opulus* uidetur alere, deinde ulmus, post etiam fraxinus. *Opulus* quia raram neque idoneam frondem pecori praebet, a plerisque repudiata est.

Voici enfin le texte de Varron (*De re rustica*, l. I, ch. 8, au commencement) :

contra uineam sunt qui putent sumptu fructum deuorare. Rĕfert, inquit, quod genus uineae sit quod sunt multae species eius : aliae enim humiles ac sine ridicis (*soutiens*) ut in Hispania; aliae sublimes et quae appellantur iugatae ut pleraeque in Italia quarum nomina duo pedamenta (*échalas*) et iuga; quibus stat rectis uinea dicuntur pedamenta; quae transuersa iunguntur, iuga; ab eo quŏque uineae iugatae. Jugorum genera fere quattuor, pertica, harundo, restis, uites (*sarments* [3]). Pertica

[1] Sc. *arbores*.

[2] Il s'agit ici de la vigne.

[3] Branches de la vigne elle-même supportées par des arbres. Cf. plus bas *pedamentum natiuom*.

ut in Falerno, harundo ut in Arpino, restis ut in Brundisino, uites ut in *Mediolanensi*. Jugationis species duo, una directa ut in agro Canusino, altera compluuiata in longitudinem ac latitudinem iugata ut in Italia pleraeque. Haec ubi domo nascuntur, uinea non metuit sumptum; ubi multa et propinqua uilla, non ualde. Primum genus quod dixi maxime quaerit salicta, secundum harundineta, tertium iuncta aut eius generis rem aliquam; quartum arbusta ubi traduces (traduces = *longs sarments*) ut *Mediolanenses* faciunt in arboribus quas uocant *opulos*, Canusini in harundulatione in ficis. Pedamentum item fere quattuor generum. Vnum robustum quod optimum solet afferri in uineam e quercu ac iunipero et uocatur ridica; alterum pālus e pertica, melior e duro quod diuturnior; quem quom infimum terra uoluit (?[1]), puter euertitur et fit solum summum (?); tertium quod horum inopiae subsidio misit harundinetum; inde enim aliquot colligatas libris dimittunt in tubulos fictiles cum fundo pertuso quos cuspides appellant qua humor aduentitius transire possit: quartum est pedamentum natiuom eius generis ubi ex arboribus in arbores traductis uitibus uinea sit: quos *traduces*, quidam *rumpos* appellant [2].

Ces textes montrent que le nom de l'arbre appelé aussi selon Pline *rumpotinus* est proprement *opulus*. En effet : 1° le texte le plus ancien (Varron) ne connaît (à côté de *opulus*) que *rumpus*, qui, dit-il, est employé par certaines gens dans le même sens que le mot latin *trāduc* (sarment de vigne qui passe d'un arbre à l'autre); 2° dans le texte de Columelle, *rumpotinum* (neutre à cause de *arbustum* non exprimé) est l'équivalent de *alterum genus arbusti gallici* (vigne à la mode gauloise), ce qui montre que *rumpotinus* est avant tout un adjectif fait sur *rumpus* comme *hornotinus* (aussi Columelle, *ibid.*, l. V, ch. 6 [3]) sur *hornus*, *serōtinus* sur *serō* adv., *sērum* subst. ou *sērus* adj., etc.; 3° *rumpotinetum* (également chez Columelle) est fait sur le modèle de *iuncetum*, *harundinetum* (même passage) et autres mots en *-ētum*; il signifie une plantation de vignes supportées par des arbres, de vignes du genre appelé *rumpotinum*; 4° enfin, ce n'est que chez Pline que l'on rencontre *rumpotinus* comme nom d'arbre (avec terminaison d'apparence masculine et genre féminin parce qu'il a été modelé sur les autres noms d'arbres [4]). Il concurrençait, à l'époque de

[1] *soluit.*

[2] La quatrième espèce (de soutien) se rencontre naturellement quand on fait passer les rameaux d'arbres en arbres : les uns nomment ces entrelacements *traduces*; les autres, *rumpi.*

[3] *In hornotinis uirgis.*

[4] C'est sans doute de la même façon qu'à une époque beaucoup plus ancienne le mot *fraxinus*, qui ne pouvait être qu'adjectif à l'origine (cf. skr. *bhurjáḥ*, etc. et *fāginus*, par exemple, à côté de *fāgus*), est devenu lui-même un nom d'arbre.

cet auteur, *opulus* dont il était devenu synonyme, parce que, nous dit Columelle, c'est l'*opulus* que l'expérience désignait comme le plus apte à la culture de l'espèce de vigne dite *rumpotinus*, à faire en un mot ce qu'il appelle un *rumpotinetum*.

Dans cette série tout repose donc sur *rumpus* «sarment entrelacé dans les branches de plusieurs arbres» et par conséquent M. Walde (*Wörterb.*[2], sub uerbo) a pleinement raison d'y voir l'adaptation d'un grec *ῥομφεύς*, étant donné la glose *ῥομφεῖς· ἱμάντες οἷς ῥάπλεται τὰ ὑποδήματα* et vu qu'il est très vraisemblable que la culture de la vigne avait occasionné l'introduction d'un certain nombre de termes grecs; cf. *ridica* «échalas», qui se rattache à *ἐρείδειν*, *(ἀντ)ηρίς* bien plutôt par emprunt que par parenté de date indo-européenne [1].

Quant à *opulus*, M. Walde n'en propose aucune étymologie sous le mot lui-même ([2], p. 545), bien qu'il cite dans les articles *pōpulus* et *tilia* un mot grec qu'il rapproche du groupe *πτελέα*, épid. *πελέα*, etc., et dont la parenté évidente avec *opulus* n'a sans doute pas frappé ses regards.

Il s'agit de la glose d'Hésychius, qui est, sous sa forme complète : *ἀπελλόν· αἴγειρος, ὅ ἐστιν εἶδος δένδρου*. Il est inutile d'insister sur le fait que pour rapprocher *ἀπελλόν* de *pōpulus-πτελέα-tilia*, il faut admettre que *ἀ-* est une voyelle prothétique. Or celle-ci ne se rencontre en règle que devant les sonantes. Que cet *ἀπελλόν* (sans doute neutre) ait été plus anciennement **ἀπελ-νό-ν* ou **ἀπελ-γό-ν*, le mot-base **ἀπελ-*, bien qu'il désigne un peuplier (*populus nigra* L.), se rapproche beaucoup plus naturellement de *opulus* que de *pōpulus* [2]. Le mot latin n'étant jamais employé dans des textes versifiés, on ignorerait la quantité de la voyelle initiale s'il n'avait survécu dans différents parlers italiens modernes. S'appuyant sur le témoignage de ces parlers et en particulier sur le napolitain *ad-(uobbie)*, M. Meyer-Lübke, dans son *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, rétablit *ŏpulus* (en renvoyant à l'*Archivio glottologico italiano*, XIII, 457). Le mot a également survécu en italien classique, où il se présente sous la forme *oppio* < **oplu*. Si l'on prenait à la lettre le texte de Varron qui nous dit par deux fois que c'est dans le Milanais que l'on faisait porter les vignes par des arbres appelés *opulus* dans le pays, le vocable eût été tout local. Mais son existence en napolitain doit faire admettre au moins qu'il est dans la suite devenu familier à une grande partie de l'Italie [3].

[1] M. Walde (*sub uerbo*) laisse entendre qu'il faut admettre parenté d'origine et non pas emprunt. De même Boisacq, p. 274.

[2] Mot plus connu qui a quelquefois été substitué à *opulus* dans les textes.

[3] Et qu'en tout cas, bien qu'il soit peu attesté dans la littérature, il avait une vie réelle dans la langue.

La quantité brève de l'*o* initial étant acquise, il faut reconnaître que *opul(us)*: *ἀπελ-* fournit un nouveau cas de la correspondance irrégulière *o* lat. = *α* gr. (initial)[1]. Un exemple très connu du fait (dans les deux langues) est *ὄκρις*, lat. *ocris*, ombr. ukar à côté de gr. *ἄκρος*, lat. *ăcer-bus*, cf. aussi d'une langue à l'autre *ὀιωνός* (**ὀϜιωνός*) : *ăuis*. Quant à la seconde syllabe, *ŏpulus* peut représenter aussi bien un ancien **op-el-o-* qu'un ancien **op-lo-*. Quoi qu'il en soit, il comporte un morphème que l'on rencontre dans d'autres noms d'arbres, par exemple dans *pōpulus*, dans *ĕbulum* (**edh-lo-*), dans le gr. *ἄμπελος*, etc.[2]. Pour ce qui est du sens enfin, on sait qu'on ne peut montrer trop d'exigence quand il s'agit de noms d'arbres. Ici du reste la variation sémantique est relativement faible, puisque *ἀπελλόν* désigne une espèce de peuplier (*pōpulus nigra* L.) et qu'on a identifié *opulus* avec l'érable champêtre (*acer campestre* L.). L'un et l'autre arbres servaient, d'après les textes cités plus haut, à soutenir les sarments de la vigne[3]. *Opulus* et *ἀπελλόν* sont donc unis par des liens étroits; en revanche il semble impossible (malgré la présence du morphème *-(e)-lo-*) de décider s'ils sont d'origine indo-européenne ou s'il s'agit d'un mot de la civilisation méditerranéenne.

A. CUNY.

[1] Avec **ōpulus* les choses eussent été plus simples, *ō* étant en alternance régulière avec *ə* (gr. *α-*).

[2] Cf. encore européen **ăb-lo-* «pommier, pomme», italique, celtique et germanique *corulus* (irl. *coll*, all. *Hasel*), gaulois-latin *betu-lus*, lat. *aesc-ulus*, *ferula*, *mespi-lus*, gr. *ἀμύγδ-αλος*, *φάση-λος*, dial. all. mod. *mäpel*, *mapel[dorn]*, (aussi v. angl. *mapol-[der]*, *mapul[dor]* «érable champêtre», Hoops, *Waldbäume*, p. 231, 183, 256) et même bas-latin *humulus* «houblon».

[3] Pour cet usage du peuplier, cf. par exemple Horace, *Epodes*, II, v. 9-10 :

> Ergo aut adulta uitium propagine
> Altas maritat populos.

QUELQUES
EFFETS PHONÉTIQUES
DU
RYTHME QUANTITATIF
EN LATIN.

I. Les verbes latins en *-iō* non dénominatifs.

Depuis longtemps on a remarqué que dans ces verbes le suffixe **-ye-* prend le plus souvent la forme *-ĭ-* après une syllabe initiale brève, type *căpĭs*, tandis qu'il a toujours la forme *-ī-* après une syllabe initiale longue, type *audīs*. Toutefois cette remarque n'est pas une explication, et elle ne s'applique pas à tous les cas, par exemple *vĕnīs*, *rĕpĕrīs*. Le dernier essai de solution est celui de M. Niedermann, dans l'article intitulé *Une loi rythmique proethnique en latin*, dans *Mélanges Saussure*, p. 43-57. Cet article me semble avoir réalisé un véritable progrès; et il est surtout remarquable en ce sens que dans l'explication proposée il fait intervenir une loi du rythme quantitatif, lequel dans les langues anciennes joue un rôle essentiel, et certaines lois de durée des syllabes, qui ont été observées dans des langues modernes. La formule de la loi rythmique proposée par M. Niedermann est la suivante : « On avait *-ĭ-* ou *-ī-*, suivant que le groupe formé par l'un ou l'autre avec la partie présuffixale du verbe choquait ou non le sentiment rythmique, préférence étant donnée aux séries ⏑ ⏑, – ⏑ ⏑, – –, ⏑ ⏑ –, et la succession ⏑ ⏑ ⏑ étant rigoureusement proscrite. »

§ 1. 1er cas : *le type* reperīre.

Dans les verbes du type *reperīre*, la répartition des formes *-ĭ-* et *-ī-* est réglée, en général, par la loi rythmique suivante :

le latin évite une série de trois syllabes brèves consécutives avant la syllabe finale. Cette loi n'est pas spéciale au latin; F. de Saussure, *Mélanges Graux*, p. 737 et suivantes, et M. Meillet, *Journal asiatique*, série IX, t. X, p. 294 et suivantes, ont montré que la même tendance existait en grec et en sanskrit. M. Niedermann (p. 53 de l'article cité) se demande si sa loi proethnique ne serait pas connexe à cette tendance. «Instinctivement, dit-il, je suis porté à répondre par l'affirmative, mais je ne saurais, sans sortir des limites que je me suis tracées, aborder la justification de cette opinion.»

C'est cette connexion qu'il s'agit maintenant de montrer. Après deux syllabes brèves initiales de mot, le suffixe **-ye-* présente toujours en latin la forme *-ī-*, et par conséquent on n'a jamais ⏑ ⏑ ⏑ : *ăpĕrīre*, *ŏpĕrīre*, *mĭnŭrīre*, *sŭpĕlīre*, *ămĭcīre*, *rĕpĕrīre*, *rĕsĭpīre*, *ădŏrārī*. Tout particulièrement probants sont les composés *resipīre* à côté de *sapere*, *reperīre* à côté de *parere*, *amicīre* s'il est un composé de *jacere*; le verbe déponent *adorārī*, à toutes ses formes, est conjugué avec *-ā-*, tandis que le verbe *orīrī*, dont il est composé, fait *ŏrĕris*, *ŏrĭtur*, etc.; cette opposition est significative. Ainsi nous voyons que la langue latine s'est arrangée de façon à éviter dans ces verbes toutes les formes où trois syllabes brèves consécutives auraient précédé la syllabe finale.

Cette tendance explique encore en latin de nombreuses particularités que j'ai notées en partie dans ma *Dominance et résistance dans la phonétique latine*. Elle se révèle dans les parfaits *rettulī*, *reppĕrī*, *reccidī*, *rettudī*, *reppulī*; ces parfaits sont composés de *red-* + *tulī*, etc. (à côté de *re-ferō*, etc.) pour éviter les formes à rythme prohibé telles que *rĕtŭlĭmus*, *rĕtŭlĕrunt*, *rĕtŭlĕram*, *rĕtŭlĕro*, etc. (voir *Dominance*, p. 123 et suiv.). De même *vitulus* a pour diminutif *vitellus* et non **vĭtĕlŏlos*, et il y a un grand nombre de diminutifs qui présentent la même suppression d'une syllabe brève qui fausserait le rythme (p. 153 et suiv.). On a aussi *misertum* à côté de *mĭsĕrĭtum* (p. 134), *alumnus* et non **ălŏmĕnos*, *puerpera* et non **pŭĕrĭpĕra*, *puertia* à côté de *pŭĕrĭtia* (p. 134); *facultas faculter difficulter*, *simultas simulter* au lieu de *făcĭlĭtas*, *sĭmĭlĭtas*, etc., que feraient attendre *făcĭlis* et *sĭmĭlis*, et qui ont été refaits lorsque *facultas* et *simultas* ont pris un sens trop éloigné de *facilis* et de *similis*.

A côté de *manifestus* et de *maniplus*, où le radical de *manus* apparaît sous la forme *mănĭ-*, on a la forme *man-* dans *malluviae*, *manceps* pour éviter **mănĭlŭc-*, *mănĭcĭp-*. A côté de *fāgĭnus* on trouve *acernus* < **acer-nos* : **ăcĕr-ĭnos* eût présenté un rythme insolite. Le dérivé de *corulus* est **corulnus* (d'où *colurnus* par métathèse) pour éviter **cŏrŭlĕno-*.

On peut attribuer à la même tendance les formes telles que

glōrificus au lieu de **glōrĭfĭcus*, *mediterraneus* au lieu de **mĕdĭterraneus*, *officiperda* au lieu de **offĭcĭperda*.

Le comparatif de *juvenis* est non *jŭvĕnĭor*, qui apparaît tardivement, mais *jūnior*, dérivé du thème **jūn-* des cas faibles de **juven-*; le thème **jūn-* présente le degré zéro du suffixe **-en-* comme *carnis* génitif de *carō*, comme **ordn-* d'où est dérivé **ordnā-si>* *ornāre*, comme *pollis* *<*pel-n-is* cf. *pollen*, *nundinae* *<*novem-dinae* (cf. Brugmann, *Grundriss*, II, 1^2, p. 298).

C'est sans doute le rythme quantitatif qui a réglé encore, en indo-européen, la répartition des deux formes du suffixe de comparatif **-tro-* et **-tero-*. Il n'y a malheureusement en latin qu'un seul [1] exemple où ce suffixe soit précédé de deux syllabes brèves : *nĕcŭter* *<*ne-k^{w}o-tro-*; **nĕcŭtĕro-* serait contraire à la loi rythmique. De *neuter* on paraît avoir tiré *uter utra utrum* par une fausse analyse *nec-uter*. Quant aux autres mots formés avec **-tro-*, on peut les classer comme il suit :

Le suffixe a la forme **-tro-* :

1° Dans des mots où il est décliné :

a. Dans des substantifs où il s'ajoute à un thème de substantif : *aus-ter* (d'où *austrālis*).

b. Dans deux substantifs et un adjectif où il s'ajoute au suffixe de comparatif *-is-* : *magister*, *minister*, *sinister*.

c. Dans deux adjectifs dérivés de pronoms personnels : *noster*, *voster*.

2° Dans des mots où il n'est pas décliné :

a. Dans des adjectifs en **-tr-is* : *palūster*, *terrester*, *silvester*, *campester*.

b. Dans des adjectifs en *-trē-mus* : *extrēmus*, *postrēmus*, et de même *suprēmus*, qui peuvent être dérivés d'adverbes **extrē*, **postrē*, **suprē*, ou être formés sur le modèle de *dēmum*.

c. Dans des mots indéclinables où il se termine par une voyelle longue : *altrīnsecus*, *postrīdie*, *citrā*, *extrā*, *intrā*, et de même *infrā*, *suprā*; *retrō*, *citrō*, *dextrōrsum*.

[1] *Citerior* et *superior* présentent ∪ ∪ ∪, mais la troisième syllabe brève est constituée par un ĭ, qui devant voyelle pouvait devenir consonne.

Le suffixe a la forme *-*tero*- :

1° Dans des adjectifs où il est décliné, et qui sont :

a. Dérivés d'un thème de pronom non personnel : *cēterus* < **ce-e-tero*-, *iterum* < **i-tero*-; d'après les deux formes précédentes on attendrait **nĕcŭtĕro*-, **ŭtĕro*-, mais **nĕcŭtĕro*- présenterait la série évitée ⏑ ⏑ ⏑.

b. Dérivés de prépositions : *posterus*, *interus*, *exterus*, et de même *inferus*, *superus*.

2° Dans les comparatifs en *-terior* se rattachant soit à une préposition *posterior*, *dēterior*, *exterior*, *interior*, et de même *inferior*, *superior*; soit à un thème de pronom : *ulterior*, *citerior*. Ces comparatifs semblent dérivés des adjectifs *posterus*, *interus*, etc., et n'indiquent sans doute rien relativement à la répartition des formes du suffixe.

Enfin le suffixe a les deux formes *-*tero*- et *-*tro*- dans deux adjectifs : *alter*, *altera*, *alterum* (Plaute a des formes *altr*-), et *dexter*, *dextera*, *dexterum* ou *dextro*-, *dextra*.

En somme, là où le suffixe n'est pas décliné, il a régulièrement la forme *-*tro*- : *palūster*, *extrēmus*, *retrō*. Là où il est décliné, il a la forme *-*tro*- dans tous les substantifs et la forme *-*tero*- dans tous les adjectifs, sauf *sinister*, *noster*, *voster* (et *uter* qui a déjà été expliqué). Il semble donc, d'après ces faits, qu'à l'époque préhistorique le suffixe pouvait présenter les deux formes partout où le rythme le lui permettait, puis qu'il y a eu une tendance à attribuer *-*tro*- aux substantifs, et *-*tero*- aux adjectifs.

Ainsi l'on voit que la tendance à éviter une série de trois syllabes brèves précédant la syllabe finale de mot est générale en latin, comme en grec et en sanskrit. Elle a produit ses effets dans des catégories de formes très variées, et l'opposition constatée entre *parere* et *reperīre*, *sapere* et *resipīre*, etc., n'est qu'un cas spécial de cette loi générale. Il y a sans doute en latin des exceptions à cette loi, mais elles s'expliquent par des causes spéciales, ainsi que je l'ai indiqué (*Dominance*, p. 123) et ne sauraient infirmer la loi. Comme l'a dit M. Meillet, (*Bull. Soc. de Ling. de Paris*, 1913, XVIII, p. CLXXII), «il ne s'agit pas d'une formule phonétique rigide, mais d'une tendance qui se fait jour par des moyens divers. Il a suffi d'étendre cette constatation [faite d'abord par F. de Saussure relativement au grec] au sanskrit et sans doute au latin pour déterminer le principe fondamental du

rythme indo-européen, qui était un rythme purement quantitatif».

§ 2. 2e cas : *les types* capere, conspicere, venīre.

Dans les verbes de ce type le suffixe *-i-* n'est précédé que d'une brève, soit initiale de mot, comme dans *capere*, soit précédée d'une longue, comme dans *conspicere*. Comme le rapport entre une brève et une brève, et celui entre une brève et une longue sont également clairs et admis en latin, il semble que le rythme s'accommode, après une seule syllabe brève, tout aussi bien de *-ī-* que de *-ĭ-* dans les verbes en question. Cependant M. Niedermann croit pouvoir démontrer que *capere* et *conspicere* représentent les types réguliers, tandis que *venīre* est une exception due à une cause spéciale. Au type ⏑ ⏑ appartiennent *capere*, *cupere*, *facere*, *jacere*, *rapere*, *sapere*, etc.; au type – ⏑ ⏑ appartiennent *cōnspicere*, *dēpuvere*, *illicere*, *dēsipere*, *porricere*, etc. Dans tous ces verbes, sauf *dēpuvere*, le suffixe *-ĭ-* est précédé d'une consonne sourde; en ce cas il n'y a d'exceptions que certaines formes rares : *capīs*, *cupīs*, *percipīs* chez Plaute, *inlicīte* chez Naevius; M. Niedermann y voit les «traces d'un débordement sporadique (et peut-être dialectal) du suffixe *-ī-* sur le domaine du suffixe *-ĭ-*» (*loc. cit.*, p. 55).

Quant aux verbes où le suffixe est précédé d'une occlusive sonore, le type ⏑ ⏑ est représenté par *fugere*, *fodere*; on trouve, en ancien latin, tantôt *-ĭ-*, tantôt *-ī-*, dans *fodere* (*fodīrī* chez Caton, *ecfodīrī* chez Plaute), dans les composés de *-gredī* (*adgredīrī*, *congredīrī*, *ēgredīrī*, *progredīrī* chez Plaute).

Après sonante consonne, le type ⏑ ⏑ ne se trouve exclusivement dans aucun verbe; le type ⏑ – est seul admis dans *venīre*, *ferīre*, *sarīre*, *polīre*, *pavīre*; les deux types ⏑ ⏑ et ⏑ – sont représentés dans *parere* (on trouve aussi *parīre* en latin ancien), *morī* ou *morīrī*, *orīrī* (mais régulièrement *ŏreris*, *ŏrĭtur*, *ŏrĕrētur*).

Ainsi, à mesure que la consonne précédente se rapproche de la nature d'une voyelle, le suffive *-ĭ-* tend à disparaître ou disparaît au profit de *-ī-*. Cette remarque a déjà été présentée par M. Meillet, (*M.S.L.*, XI, 322 et suivantes). M. Niedermann a voulu y voir une règle phonétique et en donner la raison. Selon lui, seuls sont réguliers *venīre*, *ferīre*, etc. : lorsque le suffixe est précédé d'une consonne sonore, cette consonne allonge la syllabe précédente, qui n'est donc pas une vraie brève, mais une demi-longue; elle tend par suite à attirer le suffixe *-ī-*, de même que le ferait une vraie longue. M. Niedermann a bien vu les difficultés de détail de son hypothèse, et il a essayé d'y parer au moyen d'explications plus ou moins heureuses, qui parfois semblent

artificielles, comme par exemple l'explication de *parere*, au lieu de *parīre*, par influence de *capere*. Je voudrais ici examiner la raison sur laquelle il fonde son hypothèse.

Ernst A. Meyer (*Englische Lautdauer*) a montré qu'en anglais moderne une voyelle brève est d'environ 40/100 plus longue devant une consonne sonore que devant une consonne sourde. M. Niedermann s'appuie sur cette observation pour admettre que la première syllabe de *venīre* est plus longue que celle de *capere*. On pourrait d'abord se demander s'il est prudent d'appliquer à des langues anciennes, où la quantité est bien déterminée, des lois observées dans des langues modernes, où la quantité des syllabes est moins nette et moins fixe. Même en consentant à courir ce risque, je me demande s'il faut interpréter les faits modernes comme l'a fait M. Niedermann. En français moderne, selon Rousselot et Laclotte, *Précis de prononciation française*, p. 123 et suivantes, les voyelles toniques des syllabes terminées par exemple par *g*, *d*, *b*, *v*, *n*, *m* tendent à s'allonger, par exemple *trame*; mais nulle part on n'indique l'allongement d'une voyelle devant une consonne initiale de syllabe, par exemple d'*a* dans *tramer*. Dans le patois de Pierrecourt j'ai noté le même allongement d'une voyelle tonique devant consonne sonore finale de syllabe (voir *Glossaire du patois de Pierrecourt*, p. 19 et suiv.), par exemple dans *kōd* «corde», mais il n'y a pas d'allongement devant une consonne sonore initiale de syllabe : *kŏdě* «cordeau», avec *o* bref devant *d*. Quant à l'anglais, je ne peux malheureusement consulter l'*Englische Lautdauer* de Meyer. Mais, dans l'*Elementarbuch der Phonetik* (1912) de O. Jespersen, p. 142, je lis : «si la consonne finale est sonore, cette consonne est normalement longue après voyelle brève, par exemple dans *well*, *man*, *big*, *han*, *give*, *is*; ce rapport n'est cependant pas stable, en ce sens qu'assez souvent, si la voyelle n'est pas haute (c'est-à-dire fermée), la longueur ou bien se répartit également sur la voyelle et la consonne ou bien passe à la voyelle; ainsi l'on peut prononcer *man* de trois manières : *maen·*, *mae.n.*, *mae·n*». Quant aux mots où une consonne sonore est initiale de syllabe, il dit seulement : «dans *beggar*, *Weller*, *manner*, *fitting*, *tobacco*, la consonne intervocalique est plus brève que la consonne finale dans *beg*, *well*, *man*, *fit*, *back*». De même, selon Sweet, *New English Grammar* (1900), t. I, p. 298, «if the final consonant is voiced..., the vowel is often lengthened, instead of the consonant, as in *beg*, *dog*..., length being often distributed about equally over the vowel and the consonant». Dans le cas où la consonne sonore est initiale de syllabe suivante, la voyelle brève qu'elle précède reste brève : «the combination short strong vowel + short consonant occurs in English only before a weak

vowel, as in *filling* (*filin*), compared with *fill* (*fil*)» (*ibid.*, p. 299).

Ainsi, dans *bed* la syllabe est allongée, parce qu'elle se termine par une consonne sonore non initiale de syllabe; mais, dans *filling*, la première syllabe reste brève, parce que la consonne sonore qui la suit ne lui appartient pas, mais commence la syllabe suivante. Sur ces deux points l'anglais s'accorde parfaitement avec le français moderne et le patois cité. Par suite on ne voit pas pourquoi en latin dans *venīre*, *ferīre*, *sarīre*, *polīre*, *pavīre*, *parere*, *morī*, *orīrī*, *fodīrī*, etc., la consonne sonore initiale de la seconde syllabe aurait allongé la syllabe précédente.

Si en latin *g*, *d*, *b* et les consonnes sonantes *r*, *l*, *m*, *n* allongeaient la syllabe brève précédente, il semblerait naturel que dans un mot tel que *agrō*, *agrum* la première syllabe fût souvent considérée comme longue; or ni Plaute ni Térence n'admettent l'allongement en ce cas. Cet allongement se trouve sans doute chez les poètes des époques suivantes, soit par imitation de la pratique des Grecs, soit par un changement de prononciation. Mais il a lieu alors aussi bien dans *patrem* que dans *agrum*; il ne peut donc être attribué à la sonorité de la consonne suivante. Rappelons aussi que *laudăntis* < **laudāntes* montre que devant une sonore finale de syllabe une voyelle longue est abrégée.

Il ne semble donc pas que la raison pour laquelle on a *venīre* à côté de *capere* soit celle qu'admettait M. Niedermann. On ne peut non plus chercher à expliquer ce fait par une influence des verbes dénominatifs qui ont tous *-ī-*. Il se peut que *pavīre*, comme le suppose M. Brugmann, *Grundriss*, II, 3^2, p. 222, note, soit un dénominatif : «wenn kypr. *ϖαϝίω* als «schlage» = *ϖαίω* und = lat. *paviō* ist, so muss ein Denominativum **pavi-yō* angesezt werden». Cette hypothèse expliquerait bien l'aor. *ἔπαισα*. Mais on ne voit pas pourquoi l'*-ī-* des dénominatifs eût exercé plus d'influence sur *venīre* que sur *capere*.

Cependant il reste le fait caractéristique signalé plus haut, que l'*-ī-*, en général dans les verbes étudiés, domine d'autant plus que la consonne précédente initiale de syllabe est plus voisine de la nature d'une voyelle. La sonorité de la consonne précédente semble bien être la condition déterminante de l'*-ī-* de *venīre*, mais non en ce sens qu'elle allongerait une voyelle brève précédente.

II. *nundinae* et *nuntium*.

Dans *Dominance et résistance*, p. 223 et suivantes, j'ai admis la possibilité d'expliquer *nundinae* par *nōndinae* issu de **novendinae* (cf. *nōnus* < **novenos*) continuant **novemdinae*. De même j'ai ex-

pliqué *nuntium* par *nōntium* continuant **noventiom* «signe», substantif dérivé de *nuere* comme *silentium* de *silēre*. Enfin pour expliquer le passage de *nondinae* et *nontium* aux formes classiques *nundinae* et *nuntium*, j'ai admis que *-ōn-* en syllabe initiale devient *-un-* devant nasale + dentale + *i*. Mais cette dernière hypothèse me paraît invraisemblable : aucun fait ne vient l'appuyer, et *a priori* on ne voit pas pourquoi le résultat serait ici autre que celui de *-ōn-* dans *cōntiō* < **coventiō* et celui de *-ŏn-* dans *pontis*, *montis*, *frondis*.

Au contraire la forme classique *nundinae* s'explique sans difficulté par *noundinae* < **noumdinae* qui continue **novemdinae* en conservant *-m-* devant *-d-* par influence de *novem* (cf. *exemptus* < **ex-em-tos*). Le changement de **novemdinae* en *noum-* est parallèle à **brevĭma* > *brūma*.

De même la forme classique *nuntium* s'explique bien par **novi-ventiom* «évènement nouveau», que M. Brugmann a proposé et qu'il compare à skr. *nava-gát* et à a.-h.-all. *niu-chomo* «neophytus» (voir *Grundriss*, II, 1², p. 186). En effet *fovī*, *cavī*, *favī*, avec première syllabe longue, continuent **fovi-vai*, **cavi-vai*, **favi-vai*, où après *-v-* l'*-i-* bref est absorbé, de telle sorte qu'on obtient **fovvī*, **cavvī*, **favvī*, écrits *fovi*, *cavi*, *favi* (cf. *pejjor* écrit *pejor*). En général, dans le groupe *-v-* + voyelle brève en syllabe intérieure, la voyelle brève est absorbée devant une consonne labiale : *naufragus* < **nāvĭfragos*, *brūma* < **brevĭma*, *aububulcus* < **avĭ-bub-* (voir *Dominance*, p. 239 et suiv.). D'après ces faits, **novĭ-ventiom* doit aboutir à **novventiom* d'abord. Puis **novventiom* devient *nountium* (attesté par Marius Victorinus sous la forme *nountios*); en effet, tandis que *-v-* simple disparaît devant brève + *ent-*, *-v-* géminé, c'est-à-dire long, ne peut disparaître, mais absorbe la brève suivante.

Si dans cette hypothèse les formes classiques *nundinae* et *nuntium* sont naturelles, les formes préclassiques *nondinae* et *nontium* sont assez inattendues. On pourrait, il est vrai, expliquer *nondinae* par **novendinae* doublet de **novemdinae*, mais il reste toujours *nontium*. Il me semble que le rythme quantitatif peut fournir une explication. Dans les deux mots étudiés la diphtongue *-ou-*, placée devant *-n-* finale de syllabe, était dans d'autres conditions que par exemple dans *doucō*. Nous avons vu que dans l'histoire du latin se révèle la tendance à n'admettre dans un mot que des syllabes d'un rythme facile à comparer, par exemple – –, – ∪ ∪, ∪ ∪ –, ∪ –, et à éviter une suite de trois brèves. Or une syllabe ayant une durée équivalant à trois brèves devait être aussi choquante que cette série de trois brèves. C'est sans doute pour cette raison qu'en général les syllabes ultralongues sont réduites : *arssī* devient *arsī*, *asstō* > *astō*, *cāssus* > *cāsus*, *conclūdō* continue

*-*clāudō* < **klāvĭdō*; les exceptions telles que *āctus* sont dues à des raisons spéciales.

Dans *noundinae*, *nountios*, la première syllabe *noun-* avait la valeur de trois brèves. Elle a donc vraisemblablement subi une réduction pour s'adapter à la durée normale d'une syllabe longue latine. Et cette réduction a pu donner lieu à une notation flottante, peut-être même à une prononciation un peu indécise, à quelque variation dialectale.

Les notes qu'on vient de lire indiquent seulement certains effets du rythme quantitatif en latin. Il y en a encore d'autres. En particulier j'ai montré (*Dominance*, 2e partie) que l'absorption d'une voyelle brève dépend essentiellement de conditions quantitatives : tandis qu'un mot tel que *mĕrŭla* conserve la brève intérieure, **stĭrŏ-la* devient *stīlla*, **ărĭdēre* devient *ardēre*. Presque toute l'histoire des voyelles latines révèle l'influence du rythme quantitatif, qui y joue le même rôle prépondérant que les degrés de valeur dans l'histoire des consonnes latines. D'ailleurs, si la forme qu'ils présentent dans l'histoire de la prononciation latine est en partie spéciale au latin, ces deux principes, le rythme et les degrés de valeur des consonnes, sont universels et agissent en toute langue, toujours et partout.

C. Juret.

LE BANTOU ET LE MANDÉ.

L'unité primitive des langues nègres de l'Afrique du Sud a été reconnue dès la première moitié du XIX^e^ siècle, et n'a jamais été discutée. Ce groupe linguistique, dit *bantou*, comprend la presque totalité des idiomes indigènes parlés au sud du 6° N. environ, les seuls qui fassent exception étant ceux des Hottentots et des tribus naines (Bochimans et autres).

Les populations berbères de l'Afrique du Nord emploient aussi des idiomes nettement apparentés entre eux appelés hamitiques et groupés aujourd'hui avec les langues sémitiques. Mais le Soudan, c'est-à-dire le pays qui sépare le domaine des langues bantoues de celui de la famille hamitico-sémitique, est peuplé par des tribus qui se différencient profondément entre elles à bien des points de vue, et tout spécialement sous le rapport linguistique.

La diversité des idiomes de cette région est si grande, qu'une classification scientifique a généralement été considérée comme impossible. On y distingue le plus souvent trois types de langues : 1° celles à classes nominales caractérisées par des préfixes comme dans le groupe bantou; 2° celles à classes nominales caractérisées par des suffixes ; 3° celles sans classes nominales. Les idiomes du premier type sont presque toujours considérés comme apparentés aux langues bantoues. Ceux du troisième type représenteraient les parlers primitifs des autochtones et ceux du deuxième résulteraient de croisements de langues des deux autres.

Cependant, depuis quelques années, certains auteurs ont affirmé l'unité primitive des langues soudanaises et d'autres ont admis celle de toutes les langues africaines, tant bantoues que soudanaises. M. Reinisch a même soutenu l'hypothèse d'une unité africaine-sémitique. Toutefois les partisans mêmes de l'unité laissent entendre que le parler commun aurait été un idiome à l'état embryonnaire, et que les morphèmes modernes repré-

sentent des créations dialectales indépendantes et postérieures à l'unité.

Parmi les idiomes soudanais, ceux qui présentent le moins de formes grammaticales sont incontestablement les dialectes de la famille mandée. Ceux-ci, parlés à l'intérieur de l'Afrique occidendate française, se différencient assez fortement entre eux, tout en présentant suffisamment de caractéristiques communes pour que leur unité primitive soit indéniable. Les plus connus sont le *malinké*, le *dyoula*, le *bambara*, le *vaï*, le *soso*, le *mendé*, etc. De l'avis général, les trois premiers représenteraient le mieux le *mandé* commun qui fut vraisemblablement la langue du royaume de Mali mentionné par un géographe arabe du xi[e] siècle.

Or, une étude comparée méthodique des dialectes mandés et bantous montre qu'il y a eu une langue commune, que celle-ci avait déjà des morphèmes variés et que les différences que l'on constate aujourd'hui résultent d'une évolution indépendante des formes communes. Il ne paraît pas téméraire d'affirmer que les créations de morphèmes ont été aussi rares dans les parlers africains que dans les langues néo-latines.

I. FAITS MORPHOLOGIQUES.

Une étude comparative de deux idiomes africains non étroitement apparentés ne doit jamais être faite en prenant pour base les analyses et les définitions que présentent les grammaires particulières.

Les auteurs de celles-ci, ayant toujours pour objet de faciliter l'apprentissage de la langue indigène à leurs compatriotes, se servent toujours, en effet, des cadres des grammaires européennes qui ne correspondent nullement aux catégories africaines. Il en résulte que des formes peu employées, tels le passif et l'infinitif, reçoivent une place qui ne leur revient pas et que des morphèmes très usités sont souvent décrits par trop sommairement. D'autre part lorsqu'un morphème exprime une idée que nos langues ne rendent pas, on est obligé de le traduire de plusieurs manières, et alors chaque emploi entraîne une définition distincte qui varie d'un idiome à l'autre et même chez chaque auteur qui a eu à l'analyser.

Les langues africaines ne distinguent pas par exemple des modes d'action, mais plutôt des aspects, c'est-à-dire l'achèvement ou la durée, le perfectif ou l'imperfectif, une action déterminée ou une action indéterminée, un état qui résulte d'une action ou bien un état indépendant de toute action.

Par suite de cette conception différente il n'y a pas concor-

dance entre les formes verbales françaises, anglaises ou allemandes et les formes africaines. D'autre part, le temps ne joue pas un rôle important dans l'esprit des indigènes, et le plus souvent le moment où se déroule, s'est déroulée ou se déroulera une action n'est pas exprimé, celui-ci étant supposé connu, ou ayant été indiqué dans une proposition antérieure.

Il faut donc se rendre compte des catégories que distinguent les idiomes étudiés en examinant les morphèmes employés. Une concordance entre les catégories et les morphèmes qui les caractérisent dans deux langues sera une présomption de parenté, et un ensemble de tels accords constituera une preuve indiscutable de leur unité primitive que ne saurait infirmer le fait qu'une catégorie que distinguerait l'une, manquerait à l'autre.

En bantou et en mandé il y a des mots concrets (verbes, substantifs, qualificatifs) et des mots formels (pronoms démonstatifs, particules adverbiales et locatives, etc.).

Les diverses catégories de mots concrets prises isolément n'ont pas toujours des caractéristiques propres, mais leur nature ressort des mots formels qui les accompagnent, une forme verbale se différenciant le plus souvent d'une forme nominale par la présence des pronoms sujets préposés dans les deux groupes.

Le mandé et le bantou étant seulement deux groupes de la famille linguistique africaine, il serait oiseux de vouloir déterminer la valeur primitive de tous leurs morphèmes sans recourir aux éclaircissements qu'apportent les autres groupes; aussi nous bornerons-nous à en étudier quelques-uns qui leur sont communs et qui mettent pleinement en lumière l'existence d'une langue commune non dépourvue de formes grammaticales.

A. Les pronoms.

Les pronoms sujets, c'est-à-dire les particules qui, préposées à une forme verbale, indiquent la personne qui fait l'action ou qui se trouve en tel état, sont identiques pour le singulier et diffèrent au pluriel.

		MANDÉ.		
		MALINKÉ.	VAÏ.	DYOULA.
Sing.	1re pers.	*ne*	*n*	*ni*
	2e pers.	*i*	*i*	*e*, *i*, *o*
	3e pers.	*a*	*a*	*a*
Plur.	1re pers.	*an*	*mu*	*añi*
	2e pers.	*alu*	*wu*	*ar*
	3e pers.	*alu*	*a*, *anu*	*ar*

		BANTOU.			
		SOTHO.	SWAHÉLI.	KIMBOUNDOU.	FAN.
		—	—	—	—
Sing.	1re pers....	*u*, *m*	*ñi*	*ngi*	*me*
	2e pers....	*u*	*u* (*we*)	*u* (*eie*)	*o*
	3e pers....	*a*	*a*	*a*	*o*
Plur.	1re pers....	*re*	*tu*	*tu*	*bie*
	2e pers....	*le*	*mu*	*nu*	*mine*
	3e pers....	*ba*	*wa*	*a*	*be*

Dans les langues bantoues le pronom de la 3e personne du pluriel est le démonstratif, tandis que celui du singulier est uniquement pronom. Il est vraisemblable que la comparaison avec d'autres langues permettra d'expliquer les divergences, mais, en attendant, l'unité primitive des pronoms du singulier est certaine, Il est probable qu'ils étaient : 1re pers. **mi* ou **ni*, 2e pers. **we*, ou $g^{w}\acute{e}$, 3e pers. **a* ou **g'a*.

B. Les formes verbales.

Dans les deux groupes la seule forme verbale sans affixe apparent est la 2e personne du singulier de l'impératif; ex. : sotho *fiela* = nyika *viera* = malinké *fira* « balaye ».

Dans les deux groupes également, le verbe peut s'employer avec les pronoms-sujets préfixés, et cette forme, espèce d'aoriste, énonce qu'une action est faite par telle personne, mais sans indiquer le temps envisagé qui peut être présent ou futur ; ex. :

sotho *motho a fiela* « l'homme il balaye »,
dyoula *morho mi a fira* « cet homme il balaye ».

La catégorie de l'action accomplie est caractérisée en mandé et en bantou par la particule *ka* placée entre le pronom-sujet et le verbe ; ex. :

dyoula *a ka farha* « il a tué »,
soubiya *a ka tondezi* « il montra »,
bondeï *ni ka kunda* « j'aimai »,
kerewe *nka kinga* « j'ai fermé ».

La particule *ka* n'est pas un morphème caractéristique du passé, ainsi qu'on pourrait le supposer; plusieurs faits communs aux deux groupes montrent, en effet, que sa valeur primitive fut autre.

a. Ces formes ne s'emploient pas, en général, dans une proposition négative en mandé, ni en kerewe, et il est probable, lorsque les grammaires bantoues ne signalent pas cette particularité, que les faits ont été mal observés ou bien qu'il y a eu normalisation à date récente.

b. La particule *ka* sert aussi à exprimer une liaison entre deux actions ; ex. :

dyoula *korosi ka ferè* «tâche de voir»,
ni nyini ka na «je veux venir»,
bondeï *dola ka kunda* «prends et aime»,
soubiya *ba endi ku ka saka* «ils allèrent chercher»,
u ende u ka lale hana «va et couche toi là-bas».

c. On retrouve dialectalement *ka* employé à l'impératif. Ainsi en malinké il donne le pluriel, ex. : *alu ka na* «venez» et en swahéli un impératif compellatif, *ka kane* «refuse», *ka kaneni* «refusez», en face de l'impératif simple *kana*, *kaneni*.

Il semble donc que primitivement *ka* ait été la caractéristique de l'action perfective ou de l'action déterminée, et cette hypothèse explique les faits modernes. Il est probable que le suffixe *ka* du statif en bantou représente cette même particule. Cf. bondeï *ahula* «déchirer», *ahuka* «être déchiré», sotho *hlaba* «offenser», *hlabeha* «être offensé» ($h < {}^*k$).

Il est évident que la particule négative *ka* des parlers bantous ne doit pas être rapprochée de *ka* perfectif. Le plus souvent d'ailleurs, sinon toujours, la négation précède le pronom, tandis que le morphème perfectif se met entre celui-ci et le verbe.

Il est probable que ce négatif est soit une forme abrégée soit la racine de *kana* qui est un verbe signifiant «refuser, nier» en bantou, employé dialectalement comme particule négative, et qui forme l'impératif négatif en mandé; ex. :

dyoula *kana farha* «ne tue pas»,
malinké *i kana takha* «ne pars pas»,
matumbi *kana ulye* «que tu ne manges pas»,
soubiya *kana ba zaki* «ils n'ont pas bâti».

La distinction des formes affirmatives et négatives est un fait commun aux deux groupes, et un autre morphème négatif *te* ou *ti* se retrouve dans les dialectes mandés et bantous; ex. :

dyoula *a ti farha* «il ne tue pas»,
ni tè dyugu «je ne suis pas méchant»,
ganda *te nkya laba* «je ne vois plus»,

nyarwanda *ntiu kora* «tu ne travailles pas»,
kagourou *u si ku luta* «tu n'aimeras pas» (positif *u ku luta*).

Il est vraisemblable que le *si* qui représente la 1re personne du singulier, sujet d'une proposition négative, dans la grande majorité des parlers bantous repose sur **nti*. Dialectalement l'emploi de *si* est facultatif, et les auteurs signalent la forme *ka ni*, parallèle à celle du pluriel *ka tu*, mais il est probable que l'absence de *si* résulte d'une normalisation moderne.

En mandé la particule *be* «être» s'oppose à la particule *te* et aussi au perfectif déterminé *ka* :

dyoula *e be dorho* «tu es jeune», *e te dorho* «tu n'es pas jeune»,
a be sora «il est au village», *a te sora* «il n'est pas au village»,
a be farha ra «il est en train de tuer», *a ka farha* «il tua»,
malinké *m be gosi* «je bats» ou «je battrai».

En bantou, on trouve un verbe *ba* «être, devenir», et le thème en *e* de celui-ci, c'est à dire *be*, s'emploie souvent, comme aussi l'infinitif d'ailleurs, comme auxiliaire; ex. :

sotho *ke tla be ka rata* «j'aurai aimé»,
mpongoué *mi be dyena* «je verrai»,
nyarwanda *mba nkora* «je travaille» (en ce moment).

En général *ba* ne s'emploie pas comme copule au présent, car la finale *a*, indiquant une action qui dure ou un état qui se prolonge, ne saurait exprimer l'idée d'un état acquis.

Le thème en *-e*, c'est-à-dire *be*, étant perfectif, est, par suite de la signification de la racine, qualificatif. Les faits mandés et bantous montrent donc qu'il y avait dans la langue commune un verbe ou une particule qui exprimait l'idée de «être, exister».

La particule **da* représentée par dyoula *-ra*, malinké *-la*, *-le*, sotho, ganda, etc., *la*, herero *ra* s'oppose aussi à *te* et à *ka*, mais tandis que *be* exprime l'idée d'existence, **da* apparaît comme morphème caractéristique d'une action en train d'être faite, ou d'un état acquis par suite d'une action ; ex. :

dyoula *sige* «fatiguer», *sigera* «être fatigué»,
farha «tue», *ni farha ra* «je suis mort»,
sigi «poser», *sigira* «demeurer» (s'être posé),
nyoro *siga* «laisser», *sigara* «rester»,

dyoula *ni be farha ra* «je tue» (en ce moment),
ni te farha ra «je ne tue pas» (en ce moment),
nyarwanda *u ra kora* «tu travailles» (en ce moment),
matumbi *nenda bona* «je vois»,
bisa *nda tina* «j'ai peur».

Il est probable que c'est ce morphème qui apparaît comme finale des verbes bantous suivants, qui désignent tous une action prolongée ou un état : **deda* «pleurer», **dêda* «élever un enfant», **koda* «vieillir», **g'ada* «être plein», **g'îda* «être tabou, avoir de l'aversion pour», **doada* «être malade», **bôda* «se gâter», **bada* «compter», **toada* «porter sur la tête».

L'idée d'une action prolongée se retrouve nettement dans les formes bantoues en *-la* telles que :

soubiya *chola* «briser», *choka* «être brisé»,
sandula «transformer», *sanduka* «être transformé»,

et dans les noms d'agents du malinké :

senekala «cultivateur», *seneka* «cultiver»,
takhamala «voyageur», *takhama* «voyager».

D'autre part il est probable que le suffixe composé bantou attesté par sotho, zoulou, etc. *-ile*, herero, nyoro, etc. *-ire* < **-îdê*, généralement considéré comme caractéristique du prétérit, représente **î* morphème du passé et **-dê* thème perfectif de la même racine que *da* (cf. **ba*, **be*). Les formes verbales avec ce suffixe s'emploient en effet comme qualificatifs dans les parlers bantous, et le malinké forme des adjectifs verbaux avec le suffixe *-le*; ex. :

sotho *ho omile* «c'est sec», *oma* «sécher»,
o ruile «il est riche», *rua* «s'enrichir»,
nyoro *enyama ebihire* «viande gâtée», *biha* «se gâter»,
malinké *fasale* «maigre», *fasa* «être maigre».

C'est vraisemblablement à ce dernier emploi que l'on doit les noms de lieux formés à l'aide du suffixe *-ra* en dyoula ; ex. :

sumara «lieu ombragé», *suma* «ombre»,
farara «lieu où il y a des rochers», *fara* «rocher»,
terera «midi», *tere* «soleil».

Tandis que **da* évoque l'idée d'un état acquis par suite de l'achèvement d'une action, le suffixe *-ma* est caractéristique d'une qualité non acquise ou d'un état qui résulte d'une action non achevée ; ex. :

dyoula *fima* «noir», *gbe-ma* «blanc»,
ganda *vunama* «se pencher», *vuna* «casser»,

sotho *alama* « couver », *ala* « étendre »,
hlanama « coucher sur le dos », *mohlana* « dos ».

Ce suffixe forme les noms verbaux des verbes neutres en dyoula, et des dénominatifs et des verbes neutres dans les parlers bantous ; ex. :

dyoula *tarhama* « voyage, le fait de voyager », *tarha* « aller »,
malinké *kuma* « parole, parler », *ko* « dire »,
sotho *rapama* « être en pente »,
ropama « s'enfler »,
ribama « s'agenouiller ».

En face de *-ma* qui désigne un état résultant d'une action du sujet, il y a lieu de poser *-na* qui indique le plus souvent qu'un état résulte d'une action exercée sur le sujet ; toutefois, postposé à un thème qualificatif, ce suffixe peut désigner un état sans idée de passif ; ex. :

dyoula *fara* « tordre », *farana* « être tordu »,
ule « mûr », *ulena* « être mur »,
soubiya *sinka* « boucher », *sinkana* « être bouché »,
sotho *saka* « de travers », *sakana* « être en désordre ».

Il est possible que les verbes réciproques bantous attestent ce suffixe et que le sens de réciprocité soit sorti du sens passif ; toutefois il a pu y avoir confusion de deux morphèmes analogues, mais non primitivement identiques. Il est certain que ce suffixe apparaît souvent à la place de **da* lorsque le verbe présente une nasale ; ex. : louyi *ima* « se lever », *imana* « être debout », et les faits d'assimilation ont dû contribuer à obscurcir la valeur de ce suffixe.

Il serait facile d'étendre cette énumération de morphèmes des catégories verbales communs au mandé et au bantou ; toutefois les faits signalés étant suffisamment nombreux pour démontrer l'unité primitive du système verbal, il paraît prudent de ne pas essayer de tout éclaircir ; l'étude d'autres langues africaines pourrait en effet faciliter grandement la tâche.

C. Les formes nominales.

Autant il est facile de se rendre compte de l'unité du système verbal bantou-mandé, autant il est difficile de percevoir celle du système nominal, car il y a une opposition apparente considérable entre les deux groupes.

Les parlers bantous ont en effet un système d'accord très compliqué dû à la répartition des substantifs en classes nombreuses ayant chacune leurs morphèmes propres. En mandé au contraire il n'y a pas de classes: partant tous les mots sont invariables, et le pluriel est indiqué uniformément par un même suffixe qui est *lu*, *ru* ou *u* selon les dialectes.

Toutefois il suffit de songer au français et au latin, à l'anglais et à l'allemand, pour comprendre qu'un système nominal peut être profondément modifié au cours des siècles, et que les formes simples ne représentent pas nécessairement l'état primitif. Il est curieux que tant d'africanisants n'aient pas tenu compte des leçons de l'histoire et qu'ils aient si souvent soutenu que les langues sans accords sont, en Afrique, plus archaïques que les autres.

En examinant de près les faits on retrouve, malgré les divergences profondes, un certain nombre de morphèmes communs.

Ainsi le préfixe nasal caractéristique du substantif en bantou et en plusieurs langues africaines est souvent amui en dyoula dans les mots empruntés; ex.: agni, *ndengere-wa* «corail», dyoula *degere*: mais on en rencontre un certain nombre qui ont *nasale + consonne* à l'initiale; ex. : *ngeri* «cordonnier», *ngiri*, «chanson», *ndyeri* «ami» ; le préfixe ancien a donc vraisemblablement été amui devant les sourdes et devant la plupart des consonnes sonores, mais il est attesté, et cela a une certaine importance.

En malinké *ku-* préposé à un qualificatif indique le rapport d'idée exprimé par nos adverbes; ex. :

sobe «bon». *kusobe* «bien»,
dyugu «désagréable». *kudyugu* «mal».

Or dans les parlers bantous on rencontre un emploi analogue de *ku*. En sotho plusieurs adverbes sont formés d'adjectifs au moyen du préfixe *ho* (=mal. *ku*); ex. :

le «long», *hole* «loin»,
ohle «tout», *hohle* «partout».

En yao on forme régulièrement des adverbes de manière en préfixant *kwa* (*ku + a* de liaison) à l'infinitif d'un verbe; ex. : *ku limba* «être fort». *kwakulimba* «fortement», et tous les dialectes ont des adverbes dérivés d'adjectifs au moyen du préfixe *ku-*; ex. : ganda *kumpi* «près», *ku'bali* «de côté».

En malinké le locatif est exprimé par les suffixes *-to*, *-ro*, *-lo*: ex. : *kononto* «dans le ventre», *bankoro* «sous le palmier». Dans les parlers bantous du Sud le locatif est indiqué par le suffixe *i*

ou *ni*, mais dans le groupe ganda les noms de lieux prennent régulièrement la voyelle finale *o* et très souvent le suffixe *-ero* ou *-iro* : ex. :

kerewe *kw-egama* « s'abriter », *bw-egamo* « abri »,
ku-soma « lire », *isomero* « lieu de lecture »,
ku-baga « abattre », *ibagiro* « abattoir ».

Il est possible que la voyelle *-o* qui est en bantou le morphème caractéristique du nom n'ait pas eu vraiment de valeur locative, et qu'il s'agisse d'une évolution dialectale propre aux langues du Soudan, toutefois la concordance des faits gandas et mandés est intéressante vu leurs situations géographiques respectives. Rien ne démontre d'ailleurs que le morphème mandé ne représente pas deux éléments primitivement distincts.

En malinké *bakha* et *mokho* (dyoula *barha*, *morho*) postposés à un verbe donnent des noms d'agents; ex. : *kele* « guerroyer », *kele-bakha* ou *kelemokho* « guerrier », *seneke* « cultiver », *seneke barha* « cultivateur ».

Le mot *mokho* ou *morho* correspond au latin *homo* et signifie « un individu » ou « des personnes ». Or, en bantou, les noms d'agents ont toujours des préfixes qui attestent **mo-*, pl. *ba-*, ce dernier s'employant aussi comme démonstratif postposé. Puisque d'autre part plusieurs langues soudanaises à classes nominales suffixent les morphèmes qui sont préfixés en bantou, il est vraisemblable que ces deux suffixes mandés sont identiques aux préfixes bantous.

Le suffixe mandé *-ké*, *-nga*, etc., qui donne les noms de peuples (*mali-nke*, *mandi-nga*, etc.), est certainement identique avec le démonstratif bantou *-ga* qui s'emploie pour les noms collectifs, noms de peuples, etc., *aba-zulu ba-* « ces Zoulous », mais *ama-zulu ya-* « ce peuple zoulou ».

Le suffixe *-go*, qui apparaît en malinké dans certaines formes, représente probablement un ancien suffixe aussi ailleurs et primitivement identique avec bantou **ngo*, démonstratif d'une classe qui comprend des objets très variés : ex. : malinké *bun* « case », *bungola* « dans la case » ; *lun* « jour », *lungo lun* « tous les jours » : bisa *umuzi ngu* « ce village », *umwaka ngu* « cette année ».

Parmi les suffixes qui donnent des formes nominales en dyoula, deux ont en bantou une signification qui explique leur valeur morphologique en mandé :

1° Le suffixe des noms d'instruments *-na* qui signifie « avec » en bantou ; ex. : dyoula *datugu* « boucher », *datugu-na* « bouchon » :

2° *-ra* ou *-la* qui se postpose aux compléments circonstanciels de lieu en dyoula et qui rappelle le substantif bantou **-ntu-la*

Les parlers bantous ont en effet un système d'accord très compliqué dû à la répartition des substantifs en classes nombreuses ayant chacune leurs morphèmes propres. En mandé au contraire il n'y a pas de classes; partant tous les mots sont invariables, et le pluriel est indiqué uniformément par un même suffixe qui est *lu*, *ru* ou *u* selon les dialectes.

Toutefois il suffit de songer au français et au latin, à l'anglais et à l'allemand, pour comprendre qu'un système nominal peut être profondément modifié au cours des siècles, et que les formes simples ne représentent pas nécessairement l'état primitif. Il est curieux que tant d'africanisants n'aient pas tenu compte des leçons de l'histoire et qu'ils aient si souvent soutenu que les langues sans accords sont, en Afrique, plus archaïques que les autres.

En examinant de près les faits on retrouve, malgré les divergences profondes, un certain nombre de morphèmes communs.

Ainsi le préfixe nasal caractéristique du substantif en bantou et en plusieurs langues africaines est souvent amui en dyoula dans les mots empruntés; ex.: agni, *ndengere-wa* «corail», dyoula *degere*; mais on en rencontre un certain nombre qui ont *nasale* + *consonne* à l'initiale; ex. : *ngeri* «cordonnier», *ngiri*, «chanson», *ndyeri* «ami» ; le préfixe ancien a donc vraisemblablement été amui devant les sourdes et devant la plupart des consonnes sonores, mais il est attesté, et cela a une certaine importance.

En malinké *ku-* préposé à un qualificatif indique le rapport d'idée exprimé par nos adverbes; ex. :

sobe «bon», *kusobe* «bien»,
dyugu «désagréable», *kudyugu* «mal».

Or dans les parlers bantous on rencontre un emploi analogue de *ku*. En sotho plusieurs adverbes sont formés d'adjectifs au moyen du préfixe *ho* (=mal. *ku*); ex. :

le «long», *hole* «loin»,
ohle «tout», *hohle* «partout».

En yao on forme régulièrement des adverbes de manière en préfixant *kwa* (*ku* + *a* de liaison) à l'infinitif d'un verbe; ex. : *ku limba* «être fort», *kwakulimba* «fortement», et tous les dialectes ont des adverbes dérivés d'adjectifs au moyen du préfixe *ku-*; ex. : ganda *kumpi* «près», *ku'bali* «de côté».

En malinké le locatif est exprimé par les suffixes *-to*, *-ro*, *-lo*; ex. : *kononto* «dans le ventre», *bankoro* «sous le palmier». Dans les parlers bantous du Sud le locatif est indiqué par le suffixe *i*

ou *ni*, mais dans le groupe ganda les noms de lieux prennent régulièrement la voyelle finale *o* et très souvent le suffixe *-ero* ou *-iro*; ex. :

kerewe *kw-egama* « s'abriter », *bw egamo* « abri »,
ku-soma « lire », *isomero* « lieu de lecture »,
ku-baga « abattre », *ibagiro* « abattoir ».

Il est possible que la voyelle *-o* qui est en bantou le morphème caractéristique du nom n'ait pas eu vraiment de valeur locative, et qu'il s'agisse d'une évolution dialectale propre aux langues du Soudan, toutefois la concordance des faits gandas et mandés est intéressante vu leurs situations géographiques respectives. Rien ne démontre d'ailleurs que le morphème mandé ne représente pas deux éléments primitivement distincts.

En malinké *bakha* et *mokho* (dyoula *barha*, *morho*) postposés à un verbe donnent des noms d'agents; ex. : *kele* « guerroyer », *kele-bakha* ou *kelemokho* « guerrier », *seneke* « cultiver », *seneke barha* « cultivateur ».

Le mot *mokho* ou *morho* correspond au latin *homo* et signifie « un individu » ou « des personnes ». Or, en bantou, les noms d'agents ont toujours des préfixes qui attestent **mo*, pl. *ba*, ce dernier s'employant aussi comme démonstratif postposé. Puisque d'autre part plusieurs langues soudanaises à classes nominales suffixent les morphèmes qui sont préfixés en bantou, il est vraisemblable que ces deux suffixes mandés sont identiques aux préfixes bantous.

Le suffixe mandé *-ké*, *-nga*, etc., qui donne les noms de peuples (*mali-nke*, *mandi-nga*, etc.), est certainement identique avec le démonstratif bantou *-ga* qui s'emploie pour les noms collectifs, noms de peuples, etc., *aba-zulu ba* « ces Zoulous », mais *ama-zulu ya* « ce peuple zoulou ».

Le suffixe *-go*, qui apparaît en malinké dans certaines formes, représente probablement un ancien suffixe amui ailleurs et primitivement identique avec bantou **ngo*, démonstratif d'une classe qui comprend des objets très variés; ex. : malinké *bun* « case », *bungola* « dans la case »; *lun* « jour », *lungo lun* « tous les jours »; bisa *umuzi ngu* « ce village », *umwaka ngu* « cette année ».

Parmi les suffixes qui donnent des formes nominales en dyoula, deux ont en bantou une signification qui explique leur valeur morphologique en mandé :

1° Le suffixe des noms d'instruments *-na* qui signifie « avec » en bantou ; ex. : dyoula *datugu* « boucher », *datugu-na* « bouchon » ;

2° *-ra* ou *-la* qui se postpose aux compléments circonstanciels de lieu en dyoula et qui rappelle le substantif bantou **ma-da*

« entrailles » (*ma-la*, *ma-ra*, etc.), qui signifie dialectalement « intérieur » ; ex. :

dyoula *mburu-ra* « dans ma main »,
so-ra « dans la maison ».

Puisque le peul, langue soudanaise à classes nominales, atteste clairement le phénomène de l'amuissement des classificateurs suffixés, il est probable que les traces de morphèmes suffixés que présentent les substantifs mandés, et qui rappellent d'ailleurs leurs synonymes bantous, attestent un amuissement plus complet. Les quelques morphèmes nominaux employés en mandé étant certainement des éléments de la langue commune, il n'y a pas lieu de supposer que les systèmes nominaux des deux groupes se soient développés de manière indépendante, mais bien que le système commun a évolué de façon différente, le bantou ayant peut-être développé le système alors que le mandé l'a simplifié.

D. Les noms de nombre.

Les Bantous comptent par dix et n'ont pas toujours de mot pour « vingt » ou pour « cent ». Les cinq premiers noms de nombre seuls sont assimilés aux adjectifs au point de vue de l'accord. Le thème **dôngô*, employé dialectalement pour dix, signifie plutôt « dizaine » ou « vingtaine », et dans les dialectes qui ne s'en servent pas comme nom de nombre, on le rencontre avec les significations « tribu », « famille », ou « ensemble ».

Dans la majorité des parlers, « dix » se traduit par des formes qui attestent **kome* ; en makwa le mot correspondant signifie « entier ».

Or en mandé on trouve un mot commun pour « vingt » et un autre, également commun à tous les dialectes, qui signifie 80 en bambara et 100 en malinké. Ce dernier est *keme* ou *kyeme* et correspond phonétiquement à bantou **kome*, l'assimilation progressive des voyelles étant fréquente en mandé. Les Mandés ayant la notion d'une unité supérieure à celle des Bantous, le changement sémantique est plus apparent que réel, car dans les deux groupes le même mot sert pour l'unité supérieure, c'est-à-dire pour « entier ».

Il est probable que le mot mandé *tâ* ou *tan* signifiait primitivement « moitié » ; les Mandés comptant par vingtaine, ce mot a le sens de « dix » chez eux, tandis qu'en bantou **tano* signifie « cinq ».

Le nombre « quatre » est *nani* en malinké et *nene* ou *ne* dans tous les dialectes bantous ; ici l'unité primitive est indiscutable.

Le mot mandé *kéli* ou *kele* « un » est certainement apparenté à bondéi *ekedu* « unique » et à bantou **eka* « seul, unique ».

Le mot mandé *lulu* « cinq » ne correspond pas à un mot bantou, et le mot pour « deux » *fula* ou *fila* n'est pas apparenté à bantou **bede*, mais pourrait bien dériver de mandé *furu* « épouser » et représenter un changement analogue à celui qu'on observe en maghrebin, où le mot arabe pour « deux » a été remplacé par un autre qui signifie « couple ».

Les divergences des noms de nombre dans les deux groupes sont donc plus apparentes que réelles et peuvent être envisagées comme représentant des évolutions indépendantes.

Les formes verbales comme les formes nominales présentent donc des traitements communs et des morphèmes qui ne peuvent s'expliquer que par une unité primitive. En effet, si la langue commune eût été dépourvue de morphèmes, les faits de détail communs aux deux groupes n'eussent pas été si nombreux.

L'africain commun avait donc une structure morphologique complexe dont les langues soudanaises ont conservé des traces, tandis que les langues bantoues semblent en avoir développé certains traits.

II. ÉTYMOLOGIES ET CORRESPONDANCES PHONÉTIQUES.

La reconstitution du vocabulaire bantou n'ayant été qu'ébauchée, on ne connaît guère qu'un millier de mots communs aux dialectes de ce groupe; mais, parmi ceux-ci, un très grand nombre se retrouvent dans les vocabulaires mandés. Comme il ne s'agit point d'établir un dictionnaire étymologique, mais uniquement de signaler les correspondances phonétiques des parlers mandés et bantous, il n'a pas semblé utile de multiplier les exemples et on s'est borné à en choisir un certain nombre qui permettent de se rendre compte du traitement de tous les phonèmes à l'initiale; le traitement à l'intérieur est généralement le même, et les exceptions ne sauraient être expliquées sans recourir à d'autres idiomes; il ne pouvait donc être question de les étudier dans ce mémoire. La langue mandée choisie comme type est le malinké. Toutes les fois que des thèmes signalés comme identiques présentent des différences de syllabes finales, il suffira de consulter la partie morphologique de cette étude même pour se rendre compte de la valeur des éléments suffixés et pour comprendre les divergences [1].

[1] Toutes les fois que des formes dialectales se trouvent être identiques aux mots reconstitués, on ne cite que ceux-ci, à moins qu'un dialecte ne présente une particularité intéressante.

Les nasales. — Elles ne varient guère dialectalement, toutefois en quelques parlers bantous on a *mw* = *ño* = *ñ* ; ex. : ganda *mwana* = sotho *ngoana* = xosa *uñana* ; en mandé on signale aussi *ny* = *ng*.

Il est probable que *ny* suppose toujours **n* + **g'*, mais les faits sont souvent peu clairs et il paraît prudent de réserver toutes les questions que soulèvent les correspondances des palatales.

Les mots avec une nasale, initiale de thème, ne sont pas très nombreux en bantou et se retrouvent presque tous en mandé :

MALINKÉ.	BANTOU.
me « comprendre »	**mana* « connaître » (yao *manya*, galoa *mia*, rundi *menya*, etc.),
mi « boire »	**meda* « avaler » (yao *mila*, bondeï *mela*),
mina « serrer la main »	**mîna* « presser avec la main » (sotho, *mina*, etc.),
nokho « nuage »	**nôga* « pleuvoir » (fiote *noka*, galoa *nâga*, etc.),
nun « nez »	**nûnka* « sentir » (venda *nukha*, yao *nunga*, etc.),
na, suffixe instrumental *ani*, *ni* « avec »	**na*, **ni* « avec »,
nyégene « uriner » (dyoula *nyarhani*)	**nya* « aller à la selle » (dial. « uriner », cf. Fern. Po *nyera*).

On a donc mandé *m*, *n* = bantou **m*, **n*.

Les labiales. — L'occlusive sourde *p* se rencontre dans tous les parlers bantous ; toutefois en position intervocalique elle peut être représentée par *f*, *w*, *h* ou *zéro* devant les voyelles ouvertes.

Elle ne se rencontre en mandé que dans les dialectes du Sud [1], étant représentée ailleurs par *f* :

MALINKÉ.	BANTOU.
pan « s'envoler, sauter »	**panda* « monter »,
fan sabre	**panga* « sabre, coutelas »,
fara, *fata* « large »	**pata* « plat, large »,
fani « vêtement, pagne »	**pamba* « enrouler » (tabwa *ipamba*, « rouler autour de soi »), **pande* « parure »,
fe (postposition) « vers »	**pa* (préposition) « à, sur »,
fonyo « vent »	**ponga* « souffler » (kele *mpunga* « vent »),

[1] Cf. J.-B. Rambaud, *La langue mandé*, p. 14.

MALINKÉ.	BANTOU.
fanga « force (d'un homme) »	**pônga* « être gros »,
fo « dire »	**poda* « parler, interroger » (teke *fula*, etc.),
fele « vois! voici, voilà »	**pêna* « voir »,
fele, *fali* « changer »	**pedoda* « tourner »,
fin « noir »	**pî* « ténèbres » (soukouma *pi* « noir », sotho *lefifi* « ténèbres »),
fira « balayer »	**pîgêda* (sotho *fiela*, nyika *viera*, etc.).

Malinké *f* = bantou **p*.

L'occlusive sonore *b* se rencontre en mandé à l'initiale et entre voyelles; en bantou l'occlusive ne s'entend généralement qu'après une nasale; en position intervocalique on a presque toujours *w* ou *v*, quelquefois un *b* bilabial :

MALINKÉ.	BANTOU.
bada « rive »	**bade* « côté » (nganja *mbali* « côté », siha *ovari* « côte »),
bara « à côté » (dyoula, *mbari* « mur de case »),	
be « être »	**ba* m. s.,
ban « haïr »	**bênga* m. s. (kele *bena*, fan *bengi*, etc.),
bwa « se montrer »	**bôna* « voir »,
bo « venir de »	**boga* « revenir » (sotho *boea*, etc.),
ble, *wule* « rouge »	**bôda* m. s. (sotho *pola*, congo *buaki*),
buri, *buti* « se couvrir »	**bota* « se vêtir »,
wolu « porter »	**boata*, **boda* m. s.,
bugu-su « sol de la case »	**mo-bû* « terre, boue »,
bokho « boue »	
bin « chaume »	**bîmba* « couvrir de chaume » (bondeï *vimba*; fan *abi* « chaume »),
bye « vagin »	**beg'a* « porter, produire » (jaunde *bie*, sotho *bea*; swaheli *vyaa* « enfanter »),
dyoula (*bligindi* « rouler »)	**bîdinga* m. s.,
bu « excréments »	**ma-bî*,
bulu « troupe »	**bûda* « être nombreux ».
bunya « s'accroître »	

Malinké *b*, *w* = bantou **b*.

Les dentales. — La dentale sourde *t* se rencontre dans la plupart des parlers bantous devant les voyelles représentant **a*, **ê*,

*ô, *o; dialectalement on trouve $r < {}^*t$ devant ces voyelles en position intervocalique; devant une voyelle qui représente *î on a généralement *s*, et devant $u < {}^*û$ on peut avoir *f* (ou *v*). Devant $i < {}^*e$ on trouve soit *s*, soit *t*, suivant les dialectes. Dans le groupe nord-ouest on rencontre $l < {}^*t$, mais les conditions de cette correspondance sont peu claires.

En mandé *r* et *t* alternent à l'intérieur d'un même dialecte; ex.: malinké *foro* ou *foto*, *siri* ou *siti*:

MALINKÉ.	BANTOU.
tama « joue »	**de-tama* m. s.,
tambi « rotin, roseau »	**-tambe* « branche »,
tambi « passer (par un endroit) »	**tamba* « marcher »,
tumbu « furoncle »	**-tombo* « arrondi »,
tu, *to* « bouillie »	**mo-tô* m. s.,
tege « couper »	**têma*, **tènda*, **tènga* m. s. (racine **tê*),
sila « crainte »	**teda* « craindre »,
sigila « rester »	**tigeda* m. s.,
si « cheveu »	**mo-tîtî* m. s.,
sin « pied » (vaï *ten*)	**tînda* « presser » (teke *itsino*, bangui *etindi* « talon »),
sin « pont »	(ganda *olu-tindo* m. s.).

[Remarque. Le mot malinké *yiri* « arbre » correspond certainement à fan *bw-ele* m. s. Ce dernier est généralement considéré comme correspondant à zoulou *umuti*, ronga *mori*, biso *ichi-ti*, qui représenteraient **mo-te*. Mais en yoruba, dialecte apparenté au malinké, on a *igi* « arbre » (*i* est un préfixe), et comme malinké *yi* $< {}^*gi$, la voyelle *e* du fan se trouve expliquée, et on voit qu'il faut noter **mo-g^{w}ete* ou *mog^{w}îte* et non **mo-te*.]

La dentale sonore **d* se rencontre dans la plupart des parlers bantous après *n*; mais entre voyelles le même phonème primitif est représenté par *l* ou *r* devant les voyelles ouvertes; devant *i*, *e* $< {}^*e$ on entend *d* ou *r* selon les dialectes, et devant $i < {}^*î$ on a généralement une sifflante ou une affriquée. En mandé on trouve souvent *d* à l'initiale; mais entre voyelles on a généralement un phonème dont la prononciation varie entre *r* et *l*:

MALINKÉ.	BANTOU.
la ou *da* « se coucher »	**dada* m. s.,
dara « arranger », « forgeron »	(sotho *latsa* « arranger » $< {}^*dadya$; *lelala* « forgeron »),
la « en, à l'intérieur »	**ma-da* « entrailles »,

MALINKÉ.	BANTOU.
dakha « camp »	**dangana* « coucher »,
donsu « chasser le gibier » (*su* « animal »)	**dônda* « suivre, chasser »,
dolo « veiller »	**dôda* « regarder »,
(dyoula *lagba* « magie »)	**dôg*^{w}*a* « ensorceler »,
lun, *don*, *doo* « jour » (24 h.)	**-dô* « jour (24 h.), nuit »,
domo, *dumu* « manger »	**doma* « mordre »,
dé « enfant »	**dêda* « élever un enfant »,
de « c'est »	**de* « être »
di « donner »	**depa* « payer un salaire ».
nen « langue » (dyoula *nende*)	**de-deme* m. s.,
denye « trou »	**dende*.

Malinké *l*, *d* = bantou **d*.

[Remarque. Il est probable que malinké *suma* « parfum, sentir » = herero *ĕi-zumba* = kimboundou *rizumba* « odeur » < **dûmba*, mais cet exemple, étant unique, ne permet pas de poser **dû* > *su* en malinké.]

Les palatales. — Dans les parlers bantous on rencontre une alternance *sifflante-palatale*, sensiblement parallèle à celle qu'on observe entre *p-f* et *d-l*, et la correspondance *s* = *ch* est fréquente; ex. : swahéli *cheka* = dzalamo *seka*. En mandé les faits ne se présentent pas de même; toutefois il semble que les sons palataux en mandé correspondent à une ancienne palatale précédée d'une nasale en bantou :

MALINKÉ.	BANTOU.
sago « désirer » / *sagole* « de bon cœur »	**k'agoda* « choisir »,
sali « rage, fureur »	**k'ada* « folie »,
sa « serpent »	**k'a* m. s.,
dyasa « enceinte en bois » / *satye* « bûcheron »	**nk'ak'a* « charpente » (xosa *lusasa* « palissade »),
sokho « pointe »	**k'ânga* « rendre pointu »,
suma « uriner »	**k'o* « urine »,
su « nuit »	**k'oa* « coucher du soleil »,
su « termitière »	*mo-k'oa* « termite »,
san « acheter »	**k'oma* m. s.,
sanba « acheteur »	**k'omba* m. s.,
kenye ou *tyen* « sable »	**mo-k'engi* m. s.,

MALINKÉ.	BANTOU.
nya « nid »	**nk'a* m. s.,
li-nyaka « rayon de miel »	*nk'aka* m. s. (dialectal),
nyakhali « joie »	**k'anka* « être joyeux » (ndonga *nya-nynkua*),
nyege ou *dyege* « poisson »	**nk'ûe* ou *nk'ûge* m. s.,
tyiba « agricole » / *tyike* « culture »	**nk'e* « terre ».

Malinké *s* = bantou **k'*.
Malinké *ny*, *ty* = bantou **nk'*.

La palatale sonore étant souvent amuie dans les parlers bantous, les faits sont peu clairs et il est quelquefois difficile de savoir s'il faut rétablir **g'* ou **g'*^{w}. Les exemples suivants sont sensiblement parallèles à ceux qui attestent **k'*:

MALINKÉ.	BANTOU.
nyi, *nyima* « bon »	**g'ema*, **g'e* m. s.,
dyala « race »	**g'îada* « enfanter »,
na « venir »	**g'eng'ea* m. s. (fan *nzu*, ndonga *ya*; swah. etc. *ndjoo* « viens »),
sya « beaucoup »	**g'eada* « se remplir » (dial. « beaucoup »),
sila « chemin »	*ng'eda* m. s.,
sunsan « lièvre »	**mo-g'ûng'a* m. s.,
su « maison »	**ng'o* m. s.,
dya « se chauffer, sécher »	**g'aneka* « être étendu au soleil »,
dye, *ge* « briller, blanc »	**g'êda* m. s.,
dya « filet »	**ng'ag'û* m. s.,
yala « bailler »	*mo-g'ag'o* « baillement ».

Les gutturales. — La gutturale sourde se rencontre dans la presque totalité des parlers bantous, mais en quelques dialectes elle est représentée par *h* en position intervocalique. Elle a souvent été palatalisée devant *i*, *e*, et entre voyelles la palatale est souvent devenue sifflante. Devant *u* < **û* on a quelquefois *f* < **k*.

Dans le groupe mandé on a dialectalement *kh* = *k* et devant *e*, *i* on peut avoir *k* ou *ky* :

MALINKÉ.	BANTOU.
kori, *koli* « cercle »	**kate* « enroulé, rond »,
kari « casser »	**kate* « milieu », / **ka-* « couper »,

MALINKÉ.	BANTOU.
kolose « mouton »	**kôdô* « brebis »,
iko « comme »	**-kôda* « ressembler »,
koro, *koto* « âgé »	**-kodo* m. s. (louba *kota* « être âgé »),
keme « cent »	**-kome* « dix » (voir p. 234),
nkomi « brouillard »	**kombe* « nuage »,
kese « lame »	**kêk'a* « découper (la viande) »,
ke « faire »	**keta* m. s.,
sinyana « veiller »	**kênga* « surveiller »,
sa « mourir »	**kûa* m. s. (herero *sa*),
suru, *sutu* « près »	**kûpî* « court, près » (herero *supi*),
sira ou *sita* « baobab »	**kîta* « ombrager »,
sula « petite tortue » / *kunya* « tortue »	**kûdû* « tortue ».

Malinké *k* = bantou **k*.
Quelquefois malinké *s* = bantou **kû* **kî*.

La nature primitive du phonème qui est représenté par g^w après nasale dans les parlers bantous, est peu claire. Il est possible qu'il s'agisse d'une laryngale, mais la notation g^w est préférable à celle par ʾ:

MALINKÉ.	BANTOU.
konko « talus »	**mo-*g^w*ôngô* « colline »,
kuni « gorge »	**ngoni* m. s.,
kan « être égal »	*nga* m. s.,
kuru, *kolo* « os »	-g^w*ôdô* « articulation »,
khali « serment »	**ngane* m. s.,
kili « œuf »	**de-*g^w*e* m. s.,
gule, *gole* « solide »	***g^w*odû* « fort »,
mala « toucher »	***g^w*ama* m. s. (sotho *ama*),
yala « marcher »	***g^w*ea* m. s. (sotho *ea*, etc.),
kye « homme mâle »	***g^w*ik'ê* « père »,
tu « forêt »	***g^w*îtû* m. s. (sotho *mo-ru*),
tale « raconter »	***g^w*îta* « dire » (galoa *ra*),
sunya « dérober »	***g^w*ûng'a* m. s. (sotho *utla* « ravir »).

Malinké *k* = bantou g^w.
Malinké *zéro* = bantou $g^w i$, $g^w u$.

L'unité primitive des vocabulaires mandé et bantou ressort clairement de ces exemples, car il ne peut s'agir d'emprunts. Quelques étymologies se trouvent éclaircies, mais dans l'en-

semble les faits mandés sont trop semblables à ceux que l'on retrouve dans le groupe bantou pour que les points obscurs du système phonétique puissent être expliqués. On constate de nouveau combien lente et peu importante a été l'évolution des mots africains, mais on ne peut les reconstituer avec plus de précision.

Puisque les vocabulaires, les correspondances et les faits morphologiques démontrent l'existence d'une langue commune primitive, l'hypothèse de croisements possibles se trouve écartée. L'unité des langues du groupe mandé et de celles du groupe yoruba ayant été mise en lumière par le capitaine Rambaud, et les autres langues du Soudan présentant des affinités notoires soit avec celles de ces groupes, soit avec les langues bantoues, il s'ensuit que démontrer l'existence d'une langue commune mandée-bantoue revient à affirmer l'unité de toutes les langues parlées par les indigènes de race noire. Cette langue *africaine* ne sera vraiment connue que lorsque tous les morphèmes employés aujourd'hui auront été rapprochés les uns des autres, mais on peut déjà en entrevoir le système morphologique.

L. HOMBURGER.

UN ABRÈGEMENT
DE VOYELLE FINALE SLAVE
EN HIÁTUS.

La conjonction *da*, dont les valeurs sont assez variées, apparaît toujours en slave avec un *a* final, dans tous les dialectes où elle se rencontre, à la différence de la préposition *do*, qui a toujours *o*. Cette constance de la forme donne une signification à trois passages où l'on rencontre *do* au lieu de *da* (peut-être y en a-t-il d'autres, on n'a noté que ces trois) :

J., VII, 3 : *do i učenici tvoi vidętŭ dĕla tvoě* «ἵνα καὶ οἱ μαθηταί σου θεωρήσωσιν τὰ ἔργα σου» Zogr., Mar. (*da učenici* Ass.; Sav. def.).

J., XII, 10 : *do i lazarě ubijętŭ* «ἵνα καὶ τὸν Λάζαρον ἀποκτείνωσιν» Zogr., Mar. (*da i lazara* Ass.; *da lazara ubijętŭ* Sav.).

J., XVII, 1 : *do i snŭ tvoi proslavitŭ tę* «ἵνα καὶ ὁ υἱὸς σου δοξάσῃ σε» Zogr. (*da i snŭ* Mar., Ass., Sav.).

On voit que *do* au sens de *da* ne se trouve que dans deux manuscrits apparentés l'un à l'autre, le Zographensis et le Marianus. Mais l'accord des manuscrits en deux endroits et la présence de la forme dans un troisième passage excluent le hasard. Il est frappant que, dans les trois passages, la particule *i* suive la particule notée *do* au lieu de *da*. Bien que le fait soit isolé, on est tenté de le rapprocher de la tendance indo-européenne à abréger les longues finales devant une voyelle initiale suivante qu'atteste l'accord de l'abrègement homérique des longues en hiatus au temps faible du vers et d'un abrègement semblable dans les vers védiques (voir Wackernagel, *Altind. Gramm.*, I, p. 315). Le latin a de même *dĕorsum*, *dĕosculor*, etc.

M. Vondrák, *Altkirchenslav. Gramm.*[2], p. 102, a rapproché *oky* équivalent de *aky* dans le Suprasliensis. Mais les deux faits se présentent dans des conditions très différentes. Il est probable

que le développement d'une certaine tendance dans une langue peut servir de cadre pour le développement de la même tendance dans une autre langue. Les différences ne sont que celles qui peuvent provenir de la différence des systèmes de ces langues au moment où la tendance y apparaît. Ce sont des différences de plus ou de moins. Tel système offre un champ plus vaste à l'empire de la tendance, ou bien dans une langue la tendance est arrêtée au cours de sa réalisation tandis que dans telle autre elle atteint ses conséquences extrêmes.

On ne trouvera guère de faits nouveaux dans ces études, l'auteur s'étant efforcé de ne les appuyer que sur des faits connus, même sur les plus connus. Cela lui a permis mainte fois de simplifier les questions, c'est-à-dire que, tout en gardant aux faits leur stricte exactitude, il a pu souvent se contenter de les indiquer, laisser de côté à l'occasion les points accessoires et se dispenser presque toujours de reprendre des discussions qui ont déjà été faites, en particulier sur le détail des cas divergents, dus essentiellement aux influences analogiques et aux emprunts.

I

DIALECTES INDO-EUROPÉENS.

Dans les dialectes orientaux [1] de l'indo-européen se manifeste une tendance à *rassembler les articulations vers le milieu de la voûte palatine.*

Cette tendance détermine presque obligatoirement la suppression de la projection des lèvres en avant. La chose est très nette dans la langue anglaise, par exemple, qui a la même tendance et s'articule d'une manière générale avec la lèvre supérieure appliquée contre les gencives. La prononciation ancienne de la plupart des parlers orientaux de l'indo-européen ne peut être que conjecturée; mais celle du sanskrit nous est décrite avec précision pour une date reculée. Le sanskrit possède une série complète de phonèmes cérébraux, c'est-à-dire s'articulant au sommet de la voûte palatine; c'est très caractéristique.

En vertu de cette tendance à ravancer les articulations postérieures et reculer les articulations antérieures, l'indo-iranien, le slave, le baltique, l'arménien, l'albanais répondent à une occlusive prépalatale **c*, **g*, par une prépalatale mouillée et

[1] Pour le groupement dialectal des parlers indo-européens, cf. A. Meillet, *Les dialectes indo-européens*, Paris, Champion, 1908.

altérée par la mouillure. La pointe de la langue ayant une tendance à se retirer vers le milieu de la voûte palatine, l'occlusive prépalatale ne peut plus être articulée par la partie médio-dorsale de la langue, qui est rabaissée, mais par la partie antérieure du dos de la langue, non loin de la pointe. Dans cette position la mouillure est obligatoire et l'occlusion a autant de chances de se faire par le contact avec le palais de la pointe de la langue que de la partie dorsale qui vient immédiatement après la pointe. D'où les deux produits à attendre en première phase : *c'* et *t'*, *g'* et *d'*.

En même temps, dans les mêmes dialectes, les occlusives labio-vélaires q^w, g^w deviennent des postpalatales pures, c'est-à-dire sans appendice labio-vélaire. Ce résultat est l'effet de la tendance à l'avancement des articulations postérieures, favorisée par la suppression de la projection des lèvres en avant. Exemples :

i.-e. **c* : gr. *κλέ(Ϝ)os* « gloire », v. irl. *clū* « gloire », lat. (*in-*) *clutus* « célèbre », v. h. a. *hlūt* « haut (en parlant de la voix) »; — skr. *çrávaḥ* « gloire », zd *sravah-* « parole », v. sl. *slovo* « parole ».

i.-e. **g* : gr. *γένος*, lat. *genus* « race », got. *kuni* « race, famille »; — skr. *jánaḥ-* « race », zd *zantuš* « tribu », arm. *cin* « naissance ».

i.-e. **q*^{w} : gr. *λείπω* « je laisse », got. *leihwa* « je prête », lat. *linquo* « je laisse »; — skr. *riṇákti* « il laisse », arm. *elikh* « il a laissé », lit. *lëkù* « je laisse ».

i.-e. **g*^{w} : gr. *βίος* « vie », lat. *uīuos* « vivant », v. irl. *beo*, got. *qius*; — skr. *jīváḥ* « vivant », lit. *gývas*, v. sl. *živŭ*, arm. *keam* « je vis », alb. *ngē* « force, vivacité ».

Cette tendance au rassemblement des articulations vers le centre de la voûte palatine ne pouvait naturellement pas atteindre les labiales. Quant aux dentales, elles sont devenues, au moins en sanskrit, des alvéolaires (articulées contre la racine des dents, *dantamūla*), et dans la même langue, car cette tendance est restée agissante durant la vie propre de quelques-uns de ces parlers, elles ont passé au rôle de cérébrales quand une action supplémentaire est venue renforcer la tendance générale.

En même temps que les occlusives dentales se retiraient aux alvéoles, et pour les mêmes causes, la sifflante dentale *s* reculait aussi légèrement son articulation. Tandis que normalement elle est produite au moyen d'un petit canal creusé dans la partie antérieure de la langue, la pointe de cette dernière étant appuyée contre les alvéoles des incisives inférieures, la pointe perdait le

contact des alvéoles et le canal reculait d'autant, approximativement comme en anglais moderne. Avec cette position de la langue, toutes les fois que l'*s* est précédé d'un phonème qui demande une fermeture buccale considérable et par conséquent réduit l'espace où la langue peut se disposer, elle se trouve occuper la position ordinaire pour un *s* palatalisé ou chuintant.

C'est pourquoi *s* indo-européen devient *š* en indo-iranien après *i*, *u*, *r* et *k* :

skr. *tíṣṭhati* « il se tient debout », zd *hištaiti* « il se tient debout », v. pers. *ahištatā* « il se tint debout » ; — gr. *ἵστησι*, lat. *sistit*.

skr. *viṣám* « poison », zd *vīšavant-* « vénéneux » ; — lat. *vīrus*.

skr. *juṣṭáḥ* « aimé », zd *-zuštō* « aimé », v. pers. *dauštā* « ami » ; — gr. *γευστέον*, lat. *gustus*, got. *kiusan*.

skr. *dhárṣati* « il ose », zd *daršiš* « violent », v. pers. *adršnauš* « il osa » ; — gr. *θάρσος* « hardiesse », got. *ga-dars* « j'ose ».

skr. *ákṣaḥ* « axe », zd *aša-* « aisselle » ; — lit. *aszis*, v. sl. *osĭ*, gr. *ἄξων*, lat. *axis*, v. h. a. *ahsa* « axe ».

En indo-iranien, comme le montrent les exemples précédents, le phénomène s'accomplit devant voyelle et devant consonne.

En slave l'**s* après *i*, *u*, *r* et *k* oriental est représenté par *x*, simple aspiration à point d'articulation vague ou plutôt varié. Ce phonème sort de *š* par abaissement de la langue. Mais le phénomène est moins étendu en slave qu'en indo-iranien ; il est limité aux cas où l'**s* se trouvait devant voyelle.

En baltique le traitement chuintant après *i*, *u*, *r*, *k* n'a pas la même extension dans les divers dialectes et n'est que partiel même dans celui où il est le mieux représenté, le lituanien.

En arménien on n'en trouve que des traces.

En albanais le traitement n'est pas clair.

Quoi qu'il en soit de ces derniers points, cette altération de *s* et celle des vélo-palatales ne couvrent pas exactement le même domaine ; les lignes d'isoglosses ne coïncident pas absolument, ce qui est tout naturel.

La même tendance se manifeste dans le vocalisme par le changement de *ŏ* (qui était probablement ouvert) en *ă*. Il se confond avec *ă* ancien dans les mêmes dialectes, indo-iranien, slave, baltique, albanais, moins l'arménien, plus le germanique :

i.-e. **gombhos* « dent, denture », gr. *γόμφος* « gond, cheville » ;

— skr. *jámbhaḷ* « dent », alb. *ẟąmp* « dent », v. h. a. *chamb* « peigne », v. sl. *zǫbŭ* « dent », lit. *žaṁbas* « arête d'une poutre ».

i.-e. **ozdos* « branche », arm. *ost*, gr. ὄζος ; — got. *asts*.

Le vieux slave dans les conditions ordinaires présente un *o* aussi bien à la place de *o* qu'à la place de *a* indo-européen. On a lieu de croire que c'est un *o* récent, sorti de *a*. Ce point sera examiné plus loin.

L'arménien ici reste aussi conservateur que le grec et le celto-italique. Rien de surprenant à cela : la tendance au rassemblement des articulations n'a étendu son action qu'aux consonnes dans ce parler.

Pour le germanique c'est le contraire : l'action de la tendance s'y est manifestée sur le vocalisme, non sur les consonnes.

Les voyelles longues *ō* et *ā* restent distinctes dans les mêmes parlers que *ŏ* et *ă* ; mais dans les autres la confusion ne s'étend pas tout à fait aussi loin ; il n'y a pas lieu de s'en étonner, les voyelles longues sont plus stables que les brèves : 1° à cause de leur quantité longue, 2° parce qu'elles sont souvent plus tendues, 3° l'*ō* était peut-être fermé :

lat. *nepōs* « neveu », lit. *nepōtis* « neveu », skr. *nápāt* « descendant, neveu », alb. *mbesε* « nièce » = **nepṓtyā*.

abl. sing. en *-ōd* : gr. locr. ὄπω, gort. ὀπω « d'où », delph. *Foικω* « de la maison », a. lat. *Gnaiuōd*, lit. *vĩlko*, v. sl. *vlĭka*, skr. *vṛ́kāt* « du loup ».

La confusion de l'*ō* et de l'*ā* est complète en indo-iranien. En germanique elle l'est aussi, mais en *ō*, ce qui n'est pas un effet de la même tendance. En albanais les deux phonèmes se sont altérés, mais chacun de son côté, et sans se confondre. En baltique la confusion n'est que partielle et ne concorde pas dans les trois principaux dialectes baltiques : v. prussien, lituanien, lette.

Donc encore une fois pour cette unique tendance les lignes d'isoglosses se correspondent mal. En ce qui concerne le vocalisme comparé au consonantisme, la tendance empiète légèrement sur les dialectes occidentaux et perd l'arménien parmi les orientaux. Pour le vocalisme même, le traitement de l'*ŏ* et celui de l'*ō* se recouvrent incomplètement.

Telle est la tendance la plus importante et la plus nette qui se décèle parmi les dialectes orientaux de l'indo-européen : le rassemblement des articulations vers le milieu de la voûte palatine.

Il pourra être intéressant de voir dans quelle mesure elle s'est développée ou au contraire amortie au cours de l'existence propre de chacun des principaux parlers qui la possédaient en germe.

II

INDO-IRANIEN.

L'indo-iranien est de tous les dialectes indo-européens celui où se manifeste avec le plus de netteté et d'énergie la tendance au rassemblement des articulations vers le milieu de la voûte palatine.

Non seulement il ramène en avant l'articulation de *o* (bref ou long) pour le transformer en *a*, mais il retire aussi en arrière l'*e* (bref ou long) pour le changer en *a*. Il n'y a aucune raison de croire que ces deux changements aient été synchroniques; au contraire il y a tout lieu de considérer que le premier était marqué dans les dialectes orientaux de l'indo-européen dès leur période d'unité (cf. *supra*, p. 248), et que le second s'est accompli dans la vie propre de l'indo-iranien.

On a donc en indo-iranien *ă* à la place de *ŏ* :

gr. *δέδορκε* « il a vu » : skr. *dadárça*, zd *dādarəsa*; — lat. *uōx* « voix » : skr. *vák*, zd *vāxš*;

et aussi à la place de *ĕ* :

lat. *equos* « cheval », v. irl. *ech*, gaul *epo-*, got. *aíhva-*, v. sax. *ehu-* : skr. *áçvaḥ*, zd *aspō*, v. pers. *asa*; — gr. *θήσω* « je placerai », lat. *fēcī*, got. *ga-dēþs* « action », lit. *dė̃ti*, v. sl. *dĕti* : skr. *á-dhāt* « il plaça », zd *dāṭ*, v. pers. *a-dā*.

Cela ne prouve pas que ces deux *a* nouveaux s'étaient confondus avec l'*a* ancien provenant de *a* indo-européen (skr. *ájati* « il pousse », zd *azaiti*, cf. gr. *ἄγω*, lat. *agō*, v. irl. *agat* « agant », v. isl. inf. *aka*; — skr. *mātár-* « mère », zd *mātar-*, v. pers. *ha-mātā*, cf. gr. dor. *μάτηρ*, arm. *mayr*, v. irl. *māthir*, v. sl. *mati*). Il est possible que les trois *a* soient restés distincts un certain temps, l'*a* provenant de *o* étant articulé en arrière, celui provenant de *e* en avant, et l'*a* héréditaire entre les deux; ce triple point d'articulation a dû se simplifier par la suite dans un dialecte dont le vocalisme est aussi simple que celui de l'indo-iranien, mais il n'est pas impossible que l'*a* provenant de *e* soit resté antérieur fort longtemps, s'opposant aux deux autres confondus en un *a* postérieur.

Une tendance n'atteint jamais à la fois qu'une zone limitée;

aussi ce phénomène de rassemblement des articulations vers le centre de la voûte palatine n'a pas affecté l'*i* et l'*u* dont le point d'articulation était trop loin de la partie médiane du palais pour pouvoir y être attiré.

Une autre tendance apparaît en indo-iranien, que l'on peut attribuer au relâchement de l'attention. Le relâchement de l'attention n'est pas en lui-même une tendance, mais il est la cause psychique de la plupart des évolutions phonétiques. Il va de soi en effet que dans une langue où tout serait articulé avec une attention égale et continue, chaque phonème gardant la plénitude de son individualité et de ses caractères propres, aucune évolution phonétique ne serait possible. C'est parce que l'attention a lâché sur un point qu'un changement a pu s'opérer. Or toutes les langues sont perpétuellement en instance d'évolution. Le relâchement de l'attention est la cause initiale de toute altération répondant à une diminution d'effort et à un relâchement de l'articulation. C'est à lui que ressortissent en particulier les phénomènes d'assimilation, de dilation, de différenciation, de dissimilation, d'interversion, de métathèse. Lui sont dus aussi, en même temps que les affaiblissements d'articulation et si paradoxal que cela puisse paraître, bon nombre de renforcements, déterminés par l'établissement de prédominances qui ne sont que la rançon de certains affaiblissements.

On reconnaîtra donc dans ces divers cas, pour se placer à un point de vue purement phonétique, l'effet d'une tendance au *relâchement de l'articulation.*

Pourtant il y a une réserve à faire, ou plutôt une erreur à prévenir, en ce qui concerne l'assimilation au point de vue de la sonorité d'une consonne (occlusive ou spirante) avec une occlusive suivante. C'est un phénomène si naturel physiologiquement et si général, qu'on ne saurait le déclarer caractéristique des tendances de la langue où on le constate. S'il est aisé en effet de faire vibrer la glotte pour une voyelle après une consonne sourde, ou de l'arrêter pour une consonne sourde après une voyelle sonore, il n'en va pas de même d'une consonne à une autre. Il faut un tel effort d'attention et d'articulation pour éviter l'assimilation des deux consonnes au point de vue de la sonorité, que si l'on rencontre une langue où l'assimilation n'est pas faite on peut considérer d'emblée que c'est là un de ses traits spécifiques les plus frappants. Cette assimilation est de règle en indo-européen, et elle est restée vivante au cours de chacune des langues indo-européennes. Au surplus il est instructif d'examiner en quoi consiste le phénomène. Lorsqu'en latin **ăg-tos* devient *āctus*, lorsque **tĕg-tos* devient *tēctus*, il n'y a certes aucun relâchement

ni aucun affaiblissement de l'articulation; il y a seulement une répartition des forces différente et plus commode : l'occlusive douce et sonore *g* est devenue forte et sourde, et ses vibrations glottales, loin de se perdre, se sont jointes à celles de la voyelle précédente pour la renforcer et l'allonger. En indo-européen le procès n'a pas été le même, mais ne témoigne non plus d'aucun relâchement. L'assimilation s'est faite d'abord au point de vue de la sonorité, comme en français dans « ma bague tombe, un bec d'aigle », c'est-à-dire que la sonore assourdie est restée une douce et que la sourde sonorisée est restée une forte. Puis, deuxième phase, la langue ne possédant pas, dans son système, de forte sonore ni de douce sourde, la forte sonore a été remplacée automatiquement par la douce sonore correspondante, et la douce sourde par la forte sourde correspondante, comme en français dans « obtenir » devenu « optenir » :

i-e. **yuctós* « attelé », skr. *yuktáḥ*, gr. *ζευκτός*, lat. *iunctus*, lit. *júnktas*, skr. 2e sing. moy. *áyukthāḥ*, skr. aor. *ayokṣīt*, gr. aor. *ἔζευξα*, lat. parf. *iunxī*, lit. fut. *júnksiu*, en face de skr. *yugám* « joug », gr. *ζυγόν*, lat. *iugum*, lit. *júngas*.

i.-e. **bzd-*, gr. *βδέω* « pedo » = **bzdeyō*, čèq. *bzdíti*, russ. *bzdĕť*, de **p(e)zdé-*, cf. sl. *pezdĕti*, lat. *pēdō* = **pĕzdō*.

i.-e- **nizdo-* « lieu où l'on est assis, établi » (de *ni-* « en bas » et *sed-* « être assis, s'asseoir »), skr. *nīḍáḥ* « lieu de repos, lit., nid », lat. *nīdus* « nid », arm. *nist* « siège », v. irl. *net* « nid », v. h. a. *nest* « nid », lit. *lizdas* « nid ».

Mais en indo-iranien un *m* perd son articulation labiale devant une dentale (occlusive ou sifflante) et devant une occlusive vélaire :

skr. *gántu* « qu'il vienne », gâth. *jantū*, skr. 2e sing. aor. *ágan* = **agans* = **agams*, cf. skr. *gamyắt*, zd *jamyāṭ*, v. pers. *jamiyā*, got. *qiman*; lit. *gemù* « je nais ».

skr. *sáṅkṛtiḥ* « qui arrange », zd *hankərəitiš* « achèvement », où le premier élément est **sam-*.

Cette assimilation de l'*m* relativement au point d'articulation n'est certes pas un phénomène rare, mais aucune nécessité physiologique ne la commande, et la langue qui la présente se dénote par là-même comme ayant une tendance au *relâchement de l'articulation*.

Il serait bien étonnant que cette tendance n'eût pas eu d'autre effet en indo-iranien. En effet nous remarquons dans ce dialecte la réduction (par dissimilation) du groupe *-ksk-* à *-sk-* :

skr. *pṛcchắti* « il demande », zd *pərəsaiti* = **pṛksketi*;

la chute d'une occlusive entre nasale et occlusive :

skr. *pañtíḥ* «une cinquaine», zd *pañtañhum* «un cinquième», de **penkt-*;

l'affaiblissement des finales : les consonnes sourdes (occlusives et sifflante) deviennent, à la fin des mots, sonores devant tout phonème sonore (consonne, sonante, voyelle), tandis qu'à l'intérieur du mot elles ne deviennent sonores que devant occlusive sonore. C'est parce que la consonne finale est relâchée qu'elle n'a plus la force d'interrompre les vibrations glottales devant une sonore. A la pause, les consonnes finales commencent à n'être plus qu'implosives; il en résulte que les consonnes sonores deviennent sourdes dans cette position, que les sifflantes tendent à n'être plus qu'un souffle indéterminé, que les consonnes nasales ne sont plus guère que des résonances nasales, que les groupes consonnantiques s'allègent et se réduisent.

Il serait sans doute possible de signaler encore d'autres commencements de réalisation de cette tendance en indo-iranien; mais le phénomène le plus important qui lui est dû dans ce dialecte est complètement réalisé (sauf évolution ultérieure) dès avant la séparation de l'indien et de l'iranien. C'est le suivant : *k*, *g*, *gh* orientaux > *k'*, *g'*, *g'h* devant i.-e. *e*, *ē*, *i*, *ī*. C'est une assimilation relative au point d'articulation. N'étant pas maintenus solidement par la fermeté générale de l'articulation à leur place spécifique, le *k*, le *g*, le *gh* ont rapproché leur point d'articulation de celui des voyelles palatales et se sont mouillés à leur contact :

zd *tačaṭ* «qu'il coure», cf. skr. *takti* «il se hâte», lit. *tekù* «je cours», v. sl. *tekǫ* «je cours, je coule».
skr. *ójas-*, zd *aoǰah-* «force», cf. lit. *áugu* «je crois», got. *auka* «je m'accrois».
skr. *míhaḥ* nom. plur. «brouillard, pluie», cf. skr. *mēghāḥ* «nuage», arm. *mēg*, alb. *mjéguẗε*, lit. *miglà*, v. sl. *mьgla* «brouillard».
skr. *ca*, zd *ča*, v. pers. *čā* «et», cf. gr. *τε*, lat. *-que*.
skr. *jiyắ*, *jyắ*, zd *jyā-* «corde d'arc», cf. gr. *βιός* «arc».
skr. *hánti*, zd *jainti* «il frappe, il tue», v. pers. *a-janam* «je frappai», cf. skr. *ghnanti* «ils frappent», gr. *φόνος* «meurtre» *ἔπεφνον* «je tuai».

Cette mouillure s'est vraisemblablement accomplie alors que i.-e. *e*, *ē* n'étaient pas encore devenus *a*, *ā* en indo-iranien. Ce n'est pas qu'une telle mouillure ne puisse pas se produire devant un *a* antérieur, comme le montre p. ex. fr. *char* de *carru*; mais dans

ce cas le traitement n'est d'ordinaire pas le même devant *a* que devant *i*.

III

VIEIL-INDIEN.

Au moment où l'indien prend son individualité il emporte, du tronc indo-iranien dont il se sépare deux tendances principales : le rassemblement des articulations vers le centre de la voûte palatine, le relâchement général de l'articulation.

La première de ces deux tendances, que l'on appellera d'un mot la *cérébralisation*, s'affirme d'une manière particulièrement nette dans le consonantisme par l'apparition d'une série complète de phonèmes cérébraux.

L'*r* devient une cérébrale et est susceptible d'exercer à ce titre une action sur d'autres phonèmes.

Le *š* indo-iranien, quelle que soit son origine, devient la cérébrale *ṣ* :

skr. *viṣám* « poison », zd *višavant-* « vénéneux », lat. *uirus*.
skr. *dhárṣati* « il ose », zd *daršiš* « fort », v. pers. *adršnauš* « il osa », gr. *θάρσος* « audace », got. *gadars* « j'ose », lit. *drąsùs* « courageux ».
skr. *ákṣaḥ* « essieu », zd *aša-* « aisselle », gr. *ἄξων*, lat. *axis*, vha. *ahsa* « essieu ».
skr. *váṣṭi* « il veut », zd *vašti*, cf. skr. *váçaḥ* « volonté », gr. *ἑκών* « volontiers ».

Les autres cérébrales, *ṭ*, *ḍ*, *ḍh*, *ḷ*, *ṇ*, ne sont apparues d'ordinaire qu'ensuite de phénomènes d'assimilation ou de dilation, qui sont des manifestations de l'autre tendance. On les trouvera plus loin.

Le relâchement de l'articulation, qui n'avait fait que poindre en indo-iranien, étend singulièrement son action en vieil-indien. Pour certains phénomènes, l'évolution va jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'elle atteigne un état stable, dès la période préhistorique, et par suite apparaît dans tous les parlers indiens; pour d'autres, certains dialectes restent réfractaires, tandis que quelques-uns, en particulier ceux du Nord-Ouest, amorcent des changements dont la pleine réalisation ne sera obtenue qu'en moyen-indien.

En indo-iranien la consonne nasale *m*, placée devant une occlusive dentale ou postpalatale, avait perdu son point d'arti-

culation propre pour prendre celui de l'occlusive (cf. p. 252) et d'une manière générale une consonne nasale tendait à s'articuler au même point que la consonne suivante. Les consonnes nasales ont une occlusion buccale et c'est cette occlusion qui s'assimile à celle de la consonne. L'assimilation est régressive, c'est-à-dire que la consonne occlusive s'assimile la nasale, parce qu'elle est la plus forte : elle est plus forte au point de vue occlusion parce qu'elle est foncièrement occlusive tandis que la nasale a, en même temps que son occlusion buccale, une ouverture nasale; elle est plus forte encore par position, étant appuyée par la nasale.

En sanskrit cette assimilation est totalement achevée. Il y a cinq ordres de consonnes à occlusion et cinq consonnes nasales qui leur correspondent : *m* labial, *n* alvéolaire (dental), *ñ* prépalatal, *ṇ* cérébral, *ṅ* pospalatal :

skr. *jámbhaḥ* « dent », gr. *γόμφος* « cheville », alb. *ðamp* « dent », vha. *chamb* « instrument à dents, peigne », v. sl. *zobŭ* « dent ».

skr. *bándhanam* « liaison », *bándhuḥ* « parent », gr. *πενθερός* « beau-père », got. *bindan* « lier », lit. *beñdras* « associé ».

skr. *pañca* « cinq », arm. *hing*, gr. *πέντε*, lat *quīnque*, got. *fimf*, lit. *penkì*, v. sl. *pętĭ*.

skr. *daṇḍáḥ* « bâton », gr. *δένδρον*.

skr. *aṅkáḥ* « crochet », gr. *ἀγκών* « coude », vha. *angul* « angle ».

Quand la consonne qui suit la nasale est dépourvue d'occlusion, quand c'est une spirante, *s*, *ṣ*, *ç*, *h*, la nasale s'assimile encore avec elle au même point de vue occlusion, c'est-à-dire, dans l'espèce, absence d'occlusion. En d'autres termes l'assimilation, dans ce cas comme dans le précédent, porte sur l'articulation buccale. La nasale perd donc son occlusion; il ne reste qu'une résonance nasale qui vient se surajouter à la voyelle précédente et en transformer au moins la fin, sinon la totalité, en voyelle nasale :

áṃsaḥ « épaule » de **amsa-*, cf. got. *ams* « épaule », gr. *ὦμος* « épaule ».

piṃṣánti « ils broient », lat. *pinso* « je pile », v. sl. *pĭšǫ* « je râpe ».

piṃçáti « il orne » de **pinç-*, cf. gr. *ποικίλος* « de couleur variée », got. *filu-faihs* « très varié », lit. *pẽsziu* « j'écris », v. sl. *pĭsati* « écrire ».

áṃhas- « nécessité » de **angh-*, cf. lat. *angor* « angoisse », v. sl. *ǫzŭkŭ* « étroit ».

Ces assimilations sont régressives, on a vu pourquoi. Mais une assimilation progressive n'a rien d'impossible en soi; seule-

ment il faut des conditions spéciales pour qu'elle se produise, parce que c'est alors la nasale, venant après la consonne, qui occupe la position la plus forte. Après une postpalatale, une alvéolaire, une labiale, une spirante prépalatale, l'*n* alvéolaire reste intact; quant à l'*m*, il se maintient après toute consonne :

agníḥ « feu », lit. *ugnìs*, v. sl. *ognĭ*, lat. *ignis*.
pátnī « maîtresse de maison », gr. *πότνια*.
snuṣā́ « bru », gr. *νυός*, lat. *nurus*, vha. *snur*, v. sl. *sn̆ŭcha*.
svápnaḥ « sommeil », arm. *khun*, gr. *ὕπνος*, alb. *gumε*, lat. *somnus*, v. irl. *suan*, v. isl. *svefn*, lit. *sāpnas*, v. sl. *sŭnŭ*.
pr̥śníḥ « moucheté », vha. *forhana* « truite ».
gharmáḥ « chaleur », arm. *jerm* « chaud », gr. *θερμός*, lat. *formus*.

Mais il y a deux cas où l'assimilation se fait progressivement.

C'est après les mi-occlusives *c*, *j*, et après une cérébrale. Dans le premier cas l'*n* devient *ñ* :

jñātáḥ « connu », gr. *γνωτός*.

Ce phénomène aboutit à un effort moindre, et c'est en quoi il dépend, comme toutes les assimilations, de la tendance au relâchement de l'articulation. Mais il y a des assimilations qui sont en même temps conservatoires. Le *c* et le *j* sont des mi-occlusives dont l'élément final est une spirante prépalatale : si immédiatement après on avait déplacé les organes pour articuler une nasale alvéolaire, cet élément final aurait dû disparaître, ce qui aurait entraîné une modification fondamentale du premier, ou bien il aurait été obligé de se développer et de se vocaliser, ce qui était difficile et aurait transformé l'économie articulatoire du mot en lui donnant une syllable de plus. C'est le désir inconscient de sauver l'intégrité du *j* et en même temps la crainte, également inconsciente, d'un bouleversement grave, qui ont donné au *j* une force particulière et déterminé le sens de l'assimilation.

Dans le second cas, la nasale devient cérébrale :

Aṭnārá- n. pr.
stṛṇóti « sternit », zd 2e sing. opt. *stərənuyā́*, gr. *στόρνυμι*.
dīrṇáḥ « déchiré », zd *darənā* « fente ».
tr̥ṣṇā́ « soif », zd *taršna-*.

Cette assimilation est analogue à la précédente; elle aussi est conservatoire, car une assimilation régressive eût abouti à des impossibilités telles que l'apparition d'un *r* alvéolaire dans une langue qui ne connaissait plus ce phonème. La consonne qui précède la nasale, bien que placée dans une position plus faible,

jouit d'une force supérieure, parce qu'il est physiologiquement difficile de changer immédiatement la position de la langue quand elle est en position cérébrale, et surtout parce que c'est la position favorite du sanskrit. L'assimilation est due au relâchement de l'articulation, mais dans ce cas du moins son mode de réalisation est déterminé essentiellement par l'autre tendance, la tendance à la cérébralisation.

Tout à fait pareil est le changement de *ṣt*, *ẓd* en *ṣṭ*, *ḍ* :

uṣṭáḥ «brûlé», zd *ušta-* «rôti», lat. *ustus*.
aṣṭaú «huit», zd *ašta*, gr. *ὀκτώ*.
mīḍhám «prix du combat, combat», zd *mižd∂m*, gr. *μισθός*, got. *mizdō*, v. sl. *mĭzda*.
leḍhi «il lèche» de* *leždhi*=* *leighti*, cf. 1ᵉ sing. *lehmi*.

La dentale était appuyée par la spirante et une assimilation régressive, changeant le *ṣ* en *s* dental, aurait donné un produit commun en sanskrit; mais le *ṣ* aurait perdu sa qualité spécifique de cérébrale qui précisément le rendait dominant.

La disparition du *ẓ* avec allongement de la voyelle précédente tient au relâchement de l'articulation.

On notera que la cérébralisation d'un *ṇ* a lieu après un *r* comme après un *ṣ*, tandis que celle d'une occlusive dentale n'a pas lieu en sanskrit après un *r* qui subsiste. Les raisons de cette différence ne sont pas mystérieuses; d'abord s'il est difficile de quitter brusquement la position cérébrale après un *ṣ* pour émettre une consonne alvéolaire, ce n'est pas beaucoup plus malaisé après un *r*, même consonne, qu'après une voyelle proprement dite; en outre l'*n*, en sa qualité de sonante dont l'occlusion buccale ne constitue pas le caractère essentiel, offre beaucoup moins de résistance au déplacement de son point d'articulation qu'une occlusive pure. Cette différence de traitement montre d'ailleurs que le relâchement de l'articulation est encore nettement limité en sanskrit.

Le dernier exemple cité, *leḍhi*, invite à parler d'un phénomène indo-iranien qui a paru si surprenant qu'on a mis longtemps à le définir avec précision et qu'on ne l'a pas encore expliqué. Après les cas d'assimilation progressive qui viennent d'être signalés, lui aussi devient clair. En indo-iranien quand une aspirée se trouve devant une non aspirée, elle perd son aspiration et la non aspirée s'aspire, en outre si l'aspirée était sonore et la non aspirée sourde, cette dernière devient sonore en même temps qu'elle s'aspire. Or en sanskrit, et le fait remonte certainement à l'indo-iranien, on ne peut prononcer une consonne aspirée que

devant une voyelle ou une sonante, pas devant une occlusive ou une sifflante. De là skr. *yudbhíḥ* «au moyen des combats» de **yudhbhis*. Que s'est-il passé dans le cas d'une forme originaire telle que **dṛbhtás* aboutissant à *dṛbdhás*? Y a-t-il eu métathèse de l'aspiration? Non, car le résultat eût été **dṛpthás*, conformément aux règles ordinaires de l'assimilation en indo-européen et en indo-iranien. Mais l'aspiration ne se métathésant pas aurait été obligée de disparaître, puisqu'elle ne peut pas se prononcer devant une consonne. Elle constitue un caractère spécifique essentiel du phonème qui la possède; c'est la crainte de la perdre qui donne à ce phonème une force particulière et le rend assimilant, malgré sa position faible en fin de syllabe. L'assimilation se fait au point de vue du mode d'articulation, c'est-à-dire de l'articulation aspirée et sonore. **Dṛbhtás* a donc dû devenir **dṛbhdhás*, d'où immédiatement *dṛbdhás*, skr. *dṛbdháḥ* «noué, lié», zd *dərəwδa-* «tresse».

L'action progessive d'une cérébrale sur une nasale peut se manifester à distance. Quand après une des cérébrales *ṛ*, *r*, *ṣ* vient une nasale (*n*) qui, sans être en contact immédiat avec ces phonèmes, n'en est séparée que par des éléments vocaliques ou par des éléments consonantiques tels que labiales, postpalatales, *y*, *v*, *h*, la nasale devient cérébrale (*ṇ*): *kṛpáṇa-* «affliction», *krámaṇa-* «pas», *kṣóbhaṇa-* «stimulant», qui tous trois contiennent le suffixe *-ana-*. C'est un phénomène de *dilation*.

On a éprouvé maintes fois le besoin d'avoir deux termes différents pour désigner l'assimilation au contact et l'assimilation à distance. Ceux qui ont été proposés paraissent peu satisfaisants. Quand **akba* devient **agba* on peut dire qu'il y a eu accommodation; mais si **agba* va jusqu'à **abba* le même terme ne convient plus, car les deux consonnes de **agba* étaient déjà parfaitement accommodées. C'est décidément le nom d'*assimilation* qui représente le mieux ces changements de phonèmes en contact et nous le leur garderons, que l'assimilation soit totale ou partielle. Quand les phonèmes sont distants l'un de l'autre, l'assimilation est un résultat bien plus qu'un acte; il s'agit essentiellement de l'anticipation ou du maintien d'un mouvement articulatoire ou d'un groupe de mouvements. C'est une position articulatoire qui fait tache d'huile et s'étend au delà de ses limites propres. Le mot *dilation* nous semble répondre assez bien à la nature du phénomène.

Dans le cas qui nous occupe, la position cérébrale de la langue a été maintenue jusqu'à l'émission de la nasale; c'est une position très spéciale, très caractéristique, et dans un parler où elle est favorite, comme en sanskrit ou en anglais, une fois que la

langue l'a prise elle ne la quitte que lorsqu'elle y est forcée. Une voyelle, une consonne labiale ou postpalatale, un *y*, un *v*, un *h*, qui viennent après, s'articulent sans faire perdre à la langue l'essentiel de cette position.

Mais la dilation est arrêtée si dans l'intervalle il y a une dentale : *bradhná-* « fauve » ou une prépalatale : *praçná-* « question », parce que la dentale ou la prépalatale ont obligé la langue à quitter sa position cérébrale, et que rien ne l'invite à reprendre cette position pour la nasale.

Elle n'a pas lieu non plus si la nasale précède immédiatement une occlusive dentale, parce que la loi d'assimilation d'une nasale à l'occlusive qui la suit est plus forte que notre loi de dilation : *granthí-* « nœud ».

Il est bon de noter que la cérébralisation à distance d'un *n*, si elle se produit sous l'influence d'une continue cérébrale *r̥*, *r*, *ṣ* qui précède, n'a pas lieu sous l'influence d'une occlusive cérébrale : *kaṭhina-* « raide », *maṇiná-* « perle ». La raison de cette différence, c'est que les continues fixent un instant la langue dans la position cérébrale, et que de ces continues on passe à l'articulation d'une voyelle et même d'une consonne qui ne demande pas un déplacement précis de la pointe de la langue, sans que rien détermine chez cette dernière la perte de cette position spécifique. Au contraire, d'une occlusive (et l'*n* est aussi une occlusive au point de vue buccal) on passe au phonème suivant par une explosion qui détache la pointe de la langue de sa position cérébrale et la laisse dans une position indifférente tant qu'elle n'est pas appelée à une position précise par les phonèmes suivants. Pour que la cérébralisation se transmît à un *n* après une occlusive cérébrale, il faudrait qu'après l'explosion de l'occlusive la pointe de la langue retournât à sa position cérébrale. Ce ne serait plus une dilation, mais une répercussion. Il n'y a pas sensiblement plus de raisons pour que **ṭana* devienne **ṭaṇa* que pour que **pàna* devienne **pama* ou pour que **kana* devienne **kaña*.

Le sanskrit connaît aussi la dilation régressive :

á-ṣāḍhaḥ « invincible » de **-saẓḍha-*.
ṣáṭ « six », de i.-e. **s(w)ecs*.
çúṣkaḥ « sec », cf. zd *huška-*.

Naturellement cette dilation peut être empêchée par les formes qui ne la comportent pas dans les mots qui font clairement partie d'un système. Ainsi l'on a *sāḍháḥ* « vaincu » sous l'influence de l'ensemble de la conjugaison du radical *sah-*; *aṣāḍhaḥ* en est isolé par son préfixe. Dans les mots du type *ṣáṭ* la dilation est antérieure à la chute de la chuintante finale; dans ceux du type *çúṣkaḥ* le changement du **ṣ* de dilation en *ç* est dû à une dissi-

milation ultérieure; pour le détail des faits, cf. A. Meillet, *I. F.*, XVIII, 417.

La dilation régressive apparaît aussi avec la spirante prépalatale *ç* :

çváçuraḥ «beau-père» de **svaç-*, zd *xvasurō*, lat. *socer*.
çmáçru- «moustache» de **smaç-*, v. irl. *smech* «menton».
çáçvant- «tous l'un après l'autre» de **saç-*.

Ces faits sanskrits sont intéressants parce qu'ils sont assez nombreux et assez variés pour faire comprendre l'essentiel du phénomène de la dilation. Elle ne peut avoir lieu qu'en vertu d'un certain relâchement de l'articulation, car si tous les phonèmes étaient articulés fermement, chacun garderait strictement pour lui ses caractères propres. Elle n'agit que sur des phonèmes qui ne font pas obstacle à la réalisation d'une tendance (ici la cérébralisation) ou qui ont d'avance une certaine affinité articulatoire avec le phonème dominant. Elle est arrêtée net, dans un sens ou dans l'autre, par l'intervention d'un phonème qui récuse la position organique susceptible d'être propagée.

La *dissimilation* est encore un phénomène qui suppose un certain relâchement de l'articulation. Il se produit quand deux phonèmes amèneraient à courte distance la répétition d'un même mouvement articulatoire. La dissimilation consiste à éviter cette répétition en supprimant ce mouvement dans le plus faible des deux phonèmes. Souvent elle n'apparaît que dans quelques mots, plus ou moins isolés, parce que les conditions nécessaires pour sa réalisation ne se sont pas présentées ailleurs, ou que là où elles se rencontraient des circonstances particulières l'ont empêchée de se produire.

Seule la dissimilation d'aspiration est largement répandue en vieil-indien. La règle peut en être formulée pratiquement de la manière suivante : lorsqu'il y a deux consonnes aspirées dans un mot simple, la première perd son aspiration sous l'action dissimilante de la seconde :

kumbháḥ «pot» de **khumbhas*, cf. zd *xumba-*.
bódhati «il s'éveille» de **bhaudhati*, cf. got. *ana-biuda* «je notifie», hom. πεύθομαι «j'entends dire», v. sl. *buditi* «éveiller».

Il est vraisemblable qu'en principe cette dissimilation était tantôt régressive tantôt progressive, le sens étant déterminé par la force et la résistance respective des deux consonnes en jeu. La position la plus faible est entre deux voyelles ; quand les deux consonnes ont même position, c'est la seconde qui est la plus

forte, parce que l'attention du sujet parlant a toujours une tendance à se porter en avant. Il semble qu'il reste quelques traces de dissimilation d'aspiration progressive en sanskrit, telles que :

dhrájati «il s'enfuit», gr. τρέχω «je cours» (fut. θρέξομαι).
bhujáti «il plie», gr. πλυχή «pli», got. *biugan* «plier».

(Cf. A. Meillet, *Bull. Soc. ling.*, X, XIV.) Dans ces deux exemples le résultat peut être dû au traitement après consonne, l'initiale étant appuyée; le premier peut aussi être né après voyelle, avec la coupe des syllabes entre le *dh* et l'*r*, c'est-à-dire avec *dh* implosif; enfin on ne doit pas oublier que dans *bhujáti* le *bh* fait position.

Quoi qu'il en soit, le traitement régressif s'est généralisé parce que dans la très grande majorité des cas la première des deux consonnes était soit psychiquement soit mécaniquement la plus faible; lorsqu'elle était initiale elle se trouvait souvent placée, soit dans la phrase soit en composition, après une voyelle.

Dans les cas de redoublement, c'est la consonne du redoublement qui est presque toujours la plus faible matériellement pour la même raison que la première des deux consonnes dans les mots ordinaires, et en outre elle l'est toujours psychiquement parce que la syllabe qui suit le redoublement appartient à la partie essentielle du mot, à celle qui se retrouve dans toutes les formes de même racine, même celles qui ne sont pas redoublées. On était d'ailleurs habitué en sanskrit à avoir une certaine différence entre le consonantisme du redoublement et celui de la racine. Des formes comme *cakára* «il a fait», *jagáma* «il est allé», rendaient tout naturels des produits de dissimilation tels que :

caskhāla «il a trébuché» à côté de *skhalate* «il trébuche».
jaghāna «il a frappé» à côté de *ghnánti* «ils frappent».
dádhāti «il place» à côté de *dhāsyati* «il placera».
pamphaṇat, forme intensive, à côté de *phaṇati* «il saute».

Quand le redoublement est dissyllabique la dissimilation n'a généralement pas lieu en védique :

ghanāghaná-, *ghanighnat-* à côté de *jaghāna* «il a frappé».
bháribhrati, 3e pers. plur. de l'intensif de *bhar-* «porter».

En sanskrit classique la dissimilation est toujours faite, comme dans les redoublements monosyllabiques :

barībharti, *dávidhvat-*, *pánīphaṇat-*.

On a cru devoir en conclure, à cause de la chronologie, que l'état védique était phonétique et l'état classique analogique; la

forme désaspirée se serait généralisée en classique sous l'influence des redoublements monosyllabiques qui auraient développé de plus en plus le sentiment qu'une consonne aspirée devait perdre son aspiration dans le redoublement. Cette opinion n'est pas vraisemblable. La séparation par une autre syllabe des deux syllabes à consonne aspirée ne constitue pas un obstacle à la dissimilation. Les mots à redoublement dissyllabique faisaient en védique l'impression de mots répétés, et n'étaient pas autre chose à l'origine; le fait que la finale du second terme était variable n'altérait pas ce sentiment, car la répétition comprenait la partie essentielle du mot, et l'on était habitué par tous les mots à flexion aux variations de la finale. Le sentiment de la répétition a pour effet de maintenir l'identité des phonèmes répétés et d'entraver toute action phonétique qui tendrait à les rendre différents; ainsi *saṃvatsare-saṃvatsare* « chaque année » et non **saṃvatsare-ṣaṃvatsare*. En classique le nombre des formes à redoublement dissyllabique diminue, et celles qui subsistent ne sont plus senties comme des mots à répétition, mais comme des mots à redoublement; elles tombent sous le coup des lois ordinaires. De même *kániṣkand-* de *skand-* « sauter » est une forme à répétition, *cániṣkadat-* une forme à redoublement.

Dans la répétition les deux termes sont dans une certaine mesure autonomes et indépendants; dans le redoublement le premier terme n'est qu'un accessoire du second et lui est subordonné.

C'est le même état psychique qui empêche la dissimilation d'agir dans les composés ou les dérivés tant que l'identité des deux termes est nettement reconnue :

pathi-bhiḥ « au moyen des chemins » garde son *th* sous l'influence des autres cas de la déclinaison où il n'y avait pas lieu à dissimilation; il garde son *bh* sous l'influence des mots, de beaucoup les plus nombreux, dans lesquels la désinence d'instrumental présentait seule une consonne aspirée.

abhí-bhūtiḥ « force supérieure », *garbha-dhiḥ* « nid, lieu où l'on dépose la progéniture », gardent chacun leurs deux aspirations sous l'influence des mots simples qui les composent et qui sont facilement reconnaissables. Une dissimilation obscurcirait l'un des termes du composé.

En dehors des occlusives aspirées la dissimilation n'a pas exercé fréquemment son action en vieil-indien. Sa rareté tient à ce que les conditions nécessaires pour sa réalisation ne se sont trouvées réunies que dans des mots plus ou moins isolés, et non dans des catégories de mots. En outre certains cas sont limités à

un seul dialecte et n'ont été répandus dans d'autres que par des emprunts de vocabulaire. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le détail de la question. En voici quelques exemples, pour mémoire :

véd. *álarti* « il se meut », de **ar-arti*, cf. gr. ὄρνυμι.
lex. *irvālu-* « courge », de et à côté de *irvāru-*;

dans ces deux cas la sonante implosive dissimile la sonante intervocalique, dont la position est moins forte.

skr. *ṣṛmala-* « nom d'un Asura », de et à côté de *ṣṛmara-*;

la sonante voyelle est plus forte qu'une sonante consonne intervocalique.

skr. *vádhraḥ* « courroie de cuir », de et à côté de *várdhraḥ*.
skr. *vṛkṣi-* = **vṛṣkṣi-*, cf. *vṛścáti* « il déchire »;

dans ces deux cas la première de deux sonantes ou spirantes séparées par une occlusive est dissimilée par la seconde.

Dans le redoublement des mots commençant par *s* + *occlusive*, l'*s* n'apparaît pas; c'est encore une dissimilation :

skr. *tiṣṭhati* « il se tient debout » = **sti-ṣṭhati*, cf. zd *hištaiti*, gr. ἵστημι, lat. *sistō*.

Dans les cas comme *anaḍúdbhyaḥ* (pour *-ḍuḍbh-*) dat. plur. de *anaḍváh-* « taureau », la position n'est pas ce qui a déterminé le sens de la dissimilation; l'ordre mécanique est renversé; le premier phonème a pris la prédominance parce qu'il est bien net et bien stable dans l'intérieur d'un thème, tandis que l'autre se trouve dans une partie sujette à être modifiée par la flexion.

Deux autres phénomènes dont les manifestations en vieil-indien n'appellent pas ici un examen détaillé sont la *superposition syllabique* et l'*hapaxépie*. Nous avons expliqué ailleurs (*La dissimilation*, p. 147 et suiv.) comment dans le premier cas, c'est-à-dire quand les deux syllabes sont en contact, elles se superposent dans notre esprit, si bien que la syllabe unique qui reste joue psychiquement le rôle des deux :

skr. *jahi* « abandonne » impér. = *jahīhi*, *jahihi*.
skr. *rujānās-* « au nez cassé » = **rujāna-nās-*.
skr. *madhyá* « au milieu » = **madhyayā*.

Ce phénomène est largement représenté en vieil-indien; l'autre est rare dans toutes les langues. Ce dernier porte sur une syllabe (ou un groupe de phonèmes analogue à une syllabe) qui devrait être émise deux fois à une courte distance; elle n'est prononcée

qu'une fois, d'où le nom d'hapaxépie que nous donnons à ce phénomène. Il y a lieu de distinguer ce cas du précédent, mais nous rejetons pour tous les deux la désignation de dissimilation syllabique, car supprimer une syllabe sur deux n'est en aucune façon les rendre dissemblables; nous n'acceptons pas davantage celle d'haplologie, parce qu'il ne s'agit pas de façons de parler simples ou familières, mais de faits du langage ordinaire.

Les deux phénomènes ressortissent en dernière analyse à la tendance au relâchement de l'articulation, et c'est à ce titre qu'ils devaient être signalés à cette place.

La *différenciation* a pour effet de rendre deux phonèmes en contact plus différents l'un de l'autre. Dans une certaine mesure elle les renforce et les fait plus résistants, mais elle n'est pas moins une conséquence du relâchement de l'articulation : elle s'exerce par réaction sur deux phonèmes qui risquent de s'assimiler et de se confondre.

C'est ainsi que le *š* indo-iranien placé immédiatement devant *r* ou *ṛ* devient *s* en sanskrit :

tisráḥ « trois » (fém.), instr. *tisṛ́bhiḥ*, gén. *tisṝṇām*, cf. zd *tišrō*.
usráḥ (gén.) « de l'aurore ».
támisrā « ténèbres ».
sísrate « ils coulent ».

Ce phénomène est dû uniquement à la peur inconsciente de l'assimilation en **ṣṣ*. Il n'a pas lieu en iranien où le *š* et l'*r* n'étaient vraisemblablement pas cérébraux. Il n'a pas lieu quand les deux phonèmes sont en ordre inverse :

dhárṣati « il ose », zd *daršiš* « violent »

(rien n'autorise à supposer que l'*r* ait été décérébralisé par le *ṣ*; il en serait résulté un phonème inconnu à une langue dont l'*r* avait pour caractéristique essentielle d'être cérébral, et qui aurait choqué dans l'ensemble du système); c'est que dans ce cas la chance d'assimilation était beaucoup moindre et la prononciation des deux phonèmes beaucoup plus distincte. Le phénomène n'a pas lieu devant une occlusive :

júṣṭaḥ « aimé », v. pers. *daušta* « ami »;

c'est que dans ces conditions l'assimilation ne portait que sur la qualité cérébrale et les deux phonèmes restaient très nettement distincts. Enfin il peut être empêché par l'analogie :

ajuṣran, 3e plur., de *juṣ-* « aimer »,

sous l'influence des autres formes de la conjugaison. C'est le pendant de *sísarti*, au lieu de **siṣarti*, sous l'influence de *sarati* «il coule» et aussi de *sísrate* «ils coulent».

Dans tous ces phénomènes où nous avons reconnu le relâchement de l'articulation, l'altération d'un phonème est déterminée par l'influence d'un autre qui est plus fort. Mais le relâchement de l'articulation s'attaque aussi à des phonèmes qui ne sont dominés par aucun autre et ne doivent leur faiblesse qu'à leur nature ou à leur position.

Les occlusives aspirées ont par nature une occlusion plus faible que les occlusives non aspirées, et celle des sonores est encore plus faible que celle des sourdes. Par là les occlusives sonores aspirées sont exposées plus que toutes autres aux atteintes du relâchement d'articulation, qui tend à leur faire perdre complètement leur occlusion. Le **jh*, dont le premier élément n'est qu'une mi-occlusive, est naturellement frappé le premier : dès la période préhistorique il se réduit à *h* dans tout le domaine indien et en toute position :

skr. *hánti* «il frappe, il tue», zd *jainti*, cf. skr. *ghnánti*.
skr. *árhati* «il mérite», zd *arəjaṭ*, cf. skr. *argháḥ* «récompense».

Pour que les occlusives proprement dites, *bh*, *dh*, *gh*, perdent ainsi leur occlusion, il faut qu'elles soient en outre intervocaliques, c'est-à-dire dans la position la plus faible. Le phénomène apparaît dès les plus anciens textes, mais il est restreint à certains dialectes. Il semble avoir été régulier dans le parler du Nord-Ouest de l'Inde qui a servi pour la rédaction du *Ṛgveda*, mais il ne se présente que sporadiquement dans nos textes (cf. A. Meillet, *I. F.*, XXXI, p. 120 et suiv.). Si l'on considère qu'il apparaît surtout dans les désinences grammaticales et les adverbes, qui sont plus que tous les autres éléments le bien propre et caractéristique de la langue, on est amené à penser qu'ailleurs les occlusives sonores aspirées ont été réintroduites dans nos hymnes sous l'influence des dialectes dans lesquels le changement phonétique n'était pas accompli ; c'est aussi là que les cas qui peuvent s'expliquer par analogie auraient trouvé leur principal appui. Cette explication ferait comprendre du même coup pourquoi on ne rencontre pas d'exemple dans le *Ṛgveda* de la réduction de *gh* à *h* : ce phonème n'apparaît dans aucun élément grammatical.

Les occlusives cérébrales ont difficilement une occlusion bien ferme, à cause de la position relevée qu'elles exigent de la pointe de la langue. Sonores et intervocaliques, elles sont particulièrement débiles, et cèdent dans le védique du Nord-Ouest à la ten-

dance au relâchement de l'articulation : *ḍ* et *ḍh* passent à *ḷ* et *ḷh*, l'occlusion totale étant remplacée par un contact partiel (cf. A. Meillet, *ibid.*).

Parmi les voyelles, sont seules vraiment fermes celles qui ont une articulation simple et une. Les diphtongues comportent une variation du timbre et un déplacement des organes qui les rendent instables. Aussi les diphtongues *ăi*, *ău* se sont-elles monophtonguées en *ē*, *ō* dès la période la plus ancienne du vieil-indien. Quant aux diphtongues à premier élément long, *āi*, *āu*, elles ont de très bonne heure abrégé leur premier élément. Cette longueur de l'*ā* était une cause de faiblesse parce qu'elle faisait dépasser à ces diphtongues la durée moyenne des syllabes. Mais c'était une cause de fermeté pour le timbre, qui était plus nettement tranché entre l'élément initial et l'élément final de la diphtongue : c'est ce qui a retardé la monophtongaison.

L'*ṛ* est une voyelle à intermittences linguales; ce caractère spécifique la rend particulièrement vulnérable. Dès le védique, nous la trouvons attaquée, mais seulement en *fin de mot*, comme dans *pituḥ*, *viduḥ* (cf. A. Meillet, *Mélanges S. Lévi*, p. 20 et suiv.). Elle a perdu son caractère propre et est devenue une voyelle ordinaire.

La fin de mot est en effet une position faible dans les langues indo-européennes et dès l'indo-européen (cf. R. Gauthiot, *La fin de mot en indo-européen*). Les effets du relâchement de l'articulation en fin de mot, déjà signalés en indo-iranien (p. 253), s'accusent en sanskrit. Nettement les occlusives finales sont réduites à leur implosion. Nettement les occlusives sonores sont assourdies à la pause :

dvipát ntr. « à deux pieds », de **dvipád*.

Les aspirées perdent leur aspiration à la pause :

suṣṭúp « qui murmure agréablement », nom. acc. sing. ntr., de **suṣṭubh*.

Les finales *-as*, *-ās*, *-ar* deviennent à la pause *-aḥ*, *-āḥ*, c'est-à-dire que l's, *r* perd sa tension et devient *h* sourd :

áçvaḥ « cheval », de *-as*.
antáḥ « à l'intérieur », cf. lat. *inter*.

En fin de mot les groupes de consonnes se sont réduits d'une manière générale à la première consonne du groupe :

âḍ « il était », de **āst*.
ájaiṣ « il vainquit », de **ajāiṣṭ*.
âp « eau », de **āps*, zd *āfš*.
vâk « parole », de **vākṣ*, zd *vāxš*.
bṛ̀hán « haut », de **bṛhants*, zd *bərəząs*.

IV

MOYEN-INDIEN.

Le moyen-indien qui nous est parvenu n'est pas la suite directe du vieil-indien que nous connaissons. Le védique, langue religieuse, et le sanskrit, langue littéraire, sont en partie traditionnels, en partie artificiels et normalisés; ils ne représentent exactement le parler réel et vivant d'aucune époque ni d'aucune région. Le pâli et les prâkrits continuent des idiomes du vieil-indien frères du védique et du sanskrit, pour lesquels nous n'avons pas de documents précis; mais ces idiomes différaient assez peu du védique et du sanskrit pour que les formes pâlies et prâkrites puissent presque toujours être comparées à des formes védiques ou sanskrites.

Les deux tendances auxquelles doit être rapporté l'essentiel de l'évolution phonétique du vieil-indien continuent à agir en moyen-indien, mais en y jouant des rôles dont l'importance est fort inégale. La cérébralisation avait étendu ses conquêtes dès le vieil-indien à peu près à tout ce qui était susceptible de subir sa domination; elle n'en fait d'autres en moyen-indien que parce qu'elles lui sont offertes par un nouvel état de choses, et elle ressemble à un feu qui est sur le point de s'éteindre faute d'aliments à dévorer. Le relâchement de l'articulation est plus actif que jamais; partout il développe, il achève les changements commencés en vieil-indien, il altère le vocalisme, il écrase, il bouleverse le consonantisme et le rend méconnaissable.

Dans la plupart des prâkrits, surtout en ardhamāgadhī, le nombre des dentales cérébralisées est plus considérable qu'en sanskrit. Celles qu'ils présentent en plus sont dues essentiellement à un *r* (ou *ṛ*) que l'évolution phonétique a fait disparaître en tant que *r* et dont la cérébralisation reste la seule trace :

paḍimā = *pratimā*.
pahuḍi- = *prabhṛti-*.

kaḍa- = *kṛta-*.
gaḍhiya- = *grathita-*.

A l'initiale aussi des dentales sont devenues cérébrales en prâkrit. C'est qu'une dentale initiale devenait cérébrale sous l'influence d'un mot précédent ou d'un préfixe contenant un *r*, et qu'il y a eu généralisation. Mais cette généralisation en faveur de la cérébrale est significative de la tendance.

Dans certains prâkrits *n* est devenu *ṇ* partout, à l'initiale comme à l'intérieur. C'est aussi le résultat d'une généralisation.

Mais la cérébralisation n'a pas lieu quand il intervient une dissimilation sous l'influence d'une autre cérébrale :

païṇṇa = *pratïjñā*.
païṭṭhā = *pratiṣṭhā*.

Le pâli d'une manière générale a hérité et gardé les mêmes cérébrales que l'on rencontre en sanskrit, mais il n'en crée pas de nouvelles. Chez lui la tendance à la cérébralisation est amortie :

skr. *kṛtáḥ* y est *kato*, non **kaṭo*.
skr. *çatruḥ* y est *satthu*.

Pendant que la cérébralisation, en dehors de quelques offensives assez molles, tend surtout à rester sur ses positions, le relâchement de l'articulation devient général en moyen-indien et se déchaîne de toutes parts. Les phonèmes qui par leur nature ou leur position sont tendus, pleins, complets, c'est-à-dire les voyelles proprement dites et la plupart des consonnes isolées, échappent d'ordinaire à ses atteintes; mais tous ceux qui soit par nature soit par position présentent quelque élément de faiblesse sont attaqués et soumis. Au surplus le pâli est sensiblement plus conservateur que les prâkrits.

Ainsi les cinq voyelles *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, brèves ou longues, restent d'ordinaire intactes :

pâ. *aññā-* « autre » = *anya-*.
pâ. *dātā* « donateur » = *dātā*.
pâ. *jivhā* « langue » = *jihvā*.
pâ. *dīgha-* « long » = *dīrgha-*.
pâ. *upa* « sous » = *upa*.
pâ. *pūjā* « hommage respectueux » = *pūjā*.
pâ. *deva-* « dieu » = *deva-*.
pâ. *roga-* « maladie » = *roga-*.

Mais la sonante voyelle *ṛ*, qui n'avait été atteinte en vieil-indien que dans la position la plus faible, à savoir en fin de mot

(cf. p. 266), cesse d'être un phonème du moyen-indien et devient en toute position une voyelle sans vibrement lingual, *a*, *i*, *u* :

pâ. *kiccha-* « pénible » = *kṛcchra-*.
pâ. *accha-* « ours » = *ṛkṣa-*.
pâ. *pucchati* « il interroge » = *pṛcchati*.

Les diphtongues *ai*, *au* qui restaient en vieil-indien, provenant de *āi*, *āu* (cf. p. 266), se monophtonguent en moyen-indien comme l'avaient fait en vieil-indien les anciennes diphtongues *ăi*, *ău* :

pâ. *bhesajja-* « médecine » = *bhaiṣajya-*.
pâ. *opamma-* « comparaison » = *aupamya-*.

Voyelle longue s'abrège devant double consonne :

pr. *raṭṭhika-* = *rāṣṭrika-*.
pr. *mĕttī* = *maitrī*.
pr. *sŏmma-* = *saumya-*.

C'est que le relâchement de l'articulation limite la durée maxima des syllabes et interdit les syllabes ultralongues. Voyelle longue d'une part et voyelle brève + consonne d'autre part deviennent des quantités équivalentes, si bien que les deux états peuvent se rencontrer pour le même mot :

pr. *sōma-* à côté de *sŏmma-*,

que, de même que voyelle longue s'abrège devant deux consonnes originaires, voyelle longue peut s'abréger aussi par le doublement d'une consonne primitivement simple :

pâ. *pañcănnaṃ* = *pañcānām*,

et que inversement voyelle brève peut s'allonger par la simplification d'un groupe de consonnes, surtout quand la première était une liquide ou une spirante :

pr. *nāsasi* = *naçyasi* (à côté de *năssāmi*).
pr. *sāsū* = *çvaçrū-*.
pr. *dūhava-* = *durbhaga-*.
pr. *vāgala-* et *vakkala-* = *valkala-*.

Cette loi d'équilibre réglemente la durée des syllabes et en limite le maximum, mais elle ne touche en rien à leur hauteur ni à leur intensité. La tendance au relâchement de l'articulation n'atteint que les éléments qui en quelque manière prêtent le flanc ; ceux qu'elle n'atteint pas en paraissent plus forts par contraste, et ils peuvent le devenir réellement par compensation. Lorsqu'on approfondit une vallée, les collines qui la bordent semblent plus

hautes, et si l'on porte à leur sommet les déblais du creusement elles sont véritablement exhaussées. Dans nombre de prâkrits et peut-être aussi en pâli certaines syllabes deviennent dominantes et d'autres sont affaiblies. Celles qui sont consolidées ou renforcées n'occupent pas une place fixe dans le mot. Sans entrer dans le détail on peut rappeler les faits suivants.

Abrègement d'une voyelle longue :

pr. *kulala-* = skr. *kúlāla-*.
pr. *kumarī* = skr. *kumārí*.

Redoublement d'une consonne intervocalique (y compris les semi-voyelles et les nasales) :

pr. *ukkhā* = *ukhá*.
pr. *ujju-* = *ṛjú-*.
pr. *jitta-* = *jitá-*.
pr. *ĕvaṃ* = *evám*.
pr. *tella-* = *tailá-*.
pr. *ṇimma-* = *niyamá-*.

Fermeture de *a* en *i* :

pr. *uttima-* = skr. *uttamá-*.
pr. pâ. *majjhima-* = skr. *madhyamá-*.

Chute totale de certaines voyelles :

pr. *subbhi-* = *surabhí-*.
pâ. *gopeti* = *gopayati*.
pâ. *otarati* = *avatarati*.

Ces changements concernant le vocalisme sont en somme de peu d'importance et n'altèrent pas sensiblement l'aspect de la langue; mais ceux que subit le consonantisme en font quelque chose de tout nouveau, surtout en prâkrit. Nombre d'articulations sont simplifiées, certaines qui étaient primitivement distinctes sont confondues, d'autres sont supprimées.

Le pâli laisse d'ordinaire intactes les occlusives simples et complètes, c'est-à-dire celles qui sont douées de leur implosion et de leur explosion, qu'elles soient initiales de mot ou intervocaliques :

pâ. *kata-* « fait » = *kṛta-*.
pâ. *miga-* « antilope » = *mṛga-*.
pâ. *dadāti* « il donne » = *dadāti*.
pâ. *puppha-* « fleur » = *puṣpa-*.

Mais les occlusives aspirées sonores placées entre voyelles sont généralement devenues une simple aspiration sonore, *h*; l'occlusion était faible à cause de l'aspiration, et la position entre voyelles est une position faible; l'occlusion a donc disparu sans laisser de trace, parce que la langue ne possédait pas de spirantes sonores aspirées (cf. le traitement du *Ṛgveda*, p. 265) :

pâ. *pahūta-* « nombreux » = *prabhūta-*.
pâ. *sāhu-* « bon » = *sādhu-*.
pâ. *lahu-* « léger » = *laghu-*.

Même évolution, suivie d'une interversion, en fin de syllabe devant consonne; c'est une autre position faible :

pâ. *tuyhaṁ* « à toi » = skr. *tubhyaṃ*.
pâ. *muyhati* « il est embarrassé », cf. skr. *mogha-*.
pâ. *-vhe*, désin. 2e plur. moy. = skr. *-dhve*.

Les deux sifflantes *ç* et *ṣ* du sanskrit perdent leur articulation spécifique et se confondent avec la sifflante dentale *s* :

dasa « dix » = *daça*.
purusa- « mâle » = *puruṣa-*.

La plupart des prâkrits sont au même point que le pâli pour la confusion des sifflantes, mais certains en distinguent encore deux espèces, d'autres les ont unifiées autrement. Le plus oriental, la ḍhakkī, confond *ṣ* avec *s*, mais garde *ç* :

pulisa- = *puruṣa-*.
samavisamaṃ = *samaviṣamam*.
daçasuvaṇṇa- = *daçasuvarṇa-*.

La māgadhī, qui est aussi un dialecte oriental, les a confondues en *ç* :

keçeçu = *keçeṣu*.
çilaçi = *çirasi*.

La différence la plus marquée entre les prâkrits et le pâli concerne le traitement des intervocaliques. La pâli respecte d'ordinaire les occlusives intervocaliques parce qu'elles ont une implosion et une explosion complètes, le prâkrit les attaque parce qu'elles sont en position faible. Le prâkrit rend sonores les occlusives intervocaliques, y compris les aspirées, ne prenant pas la peine d'interrompre les vibrations glottales entre les deux voyelles. Cette sonorisation était acquise en māgadhī au temps d'Açoka, et en çaurasenī à peu près à la même époque; vers le 1er siècle ap. J.-C. le prâkrit n'avait plus entre voyelles que

des sonores, représentant à la fois les anciennes sourdes et les anciennes sonores intervocaliques (géminées mises à part).

Il en résulte d'abord que toutes les aspirées entre voyelles ou entre voyelle et sonante se réduisent à *h* :

pr. *muha-* = *mukha-*.
pr. *meha-* = *megha-*.
pr. *aha* = *atha*.
pr. *ahara-* = *adhara-*.
pr. *sahara-* = *çaphara-*.
pr. *sahā* = *sabhā*.

En même temps les occlusives sonores deviennent des spirantes; *d*, *g* et la mi-occlusive *j* deviennent une sorte de *y*, qui n'est plus écrit que chez les jainas, et qui ailleurs finit par disparaître en affectant ou non le timbre des voyelles voisines; *b* devient *v* :

pr. *uaa-* = *udaka-*.
pr. *turaa-* = *turaga-*.
pr. *vīi-* = *vīci-*.
pr. *gaa-* = *gaja-*.
pr. *rasāala-* = *rasātala-*.
pr. *āava-* = *ātapa-* ;

y intervocalique est aussi expulsé généralement :

pr. *chāā* = *chāyā*.
pr. *pia-* = *priya-* ;

quant au *v* intervocalique représentant *p*, *b* ou *v*, il lui arrive aussi de tomber, mais ce n'est guère que dans des conditions spéciales :

pr. *riu-* = *ripu-*.
pr. *alāu-* = *alabu-*.
pr. *jīa-* = *jīva-*.

Les cérébrales intervocaliques ont un traitement à part : *ṭ* > *ḍ*, *ṭh* > *ḍh*; ainsi en māhārāṣṭrī :

kaḍaa- = *kaṭaka-*.
kaḍhiṇa = *kaṭhina-*.

Mais ce sont là vraisemblablement de fausses graphies. Il est probable que les cérébrales intervocaliques étaient devenues en réalité *ḷ* et *ḷh* (cf. le traitement du vieil-indien du Nord-Ouest,

p. 266). En fait on trouve souvent *l*, même en pâli, surtout pour *ḍ* et aussi pour *ṇ* :

pr. *kīḷaï* = *krīḍati*.
pr. *phaḷiha-* = *sphaṭika-*.
pr. *veḷu-* = *veṇu-*.

Pour le traitement des groupes de consonnes le pâli et le prâkrit vont de pair, bien qu'il y ait lieu de tenir compte de différences dialectales. Le moyen-indien attaque les groupes de consonnes parce que les consonnes en contact avec d'autres sont plus ou moins incomplètes; il leur manque tout ou partie de leur explosion ou de leur implosion. En outre soit par nature soit par position elles sont de force inégale : l'une devient dominante et l'autre sujette.

Les phénomènes d'assimilation sont si richement représentés en moyen-indien qu'ils permettent d'entrevoir les lois générales de l'assimilation.

Quand deux consonnes différentes, mais de même nature, se suivent immédiatement, la première s'assimile à la deuxième, qui est la plus forte des deux par sa position :

pâ. *vutta-* = *ukta-*.
pr. *rittha-* = *riktha-*.
pâ. *sadda-* = *çabda-*.
pâ. *abbhuta-* = *adbhuta-*.
pr. *Vappaïrāa-* = *Vākpatirāja-*.
pr. *duddha-* = *dugdha-*.
pr. *chakka-* = *ṣaṭka-*.
pr. *uppala-* = *utpala-*.
pâ. *ninna-* = *nimna-*.
pâ. *jamma* = *janma*.

Dans ce cas les deux consonnes ont même force par nature, mais la seconde est appuyée par la première, et cette dernière est essentiellement implosive, son explosion n'étant qu'ébauchée; c'est là sa faiblesse.

Quand les deux consonnes sont de nature différente, l'assimilation est commandée d'ordinaire par celle qui est la plus forte par nature, c'est-à-dire celle qui est le plus fermée ou le plus tendue; elle est donc dans ce cas tantôt progressive tantôt régressive :

pr. *pārakka-* = *pārakya-*, *veragga-* = *vairāgya-*, *muccai* = *mucyate*, *jujjai* = *yujyate*, *ṇaṭṭaa-* = *nāṭyaka-*, *kuḍḍa-* = *kuḍya-*, *aḍḍha* = *āḍhya*, *kuppaï* = *kupyati*, *ibbha-* = *ibhya-*, *aggi-* =

agni-, *pattī* = *patnī*, *pappoi* = *prāpnoti*, *jugga-* = *yugma-*, *akka-* = *arka-*, *cakka-* = *cakra-*, *duggama-* = *durgama-*, *naggoha-* = *nyagrodha-*, *agghāi* = *āghrāti*, *digghiā* = *dīrghikā*, *accā* = *arcā*, *mucchā* = *mūrchā*, *samucchida-* = *samucchrita-*, *gajjja-* = *garjita-*, *vajja-* = *vajra-*, *kuppāsa-* = *kurpāsa-*, *appia-* = *apriya-*, *kabbaḍa-* = *karbaṭa-*, *abbamhaṇṇa-* = *abrāhmaṇya-*, *ummi-* = *ūrmi-*, *Dhummakkha-* = *Dhūmrākṣa-*, *āvatta-* = *āvarta-*, *citta-* = *citra-*, *daddura-* = *dardura-*, *bhadda-* = *bhadra-*, *ukkā* = *ulkā*, *vikkava-* = *viklaba-*, *phaggu-* = *phalgu-*, *appa-* = *alpa-*, *pagabbhaï* = *pragalbhate*, *pakka-* = *pakva-*, *pajjalai* = *prajvalati*, *cattāri* = *catvāri*, *saddala-* = *çādvala-*, *antakkaraṇa-* = *antaḥkaraṇa-*, *dukkha-* = *duḥkha-*, *antappāa-* = *antaḥpāta-*;

pâ. *atta* = *asta*, *ikka-* = *ṛkṣa-*.

Même dans ces conditions c'est parfois, c'est-à-dire dans certains cas et dans certains dialectes, la deuxième qui l'emporte, grâce à la force que lui donne sa position :

pr. *khujja-* = *kubja-* (māhārāṣṭrī, ardhamāgadhī, çaurasenī), *sajja-* = *ṣaḍja-* (ardhamāgadhī), *chavvīsaṃ* = *ṣaḍviṃçati* (ardhamāgadhī) [le *b* est une pure occlusive et le *j* n'est qu'une mi-occlusive, mais l'occlusion du *ḍ* est très faible et le *v* avait sans doute l'appui de la lèvre inférieure contre les dents].

Quant les deux consonnes sont des continues la question est plus délicate et se complique incontestablement, mais ne change pas au fond :

pr. *puṇṇa-* = *puṇya-*, *anna-* = *anya-*, *uttamma-* = *uttāmya-*, *kaṇṇa-* = *karṇa-*, *kammasa-* = *kalmaṣa-*, *mĕccha-* = *mleccha-*, *kiṇṇa-* = *kiṇva-*, *aṇṇesaṇa-* = *anveṣaṇa-* (les nasales l'emportent d'ordinaire sur *y*, *r*, *l*, *v* parce qu'elles ont une occlusion buccale);

pr. *tassiṃ* = *tasmin* (çaurasenī, etc.), *tammi* = *tasmin* (māhārāṣṭrī, etc.) [l'*m* a une occlusion buccale, mais l'*s* est plus tendu que l'*m*];

pâ. *vassa-* = *varṣa-*, *assu-* = *açru-*, *tassa* = *tasya*, *assa-* = *açva-*, pr. *nissaha-*, *ṇisaha-* = *niḥsaha-* (l'*s* est plus tendu que l'*r*, le *y*, le *v*, l'*ḥ*);

pr. *kalla-* = *kalya-*, *dullaha-* = *durlabha-*, *pallala-* = *palvala-* (l'*l* l'emporte d'habitude sur un *y*, un *r*, un *v*, sans doute à cause de l'appui de la pointe ou du dos de la langue);

pr. *puvva-* = *pūrva-*, *parivvājaa-* = *parivrājaka-*, *kavva-* = *kāvya-* (le *v* était probablement déjà labio-dental).

Avec d'autres consonnes, ou avec les mêmes consonnes mais dans d'autres dialectes, l'assimilation est réciproque, c'est-à-dire que le groupe résultant, au lieu de reproduire deux fois l'une des consonnes primitives, est constitué par deux consonnes qui ne sont ni l'une ni l'autre des deux primitives, mais doivent quelque chose à toutes deux, soit comme mode soit comme point d'articulation; c'est une combinaison des deux consonnes primitives. Les faits sont généralement assez clairs pour qu'il ne soit pas utile de les expliquer :

pr. *ruppa-* = *rukma-*, *appa-* = *ātman*, *aṭṭa-* = *ārta-*, *gaḍḍaha-* = *gardabha-*, *khuḍḍa-* = *kṣudra-*, *accanta-* = *atyanta-*, *paccha-* = *pathya-*, *ajja-* = *adya-*, *majjha-* = *madhya-*, *pahuppaï* = **prabhutvati*, *be* = *dve*, *ubbha-* = *ūrdhva-*, *acchi-* = *akṣi-*, *vaccha-* = *vatsa-*, *accharā* = *apsarā*.

Certains groupes donnent des produits particulièrement variés selon les dialectes. Tels sont, par exemple, les groupes *ny*, *ṇy* et *jñ* :

aṇṇa- (māhārāṣṭrī, etc.), *anna-* (ardhamāgadhī, etc.), *añña-* (paiçācī, pâli, etc.) = *anya-*;
puṇṇa-, *punna-*, *puñña-* = *puṇya-*;
yaññā- (pâli, māgadhī), *jaṇṇa-*, *janna-* (māhārāṣṭrī, ardhamāgadhī) = *yajña-*;
sujja- = *sujña-* (dans les composés).

Quand l'une des deux consonnes est la spirante *s*. généralement elle se dédouble. Toute continue est susceptible de se dissocier à l'occasion en deux éléments, qui tendent à devenir l'un une occlusive et l'autre une spirante amorphe. Seulement, au début de la transformation, ces deux éléments ne sont pas consécutifs, ils sont superposés; il en résulte que dans la suite de l'évolution l'un des deux éléments disparaît très souvent, inemployé; il s'amuit.

En pâli dans une zone linguistique où le souffle amorphe s'amuit, on a *ikka-* = *ṛkṣa-* par assimilation pure et simple, ou bien on a *culla-* = *kṣulla-* par combinaison de l'occlusive *k* avec l'élément subsistant de la spirante.

Dans une zone où aucun des éléments ne disparaît, on a les mêmes produits suivis d'un souffle sourd, *h*, représentant l'élément spirant amorphe, qui, n'ayant pas pu rester superposé à l'autre élément, est obligé de le suivre pour subsister. Avec assimilation simple :

pâ. *akkhi-* = *akṣi-*, *nikkha-* = *niṣka-*, *tharu-* = *tsaru-*, *atthi* = *asti*, *pupphaṁ* = *puspam*;

avec combinaison :

pâ. *acchera-* = *āçcarya-*. *acchi-* = *akṣi-*, *vacchaka-* = *vatsaka-*, *accharā* = *apsarā*.

Dans les prâkrits le traitement *kkh* de *kṣ* est particulièrement propre aux dialectes orientaux, et le traitement *cch* aux dialectes occidentaux.

L'assimilation de l'*r* avec une consonne qui le précède n'est pas sans analogie avec celle de l'*s*. Dans beaucoup de langues il se réduit après consonne, quel que soit son point d'articulation, à un seul vibrement. Si le rapprochement de la langue nécessaire pour ce vibrement arrive jusqu'au contact, il y a occlusion; c'est le cas ordinaire en pâli :

rattī « nuit » = *rātri*. *sappaññā-* « sage » = *saprajña-*.

Si le rapprochement de la langue n'est pas suffisant pour permettre au vibrement d'avoir lieu, il ne se produit qu'un souffle qui tend en général à s'amuir; quelquefois les deux éléments de l'*r* subsistent dissociés, le premier s'assimilant à la consonne précédente qui se redouble, et le second venant après comme aspiration :

pâ. *chuddha-* « petit » = *kṣudra-*, *khiḍḍā* « jeu » = *krīḍā*, *satthu-* « ennemi » = *çatru-*.

Dans tous ceux de ces produits où il apparaît un *h*, il se place toujours à la fin du groupe, de la même manière et pour les mêmes raisons qu'en sanskrit (cf. p. 257); un mot comme *asti*, par exemple, devient *atthi* par l'intermédiaire d'une phase dépourvue de durée **athti*.

Devant une nasale une sifflante devient *h* en pâli et en prâkrit, par relâchement de l'articulation; puis cet *h* passe par interversion après la nasale, qui devient une nasale aspirée ne faisant pas position :

pâ. *amhi* « je suis » = *asmi*, *nhānaṃ* « bain » = *snānam*, *paṁha-* « question » = *praçna-*, *uṇha-* « chaud » = *uṣṇa-*.

Le pâli et les prâkrits présentent encore, tant dans le domaine de l'assimilation que dans celui de la métathèse ou de l'interversion, quantité d'autres menues particularités dialectales, qu'il n'est pas utile de rappeler dans une étude aussi générale; mais il faut dire quelques mots des finales.

Le pàli et le prâkrit ont laissé tomber d'une manière générale toutes les consonnes à la finale, excepté les nasales :

pà. *assā* = skr. *aśvāt* « par le cheval », *cha* « six » = skr. *ṣaṭ*. *samma* « complètement » = skr. *samyak*, *pita* « père » = skr. vocat. *pitar*. *purisā* « homme » = skr. *puruṣaḥ*, *aggi* « feu » = skr. *agniḥ*.

La finale indo-iranienne *-as* est *-o* en pàli, c'est-à-dire qu'elle a pris partout la forme qui en sanskrit n'est régulière que devant sonore; c'est une généralisation. Il en est de même dans la plupart des prâkrits, sauf dans la māgadhī, qui dans des cas déterminés représente cette finale *-as* par *-e*. Ces finales sont-elles phonétiques ou artificielles et littéraires? La seule chose qui importe ici, c'est que ces traitements ne laissent pas subsister de consonne finale :

mano « esprit » = skr. *manaḥ*.

Les nasales finales peuvent disparaître complètement :

pr. *kuppĕjja* = *kupyeyam*, *kammi* = *kasmin*,

ou subsister devant voyelle comme phonèmes de liaison; mais le plus souvent elles se sont fondues en fin de mot dans la voyelle qui les précédait et qu'elles ont nasalisée :

pr. *tassiṃ* = *tasmin*, *ahaṃ* = *aham*.

Ce dernier traitement est tout à fait comparable à celui de *-as* devenant *-o*; la consonne a disparu en tant qu'élément consonantique final et s'est combinée avec l'élément vocalique qui la précédait.

En sanskrit une seule consonne était tolérée à la finale et cette consonne n'était qu'implosive. Or une implosive finale dont l'articulation se relâche, cesse d'exister : c'est la phase du moyen-indien.

V

NÉO-INDIEN.

Le néo-indien, malgré le nombre et la diversité de ses dialectes, ne nous retiendra pas longtemps. Nous nous proposons uniquement, en effet, de rechercher ce qu'y sont devenues les deux tendances signalées dans les périodes antérieures.

Le champ d'action de la tendance à la cérébralisation était à peu près épuisé dès le moyen-indien. Une dentale précédée d'un *r*,

immédiatement ou médiatement, est devenue cérébrale dans plusieurs dialectes, surtout dans l'ardhamāgadhī; le groupe *dentale* + *r* est aussi devenu une cérébrale dans quelques régions, mais peu nombreuses, particulièrement en sindhi. Qu'est-ce que le néo-indien peut encore trouver à cérébraliser? Rien, semble-t-il. Pourtant la tendance n'a pas disparu, et c'est l'autre tendance, le relâchement de l'articulation, qui lui fournit une matière nouvelle.

L'opposition qui s'était si nettement marquée en prâkrit entre les consonnes initiales et les intervocaliques s'est suivant les cas maintenue ou accentuée en néo-indien. Le prâkrit avait d'une manière générale gardé intactes les consonnes initiales, transformé en géminées les groupes intérieurs, et éliminé les consonnes simples intervocaliques, sauf les liquides, nasales et sifflantes. Dans le parler marathe, que l'on peut prendre comme type et terme de comparaison des dialectes modernes (cf. J. Bloch, *La formation de la langue marathe*) comme la māhārāṣṭrī est le type du prâkrit classique, la réduction des phonèmes intervocaliques va plus loin : les consonnes géminées du prâkrit sont réduites à des consonnes simples; l'*s* et le *v* du prâkrit ne semblent avoir été atteints en aucune position, mais l'*l* et l'*n* intervocaliques sont devenus cérébraux par opposition avec l'*l* et l'*n* initiaux, qui sont restés dentaux. C'est là que la tendance à la cérébralisation a trouvé le moyen de se manifester. Le besoin du parallélisme appelait entre voyelles des *l* et des *n* moins forts qu'à l'initiale; en les cérébralisant on leur a donné une articulation moins forte et un appui plus faible. L'*m* intervocalique est devenu un *v* nasal, *m̃v*, phénomène déjà accompli dans une partie des prâkrits. Quant aux occlusives cérébrales intervocaliques *ḍ* et *ḍh* (les *ṭ* avaient été sonorisés dès la période ancienne du prâkrit), on sait que le prâkrit les avait conservées sous une forme affaiblie voisine de *ḷ*, *ḷh* (cf. p. 272). Le marathe présente un état analogue : *ḍ* et *ḍh* y ont une articulation antérieure quand ils sont initiaux ou en groupe, et postérieure, c'est-à-dire plus faible, quand ils sont intervocaliques.

En moyen-indien les consonnes finales sont tombées, en sorte que les mots se terminent en règle générale par une voyelle. Cette voyelle est alors à découvert, et c'est sur elle que s'exerce en néo-indien l'action du relâchement de l'articulation en fin de mot. Elle tombe dans les polysyllabes quand elle est précédée d'une consonne; et lorsqu'elle suit une voyelle elle se contracte avec cette voyelle. Les mots marathes se terminent donc par une consonne, sauf lorsqu'il y a eu contraction et dans quelques archaïsmes ou innovations analogiques. Les voyelles finales n'ont

subsisté, parmi les dialectes modernes, qu'en bihari, en kaçmiri, en sindhi, en singhalais et dans la partie méridionale du Concan, où elles ont toutes la quantité brève.

La dernière voyelle d'un mot marathe est toujours longue, dans les monosyllabes comme dans les polysyllabes (hormis quelques vocables accessoires ou enclitiques). Quand cette voyelle est le résultat d'une contraction, sa longueur n'a pas besoin d'explication; dans les autres cas elle est due à une compensation rythmique de la chute de la voyelle finale du prâkrit.

Il y a intérêt pour nous à considérer par quelle voie cette voyelle finale a disparu. Une voyelle finale peut tomber par excès de fermeture ou par excès d'ouverture. Ici c'est la seconde manière qui s'est présentée, non sans cause. On constate, en effet, que parmi les voyelles finales, l'*a* est tombé le premier, qu'il fût bref ou long, pur ou nasal; le relâchement de l'effort musculaire a déterminé son amuissement, dès avant la constitution du marathe. L'*i* et l'*u* ont tenu plus longtemps et sont devenus *a* avant de disparaître. Si ces voyelles se sont comportées ainsi, c'est que la tendance à la cérébralisation était toujours là qui guettait leur défaillance. On l'a vue tout à l'heure atteindre les consonnes *l* et *n* affaiblies par l'intervocalisme; quand elle trouve l'*i* et l'*u* affaiblis par leur position en finale, comme son rôle consiste à ramener les articulations vers le centre de la voûte palatine, elle les transforme en une voyelle plus ou moins indifférente *a*, qui par relâchement aboutit à zéro. Exemples :

Chute de *a* final :

mar. *āj* = *adya*, *jaḷ* = *jalaṃ*, *ās* = *āçā*, *āçāṃ*.

Chute de *i* final :

mar. *āg* = *agniḥ*, *agniṃ*, *dāvaṇ* = *dāmanī*.

Chute de *u* final :

mar. *taṃt* = *tantu-*, *phāg* = *phalgu-*.

Allongement de l'ancienne voyelle pénultième :

mar. *kaṇīs* = *kaniça-*, *gugūḷ* = *guggulu*, *umās* = deçī *ummacchia-*.

En même temps que la syllabe finale du prâkrit s'affaiblissait au point de disparaître, la pénultième se consolidait ou même se renforçait par compensation et par réaction. Cette syllabe finale du marathe a conservé avec une fermeté remarquable le timbre de sa voyelle, l'a allongée lorsqu'elle était brève, et sans devenir

à proprement parler tonique ou accentuée ou même simplement rythmique, elle s'est acquis une véritable prédominance. Cette dominance, compensation et rançon de l'affaiblissement de la syllabe suivante, devient à son tour une cause d'affaiblissement; ayant rompu l'équilibre du mot marathe, lui ayant fait perdre l'allure égale que présentait le mot sanskrit, elle force l'articulation à se relâcher dans les syllabes qui précèdent la finale. La quantité de ces syllabes devient indécise, ou plutôt brève; le timbre de leur voyelle s'altère quand elles ne sont pas initiales. En syllabe initiale le timbre de la voyelle se maintient d'ordinaire :

mar. *tivaṇ* = *triparṇa-*, *tuḷas* = *tulasī*, *jiṇeṃ* de *jīv-*, *kuḍneṃ* de *kūrd-*.

Mais à l'intérieur du mot *i* et *u* se confondent avec *a* :

mar. *umaḷṇeṃ*, cf. prâkrit *ummilla-*, *uphaḷṇeṃ* de *utphulla-*.

Ces voyelles auraient pu disparaître; l'évolution qu'elles ont suivie montre que la tendance à la cérébralisation est toujours agissante; elle se comporte à l'égard de ces voyelles affaiblies comme on l'a vu faire en fin de mot (cf. p. 279). Un *e* et un *o* intérieurs tendent à s'abréger en se fermant, c'est-à-dire à devenir un *i* et un *u*, qui subissent le même sort qu'un *i* et un *u* anciens et deviennent aussi *a* :

mar. *gavasṇeṃ* de *gaveṣa-*, *aḷaṇī*, composé de *loṇ* = *lavaṇa-*.

Il serait facile de déterminer en néo-indien d'autres effets de la tendance au relâchement de l'articulation. Tels sont : les nasalisations spontanées et aussi les dénasalisations, indiquant un certain flottement dans le jeu du voile du palais; les contractions des voyelles en contact; l'adaptation en marathe de la mi-occlusive palatale *c* et de la sifflante *s* à la voyelle suivante, si bien que le *c* a perdu son caractère chuintant devant *a*, *o*, *u* et ne l'a gardé que devant voyelle palatale, et que d'autre part *s*, resté dental devant *a*, *o*, *u*, s'est palatalisé devant une voyelle prépalatale; la transformation du groupe *voy. brève* + *cons. double* en *voy. longue* + *cons. simple*, par relâchement de l'articulation consonantique et compensation, transformation qui est encore inconnue à divers dialectes, tels que le singhalais, le sindhi, le penjabi, l'hindi occidental; l'épenthèse vocalique séparant les groupes de consonnes des mots empruntés récemment, de façon à les conformer au système général de la langue et à obtenir partout le type syllabique *cons. simple* + *voyelle*, qui demande moins d'effort articulatoire que tout autre.

Il nous semble peu utile d'insister sur ces phénomènes et de les examiner en détail. Quoique nous ayons consacré au cours de cette étude de véritables digressions à certains points particuliers, nous nous sommes proposé avant tout de suivre à grands traits à travers lès âges les deux tendances dont nous avons cru reconnaître l'apparition dès les temps archaïques. Ce qui nous a intéressé, c'est de les voir agir côte à côte durant cette longue période, et se retrouver aux temps modernes la main dans la main. En effet la tendance au *rassemblement des articulations vers le centre de la voûte palatine*, qui avait produit dès une date ancienne presque tous ses effets possibles, semble à diverses reprises s'être évanouie, parce qu'il n'existe plus rien qui donne prise à son activité; mais elle n'est qu'au repos et reste vivante, car on la voit reparaître dès que la tendance au *relâchement de l'articulation* suscite une matière où elle puisse imprimer sa marque.

(*A suivre.*) Maurice Grammont.

SUR

LE TRAITEMENT DE *O*

EN SYLLABE FINALE SLAVE.

Il y a des changements phonétiques qui comportent une transformation absolue de l'articulation : la mutation consonantique du germanique en est le type. Aucun des phonèmes susceptibles d'être atteints ne peut alors échapper au changement : ainsi aucun *d* indo-européen n'est représenté par autre chose que par un *t* germanique. En pareil cas, on se trouve en présence de «lois phonétiques» dont la formule peut comporter quelques complications de détail, mais qui en somme sont absolues. En effet le phonème atteint par la transformation est éliminé de la langue, et l'on n'en observe en aucun cas la conservation : tout *d* germanique repose soit sur un *dh* soit sur un *t* indo-européen (en certaines conditions définies), jamais sur un *d* indo-européen. Pas un *y* indo-européen ne s'est maintenu en grec, et si certains parlers grecs anciens, le cypriote et le pamphylien, et le grec moderne ont des *y*, c'est par suite de créations secondaires : aucun de ces *y* ne repose sur un *y* de date indo-européenne transmis traditionnellement. Aucun *l* mouillé n'a survécu en français du centre, puisque les Français du centre sont devenus incapables de prononcer ce phonème, et si, peut-être, la formule de correspondance : *l* mouillé de l'ancien français donne *y* en français du centre, n'est pas actuellement tout à fait rigoureuse, c'est que sous l'influence de l'écriture, certains individus tendent à substituer pour l'ancien *l* mouillé un *ly* artificiel au *y* de la prononciation courante. Les formules de correspondances phonétiques qui expriment certains changements simples et radicaux de procédé articulatoire sont donc rigoureuses.

Mais tous les changements phonétiques ne sont pas de cette sorte. Il y en a qui résultent de circonstances particulières et qui ne comportent pas élimination générale du phonème atteint. Si les conditions de réalisation du changement sont simples et

tiennent à une grande tendance de la langue, la formule peut encore aisément être absolue et ne comporter aucune exception; ainsi un ancien *o* après sl. *j* est toujours représenté par *e* en slave, parce que le slave commun n'admettait pas de voyelles de la série postpalatale après les consonnes molles (comportant un élément prépalatal), dont *j* fait partie par nature. Le slave commun, qui a conservé des *o* en nombre illimité, n'en a conservé aucun après *j*. Mais il arrive aussi que les conditions du changement soient complexes et que, par exemple, l'importance du mot dans la phrase y figure; alors un même phonème peut, dans deux phrases différentes prononcées par un même individu, avoir deux traitements différents; il résulte de là des généralisations de tel ou tel traitement; et ces généralisations peuvent varier suivant les mots et suivant les formes grammaticales. Dans son livre, *Zur Bildung des Imperfekts im Frankoprovenzalischen* (*Beihefte zur Z. f. rom. Phil.*, 58), M. J. U. Hubschmied a bien mis ce grand fait en évidence et en a donné de nombreux exemples. Dans la *Revue des langues romanes*, année 1914, p. 189-203, M. Millardet a bien montré comment un changement phonétique peut résulter de circonstances multiples et comment l'absence d'une seule de ces circonstances suffit à empêcher la réalisation d'un changement. M. Agrell a supposé récemment qu'un élément grammatical *-ŭxŭ*, traité comme élément accessoire, s'est réduit en serbe et a fourni le *ā* final du génitif serbe (*Filolog. Föreni i Lund, Språkliga uppsatser*, IV, Lund, 1914); d'après M. Il'inskij, il s'agirait dans ce génitif d'un ancien *-ŭjĭ*, aussi traité comme élément accessoire (Изв. Отдѣл. русск. языка и слов. ак. наукъ, t. XIX [1914], 2). C'est parce qu'il était prononcé avec une certaine négligence qu'un mot comme lat. *ambulāre* a eu des traitements tout particuliers et a pu donner *andare* en italien, *anar* en provençal, *aller* en français (voir, en dernier lieu, Vigo Bröndal, *Nordisk Tidsskrift for filolog.*, IV, 4 [1915], p. 97 et suiv.).

La position en fin de mot, qui est particulièrement critique, comme l'a montré M. Gauthiot dans son livre de la *Fin de mot*, est une de ces conditions spéciales qui, s'ajoutant à d'autres, peuvent déterminer des changements n'ayant pas lieu de manière constante et non susceptibles d'être résumés en formules simples et universelles.

Le traitement de *o* en syllabe finale slave est de ceux que l'on n'est pas arrivé jusqu'ici à faire entrer dans une formule de correspondances phonétiques simple et bien définie (voir, en dernier lieu, Leskien, *Grammatik der altbulgarischen Sprache*, § 49, p. 47 et suiv., avec les renvois). Les faits dont on dispose sont malheureusement peu nombreux; mais il en ressort clairement que **-os* final admet deux traitements, l'un *-ŭ*, dans un nominatif

masculin tel que *vlĭkŭ* en regard de lit. *vĩlkas*, skr. *vṛ́kaḥ*, l'autre *-o*, dans un nominatif-accusatif neutre tel que *slovo* en regard du grec κλέ(F)ος, skr. *śrávaḥ*; de même **-on* a deux traitements, l'un *-ŭ* dans un accusatif masculin tel que *vlĭkŭ* en regard de lit. *vĩlką*, skr. *vṛ́kam*, l'autre *-o* dans un nominatif-accusatif neutre tel que *igo* en regard de skr. *yugám*, gr. ζυγόν. Quoi qu'on fasse, ni l'un ni l'autre de ces deux traitements n'admet une explication satisfaisante par l'analogie, et il faut admettre que *-o* et *-ŭ* sont l'un et l'autre des traitements phonétiques, dont on n'est pas encore parvenu à déterminer les conditions.

Or, on sait que les voyelles tendent à se fermer quand la prononciation est accélérée, et que, en particulier le slave est sujet à faire passer *o* à *ŭ* et *e* à *ĭ* en certaines conditions favorables. Ainsi le traitement *-y* de **-ons* final est général et ne manque dans aucun des exemples connus. Du reste, les voyelles fermées tendent à s'altérer spontanément en slave en vertu de leur caractère de voyelles fermées (voir A. Meillet, *Études sur l'étymologie et le vocabulaire du vieux slave*, p. 120 et suiv.), et l'on conçoit que *o* et *e* puissent aisément en certaines conditions passer à *u* et *i* (qui sont devenus des jers), puisque *u* et *i* subissent une altération générale. Dans la prononciation de certains mots de la phrase considérés comme accessoires, et prononcés par suite plus rapidement, *o* et *e* ont donc pu tendre à se fermer en *u* et *i* qui passaient dès lors aux jers *ŭ* et *ĭ*. Quelques exemples de ce genre semblent certains.

L'un des plus remarquables est fourni par le groupe des adverbes de temps du type vieux slave *kogda*, *togda*. L'*o* est ici la forme ancienne, comme il résulte du fait que l'on a constamment *jegda*. Mais on trouve fréquemment *kŭgda*, *tŭgda* dans les manuscrits. L'Évangile de Sava n'a que *kogda*, *nikogda*, *eda kgoda*, *nĕkogdaže*, tout aussi bien que *togda*. Mais d'autres manuscrits n'ignorent pas *kŭgda*, *tŭgda*; par exemple le Marianus a *nĕkŭgda* L., XXII, 32 en face de *nĕkogda* Zogr; inversement on lit *egda kŭgda* Mt., XIII, 15 Zogr. en face de *eda kogda* Mar.; dans Mt., XXV, 37, 38, 39, 44, Zogr. et Mar. ont *kogda*, à l'état isolé, sauf ceci que Zogr. a *kŭgda* au verset 37; dans Mc, XIII, 33 et 35, Mar. a *kogda*, mais Zogr. *kŭgda*, les deux fois, dans Mt., XXIV, 3 (où Zogr. manque), Mar. a *kogda*; Ass. *kŭgda*. Et surtout, on trouve à la fois *togda* et *tŭgda*, les exemples sont nombreux. — L'étymologie de ces adverbes de temps n'est malheureusement pas connue de manière certaine. Étant donné que les groupes de consonnes tels que *kt* ou *gd* ne subsistent pas en slave commun, il n'est pas douteux que le contact de *g* et de *d* est ici chose secondaire; il paraît donc naturel de chercher dans *-gda* le génitif du mot *godŭ*, réduit à *-gda* parce qu'il est ici un simple élément accessoire

d'adverbe; dès lors l'*o* aurait été, non seulement fermé en *ŭ*, mais entièrement supprimé. Quant au premier élément de *kogda*, *togda*, etc., on n'en saurait rien dire avec certitude; il est difficile de ne pas penser à got. *hwan*, þau et lat. *cum*, *tum* (ou v. ili. *cuin*, gall. *pan*; v. Pedersen, *Vergl. Gramm.*, II, p. 205); et à lat. *quan-dō*, arm. *khan*, mais il faut alors admettre que, même devant le mot *-goda*, *-gda*, intimement lié dans la prononciation, il ne serait pas resté trace de la nasale finale. On peut penser aussi au nominatif-accusatif neutre **ko*, **to*; mais on sait que, au moins à date historique, le thème *ko-* a été en slave réservé au masculin, et *čĭ* au neutre; or, cet usage, dont on retrouve l'équivalent en arménien, paraît ancien en slave. Quoi qu'il en soit, on voit qu'un ancien *o* slave a été réduit à *ŭ* dans un groupe d'adverbes, c'est-à-dire dans des mots qui ont souvent un caractère accessoire.

La particule de comparaison *ne*, sans doute identique à skr. *nú* «comme», est élargie en slave par les particules enclitiques *že* et *go*, d'où *neže*, courant en vieux slave, et *nego*, qu'on observe en serbe. Il s'y ajoute encore la particule *li*, d'où *neželi*; mais, en regard de *nego*, on trouve alors dans certains textes vieux slaves *negŭli*, qui montre *o* fermé en *ŭ* dans un mot accessoire. Mt., XIX, 24, on lit *neže* Mar., *neželi* Ass., *negŭli* Sav. (Zogr. def.); la forme *negli* (ou *nekli*) est courante dans le Suprasliensis, ainsi 403, 30 Sev. et 385, 28 Sev. On trouve aussi dans L., XX, 13, au sens de *ἴσως negŭli* Mar. (*nekŭli* Zogr.), et ce sens se rencontre encore ailleurs. Il n'est pas douteux que *negŭli* tient simplement la place de *negoli*. Le *k* de *nakŭli* demeure énigmatique.

A v. sl. *tako* le russe répond par такъ, simplement, et à *takožde* par та́кже; ici encore *o* a passé à *ŭ* dans un adverbe, mot accessoire. Or, on lit déjà *takŭžde* Supr. 278, 17 Sev.

La tendance de l'*o* des mots accessoires vers *ŭ* explique que *jako i* aboutisse à *jaky* : **jakŭ* + *i* (avec *jakŭ* parallèle à *takŭ*) aboutit naturellement à *jaky*. On a souvent dit que *jaky* est un instrumental pluriel; mais l'instrumental pluriel des démonstratifs n'est pas de cette forme; le cas de *paky*, *apaky*, qui sont du même type que skr. *nīcaiḥ*, *uccaiḥ*, *parācaiḥ*, est tout autre. Si l'on avait observé l'emploi de *jaky* dans les textes, on aurait vu sans peine que *jaky* est simplement une forme contractée de *jako i*. En effet, les scribes de manuscrits tendent à ajouter *i* après *jako*, au sens de «comme», alors même que le texte grec n'a rien d'équivalent; par exemple Mt., XVIII, 3 et 4, Mar. a *ěko* (Sav. *jako*), Ass. *ěko i*; Mt., VI, 16, Sav. a *jako i liceměri* au lieu de *ěko upokriti* des autres manuscrits; ceci montre que *jako i* formait en vieux slave un groupe usuel (cf. Supr. 315, 30; 316 et 3, etc.). Or, Mc, III, 5, Zogr. a *ěky* en face de *ěko i* Mar. Ass. Sav.; L., VI, 10

ὡς ἡ ἄλλη est rendu par *ěko i drugaě* Mar. Ass., *ěky drugaě* Zogr.; Mt., x, 16, Mar. et Ass. ont trois fois *ěko*; mais Zogr. a *aky* la seconde fois et *ěko i* la troisième, ce qui montre que *aky* (au lieu de *ěko i*) était la forme propre du scribe de ce manuscrit. Dès lors il est évident que dans L., XXII, 31 *ěky* Zogr., en face de *ěko* Mar., représente *ěko i*; de même Mt., XVII, 10 *aky* de Ass., en face de *ěko* Mar. Sav. (Zogr. def.). La forme *ěky* (c'est-à-dire *jaky*) est attestée dans Zogr.; toutefois, *aky* est la forme la plus ordinaire, et même Supr. a *oky*, qui doit reposer sur **okŭ+i*, mais qui est inconciliable avec *jako*; il est donc permis de croire, avec M. Berneker (*Et. Wört.*, sous *ako*), qu'il y a ici un dérivé du démonstratif i.-e ^{*e}-/o- (indo-iran. *a-*) et que *oky* et *ako*, *aky* sont indépendants de *jako*, *jaky*; mais ceci ne change rien au fait qui ressort de l'examen des textes : *jaky* est simplement *jako+i*, et l'on a la clé de l'interprétation de *aky* et de *oky*.

Des formes comme *który* en polonais, et *který* en tchèque, *ktéri* en slovène ne peuvent être séparées de v. sl. *kotoryi*, *koteryi*, r. котóрый, h. sor. *kotry*, et les formes slovènes comme *kateri*, *kətéri* montrent bien que la voyelle de la syllabe initiale y a été réduite. La réduction était particulièrement aisée dans des groupes tels que pol. *niektóry*, tch. *některý*.

Le cas le plus remarquable de tous peut-être est celui de *xotěti*, qui sert de verbe auxiliaire, et qui, par suite, a un doublet *xŭtěti*. C'est ce doublet *xŭtěti* qui fournit en serbe l'auxiliaire *ću* du futur. On a eu tort de chercher dans l'*ŭ* de *xŭtěti* le représentant d'une ancienne nasale voyelle (dans ces *Mémoires*, IX, 153), et le plus sage est peut-être de séparer **xǫtĭ* (pol. *chęć*, etc.) de *xotěti*.

De même que, dans les mots accessoires, *o* tend ainsi vers *ŭ*, parallèlement *e* aboutit parfois à *ĭ* dans des conditions analogues. On sait que le voisinage des semi-occlusives telles que *c*, *dz* et *č*, *j* (sl. *ž*) favorise le passage de *e* à *ĭ* (Pedersen, *K. Z.*, XXXVIII, p. 419 et suiv.). Si, comme le note M. Pedersen, il n'est pas facile de formuler la loi, c'est sans doute que le voisinage des semi-occlusives ne suffisait pas à lui seul à déterminer le changement et qu'il fallait pour la réalisation quelque action supplémentaire : une rapidité particulière de la prononciation par exemple. Il est frappant que *ĭ* au lieu de *e* apparaît dans une série d'impératifs : *pĭci*, *tĭci*, etc. Dans *žegǫ*, le *ĭ* figure plus souvent; c'est que *e* se trouvait entre deux semi-occlusives dans nombre de formes : *žežetĭ*, etc. Dès lors la substitution de *čĭso* à *česo* (cf. hom. *τέο*, v. h. a. *hwes*) dans le génitif de *čĭto* ne saurait être tenue pour due à l'influence du *č* de *česo*, mais provient bien plutôt de ce que *česo* est souvent un mot accessoire; toutefois cet exemple pourrait être contesté. Mais la particule enclitique *že* a un dou-

blet *žĭ*, qui est fréquent surtout dans le Zographensis, et qui ne s'en distinguant en rien, doit être tenu pour une altération de *že*; on a ainsi *že* et *žĭ* Mt., v, 19, pour ne citer qu'un exemple. C'est ce *žĭ* qui est représenté par *-r* en serbe; on sait en effet que, en serbe, la forme affaiblie de *ž* dans les mots accessoires est *r* : *ježe* est devenu *jȅr*; le présent *možē*, qui sert de verbe auxiliaire, a passé à *mȍrē*; et même le verbe *ženēm*, uni au préverbe *do-*, a fourni *dòrenēm* (Leskien, *Gramm. d. serbo-kroat. Spr.*, § 189, p. 105). — La forme **večera* de *večerŭ*, employée comme adverbe au sens de «hier», est devenue *vĭčera*; le serbe offre des formes réduites diverses, d'une part *vȅcē*, de *večerŭ*, de l'autre, *jùčera* (voir Leskien, *l. c.*, p. 414). De même, si l'on a *ĭ*, au lieu de *e* attendu, dans *šĭdŭ*, *šĭlŭ* en face de *xodŭ* et *xoditi*, c'est que ces formes sont, non pas des formes isolées, mais des formes empruntées aux cas où le verbe était précédé d'un préverbe (voir ci-dessous, p. 299).

Beaucoup de faits, dont il ne serait pas impossible d'augmenter le nombre, prouvent donc que *o* et *e* tendent vers *ŭ* et *ĭ*, et que le changement se réalise lorsque des conditions multiples viennent à se trouver réunies.

Ceci posé, on voit comment peuvent s'expliquer les traitements divers de i.-e. *o* dans les formes grammaticales slaves où figure cette voyelle. Il sera impossible de déterminer exactement le détail des faits; mais on en peut apercevoir le principe.

On a toujours été tenté d'attribuer à des consonnes finales le traitement *ŭ* de *o* en syllabe finale slave, d'abord à *-n*, puis à *-s*. On a vu ci-dessus que, au moins dans les mots accessoires, *o* en finale absolue pouvait passer à *-ŭ* : on a ainsi *negŭli*, de **negoli*, où *go* répond à. skr. *gha*. Mais il n'y a pas à dire pour cela que les consonnes finales *-s* et *-n* n'aient pas exercé une action sur la voyelle précédente.

En ce qui concerne *-n*, il est connu que, d'une manière générale, une voyelle nasale tend à se fermer : le représentant slave *ǫ* de la diphtongue **on* est représenté par *u* dans trois grandes langues slaves : en russe, en serbe et en tchèque, par *ō* fermé en slovène. On conçoit donc bien que *-on* final ait passé à *-ŭ* avec une particulière facilité. On sait que, dans le verbe, il y a un second exemple, la 1re personne du type *padŭ* «je suis tombé», à ajouter à l'accusatif du type *vlĭkŭ* cité ci-dessus.

En ce qui concerne *-s*, son action pour fermer des voyelles autres que *o* n'est pas douteuse. Tandis que **-ā* final donne toujours sl.*-a* dans les nominatifs singuliers tels que *rǫka*, *vojevoda* ou dans les nominatifs-accusatifs pluriels neutres tels que *iga*, *slovesa* et que **-ō* donne aussi *-a* dans les nominatifs-accusatifs duels du type *vlĭka*, etc., et tandis que *-ō* final donne sl. *-a* dans le génitif-ablatif *vlĭka*, cf. skr. *vṛ́kāt*, au contraire **-ās* donne *-y* dans la forme du génitif

singulier et du nominatif pluriel *ręky*, et, ni comme génitif singulier ni comme nominatif pluriel, il n'est possible d'expliquer *ręky* sans admettre que **-ās* est représenté en slave par **-ā*, qui donne *-y*. De même **-ōis* final est représenté sûrement par **-ū* donnant sl. *-y* dans l'instrumental pluriel *vlьky*, cf. skr. *vṛ́kaiḥ*. Ces traitements sont souvent contestés, mais sans raison de fait, et simplement parce qu'on hésite à reconnaître qu'il y a des traitements spéciaux à la fin du mot (voir *Rocznick slaw*, VII, p. 1 et suiv.). Si **-ās* tend vers *-ā*, il est naturel que **-os* ait tendu vers *ŭ*.

On doit donc admettre que le traitement *-ŭ* de **-os* et **-on* dans le nominatif-accusatif masculin *vlьkŭ* tient à trois conditions : 1° la position en fin de mot; 2° la position devant **-s* et **-n*; 3° une prononciation rapide des mots plus ou moins accessoires en certains cas. Seule, la réunion de ces trois conditions permettait le passage de *o* à *ŭ*.

Du coup, on s'explique peut-être la répartition de *-ŭ* et de *-o* qui s'est produite. Il pouvait y avoir des *-ŭ* et des *-o* au neutre comme au masculin; car les mots neutres pouvaient, comme les mots masculins, servir de mots accessoires; et il y avait un *-s* final dans l'original de *slovo*, un *-n* final dans l'original de *igo*. Ce qui est particulier au neutre, c'est que les démonstratifs y ont leur nominatif-accusatif singulier en **-ot* en indo-européen, et que l'*o* de ce groupe demeurait *o* en slave dans tous les cas : si au neutre on n'a que *to*, cf. skr. *tát*, et que, au masculin, on ait à la fois **to* et *tŭ*, cf. lit. *tàs* et *tą̄*, il est naturel de réserver au masculin la forme *tŭ* qui est propre à ce genre. Il n'en faut pas plus pour déterminer l'affectation de *vlьkŭ* au masculin, avec élimination de **vlьko*, et l'affectation de *igo*, *slovo* au neutre, avec élimination de **igŭ* et de **slovŭ*. Il y a des traces de flottement entre *-o* et *-ŭ* dans de nombreux noms slaves, ainsi *jezero* et *jezerŭ*; on en verra des exemples dans le livre de M. Agrell, *Intonation und Auslaut im Slavischen* (*Archives d'études orientales*, 7), p. 59 et suiv.; les théories de M. Agrell sur le traitement de *-o* en syllabe finale slave ne semblent pas fondées (voir notamment T. Torbiörnsson, *Le Monde oriental*, VIII, p. 115 et suiv. [1]), et la réponse de M. Agrell, *Zur slav. Lautlehre* [*Lunds Univ. årsskrift*, N. F., Afd. 1, Bd 11, Nr. 4], p. 95 et suiv.); mais les exemples cités subsistent, et l'hypothèse présentée ici les explique. Tout devient clair si l'on admet que, en syllabe finale, *o* suivi de *-s* ou de *-n* a eu en slave deux traitements suivant l'importance qu'avait dans la phrase le mot dont il faisait partie et

[1] Cet article était déjà composé et mis en pages quand j'ai reçu le *Rocznik* de Cracovie, vol. VII; je vois que le long article que j'ai consacré au livre de M. Agrell, et dont le manuscrit a été envoyé avant la guerre, y a paru sans que j'en aie pu lire les épreuves.

que les deux traitements ont été répartis de manière à caractériser des formes grammaticales : ce double traitement de *o* a été l'une des conditions qui ont permis au slave de faire du genre grammatical l'un des éléments directeurs de la déclinaison [1].

Le fait qu'un ancien **ton* a pu donner à la fois *tŭ* et *to* facilite l'explication de l'emploi de *togo* comme accusatif. On sait en effet que, là où la forme *togo*, identique à celle du génitif-ablatif, sert d'accusatif pour désigner un être animé, cette forme est en réalité un accusatif et que ce n'est pas un génitif mis à la place d'un accusatif (voir A. Meillet, *Génitif-accusatif*, p. 18 et suiv.). Tandis que **tŭ* pouvait se maintenir comme forme peu intense, employée sans insistance, la forme **to* était celle à laquelle on recourait pour insister sur la personne désignée. C'est en cas d'insistance de ce genre qu'une particule telle que *-go* s'ajoutait naturellement, et la forme *togo* s'explique ainsi sans aucune difficulté. On conçoit dès lors que l'anaphorique *je-*, faible par nature, ait régulièrement pour accusatif *ji* (noté *i* en vieux slave), là même où il s'agit de personnes, tandis que le démonstratif *tŭ*, plus intense, a pour accusatif singulier *togo* quand il s'agit d'êtres animés, et que, de même, l'interrogatif *kŭto* « qui » fait à l'accusatif *kogo*. La confusion formelle de l'accusatif *to-go* avec la forme du génitif-ablatif provient de ce que l'ancien **ta-go* a été remplacé par *to-go* au génitif-ablatif sous l'influence des autres formes, dat. *tomu*, loc. *tomĭ*, et de l'accusatif *togo* lui-même.

Sans doute cette explication de l'accusatif masculin *togo* ne rend pas compte du fait que cet accusatif s'applique uniquement à des personnes. Mais la tendance à distinguer dans le complément direct les noms de personnes des noms de choses est très répandue, comme l'a montré en dernier lieu M. Tomson, et il n'est pas surprenant qu'on ait utilisé pour marquer cette distinction grammaticale un flottement phonétique existant dans la langue; en revanche, la forme du neutre montre que, dans les noms de choses, la confusion du nominatif et de l'accusatif est sans inconvénient, et que la langue la supporte bien, et durant un temps illimité. Il est déjà important de pouvoir expliquer directement l'accusatif *togo*. Et l'opposition entre le masculin *togo* et le neutre *to*, qui, pas plus que le nominatif masculin *tŭ*, n'a reçu la particule *go*, a pu favoriser la spécialisation de *togo* aux noms de personnes.

A. Meillet.

[1] Sur la conservation d'un ancien *o* dans le type v. sl. *rodosĭ*, v. tch. *véčeros*, voir Rozwadowsky, dans *Rocznick slaw.*, VII, p. 14 et suiv. [Note de correction.]

SUR L'EMPLOI DE *SE*

PRÈS

DES VERBES SLAVES.

On sait comment le pronom *sę* donne aux verbes slaves la valeur de verbes réfléchis, et comment les réfléchis ainsi obtenus servent souvent à rendre le passif, comment aussi ils indiquent la réciprocité : *sŭniti sę* «se réunir» et *raziti sę* «se disperser»; *sŭtešti sę* et *rastešti sę*, et même *sŭstati sę* «se réunir» (ainsi L., xx, 1); le sens réfléchi est souvent assez fort et se rapproche de celui de certains moyens grecs, ainsi quand Mc, v, 32 *περιεβλέπετο* est rendu par *oziraaše sę* Zogr., Mar., Sav. (*oględaaše sę* Ass., Ostr.). On sait aussi que nombre de verbes sont régulièrement accompagnés de *sę*, ainsi *bojǫ sę* «je crains», en regard du déponent sanskrit *bháye*. Des cas plus remarquables sont ceux où, sans différence essentielle de sens, un même verbe se trouve dans les textes avec et sans le réfléchi *sę* : ils laissent entrevoir la valeur exacte de *sę* et son emploi ancien. Un exemple de ce genre a déjà été noté dans ces *Mémoires*, XV, 38 et suivantes, celui de *moliti* et *moliti sę* : on a vu comment *moliti sę* s'emploie absolument au sens de «prier» (d'ordinaire pour soi), tandis que *moliti*, accompagné de compléments indirects qui le déterminent, signifie «prier pour quelqu'un»; ceci rappelle le contraste connu de skr. *yájāmi* et *yáje* «je sacrifie», de gr. *θύω* et *θύομαι*. Dans le Clozianus, *moliti sę* traduit *παρακαλεῖν* et *προσεύχεσθαι*. et *moliti* *ικετεύειν*; ainsi 670 *ěko vŭ cŕkvi sę molę*, *ne na drěvě li moliši* «*ὡς ἐν ἱερῷ προσευχόμενος, οὐκ ἐν ξύλῳ κρεμάμενος ικετεύειν*»; cf. *ibid.*, 672 *moliti* «*ικετεύειν*».

Le verbe *padǫ*, *pasti* «tomber» montre que la présence d'une détermination agit d'une manière mécanique, sans même que le sens soit vraiment intéressé. Dans l'Évangile, partout où il y a une détermination, le réfléchi est absent; on trouve donc *pade nici* «il est tombé la face contre terre» Mt., xxvi, 39; *padǫ pri poti* «ils sont tombés sur le chemin» Mt., xiii, 4, et ainsi toujours. Mais quand *pasti* est pris absolument, *sę* intervient par-

fois; on lit *i ne pade sę* Mt., VII, 25 (à côté de *napadǫ*, sans *sę*); *i pade sę* Mt., VII, 27 Zogr., Mar., Ass.; l'usage ne devait pas être général; l'Evangile de Sava, qui a *pade sę* la première fois, a *pade* seul dans le second passage. Dans Ps. XVII, 39, on lit *padǫtŭ sję podŭ nogama moima* Ps. sin. «πεσοῦνται ὑπὸ τοὺς πόδας μου»; les manuscrits autres que le Sinaïticum n'ont pas *sę* d'après l'édition Jagić; même dans le Sinaïticum, cet emploi de *sę* n'est qu'une survivance isolée; on a d'ordinaire *padǫ* sans *sę*, par exemple Ps. XIX, 9, etc.

Miklosich, *Vergl. Synt.*, IV, 268, a déjà remarqué que quelques verbes qui, à l'état simple, ne sont pas accompagnés de *sę*, reçoivent parfois *sę* avec certains préverbes. On trouve donc à la fois *vŭpasti* et *vŭpasti sę*, ainsi L., X, 30 λῃσταῖς περιέπεσεν est traduit *vŭ razboiniky vŭpade* Zogr., Mar., Ass., Sav. (de même L., X, 36); mais Mt., XII, 11 ἐὰν ἐμπέσῃ . . .εἰς βόθυνον est rendu par *ašte vŭpadetŭ sę . . . vŭ ěmǫ* Zogr., Mar. (Ass., Sav. def.), et de même L., XIV, 5 *vŭ kladędzĭ vŭpadetŭ sę* Zogr., mais *vŭpadetŭ* Mar., Ass., Sav.; dans Mt., XV, 14 et L., VI, 39, on a *oba vŭ ěmǫ vŭpadete* (ou *vŭpadeta*) *sę* Zogr., Mar.; dans Ps. VII, 16, on lit aussi *vŭpade sę vŭ ěmǫ* dans les divers manuscrits, à commencer par le Sinaïticum; et de même Ps. LVI, 7. Le rôle du réfléchi *sę* est, comme dans *raziti sę*, etc. (voir p. 290), de souligner la valeur du préverbe *ras-*, qui donne à l'ensemble le principal de son sens dans *raspasti sę* «tomber de côtés différents, se disperser» : Mt., XXVII, 51 *kamenïe raspade sę* «αἱ πέτραι ἐσχίσθησαν» Zogr., Mar., Sav. (*raspadaaše sę* Ass.), cité par allusion Supr. 475, 17 et 485, 15 Sev.; on a de même r. распáсться, pol. *rozpaść się*, etc.; sur le rôle de *sę* près des formes à préverbes *ras-*, *raz-*, voir du reste ci-dessous, p. 294. Avec les autres préverbes, *pasti* ne comporte pas le réfléchi.

L'emploi du pronom réfléchi près d'un verbe signifiant «tomber» n'est pas surprenant; le présent sanskrit *pádyate* dont on rapproche v. sl. *padǫ* a d'ordinaire les désinences moyennes; les verbes arméniens *ankanim* «je tombe» (cf. got. *siggan*), *phlanim* «je m'écroule» (cf. lit. *pùlu* «je tombe», sans réfléchi) sont du type médio-passif; en français même, on dit *s'écrouler* à côté de *crouler*.

Le verbe *bljudǫ* se construit librement avec un complément direct, ainsi Mt., XXIII, 3 et XXVIII, 20; toutefois il se trouve le plus souvent pris absolument; alors il apparaît parfois sans le réfléchi *sę*, mais le plus souvent avec ce réfléchi, qui précise la valeur absolue du verbe. On lit donc Mt., IX, 30 *bljudĕta da nikŭtože ne uvĕstŭ* Zogr., Mar., Ass., Sav. «ὁρᾶτε, μηδεὶς γινωσκέτω», mais, dans des conditions toutes pareilles, Mt., XXIV, 4 *bljudĕte sę da nikŭtože vasŭ ne prĕlĭstitŭ* Mar., Ass., Sav. (Zogr.

def.) «βλέπετε μή τις ὑμᾶς πλανήσῃ». En plusieurs cas, les manuscrits de l'Évangile divergent, les formes sans *sę* se trouvant alors dans l'Assemanianus et le Sava : Mt., XVIII, 10 *bljudĕte sę* Mar., mais *bljudĕte* Ass., Sav. (Zogr. def.) «ὁρᾶτε»; Mc, I, 44 *bljudi sę* Zogr., Mar., Ass., *bljudi* Sav. «ὁρᾶ»; L., VIII, 18 *bljudĕte sę ubo kako slyšite* Zogr., Mar., Ass. (mais *bljudĕte* Sav.) «βλέπετε οὖν πῶς ἀκούετε»; L., XXI, 8 *bljudĕte sę da ne prĕlĭšteni bǫdete* Zogr., Mar., Sav. «βλέπετε μὴ πλανήθητε» (texte divergent dans Ass., où, par suite, *sę* manque : *bljudĕte, ne užasaite sę*); dans un passage où n'existent ni Assemanianus ni Sava, le Zographensis et le Marianus ont simplement *bljudi* : L., XI, 35 *bljudi ubo eda svĕtŭ iže estŭ vŭ tebĕ tŭma estŭ* «σκόπει οὖν μὴ τὸ φῶς τὸ ἐν σοὶ σκότος ἐστίν». On n'est pas surpris d'observer cette hésitation ancienne entre *bljudǫ* et *bljudǫ sę* : le présent sanskrit correspondant, *bódhati* «il observe», a en principe les désinences actives, tandis que le présent grec hom. πεύθεται (et πυνθάνεται) a les désinences moyennes constamment.

Bien que le présent sanskrit correspondant *mányate* «il pense» ait toujours les désinences moyennes et que le groupe latin de *com-miniscor, re-miniscor* soit aussi déponent, le verbe slave *mĭnjǫ* se trouve d'ordinaire sans *sę*. On a par exemple L., XVII, 9 *ne mĭnjǫ tako* «οὐ δοκῶ»; L., XII, 51 *mĭnite li ěko...* «δοκεῖτε ὅτι...;»; Mt., XXIV, 44 *vŭ n'ĭže ne mĭnite časŭ* «ᾗ οὐ δοκεῖτε ὥρᾳ»; et ainsi très souvent. Mais quand la pensée indiquée a pour le sujet un intérêt particulier, le réfléchi est ajouté. L'Evangile offre des exemples bien caractéristiques : Mt., VI, 7 *mĭnętŭ sę ěko vŭ mŭnodzě glagolani svoemĭ uslyšani bǫdǫtŭ* Zogr., Mar., Ass., Sav. «δοκοῦσι ὅτι ἐν τῇ πολυλογίᾳ αὐτῶν εἰσακουσθήσονται»; Mt., XXV, 29 *eže ašte mĭnitŭ sę imy* «ὃ δοκεῖ ἔχειν» Zogr., Mar., Ass., Sav. (de même L., VIII, 18 *eže mĭnitŭ sę imĕję* [var. *imy* Ass.]); Mc, X, 42 *mĭnęštei sę vlasti języky* Zogr., Mar., Ass., Sav. «οἱ δοκοῦντες ἄρχειν τῶν ἐθνῶν». Dans deux cas, une variante *si* apparaît à côté de *sę* et indique la forte valeur du réfléchi : Mt., XX, 10 *mĭněaxǫ sę* (Mar., Ass.; *si* Sav.; Zogr. def.) *vęšte prijęti* «ἐνόμιζον ὅτι πλεῖον λήψονται»; J., XVI, 2 *višĕkŭ iže ubietŭ vy mĭnitŭ sę* (Mar., Ass., Sav.; *si* Zogr.) *služĭbǫ prinositi bogu* «πᾶς ὁ ἀποκτείνας ὑμᾶς δόξῃ λατρείαν προσφέρειν τῷ θεῷ». Dans une traduction d'homélie, on a Supr., 118, 9 Sav. *mĭnętŭ sę pasxǫ tvorętę* (d'accord avec Hom. mih.), mais *lĭstętę sę mnętŭ pasxǫ tvoriti* Cloz. 335. Il faut bien entendu mettre à part les cas fréquents où le réfléchi sert à donner à *mĭnjǫ* une valeur passive, dans les constructions du type *čĭto ti sę mĭnitŭ* «τί σοι δοκεῖ;». — Avec préverbe, *pomĭněti* «se souvenir» s'emploie régulièrement sans *sę*; ceci se conçoit du reste, étant donné que *pomĭněti* se construit avec l'accusatif : Ps. VIII, 5 *pomĭniši i* «μιμνήσκῃ αὐτοῦ»; de même

pominati se trouve sans *sę* L., XVII, 32 *pominaite ženǫ lotovǫ* Zogr., Mar. «*μνημονεύετε τῆς γυναικὸς Λώτ*»; et dans J., XVI, 4 *pominaete si* Zogr., Mar. (*sii* Ass.) «*μνημονεύετε αὐτῶν*», tandis que Sav. a *pomĭnite sę*; en un sens un peu différent, on lit *pomĭněti sę* : Cloz., 221 *egda že li pomĭnimŭ sę* «*ὅταν δὲ σπουδάζωμεν*»; dans le passage correspondant, Supr. a *tŭštimŭ sę* (et de même Hom. Mih.). Mais *sǫmĭněti* (*sumĭněti*) s'accompagne régulièrement de *sę* et signifie «hésiter»; ainsi Supr., 41, 1; 97, 14; 239, 27; 410, 25; et avec préverbe *sŭ-* : *sŭsǫmĭněti sę* 37, 5 Sev.; dans l'Évangile, le préverbe employé est *u* devant *sǫmĭněti*, et l'on a *usǫmĭněti sę* «*διστάζειν, διστάσαι, διακριθῆναι*». En revanche, *otŭmĭněvŭ* «ayant perdu l'esprit» Supr., 525, 25 Sev. n'a pas *sę*.

Le verbe *plakati* se trouve avec et sans *sę*, sans qu'il soit toujours possible de noter une différence de valeur. Toutefois l'Évangile est ici très remarquable : le réfléchi y figure constamment, et c'est *plakati sę* qui rend *κλαίειν*, *θρηνεῖν*; on a même L., XXIII, 28 *sebe plačite sę i čędŭ vašixŭ* «*ἐφ' ἑαυτὰς κλαίετε καὶ ἐπὶ τὰ τέκνα ὑμῶν*»; dans un cas seulement, il est expressément indiqué que le sujet ne pleure pas pour lui-même, et alors *sę* manque : Mt., XI, 17 *plakaxomŭ vamŭ* «*ἐθρηνήσαμεν ὑμῖν*» Zogr., Mar. (Ass., Sav. def.). L., VI, 21 *οἱ κλαίοντες* est rendu par *plačǫštei sę* Zogr., Ass., Sav.; seul Mar. a *plačǫštei*, sans *sę*, innovation évidente de ce manuscrit. Dans les autres textes, il est malaisé d'apercevoir une nuance entre *plakati* et *plakati sę*; comme l'Évangile, le Psautier a d'ordinaire *plakati sę*, ainsi Ps. CXXXVI, 1 Ps. sin. et tous les textes, avec Supr., 418, 21 Sev. et Cloz., 351; mais on lit Ps. XXXIV, 14 *ěko plačę* (*plača* Sin. par erreur) *i sětuję tako sŭměrěaxŭ sję* «*ὡς πενθῶν καὶ σκυθρωπάζων οὕτως ἐταπεινούμην*». Dans le Suprasliensis, la présence ou l'absence de *sę* est capricieuse; on lit constamment *plakati*, par exemple Supr., 315, 7 et 18; 316, 7 et 12 Sev.; mais, ailleurs, après *plakati sę* Supr., 364, 12, 14 et 25, on a *plakati* seul *ibid.*, 28 Sev., sans raison visible. — Avec le préverbe *vŭs-*, on a aussi *vŭsplakati sę* en règle générale, mais *vŭsplakati* Supr., 316, 10; 367, 30; 568, 12. — Il semble que, après avoir dépendu du sens à exprimer, l'emploi de *plakati* ou *plakati sę* se soit fixé de manières diverses suivant les parlers. En général, les langues slaves modernes se sont décidées pour *plakati*; mais, à côté des représentants de *plakati*, le slovène a *plákati se* et le russe плáкать ся.

Le verbe *svĭtěti* s'accompagne régulièrement de *sę*, ainsi L., XVII, 24 et J., 1, 5; Cloz., 676; Supr., 280, 7 et 302, 8 Sev. On a de même *prosvĭtěti sę* assez souvent : Mt., XIII, 43; Ps. CXVII, 27; Euch., 4 *b*; Cloz., 1, 58; Supr. 68, 3 Sev.; etc. Il y a, il est vrai, *svĭtę* «*φαίνων*» J., V, 35 Zogr., Mar.; mais ce n'est qu'une variante de *svętę* Ass., Ostr. (Sav. def), qui doit être la

leçon ancienne; en effet *světiti* s'emploie ainsi sans *sę* : Mt., v, 15 *světitŭ vĭsěmŭ* «λάμπει πᾶσι» Zogr., Mar. (Ass., Sav. def.); et cet usage est slave commun : r. свѣти́ть, pol. *świecić*, slov. *svétiti* signifient «briller» (intransitif) en parlant du soleil, de la lune; on emploie r. свѣти́ть ся, pol. *świecić się*, slov. *svétiti se*, aussi au sens de «briller», mais en parlant d'un objet qui brille, qui répand une lueur. Au contraire *prosvětiti*, *osvětiti* signifient «éclairer (quelque chose)», et dès lors il faut ajouter *sę* pour donner à ces formes munies d'un préverbe une valeur intransitive : Mt., v, 16 *da prosvětitŭ sę světŭ vaši* «λαμψάτω τὸ φῶς ὑμῶν». Dans Ps. xxx, 17 *prosvĭti* transitif est sûrement une faute du Sinaïticum (ou de son éditeur) au lieu de *prosvěti* qu'ont les autres manuscrits édités par M. Jagić.

L'ancien parfait *vĕmĭ* (*vědě*) «je sais» n'a d'ordinaire pas *sę*, et ceci concorde avec le fait que skr. *véda*, gr. οἶδα ont les désinences actives. Mais, au sens de «j'ai conscience de», le réfléchi apparaît : L., xxiii, 34 *ne vědętŭ bo sę čito tvorętŭ* «οὐ γὰρ οἴδασιν τί ποιοῦσιν» Zogr., Mar., Ass. (Sav. n'a pas *sę*); Supr., 419, 16 Sev. *vědętŭ sę navyküšii glagolemoje* (mais, dans le passage correspondant, Cloz., 380 *vědętŭ naučenii glemoe*). On rapprochera pol. *dowiedzieć się czego* «se renseigner sur quelque chose».

Quelques verbes qui, à l'état de simples, ne comportent pas *sę*, ont le réfléchi avec certains préverbes, notamment avec *vŭs-*, *vŭz-*, qui indique le commencement d'une action, et avec *ras-*, *raz-*, qui indique le fait de se répandre, de se disperser.

De même que le français oppose *dormir* et *s'endormir*, le vieux slave a *drěmati* (non attesté, il est vrai, dans les textes vieux slaves proprement dits) et *vŭzdrěmati sę*; ainsi Mt., xxv, 5 *vŭzdrěmašę sę vĭsę i sŭpaaxǫ* «ἐνύσταξαν πᾶσαι καὶ ἐκάθευδον»; Supr., 275, 22 Sev. *vŭzdrěma sę i usŭnǫ maly*; Ps. lxxv, 7 *vŭzdrěmašję sję* (Sin. et autres textes); toutefois on lit aussi Ps. cxviii, 28 *vŭzdrěma duša moč otŭ unynič* (Sin. et autres textes) «ἐνύσταξεν ἡ ψυχή μου ἀπὸ ἀκηδίας»; Ps. cxx, 3 *ni da vŭzdrěmletŭ xranjei tję* (Sin. et autres textes, sauf Pog., qui a *sę*) «μηδὲ νυστάξει ὁ φυλάσσων σε».

Le cas le plus remarquable est celui de *alkati* (*lakati*) «avoir faim» et de *žędati* «avoir soif» qui, à l'état simple, n'ont jamais *sę* en vieux slave, et de *vŭzalkati* (*vŭzlakati*), *vŭždędati* qui en sont fréquemment accompagnés. Dans l'Évangile, *vŭždędati sę* est de règle (Mt., xxv, 35 et 42; J., iv, 13 et vi, 35, d'après tous les manuscrits); mais on a, sans *sę*, Ps. xli, 3 *vŭždjęda* (Sin. et les autres manuscrits). De même *sę* se trouve avec *vŭzalkati* (*vŭzlakati*) quand *vŭždędati* est à côté : Mt., xxv, 35 et 42 Zogr., Mar., Ass., Sav.; J., vi, 35 Zogr., Mar., Ass.; mais souvent, dans les autres cas, les manuscrits divergent, *sę* manque dans une partie

des manuscrits, parfois dans tous, et l'on a l'impression que l'original n'avait pas *sę* : Mt., XII, 1 *sę* Mar., def. *sę* Zogr. (*ibid.*, 3 def. *sę* Zogr., Mar.); L., VI, 3 *sę* Mar., def. *sę* Zogr., Ass. (mais Mc, II, 25, def. *sę* Zogr., Mar., Ass., Sav.); Mt., IV, 2, def. *sę* Zogr., Ass., Sav.; Mt., XXI, 18, def. *sę* Mar. (et Supr., 343, 24 Sev.); Mc, XI, 12, def. *sę* Zogr., Mar.; L., IV, 2, def. *sę* Zogr., Mar., Ass.; on n'a que deux manuscrits anciens, L., VI, 25, où *sę* figure dans Zogr. et Mar. sans raison particulière. Le Psautier a *vŭzlakašję* (*vŭzalkašę*) Sin. et autres manuscrits Ps. XXXIII, 11; *vŭzlačǫ* (*vŭzalčǫ*) Ps. XLIX, 12, sans *sę* les deux fois. La comparaison des exemples montre que, ici, la présence ou l'absence de *sę* est sans action sur le sens.

En face de *bolěti* «être malade», on lit *razbolěti sę* Supr., 197, 16; 539, 5; 551, 1 Sev., et pol. *rozboleć się*, r. разболѣться, s. *razbòljeti se*, mais *poboleti* Supr., 291, 21 Sev. et *oboleti* Euch., 28 *b*, pol. *zaboleć*, r. заболѣть, s. *zabòljeti*.

A en juger par les dictionnaires de Miklosich et de Sreznevskij, les formes personnelles du verbe *gorěti* «brûler» ne sont pas fréquentes; dans la mesure où elles se trouvent, elles n'ont pas *sę* en général, et le participe, fréquemment employé, mais d'aspect en partie anomal (le pluriel est souvent du type *gorǫšte*), de ce verbe n'a pas *sę*. De même on lit J., XV, 6 *sŭgaraetŭ* Mar., Ass., *sŭgoritŭ* Sav. «καίεται», et, très souvent, *izgorěti* Euch., 78 *a*; Supr., 129, 4; 400, 23; etc. Sev. Mais on a *vŭzgorěti sę*, *vŭzgarati sę* «ἀνάπλεσθαι, ἐμπυρίζεσθαι L., XII, 49; Ps. II, 12; IX, 23; XVII, 9; Euch., 23 *b*, 54 *a*; etc.; et *razgorěti sę*, *razgarati sę* «ἐκκαίεσθαι» Ps. LXXXVIII, 47; CXVII, 12; etc.; Supr., 274, 1 Sev. — Dès lors l'existence de *vŭsplanetŭ sję* «καταφλεγήσεται» Ps. XVII, 9 ne prouve pas que le simple *planǫti*, qui ne semble pas attesté, aurait *sę*; le vieux russe a *vŭspolěti sja*, bien que *polěti* soit la seule forme attestée à l'état isolé; et en effet on a simplement s. *plànuti*, tch. *planouti*.

D'autres formes à préverbes sont à part. Ainsi ni *byti* ni ses diverses combinaisons avec des préverbes ne sont accompagnées de *sę*; du reste le skr. *ábhut* est régulièrement du type actif. Il n'y a que *sŭbyti sę*, *sŭbyvati sę* «πληροῦσθαι, ἀναπληροῦσθαι» qui comporte régulièrement l'usage de *sę*, sans qu'il soit facile de déterminer avec certitude d'où provient cet usage. Le fait est sans doute à rapprocher du cas de *sŭniti sę*, *sŭstati sę* signalé ci-dessus, p. 290. Pol. *stać się* signifie «se produire, arriver» et *dostać się* «aboutir, se réaliser».

De *mošti*, les formes à négation qui traduisent gr. *ἀσθενεῖν*, *ἀδυνατεῖν*, à savoir *iznemošti*, *otŭnemošti*, ne sont d'ordinaire pas accompagnées de *sę*; mais le réfléchi figure parfois, et on lit Supr., 116, 27 Sev. *otŭnemogŭšemŭ sę*. Avec le préverbe *roz-*, qui s'ac-

compagne volontiers de *sę*, le polonais a *roznemódź się*. en regard de *zaniemódź* simplement.

Le verbe *kosnǫti* a souvent un complément nom de personne à l'accusatif, ainsi Mt., VIII, 3 = Mc, I, 41 *kosnǫ i* « ἥψατο αὐτοῦ »; Mc., VII. 33 *kosnǫ i vŭ językŭ* Zogr.. Mar., Sav. « ἥψατο τῆς γλώσσης αὐτοῦ »; etc. Mais *kosnǫti* peut aussi se construire avec *vŭ* et l'accusatif, ou avec le locatif sans préposition, pour indiquer la chose touchée; alors *sę* peut se trouver ou non; il y a même parfois des différences entre les manuscrits : L., VII, 14 *kosnǫ vŭ odrŭ* Zogr., Mar., *kosnǫ sę vŭ odrŭ* Ass. « ἥψατο τῆς σόρου »; L., XXII. 51 *kosnǫvŭ uxo ego* Zogr., *vŭ uxo ego* Mar. « ἁψάμενος τοῦ ὠτίου » (l'absence de *vŭ* dans Zogr. est sans doute une faute); L., VIII. 44 *kosnǫ sę vŭskrilii* Zogr., Mar., Ass., Sav. « ἥψατο τοῦ κρασπέδου »; etc.; *ibid.*, 45 *kosnǫry sę mĭně* Zogr., Mar., etc. Dans L., VIII. 44 et 45, on voit une raison de l'emploi de *sę* : il s'agit d'un malade qui se frotte au vêtement de Jésus. Mais pareille raison d'être n'existe pas toujours, ainsi L., XVIII, 15 *da bi sę ixŭ kosnǫlŭ* Zogr., Mar. « ἵνα αὐτῶν ἅπληται », où il s'agit de Jésus qui touche des malades pour les guérir. En vieux slave, la valeur significative de *sę* près de *kosnǫti* tend donc à s'effacer. Supr., 561, 28 Sev., on lit *kose sę jego*, avec une forme particulière de l'aoriste et un complément nom de personne au génitif. Avec le préverbe *pri-*, le complément est toujours au locatif, même s'il est un nom de personne, et *sę* figure toujours, ainsi L., VIII, 47 *prikosnǫ sę emĭ* Zogr., Mar., Ass., Sav. « ἥψατο αὐτοῦ ». Le sens n'intervient plus en rien ici; mais *kosnǫti* n'admettant pas avec *pri-* la construction transitive, on a mis toujours *sę*.

L'emploi de *sę* avec certaines formes munies d'un préverbe peut être la trace d'un emploi plus général. Ainsi, en vieux slave, *sĭjati* intransitif, au sens de « briller », n'a pas *sę* (Cloz., 334 = Supr., 418, 7 Sev.; Cloz., 480; Supr., 352, 19 Sev.), bien que *sĭčetŭ* « ἀνατέλλει » Mt., V, 45 soit transitif et signifie « il fait briller »; de même *vŭsĭěti* « ἀνατεῖλαι », qui se lit plusieurs fois dans l'Évangile, n'a pas *sę*; mais on lit *prosijaaše sę* Supr., 511, 26 Sev. Ce n'est pas un hasard; car le serbe a *sijati* et *sĭjati se*, *sjati* et *sjati se*.

Les faits qui viennent d'être exposés sont troubles parce qu'il s'agit d'un usage en voie de disparition. Le réfléchi *sę* est demeuré dans l'usage en slave jusqu'à maintenant pour exprimer le réfléchi et le passif; mais il a dès avant l'époque historique cessé de donner aux verbes une valeur analogue à celle du moyen grec et sanskrit. Les faits énumérés sont des débris d'un usage qui, déjà au moment où ont été faites les plus anciennes traductions slaves, n'était plus normal.

La perte du sentiment de la valeur moyenne donnée au verbe

par *sę* résulte de la fixation du sens en certains cas : *klęti* signifie «maudire (quelqu'un)» et *klęti sę* «jurer»; le réfléchi fixe donc la valeur absolue du verbe. Avec préverbe, on n'a que la valeur transitive : *zaklęti*, *zaklinati* «ὁρκίζειν, ἐξορκίζειν», *prokląti*, *proklinati* «καταρᾶσθαι».

Il est curieux qu'un verbe, emprunté au germanique comme terme technique du christianisme, *fastan*, reçoive régulièrement le réfléchi en slave : *postiti sę* «jeûner»; curieux aussi qu'un dénominatif comme *potiti sę* «suer» (Supr., 431, 10 Sev.) ait reçu *sę* constamment.

Près de certains verbes qui sont d'ordinaire accompagnés de *sę*, le réfléchi manque dans quelques phrases par suite d'une circonstance accidentelle. Ceci se voit par exemple Mt., VI, 16 *egda postite sę ne bǫděte ěko upokriti sětujǫšte posmražďajǫtŭ bo lica svoě da bǫ sę* (Mar.; *bišę sę* Zogr.; *byšę sę* Sav.; *sę bǫ* Ass.) *avili ěkomŭ postęšte* «ὅταν νηστεύητε, μὴ γίνεσθε, ὡς οἱ ὑποκριταί, σκυθρωποί· ἀφανίζουσι γὰρ τὰ πρόσωπα αὐτῶν, ὅπως φανῶσι τοῖς ἀνθρώποις νηστεύοντες» : *postiti* est toujours accompagné de *sę*; il l'est au début du verset et encore au verset 17; mais, dans la seconde partie du verset 16, *sę* placé au début de la phrase porte à la fois sur *avili* et sur *postęšte*, et l'on a évité de répéter *sę* près de *postęšte*. Au verset 18, où les conditions sont un peu différentes, *sę* est répété dans la plupart des manuscrits : *da ne aviši sę ěkomŭ postę sę* Zogr., Mar., Sav., et seul Ass. a *postę* sans *sę*, évidemment pour ne pas répéter après *postę* le *sę* qui figure après *aviši*. De même *sę* est de règle avec *běsĭnovati*; ainsi Mt., XV, 22; Mc, V, 15 et 18; mais on lit L., VIII, 36 *kako sŭpase sę běsĭnovavy* Zogr., Mar. (Ass. def.; *běsyny* [*sic*] Sav.) «πῶς ἐσώθη ὁ δαιμονισθείς» : on n'a pas répété *sę*, qui figure après *sŭpase*. L'absence de *estŭ* dans la phrase relative s'explique de même par le fait qu'on a évité une répétition dans Mt., VI, 23 *světŭ iže vŭ tebě tŭma estŭ* Zogr., Mar., Ass., Sav. «τὸ φῶς τὸ ἐν σοὶ σκότος ἐστίν». De même encore, *li* interrogatif ne figure pas après *li* signifiant «ou» : Mt., XII, 5 *li něste čili* Zogr. Mar. «ἢ οὐκ ἀνέγνωτε», en face de *něste li čili* «οὐκ ἀνέγνωτε» Mt., XII, 3. L'absence de *sę* dans les cas de ce genre n'est donc pas à rapprocher des cas où il y a hésitation sur l'emploi ou le non-emploi de *sę* près de certains verbes.

La comparaison des langues slaves entre elles permettrait d'ajouter des faits à ceux que fournit le seul examen des textes vieux slaves. Ainsi le vieux slave n'a que *blĭštati sę* (L., XXIV, 4 Zogr., Mar., Ass.) et *bliscati sę* (L., IX, 29; XVII, 24 Zogr., Mar.) ou *bliskati sę* (Supr., 336, 7 Sev.); mais le russe n'a que блеснýть, блестéть et блистáть, sans le réfléchi. Le dictionnaire serbe de Vuk donne à la fois *blistati* et *blistati se*, sans différence de sens; mais

le mot ne paraît pas courant en serbe; le dictionnaire slovène de Pleteršnik a de même *blískati* et *blískati se*; etc.

Du reste, en russe, on observe encore des cas nombreux où, un même verbe s'employant avec et sans ся, la forme munie de ся a une sorte de valeur moyenne (voir Boyer et Spéranski, *Manuel pour l'étude de la langue russe*, p. 248); ainsi онъ стучитъ въ дверь «il frappe à la porte» (simple constatation d'un fait), mais онъ стучитъся въ дверь «il frappe à la porte» (pour qu'on la lui ouvre).

Pour se rendre compte de la valeur exacte que donne aux verbes l'addition de *sę*, il faut ajouter cette dernière remarque qu'on ne doit pas toujours recourir au sens réfléchi pour interpréter les formes munies de *sę*. Ainsi, quand *vratiti* et les formes à préverbe de ce verbe traduisent le transitif στρέφειν tandis que *vratiti sę* signifie «se tourner» et traduit στρέφεσθαι, on est tenté de voir là un bel exemple du réfléchi. Mais, si l'on note que lat. *uerte* signifie à la fois «tourne (quelque chose)» et «tourne-toi», on peut soupçonner que, dans *vratiti sę*, le réfléchi servait à insister sur l'emploi absolu du verbe, mais que *vratiti* par lui-même était déjà propre à signifier «se tourner», et ceci est confirmé par le fait que, en polonais, *wrócić* équivaut à *wrócić się*.

Beaucoup de faits concordants tendent donc à établir que l'addition de *sę* a servi à donner aux verbes slaves une valeur analogue à celle que donnaient aux verbes indo-européens les désinences moyennes. Il est malaisé de déterminer si *sę* a succédé aux désinences moyennes et en a pris en quelque sorte la place ou s'il s'agit d'un développement entièrement indépendant; la continuité paraît probable. Quoi qu'il en soit, le développement de l'usage de *sę* est un bel exemple de la substitution d'un mot accessoire à un type de flexion, substitution qui caractérise d'une manière frappante le développement des langues indo-européennes en général, et du slave en particulier. Et la fixation de l'emploi de *sę* dans certains cas spéciaux illustre ainsi une tendance générale du développement morphologique.

A. Meillet.

LE *X*

DU SLAVE *XODITI*.

Le verbe v. sl. *xoditi* «aller» et les participes v. sl. *šьdъ*, *sьlъ* servent de formes supplétives au verbe anomal *idǫ*, *iti* «aller» : *xoditi* est l'«indéterminé» qui répond au «déterminé» *iti*; *šьdъ* sert de participe passé actif à *iti*; ce dernier fait tient à ce que la racine i.-e. **ei-* ne fournissait sans doute pas de parfait, comme l'indique l'emploi de ἐλήλυθα en face de εἶμι. Il y a aussi un substantif verbal *xodъ* «marche». On s'accorde à rapprocher ce grand groupe de mots slaves de gr. ὁδός «route», et de certains emplois de la racine skr. *sad-* qui, avec le préverbe *ā-*, signifie «arriver, atteindre», et, avec le préverbe *ud-*, «s'écarter, s'éloigner»; on rapproche aussi, d'une manière plus hypothétique, lat. *cēdō* (de **ke-zdō*?) «je m'écarte, je m'éloigne» (voir Walde, *Lat. etym. Wört.*).

Le traitement sl. *x/š* est l'un des deux traitements de i.-e. **s* en slave; il est normal après *i* et *u*. Toutefois, à l'initiale des mots, c'est l'autre traitement, sl. *s*, qui a été généralisé en principe; on ne trouve jamais que *sę* «soi», *sedmь* «sept», *samъ* «même», *suxъ* «sec», *sьcati* «uriner», *solь* «sel», *synъ* «fils», *sěkǫ* «je coupe», etc. Le *x/š* de *xoditi*, *šьdъ* est chose unique en son genre.

On conçoit bien que le traitement *x/š* ait existé en certains cas : après des préverbes tels que *pri-*, *prě-*, *obь-* (*obi-*), *u-*, il est phonétiquement correct, et *prixoditi*, *prišьdъ*; *prěxoditi*, *prěšьdъ*; *obьxoditi*, *obьšьdъ*; *uxoditi*, *ušьdъ* sont conformes à ce que les règles phonétiques générales font attendre. Mais *is-xoditi*, *vъs-xoditi*, *pro-xoditi*, *za-xoditi* ne présentent *x-* que par suite de généralisations; et, si les préverbes *vъ-*, *sъ-*, *vy-* se terminent par une voyelle du type *ъ*, *y* en slave de l'époque historique, ils reposent sur des formes à consonne finale, qui n'ont pu déterminer la forme initiale *x-* de *xoditi*. Il faut trouver une raison particulière qui explique le traitement particulier de i.-e. **s* dans sl. *xoditi*, *šьdъ*.

C'est ici le cas de faire intervenir le principe de l'élimination des homonymes, dont, sur l'initiative de M. Gilliéron, on a tiré grand parti depuis quelques années dans l'étymologie romane. Ce principe consiste, on le sait, en ceci que, si deux mots exprimant des notions distinctes sont sujets à entrer en collision de sorte qu'il en résulte ou en puisse résulter des ambiguïtés, l'un ou l'autre est éliminé ou modifié de manière à ce que la clarté de l'expression soit restaurée. Or, il existait une racine **sed-* «s'asseoir, être assis», très importante et d'emploi fréquent. Sans doute le slave a généralisé dans cette racine le degré long et offre *sěsti*, *sěděti*, *sadĭti*, etc., de sorte que le vocalisme ne se confond jamais avec celui de *xodŭ*, *xoditi*, *šidŭ* à l'époque historique. Mais il n'en a évidemment pas toujours été ainsi. Dans *sedĭlo* (s. *sèdlo*, pol. *siodło*), *o-seditati*, le slave même a encore la trace du vocalisme *ĕ* de la racine **sed-* «s'asseoir», et l'on conçoit que, à un certain moment du passé, il y ait eu risque de confondre **sed-* «s'asseoir» avec **sed-* «aller». Comme l'origine de la distinction des traitements slaves *s* et *x/š* se trouve dans des faits dialectaux de date indo-européenne, on s'explique que le traitement normal *s* conservé dans les représentants de la racine la plus usuelle **sĕd-*, **sŏd-* étant réservé au sens «s'asseoir», l'autre traitement (devenu en slave *x/š*) ait été attribué à **sed-* «aller».

Depuis que le rapprochement a été lancé, dans le premier volume de ces *Mémoires*, on a souvent supposé que sl. *xromŭ* «boiteux», qui serait identique à skr. *srāmáḥ* «boiteux», fournirait un second exemple du traitement *x/š* de i.-e. **s* en slave. Mais, malgré la concordance parfaite du sens et du détail de la forme, l'étymologie ne peut passer pour sûre : le mot ne se trouverait que dans deux langues; les noms d'infirmités n'ont pas d'étymologie pour la plupart; d'un autre côté, l'*ā* sanskrit ne peut être tenu pour identique à un *ŏ* slave depuis qu'on a cessé presque universellement d'admettre qu'un *ā* indo-iranien représente phonétiquement un ancien *o* bref en certaines conditions. Le rapprochement est donc loin d'être aussi séduisant qu'il paraît l'être au premier abord. Il y faut sans doute renoncer.

A. Meillet.

LA LANGUE ITONAMA.

« Les Itonamas, écrit d'Orbigny, sont divisés en plusieurs petites sections, portant chacune un nom différent. Ils habitent la partie nord-est de la province de Moxos, sur les rives du Rio Itonama, depuis la grande lagune jusque près de son confluent avec le Rio Machupo, c'est-à-dire du 13e au 14e degré de latitude sud, et du 65e au 67e degré de longitude ouest de Paris. Jadis disséminés en quelques groupes, sur les terrains moins inondés, et au milieu des bois qui bordent leur rivière, ils avaient, au nord, pour voisins les Itós ou Iténès; à l'est, les Baurès; à l'ouest, les Canichanas; et au sud, les Moxos. Aujourd'hui aucun d'eux n'est sauvage. Tous ayant embrassé le christianisme, ils sont divisés en deux missions, celle de *Magdalena*, située sur le Rio Itonama, et celle de *San-Ramon*, sur le Rio Machupo. Leur nombre était, en 1830, à Magdalena, de 2,831; à San Ramon, de 1,984; ce qui formait un total de 4,815 [1]. »

Cardús ne donne aucun renseignement sur les Itonama; il se borne à dire que leur langue était en usage à Guacarajes, à Magdalena et à San Ramon [2]. Suivant Hervás, enfin, il y avait, en 1767, 4,000 âmes à Magdalena et quelques familles itonama dans les missions de Loreto et de Trinidad de la province de Moxos [3]. Nordenskiöld, qui a visité récemment la région, n'a plus trouvé, à San Ramon, que 300 Itonama [4].

[1] D'Orbigny (Alcide), *Voyage dans l'Amérique méridionale*. T. IV, 1re partie, Paris, 1839: *L'homme américain (de l'Amérique méridionale), considéré sous ses rapports physiologiques et moraux*, p. 297.

[2] Cardús (R. P. Fr. José), *Las misiones franciscanas entre los infieles de Bolivia*. Barcelone, 1886, p. 308.

[3] Hervás (Lorenzo), *Catálogo de las lenguas de las naciones conocidas, y numeración, división, y clases de estas según la diversidad de sus idiomas y dialectos*. T. I: *Lenguas y naciones americanas*, Madrid, 1800, p. 250; *Idea dell' Universo*. T. XXI, Cesena, 1787: *Saggio pratico delle lingue con prolegomeni ed una raccolta di orazioni dominicali in più di trecento lingue.e dialetti*, p. 64.

[4] Nordenskiöld (Erland), *Die religiösen Vorstellungen der Itonama-Indianer in Bolivia (Zeitschrift für Ethnologie*, 1915, p. 105-113), p. 106.

Les documents publiés jusqu'ici sur l'Itonama sont peu nombreux. En voici la liste :

1. Hervás, *Saggio pratico*, *op. cit.*, p. 92-93 (*Pater noster*)[1].

2. D'Orbigny, *op. cit.*, p. 80 (vocabulaire de 23 mots).

3. Fonseca (João Severiano da), *Viagem ao redor do Brasil, 1875-1878*, 2 vol. Rio de Janeiro, 1880-1881, t. II, p. 240-243 (vocabulaire de 227 mots).

4. Cardús, *op. cit.*, p. 317 (liste de 46 mots et courtes phrases).

5. Nordenskiöld, *op. cit.* (quelques mots, *passim*).

Au point de vue grammatical, on trouve dans Hervás[2] quelques remarques, qui ont été reproduites dans le *Mithridates*[3], et une étude beaucoup plus fouillée dans un excellent article de L. Adam[4], basé sur l'examen d'un texte religieux itonama, rapporté par d'Orbigny et conservé à la Bibliothèque nationale de Paris.

A notre tour, nous avons repris l'étude de ce texte[5], en nous guidant surtout sur le travail d'Adam, et nous le reproduisons intégralement avec traduction interlinéaire ; nous publions également le manuscrit inédit formé par d'Orbigny, au cours de son voyage, manuscrit qui se trouve de même à la Bibliothèque nationale de Paris. Enfin, pour que notre mémoire contienne tout ce que nous connaissons sur l'Itonama, nous avons cru utile d'adjoindre à ces documents inédits les vocabulaires déjà publiés, dont la plupart se trouvent dans des ouvrages assez peu accessibles aux chercheurs.

Disons tout de suite que ces divers documents ont une valeur très inégale. Le texte religieux est relativement excellent et paraît avoir été composé par un missionnaire connaissant remarquablement l'Itonama. Il n'en est pas malheureusement de même des vocabulaires, et nous aurons maintes fois occasion d'y relever des erreurs au cours de cette étude.

[1] Ce texte est reproduit *in* : Adelung (Johann Christoph) et Vater (Johann Severin), *Mithridates oder allgemeine Sprachenkunde mit dem Vater unser als Sprachprobe in beynahe fünfhundert Sprachen und Mundarten*, t. III, Dritter Theil, Zweyte Abtheilung. Berlin, 1813, p. 572-576.

[2] Hervás, *Saggio pratico*, *op. cit.*, p. 92-93.

[3] Adelung et Vater, *op. cit.*, p. 572-576.

[4] Adam (Lucien), *Pronoms et indices personnels de l'Itonama* (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, t. II, 1897-1898, p. 48-52).

[5] Ce texte est écrit sur du papier timbré, qui porte sur la feuille de couverture l'inscription suivante : *Doce reales.* |*Sello segundo, doce rea*|*les, años de mil ochocientos, y mil ochocien*|*tos y uno*, et un cachet aux armes d'Espagne où on lit : *Hispaniarum Rex, Carolus IV. D. G.*

I. ESQUISSE GRAMMATICALE [1].

Genre. — Contrairement à la plupart des langues boliviennes, l'Itonama possède une particule suffixée pour distinguer la femelle du mâle. C'est le suffixe *-ka* :

mi-čaničau-ka, femmes célibataires (5) [*mi-čaničau*, hommes célibataires (5)];
a-mai-maiyene-ka, ta mère (5) [*a-mai-maiyene*, ton père (5)];
pačukate-ka, une autre (5) [*pačukate*, un autre (5)];
a-me-he-ka, ta fille (2) [*a-me-he*, ton fils (2)];
sanikaô-ka, jeune fille (3) [*sanikabo*, jeune homme (3)];
pihi-ka, enfant femelle (2-3) [*pihi*, enfant mâle (2)];
kuráh-ka (3), *kuraha-ka* (2), poule [*kuráh* (3), *kuraha* (2), coq].

Dans notre texte et notre vocabulaire, nous retrouvons cette particule dans les mots féminins suivants, dont le doublet masculin ne nous est pas attesté comme pour les exemples précédents :

a-mi-makaasa-ka, tes parentes (5);
a-mi-mapu-ka, ta femme (5);
abu-ka (5), *kane-ka* (2), *ubî-ka* (3), femme;
kotú-ka a-mi-stzabas-ka, femme mariée (3);
s-me-té-ka, mère (3);
me-té-ka, grand'mère (3).

Nombre. — Le pluriel est le plus souvent indiqué par la particule préfixée *mi-*, *mai-*, *ma-*, comme nous l'avons déjà signalé en Kayuvava [2].

mi-mapupu-ke, femmes mariées (5);
mi-mapuna, hommes mariés (5);
mi-čani-čau-ka, femmes célibataires (5);
mi-čani-čau, *mi-čanidi*, célibataires (5);
mi-yogna mi-apača, les années passées (5);
mi-kuaresma, les carêmes (5);
mi-kelala padara, mauvaises paroles (5);
kiaena-ke mi-kelala, choses mauvaises (5);
mai-yakabua-čača, concubinages (5);

[1] Nous désignons par 1 les mots extraits d'Hervás, par 2 ceux de d'Orbigny, par 3 ceux de da Fonseca, par 4 ceux de Cardús, par 5 les mots et phrases tirés du Confessionnaire itonama, par 6 les mots notés par Nordenskiöld.

[2] Créqui-Montfort (G. de) et Rivet (P.), *Linguistique bolivienne. La langue kayuvava* (*Le Muséon*, nouvelle série, t. XV, Louvain, 1914, p. 121-162), p. 125.

mai-yaena-ke, autres (5).
ma-čabalu, péchés (5).

D'après quelques-uns de ces exemples, on voit que la particule peut être adjointe à l'adjectif qui accompagne un substantif, celui-ci tantôt restant invariable, tantôt recevant lui aussi l'indice du pluriel.

Il semble que le pluriel soit parfois indiqué aussi par la particule suffixée *-ke*, dont d'ailleurs l'emploi n'exclut pas celui du préfixe *mi-*, *mai-* :

mi-mapupu-ke, femmes mariées (5);
mai-yaena-ke, autres (5);
umu-ke, hommes [*humu*, homme] (5);
pai-ke, pères [*pai*, père] (5);
dok-i-tereke-ke, nos aliments (1)[1].

Substantifs. — L'Itonama forme des mots abstraits, à l'aide des radicaux des adjectifs, des verbes et des substantifs, par suffixation de *-ča*, *-čača*, *-čame* ; il semble que la reduplication de la dernière syllabe dans *čača* corresponde à un pluriel spécial à ces substantifs.

mai-yakabua-čača, concubinages [*akabuaa*, vivre en concubinage] (5);
ka-ni-akabua-čača, tes concubinages (5);
a-mi-kela-čača, tes vices [*kelala*, mauvais] (5);
ka-ni-kela-čača, tes vices (5);
a-mi-padara-čača, les paroles [*padara*, parler] (5);
a-mi-mačagualu-čame, ta confession [*čagualu*, pécher] (5);
a-mi-mačapi-čame, ton vol [*mačapi*, voler] (5);
ok-mi-mayuvone-čača, ses souffrances [*mayuvone*, souffrir] (5);
ah-mai-pakiumala-čaa, pour ton pardon [*pakiumala*, pardonner] (5);
a-mai-yamu-ča, par ta crainte [*samu*, craindre] (5);
a-mai-bu-ča, par ton ivrognerie [*buxu*, s'enivrer] (5).

Pronoms personnels. — Voici, d'après nos divers informateurs, la liste des pronoms personnels :

je, moi..	*os-mi* (1)	nous..	*dig-nit* (1)
	aš-ni (2)		*iode* (3)
	oks-ni (4)		*ooč-ni* (2)
	os-ni (5)		*riks-mamana* (4)
	oho-n (3)		

[1] Hervás (*Saggio pratico*, *op. cit.*, p. 92) indique que, dans ce mot, le suffixe *-ke* est un suffixe de renforcement.

tu, toi..	*o-niti* (1-5)	vous..	*ko-ni* (4)
	o-nisi (4)		
	oho-ni (2)		
	os-nika (3)		
il, lui...	*og-ni* (1-5)	ils...	*og-ni-keke* (5)
	ok-ni (5)		*koč-sua* (4)
	o-ni (2)		
	kač-sua (4)		

En outre, dans notre questionnaire, le «*usted*» espagnol est traduit par *og-ni*, quand on s'adresse à un homme et par *kog-ni*, quand on parle à une femme.

Cette liste serait assez confuse si nous n'avions les données que nous fournissent nos textes. Nous allons tenter de l'interpréter à la lumière de ceux-ci, en reprenant la question personne par personne.

1re personne du singulier :

La première personne du singulier est marquée, chez nos différents informateurs, par deux préfixes différents: le premier, de beaucoup le plus fréquent, se présente sous les diverses formes : *si-*, *sič-*, *ši-*, *či-*, *i-*; le second, dont nos textes seuls nous donnent deux exemples, est le préfixe *as-* :

si-maku, je donne (1);
sič-mama-na, je vais, j'irai (4);
si-ačuna, je suis allé (4);
s-ku-ape-xe, je mangerai (4) [1];
ši-tzauvá-no (3), *i-čava-neve* (2), je veux;
ši-tzauá-ma (3), *hua-či-čava-ko* (2), je ne veux pas, *si-čahua-ko*, non [litt.: je ne veux pas] (4);
si-apaču, j'ai confessé (5);
guana si-apaču-ko, je n'ai pas confessé (5);
si-apačuras-na, j'ai obéi (5);
guana si-apačuras-ko, *guana si-apačura-ko*, je n'ai pas obéi (5);
si-pakeéle-te, j'ai tu (5);
guana si-pakele-ko, je n'ai pas tu (5);
si-akilone-be, *si-makilone-be*, je t'ordonne (5);
si-ukuluna, j'ordonne (5);
si-sičau, je suis (5);
guana si-mu-pakeda-ko, je ne le dis pas (5);

[1] Traduit par erreur par Cardús : «je désire», dans la phrase : «je désire du poisson».

si-pakede-be, je te dis (5);
as-ki-maku, je donnerai (5);
čaka as-ki-suača-no-ve, pour que je t'absolve (5).

2e *personne du singulier* :

Ici notre confessionnaire nous révèle une des particularités les plus curieuses de l'Itonama, que les renseignements fournis par Hervás ou consignés dans nos vocabulaires n'auraient pas permis de mettre en évidence. En effet, d'après Hervás et Cardús, il semblerait que la deuxième personne du singulier fût toujours marquée par le préfixe *o-*, *hu-* :

o-maku, tu donnes (1);
o-ki-maku-mo, donne-nous! (1);
o-ki-pakiyumala-na, pardonne! (1);
kanaya hu-tččahua, que veux-tu? (4).

Or, il est de toute évidence que l'Itonama emploie deux classes de préfixe distinctes, l'une réservée aux hommes, l'autre aux femmes : dans le premier cas, c'est le préfixe *a-*, dans le second, les préfixes *ku-*, *ka-*, *ko-*, *ki-*, *kai-*, ainsi qu'il ressort des exemples suivants empruntés tous au confessionnaire :

♂	♀
a-do-sibaka-ne, as-tu consenti?	*ka-do-sibaka-ne*, as-tu consenti?
a-di-pau-ne, as-tu désiré?	*ka-di-pau-na*, as-tu désiré?
a-do-čebee-te, as-tu regardé?	*ko-do-čebe-te*, as-tu regardé?
a-ko-čebe-na, regarde!	*ko-ko-čebe-na*, regarde!
a-di-malo-na, as-tu forniqué?	*ka-dai-malo-ne*, as-tu forniqué?
a-du-pakele-te, as-tu tu?	*ki-ki-samu-na*, crains!
a-i-puyariri-na, tu as fâché;	*ku-ku-yupaipao-ne*, sois certaine!
a-mai-yariri-ko, quand tu es fâché;	*guana ka-nai-pexele-ko*, pour que tu n'acceptes pas;
a-i-yukariri-te, tu as irrité;	*ka-nai-nadu-ko*, quand tu es enceinte;
a-ku-dara-ke, que tu dises!	*kai-gu-anudait-ke*, tu seras peinée.
a-ki-siki-na, apporte!	

3e *personne du singulier* :

D'après Hervás, le préfixe de cette personne est *og-* :

og-maku, il donne.

Nous le retrouvons dans deux exemples de notre texte sous la forme *ag-*, de même que pour la 2e personne au préfixe *o-* de Hervás correspond dans le confessionnaire le préfixe *a-* :

ag-mai-yaari-ko, quand il est irrité;
ag-mi-sianeka-ke-be, ce qu'il te dit.

Nous devons toutefois signaler une exception dans les deux phrases suivantes du confessionnaire, dont la traduction ne semble pas douteuse :

Dios o-sine, Dieu dit,
ogni u-čagua, il veut,

où le préfixe *ag-* ou *og-* semble remplacé par *o-*, *u-*.

Notre texte ne donne pas d'exemple du doublet féminin du pronom de la 3e personne du singulier. Nous avons toutefois la certitude qu'il existe, et correspond à la forme *kog-*, radical du pronom plein *kog-ni* employé pour exprimer le «*usted*» espagnol, quand on s'adresse à une femme, de même que *og-* se retrouve dans le pronom *og-ni* employé de la même façon, lorsqu'on parle à un homme.

1re personne du pluriel :

Le préfixe de la 1re personne du pluriel est *dig-*, *dag-*, *da-* :

dig-maku, nous donnons (1);
dag-nai-pakiyumalà-ka, nous pardonnons (1);
guana dig-ni-kis-padara-ko, nous ne parlerons pas (5);
da-i-mama-na, allons-nous en! (4)[1].

2e personne du pluriel :

D'après Hervás, le préfixe employé est *nig-* :

nig-maku, vous donnez.

Notre confessionnaire ne nous donne pas d'exemples de l'emploi de cette personne.

3e personne du pluriel :

Notre texte ne nous donne aucun exemple d'un verbe à cette personne, mais il nous fournit la forme du pronom plein masculin : *og-ni-keke*, formé du radical du pronom masculin de la 3e personne du singulier, affecté du suffixe du pluriel *-keke*. La

[1] Nous pourrions ajouter l'exemple suivant emprunté à da Fonseca : *da-ki-matsihi-ka*, «que nous travaillions!», traduit par erreur «va travailler!».

forme féminine correspondante ne nous est pas attestée, mais il est possible qu'elle existe et l'on peut la reconstituer de la même façon ; elle serait alors *kog-ni-keke*.

De cette étude, il résulte que l'Itonama possède, au moins pour les 2e et 3e personnes du singulier, une double série de pronoms personnels, dont les radicaux sont :

Sing.	1re pers.	*si-, siĕ-, ši-, ĕi-, i-; as-* ;	Plur.	*dag-, dig-, da-* ;
	2e pers.	♂ *o-, hu-, a-* ; ♀ *ko-, ku-, ka-, ki-, kai-* ;		*nig-* ;
	3e pers.	♂ *og-, ag-* ; ♀ *kog-* ;		♂ *og-* ; ♀ *kog-* (?)[1].

Si nous nous reportons maintenant à la liste des pronoms pleins, que nous avons dressée plus haut d'après nos divers informateurs, il est aisé de voir que la plupart de ces pronoms sont formés, d'une façon très régulière, par l'adjonction à ces radicaux de divers suffixes : *-ni*, *-mi*, *-niti*, *-nisi*, *-nit*, *-ni-keke* ;

Sing.	1re pers.	*aš-ni, os-ni, os-mi, oks-ni* ;	Plur.	*dig-nit* ;
	2e pers.	*o-niti, o-nisi, oho-ni* ;		
	3e pers.	♂ *og-ni, ok-ni* ; ♀ *kog-ni* ;		*og-ni-keke*.

Les autres formes sont d'une interprétation plus difficile.

Les formes *kaĕ-sua*, *koĕ-sua*, qui nous sont données par Cardús pour les 3es personnes du singulier et du pluriel, sont sans doute analogues à celle que nous retrouvons dans le « *Pater noster* » dans la forme verbale :

kac-isi-ki-k-apačuras-ne-be, qu'ils t'obéissent ! (1).

[1] La connaissance de ces radicaux permet d'interpréter d'une façon plus exacte un certain nombre de mots de notre vocabulaire. C'est ainsi que :

ši-alasáne, chaleur (3), doit signifier :	j'ai chaud ;
ši-daiáče, froid (3),	j'ai froid ;
ši-kaia, brave (3),	je suis brave ;
ši-asdike, malade (3),	je suis malade ;
si-šodolakes, toux (3),	je tousse ;
ši-alakami, douleur (3),	j'ai mal ;
še-maku-hue, prends ! (2),	je donne.

Les quatre premiers exemples sont de vraies phrases pronominales.

Os-ni-ka, tu, et *oho-n*, je, d'après da Fonseca, doivent être le résultat d'une interversion ; *oho-n* est en effet identique à *oho-ni*, qui signifie « tu » d'après d'Orbigny, et *os-ni-ka* est probablement la forme féminine, que nous avons vainement cherchée dans nos textes, du pronom personnel de la première personne *os-ni*. Nous y retrouvons en effet l'indice féminin *-ka*.

O-ni, il, d'après d'Orbigny, n'est sans doute qu'une notation erronée de *og-ni* ; *ooč-ni*, nous, d'après le même auteur, nous semble le doublet de *os-ni*, je.

Ko-ni, vous, d'après Cardús, est vraisemblablement la forme féminine de *o-ni*, tu.

Quant à *iode*, nous, d'après da Fonseca, et *riks-mama-na*, nous, d'après Cardús, nous pensons qu'ils résultent de confusions de la part des collecteurs. Le mot « *yodè* », signifie également « rame » dans le vocabulaire de d'Orbigny. Dans *riks-mama-na*, nous retrouvons le radical du verbe « aller » et, d'autre part, ce mot est identique à celui qui, d'après Cardús, signifie « que dis-tu ? », *ris-mama-na*. Ces étranges synonymies ne laissent pas d'être un peu troublantes.

L'Itonama présente la particularité que, dans les phrases négatives, le pronom personnel de la 2e personne change de forme et devient *ni-*, *mi-*, *mu-* :

guana mi-ki-samu-na-mo, ne me crains pas ! (5) ;
guana mu-ku-yumo-ko, ne reçois pas ! (5) ;
guana ni-čagua-ko ni-aspua-na, tu ne veux pas entendre (5) ;
guana ni-siudu-ko, tu ne cesses pas (5) ;
guana-ko mi-apačuuras-ko, si tu n'obéis pas (5) ;
guana-ko ni-apaču-ko, si tu n'as pas confessé (5) ;
guana-ko ni-maku-ko, si tu ne donnes pas (5).

Il semble enfin que l'Itonama ait des formes spéciales pour les pronoms compléments ; d'après les exemples qui suivent, *mu*, *mo* correspondraient à la première et à la troisième personnes, *be*, *ve* à la seconde. Ces pronoms compléments sont le plus souvent suffixés, mais parfois aussi ils sont intercalés entre les divers préfixes pronominaux et temporels et le radical verbal :

guana mi-ki-samu-na-mo, ne me crains pas ! (5) ;
a-ki-yaspua-ne-mo, entends-moi ! (5) ;
o-ki-maku-mo, donne-nous ! (1) ;
a-k-makú-mo, demander [litt. : donne-moi !] (3) ;
guana os-ni si-mu-pakeda-ko, je ne le dis pas (5) ;
a-do-mo-yopoa-na, as-tu tué quelqu'un ? (5) ;
si-akilone-be, *si-makilone-be*, je t'ordonne (5) ;

mi-makilona-ka-be, ce que je t'ordonne (5);
a-mi-pakilona-ka-be pay, ce que t'ordonna le père (5);
ki-kanimača-ko-be čokiba, que le diable t'enlève (5);
panai-mamapu-ko-be, quand ils te commandent (5);
a-mi-maku-ka-be pai, ce que le père te commanda (5);
ag-mi-sianeka-ke-be, ce qu'il te dit (5);
čokigua ki-počosnituna-ko-be, que le diable t'arrache (5);
a-mai-puyariri-ko-be, quand tu as fâché contre toi (5);
Dios ki-tsuamalo-ko-be, que Dieu te châtie (5);
mi-maku-ka-be pai, que te donne le père (5);
čaka as-ki-suača-no-ve, pour que je t'absolve (5);
guana mu-du-apaču-ko-ve, si tu ne t'es pas confessé (5);
si-pakede-be, je te dis (5).

Pronoms indiquant la possession. — Voici la liste de ces pronoms, telle qu'on peut l'établir d'après nos divers informateurs :

mon.	*os-mi* (1);	notre, nos.	*dig-ma* (1);
	as-mi (5);		*dig-ni*, *dig-na* (5-1);
	ač-mi (4);		*dok-i* (1);
	oho-ní (3);		
ton..	♂ *o-ni*, *o-mi* (1);	votre....	*sig-mi* (1).
	o-mai, *a-mai*, *a-mi*, *u-ma*,		
	o-, *u-* (5);		
	♀ *ka-ni*, *ka-nai* (5);		
son..	*og-ni* (1);		
	og-me, *og-mi*, *og-ma*,		
	ak- (5);		

Dans cette liste, seule la forme donnée par da Fonseca pour le pronom possessif de la première personne semble suspecte : *oho-ní* semble plutôt correspondre à la deuxième personne.

Il est facile de voir qu'il y a identité entre ces pronoms indiquant la possession et les pronoms personnels correspondants. Les radicaux sont les mêmes et les suffixes analogues [1]. Notons

[1] Seule la 2e personne du pluriel fait exception ; dans la liste des pronoms personnels, le radical en est *nig*; dans celle des adjectifs possessifs, *sig*. Il y a lieu de croire que cette discordance provient d'une faute d'impression. Malheureusement, comme nos textes ne nous fournissent pas d'exemples de ces formes, il est impossible de savoir où est l'erreur. Peut-être, cependant, est-ce le préfixe *nig-*, qu'il faut voir dans le mot que d'Orbigny donne pour « poitrine »; *nik-nikšno* signifierait « votre poitrine ». Le radical ainsi isolé, précédé d'un autre préfixe possessif, se retrouve d'ailleurs dans le vocabulaire de da Fonseca, avec un sens à peine différent : *os-i-nišno*, dont la traduction exacte serait

aussi que la dualité des formes suivant le sexe de la personne se retrouve ici ; elle ne nous est attestée que pour la 2e personne, mais il est probable qu'elle doit exister dans les mêmes conditions que pour les pronoms personnels.

Voici maintenant les principaux exemples de l'emploi de ces pronoms possessifs qu'il nous a été possible de relever dans nos textes : on verra, par certains de ces exemples, que la particule suffixée, jointe au radical, peut parfois être omise.

1re personne du singulier :

os-mi-mue, mon père (1) ;
as-mis-padara, ma parole (5) ;
as-mi-ku (5), *ač-mi-ko* (4) [1], ma maison.

2e personne du singulier :

♂	♀
o-ni-mue, ton père (1) ;	*ka-nai-mapune*, ton mari (5) ;
o-mi-kadayat, ton nom (1),	*ka-ni-čunabua*, tes parents (5) ;
o-mi-onau, ton royaume (1) ;	*ka-ni-ku*, ta maison (5) ;
a-mi-kela-čača, tes vices (5) ;	*ka-ni-kela-čača*, tes vices (5) ;
a-mi-ku, ta maison (5) ;	*ka-ni-akabua-čača*, tes concubinages (5).
a-mi-mapu-ka, ta femme (5) ;	
a-mi-makaasa-ka, tes parentes (5) ;	
a-mi-makatabe, ton prochain (5) ;	
a-mai-yabebe, ton maître (5) ;	
a-mai-maiyene a-mai-maiyene-ka, ton père et ta mère (5) ;	
a-mi-mačagualu-čame, ta confession (5) ;	
u-ma-čagualu, tes péchés (5) ;	
o-mai-ye, tes fils (5) ;	
o-počosnila, ta langue (5) ;	
u-guanukuyu, ton cœur (5).	

3e personne du singulier :

og-ni-mue, son père (1) ;
og-me-e, son fils (5) ;
ak-upakulu, son ami (5).

«mon cœur». Dans ce cas, il faudrait admettre que «votre» se dit *nig-mi* et non *sig-mi*.

[1] Dans la phrase *sič-mama-na ač-mi-ko*, «je vais à ma maison», évidemment traduite par erreur par Cardús : «va à ta maison !».

Notons que, dans deux cas, ce préfixe semble perdre son sens possessif, pour jouer le rôle d'un véritable article :

og-mi-avebe, le seigneur (5);
og-ma-me, le père (5).

1re *personne du pluriel* :

dig-na-mu (5), *dig-na-me*, *dig-ni-mue* (1), notre père[1];
dig-na-te, notre mère (5);
dig-ni-kisiaxane, nos ennemis (5);
dig-ni-puyaate, nos offenseurs (1);
dig-ma-čagualu, nos péchés (1);
dok-i-tereke-ke, nos aliments (1).

2e *personne du pluriel* :

sig-mi-mue, votre père (1)[2].

Adjectifs et pronoms démonstratifs. — Notre vocabulaire ne nous donne que les trois pronoms démonstratifs suivants :

ceci, *nikudo* (3);
celle-ci, *ičaa* (2);
ceux-ci, *dix-ni* (2).

Il est possible que nous retrouvions le radical du dernier dans les phrases suivantes de Cardús :

sičau-li dix-na-mui ?, est-il ce dieu ?;
toko dix-na-mui ?, où est ce dieu ?;

[1] Suivant Hervás (*Saggio pratico*, *op. cit.*, p. 92), la forme *dig-na-me* serait employée quand on s'adresse à Dieu ou à ses ministres, la forme *dig-ni-mue* étant réservée au père naturel.

[2] Ces préfixes possessifs une fois connus, il est facile de voir qu'un certain nombre de mots de notre vocabulaire sont précédés de ces préfixes, bien que le collecteur ne l'ait pas noté. En voici quelques exemples :

ši-mi-makáia, mon vêtement (3);
s-me-té-ka, ma mère (3);
oš-buno, mon ventre (3) [*bunu* (2)];
a-me-he-ka (♂), *ka-ne-ka* (♀), ta fille (2);
a-me-he (2), *o-ní-ko* (3), ton fils;
a-mi-ma, ton père (2);
kotá-ka a-mi-stzabas-ka, ton épouse (3);
a-mi-mo, ton oncle (2);
a-me-te, ta mère, ta tante (2);
a-me-dešname, ton neveu, ta nièce (2);
dis-kača, notre face (3) [*kaču* (2)].

sičau ux-nano dix-na-mui, ce dieu est au ciel ;
yutuana dix-na-mui, ce dieu créa.

Toutefois, on peut plutôt identifier le préfixe *dix-na* de ces diverses phrases avec le préfixe possessif de la 1re personne du pluriel *dig-na*, et traduire : « est-il notre dieu ?, où est notre dieu ? », etc...

Le même radical apparaît d'une façon plus certaine dans une phrase de notre texte sous la forme *da-nai* :

uguakas-čamoko *da-nai-padara-ča* ?
combien-de-fois ces-paroles ?

Verbe. — L'Itonama possède, pour indiquer l'idée d'existence, un verbe dont le radical est *sičau*, *čau*.

si-si-čau, je suis (5) ;
a-mai-čau-ko, pour que tu sois (5) ;
o-ki-čau-ko, que tu sois ! (1) ;
sičau-li dix-na-mui ? y-a-t-il un dieu ? (4) ;
sičau ux-nano dix-na-mui, dieu est au ciel (4).

Ce verbe joue parfois le rôle d'un véritable auxiliaire, d'après notre texte religieux :

a-du-čani-čau, es-tu célibataire (♂) ? (*sani-kabo*, jeune homme) ;
ku-du-čani-čau, es-tu célibataire (♀) ? (*sani-kaŏ-ka*, jeune fille).

Conjugaison. — L'Itonama indique un certain nombre de temps à l'aide d'infixes placés entre le pronom et le radical verbal.

Impératif. — L'infixe qui marque l'impératif est *-ku-*, *-ko-*, *-ki-*, *-kai-*, *-i-* :

a-ko-čebe-na (♂), *ko-ko-čebe-na* (♀), regarde ! (5) ;
a-ki-samu-na (♂), *ki-ki-samu-na* (♀), crains ! (5) ;
a-ki-siki-na (♂), apporte ! (5) ;
a-ki-aspua-ne (♂), entends ! (5) ;
a-ku-pakele-na (♂), tais-toi ! (5) ;
a-ki-aka-ne (♂), chante ! (5) ;
a-ki-su-ne (♂), sens ! (5) ;
o-ki-pakiyumala-na (♂), pardonne ! (1) ;
ki-k-apačuras-na, soit respecté ! (1) ;
ku-ku-yupaipao-ne (♀), sois certaine ! (5) ;
ki-ki-guanegua-ne (♀), sois sûre ! (5) ;
ki-ki-mapu-ne (♀), épouse ! (5) ;

da-i-mama-na, allons-nous-en ! (4);
kacisi-ki-k-apačuras-ne-be, qu'ils t'obéissent ! (1).

En plus de l'infixe, nous devons noter la fréquence du suffixe *-ne*, *-na*, mais il n'y a pas là une règle absolue, de même que le préfixe pronominal est parfois omis :

a-ki-teske, appelle ! (2);
a-ko-maki, marche ! (2);
a-ko-čebe-te, regarde ! (5);
kai-maku, donne ! (1);
ki-aka-ne, chante ! (5);
kī-čeve-na, regarde ! (2);
ko-ški-na, apporte ! (2).

Futur. — L'infixe du futur est le même que celui de l'impératif :

s-ku-ape-xe, je mangerai (4);
as-ki-maku, je donnerai (5);
a-i-mayuvonenete (♂), tu souffriras (5);
kai-gu-anudaitke (♀), tu auras de la peine (5);
kai-yute (♀), tu pleureras (5);
a-kai-kanimaxe, *a-kit-kanimaxe*, il emportera (5);
guana dig-ni-kis-padara-ko, nous ne parlerons pas (5).

Notons que, dans ces exemples, le préfixe pronominal de la 3e personne du singulier et du pluriel, qui devrait être *ag-*, se présente sous la forme *a-*, identique à celle de la 2e personne ; il en résulte une confusion que seul le sens général de la phrase permet d'éviter. En réalité, les Indiens doivent faire la distinction et prononcer *ag-kit-kanimaxe*, il emportera, mais nos collecteurs ont dû fusionner la gutturale finale de la première syllabe et la gutturale initiale de la seconde [1].

[1] Un certain nombre des verbes de notre vocabulaire, qui nous sont donnés comme étant à l'infinitif, sont en réalité à l'impératif ou au futur (2e pers.); il est assez curieux de constater que les deux qui ont le pronom féminin se rapportent précisément à des occupations plus spéciales aux femmes :

ko-mathihr-ne, ouvre ! (3) [traduit par « ouvrir »];
ko-simáte, promène-toi ! (3) [traduit par « se promener »];
a-i-šu-kasí-ne, bois ! (3) [traduit par « boire »];
ke-aka-ne, chante ! (2) [traduit par « chanter »];
ka-mutsubó-ne, ferme ! (3) [traduit par « fermer »];
a-ki-ke, cours ! (2) [traduit par « courir »];
a-k-makú-mo, donne-moi ! (3) [traduit par « demander »];
a-ki-make (3), *a-ki-makü* (2), donne ! [traduit par « donner »];
a-ka-hiute, pleure ! ou tu pleureras (2) [traduit par « pleurer »];
a-ko-tsebé-ne, vois ! (3) [traduit par « voir »];
ki-ka-ne, file ! (2) [traduit par « filer »];
ki-ku-bake, peins ! (2) [traduit par « peindre »];
ka-ki-ča-ne, lave ! (3) [traduit par « laver du linge »].

Subjonctif. — C'est encore le même indice qui sert pour le subjonctif, mais avec l'adjonction du suffixe *-ko*, *-ke*, *-ka* que nous retrouverons employé pour la formation du relatif :

ki-ki-samu-na *Dios* *ki-tsuamalo-ko-be* (5);
crains Dieu que-châtie-toi ;

a-ko-čebe-te *ki-kanimača-ko-be* *čokiba* (5);
prends-garde (litt. : vois !) que-enlève-toi le-diable ;

čokigua *ki-počosnituna-ko-be* (5);
le-diable que-arrache-à-toi ;

a-ku-dara-ke, que tu dises ! (5);
o-ki-čau-ko, que tu sois ! (1);
a-kai-sebane-ka, qu'ils regardent ! (5) [1].

Interrogatif. — L'interrogatif est marqué par les infixes *-du-*, *-do-*, *-di-*, *-dai-*, *-i-*, et par des suffixes variés : *-ne*, *-na*, *-ke*, *-xe*, *-te*, dont les deux premiers sont de beaucoup les plus fréquents :

a-du-čani-čau (♂), *ku-du-čani-čau* (♀), es-tu célibataire ? (5);
a-i-mapuko (♂), *ka-di-mapuna* (♀), es-tu marié ? ou mariée ? (5) ;
a-do-sibaka-ne (♂), *ka-ilo-sibaka-ne* (♀), as-tu consenti ? (5);
a-do-čebee-te (♂), *ko-do-čebe-te* (♀), as-tu regardé ? (5);
a-di-pau-ne (♂), *ka-di-pau-na* (♀), as-tu désiré ? (5) ;
a-di-malo-na (♂), *ka-dai-malo-ne* (♀), as-tu forniqué ? (5);
a-dai-sidu-keke (♂), as-tu ? (5);
a-du-ape-ke (♂), as-tu mangé ? (5);
ku-du-kasi-na (♀), as-tu bu ? (5);
ka-dai-malo-xe (♀), as-tu forniqué ? (5).

Relatif. — Le relatif s'indique, suivant la relation à exprimer, par des indices variés, et, d'une façon à peu près générale, par le suffixe *-ko*, *-ka*, *-ke*.

Le plus fréquent est l'indice *-mai-*, *-mi-*, dont le doublet féminin est *-nai-* :

a-mai-yariri-ko (♂), quand tu es irrité (5);
a-mai-yopoa-ko (♂), quand tu tues (5);
a-mai-bat-ko (♂), quand tu meurs (5);
a-mai-čau-ko (♂), pour que tu sois (5);
a-mai-yaput-ko (♂), quand tu as fait (5);

[1] Nous pouvons joindre à ces exemples le verbe *da-kú-matsihi-ka*, que da Fonseca traduit : « va travailler ! », et qui signifie évidemment : « que nous travaillions ! ».

a-mai-yumot-ko (♂). quand tu as reçu (5);
a-mai-puyariri-ko-be (♂), quand tu as fâché contre toi (5);
a-mai-sidu-ko (♂), quand tu as (5);
guana a-mai-siyutu-ugua-ko (♂), quand tu ne cesses pas (5);
a-mai-yaspua-na (♂), quand tu entends (5);
a-mai-yaka-na (♂), quand tu récites (5);
ka-nai-nadu-ko (♀), quand tu es enceinte (5);
ka-nai-mayo-kelala-ko (♀), pour que tu avortes (5);
guana ka-nai-pexele-ko (♀), pour que tu n'acceptes pas (5);
ag-mai-yaari-ko (♂), quand il est irrité (5);
a-mai-laba-koo (♂), quand il revient (5);
a-mai-ne-ko (♂), quand il dort (5);
mai-sidu-ko (♂), quand il y a (5).

Très proche de cet infixe est l'infixe *-mi-*, qui signifie, suivant les cas, «celui qui, ce que, que» :

mi-makilona-ka-be, ce que je t'ordonne (5);
a-mi-pakilona-ka-be, ce que t'ordonna (5);
a-mi-maku-ka-be, ce que te commanda (5);
a-mi-pakeda-ka-no, ce que je vais dire (5);
ag-mi-sianeka-ke-be, ce qu'il te dit (5);
mi-sidu-keke, celui qui a (5);
mi-yumo-na, celui qui reçoit (5);
a-mi-yutua-te, que tu as fait (5);
mi-maku-ka-be, que te donne (5).

Remarquons que, d'après ces exemples, les préfixes pronominaux sont parfois absents; d'autre part, dans un certain nombre de cas, il y a confusion entre les divers préfixes; par exemple, «quand il dort» devrait, d'après ce que nous savons, se traduire *ag-mai-ne-ko* et non *a-mai-ne-ko*; «ce que je vais dire», *as-mi-pakeda-ka-no*, et non *a-mi-pakeda-ka-no*; «ce que t'ordonna» *ag-mi-pakilona-ka-be* et non *a-mi-pakilona-ka-be*, etc. Nous avons déjà signalé un fait analogue pour le futur, et nous l'avons expliqué par une raison phonétique. Dans le cas présent, cette explication n'est pas admissible, et nous sommes enclins à supposer que ces confusions sont dues à des erreurs de l'auteur du confessionnaire.

«Pour que, afin que» sont exprimés à l'aide de l'indice de l'impératif, du futur ou du subjonctif, mais, dans ce cas, le verbe prend le suffixe *-no*, *-ne* de l'interrogatif ou de l'impératif, et est le plus souvent précédé de *čaka*:

čaka as-ki-suača-no-ve, pour que je t'absolve (5);
čaka kai-pakiyumala-ne, *čaka u-kai-pakiumala-ne*, pour qu'il pardonne (5).

« Quand », dans deux cas, est exprimé à l'aide du préfixe *pa-nai* :

pa-nai-mamapu-ko-be, quand ils te commandent (5);
pa-nai-si-yakabuat-ko, quand elle vit en concubinage (5).

« Si » est exprimé par l'association des indices du relatif et de l'interrogatif et par la suffixation de *-gua*, qui est sans doute l'équivalent du suffixe *-ko*, *-ka* du subjonctif et de l'interrogatif :

a-mi-di-adala-gua, si tu as (5);
a-mu-du-bat-gua, si tu meurs (5).

« Si... ne... pas » peut être exprimé par l'adjonction pure et simple de l'adverbe de négation à la forme précédente :

guana mu-du-apaču-ko-ve, si tu ne t'es pas confessé (5);

mais, habituellement, on l'exprime par *guana-ko*, formé de *guana*, non, et du suffixe *-ko*, et par l'adjonction au radical verbal de la même particule :

guana-ko mi-apačuuras-ko, si tu n'obéis pas (5);
guana-ko ni-apaču-ko, si tu n'as pas confessé (5);
guana-ko ni-maku-ko, si tu ne donnes pas (5).

On peut, en définitive, résumer de la façon suivante les divers procédés employés par l'Itonama pour indiquer les différences temporelles :

TEMPS.	PRÉFIXE.	INDICE.	SUFFIXE.
Impératif.....	//	*-ku-*, *-ko-*, *-ki-*, *-kai-*, *-i-*.	*-na*, *-ne*
Futur.....	//	*-ki-*, *-kit-*, *-kis-*, *-ku-*. *-gu-*, *-kai-*, *-i-*.	//
Subjonctif.....	//	*-ki-*, *-ku-*, *-kai-*.	*-ko*, *-ka*, *-ke*.
Interrogatif....	//	*-du-*, *-do-*, *-di-*, *-dai-*, *-i-*.	*-na*, *-ne*, *-ke*, *-xe*, *-te*.
Relatif. I...	//	*-mai-*, *-mi-* (♂). *-nai-* (♀).	*-ko*, *-ka*, *-ke*.
Relatif. II...	*čaka*.	*-ki-*, *-kai-*.	*-no*, *-ne*.
Dubitatif.....	//	*-mi-di-*, *-mu-du-*.	*-gua*.
Dubitatif-négatif I..	*guana*.	*mu-du-*.	*-ko*.
Dubitatif-négatif II.	*guana-ko*.	//	*-ko*.

Négation. — Dans le confessionnaire, la négation est presque toujours [1] marquée par l'adverbe de négation *guana* et par la suffixation de *-ko* au verbe :

si-apaču, j'ai confessé ; *guana si-apaču-ko*, je n'ai pas confessé ;
si-apačuras-na, j'ai obéi ; *guana si-apačuras-ko*, je n'ai pas obéi ;
si-pakeéle-te, j'ai tu ; *guana si-pakele-ko*, je n'ai pas tu.

D'après nos autres informateurs, le procédé peut se simplifier ; tantôt ils se contentent de la suffixation de *-ko* ou de la préfixation de *hua-*, *huan-* ; tantôt ils emploient conjointement les deux affixes :

rikukuhua-na, je comprends (4) ; *rikukuhua-ko*, je ne comprends pas (4) ;
sič-mama-na, je vais (4) ; *huan-mama-na*, je ne vais pas (4) ;
i-čava-neve, je veux (2) ; *hua-či-čava-ko*, je ne veux pas (2) ;
si-čahua-ko, non [litt. : je ne veux pas] (4).

Par exception, dans le texte d'Hervás, *guana* est suffixé :

o-ki-čanomo-guana, ne permets pas ! (1).

Seul, da Fonseca nous donne une forme qui ne rentre pas dans le schéma général :

ši-tzauvá-no, je veux (3) ; *ši-tzauá-ma*, je ne veux pas (3).

Prépositions. — Le même infixe *-mai-*, *-mi-*, que nous avons vu utiliser pour exprimer le relatif, sert pour exprimer « par, pour » devant les substantifs en *ča* :

a-mai-yamu-ča, par ta crainte ;
a-mai-bu-ča, par ton ivrognerie ;
a-mai-ukari-ča, par ta brouille ;
a-mai-yamamato-ča u-ma-čagualu, par tes nombreux péchés ;
a-mai-čigua-ča, pour ta pénitence ;
ah-mai-pakiumala-čaa, pour ton pardon.

La présence du suffixe *-ča* (pluriel : *-ča-ča*) permet de distinguer ces formes des formes verbales relatives correspondantes.

[1] Il y a cependant quelques exceptions relativement au suffixe *-ko* :

guana mi-ki-samu-na-mo, ne me crains pas ! ;
guana a-ku-guačakamu-na, n'aie pas honte !.

Une confusion plus grave est à craindre. Nous avons vu en effet que *-mi-*, *-mai-* s'infixent très souvent entre l'adjectif possessif et le substantif. Dès lors, *a-mai-čigua-ča* pourrait signifier aussi bien «ta pénitence» que «pour ta pénitence». Il semble que l'auteur de notre texte ait eu souci d'éviter cette confusion en réservant, dans le cas particulier des substantifs en *ča*, l'infixe *-mi-* pour les relations de possession, l'infixe *-mai-* pour exprimer l'idée de «par, pour». Ainsi :

a-mi-kela-ča-ča signifie «tes vices» et non «par tes vices»;
a-mai-meta-ča-ča signifie «par tes superstitions» et non «tes superstitions».

Ux-, *aux-*, *ug-*, *og-* signifient «au, dans», avec ou sans mouvement :

ux-nano, *aux-nano* (4), *ug-nano* (5), *og-nano* (1), au ciel.

Adverbes. — Les adverbes prêtent à peu de remarques. Nous signalerons seulement le parallélisme des formes *kin-ikosno-ne* (1), en bas, *kin-uma-ne* (1), en haut, et *maka-ibize* (3), *maka-buiče* (2), loin, *maka-pihi* (2), près.

Composition. — Nous avons peu de mots composés dans nos textes ou nos vocabulaires. D'après les quelques exemples que nous y avons relevés, il semble que l'Itonama ne prépose pas le déterminé au déterminant :

žakane-opuhe (3), chant d'oiseau (*ke-akane*, chanter; *upuhê*, oiseau);
makaya humu (5), vêtement masculin (*makaya*, vêtement; *humu*, homme);
makaya abuka (5), vêtement de la femme (*makaya*, vêtement; *abuka*, femme);
bari-čokiba, *bari-čokigua* (5), enfer (*bari*, feu; *čokigua*, diable).

L'Itonama forme, semble-t-il, avec un radical donné un grand nombre de mots dérivés :

pake-da, dire;
pake-le, se taire;
paki-lona, ordonner;
paki-umala, pardonner;
paki-čamona, défendre;
paki-yu, médire.

Classification. — Quelques faits semblent indiquer qu'il existe, en Itonama, un vrai système de classification.

Un très grand nombre de noms d'animaux commencent par la syllabe *hua-*, *gua-*, que l'on retrouve également dans le mot qui, dans notre confessionnaire, signifie «animal en général» : *gua-sčusduluna* :

hua-kuka, cabiai (2),
hua-taratara, chenille (2),
hua-kuru, cobaye (2),
hua-tioko, crapaud, grenouille (2),
hua-laxa, écureuil (2),
hua-buš (2), *huá-bos* (3), fourmi,
ua-de, fourmilier tamanduá (3),
hua-rayane, iguane (2),
hua-tut, lampyre (2),
hua-tata, lézard (2),
hua-lačini, libellule (2),
hua-špiriri, petit caracara (2),
hua-bo, jabiru, aigle, tantale (2),
hua-yukaro, pic (2),
hua-litiakaka, martin-pêcheur, ibis de Cayenne (2),
hua-lačo, coucou (2),
hua-yuču, toucan toco, aracari superbe (2),
hua-rata, ara jaune (2),
hua-lutie, hocco à crête (2),
hua-rupayə, faisan à sonnettes (2),
hua-yabi, perdrix (2),
hua-baba, pigeon (2),
hua-tioyə, vanneau (2),
hua-lapa, aigrette, cigogne (2),
hua-libo, haninga (2),
hua-luti, canard musqué (2),
hua-rari (2), *gua-ráre* (3), pécari,
hua-ilo, poisson armado (2),
hua-huari, porc-épic (2),
hua-či, renard (2),
hua-lakaš, sauterelle (2),
hua-yaka, couleuvre (2),
hua-lako, maquis nocturne (2),
gua-yáko (3), *hua-yaku* (2), tapir,
hua-nalü, tortue de terre (2),
hua-hoko, tortue d'eau (2),
hua-tu, ver à viande (2).

Il n'est pas moins remarquable de constater la fréquence re-

marquable du suffixe *-no*, *-nu*, *-na*, *-ni*, *-n*, dans les mots désignant des parties du corps :

mapapa-na, avant-bras, poignet (2),
mačaš-ne (2), *maña-na* (3), bras,
osinísĭ-no, cœur (3),
papa-no, cou (2),
ičačač-no (2), *mukaká-no* (3), cuisse,
bačača-na (2), *saniopapá-na* (3), dos,
pačača-na (2), *statsa-no* (3), épaule,
imopač-no, fesse (2),
šuakaká-na (3) *gučakaka-no* (2), front,
šupakazu-na, gorge (3),
sahua-no (2), *sauá-ne* (3), jambe,
kapapa-na (2) *kapapa-n* (3), joue,
kani-no, menton (2),
čočo-no (2), *nakotsasó-ni* (3), narines,
dix-nu, nez (2),
šituahsast-no, ombilic (3),
makatsazá-na, peau (3),
pašnu-nu, plante du pied (2),
nikníkš-no, poitrine (2),
ikačača-na, sourcil (2),
kamačani-no, talon (2),
oš-bu-no (3), *bu-nu* (2), ventre.

Il semble, en outre, que certains préfixes ou radicaux communs servent à constituer des sous-classes parmi ces termes. Le fait paraît assez net pour les mots désignant les parties du visage et du membre supérieur :

ka-čuva, barbe (2),
ka-čo (2), *dis-ka-ča* (3), face,
ka-čapiti (2), *ka-tsapíte* (3), cil,
ka-papana (2), *ka-papan* (3), joue,
ka-nino, menton (2),
ka-pupui, bouche (2),
uis-ká-če (3), *i-ka-či* (2), œil,
i-ka-čačana (2), sourcil.

ma-kapú, poitrine (3),
ma-papana, avant-bras, poignet (2),
ma-laka, main (2-3),
ma-tsáro, cou (3),
ma-četuru (2), *ma-čučúre* (3), coude,
ma-čašne (2), *ma-ñana* (3), bras.

Nous n'avons pas trouvé de lien analogue entre les mots désignant les diverses parties du membre inférieur. Nous avons noté toutefois les homologies suivantes entre le membre supérieur et le membre inférieur :

ma-laka, main (2-3), *seni-láka*, pied (3),

ma-četuru, coude (2), *ni-četiri*, genou (2),
ma-čučúre, coude (3), *u-tsoičúre*, genou (3),
ma-čašne, bras (2), } *i-čačačno*, cuisse (2).
pa-čačana, épaule (2), }

Syntaxe. — Nous signalerons simplement un des procédés d'expression de l'Itonama. Quand, dans cette langue, on veut dire : désirer ou vouloir faire telle ou telle chose, on accorde généralement les deux verbes au même temps et à la même personne :

a-du-punapu-na *a-do-yopoa-na*, as-tu désiré tuer?
as-tu-désiré as-tu-tué,

a-di-paune *a-di-malo-na*. as-tu désiré forniquer ?
as-tu-désiré as-tu-forniqué,

guana *ni-cagua-ko* *ni-aspua-na*, tu ne veux pas entendre.
ne-pas tu-veux tu-entends,

Telles sont les particularités morphologiques de l'Itonama que nous avons pu mettre en lumière par l'étude de nos documents. Par sa grammaire, cette langue diffère de toutes les langues environnantes. Elle en diffère également par son vocabulaire, à part quelques mots qu'elle leur a pris ou donnés.

L'Itonama nous apparaît comme une langue assez compliquée, surtout par opposition avec les autres idiomes de Bolivie, dont le plus grand nombre semble avoir une grammaire d'une grande simplicité. Il est juste, toutefois, de remarquer que cette simplicité n'est peut-être qu'apparente et peut résulter de l'insuffisance des documents que nous possédons sur chacun d'eux.

Quoi qu'il en soit, il résulte de notre étude que l'Itonama ne peut, en l'état actuel de nos connaissances, être rattaché à aucun groupe connu, et qu'il y a lieu de le considérer provisoirement comme formant une famille linguistique indépendante.

(*A suivre.*) G. de Créqui-Montfort et P. Rivet.

DE

QUELQUES INSCRIPTIONS LYCIENNES[1].

Le nouveau recueil des Inscriptions lyciennes préparé à Vienne depuis près de dix ans, et que je désignerai par les initiales TAM, parut en 1901. En voici le titre complet : *Tituli, Asiae Minoris | conlecti et editi auspiciis | Caesareae Academiae Vindobonensis | volumen I | tituli Lyciae | lingua lycia conscripti | enarravit | Ernestus Kalinka — Tabulam ad Henrici Kiepert exemplum redactam | adjecit | Rudolfus Heberdey* (Vindobonae MDCCCCI in aedibus Alfredi Hoelderi), in-folio, VI-138 pages.

Les inscriptions suivent l'ordre géographique de l'ouest à l'est; elles constituent une série unique, du n° 1, *Telmessus*, non loin de Rhodes, au n° 150, *Rhodiapolis*, vers la direction d'Adalie, de la page 15 à la page 93. Le fac-similé de chaque inscription, avec l'indication de l'échelle de réduction, est accompagné de la transcription latine; le tout est précédé de la description du monument. Kalinka mentionne les éditions antérieures et les auteurs qui se sont occupés du texte en cause. Ces notices bibliographiques offrent un grand intérêt. Le commentaire, tant archéologique qu'épigraphique, est parfois très développé, mais ceux qui connaissent les difficultés de ces études ne s'en plaindront pas. L'éditeur n'a pas rangé sous des rubriques spéciales, avec des références bibliographiques, les légendes monétaires; toutefois elles figurent dans l'index alphabétique de tous les mots des inscriptions qui complète ce livre. Pour préciser, j'ajoute qu'à l'index alphabétique initial succède une liste par ordre rétrograde, mettant à nu les désinences. Ceci, Schmidt l'avait fait[2], mais ce qu'il n'avait pas indiqué, comme Kalinka, par des

[1] Suite au mémoire publié dans les *M. S. L.*, t. XI, p. 217 et suiv.

[2] *Neue lykische Studien und das Decret des Pixodaros*, Jena 1869, renferme deux «Lykische Wörterverzeichnisse».

chiffres italiques, ce sont ces mots d'Antiphellus 1 et de la grande stèle xanthienne, face ouest, qui n'ont de commun avec les mots des autres inscriptions que les lettres, et demandent à être étudiés bien à part. Je donne à cet idiome le nom d'idiome milyen. Malheureusement, si le lycien peut être compris, dans de courtes épitaphes notamment, le milyen est rebelle à toute analyse.

Une petite critique doit être faite à l'éditeur. Un des mots les plus fréquents est *miñti*. Ce *miñti* est expliqué dans l'index par *μινδις*. Or *μινδις* n'a aucune notoriété. On eût aimé à avoir dans la notice du n° 1 les inscriptions grecques des pays qui se réfèrent à la *μινδις* et aux personnes de la *μινδις*. Mieux inspiré au n° 139 (tombeau de Tilmezi à Limyra, voir *M. S. L.*, X, 216), Kalinka a donné une autre inscription grecque pourtant bien connue depuis sa publication dans le *C. I. G.* TAM 132, Limyra 40 de Schmidt, commence par une lettre isolée *e*. Ici pas de verbe et pas davantage de mots au régime direct. Les Lyciens ne connurent pas l'article; on ne peut s'arrêter à cette idée. Mais qui sait si nous n'aurions pas enfin sous les yeux l'introuvable pronom de la 1re personne du singulier! Nous traduirions, ce qui fait un très bon sens: «Je [suis, moi qui repose ici] Kudrelos, fils de Ciru, Seigneur hyparque de Périclès.» Kalinka aurait dû admettre ce modeste début dans sa transcription. Mais on voit que la reproduction des estampages a été faite en dehors de la lecture, ce qui est bien. Ainsi TAM 29 offre-t-il un texte un peu différent de la transcription latine. On n'a qu'à choisir.

TAM 57 (Antiphellus 4), le nom est à lire «Claudia *Recepta* Herenniae, etc.». TAM 121 (Limyra 23), il faut abandonner Ατταλιος Νικαρχου des précédentes éditions, il y a simplement Ατταλος Νικαρχου.

Sur la grande stèle de Xanthus, TAM 44, il y a face nord l. 60 *ptliu* et non *pëdiu* (Schmidt) ou *pëliu* (Kalinka). Les voyelles *ë*, *o* ne sont pas suivies de *l*, *d* ou *r*.

Cette stèle a été soigneusement étudiée, et les nombreux voyages à Londres du grand humaniste qu'était Benndorf furent fructueux. Il s'arrêta longuement devant les sculptures du *necrodipnon* de Cadyanda (TAM 32) ou celles des sarcophages de Payava et de Merchi (TAM 43); s'il médita devant l'immortelle tombe des Harpyes et le non moins remarquable monument des Néréides, qui s'y trouvent, il ne manqua pas d'étudier la stèle du fils d'Harpagus, de réunir quelques débris de sculpture de la chambre funéraire surmontant ladite stèle, et surtout d'interroger les *Trustees* du Musée britannique au sujet des fragments de l'inscription rapportés par Fellows, et soigneusement gardés, loin des yeux du public. Ces fragments ont été réunis aux autres

parties de l'inscription [1]. Mais qu'allais-je faire? Décrire un ouvrage capital, que toute personne s'occupant d'épigraphie lycienne a sur sa table? Non pas! Je m'arrêterai donc. Cependant auparavant, une remarque sur un nom propre de TAM 70 : *Temusemutah*. C'est un nom bien long; si extraordinaire qu'il paraisse, ce nom a été porté par l'oncle du Lycien Sbicaza, fils de Kindununbis. Nous découvrons ici *temu*, qui paraît correspondre à Θέμις, puis *semuta* retrouvé isolément à TAM 86. Si l'on fait attention à la désinence de *tému*, on ne manquera pas de rapprocher cet élément, non pas du grec Θέμις, comme tout à l'heure, mais de son prototype égyptien *tmui*. Et du reste *semuta* et *merimavaye petënëneh* (TAM 27) et *ahamosi* (TAM 14), et la façon dont est traité le nom de *Darius*, sur la stèle Xanthienne, est 60, *ñtariyeusehe*, génitif de *ñtariyeusi* [2], ne sont-ils pas tout autant d'exemples révélateurs? Malgré cela, tout en attestant une tradition qui voulait que Xanthos, le fondateur de la ville de ce nom, fût venu de la vallée du Nil, comme Cécrops l'Athénien [3], je considère ces indices d'une influence égyptienne comme de simples curiosités, et je clos ma digression.

M. Pedersen, dans la *Deutsche Literaturzeitung*, 1901, n° 39, a fait le procès de la lecture de Kalinka; elle est pourtant très bonne; pour ma part je l'accepte à quelques détails près. Sans doute j'ai gardé *o* qui m'a servi à transcrire le nom d'homme *Ahamosi*, et est si bien à sa place dans la leçon *iyonisñ*, ainsi que *ë* dans *Ticeucëprë* (Τισευσεμέραν TAM 26) comme *y* au lieu de *j*, et surtout *v* au lieu du germanique *w*. Mais je ne vois qu'avantage à écarter le χ employé depuis Deecke pour transcrire la gutturale de *Iktta* (Ικτλας). Si Kalinka avait su se défaire aussi élégamment de *θ* attribué à la première dentale de *Mithrapata*, c'eût été parfait. La lettre en cause, au cas où elle aurait répondu à *θ*, eût été employée dans la mention d'Athènes ou des Athéniens, qui, néanmoins, a admis un simple *t* = *atonas*, *atonazñ* [4]. Je m'adresse plutôt à *δ* pour figurer la dentale en cause, et je

[1] Il suffit de comparer l'édition de Schmidt (*The Lycian Inscriptions after the accurate copies of Schoenborn*, Jena 1868, plat. VII, 1 à 4) et celle de Kalinka, pour se convaincre de l'écrasante supériorité de la seconde : elle a de plus le début de la face sud, le commencement des premières lignes de la face est, ainsi que le commencement et la fin des premières lignes de l'ouest; j'ajoute que le fragment publié par Savelsberg (II, 208) ouvre les lignes 12 à 16 de l'est, et le petit fragment les lignes 21 à 23 de la même face.

[2] Comparez à cette forme l'égyptien *Ntœriush*, dans Lepsius, *Königsbuch der Aegypter*, Taf. XLIX, n. 656.

[3] Bien indécise cette tradition conservée par Étienne de Byzance : Ξάνθος π. Λυκίας... ἐκλήθη δὲ ἀπὸ Ξάνθου Αἰγυπλίου ἢ Κρητοῦ οἰκιστοῦ (édit. Meinecke, Berlin, 1849, p. 480).

[4] Voir *M. S. L.*, X, 221.

laisse en suspens la question de savoir si la dentale mystérieuse du nom perse lycianisé *Miδrapata* était un þ ou un *đ*. A la vérité, *Miδrapata* diffère de *Mithrapata* qui a dû en être la forme originale ; mais la même objection s'adresserait au mot lycien pour « satrape » *Kssadrapa* (ξατραπης)[1], ainsi qu'à l'araméen אחשדרפנים (*ahashdarponim*) même sens[2]. Empruntant à la légende monétaire *teδδiveibi* la première partie du nom qui la compose et l'adjoignant au nom d'homme du bilingue d'Antiphellus, *iktta*, j'obtiens *teδδikta*, duquel j'ai la forme grécisée Τεδικτα (*I. G.*, 4315 f.). Mais laissons ces questions de transcription. Les problèmes posés par ces textes lyciens ont été étudiés avec ardeur par les savants scandinaves Thomsen, Sophus Bugge, Holger Pedersen et Torp ; plus récemment, en Allemagne par Kluge, 1910, *Die Lykischen Inschriften*, Leipzig, dans les *V. A. G. Mitteilungen*. Sans méconnaître l'importance du mémoire allemand, il est permis d'attacher une plus sérieuse attention aux dissertations de Torp. Voici, avant de reprendre la discussion, l'ordre des matières des études du savant norvégien, intitulées *Lykische Beiträge*, et publiées à Christiania :

1900. III^e mémoire : « Die Inschrift von Arneai » et « Weitere lykische Verbalformen », p. 6-34 [Videnskabets Skrifter, n. 3].

1901. IV^e mémoire : « *ẹni ẹti* Stela Xanthia. *Vermischtes* », p. 3-50 [Vid. Skr., n. 3].

1901. V^e mémoire : « *qla* die erste Person im Lykischen » « *Zur* Stela Xanthia Nord und Ost » « *ẹ* » « zu Rhodiapolis 1 » — *Ke* (= *ce*) *te tuvi*, p. 3-44 [Vid. Skr., n. 5].

Nous poursuivons notre quête en nous référant à ces savantes monographies[3].

XVIII

Torp a été piqué au vif par la déclaration de Kalinka qui, s'en tenant pour notre savoir en lycien aux seules traductions grecques des monuments bilingues, dénie toute valeur à ce qui jusqu'à présent a été produit par combinaison, en dehors de ces

[1] *Kssadrapa*, *Kssadrapahi* se lisent sur deux monuments xanthiens, la tombe de Payava TAM 40 et la grande stèle (est 26), *mei ye piyetẽ vat[apr]data Kssadrapa pu[rzza]*... « ce qu'ici même a ordonné Autophradate le satrape perse... » — *se Kssadrapahi trũmili*... *isũ iyonisu sppartazi atonaz* (TAM 44). En Perse, la forme originale paraît avoir été *xšaΘrapāna-* (vieux perse *xšaça pārā*) « protégeant la couronne », de Khshatra (Κίδαρις) et *pā-* « protéger ».

[2] Esther, III, 12 ; IX, 3.

[3] Pour les deux premières contributions de Torp, voir *M. S. L.*, XI, p. 219, note 2.

textes [1]. Toute la somme de nos travaux est condamnée en une ligne!

Aussi bien la protestation ne se fit pas attendre. Le IIIe mémoire du savant norvégien débute en effet par trois pages de réplique, où est montrée la nécessité du mode de déchiffrement suivi dans ces difficiles études, et le réel intérêt, ainsi que la variété des résultats obtenus par cette voie [2]. Il est chimérique de compter sur les bilingues pour éclaircir un texte lycien de moyenne étendue [3]; il ne l'est peut-être pas d'attendre de la combinaison des solutions satisfaisantes sur une foule de points, par exemple sur le relatif *ti*, le possessif *ëmi*, *ëmis* «ma», «mes» (*lado ëmi se tideimis ëmis* = uxorem meam et filias meas, TAM 106), les mots *cbi* «antre», *hrzzi* «supérieur» (en parlant d'un compartiment de la tombe), *ëtri* «inférieur» (*ëtri kupu* «l'hyposorion»), *tezi* «sarcophage», *terũ* «armée», *telëziyë* «troupe», etc.; les conjonctions *me*, *ese* «avec», *tibe* «ou», *mei* «et ici», *tibei* «ou ici»; les termes de parenté *Kahba*, variante de la stèle xanthienne *Kohb* [4], *ëni*, *nëni* (j'ajoute à la liste *Kñna* «mère» et *esedëñnevi* «frère» déjà présentés); sur la négation *nipe* inscrite sans l'enclitique dans *niyesu* «qu'il ne soit pas», sur l'impératif *tu*, l'infinitif *an*, les verbes *tuvete* «il a consacré», *piyetë* «il a affecté», *ñtepitoti* «ils ensevelirent», *hrppi-tadi*, *adë*, *tlidi* et *tleiti*, *tubeiti*, *siyëni*, *sñmati Kñtevete tebete* (le triomphe de Schmidt, dont je m'occuperai plus loin), etc. On ne peut plus nier les services de la combinaison, la preuve est faite [5]. Mais la combinaison, comme la *langue* d'Ésope, produit parfois les pires résultats, même quand le pilote se nomme Moriz Schmidt. En faut-il un exemple? Celui de *tuhes* (et de ses acolytes *ddedi* et *Kohb*) est instructif.

Dans sa *Commentatio de nonnullis inscriptionibus lyciis*, publiée à

[1] «Was durch Kombination darüber hinaus bisher ermittelt wurde, ist kaum der Rede» (*Neue Jahrb. für d. kl. Alterthum*, 1899, col. 680).

[2] *Lykische Beiträge*, III, p. 3-5.

[3] Le grec ne donne pas le sens général d'Antiphellus 3, de Levissi et de Tlos-Porpax. Il ne nous importait pas d'apprendre ce que signifiait le nom propre *Ksbezë* porté par le Tloïte, mais *tucedris* et *tuvetë* du début de l'inscription; et nous aurions été heureux d'être renseignés directement sur *alahadi*, *mëtë*, *vedri*, *qasttu* et *ada* des épitaphes bilingues.

[4] Deecke (*Lyk. Stud.*, 1, p. 150) corrigea, ligne 5 de Myra 3 (=TAM 87), *Kahra* en *Kahba* qu'il mit en parallèle, dès 1887, avec le *Kohb* de la grande stèle (sud, l. 26) et avec *Kahbu*, *Kipi* de Cyaneae 1. Sa correction était exacte, et l'un des premiers mots de la longue inscription xanthienne (TAM 44) est précisément *Kahba* attaché au fils d'Harpagus, comme l'autre expression *Kohb*.

[5] C'est encore par la combinaison, observe Torp, qu'on a pu avoir une meilleure intelligence de certains caractères de cette écriture. Il fait sans doute allusion là aux traitements de *g* de *Keriga*, de *q* de *trqqas* («des dieux») et de *τ* de *τezi*.

Leipzig en 1876, Schmidt analyse les textes où ce terme de parenté se rencontre, et il sort de son étude à peu près convaincu qu'un de ces personnages qui, vivant, s'était construit une tombe à Candyba, était uni en justes noces avec la dame Pertina, d'où l'équation *tuhes* = époux [1].

Cette équation devait avoir une histoire :

En 1881, ce Schmidt, auquel la phrase lycienne semblait se livrer, entreprend d'expliquer une énumération de parents du héros de la stèle xanthienne (sud, § 1, 25-26); le héros fils d'Harpagus (*arppakuh tideimi*) est dit tout un bout *Kezigah tuhes*, dans la transcription de Schmidt, *Gezivah tuhes*. Et tout de suite se référant à son premier essai, le savant allemand pose la traduction *Gezivae maritus*; quant à la phrase précédente, si intéressante pourtant, *Cuprlleh Kohb*, il l'effleure à peine [2].

Deecke ratifie la découverte de Schmidt que *tuhes* (chez lui *tohäs* : ces mots ne sont-ils pas assez barbares, et faut-il admettre ce germanique *ä*?) c'est l'époux et l'épouse. Les noms propres au génitif mis en relation avec ce vocable lui semblent appartenir généralement à des femmes et il signale à ce propos l'existence d'une désinence féminine en *a* (variante *ä*) qui serait l'analogue de l'*ei* étrusque. Ceci, il ne le dit pas, mais le fait entendre. C'est ainsi, j'y insiste, que du nom du fils d'Harpagus transcrit chez lui *Xäroe* (= *Kerëi*), il tire le féminin (!) *Xäreua* (notre *Keriga*) [3].

Le numismate Six admit, lui aussi, les deux princesses *Ceriva* et *Ceziva*, la première, sœur de l'Harpagide et mariée à Cuperllis, la seconde, fille de ce dernier, sa propre femme à lui, *Kerèi* (à cause de *tuhes* interprété « époux ») [4]. C'était bien compliqué.

Heureusement nous fut révélée la vérité sur le sens de *tuhes* par l'ex-voto bilingue de Tlos [5]. Dès lors, on ne fut plus disposé à reconnaître des femmes dans ladite énumération de la grande

[1] « Non video quid vocabulum de quo agimus aliud significare possit, quam sponsos, qui legitimis sponsiis convenerant. Quod si recte conjecimus, Ohobe ille, qui Candybae vivus sibi sepulcrum posuerat, cum Pertina uxore justo matrimonio conjunctus erat » (p. 11). « Quod qui adeo adhuc latet qua necessitudine Harpagi filius, *Gezivae maritus* » (*Comment. de Columna Xanthica*, p. 11).

[2] « Sed hoc in praesentia parum referre dixerim : majoris momenti est quod Cuperllim (cf. Hérod., VII, 98, Κυβερνίσκος Lyc.) etiam Harpagidae affinem fuisse jam pro certo affirmare possimus... Atque haud scio an Harpagi filius Gerivae frater Cuperllis autem affinis habendus sit... » (*ibidem*).

[3] *Lykische Studien*, I, II, III, IV, dans les *Beiträge* de Bezzenberger (XII, XIII, XIV). Voir entre autres *Lyk. Stud.*, IV, n. 53, p. 227 et 231.

[4] Monnaies lyciennes, 1887, « Cérois, fils d'Arpagos, frère de *Ceriva*, gendre ou beau-frère de Cuperllis, mari de *Ceziva* », p. 90.

[5] Voir TAM n. 95, et dans ces Mémoires, vol. VIII, p. 450 et suiv.

stèle, et on renonça du même coup à la désinence féminine d'un emploi si discret, indiqué par Deecke. Les Lyciens ne cherchaient pas à différencier leurs noms, selon qu'ils étaient portés par un homme ou une femme. Ils inscrivaient telle mention, par exemple *Lusoũtrahũ*, «de L...», laissant le lecteur découvrir, sur les données du contexte, s'il s'agissait là d'un certain Lysandre ou d'une dame Lysandra [1]. Tout renseignement complémentaire faisait-il défaut, comme c'était le cas pour les noms propres au génitif reliés à *tideimi* «fils» ou à *cbatra* «fille» ou à *tuhes* «des neveux», le lecteur partait de l'idée que ces noms propres au génitif désignaient des hommes [2].

Quant à la restitution schmidtienne : Keriga|h *ddedi* ⅋ du passage tronqué de la stèle comportant le sens de «frère de K....», je ne l'accepte plus [3]. Pour combler la lacune, Schmidt demandait un *συγγενικόν* seulement de quatre à cinq lettres. Limyra 6 (TAM 103) lui prêta *ddedi*, mais en gardant sur la signification du mot lui-même son secret que d'ailleurs on ne sollicitait pas [4]. Il existe un autre terme de parenté, qui pourrait dispenser de piller ce texte ; c'est le mot *laδδi* du monument d'Arneai (= TAM n. 83) associé à *esedeñnevi*, dont la traduction par «frère» malheureusement répudiée en 1900 méritait d'être retenue [5]. Ainsi le héros xanthien serait désigné comme beau-frère *laδδi* de Karikas, et *ddedi* maintenant libéré sera disponible pour tout autre sens. Enfin une autre restitution qui laisse également en dehors du débat le mot *ddedi* de Limyra 6 est celle de *uvehi*, p. e. *Kerigah*

[1] H. Pedersen, sans s'occuper du *Lusoũtrahũ* de Lymira 6 (= TAM n. 103), a vu précisément une femme sous la leçon Lusotrahũ de Myra 6 (= TAM n. 90) : «In 90 mag *ën lusotrahũ* «den Vater der Lysandra» bedeuten ; Lysandra wird die Frau des Hrichũma eventuell (weil mit Namen genannt) seine weite Frau gewesen sei (?)» (*Deutsche Literaturzeitung*, n. 39, 28 sept. 1901).

[2] Certains prénoms comme *Camille*, *Arsène*, *Anne*, *Claude*, *Amable*, *Marie*, etc., sont portés chez nous par des hommes et des femmes. En pays chartrain et en Normandie, les prénoms de *Rose* et d'*Eléonore* sont donnés à des hommes. Nul ne s'y arrête. Dans une langue qui distingue si soigneusement les genres que le français, le fait me paraît pourtant plus extraordinaire que dans nos inscriptions lyciennes, ou dans les textes puniques le nom d'Annibal donné à une prêtresse de Carthage (cf. *Comptes rendus de l'Académie des Inscr. et B.-L.*, 1909, p. 260).

[3] La discussion avait été ouverte dans *M. S. L.*, VIII, p. 459 et suiv. Mais j'ajoutais : La restitution de Schmidt, *si elle se confirme*, nous mène très près du sens de *ddedi*. Je crois toujours que Keriga est le beau-frère de l'Harpagide.

[4] «Non ignoro quidem Savelsbergium in *Symb.*, fasc. 1136 (136), in titulo Lymira 6 ubi *zzayaah ddedi* commemoratur, alumnum intelligere velle (v. DE *skaha* gr. on), sed si recte conicimus in col. Xanth. *ddedi* supplendum est, Savelsbergii argumenta simul infirmata esse apparet» (*De Columna Xanthica*, 1881, p. 11). C'est tout !

[5] *M. S. L.*, XI, 246. Kluge reprend cette traduction (*Lyk. Inschr.*, 1910, p. 35).

uvehi «de la famille de Karikas». Ce renseignement serait parallèle à celui que je conjecture pour la ligne précédente [*se medeze* uve]hi «et de race médique». De la sorte, Kairis est présenté aux Xanthiens «et du côté de son père et du côté de sa mère» *ënehi se Kñnahi*. Retenons la désinence *hi* qui va reparaître avec *uvehi*. Il est de race médique comme fils d'Harpagos, voilà pour la famille paternelle; mais il compte aussi parmi ses parents maternels les princes lyciens Kubernis, père de Karikas, et Kossikas, père de Kubernis et frère de sa mère, (et) de la famille de Karikas (comme) cousin de Kubernis (et) neveu de Kossikas. Rappelez-vous le Καρίκα γένος de l'épigramme grecque de la stèle et le Κυβερνίσ[κος] Κοσσικα d'Hérodote [1].

Donc, rien ne subsiste des décisions de Schmidt et de Deecke; mais faut-il renoncer à combiner? cesser de confronter nos épitaphes avec les inscriptions grecques du pays présentant un sens analogue? attendre tout de bilingues qui restent encore à découvrir?

Nous préférons marcher et, avant tout, guetter dans les épitaphes les mots principaux qui, à eux seuls, éclairent un texte : *ddedi* est l'un de ces mots pour Limyra 6 et nous allons essayer de le comprendre en nous gardant bien de l'exiler de son texte, comme Schmidt.

XIX

Le curieux monument de Teburselis à Limyra est d'abord une *rock tomb* voisine de Limyra 1 (TAM n. 103); ensuite, dans la rangée supérieure, mais non tout à fait au-dessus de la tombe, est sculpté un tableau de bataille que cernent, au bas des figures, trois petites inscriptions du même *Teburselis* (= TAM n. 104). Dans le recueil de Schönborn et dans les *Beiträge* de Savelsberg, l'épitaphe est désignée sous le nom encore usité de Limyra 6. Les trois autres inscriptions sont dites «Limyra 16» [2]. Voici l'épitaphe :

ebẽñnẽ kupo mene prñuavatẽ teburssli
zzuyauh ddedi lusoñtrahñ zeti neri se-kñtaburahñ
ënẽ periclehe kñtavata

Sauf, à la seconde ligne, la conjonction *s* soudée en quelque sorte au nom propre d'homme *Kñtaburahñ*, tous les mots sont

[1] Κύβερνις, qui semble être la transcription hellénisée du *Cuprlli* des légendes monétaires, est un nom retrouvé dans les inscriptions de l'Attique, Κύβερνις Κυδίου Ἀλιμουσιος (*C. I. A.*, II, 323, l. 4). Hérodote, VII, 98, a pu se servir pour désigner ce même prince de la forme allongée Κυβερνίσκος, et ses copistes auront altéré la mention de Κοσσικα qui suivait, en sautant la première syllabe du nom.

[2] Limyra 6 est commenté par Salvesberg (II, p. 35, 40, «die untere Tabur-

séparés par le signe ⁝ que je supprime à l'instar de Kalinka. Du nom propre *Kũtaburahñ*, qui est au génitif-accusatif, comme à l'ex-voto bilingue de Tlos, les noms d'*Urtaqiyahu* et de *Priyenubehñ* (=Τὴν — Ὀρτακία, Πριανόβα), nous connaissons la transcription grecque aussi sûrement que si un document bilingue nous la livrait : c'est Κινδαβύριος mentionné dans le très intéressant texte de Benndorf (*Reisen in Lykien*, I, p. 93, n. 82) [1]. Avant la conjonction, on lit : *Zeti* ⁝ *neri*, soit deux mots distincts au lieu d'un unique *Zetineri*, nom propre supposé en relation de dépendance avec ceux certains de *Lusoñtrahñ* (Λυσανδρου) et de *Kũtaburahñ* [2].

Comme si, venant de dire que cette tombe, il l'a construite, lui, le parent de *Zayas*, Teburselis s'oubliait subitement pour installer solennellement ici un membre de la famille de L. et de K., à savoir *Zetineris*; après quoi, opérant un retour sur lui-même, le bizarre Teburselis renseignerait en clôture sur sa propre qualité d'Hyparque du roi Périclès !

On le voit, le nom de *Zetineri*, cause de tout ce décousu, ne pouvait demeurer, et la copie autrichienne nous rend un service signalé en nous offrant deux petits mots distincts que rien n'autorise à traiter comme des noms propres.

Cette même ligne s'ouvre par un nom de personne privé de sa première lettre. Savelsberg (II, 36) a proposé de compléter *azzayaah*. Si ce nom désigne un homme, je lui comparerais la forme hellénisée Ὥσσεας qui se lit sur un tombeau d'Antiphellus (*C. I. G.*, III, 4300 *d*.... γυναικὶ αὐτοῦ Λυσιμαχίδι Ωσσεου Μυρισσῃ); s'il s'agit d'une femme, je songerais à la tombe d'Olympos dans Heberdey et Kalinka [3], où le constructeur admet l'épouse de Bios Mousaios, une dame de Phaélsis et d'Olympos, nommée Oséas [4].

säli-Inschrift»). Limyra 16, «die obere T. inschrift», pp. 40, 46. Malheureusement, les textes étaient incomplètement déchiffrés; leur intelligence s'est ressentie de l'état imparfait des copies publiées.

[1] Moriz Schmidt n'a pas manqué de relever cette inscription comme l'une des plus précieuses découvertes de la mission autrichienne. Il en parle ainsi dans ses notes manuscrites jointes à l'exemplaire du *Corpus* de Schönborn, acquis par la Bibliothèque nationale en 1893 :

«Warum Tryphon Demetrios Sohn Ἰοθατειος, und Menatia Lucius Tochter Μουσογώνεια ἀσὶη δεν Κινδαβύρει Κινδαβύριος ἀσὶικῷ ἥρωϊ einen Altar aus Kalkstein setzen ist mit besondern Interesse des hervorgegebenen... Eigennamens wegen. Denn es ist offenbar dasselbe Wort, welches mehrfach in lykischen Schriftzeichen geschrieben erscheint *xitabura...*»

[2] Cet encombrant Zetineri n'a que trop bourdonné dans mes essais *The Lycian Teburselis* (*B. O. R.*, février 1893, p. 185) et *On two Lycian inscriptions* (même revue, déc. 1893, p. 87).

[3] *Bericht über zwei Reisen im S. W. Kleinasien*, p. 34, n. 42.

[4] ...ἐνκηδευθῆναι καὶ γυναῖκα Βίου Μουσαίου Ὀσεαν Φασηλειτιν καὶ Ὀλυμπηνήν.

Le terme de parenté *neri*, que nous trouvons à la même ligne, se lit sur un autre monument, à Xanthus (TAM n. 48), cette fois au datif pluriel *nere* et suivi de *tuhe*, que nous connaissons bien pour signifier «neveux» (au même cas) [1]. Ce mot *nere* est nettement tracé; Kalinka a pourtant aperçu la leçon *pere*, puisqu'il l'a accueillie dans sa transcription; c'est une erreur : notre Limyra 6 atteste la leçon de l'original, on doit s'y tenir. Au surplus, l'inscription est très simple et très claire, sauf sur un point. Padromas annonce que cette tombe qu'il a construite, c'est «pour sœur et neveux», à moins que ce ne soit «pour frères et neveux» [2]. Tout dépend du parti à prendre à l'égard des *nere* dont les enfants (*tuhe* de Padromas) auront, comme leurs ascendants immédiats, droit de sépulture ici.

La leçon *nere* me semble pleinement confirmée par une phrase semblable inscrite sur une tombe de Kechiler (TAM n. 8) où *tuhe* succède à *nëne*. Je ne crois pas plus imprudent de rapprocher l'une de l'autre les formes *nène* et *nere*, que les formes *tedeimi* et *tideri*. Un travail de dissimilation a, dans *neri* comme dans *tideri*, désagrégé les mots *nëni* (entendu *nëïni*) et *tideimi*; le *r* de *ri* a évincé la syllabe (*i*) *n*, *im* et créé les variantes qui nous surprennent. Mais rien n'indique que les mots *nëne* et *nere* aient eu des sens différents. C'est pourquoi je poursuis mon examen de Kechiler.

Dans cette localité voisine de Macri, *Carmylessus*, pour lui restituer avec Kalinka son nom antique, un certain Triendasis construisit deux tombes jumelles et les destina l'une «à sa femme et aux fils», l'autre «à ses sœurs (?) et trois neveux» :

I sene piyetë ladi ehbi se tideime
II sene piyetë nëne ehbiye se tuhe III [3]

Le sens que j'ai avancé dans ma traduction par «sœurs» du *συγγενικόν* du deuxième texte, me paraît justifié par le motif que *esedeñnevi* signifiait «frère» [4], il s'agit ici des mères des *tuhe*.

Reprenons Limyra 6. Le mot *neri* précédé de *zeti*, que je renonce à expliquer (peut-être est-ce un adjectif = aimée? unique?), est lié aux deux noms propres de personne remarquables par la désinence caractéristique du génitif-accusatif qui les complète [5].

[1] *M. S. L.*, IX, 231. Bugge a cherché à disséquer ce mot (*Lyk. Stud.*, II, 15).

[2] Hypothèse de Kluge, *Lyk. Inschr.*, p. 30. Le texte porte : *hrppi nere se tuhe*; tous les mots de cette phrase sont connus, sauf le second.

[3] La copie très soignée d'Arkwright a retenu le chiffre III omis par Kalinka.

[4] Comme j'espère devoir le démontrer plus loin.

[5] Torp reconnaît le fait : «*Lusaũtrahũ* und *Antaburahũ* sind Accusative geni-

Le passage *lusoñtrahñ zeti neri se Kñtaburahñ* devient en grec cette phrase : *τὴν* Λυσάνδρου (? *φίλην*) *ἀδελφὴν καὶ* Κινδαβύριος.

Quant au nom de la personne ainsi présentée, demandons-le à la première phrase : c'est Azzayä (le seul nom propre qui demeure avec Tebusseli) [1]. Ce que Azzayä était à Tebursclis, le mot *ddedi* le disait clairement à qui entendait la langue. Malheureusement pour nous, aucun autre monument ne renferme ce terme [2], si ce n'est Limyra 29 très fruste, qui n'a gardé d'une de ses inscriptions que le premier mot *ddad* [3]. Nous n'en savons que faire et sommes réduits à considérer ce terme en lui-même. Conjecturer avec Deecke qu'il signifie « oncle » n'est pas interdit, certes [4] ! Seulement, à quoi rime le rappel final de la haute fonction du constructeur, s'il n'est pas lui-même directement en cause, je veux dire si ce n'est pas son propre tombeau qu'il élève et si cette mystérieuse Azzayä n'est pas sa femme ?

Voilà donc traduites en grec nos trois phrases :

α′ Τοοτ τὸῦ *μνημεῖον κατεσκευάσεν* Ταβόρσαλις *τῆς* Ὁσεας *ἀνήρ*
β′ *τὴν* Λυσάνδρου [*φίλην*] *ἀδελφὴν καὶ* Κινδαβύριος
γ′ *ὁ κύριος* (*ἦν*) *τοῦ* Περιπλέους *ὕπαρχος*.

Une simple ellipse a supprimé un verbe qui raccordait α′ et β′ [5]. Supposons un verbe. Le Lycien arrêté devant le monument ne réclamait pas le mot supprimé, il ne lui eût rien appris. Voyez la dédicace bilingue de Tlos (TAM n. 25 ; *M.S.L.*, VIII, 450 et IX, 212–213) ; l'inscription est constituée par les deux phrases A′ et B′ qui se succèdent sans le lien que la pensée seule rétablit, à savoir le verbe « figurant ».

Autre mot en vedette, à Limyra 16, *prũnavate* !

tivi ; die Genitivi sind von *neri* abhängig » (*Lyk. Beitr.*, IV, 7). Jusque-là, bien ; mais la suite est plus discutable : « *neri* ist das Object des Verb. *zeti*, 3 sing., Präs. (wozu der Imper. *zedu*) » (107). Il interprète comme moi, puis il fait de *ddedi* un *συγγενικόν* valant *θυγατρίδους*, p. 8. Tebursselis aurait honoré son aïeule maternelle !

[1] Il ressort de l'examen de TAM n. 103, que rien n'a été inscrit à la première ligne, à la suite du nom propre *tebursseli* ; une correction comme *lusoñtrahñ*, *tideimi* ne se justifierait pas.

[2] Asura (TAM n. 84) *dadë* est un verbe : *se dadë atti hrzzë isbaziyë* « et il se réserve (?) la chambre supérieure », l. 2.

[3] TAM n. 125.

[4] « Ursprüngliches *d* wird anlautend im lykischem zu *dd*, inlautend zu *d* ; s. die. ml. Verwandtschaftsbezeichnung *ddüde*, Lim, 6, etwa « Oheim » oder « älterer Bruder » neben lit. *dėdas* « oheim » *dėdė* « patruus » *dėdėnas* « Vetter », v. sl. *dědŭ* « avus », gr. *τήθη* demin. *τηθίς* « avia » (aus *θήτη* ; s. Curtius, *Gr. Etym.*, p. 255, n. 310, der an eine reduplicierte Form der Wurzel *dē-* « säugen » denkt (?) ; vgl. noch gr. *θεῖος* ». (Deecke, *Lyk. St.*, III, 273).

[5] Torp (IV, 7) et Kluge (p. 33), qui ne soupçonnent pas le tour elliptique de cette inscription, font de *zeti* un verbe, dont l'objet est pour l'un *neri* (« er begräbt die *Schwester* des L. »), et pour le second, L et K.

Avant de passer aux courtes mais si intéressantes inscriptions apposées au bas des figures du tableau de bataille sculpté au-dessus, en dehors de cette tombe, il convient de jeter un coup d'œil sur les traductions du verbe *prñnvate*; *votë*, dans les épitaphes bilingues; Kalinka les a recueillies dans le paragraphe XI (*de vocabulis et foris lycemiis*), p. 8 de son sommaire de grammaire lycienne. Le verbe est rendu à Limyra 19 (= TAM n. 117) par *ἐποιήσατο*, à Lerissé et Antiphellus 3 (= TAM n. 6 et 59) par *ἐργάσαντο. ἠργάσατο* (comportant le sens de travail pénible), enfin à Tlos 2 (= TAM n. 23) par *κατεσκευάσατο*, moins vague que *ἐποιήσατο*, moins brutal que *ἐργάσατο*, et que les scribes de l'époque hellénique ont employé de préférence. Je conclus de ce choix que, pour eux, *prñnvate* n'était pas « il a bâti », mais « il a orné ». On est parti de là pour créer la *prñnezi*, avec la désinence *zi* des ethniques, c'est-à-dire « la maison vivante », ainsi à Xanthus 1 (TAM n. 36) : *se piyetë ëtri ñtato preñnezi atlahi* « et il a affecté la chambre inférieure (l'hyposorion) à sa propre maison », et la *prñnava*, la tombe, la maison matérielle revêtue de tous les ornements qu'inspirait la piété envers les morts.

Qu'il faille renoncer à la traduction « il a bâti », Tebursselis nous y contraint par son emploi du mot *prñnavate* dans les inscriptions qui commentent la scène de bataille (Limyra 16 = TAM n. 104). Sous un groupe de deux personnages, dont l'un debout, négligeant un assaillant qui l'attaque par derrière, a le bras levé pour frapper son adversaire de gauche qui, à demi renversé, brandit son bouclier, sa seule défense, sous ce groupe donc, le scribe a tracé trois courtes lignes commençant par les mots *tebursseli prñnavate*. A ce groupe, succède une mêlée d'hoplites opposant leurs larges boucliers à la lance de leurs ennemis; vers la droite, un homme est par terre qui cherche à se préserver de son mieux; au-dessus de sa tête, un immense bouclier et un beau guerrier debout coiffé du casque athénien et qui est peut-être le roi Périclès de la seconde inscription. Celle-ci, tracée sur les mêmes lignes que la précédente, on reprend le début *tebursseli prñnavate*. Cette répétition serait incompréhensible, si l'on s'en tenait au sens de « a construit ». Non. Tebursselis ne notifie pas à deux reprises qu'il érige le monument qu'on a sous les yeux, mais il a sûrement énoncé qu'il a *exécuté* telle scène et indiqué en gros au dit énoncé l'épisode évoqué.

Je laisse aux prises les guerriers qui, à droite, terminent cette évocation artistique d'une chaude journée [1]. L'inscription qui accompagne ce dernier groupe n'a plus le début des deux autres; elle ne nous est pas parvenue dans un état de préservation satis-

[1] Les TAM reproduisent ce tableau, p. 75.

faisant: les mots sont tout nouveaux et je ne songe pas à m'aventurer à la recherche de ce qu'ils peuvent bien signifier [1]. Osons aborder les deux autres textes.

Dans la première inscription, il est dit que « *Tebursselis* a exécuté (ceci) en l'honneur de Lysandre en face des Vaziens » (?) :

tebursseli | *prũnavate lusñ* | *tre ẽti vazisse.*

On ne savait comment lire avant Arkwright le mot *lusñtre*. Dès que cette leçon fut établie, on retrouva le nom de Lysandre sous ses deux formes : *lusoñtrahñ*, génitif-accusatif à Limyra 6, et *lusñtre*. Ici, est-ce bien un datif? Torp (IV, 21) le suppose et montre des datifs en *e* dans TAM 127. L'exemple est malheureux, car les *συγγενικά* de cette épitaphe sont tous, sauf le premier, un datif pluriel [2]. Mais *lusñtre* ne serait-il pas un nom de personne, un génitif singulier, sans la caractéristique *h* de ce cas? Cependant je souscris, en attendant, à l'opinion du savant norvégien sur le datif à supposer à ce nom propre, et je conjecture que *lusñtre* est pour *lusñtraye*. C'est Savelsberg, presqu'un ancêtre, qui, le premier, a reconnu mon ethnique *vazisse* dans le mot *vazisñ* que lui donnait le fragment publié par lui de la grande stèle xanthienne. Il a rapproché les mots sans aller jusqu'à la détermination de l'ethnique, dont il ne soupçonnait certes pas la présence [3]. Le fragment de la grande stèle xanthienne qui livre ce terme appartient à la ligne 12 (début) de la face est; les mots *telẽziychi qlaye* suivent. Le premier reparaît à la fin de la seconde inscription du tableau de Teburselis, sous la forme *telẽziyẽ*. Nous supposons, depuis Schmidt, qu'il désigne une trompe ou quelque chose d'approchant [4]. L'inscription de TAM 59

[1] Arkwright (*B. O. R.*, juillet 1890) et Kluge (*Lyk. Inschr.*, p. 58) ont tenté d'interpréter ce texte; ils ne m'ont pas convaincu.

[2] *Stemaha ti prũnavate epũkuka* (*h*) *tideimi hrppi* [*k*]*ani s*[*e nẽn*]*e se tuhe se muneite su Kahbe.* — Cette inscription doit être traduite ainsi: « Stemaha (est) qui a construit, le fils d'Epinkuka, pour (sa) mère, et (ses) sœurs et (ses) neveux, et (ses) alliés (?) et (ses) cousins. » Ce qui m'avertit qu'il s'agit de plusieurs parents, de ces diverses catégories, c'est *tuhe*; la même désinence est affectée aux autres *συγγενικά*; même *Kahba*, malgré l'*a* du radical, la reçoit.

[3] « *Vazisi* ist wahrscheinlich ein Accusativ von *vazisi*, einer Nebenform des für den Plural *vaziosä* Zimyr 16 *d*, 3 « Sclaven » (?) voraussetzlichen Singulars *vaziosin* (Savelsberg, *Lyk. Beitr.*, II, 208). Bugge a cherché un ethnique : « Hier fasse ich *vazissé* als Apposition zu *luñstre* (Lysandros) und als Dat. sg. zu einem Nomin. **vazzisa* » (*Lyk. Stud.*, I, 95).

[4] Schmidt conjecturait le sens de « Parteigänger » « Vasall » dans son étude consacrée aux textes qui mentionnent le roi Périclès (*Lyk. Stud. König Perikles*, 1879, p. 454). Cette étude a paru dans la *Zeitschrift für vergl. Sprachf.* de Kuhn, Bd. XXV. Les traductions suivantes calquées sur les schmidtiennes ont été proposées : Deecke, *Lyk. Stud.*, IV, p. 188, « Kriegerschaar »; Torp, *Beiträge*,

renferme deux mentions de *vazisñ*, savoir l. 5 : *ñtepi vazisñ Kalka adriyenschñ*; l. 6 : *ñtepi vazisñ telika*, et deux mentions de *telëziyë*, l. 10-11. Nous sommes là en pleine bataille, et justement voici, à la ligne 7, le satrape Artembarès, arttuñpara *medese*, l'adversaire malheureux du roi Périclès, au témoignage du second texte de Teburselis. J'admets donc avec Bugge que, dans *vazzise*, nous avons affaire à un ethnique. Mais je me garderai bien de prononcer un nom : ce ne semble pas être le peuple de Tralles, ville perdue de la Lydie, qui ne pouvait guère fournir un contingent guerrier[1]. On objecterait en vain contre l'idée d'un ethnique qu'un nom tout semblable à l'énigmatique qui se dresse devant nous, est porté par des personnes; ainsi, à Sédek (TAM 52), un tombeau est destiné *vaziyeye se y ëni* = « à Ouasis, ainsi qu'à son père » ; à Myra 3 (TAM 87), mention est faite de *vazziye chatra* « Ouasis (sa) fille ». La réponse est facile, ce n'est pas la première fois que des ethniques ont servi à désigner des personnes. Sans sortir de la Lycie, les inscriptions grecques de Heberdey et Kalinka nous présentent un *Macédon* et une *Macédoine*[2].

Ici *vazisse* est peut-être un génitif pluriel *-s*, complété de la voyelle; comparez *arppakuhe*, *pericleh* à *arppakuh*, *pericleh*, simples génitifs du singulier. Le génitif pluriel simple aurait été *vazis* comme *trqqas* = des dieux, dans Myra 4 : « et à la confédération des dieux et des déesses (?) », *se trqqas se mohoi huvedri*[3].

De *ëti*, je n'ose rien dire encore.

L'inscription *b*, qui va jusqu'au guerrier en casque athénien, offre plus de prise à notre pénétration. Voici ce texte :

tebursseli prñnavate
gasabalu ëce ese pericle
tebete arttuñparo se ñparahe
telëziyë.

Pour Savelsberg, ceci signifiait : « Tebursseli a construit cette

II, 14 « Kriegsleute » ; Thompsen, *Études lyciennes*, p. 59, « mercenarios? » « copias? » ; Kluge, *Die lykischen Inschriften*, p. 42 et 58, « die Söldner ».

[1] Bugge mentionne Tralles et Idrias de Carie en rapport avec des Vaziens (I, 65). Mais, dans sa seconde étude, il renonce à tout ethnique et traduit *vazisñ* de la stèle xanthienne par « die Geschlechtsgenossen » (p. 101). — Serait-ce *Ephésiens* (Ἐφέσιοι)?

[2] *Bericht über zwei Reisen im S. W. Kleinasien*, p. 34 n. 42. Voir encore Ἄρμενος dans Benndorf, p. 13.

[3] Bugge a le premier défendu l'idée que *s* était, dans certains exemples, une désinence du génitif pluriel. Néanmoins, les deux *s* de *vazisse* sont embarrassants. Serait-ce une faute du scribe? D'autre part, sur la grande stèle, le mot *ëti* se présente bien comme une préposition gouvernant le génitif (?), *Xarot*, 5. 7.

maison réunissant les corps. Périclès y sculpte Arttuambara et les beaux-frères d'Ambara [1]. »

Il est visible, et cela n'a jamais été contesté, que notre inscription livre deux verbes seulement (*prñnarate* et *tebete*) dont les sujets apparents sont du premier *Tebursseli* et du second *Pericle*. Savelsberg retrouvait, après Birch, Blau et Schmidt [2], la forme grecque de ce dernier nom dans Περικλῆς. Un certain roi des Lyciens de l'époque de nos inscriptions, nommé précisément Périclès, lui est connu [3]. Cela étant, on aurait pu s'attendre à ce qu'il affirmât sa présence dans un texte où figure *täbätä*, racine *täb–ätäp* «écrire». Trblëmmi et Kerëi, auxquels l'acte exprimé par *täbätä* est attribué [4], ont, ainsi que Periclès, signé (?) (*tebete*) leurs monnaies; de là, pour le professeur allemand, le sens *d'inscrire* des noms. Mais ce n'est pas la tâche du roi Périclès que de venir inscrire lui-même le nom d'un autre signataire de monnaie, *Arttuambara*. Savelsberg croit échapper au roi Périclès en dénonçant ici un homonyme, un sculpteur, à signaler à l'attention des historiens [5]. Tout le bénéfice de la découverte qui allait être faite est perdu!

Ce fut Schmidt qui, prononçant qu'il était sage de laisser de côté la conjecture de son devancier sur l'artiste Périclès, mena à sa conclusion logique l'analyse de son compatriote : il s'agit de deux chefs signataires de monnaies; l'un d'eux fait sur l'autre

[1] *Lyk. Beitr.*, II, 46. Il lit *nasabalu okä* = «leichenvereinigendes Haus», ce que Deecke cherche à justifier par l'étymologie (*Lyk. Stud.*, IV, 88). Pour Savelsberg, nous aurions là un mot composé où entrent *nasa* = zend *nasu*, et persan *nasâ* «cadavre», et *bala* correspondant à la particule arménienne *bal* «avec, auprès». Le monument qualifié de *nasabalu* est *okä* (*ëce*) qui suit = οἶκος (*Lyk. Beitr.*, II, 42).

[2] Birch, dans Spratt, *Travels in Lycia*, II, 241 ; Blau, *Das Albanesische zur Erklärung der Lykischen Inschriften*, dans la *Z. D. M. G.*, p. 666 ; Schmidt, *Vorstudien*, 1867, p. 303, et *Commentatio de nonnullis*, 1876, p. 17.

[3] *Lyk. Beitr.*, II, 228 : «Jener Perikles, *Fürst der Lykier*... er die Lykier in einem Kriege gegen Telmessos anführte und diese Stadt zur Uebergabe zwang.»

[4] *Lyk. Beitr.*, II, 168-169.

[5] Chose étrange : à la fin d'une note au bas de la page 169, Savelsberg, pensant à *pericle*, *trbbëinimi Kerëi*, dont les noms sont précédés de *ese* et suivis de *tebete* (Limyra 16, stèle xanthienne, sud 39, 43), ajoute: «... und es sind wahrscheinlich dieselben drei höhern Beamten P.-T.-K, welche alle drei auch Münzen geprägt haben.» Ce qui ne l'empêche pas de commenter l'*ënë pericleke kñtavata*, qu'il traduit : «dieses schnitzte Perikles», ainsi: «Während die Erbauer lykische Namen führen, geben sich *die Bildhauer*, welche häufig Perikles heissen, als Griechen oder hellenisierte Lykier kund» (p. 40). Ailleurs, il aventure ce qui suit: «Der Name Perikles war in Lykien häufig, einen Priester mit diesem Namen finden wir in Termessos in Pisidien, CIG 4366[4] ἱερεὺς Ἀσκληπιοῦ διὰ βίου M. Αὐρ Οὐαριανὸς Μειδιανὸς Περικλῆς. Zu den obigen Bildhauern, die Perikles hiessen, kommt hier in Lim. 41 ein Perikles, der Bildhauer und zugleich Priester ist, hinzu» (p. 105).

l'acte signifié par *tebete*. Si ce verbe est interprété « devinxit », alors s'éclaire par une traduction séduisante la scène de bataille figurée ici [1].

Cette interprétation de Schmidt fut reçue avec faveur. Deecke s'en inspire, mais il a tort de ne pas reconnaître, dans son étude de ce texte (*Lyk. Stud.*, IV, 188), le premier auteur des conjectures qu'il défend : par exemple, il garde de Savelsberg, dont le nom est, comme celui de Schmidt, passé sous silence, l'idée si malheureuse que *nasabala* cache un « Leichenhaus » [2].

Le Lycien Périclès est mentionné dans deux auteurs grecs. M. Deecke reproduit ici leur témoignage (p. 189). Théopompe, l'un de ces auteurs, décrivant les guerres qui désolèrent l'Asie pendant la domination perse, narrait, dans un livre aujourd'hui perdu, mais dont Photius nous a laissé une analyse, « comment marchèrent à l'assaut de Telmessus les Lyciens conduits par leur roi Périclès, et qu'ils ne cessèrent de combattre que lorsque les assiégés, refoulés derrière leurs murailles, se furent rendus [3] ». Moriz Schmidt pensait que les Telmessiens opposés aux soldats de Périclès étaient ces *Trmmisñ* que Pinara 2 (= TAM n. 11) semble mettre sous l'autorité d'Artembarès, le prince de Limyra 16 [4]. Deecke prend la thèse à son compte.

Passons au second auteur qui ait fait mention de Périclès le Lycien, Polyen [5] : là le roi perd de son prestige. L'anecdote de ce méchant compilateur contemporain de Marc Aurèle exige d'abord que l'on tienne la grande cité maritime de l'Est, Phasélis, pour complètement indépendante [6] : en effet, que résulte-t-il de

[1] « Als Perikles unterwarf den Artembares und des Artembares T... » (*K. Z.*, XXV, 451). Schmidt remarque ceci à cette occasion : « So steht die obere Täbursäli-Inschrift unter einer Schlachtscene in Bas Relief (Fellows, *Lycia*, S. 207), die denn doch zu dem in ihr erwähnten Conflict zwischen Perikles und Artembares in näherer Beziehung gestanden zu haben scheint. »

[2] Il traduit : « Täborssäle baut sich das Leichenhaus, als Perikles schlägt den Arttompara und des Mpara Kriegschaar. »

[3] *...καὶ ὡς Λύκιοι πρὸς Τελμησσεῖς, ἡγουμένου αὐτοῖς τοῦ σφῶν βασιλέως Περικλέους ἐπολέμησαν· καὶ οὐκ ἀνῆκαν πολεμοῦντες, ἕως αὐτοὺς τειχήρεις ποιήσαντες καθ' ὁμολογίαν παρεσλήσαντο* (Photius, *Myriobibl.*, 176) Le XII^e livre des Histoires de Théopompe, dont ceci est extrait, embrasse une période de trente six ans, de 410 à 374 av. J.-C.

[4] *König Perikles*, p. 452.

[5] *Χαριμένης Μιλήσιος καταφυγὼν ἐς Φασηλίδα, ἐφορμουσῶν αὐτῷ νεῶν μακρῶν Περικλέους τοῦ Λυκίου, περιθέμενος περιθετὴν πέζῃ διὰ τῆς Περικλέους χώρας ἐσώθη* (Polyen, *Stratagèmes*, V, 42).

[6] Phasélis n'appartint à la confédération lycienne qu'après Alexandre (voir Kalinka, *Zur historischen Topographie Lykiens*, p. 165–167).

On la rattachait souvent à la Pamphylie qui est voisine, et Étienne de Byzance l'appelle π. Παμφυλίας, ajoutant ces mots : *ἡ πρότερον Πιτύουσα καὶ ὕστερον Φάρσαλος.* A l'autre bout, Telmessus confinant à la Carie, a été attribué par les Anciens tantôt à la Carie, tantôt à la Lycie.

son historiette? ceci que Charimène de Milet éprouvait mille transes dans le trajet qu'il fit pour atteindre ce refuge. Il s'était défié de la mer, pensant bien que les larges vaisseaux de Périclès l'y guettaient, et ce fut à la faveur d'un déguisement qui dissimulait sa qualité d'étranger, d'innombrables cheveux débordant de son pétase [1], qu'il put gagner par les terres mêmes de son ennemi cette ville de Phasélis.

Revenons maintenant au petit texte de Tebursselis, que Deecke a tenté d'expliquer en mêlant les traductions de Savelsberg et de Schmidt. Le mot *nasabala* trop vite admis [2] est, quelle qu'en soit la lecture, toute autre chose qu'un terme désignant un *dakma*; nous avons devant nous un tableau de bataille et rien de plus, sans chambre funéraire répondant au «Leichenhaus» du professeur allemand. D'ailleurs il faut lire *gasabala*. Thomsen rejette avec raison toute interprétation qui ferait de cette section une tombe; il hésite seulement pour le mot mystérieux en cause, entre *monumentum*, *simulacrum*, *tropaeum* [3]. La traduction par *tropaeum* est moins générale que celle de *monumentum* et par conséquent lui est préférable. Encore, en pensant que les trophées étaient des dépouilles prises à l'ennemi et fixées sur quelque chose (*posita uel statuta*) en signe de victoire, ordinairement érigées au lieu de la bataille, et consacrées à quelque divinité [4], j'écarte cette traduction.

Faut-il accepter *simulacrum*? Mais pourquoi veut-on que Tebursselis qui, dans son premier texte, n'a pas inscrit un mot pouvant signifier *simulacrum*, l'ait fait dans ce second texte? Pourquoi, comme l'idée en est venue au toujours regretté Sophus Bugge, *gasabala* ne serait-il pas un terme qualifiant Tebursselis, énonçant sa dignité ou sa profession [5]? Sans doute, Limyra 6 nous a appris qu'il était *Kñtavata* de Périclès, mais *Kñtavata* (que je traduis par *hyparque*) est une dénomination trop géné-

[1] Les Lyciens aimaient à porter perruque (...Τοὺς τε Λυκίους ὁρῶν ἀγαπῶντας τὸ τρίχωμα φορεῖν). L'hyparque de Mausole, un certain Condalos, connaissait ce goût et l'exploitait par de fortes contributions qui poursuivaient les porteurs des dites perruques, mais ne les décourageaient pas (Aristote, *Economiques*, II, 14).

[2] «Der erste Buchstabe ist bei Fellows Y, bei Daniell Y, dagegen bei Schönborn N, offenbar am richtigsten... (?)» (Savelsberg, II, note 1). C'est certainement la lettre assez rare *g*, qui est tracée ici.

[3] Il propose la traduction : «Tebursselis construxit monumentum (? simulacrum? tropaeum?), postquam cum Pericle superavit Artembaren et (Artem) baris mercenarios? (exercitum copias?)» (*Études Lyciennes*, p. 59).

[4] Comparez le 11e vers de l'épigramme grecque de la grande stèle xanthienne : Ζηνὶ δὲ πλεῖστα τροπαῖα βροτῶν ἔσῆσεν ἁπάντων.

[5] «Vielleicht ist *gasabala* nicht das Objekt, sondern eine Apposition zum Subjekt, wobei *prñnarate*, wie auch sonst bisweilen, ohne Objekt stehen würde : *T. baute* (*os*), der...?» (Bugge, dans Torp, *Lyk. Beitr.*, III, 15).

rale, laissant ignorer si le personnage en vue était stratège, grand prêtre, trésorier, etc. Que s'approche *gasabala* et qu'il nous renseigne!

A la vérité, si ce mot appartient à la langue de nos inscriptions, nous perdons par cette circonstance même l'espoir de l'interpréter, d'autant qu'il n'est livré que par un passage unique; mais il en irait tout autrement en cas d'emprunt aux langues voisines, le perse par exemple. Les Lyciens de l'époque copient la grande monarchie achéménide; leurs chefs ont le costume perse [1]. *Kereï*, le fils d'Harpagus, et *Keriga*, et *Ddnevele*, de même que l'adversaire du roi Périclès, *Artembarès*, qui du reste était Mède [2], sont figurés sur cette monnaie avec le bonnet persan. Et si nous avions le portrait monétaire de notre Périclès, nul doute que l'artiste chargé de le graver n'ait suivi la même tradition. Le magnifique statère d'argent que je crois inédit, et où Diamandaras aimait à voir le prince, une tête barbue couronnée de laurier et ombragée d'une longue chevelure flottante, donne indiscutablement, non l'image du roi, dont le nom est inscrit sur cette précieuse et unique monnaie [3], mais bien celle d'un dieu, de Zeus peut-être, digne assurément de figurer à côté de l'Aréthuse de Cimon et de l'Athéna d'Eucleidas [4]. C'est

[1] Voir le *Monument des Néréides* à Xanthus, qui a fourni l'occasion d'une œuvre magistrale à M. Adolphe Michaelis (*Il monumento delle Nereidi*, dans les vol. 46 et 47 des *Annali dell' Instituto di Corrispondenza Archæologica*, 1874 et 1875). Lire les remarques de ce savant archéologue, p 169 et suiv. (1875).

[2] *Arttpamra medese* (T A M 29, l. 7).

[3] La légende **ericl*, qui demande à être complétée [*p*]*ericl*[*e*], n'est pas tracée sur la face où figure le dieu, mais au revers où est figuré un hoplite et dessiné un petit trisècle.

[4] J'indique ici, en m'y ralliant, le sentiment de M. Six communiqué dans sa lettre du 17 novembre 1898. Le grand numismate ajoute en guise d'atténuation : «Il est vrai que cette tête magnifique a quelque chose de fort individuel. Mais tel est aussi le cas de l'Apollon des premières monnaies de Clazomène et du plus ancien Hélios de Rhodes.» Mais voici tout le passage de l'article de M. Diamantaras concernant les monnaies connues et inédites du roi Périclès (publié dans l'Ἀμαλθεῖα de Smyrne, n° du 25 août 1900) : «Ὁ Λύκιος οὗτος Περικλῆς ἔκοψεν ἀργυρᾶ νομίσματα καὶ μόνον τούτου περιεσώθησαν ἡμῖν καὶ χαλκᾶ, φέροντα περὶ τὸ τρισκελὲς λυκιακὸν σύμβολον τὴν ἐπιγραφὴν τοῦ ὀνόματος τοῦ διὰ λυκιακῶν χαρακτήρων, εἰς δὲ τὸ ἀντίθετον μέρος τὰ μὲν ἀργυρᾶ α') κεφαλὴν λέοντος ἀντωπὸν, β') κεφαλὴν Ἀπόλλωνος καὶ γ') κεφαλὴν Ἑρμοῦ, τὰ δὲ χαλκᾶ ἢ τὴν κεφαλὴν τοῦ Πανός ἢ τὴν προτομὴν τράγου.

Δὲν εἶχον εἰσέτι περάνει τὴν παροῦσαν πραγματείαν καὶ τις τῶν ἐν τῇ ἀπέναντι Ἀνατολῇ ἐμπορευομένων φίλων μου μοὶ ἔδειξε νεοφανὴ στατῆρα τοῦ Περικλέους, ἐπάργυρον, κάλλιστα διατετηρημένον, βάρους ἐννέα περίπου γραμμαρίων καὶ φέροντα ἀφ' ἑνὸς μὲν μέρους ἀσπιδοφόρον μαχητὴν ἐν ἐπιθετικῇ στάσει, γυμνὸν καθ' ὅλον τὸ σῶμα πλὴν τῆς κεφαλῆς, ἣν καλύπτει κρᾶνος, ἐστραμμένον πρὸς ἀριστερά. Πρὸ τοῦ ὀλίγον κεκαμμένου ἀριστεροῦ γόνατος ἔχει τὸ τρισκελὲς λυκιακὸν σύμβολον. Ὄπισθεν καὶ ἄνωθεν τοῦ μαχητοῦ φέρεται τὸ ὄνομα τοῦ Περικλέους διὰ λυκιακῶν χαρακτήρων· ἐπὶ δὲ τοῦ ἑτέρου μέρους

une œuvre grecque, comme toutes les pièces figurant les dieux et les déesses que l'on peut contempler dans les planches de Babelon et de Hill.

Mais pour être moins accusée que la grecque, l'influence perse ne saurait être niée; n'aurions-nous pour en témoigner que le mot *Kssadrapa* qui est manifestement «satrape» sur le tombeau de Payava et sur la stèle Xanthienne [1]. Cet emprunt au perse est-il isolé? pouvons-nous le croire?

Pour ma part, je soupçonne que *gasabala*, d'un aspect si étrange avec son *g* initial, n'est autre que *gazabâra*, employé par Esdras (1, 8) sous la forme encore très voisine גִּזְבָּר (*gizbâr*): «Cyrus roi de Perse (lisons-nous ici) les leur fit rendre (les vases du Temple) par Mithridate le *gizbâr*.» L'expression est étrangère à l'hébreu autant qu'à l'araméen : seul le sens du contexte permet de traduire «le trésorier» [2].

Ce mot d'aspect barbare a pu très facilement, grâce à l'échange de *r* avec *l*, devenir en lycien *gasabala* [3], et bien que ce *gasabala* fût isolé, comme il faisait partie d'une langue administrative réglant les rapports des populations diverses de l'empire perse avec le pouvoir central, le secteur lycien n'en était plus à ignorer ce qu'on lui énonçait ainsi. J'ajoute que, attribut du sujet de la phrase, le terme en cause s'inscrivait selon une règle constante, non pas tant à côté du sujet, mais après le verbe.

Cette information, pour intéressante qu'elle soit, ne jette pas un grand jour sur l'ensemble, et l'important pour le déchiffrement de notre petit texte, ç'a été la décision de Moriz Schmidt sur le sens du verbe *tebete* [4]. Cette inscription est comme une

φέρει ὀντωπὸν κεφαλὴν ἀνδρὸς πωγωνοτρόφου καὶ κομῶντος, ἐσθεμμένην σθεφάτῳ ἐκ δάφνης· ὁ δασὺς πώγων καὶ ἡ δασεῖα κόμη φέρονται ἀκτινοειδῶς. Η κεφαλὴ αὐτὴ εἰκονίζει βεβαίως τὸν Λύκιον Περικλέα» (Περιπλοῦς Λυκίας· *ἀπὸ* Μεγισθῆς *εἰς* Μυρα).

[1] T A M 40, est 26. L'identification avec *ξατρᾶπαι* a été proposée pour la première fois par Schmidt en 1868 (*Essay*, p. v).

[2] Le mot persan *ganj* «trésor» a été emprunté par l'araméen sous la forme *g n z* dans l'Ancien Testament, par l'arménien sous la forme *ganj*, et par le grec sous la forme *γάζα*. L'hébreu *gizbâr* repose sur *gazabâra* de l'iranien, qui a passé en sanscrit sous la forme *ganjavara-*, «trésorier».

[3] Comparez *atru* et *atla*, pinale et Πιναρα. La désinence *-la* est très recherchée; on compte près de quarante-cinq mots qui la possèdent contre vingt-cinq terminés par *ra* (T A M, p. 118–119).

[4] «*ese* oder wahrscheinlicher *tebete* mithin das Verb... Wir sind natürlich noch ausser stande zu sagen welche *engere* Bedeutung *teb* gehabt habe, wagen aber zu behaupten, dass ihm die *weitre* Bedeutung das *superare* innewohne, und einen Act bezeichne, an dem Sieger Besiegten gegenüber Kunstlich ist und übersetze deshalb Z. im. 16 «nachdem» einsetze, als Perikles unterwarf den Artembares und der [Art]embaris t-» (Schmidt, *Lykische Studien*, *König Perikles*, dans la *Zeitschrift* de Kuhn, 1881, vol. XXV, p. 449–451).

bilingue, où la langue de l'art nous est seule intelligible, tandis que l'écrit pose ses énigmes. Donc, pour Schmidt, « Périclès *a défait* Artembarès », *tebete* est à la 3e personne du singulier; il en est de même de *prñnavate*.

Où sommes-nous ici? est-ce la conjugaison indo-européenne antique? Kluge, qui traduit partout *prñnavate* (*prñnavatë* par la première personne, renonce ici à son système [1]; seulement un amendement, et essentiel, doit être fait à la traduction de Schmidt. Tebusserli commémore non pas la journée du seul Périclès, comme Schmidt, Deecke et moi-même le croyions [2], mais celle du fondateur et de Périclès, dont le premier dirigeant les troupes [3]. Le petit mot *ese* n'est pas une préposition gouvernant un cas, telle que *hrppi ũtepi*; c'est une conjonction.

Le nom qu'elle unit au sujet reste au nominatif; ce qu'est sans doute *pericle* d'après les monnaies où la légende n'est jamais au génitif (*periclehe*). Si la copule groupe un objet, ce dernier est inévitablement à l'accusatif; par exemple, sur la stèle de Xanthus, nous lisons, face sud 54–55 *zkkona terñ ese Humrkko* « assaillir(?) l'armée avec Amorgès (c'est-à-dire qui est avec A) [4] ».

Même lorsque *ese* commence une phrase, on ne doit pas cesser d'y voir une conjonction, à laquelle nous assignerons la traduction « alors »; par exemple dans ce passage de la stèle Xanthienne (face sud, 44–45): *ese trebbënimi tebete terñ se milasõntrõ* « alors (ou peut-être « quand », « comme ») Tarbenimis défit l'armée et (son chef) Mélésandre ».

[1] Premier essai : « Tebursseli *machte* das Relief, als *er* mit Perikles den Artumpara und die Söldner des Ambara *schlug* », p. 42; second essai : « T. *baute* das Tropäum zu der Zeit, wo *er* mit Perikles *schlug* den A. und die Söldner des Mpara », p. 58. Voir *Die lykischen Inschrfften*, dans les *Mitteilungen der Vorderasiat. Gesellschaft*, XV, Leipzig, 1910.

[2] « *ese pericle tebete* u. s. w. fasst er (Imbert, M. S. L., X, 37) mit Schmidt « als (oder nachdem) Perikles den Arttumpara schlug (geschlagen hatte) ». Die Richtigkeit dieser Übersetzung leuchtet nicht ein. Die Bedeutung « als » d. h. « gleichzeitig mit » ist natürlich ausgeschlossen. Welche idee! Teburseli baut das Grab, während Perikles den Arttumpara schlägt! Aber auch « nachdem (oder als) er geschlagen hatte » ist eine vage Zeitbestimmung. Man erwartet doch einen Ausdruck wie « in demselben Jahre, in welchem ». Auch kommt sonst nirgends in den Inschriften eine solche Angabe der Zeit, in welcher das Grab gebaut wurde, vor » (Torp, *Lyk. Beitr.*, II, 14).

[3] Thomsen traduit : « cum Pericle » (*Etudes lyciennes*, 59), Torp, II, 14 : « er (*sce*) und Perikles schlugen (eigentlich schlug) Arttumpara und A's Kriegsleute », remarquant que « *ese* bedeutet hier « und ».

Le même, III, 15, traduit « er mit Perikles schlug ».

[4] « Non pas *das Heer und Amorges* (Torp, II, 14), mais l'armée avec A., τὸν στρατὸν (τὸν) σὺν Ἀμοργη... Au reste, je regarde comme vraisemblable qu'en réalité *se* « et » est sorti de *esè* (de même dans Imbert, M. S. L., VIII, 468, qui attribue à *ese* le sens fondamental ὡς); en effet les idées « avec » et « et » ou « aussi » se touchent de très près et beaucoup de langues expriment ces dernières par la préposition « avec » (Thomsen, *Et. Lyc.*, 59).

On a vu dans une note [1] Torp s'élever avec vivacité contre l'idée de Schmidt, que ce fut après la victoire de Périclès sur Artembarès, ou même quand s'achevait la défaite du chef Telmessien, que Tebursselis construisit son monument. Adoptons maintenant la traduction de *ese* par « avec ». Cet *ese* est précédé d'un autre petit mot, *ë-ce* qui a la désinence de *tive*, c'est-à-dire l'enclitique marquant l'indétermination; *ë-ce* serait « après que » comme le soupçonne Thomsen [2]. Nous voilà hors d'affaire! Et qu'on ne nous demande plus en quelle année fut exécuté le monument qui est devant nous, ni encore s'il n'aurait pas été érigé, singulier trophée, en la place même où Artembarès livra sa dernière bataille! Aucune information ne nous est parvenue sur ces circonstances. Mais le certain, c'est que la tombe et l'œuvre de sculpture de Tebursselis font partie l'une et l'autre de la nécropole centrale de Limyra, en compagnie des numéros 99, 100, 103, 125, 127, 137 et 146 des T A M.

C'est pourquoi traduisons : « Tebursselis a exécuté (lui) le trésorier (?) après que, avec Périclès, il eût battu Artembarès et la troupe d'Embarès ».

XX

La conjonction *ese* mène à *esede*, qui ne se trouve pas isolément, il est vrai [3], mais dans deux mots composés, savoir le nom d'homme *Esedeplëmi* [4] et le *συγγενικόν esedeñnevi*, auquel convient parfaitement la traduction par « frère » que j'ai proposée dans mon premier mémoire [5].

Laissant de côté le nom propre; je ne m'attacherai qu'à *esedeñnεve*, qui me paraît être un datif pluriel à Cyaneai 1 (T A M 78) et qui se trouve aussi avec la même voyelle finale à Arneai (T A M 83); peut être est-ce là un mot indéclíné? Voici ce dernier texte [6] :

1 [*ebëunë prunavo meti pr*]*ñnav–*
[*atë aloma τοῦ δεῖνος*] *h kahba*
[*atli ehbi se ladi ehbi*] *se mu–*

[1] Page 342, note 1.

[2] « Le sens de cet *e* pourrait être « après », et je supposerais que c'est cette particule qui, augmentée de ce même *ke*, que nous avons dans le pronom indéfini *tike*, forme la conjonction *eke* (=*ëce*) » (Thomsen, *Et. Lyc.*, p. 34).

[3] Thomsen (*Études Lyciennes*, p. 60) aimerait à y voir une forme allongée de *ese*, cf. *ebid*, Amtiphellus *h*.

[4] T A M 85, 114, 115. Au n° 29, on lit *sedeplmmi* (=Σεδεπλεμις). C'est bien un nom propre.

[5] *M. S. L.*, VIII, 468.

[6] Les restitutions sont dues à Torp (*Lyk. Beitr.*, I, 15; III, 6). Le savant nor-

[ueiti ehbi se alom]a asavoza--
[la tideimi] crzzubi ẽnẽ peri–
[clehe k]ñtavata mei ñtepita
[sũti] epũpippuvẽti tiyẽi
[kup]a ebehi aloma se ladas
eptte [tibe] laδδi ebttehi
s esede[ñnev]e ñtemeyepita–
di tice [tice] seiye nepi mδ–
[r]uhoti ebeila epũ kupa ppu–
pyvẽti tiyẽi ebehi tibe ese–
deñneve ebttehi laδδi
ebttehi mene tubidi trqqa–
s se itlehi trm̃mili huvedri

Si l'on tient seulement à savoir ce que cela signifie, on pourra admettre qu'un certain hyparque de Périclès a pris des dispositions concernant le droit de sépulture des membres de sa famille dans son tombeau; ce droit s'étend à ses frères et à ses beaux-frères; que si un étranger se permet d'utiliser la tombe pour ses frères et beaux-frères, qu'il paie à la confédération lycienne des dieux et des personnes !

Pour le détail, je l'abandonne; *epũ* ne m'est pas clair, il ne faut le disjoindre du verbe *epũ pi ppu vẽti* (l. 7) parallèle à *ebeila epũ kupa ppu py vẽti* (l. 12–13); *mδruhoti* m'est inconnu. Bugge assignait à *tiyẽi* le sens de «morts»; *ebttehi* est manifestement le pronom possessif.

A Levissi on a la leçon *eptthe* (ἑαοτῶν) qui en diffère peu, et même ici (l. 9) *eptte* (= de leurs femmes).

Je reprends ma traduction de *esedeñnevi* par «frère». Torp la rejetait à Xanthus 4 (*Lyk. Beitr.* I, p. 6 et suiv.); mais pourquoi Mëmruvï n'aurait-il pu se servir dans la prohibition à l'étranger d'utiliser sa sépulture, du mot «frère» pour désigner le membre de la famille de l'intrus? *ebiyehis* (alienos) *meñne ni y*-esu (qu'il ne soit pas [à son pouvoir]) *esedeñnevi epttehi* (à leur frère) *ñtepitan* (d'ensevelir). C'est *esedeñnevi* qui fait l'acte désigné par *ñtepitan* (*e*).

Le sens de *frère* convient à tous les passages qui renferment le mot en question. Je traduis Xanthus 1 (T A M 36) où il se trouve: «Ce tombeau, il l'a construit, Ahkkadi, fils de Pisibidi et des neveux d'Embromos... et il a destiné la chambre supérieure à sa femme et au frère de Mñteidi, il a destiné la chambre inférieure à sa propre maison [1].»

végien y a été aidé par le document même; voir l. 12 à 14. Il a proposé des traductions susceptibles de remaniements dans quelques détails, comme le démontre Pedersen, *Zu den lykischen Inschriften*, *Zeitschr.* de Kuhn, XXXVII, p. 190 et suiv.).

[1] *ebënnë prũnavu mene prũnavatë ahqqyadi pizibideh tideimi se hm̃promeh*

Ce qui a fait croire à Torp et à Thomsen qu'*esedeñnevi* devait signifier la *parenté* au sens général, c'est que le mot est suivi parfois de *kũnahi* ou de *ẽnehi*, et pourtant la traduction par *le frère de sa mère*, ou *le frère de son père* n'était pas déraisonnable. Thomsen concède que *kũna* pourrait signifier «mère» (*Etud. lyc.*, p. 60). Dès lors *kũnahi* serait «maternel», proprement «du côté de la mère».

Il y avait des Lyciens qui inscrivaient sur leurs monuments les noms de leurs frères utérins. A Cadyonda, Héberdey et Kalinka ont découvert cette intéressante inscription [1] :

Ἀρτέμων Ἀρτέμωνος | Φυλῆς Ἡλιαδος | Ορνεπειμιν Κινδυόπρου | Φυλῆς Ἱεραορίδος | Τὸν αὐτοῦ ἀδελφὸν, | ὁμονοίας χάριν

Voilà le fils d'Artémon de la tribu Héliade qui honore son frère, le fils de Kinduopros de la tribu Jéraoris, et ce, sans mentionner leur mère; le fait est à retenir.

Je voudrais donc traduire Xanthus 4 (T A M 39) : *hrppt esedenevi kũnahi ehbiyehi*, non avec Thomsen «consanguineis gentis suae» (*Etud. lyc.*, p. 61), mais «pour son frère utérin» et les femmes des «alliés»?

Le pronom *ehbiyehi* au lieu de *ehbi* est remarquable; cette désinence qui fait un adjectif du terme de parenté, a été apposée au pronom pour renforcer l'idée de frère utérin du fondateur (*son* frère de par *sa* mère).

XXI

Cette inscription d'Arneai (T A M 83) se termine par la phrase : *mene tubidi trqqas se itlehi trñmili huvedri*, à comparer à celle qui clôt l'épitaphe de Dacasas à Myra (Myra 4 = T A M 88) : *mene itlehi tubeiti trñmili huvedri se trqqas se mohoi huvedri.* Le verbe est *tubidi*, *ubeiti*. A Levissi (T A M 6), il paraît signifier quelque chose comme «il paiera», ou «il le paiera», c'est-à-dire le violateur de la sépulture. Mais, tandis que le scribe de Levissi inscrit le montant de l'amende, ceux de nos monuments s'en abstiennent. L'intérêt n'est pas là; il serait, s'il était possible d'y atteindre, dans la détermination précise des formes verbales *-di* (*ñtepitadi*, *tubidi*,...), *-ti* (*tubeiti*, *prñnavati*, *lati*). Nous prononçons que *tubeiti* est un futur, comme *lati* auquel nous attribuons le sens de «il mourra» : *se ẽ-ce lati ddaqasa mene ñtepitoti*

tuhes. Seiye ñtñtadẽ miati aladehali ada \ \ \ *se y etri ntata ada XIII se piyetẽ hrzzi ñtato ladi ehbi se mñner teidehe esedeñnevi se piyetẽ ẽtri ñtato prñnezi atlahi* (voir Savelsberg, *Lyk. Beitr.*, II, p. 182, pl. III et T A M n. 36).

[1] *Bericht über zwei Reisen im S. W. Kleinasiens* (voir *M. S. L.*, X, 24).

se ladu ehbi, Myra 4 « et quand *il mourra* D., ils *l'ensevelivont* ainsi que sa femme » [1]. Je prête donc provisoirement à *tubidi* le rôle d'un verbe au participe présent : « il sera payant » ; le sacrilège est vu d'avance par le maître du tombeau, la peine l'atteint aussitôt. A qui devra-t-il compter? A Arneai, à une seule *huvedri*, dont le sens de « confédération » a été discuté ailleurs [2]; mais à Myra 4, Dacasas traîne son homme devant deux *huvedri*; la première fois, c'est la confédération lycienne des gens, *itlehi ...trñmili huvedri*, avec l'ethnique joint *huvedri* et séparé de *itlehi*; cet *itlehi* est un mot au génitif pluriel, composé comme *prñneziyehe* que Levissi traduit *οἰκεῖοι*, mais qu'il vaut mieux comprendre par « (ceux) de la maison » [3]. Le suffixe *hi* marque le possessif; *itlehi* est au fond le même mot que *atla* « personne », modifié pour lui faire prendre un sens plus général, car nous avons *atlahi* signifiant « attaché à la personne » du maître du tombeau; la désinence *e* impliquerait le pluriel, et de plus la voyelle de la syllabe aura été remplacée par *i*, afin de bien différencier les mots *atlahi* « personnel » [4], *itlehi* « des personnes ».

Je renonce donc sans regret à ma traduction par « fisc » [5].

Venons à la seconde *huvedri*; le mot n'est pas accompagné de l'ethnique, et à la place du génitif *itlehi*, il y a en relation avec lui les deux noms au génitif aussi, de *trqqas* et de *mohoi*. Si Bugge a bien vu, *huvedri trqqas*, c'est la « confédération des dieux » [6]. Le mot, trop souvent répété pour être un nom propre, est au génitif pluriel, du thème *tuhe*, qui a donné *tuhes*, littéralement « [qui est] des neveux ».

Mais *mohoi* qui suit *trqqas* est également à un génitif pluriel, sur le type de *ladoi* de Limysa 9 (T A M 197) *s' ladoi ebttehi IV* « et [pour] 4 de leurs femmes » [7].

Je commettrai une indiscrétion, en révélant que M. Six eut la première idée que *mohoi* devait signifier « déesses » ; ce serait à la haute assemblée des dieux et des déesses que le coupable devrait des comptes. Remarquons une fois de plus la pauvreté de la langue qui, ne sachant féminiser un mot, se sert d'un mot différent, opposant *ebatra* (fille) à *tideimi* (fils), *nëne* (sœurs) à *esedeñneve* (frères), *lada* (épouse) à *ddedi*, si ma conjecture est juste.

[1] Thomsen, *Études Lyciennes*, 13.

[2] *M. S. L.*, IX, 231.

[3] Même dans les inscriptions où *prñneziyehi* est attaché à un seul (Limyra 18, T A M 116; Telmissus 1, T A M 1; Rhodiapolis T A M 150), l'expression est à entendre « [un] de ceux de la maison ».

[4] *M. S. L.*, IX, 223.

[5] *M. S. L.*, IX, 231.

[6] *Lyk. Stud.*, I, p. 53, mais il traduit un datif pluriel : « er soll zahlen den Göttern ».

[7] Thomsen, *Études Lyciennes*, p. 24.

Par *mohoi*, le scribe de Myra désigne-t-il le groupe de Latone et de ses enfants? L'éminent numismate hollandais n'était pas loin de le croire; cette triade Ελμιδαναι καὶ Μλααυσει καὶ Μορναι, *hlẽmideve mleyeusi mwrẽnd* de Limyra (T A M n. 139) retenait son attention [1]. Nous irons plus loin en conjecturant que le mystérieux *hlẽmmi* de Myra *h* n'est autre que le nom écourté de *hlẽmmideve*. Traduisons : « Un autre, qu'ici il n'ensevelisse qui que soit ni y dévoue à Helmis! A Helmis qui ici dévouera (*tuveti*) qui que ce soit, ou ici viendra ensevelir qui que ce soit, il le paiera... [2]! »

Le scribe de Arneai, plus diffus que celui de Myra, n'est pourtant pas inintelligible. On perçoit qu'un certain hyparque de Périclès entend que sa tombe reste à sa famille; il énumère ceux qui auront droit de sépulture ici, ses femmes ou leurs beaux-frères et leurs frères. A l'égard des étrangers, que ni leur frère ni leur beau-frère ne viennent occuper la tombe. Combien je préfère l'élégante simplicité de l'autre épitaphe! Il est vrai que le style diffus d'Arneai nous a valu l'inscription de mots nouveaux, ainsi *laδδi*, en compagnie de *esedeñnewe*.

Quelques particularités grammaticales frappent l'œil; bornons-nous à signaler le verbe (?) *epũppuwẽti* suivi de *tiyẽi* « et de ceux qu'ils admettront (?) ». A la ligne 11, comme le fera plus tard le verbe allemand *darstellen* [3], cet *epũpippuwẽti* se désagrège *epũ ppu py wẽti* et le substantif *kupa* est introduit entre *epũ* et *pu*, tandis que *ebehi*, qui devrait le suivre immédiatement (*kupa ebehi*), est relégué après *tiyẽi*.

Le lycien n'étant apparenté ni au grec, ni au perse, ni à l'arménien, ni aux langues sémitiques, les dictionnaires de ces divers idiomes ne peuvent nous secourir dans l'explication d'une phrase, en nous livrant la signification des mots.

Pourtant cette détermination du sens des mots principaux doit être réalisée avant toute entreprise, avant de songer à recueillir les éléments grammaticaux du texte étudié.

Comprenons d'abord les mots en vedette, le reste viendra.

Ai-je obtenu en quelque mesure ce résultat? et accru le petit lexique lycien? Ce fut mon ambition.

J.-A. Imbert.

[1] *M. S. L.*, X, 45.

[2] J'ai donné le texte de cette importante inscription, d'une rédaction si remarquable, dans *M. S. L.*, IX, 214.

[3] Brandis introduit ainsi l'histoire monétaire de la Lycie : « Lykien stellte von der Natur besonders begünstigt, von alters her so wohl in Sprache und Schrift, wie in seiner politischen Verfassung, ein abgeändertes in sich geschlossenes Ganze dar... » (*Das Münz- Mass- und Gewichtswesen in Vorderasien*, Berlin, 1866, p. 343).

À PROPOS
DE (*H*)*UČAŠMA* EN VIEUX PERSE.

M. Weissbach a reconnu que le mot vieux perse (*h*)*učašma*, qui se lit sur l'inscription de Behistoun, II, 89, est bâti exactement comme *huxšnaoθre hupaitištāne* «les bons genoux, les bonnes jambes», qu'on trouve dans l'Avesta, Yt, XIV, 13. L'hypothèse que le nom avestique *čašma*, nom de l'«œil» chez les êtres bons, et aussi le nom persan *čašm*, désigne le «bon œil», par contraste avec le «mauvais œil» (cf. A. Meillet, *Interdictions de vocabulaire*, p. 16 et suiv.), reçoit ainsi une preuve de fait décisive. Le thème iranien *čašman-* a été substitué à l'ancien nom, qui subsiste dans l'Avesta, mais y est réservé aux êtres mauvais : *aši* (au duel); ce qui montre bien le caractère relativement récent et artificiel de iran. *čašman-*, c'est que le mot sanskrit de même racine et de même sens est autrement formé : *cakṣúḥ*. — C'est sans doute pour des raisons analogues que le grec a recouru à la forme artificielle ὀφθαλμός, quelle qu'en soit l'explication de détail. Le mot v. irl. *rosc* (gén. *roisc*) «œil», qu'on lit par exemple Wb. 12 c 10, et dont l'étymologie n'est pas claire (cf. Pedersen, *Vergl. Gramm.*, II, p. 621, § 814 Anm.), n'est sans doute pas moins artificiel que v. irl. *súil* «œil», ancien nom du «soleil».

Il est probable qu'une interdiction de vocabulaire s'est aussi appliquée au nom du «genou» : *frašnu-* «les genoux en avant», Vd, VII, 2, se rapporte à un animal ahrimanien ; or, chose curieuse, la forme persane *zānū*, commençant par *z*, se dénonce par là comme un emprunt à un parler non perse; le mot perse a disparu. La forme avestique *hu-xšnaoθra-*, qui s'applique à un être bon, est manifestement artificielle.

Inversement, le nom zd *kamərəδa-* de la «tête» des êtres ahrimaniens renferme, comme on l'a noté depuis longtemps, un élément *ka-* indiquant ce qui est mauvais et un mot correspondant à l'élément radical du skr. *mūrdhā* (gén. *mūrdhnáḥ*, loc. *mūrdhán*) : voir Bartholomae, *Altiran. Wört.*, col. 445, avec les renvois bibliographiques, et Wackernagel, *Aind. Gramm.*, II, p. 82, § 34.

Le *ə* indo-européen auquel est dû le *ūr* sanskrit est tombé en syllabe non initiale de mot, suivant la règle générale, et de là vient que l'Avesta a *mərəd-*, et non le *mard-* qui répondrait à un ancien **m°rəd-* initial du mot. Toutefois on conçoit que, sous l'influence du mot simple, qui n'est pas conservé dans les formes connues de l'iranien, mais qui a dû exister, on ait eu iran. **ka-marda-* représentant **ka-m°rəda-*, et en effet le pehlvi a *kamāl*, donc un ancien **ka-mard*, qui ne peut représenter que **kam°rəda-*, et qui montre ce qu'était le correspondant iranien de skr. *mūrdh-* en dehors de la composition. La forme même de zd *ka-mərəδa-* suffit à montrer que la constitution de deux vocabulaires différents pour les êtres bons et mauvais est en iranien un fait très ancien; car la chute de *ə* en syllabe non initiale, que suppose la forme avestique, remonte en iranien à la plus haute antiquité, à ce qu'il semble, et l'on en retrouve l'équivalent exact en slave, en baltique, en arménien et en germanique. — On sait du reste que Miklosich a proposé de retrouver dans un nom slave du « corbeau », serbe *kȁvrān*, slov. *kȃvran*, pet. r. *kávoron*, en face de v. sl. *vranŭ*, un composé du type de zd *ka-mərəδa-*; le doublet slave, bulg. ґа́вран, s. *gȁvran*, slov. *gȃvran*, pol. *gawron*, montre bien que *ka-* et *ga-* sont des éléments ajoutés; quant à *k-* et *g-*, on ne peut s'empêcher de rapprocher le doublet grec, gr. commun *βού-λῑμος*, béot. *ϖού-λιμος*, que M. W. Schulze a sans doute eu tort de séparer (*K. Z.*, XXXIII, 243 et suiv.), de même que M. Berneker (*Et. Wört.*, sous **gavornŭ*) a sans doute eu tort d'écarter l'idée de Miklosich. Il est curieux que, en un cas de ce genre, il y ait concordance toute particulière entre le slave et l'iranien; ceci rappelle la concordance frappante de sl. *bogŭ* « dieu » avec v. p. *baga* et de v. sl. *slovo* « parole » avec zd *sravah-* (même sens). — La conservation d'un terme dépréciatif comme pehlvi *kamāl* est assez surprenante; ce sont d'ordinaire les euphémismes comme *čašman-* qui survivent; mais ici, c'est le terme euphémique, zd *vaγdaunəm*, qui est d'origine obscure et qui paraît avoir été introduit artificiellement.

Si le mot v. p. *dasta* « main » s'est répandu dans tous les parlers iraniens et a éliminé la forme *zasta-* qui survit seulement dans l'Avesta, c'est sans doute parce que c'était une forme réservée aux êtres bons. L'Avesta oppose à *zasta-* un thème *gava-* pour les êtres mauvais; on a rapproché gr. *γύαλον*, etc. (cf. Lidén, *Armenische Studien*, I, p. 126). Il ne faut pas oublier que le nom de la « main » varie beaucoup dans les langues indo-européennes et a souvent un caractère artificiel: on l'appelle la « preneuse », ainsi dans v. sl. *rǫka* et lit. *rankà*, ou dans gr. *χείρ* et arm. *jeṙn*.

A. Meillet.

ERRATA.

P. 288, l. 9 : Si *-*ās* tend vers *-*ā* (au lieu de -*ā*).

M. Imbert, malade au moment où il a reçu les épreuves de l'article, p. 323 et suivantes, et mort au cours de l'impression, n'a pu revoir ses épreuves que d'une manière imparfaite.

I

INDEX.

GÉNÉRALITÉS.

Phonétique. — Les formules de correspondances ne s'appliquent pas mécaniquement, 116. — Celles qui expriment certains changements simples et radicaux de procédé articulatoire sont rigoureuses, 282; d'autres changements moins radicaux réclament un ensemble de conditions plus ou moins complexes; prononciation négligée, fin du mot, 283, 284; mots accessoires, 116-118. — Pour comprendre un développement phonétique, il faut ramener les faits à l'altération élémentaire qui a occasionné des changements ultérieurs, 163, 164. — Changement de langue chez une population, cause de transformations graves (arménien, germanique, celtique), 164, 173; mélanges, 245. — Affaiblissement des consonnes, aspects divers des changements qui en résultent, suivant les circonstances, 171, 172. — Causes initiales plus ou moins lointaines des «lois phonétiques», 172. — Ces altérations initiales sont, les unes «spécifiques», propres à telle ou telle langue; les autres universelles, communes à l'ensemble des langues et en quelque sorte «naturelles», 164, 169, 172, 173. — Une langue est un système articulatoire parfaitement cohérent; conditions et effet des changements phonétiques dus aux tendances générales du système; étapes logiques empêchées par certaines circonstances particulières, 245.

Relâchement de l'attention, cause psychique de la plupart des évolutions phonétiques, en particulier des phénomènes d'assimilation, de dilation, de différenciation, de dissimilation, d'interversion, de métathèse; d'affaiblissements d'articulation, et même de bon nombre de renforcements, rançon de certains affaiblissements, 251. L'assimilation, au point de vue de la sonorité d'une consonne (occlusive ou spirante) avec une occlusive suivante, est naturelle dans toutes les langues, 251.

Voyelles, influencées par le rythme et les degrés de valeur des consonnes, 219-221, 223.

Consonnes intervocaliques, tendent à s'ouvrir et à se sonoriser, 118. — Altération des gutturales, surtout des postpalatales, 116.

Sémantique. Tout, sain, entier, 17; gorge, ivrogne, débauché; ventre, gourmand, 25, 26; là, alors, 26, 27, 29, 38; jamais, nulle part, pas du tout, 26-28; voiture, panier; coffre de voiture, dents, 61; expressif, farouche, grave, terrible, 202; visage, front, 203, 204; trot, 205-207; naviguer, nager, voler, 206, 207; couche épaisse de matière, 208, 209. — Synonymes parfaits, ne sont guère conservés, surtout pour les formes pronominales, 53, 115. — Élimination des homonymes, 300.

Mots voyageurs, 194.

Institutions des sociétés inférieures, éclaircies par la division des noms en deux classes, dans les langues mélanésiennes, 104.

A. — LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

Il y a des rapprochements de mots qui ne nous font connaître que l'identité de leurs racines, 122. — Il ne faut pas juger l'indo-européen simplement par l'état grammatical des langues attestées; on peut reconstruire des types dont aucune n'a gardé d'exemple intact, 188.

Rythme quantitatif: tendance à éviter une série de 3 brèves consécutives avant la finale du mot (sanskrit, grec, latin), 215, 216, 218, 219, 222, 223. — Tendance à abréger les longues finales devant une voyelle initiale (védique, grec, latin, slave), 243. — Assimilation consonantique, 251, 252.

Accentuation des noms, 65-84; importance du slave dans la question, 84; accent baltique et slave, 65-75, 81-83; infinitif, 66, 67; les noms de «mère, fille, père, frère», 75. La flexion des thématiques semble avoir compris un thème à ton mobile et deux types à ton immobile, l'un baryton, l'autre oxyton, 78, 79. Le vocatif, 79; accent au féminin des adjectifs (skr., grec, lituanien), 83.

Locatif, 34, 35, 37-40, 44, 45. — Analogie dans la déclinaison (baltique, grec), 45. — Thèmes masculins en *-ā-* (slave, latin, grec, arménien), 23.

Adjectif servant à déterminer un verbe: baltique, 2, 3, 6-13; slave, 4-11; gotique, 5; grec, 6-9, 12; latin, 6, 9, 10, 12; skr., 6, 7, 9, 10, 12; zend, 6; français, 10; adjectif renforçant un autre adjectif, balt. et sl., 18, 19. Adjectif déterminé par un adverbe, 18.

Pronoms démonstratifs, 55; avec particules préposées (indo-iranien, italique), 49-52.

Postpositions: balt., 42-48; italique, 46, 47; grec, 47, 48; skr., 47. — Adverbes renforçant l'impératif, 29-34. — La particule **i*, 64. — Négations renforcées, 26-28.

Les adverbes de la question *unde* diffèrent d'une langue à l'autre, 55.

Le développement de *se* en slave, bel exemple de la substitution d'un mot accessoire à un type de flexion, fait qui caractérise le développement des langues indo-européennes, 298.

Présent radical athématique, ses substituts en germ., arm., sl., 123. Familles de l'albanais *jam*, *kam*, *θom*, 174; du gr. λεύσσω, ὄζω, χέζω, 175; χέω, 175, 176; κινέω, σεύω, 176; sl. *alŭčǫ*, 177. Vocalisme radical *o:* familles de l'arm. *utem*; lat. *uomō*, *tonat*, 182, *domat*, 182, 183; sl. *padǫ*, védique *ágha*ḥ, got. *mag*, skr. *ágaman*, 183; sl. *goritŭ*, 183, 184, *politŭ*? *bodǫ*, *kovǫ*, 184; *borjǫ*, *kolj* ; gr. πορεῖν, τορεῖν, 185; βόλομαι, ὦρτο, russe молóть, sl. *skubǫ*, skr. *garhate*, 186, *galati*, *karṣati*, *kampate*, arm. *gom*, 187; verbes indiquant des bruits, 187; formes à redoublement, 189. Alternance des timbres *e* et *o*, 188, 189; comparaison avec la déclinaison, 188; avec le parfait, 190. — **Pelu-* devait fournir un présent athématique, remplacé de diverses façons, 178, 179. — Le suffixe de prés. **ye/o-* (alb., etc.), 119-121.

Impératif jusqu'à un certain point indifférent à la distinction des nombres et des personnes, 15.

Composés, thèmes finaux en *-i-*, 36; en *-io-*, *-i̯o-*, 36.

La racine **ei-* ne devait pas fournir de parfait, 299. — Les racines **gʷem-* (et sans doute **gʷen-*) et **gʷā-*, 161. — Rac. **māg-*, *məg-* (et **māk-*) coller, coaguler? 122, 123. — Rac. **meik-* (et **meig-*) mêler, 123. — Les deux rad. **sed-*, 300. — Élargissements spécialisant le sens des rac., 179, 206, 207.

Suffixes (ou morphèmes) : **-(e)lo-* dans des noms d'arbres, 214; **-et-*, rare en dehors des seconds termes de composés, 57; dans des mots relatifs aux rivières (indo-iran.), 57; quatre suffixes parallèles de noms d'instruments : **-tro-*, **-tlo-*, **-dhro-*, **-dhlo-*, 25.

Noms réservés aux êtres bons ou aux méchants; interdiction de vocabulaire (œil, genou, tête), 348, corbeau, main, 349. Le nom de la main varie beaucoup et a souvent un caractère artificiel, 349. — Les noms d'infirmité n'ont pas d'étymologie, pour la plupart, 300.

Deux expressions de temps s'influencent l'une l'autre très souvent : jour et nuit, matin et soir (germ., sl., balt., lat., grec), 41; faits de ce genre en sl. et lat., 41. 42.

GREC.

Principe de l'altération du consonantisme indo-européen, 164-167, 170.

Deuxième pers. sing. impér. pour celle de la troisième ou du plur., 15; locutions figées comme ἄγε, 15. — Subj., première pers. sing., 29.

Place de γίνομαι dans la phrase d'Hérodote, 105-114. Valeurs diverses de εἰμι suivant sa place, 105. La phrase contenant εἰμι est une phrase à part, 114. Γίνομαι, verbe d'existence, 107-109; verbe attributif, 109, 110; verbe en tête, 110, 111; attribut en tête, 112-114.

Adverbes en -εί, 36-38; -ί, 36; -οι, 38.

Dénominations des emplâtres, 195-197.

ITALO-CELTIQUE.

Latin : le rythme quantitatif, quelques-uns de ses effets phonétiques, 215-223. Les verbes en -iō non dénominatifs, 215; le type *reperīre*, 215-219; les types *capere*, *conspicere*, *venīre*, 219-222; *nundinae*, *nuntium*, 221-223. — *Uel*, phonétique et morphologie, 63, 64. — Suff., -*lo*- (*oculus*, *bibulus*), 210; -*ētum*, -*inus*, -*tinus*, 212; -*tro*-, -*tero*-, 217-218. — Termes de carrosserie empruntés au gaulois, 60.

Celtique : passage de *ss* à *rs*, 60, 61; de *st* à *ss*, *'s*, *rs*, 61. — Suff. -*asio*-, -*esio*-, etc., 62. — *S* > *h* en brittonique, 170. — Principe de l'altération du consonantisme en irlandais, 170, 171.

GERMANIQUE.

Principe de l'altération du consonantisme indo-européen, 170.

BALTO-SLAVE.

Sonantes, 25. — Adjectif en concurrence avec l'adverbe, 1-19. — Emploi des collectifs, 19-28; noms de nombre, 21, 22.

Baltique. Les nomin. plur. comme *vilkaĩ* sont d'anciens collectifs neutres, 82, 191. — La règle indo-européenne τὰ ζῷα τρέχει explique la confusion des troisièmes pers. du sing. et du plur., 191, 192. — Cas nouveaux en lit. : illatif en -*n*, 43. — Impér. en -*k*(*i*), 14, 15, 31, 32. — Adv. lit. en -*aĩ*, 35, 37, 38, -*ì*, 35, 36; v. prus. -*ai*, 35, 37, 38, -*ei* 37, -*i* 38; -*ĭ*, 35, 36, -*in*, -*an*, 38. — Suff. lit. -*ũklis*, *ũklė*, 24, 25. — V. pruss. : la langue des catéchismes; son degré d'exactitude, 1. 2, 19, 20, 22.

Slave : sur le traitement de *o* en syllabe finale, 282-289. — *o*, *e* > *u*, *ŭ*; *i*, *ĭ*, dans certains mots considérés comme accessoires, 284-288. — Un abrègement de voyelle finale slave en hiatus, 243, 244. — Mouvement d'accent, 80. — *g* > spirante γ en plusieurs langues slaves,

116; ancienneté de ce changement dans *togo*, 118. — Traces de l'altération des intervocaliques dans différentes langues slaves, 118. — Déclinaison de démonstratifs, 289. — Russe *togo*, sa prononciation, 115-118. — Adv. slave en *-ě*, 35, 37. — Le gén. serbe en *-ā*, 283. — Impér. slave, 16. — Emploi de *se* près des verbes, 290-298. *Se* a, dès l'époque historique, cessé de leur donner une valeur analogue à celle du moyen grec; débris de l'ancien usage en v. sl. et en russe, 296, 298. La répétition de *se* peut être évitée, 297. — Phrase nominale, 40.

ARMÉNIEN.

Principe de l'altération du consonantisme indo-européen, 171. — *h* de *s*, 170; *h* de *p*, sujet à manquer devant *o*, 118. — *hn* > *ll* > *l*, 178. — Emprunts au parthe, 125-129. — Mot passé au géorgien, 124.

INDO-IRANIEN.

Les dialectes orientaux de l'indo-européen ont une tendance à rassembler les articulations vers le milieu de la voûte palatine, 246-250; comparaison avec l'anglais, 246. Indo-iran., sl., balt., armén., alb., répondent à une occlusive prépalatale **c*, **g*, par une prépalatale mouillée et altérée par la mouillure: les occlusives labio-vélaires deviennent des postpalatales pures, 246-247. Sort des dentales, 247; de *s*, 247, 248. Même tendance dans le vocalisme : *o* > *a* (mêmes dialectes, moins l'arménien, plus le germanique), 248, 249; sort de *ō*, *ā*, 249.

Suite de la même tendance en indo-iran. : *ŏ* > *ă*; *ĕ* > *ă*, 250; peut-être y eut-il quelque temps trois *a* distincts, 250.

Autre tendance, relâchement de l'articulation : assimilation, 251, 252; *m* > *n*, 252; *-ksk-* > *-sk-*, 252; chute d'une occlusive entre nasale et occlusive, 253; affaiblissement des finales, 253; *k*, *g*, *gh* orientaux > *k'*, *g'*, *g'h* devant i.-e. *ĕ*, *ĭ*, 253.

La règle sanskrite du sandhi des occlusives finales devant voyelle est indo-iranienne, 53, 54.

Adverbes composés en *-i*, 36.

Vieil-indien. Deux tendances principales : la «cérébralisation» et le relâchement général de l'articulation. La première fait apparaître une série de phonèmes cérébraux, 254. Effets de la seconde : assimilation régressive de *m*, 254, 255; cas d'assimilation progressive de *n*, 256; *st*, *zd* > *ṣṭ*, *ḍ*, 257; cas de *ledhi*, 257, 258; diverses sortes d'assimilations; phénomène de «dilation», 258; obstacles à l'assimilation, 259; dilation régressive, 259, 260; dissimilation; la dissimilation

d'aspiration, 260; redoublement, 261, 262; répétition; composition et dérivation, 262; dissimilations plus rares; superposition syllabique et hapaxépie, 263; différenciation, 264; relâchement d'articulation, sans influence d'un autre phonème plus fort : **jh* > *h*; anciens dialectes, 265; diphtongues, fin de mot, position faible : *r*, occlusives, 266; groupes de consonnes, 267.

Influence iranienne sur l'Inde, en matière d'écriture et d'épigraphie, 130, 131.

Locatifs adverbiaux en *-é*, 37.

Moyen-indien. Caractères historiques des rapports entre le védique, le sanskrit, le pâli et le prâkrit, 267. Suite des effets des deux tendances de la prononciation en vieil-indien : cérébralisation des dentales, trace d'un *r* disparu, etc., dans les prâkrits, 267, 268: *n* > *ṇ* 268; le pâli, sensiblement plus conservateur, 268; *r* ne se maintient pas; diphtongues: abrègement des longues devant double consonne; voyelle brève allongée par compensation; équilibre des syllabes, 269; abrègement de voyelles longues; redoublement de consonnes intervocaliques; *a* > *i*; chute de voyelles, 270; altérations profondes du consonantisme, surtout en prâkrit, 270; aspirées; sifflantes, 271. La différence la plus marquée entre les prâkrits et le pâli concerne le traitement des intervocaliques, 271, 272; ils vont de pair pour les groupes de consonnes, 273. Les phénomènes d'assimilation sont si richement représentés en moy.-ind., qu'ils permettent d'en apercevoir les règles générales; ses différents cas, 273, 274. Variétés dialectales, 275, 276; finales, 277.

Consonantisme des dialectes indo-aryens depuis le commencement de notre ère, 88.

Néo-indien. La tendance à la cérébralisation était déjà à peu près épuisée; le relâchement de l'articulation lui fournit une matière nouvelle; exemples dans le parler marathe, qu'on peut prendre comme type des dialectes modernes, comme la mâhārāṣṭrī est le type du prâkrit classique, 277, 278. Chute des voyelles finales, 278, 279; allongement d'anciennes pénultièmes, 279. A l'intérieur *i* et *u* se confondent avec *a*; *e*, *o* y tendent aussi, 280; autres effets du relâchement de l'articulation, dans différents dialectes néo-indiens, 280. La tendance à la cérébralisation semble parfois s'être évanouie, mais reparaît dès que le relâchement de l'articulation lui offre une matière à s'exercer, 281.

Iranien : principe de l'altération du consonantisme i.-e., 168, 169. — Démonstratifs, 53-55. — Dialectes, 135.

Vieux perse : écriture, 58; phonétique, 59. — Le démonstratif *iyam*, 49-52.

Pehlvi : écriture, 59, 126.

La civilisation « parthe », son caractère, 126; ouverte à l'influence hellénique, 126. Affinités de sa langue, 126; mots passés à l'arménien, 125; à l'araméen, et de là à l'arabe, 125; au sogdien, 125-127.

Mindjâni : aire géographique, 133-135. — Traitement du *-t-* intervocalique, 135, 136; de *θ θr*, *θʷ*, 136, 137. Caractères généraux, 137, 138, 140; **δ* > *l*, 138; **nt* > *-t*, *-d-*, 139; **š*, *ž* > *š*, *ǯ*, 139: emprunts, 139, 140; *y-* prothétique, 140; vocalisme, 141, 142; tendance à la réduction des anciens *ĭ* et *ŭ*, 142. Origine des documents étudiés, 143. Vocabulaire, 143-157. Phrase nominale, 144. Traitement des emprunts persans, 157.

KOUTCHÉEN (TOKHARIEN B).

h seulement dans les interjections, 158; *ly* > *ll*, 161. — Cas régime, 159. Pronom *twe*, 158. — Particule verbale *pa*, *pᵉ*, 158: particule *pi*, 159. Conjugaison, 158, 159. — Suffixe *-ne*, 159. — Formations en *-am-* (*-m-*) de trois racines parallèles : *ṣam-*; *lyam-*, *lam-*; *stam-*, 160-162. *lkāskau*, 175; *plewe*, 178.

B. — LYCIEN.

Inscriptions lyciennes, 323-347. — Les textes bilingues peuvent-ils seuls nous éclairer? 326, 327. — Le lycien et le milyen, 324.

C. — DRAVIDIEN.

Le nom du tamoul, 89. — Les consonnes intervocaliques, 85-90. — Il a existé des sourdes intervocaliques en tamoul ancien, 87, 89. — Assimilation des consonnes, 88. — Disparition des voyelles finales, 86. — Nasalisation récente après voyelle longue, 87. — Emprunt sanskrit d'un radical dravidien, 130.

D. — LANGUES MÉLANÉSIENNES.

Expression de la possession, 96-104. — Division des substantifs en deux classes, à préfixe et suffixe possessif; leur répartition, 96, 97. Suffixes, 97; préfixes, 97, 98. Comparaison avec le *Pigeon English*, 98. Différentes nuances de sens des possessifs, 98-100. Institutions, idées superstitieuses, leur effet sur la grammaire, 100-102. Propriété et individualité, 102, 103. Faits semblables dans d'autres pays; identification de l'objet possédé avec la personne du possesseur, 103.

E. — LANGUES AFRICAINES.

Unité primitive des langues nègres de l'Afrique du Sud: groupe linguis-

tique dit *bantou*, son extension, 224. — Autres groupes africains, leur division, 224. — La famille mandée, ses principaux dialectes; sa parenté avec le bantou, 225.

Faits morphologiques; aspects des verbes, 225; peu d'importance donnée à l'idée de temps, 226. — Mots concrets et mots formels, 226.

Pronoms, 226, 227; formes verbales, 227-231; formes nominales, 231-234. L'absence d'accord n'est pas nécessairement un signe d'antiquité, 232, 234. Les noms de nombre, 234, 235.

L'africain commun avait une structure morphologique complexe dont les langues soudanaises ont gardé des traces, tandis que les langues bantoues semblent en avoir développé certains traits, 235.

Étymologies et correspondances phonétiques, 235-242.

On ne connaît guère qu'un millier de mots communs aux dialectes bantous, 235-241. — Nasales, 236; labiales, 236-237; dentales, 237-239; palatales, 239, 240; gutturales, 240, 241. — Unités de toutes les langues parlées par les indigènes de race noire, 242. L'évolution des mots africains est lente et peu importante, 242.

F. — BETOYA.

La famille betoya ou tukano, 91-95. — Déclinaison; pronoms personnels et possessifs, 92; conjugaison, 93, 94.

G. — ITONAMA.

Extension de cette langue, 301; bibliographie, valeur relative des documents, 301, 302. — Esquisse grammaticale : genre, 303; nombre, 303, 304; substantifs; 304; pronoms personnels, 304-310; pronoms indiquant la possession, 310-312; adjectifs et pronoms démonstratifs, 312, 313: verbe, 313-318; prépositions, 318, 319; adverbes, 319; composition, 319; classification, 320-322; syntaxe, 322. — Cette langue ne peut être rattachée à aucun groupe connu, 322.

II

LEXIQUE DES MOTS ÉTUDIÉS.

A. — LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

GREC.

ἀ-, 45.
ἄγε, 15, 16.
ἄγκων, 255.
ἀγορὴν δέ, 47.
ἀγρὸν δέ, 47.
ἀγρός, 79.
ἄγω, 250.
ἄδελφε, 79.
ἀδευφιαι, 169.
αἰαθος, 166.
ἀθεεί, 36, 38.
Ἀθηνᾶ, 196-198.
Ἀθήναζε, 47, 48.
Ἀθμονοῖ, 38.
Αἰγυπτία, 195, 197.
ἄκεσις, 197, 198.
ἄκμονα, 76.
ἄκμων, 76.
ἄκρος, 214.
ἁλική, 196.
ἅλις, 200.
ἀλίφαλος, 199, 200.
ἀλίφλοιος, 200.
ἄλλᾳ, 34.
ἅλοχος, 200.
ἀμαχεί, 38.
ἀμισθί, 36.
ἄμπελος, 214.
ἀμύγδαλος, 214.
ἀνδράσι, 45.
ἀνδρί, 45.
ἀνδρός, 75.
ανεσηκε, 166.
ἀνίκητος, 197, 198.
ανυιοιτο, 169.
ἀνοιμωκτεί, 36.
ἀντηρίς, 213.
αντρηιωι, 165.
αντρωπος, 167.
ἄξων, 248, 254.
ἅπας, 9.
ἀπατώρ, 188.
ἀπελλόν, 213, 214.
ἄπελος, 195.
ἀρετή, 197, 198.
Ἀριοβαρζάνειος, 196, 197.
Ἀριοβαρζάνης, 197.
ἀρνειός, 124.
ἀρνεώς, 124.
ἄρσην, ἄρρην, 124.
ἄρτι, 171.
ἀσιανή, 196.
ἄσπονδι, 36.
ἀσπουδεί, 36, 37.
ἀσυλεί, 36.
ἄσυλι, 36.
Ἀτταλική, 195.
αὐτός, 8.
ἄφρα, 196.
Ἀφροδίτη, 195-198.
ἄχρι, 39.
ἀχροῖ, 39.
ἀψευ[δ]ήων, 29.
ἀωρί, 36.

βάρναμαι, 166.
βάσις, 78.
βδέω, 252.
βεῖλομαι, 186.
βελλομαι, 186.
βίος, 247.
βιός, 253.
βλοσυρός, 201-204.
βλοσυρόφρων, 201.
βλοσυρῶπις, 201, 203.
βλύζω, 187.
βλύω, 187.
βόλομαι, 186.
βορσόν, 167.
βούλιμος, 349.
βούλομαι, 186.
βρενθύεσθαι, 203.
βροτός, 42, 202.

γαγγραινική, 195.
γαλόως, 42.
Γαργηττοῖ, 38.
γαστέρες, 26.
γένος, 78, 147.
γευστέον, 248.
γίνομαι, 105-114.
γνω-, 59.
γνωτός, 256.
γόμφος, 79, 248, 255.
γύαλον, 349.

δάκρυ, 171.
δακρυόεν, 201.
-δε, 47, 146.
δέδορκε, 250.
δείλομαι, 186.
δένδρον, 255.
δηλομαι, 186.
δίδοι, 64.
διπλεῖ, 37.
διφθέραι, 131.
δολιχός, 83.
δορ(Ϝ)ός, 75, 76.

δοτήρ, 75.
δύναμαι, 166.
δῶ, 39.
δῶμα, 39.
δῶρον, 148.
δώτωρ, 75.

ἕβδομος, 165.
ἔγκαφος, 175.
ἔγνω, 182.
εγρατται, 167.
ἐγχέαιμι, 176.
ἐγχέας, 176.
ἐγώ, 117.
ἐγών, 117, 166.
ἔδοντες, 182, 188.
ἔξευξα, 252.
ἔθηκα, 206.
εἴ, 31.
εἴ, 28, 34, 36, 37.
εἰμι, 105, 106, 109, 110, 113, 114, 181.
εἶμι, 181, 299.
εἰ•άνυχες, 7.
εἰπέ, 15.
εἰς ἅλα δέ, 48.
ἑκατοντάδραχμον, 196.
ἐκεῖνος, 12.
ἐκποδών, 37.
ἐκτός, 38, 39.
ἐκών, 254.
Ἐλευσίναδε, 48.
ἐλήλυθα, 299.
ἔλιπε, 171.
ἐμάγην, 122, 123.
ἐμίγην, 123.
ἐμμήνιος, 36.
ἔμπλαστρος, 196-198.
ἐν, 38, 45.
ἐναντίος, 6.
ἔνδοι, 38.
ἔνδον, 39.
ἐνδός, 39.
ἔνδω, 39.
ἐνθαυθοῖ, 38.
ἐνθαῦτα, 38.
ἐνταῦθα, 38.
ἐντός, 39.
ἐξ, 55.
ἐξ ἀλόθεν, 48.
ἔξοι, 38.
ἐξός, 39.
ἔξω, 39.
ἔπαισα, 221.
ἔπεφνον, 253.
ἕπομαι, 176.
ἐρείδειν, 213.
ἔρετο, 186.
ἔσπερα, 80.
ἐσπέρα, 80.
ἔσπερος, 80.
ἔσσευα, 176.
ἔσσυτο, 176.
ἔστη, 161.
ἔτι, 63.
ἑτός, 206.
ευδομος, 165.
εὐπρέπεια, 197.
ἔχεα, 176, 179.
ἔχεαν, 176.
ἔχευας, 176.
ἔχθοι, 38.
ἐχθός, 39.
ἔχθω, 39.
ἔχυντο, 175.
ἔχυτο, 179.
ἑών, 182.

(*F*)είδομεν, 190.
(*F*)ειδώς, 190.
*F*ηροντι, 165.
*F*ίκατι, 171.
(*F*)οῖδα, 190, 294.
*F*οικω, 249.

ζας, 166.
ζευκτός, 252.
ζυγόν, 252, 284.
ζῷα, 191.

ἡ, 55.
ᾗ, 34.
ἦκα, 206.
ἡμέτερον δέ, 47.
ἧσται, 161.
ἡφαιστίας, 196.
Ἥφαιστος, 197.
ἦχι, 38.
ἠχοῖ, 38.

Θάρσος, 248, 254.
Θεῖος, 333.
Θέμις, 325.
Θερμός, 256.
Θετός, 206.
Θεύγεσθαι, 169.
Θήκη, 206.
Θήσω, 250.
Θιοσοτος, 166.
Θορεῖν, 186.
Θρέξομαι, 261.
Θύγατερ, 75.
Θυγάτηρ, 75.
Θύγατρες, 75.
Θυγατρός, 75.
Θυγατρῶν, 75.
Θύομαι, 290.
Θύω, 290.

ἰδέ, 15.
ἰδία, 34, 37.
ἴδρι, 38.
ἵημι, 206.
Ικτινος, 325.
ἰόντα, 77.
ἰόντος, 77.
Ἰσθμοῖ, 34, 38.
ἴσις, 196.
Ἶσις, 197, 198.
ἵστημι, 263.
ἵστησι, 248.
ἵτω, 32.
ἴτων, 32.
ἴτωσαν, 32.
ἰώ, 117.
ιων, 117, 166.
ἰών, 77.

κα, 32, 33.
καπνός, 202.
κάπτω, 174.
καπυρός, 202.
κάπυς, 202.
κασᾶς, κασσᾶς, κασῆς, 193.
κέλευθα, 47.
Κίδαρις, 326.
Κινδαθύριος, 331, 333.
κινέω, 176.
κίνυται, 176.
κίστη, 61.
κλέ(*F*)ος, 41, 247, 284.
κλυτός, 171.
κοινῇ, 34, 37.
κορμός, 69.
κουρεύς, 195.
κτίσις, 78.
κυβερνάω, 166.
Κύβερνις, 330.
Κυζικηνή, 195.
κύκλα, 47, 82.
κύκλος, 82.
κυμερηναι, 166.
κύνα, 76.
κυνηγός, 195.
κυνός, 75-77.
κύων, 76.

λάρυγγες, 26.
λείβειν, 47.
λείπομεν, 190.
λείπω, 190, 247.
λεύσσω, 175.
λιγυρός, 202.
λιμένων, 77.
Λιμυρική (?), 89.
ιτή, 197, 198.
λοιβή, 47.

μαγίς, 122.
μαιτυρ-, 170.
μάρναμαι, 166.
μάσσω, 123.
μάτηρ, 250.
μεγαγμένος, 123.
μείγνυμι, 123.
μέμιγμαι, 123.
μένειν, 6.
μήτηρ, 75.
μητρός, 75, 76.
μία, 77, 83.
μίαν, 77.
μιᾶς, 77, 83.
Μιγαλάθεος, 29.
μιν, 54.
μίσγω, 123.
μισθός, 36, 257.
μολεῖν, 186.
μόνον, 8.
μόνος, 8.
μύλλω, 186.
μωλυρός, 202.

νε, 28-30.
νέᾱ, 83.
νέος, 83.
νηποινεί, 36.
νι, 28, 29.
νιν, 54.
νυ, 28-30.
νυγματική, 195.
νύκτωρ, 41.
ννν, 28, 30.
νυναμαι, 166.
νυός, 256.
νυττι, 167.

ξατραπης, 326, 341.

ὁ, 49, 55.
ὅδε, 12.
ὁδός, 299.
ὀδούς, 182.
Ὀδυσσεύς, 165.
ὀδών, 182, 188.
ὄζος, 249.
ὄζω, 175.
οἱ, 55.
οἷ, 38.
οἰκαδε, 47, 48.
οἶκοι, 34, 35, 38.
οἶκον δέ, 47.
οἰνάνθη, 196.
οἰός, 78.
ὅις, οἷς, 78.
οἰσπάτη, 210.
οἴσπη, 210.
ὀιωνός, 214.
ὄκρις, 214.
ὀκτώ, 257.
ὀλίγος, ολιος, 117, 166.
ὅλος, 17.
Ολυσσευς, Ολυττευς, 165.
ὁμηλικίη, 23.
ὁμοπάτριος, 36.
ὀμφαλός, 210.
ὃν δὲ δόμον δέ, 47, 48.
ὄνε, 29.
ὄνι, 29.
ὄντα, 77.
ὄντος, 77.
ὄνυ(ν), 29.
ὀπᾳ, 34.
ὅποι, 38.
ὅπου, 27.
ὀπυι, 39.
ὀπω, ὀπω, 249.
ὅρα, 15.
ὁρμενος, 186.
ὅρμος, 69.
ὀρνυμαι, 159.
ὄρνυμι, 263.
ὀρομαι, 186.
ὀρούω, 159.
Ὀρτακία, 331.
οὐδαμοῦ, 28.
ὀφθαλμός, 210, 348.
ὀφρυόεις, 203.
ὀφρύς, 203, 204.

παFίω, 221.
παίω, 221.
παλός, 210.
Παμφίλειον, 195.
Παμφίλειος, 195.
πανημέριοι, 7.
Πανταγάθιον, 197, 198.
πανταχῇ, 34, 37.
πᾶς, 8, 9, 15, 17.
πατήρ, 75, 188.
πατρί, 77.
πατρός, 77.
πεῖ, 28, 34, 36, 37.
Πειλεκλίδας, 39.
Πειλέμαχος, 39.
Πειλεξενίς, 39.
πείρω, 185.
πέλεκυς, 78.
πενθερός, 255.
πέντε, 255.
Περικλῆς, 337.
πεύθομαι, 260, 292.
πηλός, 209, 210.
πήλυι, 39.
πῆριξ, 165.
πῆχυς, 78.
πῖθι, 176.
πίομαι, 176.
πιοῦμαι, 176.
πίσυρας, 202.
πλάδος, 179.
Πλάταια, 83.
Πλαταιᾶς, 83.
πλάτυσμα, 195.
πλέον, 117.
πλέω, 178, 180, 206.
πλήρης, 180.
πλύνω, 179.
πόδα, 76, 188.
πόδες, 76.
ποδός, 76.
ποδῶν, 37, 76, 77.
ποι, 38.
ποικίλος, 255.
ποιοῦμαι, 106.
πόλει, 74.
πόλῃ, 74.
πολύ, 38.
Πολυδδαλος, 166.
πορεῖν, 185, 186.
πόσις, 76, 83.
πότνια, 83, 256.
ποῦ, 27.
πούλιμος, 349.
πρειγυς, 166.
πρέσβυς, 166.
πρεσγυς, 166.
Πριανόβα, 331.
προτηνί, 28.
πρῶτον, 8.
πρῶτος, 8.
πτελέα, 213.
πτέρυξ, 207.
πτυχή, 261.
πυκτική, 195.
πυνθάνεται, 292.
πυρίκαυτες, 196.

Πυτιος, 167.
ϖῶ, 31.

ῥομφεύς, 213.

Σαλώμη, 197, 198.
σαλώμη, 194-198.
σεμνός, 202.
σεμνύνεσθαι, 203.
Σεραπίωνος, 197.
σεύω, 176.
σιω, 166.
σκότος, 41.
σπατίλη, 210.
σποϜδδαν, 165.
στενάζω, 182.
στενάχω, 182.
στερεός, 17.
στήμων, 161.
στόρνυμι, 179, 256.
σύγχεας, 176.
σύτο, 176.

τάλας, 205.
τά(ν)δε νε, 29.
τε, 253.
τεῖδε, 28, 29, 37.
τ[ε]ιδενί, 29.
τείνω, 174.
τείνων, 66.
τείρω, 185.
τελάμων, 205.
τέλειος, 17.
τέννει, 182.
τέο, 286.
τέρβινθος, 166.
τέρμινθος, 166.
τετνακος, 167.
τῆδε, 34.
τήθη, 333.
τηθίς, 333.
τῆλε, 39.
τις, 12, 15.
Τισεσεμβραν, 325.
τλάμων, 205.
τλήμων, 205.
τλῆναι, 205.
τνατος, 167.
τό, 55.
τόδε, 165.
τοζ(ε), 165.
τοῖο, 115.
τόν, 49.
τορεῖν, 185, 186.
τόσσος, τόσος, 115, 116.
τοῦ, 115.
Τουρπιλιανοῦ, 195.
τρεῖς, 171.
τρέχω, 261.
τριάκοντα, 171.
τριστοιχί, 36.
τυῖδε, 39.
Τυρία, 195.

Ὑγεία, 196-198.
Ὑγίεια, 198.
ὑμέτερον δέ, 47.
ὑπηρεσία, 23.
ὕπνος, 81.
ὑπουράνιος, 36.

Φάος, Φῶς, 41.
Φάσηλος, 214.
Φάτις, 171.
Φάτνη, 61.
Φέλλος, 200.
Φέρε, 15.
Φέρει, 174.
Φέρετε, 190.
Φέρομεν, 190.
Φέροισι, 167.
Φέρουτα, 77.
Φέρουτι, 167, 171.
Φέροντος, 77.
Φέρουσι, 167.
Φέρων, 77.
Φίντατος, 170.
Φλέως, 200.
Φλοιός, 200.
Φλόος (Φλοῦς), 200.
Φοινικίνη, 196.
Φολίς, 200.
Φόνος, 253.
Φρατήρ, 75.
Φράτωρ, 75.
Φύγαδε, 47.
Φυλή, 80.
Φῦλον, 80.

χαμαί, 40.
χέε, 176.
χέζω, 120.
χείρ, 349.
χείω, 176.
χερσόνδε κωφόν, 47.
χεῦα, 176.
χέω, 175, 176.
χεῶ, 176.
χύμενος, 175.
χύτο, 175.

ὦμος, 255.
ὤν, 77, 182.
ὠρόμην, 186.
ὦρτο, 186.
Ὠσσεας, 331.
ὤψ, 210.

GREC MODERNE.

δόσμου, 32.
δόσμουτε, 32.
ργο, 117.

LANGUES ITALIQUES.

OSQUE.

-em, 46, 47.
-eme, 46, 47.
húrtín, 47.
íak, 50.
ioc, 50.
ionc, 50.
iusc, 50.
izic, 50.
ocrem, 46.
sverruneí, 187.
thesaureí, 34.
toteme, 46.

OMBRIEN.

eaf, 50.
eam, 50.
erietu, 124.
esmei, 50.
etru, 50.
kumaltu, 186.
ukar, 214.
vapefe, 47.
vapefem, 47.
vapeř-, vapers-, 47.
vepurus, 47.

LATIN.

acerbus, 214.
acernus, 216.
acris, acer, 63.
actus, 223, 251.
acupedius, 36.
adgrediri, 219.
adoriri, 216.
aesculus, 214.
ager, 63.
ago, 250.
agro, 221.
aliquis, 12.
alter, altr-, 218.
altrinsecus, 217.
alumnus, 216.
ambulare, 283.
amicire, 216.
angor, 255.
aperire, 216.
ardere, 223.
aries 124.
asto, 222.
aububulcus, 222.
audis, 215.
auis, 214.
auster, 217.
australis, 217.
axis, 248, 254.

benna, 60, 61.
bibulus, 210.
bruma, 222.
bucca, 26.

campester, 217.
canere, 220.
cantus, 60.
capere, 219, 221.
capimus, 120.
capitis, 120.
capio, 174, 175.
capīs, 215, 219.
carnis, 217.
carpentum, 60.
carrus, 60, 253.
casus, 222.
cāui, 222.
cedo, 31.
cēdo, 299.
censeo, 174.
ceterus, 218.
cisium (cissum), 60-62.
cista, 61.
cisterna, 61.
citerior, 217, 218.
citra, 217.
citro, 217.
colurnus, 216.
concludo, 222.
congrediri, 219.
conspicere, 219.
contio, 222.
corbis, 61.
corulus, 214, 216.
couinnus, 60.
cudo. 184.
cum, 46, 285.
cupere, 219.
cupīs, 219.

demum, 217.
dens, 182.
deorsum, 243.
deosculor, 243.
depuvere, 219.
desipere, 219.
deterior, 218.
dexter, 218.
dextera, 218.
dextra, 218.
dextrorsum, 217.
difficulter, 216.
dissoluantur, dissolŭantur, 205.
diu, 41.
diurnus, 41.
domat, 182.
dormio, 161.
douco, 222.

ebulum, 214.
ecfodiri, 219.
edens, 182.
edimus, 121.
edo, 121.
edunt, 121.
egrediri, 219.
egregius, 36.
em, 49.
enare, 207.
eo (verbe), 121.
equos, 250.
ēs, 63, 121.
es(s), 63, 121.
essedum, 60.
est, 121.
ēst, 121, 181, 188.
estis, 121.
ēstis, 121.
et, 63.
eum, 50, 52.
ex, 46, 55.
exemptus, 222.
exsomnis, 36.
exterior, 218.
exterus, 218.
extra, 217.
extremus, 217, 218.

facere, 219.
facies, 206.
facilis, 216.
facilitas, 216.
facio, 206.
facultas, 216.
faculter, 216.
facundus, 206.
faginus, 212, 216,
fari, 206.
fāvi, 222.
feci, 250.
fecundus, 206.
ferimus, 121.
ferio, 185.
ferire, 219.
fero, 121.
fers, 63.
fert, 174.

ferula, 214.
ferunt, 121.
ferus, 201, 202.
florere, 201.
flos, 201.
fodere, 219.
fodio, 184.
fodiri, 219, 221.
formus, 256.
fovi, 222.
fraxinus, 212.
frondis, 222.
frons, frontis, 203.
fugere, 219.
fundo, 176, 179, 184.

gelidus, 206.
gelu, 206.
genus, 247.
girgillus, 198, 199.
glacies, 206.
glorificus, 217.
glos, 42.
Gnaiuod, 249.
-gredi, 219.
-grediri, 219.
grunda, 199.
gula, 26.
gurges, 198, 199.
gurgulio, 198.
gustus, 248.
gyrus, 199.

haliphlœos, 200.
hic, 12, 50.
hocc, 50.
hodie, 51.
hornotinus, 212.
hornus, 212.
horrere, 209.
horridus, 209.
humulus (h. l.), 214.
hunc, 50, 52.

i, 31.
iacio, 206, 216, 219.
id, 50.
ignis, 256.
illicere, 219.
imberbis, 36.
impluit, 179.
imus (verbe), 121.
in, 46.
inclutus, 247.
inermis, 36.
inferior, 218.
inferus, 218.
infra, 217.
inlicīte, 219.
integer, 17.
inter, 266.
interior, 218.
interus, 218.
intra, 217.
ipse, 50.
is, 50.
iterum, 218.
ito, 32.
itote, 32.
iucundus, 206.
iugum, 252.
iuncetum, 212.
iunctus, 252.
iunior, 217.
iunxi, 252.
iutum, 206.
iuuenior, 217.
iuuenis, 217.

lapis, 47.
laudantis, 221.
lauere, 47.
libare, 47.
linquo, 247.
loca, 80.
locus, 80.

maceria, 122, 123.
macero, 123.
magister, 217.
malluuiae, 216.
mālo, 63.
manceps, 216.
manifestus, 216.
maniplus, 216.
manus, 216.
mediterraneus, 217.
medius, 205.
merula, 223.
mespilus, 214.
miless, 63.
-miniscor, 292.
minister, 217.
minurire, 216.
misceo, 123.
miseritum, 216.
misertum, 216.
molo, 186.
montis, 222.
mori. 219.
moriri, 219.
mortuus, 42.
naufragus, 222.
necuter, 217.
nepos, 249.
nidus, 252.
noctu, 41.
nocturnus, 41.
noli, 63, 64.
nolim, 188.
nolo, 63.
nondinae, 222.
nontium, 222.
nonus, 221.
noster, 217, 218.
notus, 182.
nouem, 222.
nōui, 182.
nountios, 222, 223.
nuere, 222.
nullus, 9.
nundinae, 217, 221-223.
nuntium, 222.
nurus, 42, 256.
nusquam, 27.

ob, 46.
ocris, 214.
octo, 170.
oculus, 210.
offendimentum, 61.
officiperda, 217.
olco, 175.
omnis, 9.
operire, 216.
opulus, 210-214.
oreretur, 219.
oreris, 216, 219.
oriri, 216, 219.
oritur, 216, 219.
ornare, 217.

palūs, 178.
paluster, 217, 218.
parere, 216, 218-220.
parire, 219, 220.
patrem, 221.
patris, 171.
pauire, 219, 221.
pedem, 188.
pedis, 188.
pedo, 252.
pejor, 222.
percello, 185.
percipis, 219.
perplouere, 179.
perpluit, 179.

petorritum, 60.
pinso, 255.
plectere, 61.
plouebat, 179.
ploxenum (-mum), 61.
pluit, 178, 179.
plūit, 179.
poculum, 25.
polire, 219.
pollen, 217.
pollis, 217.
pontis, 222.
pōpulus, 213, 214.
porricere, 219.
portus, 204.
posterior, 218.
posterus, 218.
postremus, 217.
postridie, 217.
priscus, 171.
pro-, prō, 244.
progrediri, 219.
pueritia, 216.
puerpera, 216.
puertia, 216.

quando, 285.
-que, 253.
quidam, 12.
quinque, 255.

rapere, 219.
reccidi, 216.
red-, 216.
reda, 60.
refero, 216.
remigium, 207.
reperire, 215, 218.
reperis, 215.
repperi, 216.
reppuli, 216.
resipire, 216, 218.
retro, 217, 218.
rettudi, 216.
rettuli, 216.
ridica, 213.
Romae, 44.
rumpotinetum, 211-213.
rumpotinus, 210-213.
rumpus, 212, 213.

sagimus, 120, 121.
sagitis, 120.
saluos, 205.
Salus, 198.
salutis, 205.
sam, 55.
sapere, 216, 218, 219.
sarire, 219.
sas, 55.
scabo, 208.
secat, 183.
sectum, 183.
sepelire, 216.
sequor, 176.
sēro, 212.
serotinus, 212.
serracum, 60.
serus, 212.
silentium, 222.
silere, 222.
silua, silŭa, 205.
siluester, 217.
similis, 216.
similitas, 216.
simultas, 216.
simulter, 216.
sinister, 217, 218.
sistit, 248, 263.
socer, 260.
socrus, 42.
soluo, 205.
solutus, 205.
somnus, 252.
sopire, 187.
sorbeo, 58.
sos, 55.
squalere, 208-210.
squalidus, 209.
squalus, 209, 210.
squama, 207-210.
stamen, 161.
stare, 6, 161.
sterno, 179.
stilla, 223.
sum (pron.), 55.
sum, 121.
sumus, 121.
sunt, 121.
supercilios us, 203.
supercilium, 203.
superior, 217, 218.
superus, 218.
supra, 217.
supremus, 217.
tectus, 251.
tero, 185.
terr, 63.
terrester, 217.
tilia, 213.
tollo, 205-207.
tolutim, 205-207.
tonat, 182.
tonitum, 182.
totus, 9, 10.
tradux, 212.
tranare, 207.
trans, 185.
tuli, 216.
tum, 285.

ualeo, 203.
ubei, 28.
uel, 63, 64.
uelim, 63, 188.
uelle, 188.
nellere, 204.
uenire, 219-221.
uenis, 215.
uerbum, 82.
uereor, 186.
uerte, 298.
uiden, 15.
uirus, 248, 254.
uitellus, 216.
uitulus, 216.
uiuos, 42, 247.
Ulixes, 165.
ulterior, 218.
undecim, 63.
uolo, 63, 121, 203.
uolt, 121, 188.
uoltis, 121.
uoltuosus, 203.
uoltur, 204.
uoltus, 203, 204.
uolumus, 121.
uolunt, 121.
uoluo, 205.
uolutim, 205.
uomitum, 182.
uomo, 182, 184.
uoster, 217, 218.
uox, 250.
ustus, 257
uter, 217 218.

LANGUES ROMANES.

ITALIEN.

aduobbie (nap.), 213.
andare, 283.
divenire, 7.
gronda, 199.
intero, 17.
oppio, 213.
stato, 6.

ESPAGNOL.

entero, 17.
gargola, 198, 199.

FRANÇAIS.

aller, 283.
chabraque, 194.
char, 253.
corde, 220.
cordeau, 220.
crouler, 291.
devenir, 7.
dormir, 294.
écrouler (s'), 291.
endormir (s'), 294.
entier, 17.
été (part.), 6.
fier, 202.
gargouille, 198, 199.
gorge, 199.
jamais, 145.
obtenir, 252.
Ourse, 60.
pas, 142, 145.
plus, pu, 117.
point, 145.
toute (surprise), 10.
trame, 220.
tramer, 220.

PROVENÇAL.

anar, 282.

LANGUES CELTIQUES.

GAULOIS OU VIEUX CELTIQUE.

benna, 60, 61.
betulus, 214.
carbanto-, 61.
Cassignatos, Καρσιγνατος, 60.
cissum, 60, 61.
epo-, 250.
ritu-, 204.
-uassos, 61.
Ussia, 60.

VIEIL IRLANDAIS.

agat, 250.
amal, 117, 170.
beo, 247.
carbat, 61.
cess, ciss, 61.
cisse, 61.
ciste, 61.
clú, 247.
coll, 214.
cuin, 285.
dér, 171.
ech, 250.
foaid, 187.
guirim, 184.
máthir, 250.
melim, 186.
mescaim, 123.
net, 252.
ocht, 170.
rosc, 348.
samaigim, 161.
samail, 117, 170.
smech, 260.
suan, 256.
súil, 348.
tamun, 161.

GALLOIS.

malu, 186.
pan, 285.
sefyll, 161.

VIEUX BRETON ARMORICAIN.

dacr-, 171.

LANGUES GERMANIQUES.

GOTIQUE.

afskiuban, 186.
aíhwa-, 250.
ams, 255.
andawleizn, 203.
asts, 249.
auka, 253.

bairand, 189.
bairiþ, 189.
bindan, 255.
-biuda, 260.
biugan, 261.
bloma, 201.
broþar, 75.

fadar, 75.
fadrein, 20, 21.
-faihs, 255.
faran, 185.
farjan, 185.
fastan, 297.
filu, 38.
fimf, 255.
flodus, 179.
fotu, 188.
fraihnan, 187.

gadars, 248, 254.
gadēþs, 250.
giutan, 176, 179, 184.

haſja, 66, 120, 174.
haſjam, 120.
hails, 17.
hwan, 285.

is, 52.

kiusan, 248.
kuni, 247.

-laigon, 123.
leihwa, 247.

mag, 183.
mala, 181, 186.
mizdō, 257.

ni, 26.

qiman, 252.
qius, 247.

sa, 49, 55.
sigqan, 291.
skaban, 280.
so, 55.
sokeis, 119.
sokeiþ, 119, 120.
sokja, 119, 120.
sokjam, 119.
sokjand, 119.
stoma, 161.
swaran, 187.

tunþus, 182.

þan, 285.
þana, 49.
þata, 55.
þei, 28, 37.
þláuhi-, 206.
þliuhan, 206.

ufaiþeis, 36.
usflaugjau, 206.

waldan, 203
waurd, 82.
wisan, 187.
wulfs, 79, 81.
wulþus, 203.

VIEUX HAUT-ALLEMAND.

alisa, 248, 254.
angul, 255.

bar, 69, 83.
bluomo, 201.
bluot, 201.
bruoder, 75.

chamb., 249, 255.
chnāan, 182.

dioh, 206.
dūmo, 206.

enēr, 52.
faran, 187.
fater, 75.
flawen, flewen, 179.
fliogan, 206.
fliozan, 179.
fluot, 179.
forbana, 256.
fuoren, 187.
furt, 204.

galan, 187.
gellan, 187.

heffemēs, 120.
heffet, 120.
hiutu, 117.
hlūt, 247.
houwan, 184.
hwes, 286.

jenēr, 52.

miskan, 123.
muljan, 186.
muoter, 75.

nahtes, 41.
nest, 252.
niuchomo, 222.
nu, 28.

quellan, 187.
scaban, 208.
sciupan, 186.
scuoppa, 207, 208.
snur, 256.
stam, 161.
suozi, 207.
swerian, 187.
tages, 41.
ze, zi, 47.

ALLEMAND MODERNE.

ganz, 37.
Hasel, 214.
klotzen, glotzen, 204.
mäpel (dial.), 214.
nirgends, 26, 27.
Schabracke, 194.
Schuppe, 207.
völlig, 17.
vollständig, 17.
wo, 26.

VIEUX SAXON.

brothar, 75.
ehu-, 250.
fadar, 75.
fliohan, 206.
hēl, 17.
makōn, 122, 123.
mōder, 75.

VIEIL ANGLAIS.

blōstma, 201.
fetan, 183.
fléogan, 206.
fléon, 206.
fleotan, 179.
flówan, 179.
ford, 204.
hāl, 17.
mapolder, mapuldor, 214.
miscian, 123.
nelle, 188.
scúfan, 186.
stunian, 182.
tó, 244.
þunian, 182.
wille, 188.

ANGLAIS MODERNE.

bed, 221.
beg, 220.
beggar, 220.
fill, 221.
filling, 221.
man, 220.
manner, 220.
thigh, 206.
well, 220.
Weller, 220.
whole, 17.

VIEIL ISLANDAIS.

aka, 250.
beria, 185.
berr, 83.
bróðer, 75.
faðer, 75.
feta, 183.
fljóta, 179.
fljúga, 206.
flóa, 179.
flóð, 179.
flyja, 206.
gala, 187.
heill, 17.
hinn, 52.
hoggua, 184.
hrip, 61.
skúfa, 186.
móðer, 75.
sófa, 187.
svara, 187.
svefn, 81, 256.
sveria, 187.

LANGUES BALTO-SLAVES.

LITUANIEN.

-a, 45.
ākmeni, 76, 78.
ākmeniū, 77.
ākmens, 81.
akmeñs, 76, 78.
akmū, 71, 76, 78.
álkstu, 177.
álkti, 177.
añkstas, 34.
ankstì, 34-38.
aβakà, 70, 71.
āβakas, 81.
aβìs, 248.
ātminti, 78.
atmintis, 78.

augą̃s, 68.
áugu, 68, 253.
aũti, 45.
ãvį, 78.
avìs, 78.

badýti, 184.
barù, 185.
barzdà, 72.
bãsas, 69.
bedéti, 184.
bégu, 69.
beñdras, 255.
bóba, 71.
búk, 13-15.
búk-búk, 16.
bukit, 16.
búti, 14, 67.

da, 244.
dabar̃, 31.
danguñ, 45.
deiwē̃, 23.
délna, 69, 71.
dẽβimt, 73.
deβimtē̃s, 73.
déti, 250.
dévaĩ, 81.
dẽvas, 65, 81.
dëwëpi, 34, 35.
dévù, 65.
drąsùs, 254.
dugnaĩ, 82.
duktē̃, 71, 75.
dů́k, 31.
dů́kime, 32.
dů́kita, 32.
dů́kite, 32.
dů́kiva, 32.

édmi, 182.
eigà, 23.
er̃žilu, 68.
er̃žilus, 81.
ésti, 188.
ė́βkóti, 67.

galvà, 69-72.
gálvas, 81.
gálvos, 81.
-ge, -gi, 34.
gemù, 252.
gẽra, 36.
geraĩ, 37
gerklē̃, 25.
gérti, 25, 26.
giminē̃, 23.
gìrtas, 24, 25.
girtů̃klė, 24-26.
girtů́ti, 24-26.
gývas, 69, 83, 247.
gražù, 38.
gurklė, 25, 26.
gurklỹs, 25, 26.

ĩ, 45.
ìlgas, 83.
iβ, 25.
įžam̃bis, 36.

javaĩ, 82.
júngas, 252.
júnksiu, 252.
júnktas, 252.
jů̃dvarnis, 36.

kaip, 13.
kaklaĩ, 82.
kalù, 185.
kanècznai, 38.
káuju, 184.
-k(i), 31, 32.
kokē̃, 13.
kõks, 10, 11.
kotaĩ, 68, 81.
kótas, 82.
kótu, 68, 82.
kótus, 81.
kum̃pti, 187.

łai, 32.
láukiu, 175.
łëkù, 247.
l̃ëpa, 71, 199.
łẽžia, 119.
l̃ëžiù, 123, 174.
lìktas, 69.
lìzdas, 252.

macis, 35.
maiβýti, 123.
malù, 181, 186.
manimpi, 44.
mãžas, 36.
melskieg, 15, 34.
mergojè, 44.
mẽstana, 45.
mẽstik, 16.
miglà, 253.
mìni, 119.
mótė, 75.
-n, 43-45.
-na, 39, 42-45.
namaĩ, 82.
namůsną, 45, 47.
-ne, 39.
nekurì, 13.
nepõtis, 249.
norį̃s, 3.
nórs, nór, nó, 3.
nu, 31, 33.
nù, nùgi, 28, 31.
nūnaĩ, 31.
nū̃gas, 83.

pamažì, 36-38.
pãniē', 34.
paskundosnu, 45.
pastóti, 7.
past'ā̃stik, 16.
patē̃s, 76.
pãti, 76.
pelenaĩ, 184.
pélkė, 179.
penkì, 255.
pëβiù, 255.
-pi, 42-46.
piemenump, 45.
pìlnas, 69, 83.
pìlti, 179.
pilù, 178.
plaudžiu, 179.
pláuju, 179.
plúdau, 179.
plústu, 179.
pů̃lu, 291.

ragaĩ, 82.
rankà, 72, 349.
rañką, 72.
rañkos, 72.
raša, 72.
ráudmi, 185.
rijů̃klė, 24, 25.
rõd(a)s, 3-5.

sapnaĩ, 81.
sãpnas, 256.
sawumpyiump, 44.
schimty, 35.
sekù, 176.
sesů̃, 78.
sẽtaĩ, 82.
siútas, 69.
skumbù, 185.
skùpti, 186.

slenkù, 25.
sliñkti, 25.
sluñkius, 25.
stenéti, 182.
stenù, 182.
stomů, 161.
stóti, 7.
sukã̂, 191.
súnų, 65.
súnūs, 81.
sūnùs, 65, 71, 80.

βirdìs, 71.
βirdys, 81.

tą̂, 288.
tamè̂, 45.
tāmui, 45.
tàs, 288.
tekù, 253.
testa, 14.
Thyatirosump, 45.

tìkras, 17, 18.
tìltai, 81.
tojè̂, 45.
tōks, 10, 11.
tolì, 35, 36, 38.
ton, 45.
trirãžis, 36.

ugnìs, 256.
ůdžiu, 175.

vakaraĩ, 81.
vãkaras, 81.
vardaĩ, 82.
vařdan, 47.
várna, 71.
varnaĩ, 81.
vartaĩ, 82.
vasarà, 72,
vẽda, 68.
vedãs, 68.
-velt̃i, 188.

vemiù, 182.
vémti, 182.
vilkậ, 284.
vilkaĩ, 81, 191.
vilkas, 80, 284.
vilkè̂, 44, 45.
vilkō̂, 249.
vilkui, 45.
vìmdau, 182.
vìsas, 9, 10, 17.

wissami, 35.

žaũbas, 80, 249.
žẽmà, 72.
zẽmą̂, 72.
žẽmos, 72.
ženklaĩ, 82.
žénklas, 25.
žmogùs, 22.
žmónės, 22, 23.
žmů̃, 22.

LETTE.

be/chu, 184.
kampju, 174.

k'epju, 174.
lái, 32.

-n 44.
plāzis, 179.

VIEUX PRUSSIEN.

ainaweydi, 38.
amsis, 20-23.
angstainai, 34, 35, 37-41.
angsteina, 34-41.
arwi, 38.
arwiskai, 37.

bitai, 39-41.
boũlai, 32.

di, 54.
din, 54.
dins, 54.
dis, 54.

ebsentliuns, 25.
en, 45.
esteinu, 28, 34, 37.
etkũmps, 3.

gantzei, 37.
ginnis, 22, 23.
gurcle, 25.

ilga, 38.

ilgi, 38.

kailũstiskun, 17.
kānxtai, 5.
kanxtei, 37.
kittawidin, 38.
kuilgimai, 38.

lipe, 199.

musīngin, 38.

-na, 41.
na semmey, 40.
ni, 26.
niquei, 26.
niqueigi, 26.
nodins, 54.
nu, 28.

poligu, 38.
polligun, 38.
prēidin, 54.
proweladin, 54.

quei, 28, 34, 37.

quoitũlai, 32.
quoitũlaiti, 32.

schis, 12.
sch(k)lāits, 3.
semmai, 40.
smũni, 22.
sparts, 3.
steison, 22.
stuilgimi, 38.

teinu, 28, 29, 34, 37.
tickars, 2, 17-19.
turrilimai, 32.

warto, 82.
weddēdin, 54.
wirdai, 82.
wirdans, 82.
wīrds, 82.
wissas, 17.
wissaweidin, 18.
wissawidei, 18.

VIEUX SLAVE.

alkati, 294.
alŭčǫ, 177.
aky, 243, 244, 286.
apaky, 285.

beretŭ, 174.
bezumljĭ, 36.
blato, 210.
bliskati sę, 297.
blĭštati sę, 297.
bljudǫ (sę), 118, 291, 292.
bodǫ, 181, 184.
bogŭ, 349.
bojǫ sę, 290.
boléti, 295.
borjǫ, 185.
brati, 185.
bratrĭja, 20.
bratŭ, 21.
buditi, 260.
byti, 67, 295.

cělŭ, 17.

čelesĭnŭ, 41.
čelo, 41.
česo, 286.
čí, 285.
čiso, 286.
čito, 286.
črĭstvŭ, 17.
čudesa, 42.
čudo, 42.

da, 243, 244.
darŭ, 148.
dědŭ, 333.
dělesy, 42.
dělomĭ, 41, 42.
děti, 250.
divesa, 42.
dĭnĭjǫ, 41.
dobrě, 37.
do i, 243, 244.
do konĭca, 17.
doma, 74.
domu, 74.
drěmati, 294.
dŭno, 82.

ěko i, 285, 286.
ěky, 285, 286.

-gda, 284, 285.
glagoljǫ, 189.
godŭ, 284.
gore, 184.
goréti, 183, 295.
goritŭ, 183, 184.
gorjǫ, 183.
gorǫšte, gorěšte, 184.
godǫ, 187.
grędęi, 184.
grŭlo, 25.

i, 289.
idǫ, 299.
iga, 287.
igo, 284, 288.
inokŭ, 244.
is, 55.
isxoditi, 299.
iti, 299.
izgoréti, 295.

jady, 182.
jako, 285, 286.
jako i, 285.
jaky 285, 286.
jegda, 284.
-jego, 118.
jesmĭ, 181.
jezero, 288.
jezerŭ, 288.
jętry, 42.

kalŭ, 210.
klati, 185.
klęti (sę), 297.
ko-, 285.
kogda, 284, 285.
kogo, 289.
koljǫ, 185.
kosnǫti (sę), 296.
kotoryi, koteryi, 286.
kovǫ, 184.
kujǫ, 184.
kuplja, 118.
kŭ, 47.
kŭde, 28.
kŭgda, 284.
kŭto, 289.

lačǫ, 177.
lakomŭ, 177.
lešti, 161.
legǫ, 161.
li, 297.
lipa, 199, 200.
ližetŭ, 119.
ližǫ, 123, 174.

mati, 250.
mazati, 122.
mažǫ, 122.
meljǫ, 186
měsiti, 123.
mĭgla, 253.
mĭnitŭ, 119.
mĭnjǫ (sę), 292.
mĭzda, 257.
mlěti, 186.
mogǫ, 183.
moliti (sę), 290.
mošti, 295.
mrŭtvŭ, 42.

ne, 26.
negŭli, negli, 285, 287.
nekŭli, 285.
neže, 285.
neželi, 285.
nikŭdeže, 27.
noštĭjǫ, 41.
nŭ, 28.
nyně, 31.

obĭ-, 299.
oboléti, 295.
očese, 41.
ognĭ, 256.
oko, 41.
oky, 243, 244, 286.
on-, 45.
onušta, 45.
osedĭlati, 300.
osĭ, 248.
otŭnemošti (sę), 295.
ovĭca, 79.

o-, 45.
odolĭ, 45.
otrĭ, 45.
otroba, 45.
ozŭkŭ, 255.

padǫ (sę), 183 184, 290, 291.
padu, 183, 287.

paky, 285.
paliti, 184, 185.
pamętĭ, 244.
pariti, 185.
pastorŭky, 42.
perǫ, 185.
pezděti, 252.
petĭ, 21, 255.
pěti, 187.
pĭci, 286.
pĭrati, 185.
pĭsati, 255.
pĭšǫ, 255.
plakati (sę), 179, 293.
planoti? 185, 295.
plaskati, 179.
plovǫ, 178.
po-, 244.
poboléti, 295.
pojǫ, 187.
poléti, 185.
politŭ, 184.
pominati (sę), 293.
pomĭnĕti (sę), 244, 292, 293.
popelŭ, 184.
postiti sę, 297.
potiti sę, 297.
pradědŭ, 244.
pravĭ, 35.
pravŭ, 35.
prě-, 299.
pri-, 299.
prikosnǫ sę, 296.
prišidŭ, 299.
prixoditi, 299.
pro-, 244.
prosijiaaše sę, 296.
prosvětiti, 294.
proxoditi, 244, 299.

ras-, raz-, 294.
raspati sę, 291.
razboléti sę, 295.
razgarati sę, 295.
raziti sę, 290, 291.
rodosĭ, 289.
rocě, 44.
rǫka, 287, 349.
rǫky, 288.

saditi, 300.
samŭ, 8, 299.
sedĭlo, 300.
sedmĭ, 299.
sę, 290-299.
sěděti, 300.
sedǫ, 161.
-sěknǫ, 183.
sěkǫ, 183, 299.
sěsti, 161, 300.
sĭcati, 299.
sĭde, 29.
sĭjati, 296.
skubǫ, 186.
slovesa, 287.
slovo, 41, 247, 284, 288, 349.
slovomĭ, 41, 42.
sluga, 23.
snŭcha, 256.
solĭ, 299.
sopǫ, 187.
stanǫ, 161.
stati, 161.
stenati, 182.
stenjǫ, 182.
struga, 23.
suchŭ, 299.
suniti sę
sŭ-, 299.
sŭbyti sę, 295.
sŭnŭ, 256.
sŭstati sę, 295.
svekry, 42.
světiti (sę), 293, 294.
svĭtěti sę, 293.
synŭ, 299.

šestiju, 21.
šĭdŭ, 287, 299, 300,
šĭlŭ, 287, 299.

tako, 285.
takožde, takŭžde, 285.
tekǫ, 253.
tělesa, 41.
tělese, 41.
tělesĭnŭ, 41.
tělo, 41.
tĭci, 286.
tĭrǫ, 185.
to, 288, 289.
togda, 284, 285, 289.
tomĭ, 289.
tomu, 116, 289.
trŭti, 185.
tŭ, 288, 289.
tŭgda, 284.

u-, 299.
ucho, 41.
uščknoti, 183.
ušese, 41.

večerŭ, 80, 287.
veléti, 188.
veljǫ, 188.
věmi (sę), 294.
viditŭ, 183, 184.
vidomŭ, 176, 184.
viždĭ, 177, 183.
viždǫ, 183.
vĭcera, 287.
vĭléti, 188.
-vĭljǫ, 188.
vĭsĭ, 17.
vlĭka, 249, 287.
vlĭkŭ, 287, 288.
vlĭky, 288.
vojevoda, 287.
vranŭ, 349.
vratiti (sę), 298.
vŭ-, 299.
vŭ n-, 45.
vŭpasti (sę), 291.
vŭs-, vŭz-, 294.
vŭsplakati (sę), 293.
vŭsplanetŭ sję, 295.
vŭsplanoti sę, 184.
vŭsxoditi, 299.
vŭzdrěmati (sę), 294.
vŭzgorĕti (sę), 295.
vŭzlakati (sę), 294, 295.
vŭždędati (sę), 294.
vy-, 299.

xoditi, 287, 299, 300.
xodŭ, 287, 299, 300.
xotĕti, xŭtĕti, 286.
xromŭ, 300.

zakléti. 297.
zaxoditi, 299.
zlŭva, 42.
zna-, 59.
znati, 182.
zobŭ, 249, 255.

že, ži, 286, 287.
žegǫ, 286.
ženě, 44.
žežeti, 286.
zędati, 294.
živŭ, 42, 247.

RUSSE.

ба́ба, 71.
бе́регъ, 81.
бздѣть, 252.
блеснýть, 297.
блистáть, 297.
борода́, 72.
борóть, 185.
боса́, 83.
босъ, 83.
брáтьевъ, 21.
брáтья, 21.
будь-будь, 16.
бы́ть, 67.
бѣжáть, 69.

вдова́, 73.
вдовý, 73.
вдóвы, 73.
весна́, 72.
весь, 9, 10.
вечера́, 80, 81.
ве́черъ, 80, 81.
вне́млю, 67.
вóлка, 74, 79.
вóлки, 74.
волкóвъ, 74, 80.
волкъ, 74, 79, 80.
ворóна 71, 81.
vŭspoléti sja, 295.
въ степи́, 73.
выгонийкате, 32.
вязáть, 66.
вясти́, 67.

годъ, 81.
голова́, 72, 77.
голоса́, 80.
гóлосъ, 80.
гóрла, 80.
гóрло, 25, 80.
горúчій, 184.
горя́чій, 184.

daže i do, 244.
дéвять, 73.
десяти́, 73.
лéсять, 73.
долга́, 83.
дóлго, 83.
дóлогъ, 83.
дóма, 74.
дома́, 82.
дóчери, 75.
ды́ма, 69.
дымъ, 69.
дѣла́, 80.
дѣло, 80.

жена́, 72, 73.
жёны, 72.
жерлó, 25.
жива́, 83.
жúво, 83.
живъ, 83.

заболéть, 295.
закáлина, 210.
зима́, 72.
зимáмъ, 72.
зúму, 72.
зúмы, 72.
золва, 42.
золóвка, 42.
зýба, 79.
зубъ, 79.

игла́, 73.
игра́, 73.
игрý, 73.
изъ,73.
имена́, 80.
и́мя, 80.
искáть, 67.
исконú, 73.
ищú, 67.

-ка, -ко, 31, 32.
колóть, 185.
конéчно, 38.
копыта, 80.
копыто, 80.
костéй, 73.
кóсти, 73.
кость, 73.
котóры, 286.
кто нибýдь, 16.
кýпля, 118.

лúпа, 71.

мáтери, 75.
мёртвый, 42.
молóть, 186.

пага́, 83.
пáго, 83.
нагъ, 83.
небеса́, 80.
нéбо, 80.
нести́, 67.
нова́, 83.
нóво, ново́, 83.
нóвости, 73.
ну-ка, 33.

овера́, озёра, 80.
овца́, 79.
óвцу, 79.
óзеро, 80.

пúшетъ, 66.
пишúте, 66.
пишý, 66.
пóле, 80.
полнокате, 32.
полна́, 83.
полнó, пóлно, 83.
пóлный, 69.
полóнъ, 83.
полоскáть, 179.
poléti, 295.
порóть, 185.
порю́, 185.
прислýга, 23.

радъ, 3, 4.
разболéться, 295.
распáться, 291.
рога́, 82.
рогъ, 81.
роса́, 72.
рука́, 72.
рýки, 72.
рýку, 72.
рѣжу, 66.
рѣжьте, 66.
рѣзать, 66.

сáда, 73.
садý, 73.
сады́, 74.
свѣтúть, 294.
сёла, 80.
село́, 80.
сестра́, 73.
стено́, 182.
стóнешь, 182.
стонý, 182, 184.
стóнутъ, 182.

стоню́, 182.
стоя́ть, 6.
стучи́тъ, стучи́тся, 298.

та́кже, 285.
тако́й, 11.
такъ, 285.
того́, 115-118.

цвѣтъ, 81.
цѣна́, 72.

чере́нъ, 83.
черна́, 83.
четы́ре, 74.
чины́, 74.

шаги́, 74.

PETIT-RUSSIEN.

dajno, 30.

kávoron, 349.

polokáty, 179.

BULGARE.

вечер, 41.
га́вран, 349.
дѣла́, 80.
дѣло, 80.
е́зеро, 80.
ку́пя, 118.
пи́ще, 66.

SERBE.

bȁba, 71.
bȉti, 67.
bjȇgati, 69.
bjèžati, 69.
bìstati (se), 297.
bòs, 83.
bòsa, 83.
brȁća, 20.
bráda, 72.
bud', 16.

cijèna, 72.
cȓn, 83.
cŕna, 83.
c'u, 286.

čètiri, 74.
čȉst, 19.

dajdete, 32.
dȉm, 69, 79.
dȉma, 69, 79.
djèca, 20.
dȏma, 74.
dòrenēm, 287.
dȕg, 83.
dȕga, 83.
dȕgo, 83.
dvojȉca, 20.

gȁvran, 349.
gdje, gde, gdȉ, 28.
gláva, 72, 77.
gȑlo, 25, 80.

ìći, 7.
ìgra, 73.
ȉme, 80.
imèna, 80.
ìskati, 67.
ìšti, 67.

jȇr, 287.
jȅzero, 80.
júčēra, 287.
jȕtro, 41.

kášljati, 66.
kȁvrān, 349.
kòpito, 80.
kȏst, 73.
kòsti, 73.
kȍsti, 73.
kòstī, 73.
kȕjēm, 184.
kȗplja, 118.

lȁziti, 7.
lȉpa, 71.

mȍrē, 287.
mȉtav, 42.

nâg, 83.
nága, 83.
nágo, 83.
nebèsa, 80.
nȅbo, 80.
nego, 285.
nèsti, 67.
nȗgde, 27, 28.
nȍva, 83.
nȍvo, 83.
pȉšē, 66.
píši, 66.
plànuti, 295.
pȍlje, 80.
pȍsluga, 23.
pòstati, 6.
pȕn, 83.
pȕno, 83.
pûst, 19.

rad, 5.
razbòljeti se, 295.
rȅzati, 66.
rȅžē, 66.
rȅži, 66.
rȅžite, 66.
ròsa, 72.
rúka, 72.
rûke, 72.
rûku, 72.

sádu, 73.
sèdlo, 300.
sȅla, 80.
sèlo, 80.
sijati (se), 296.
sjati (se), 296.
skúbēm, 186.

tjelèsa, 41.

vȅčē, 287.
vȅčè(r), 41.

vésti, 67.
vézati, 66.
vèžē, 66.
vrȃna, 71, 81.
vũk, 79.
vũka, 79.
zabòljeti, 295.
zȃova, 42.
zíma, 72.
zime, 72.
zimu, 72.
zûb, 79.
zûba, 79.
žena, 73.
žène, 73.
ženōm, 287.
ždrijèlo, 25.
živ, 83.
žíva, 83.
žívo, 83.

SERBO-CROATE.

der, 33.
nuder, 33.

CROATE.

nu, 30.

SLOVÈNE.

bliskati (se), 298.
dàr do, 244.
gȁvran, 349.
kateri, 286.
kȁvran, 349.
kətéri, 286.
ktéri, 286.
svétiti, 294.

SORABE.

kotry, 286.
rad, 4.
rady, 4.

TCHÈQUE.

bahno, 210.
bláto, 210.
bzdíti, 252.
horoucí, 184.
hrdlo, 25.
koupě, 118.
který, 286.
mrtvý, 42.
některý, 286.
planouti, 295.
stóňi, 182.
véčeros, 289.
-že, -ža, 33.

POLONAIS.

bądź, 16.
braci, 21.
bracia, 20, 21.
braciom, 21.
brzuch, 26.
bróć się, 185.
chęć, 286.
ciernie, 20.
dowiedzieć się, 294.
dostać się, 295.
gardło, 25.
gawron, 349.
gorący, 184.
kłuć, 185.
kupia, 118.
kwecie, 20.
księża, 21.
który, 286.
niektóry, 286.
no, 30.
płokać, 189.
porę, 185.
rad, 3-5.
rozboleć się, 295.
roznemódź się, 296.
rozpaść się, 291.
siodło, 300.
stać się, 295.
swacia, 21.
szlachta, 20, 21.
świecić, 294.
tego, 115.
węgle, 20.
wrócić (się), 298.
zaniemódź, 296.
zaboleć, 295.
zboże, 20.
ziemię, 40.
że, 33, 34.

LANGUE ALBANAISE.

dal, 120.
del, 120.
ɖamp, 249, 255.
ɖjes, 120, 175.
ɖjet, 120, 175.
θom, 174.
flas, 120.
flet, 120.
flitni, 120.
ǵumɛ, 256.
jam, 174.
kam, 174.
kerkoń, 120.
mbesɛ, 249.
mjégulɛ, 253.
ngē, 247.

PHRYGIEN.

νι, 28, 30.

LANGUE ARMÉNIENNE.

ayd, 52.
ayn, 52.
ays, 52.
ankanim, 291.
anjinkh, 188.
ašxarh, 127.
apaharzan, 128.
apirat, 128.
arn, 124.
ard, 171.
arjak, 128.
aroyr, 128.
aru, 124.

bay, 171.
band, 128.
bandapah, 128.
bandapet, 128.
beren, 171.
berē, 171.
bor, 128.

ganž, 341.
gom, 187.
gtanem, 123.

da, 171.
dizanem, 123.
du, 171.

elikh, 171, 247.
eresun, 171.
erekh, 171.
erēç, 171.

zanazan, 128.
zełum, 178.

lu, 171.

cin, 247.

kari, 128.
karmir, 128.
keam, 247.
kołkołem, 189.

hawr, 171.
heleł, 171, 178, 179.
heli, 178.
hełum, 178, 179, 189.
het, 171, 178.
him, 171.
hing, 255.
hotim, 175.
hototem, 175.
hrawēr, 128.

jeṙn, 349.

čakat, 128.
čašem, 128.

małem, 186.
macay, 123.
macanim, 122, 123.
macun, 122.
mayr, 250.
margarē, 127.
mēg, 253.
mianjunkh, 188.
mihr, 127.
moyr, 128.

yoyž, 129.

nist, 252.
nkan, 129, 130.

šat, 129.
šen, 128.

ołołanem, 178.
ołołem, 171, 178, 179 189.
ost, 249
ov, 171.
otn, 171, 178, 188.
okh, 171.

pah, 127.
pas, 127.
patasxani, 128.
patir, 128.
patiw, 128.
patškam, 128.
part, 128, 159.
partkh, 159.

ǰerm, 256.

surb, 171.

-tasan, 64.
taražamanak, 128.
trē, 127.
tur, 148.

khan, 171, 285.
khani, 171.
kherem, 171.

khirtn, 171.
khsan, 171.
khun, 171, 256.

utem, 182, 188.

phlanim, 291.

LANGUES INDO-IRANIENNES.

SANSKRIT.

a-, 244.
áṃhas-, 255.
áṃsaḥ, 255.
aktaú, 41.
ákṣaḥ, 248, 254.
ákṣi, 76.
ágan, 252.
ágaman, 183.
agníḥ, 256.
ághaḥ, 183.
Aṭṇārá-, 256.
átata, 174.
átan, 174.
átārima, 185.
adáḥ, 50.
adáṇ, 182.
adyā́, adyá, 50.
ádhāt, 206, 250.
anadúdbhyaḥ, 263.
anaḍváh-, 263.
anayā́, 51.
anayoḥ, 51.
anena, 51.
antáḥ, 266.
andha-, 155.
apadmahi, 183.
apadran, 183.
abhibhūtiḥ, 262.
ábhūt, 295.
aṅkáḥ, 255.
ájati, 250.
ájīgar, 189.
ajuṣran, 264.
ájaiṣ, 267.
ájraḥ, 79.
ayám, 49-51.
ayā́, 51.
áyukthāḥ, 252.
ayóḥ, 51.
ayokṣīt, 252.
aranta, 186.
arāṇáḥ, 186.
argháḥ, 265.
aryāt, 186.
árhati, 265.
álarti, 263.
áviḥ, 78.

avikā, 79.
ávyaḥ, 78.
áçnaḥ, 77.
áçmā, 76, 77.
áçmānam, 59, 76.
áçvaḥ, 59, 250, 266.
áṣāḍhaḥ, 259.
aṣṭaú, 257.
ásiknī, 83.
ásitaḥ, 83.
ásṛk, 76.
ástṛhāt, 161.
asyā́, 49-51.
asyā́ḥ, 49.
asyā́m, 49.
áhar, 76.

ā-, 299.
āḥ, 267.
āṗ, 267.
ārat, 186.
arta, 186.
áste, 161.

iccháti, 67.
idám, 50.
imám, 49-52.
imé, 49.
iyám, 49.
irvāru-, irvālu-, 263.
ihá, 50.

uccaíḥ, 285.
utá, 57, 58.
utó, 58.
ud-, 299.
uṣṭáḥ, 257.
usráḥ, 264.

ūdhar, 76.
ūdhnaḥ, 76.

ṛcchati, 144.
ṛṣabháḥ, 124.

etám, 52.
enā, 51, 52.

enam, 52.
enān, 52.
enām, 52.
ebhiḥ, 51.
eṣá́, 52.
eṣā́m, 49.

ójas-, 253.

kathina-, 259.
kániṣkand-, 262.
kám, 32, 33, 47.
kampate, 187.
kárṣati, 187.
kasati, 187.
kumbháḥ, 260.
kúha, 28.
kṛṇvatáḥ, 77.
kṛṇván, 77.
kṛṇvántam, 77.
kṛtsná-, 17.
kṛpáṇa-, 258.
kṛṣáti, 187.
kṛṣṇáḥ, 83.
kévala-, 9.
krámaṇa-, 258.
kṣitíḥ, 78.
kṣipré, 37.
kṣubhyati, 186.
kṣubhyāt?, 186.
kṣóbhaṇa-, 258.
kṣobhate, 186.

gañjavara-, 341.
gátiḥ, 69, 78.
ganiganti, 189.
gánigmatam, 189.
gántu, 183, 252.
gamyāt, 252.
garjati, 187.
garbhadhiḥ, 262.
garhate, 186.
galati, 187.
granthí-, 259.

gha, 287.
ghanaghaná-, 261.

ghanighnat-, 261.
gharmáḥ, 69, 256.
gharṣati, 187.
ghnánti, 253, 261, 265.

ca, 253.
cakā́ra, 261.
cakryā́ṃsam, 77.
cakr̥ā́, 82.
cakṣúḥ, 348.
catasr̥bhiḥ, 75, 77.
cátasraḥ, 75.
cániṣkadat-, 262.
carkarmi, 189.
carkr̥dhi, 189.
caskhāla, 261.
cikéti, 189, 190.
cyávate, 176.
cyávānaḥ, 176.

jagā́ma, 261.
jaghāna, 261.
jáṅghanat, 189.
jáṅghanti, 189.
jáṅghnataḥ, 189.
jánaḥ, 78, 247.
jámbhaḥ, 79, 249, 255.
jalam, 187.
jahīhi, jahihi, jahi, 263.
jāgarti, 189, 190.
jāgr̥hí, 189.
jāgrati, 189.
jígharti, 189, 190.
jyā, jyā, 253.
jīváḥ, 69, 83, 247.
juṣṭáḥ, 248, 264.
juhóti, 176, 179.
jñā-, 59.
jñātáḥ, 256.

takti, 252.
tát, 55, 288.
tanyati, 182.
tám, 49.
támisrā, 264.
tárati, 185.
tartarīti, 185.
tásmai, 116.
tásya, 115.
titarti, 185.
tiráti, 185.
tíṣṭhati, 248, 263.
tisr̥bhiḥ, 264.
tisr̥ṇām, 264.
tisráḥ, 264.
tr̥ṣṇā, 256.
téna, 52.
tri-, 88.

daṇḍáḥ, 255.
dadárça, 250.
dádhāti, 261.
dán, 182.
dávidhvat-, 261.
dáçamāsya-, 36.
dātré, 77.
dāmyati, 183.
dipiḥ, 130, 131.
dirghláḥ, 83.
dirṇáḥ, 256.
duhitā, 75.
duhitúḥ, 75.
dr̥bdháḥ, 258.
degdhi, 123.
deváḥ, 81.
draviḍa-, 86, 89.
droṇi-, 88.
dvipát-, 266.

dhárṣati, 248, 254, 264.
dhāsyati, 261.
dhūmáḥ, 69, 79.
dhrájati, 261.

ná, 26, 285.
nápāt, 249.
nábhaḥ, 150.
návaḥ, 83.
navagát, 222.
návā, 83.
nā́bhā, 74.
nā́bhau, 74.
nikucyakarṇi, 36.
nīcaíḥ, 285.
nīḍáḥ, 252.
nú, 28, 30.
nú kam, 33.

paṅtíḥ, 253.
páñca, 255.
pátiḥ, 76, 83.
pattra-, 88.
pátnī, 83, 256.
patsva, 183.
patháḥ, 76.
pathíbhiḥ, 76, 77, 262.
pathíṣu, 77.
padáḥ, 76.
padā́m, 76, 77.
pádyate, 183, 291.
padyā́m, 183.
pániphaṇat-, 261.
pánthāḥ, 76, 77.
pamphaṇat, 261.
paraçúḥ, 78.
parācaíḥ, 285.
páliknī, 83.
palitáḥ, 83.
palpulāyati, 179.
palvalam, 178.
páçyati, 66.
pā́daḥ, 76.
pā́dam, 76.
pārayati, 185.
piṃçáti, 255.
piṃṣánti, 255.
pitā́, 75.
pitúḥ, 75, 266.
pitré, 77.
píparti, 185.
púṃsāḥ, 75.
púmāṃsam, 75.
púmān, 75, 77.
purú, 38.
pustakaḥ, 130.
pustakam, 130, 131.
pustikā, 130.
pūrṇáḥ, 17, 69, 83.
pr̥cchāti, 252.
pr̥çniḥ, 256.
prati, 56.
prátyardhi-, 36.
právate, plávate, 178, 206.
praçná-, 259.

phaṇati, 261.

bándhanam, 255.
bándhuḥ, 255.
baribharti, 261.
bāhúḥ, 78.
br̥hatáḥ, 77.
br̥hán, 77, 267.
br̥hántam, 77.
bódhati, 260, 292.
bradhná-, 259.
brahmáṇaḥ, 77.
brahmáṇām, 77.

bháye, 290.
bhar-, 261.
bhárati, 171, 174.
bháranti, 171.
bharibhrati, 261.
bharti, 174.
bhujáti, 261.

bhūri, 38.
bhurjáḥ, 212.
bhrātā, 75.

maṇinā, 259.
mátiḥ, matíḥ, 69, 78.
madhyā, 263.
mányate, 292.
mahimnáḥ, 77.
mātár-, 250.
mātā, 75.
mātúḥ, 75.
madhya-, 145.
mímikṣati. 123.
mimikṣvá, 123.
miçráḥ, 123.
míhaḥ, 253.
mīḍhám, 257.
mūrdhā, 348.
mṛtá-, 42.
mekṣayati, 123.
meghāḥ, 253.

yákṛt, 76.
yaknáḥ, 76.
yājāmi, 290.
yáje, 290.
yajñá-, 59.
yán, 77
yávaḥ, 82.
yavyā, 56.
yuktáḥ, 252.
yugám, 252, 284.
yudbhíḥ, 258.

raçanā, 148.
raçmíḥ, 148.
riktáḥ, 69.
riṇákti, 247.
rít-, 57.
rip-, 130.
rujānās-, 263.
rudati, 185, 187.
rudanti, 185.
rédhi, 123.
rétas-, 57.
réhmi, lehmi, 174, 257.
rodati, 185, 187.
roditi, 185.
róhitaḥ, 83.
róhiṇī, 83.

láyate, 161.
lip-, 130.
lipíḥ, 130, 131.
luloce, 175.
ledhi, 257.
lokate, 175.
lokayati, 175.
locayati, 175.

vámiti, 182.
vargaḥ, 132.
várdhraḥ, vádhraḥ, 263.
valati, 204.
váçaḥ, 254.
vásti, 254.
vásati, 187.
vahát-, 57.
vāṃtāḥ, 182.
vāk, 250, 267.
viduḥ, 266.
vidhávā, 73.
vindáti, 123.
víçva-, 9, 10, 59.
viṣám, 248, 254.
vṛkaḥ, 79, 81, 284.
vṛkam, 284.
vṛkāt, 249, 287.
vṛkeṇa, 52.
vṛkaiḥ, 288.
vṛkṣi-, 263.
vṛçcáti, 263.
vṛṣṭíḥ, vṛṣṭíḥ, 69.
véda, 294.

çáṃsati, 174.
çáṃsīyāt, 174.
çákṛt, 76.
çápati, 187.
çábdaḥ, 187.
çarád-, 57.
çáçvant-, 260.
çasta, 174.
çastāt, 174.
çasyāt, 174.
çíraḥ, 76.
çúnaḥ, 76.
ç(u)ván-, 76
çúṣkaḥ, 259.
çmáçru-, 260.
çyetáḥ, 83.
çyénī, 83.
çrávaḥ, 41, 247, 284.
çváçuraḥ, 260.
çvaçrūḥ, 42.

ṣáṭ, 259.

sá, 49, 55.
saṃvatsare - saṃvatsare, 262.
sákthi, 76.
sáṅkṛtiḥ, 252.
sataḥ, 77.
sad-, 299.
sán, 77.
sántam, 77.
sarati, 265.
saríṭ-, 57.
sárva-, 9, 10.
sā, 55.
sādháḥ, 259.
siccati, 176.
síṣakti, 176.
sísarti, 265.
sísrate, 264, 265.
sīm, 54.
suṣṭúp, 266.
sūnaú, 74.
sṛmara-sṛmala-, 263.
skand-, 262.
skhalate, 261.
stanati, 182.
stanihi, 182.
stútaḥ, 57.
stómaḥ, 69.
stṛṇāti, 179.
stṛnóti, 179, 256.
sthāma, 161.
snuṣā, 256.
syūtáḥ, 69.
sravát-, 57.
srāmáḥ, 300.
srótas-, 56, 57.
svapanti, 187.
svapiti, 187.
svápnaḥ, 81, 171, 256.
svápnād ā, 54.
svarati, 187.
svādúḥ, 207.

hadati, 175.
hánti, 253, 265.
hárikṇī, 83.
háriṇī, 83.
háritaḥ, 83.
haridrā, 88.

PRĀKRIT.

(Voir p. 88.)

ia, 117,

kkhu, khu, hu, 117.

ZEND.

aētəm, 52.
aēm, 49.
aēsma-, 156.
aēša-, 52, 145.
aēšąm, 49.
aoǰah-, 253.
ain'he, 49.
ain'hâ, 49.
atāra-, 50.
apaitibusti, 36.
anaγrana-, 132.
anā, 51.
anāiš, 51.
anda-, 155.
aya, 51.
ayâ, 51.
avaṯ, 50.
avimiθri-, 36.
arəǰaṯ, 265.
arša, 124.
aspō, 59, 250.
asmanəm, 59.
azaiti, 250.
ašа-. 248, 254.
aši, 348.
ašta, 257.
ahyā, 49.

āiš, 51.
ādim, 54.
āſš, 267.
āzuti-, 129, 130.

idā, 50.
imaṯ, 50.
ime, 49.
iməm, 49.
im, 49.

utā, 57, 58.
uskāṯ, 152.
ušta-, 257.

kaδa, 146.
kana, 51.
kamərəδa-, 348, 349.

gaidi, 183.
gairiš, 146.
gaṅhənti, 183.
gava-, 349.
gāṯ, 143.
gərəzānō, 186.
gərəždā, 186.
grīvā-, 147.

xumba-, 260.
xšufsąn, 186.

ča, 253.
čarəkərəmahī, 189.
čašma, 348, 349.
čikayaṯ, 189.

ǰainti, 253, 265.
ǰantū, 183, 252.
ǰamyāṯ, 252.
ǰyā-, 253.

tačaṯ, 253.
taršna-, 256.
tišrō, 264.

-da, 146.
darənā, 256.
daršiš, 248, 254, 264.
dādarəsa, 250.
dāṯ, 250.
dərəwδa-, 258.
dim, 53, 54.
driγuš, 148.

θraotō-, 57.
θrimāhya-, 36.

paitiy, 56.
paiδyeite, 183.
paṅtaṅhum, 253.
pāra-, 159.
-pārayeiti, 185.
pərətōtanu-, 159.
pərətuš, 204.
pərəsaiti, 252.
pəšuš, 204.
pąsta-, 131.

bərəzaš, 267.
būiri, 38.

frav-, 206.
frašusaiti, 176.
frašnu-, 348.

niǧåṅhəntī, 183.

maēša-, 149.
marəyā-, 132.
mātar-, 250.
mərəya-, 132.
mərəd-, 349.
miždəm, 257.

yasna-, 59.

vaγdanəm, 349.
vaṅhaiti, 187.
vašti, 254.
vāxš, 250, 267.
vīnastī, 123.
vīsaiti, 171.
vīspa, 59.
vīšavant-, 248, 254.

saṅhaite, 174.
sarəδəm, 57.
sahyāṯ, 174.
sənghaitē, 174.
stāra-, 152.
stərənuyā, 256.
stūtō, 57.
sravah-, 41, 247, 349.

zantuš, 247.
zasta-, 349.
-zuštō, 248.
zbaraθa, 59.

šavaitē, 176.
šē, 55.

haētu-, 156.
hankərəitiš, 252.
hē, 55.
hoi, 55.

hizū-, hizvā-, 59.
hištaiti, 248, 263.
hīm, 54.
huxšnaoθra-, 348.
huška-, 259.
xᵛafnāδ-a, 54.
xᵛasura-, 154, 260.

VIEUX PERSE.

aita, 52.
aǰanam, 253.
adā, 250.
adršnauš, 248, 254.
aparam, 55.
anā, 51.
aniyanā, 51.
ava, 50.
avadaš ?, 55.
asa, 59, 250.
asmānam, 59.
ašiyavam, 176.
ahiyāyā, 58.
ahištatā, 58, 248.
ahyāyā, 49.
idā, 50.
ima, 50.
imaiy, 49.
imaišām, 49.
imam, 49.
iyam, 49, 50.
uzmayāpatiy, 59.
xšnāsātiy, 59.
čā, 253.
ǰamiyā, 252.
tya-, 55.
tyanā, 51, 55.
tyā, 55.
dauštā, 248, 264.
dasta, 349.
dim, 53, 54.
diš, 53, 54.
θard-, 57.
patiy, 56.
pasāva, 53, 54.
pasāvadim, 53, 54.
baga, 349.
yauviyā, 56.
visa-, 59.
rauta, 56, 57.
šaiy, 55.
šim, 54, 55.
šis, 53.
hamātā, 250.
hačā, 55.
hi(n)duš, 58.
h(i)zbānam ?, 58, 59
(h)učašma, 348.
hya-, 55, 56.
hyā, 55.
hyāparam, 55, 56.

PEHLVI.

garzītan, 186.
kamāl, 349.
kasītan, 187.
ʾwzwn, uzvān, 59.
zbār, 59.

PERSAN.

(Voir p. 143-157.)

ān, 52.
anēran, 132.
baryy, 132.
čakād, 128.
čašm, 348.
dēr, dīr, 131, 132.
ganž, 341.
hēč, ēč, 142, 145.
īn, 52.
ǰašn, 59.
ǰōi, 56.
maryy, 132.
muryy, 132.
nān, 129.
nūn, 141.
pūst, 131.
sāl, 57.
šahr, 127.
šēr, 131, 132.
zānū, 348.
zubān, zabān, 58, 59.

PARTHE.

Sakastan, Sagastan, 127.

BELOUTCHI.

nayan, 129.

SOGDIEN.

(Voir p. 128.)

'γšδr-t'k, 127.
k'δy, 129.
miš, 127.
m'rkr'yt, 127.
nγn-, 129.
p'š, 127.
pwst-, pwstk, 131.
šrγw, 132.
tiš, 127.
wγarš-, 128.

CHORASMIEN.

azdā, 129.
čirē, 127.
kand, 129, 130.

LANGUE TOKHARIENNE.

(Voir p. 158-162; 175, 178.)

maskedhar, 6.

B. — LANGUES SÉMITIQUES.

HÉBREU.

gālal, 199.
gilgal, 199.
gizbār, 341.
kissēh, 193, 194.
šᵉlāmā(h), 195, 198.

III

TABLE DES AUTEURS.

Pages.

Barbelenet (D.). — Sur la place de *γίνομαι* dans la phrase d'Hérodote..... 105

Bloch (Jules). — Les consonnes intervocaliques en tamoul..... 85

Créqui-Montfort (G. de) et Rivet (P.). — La langue itonama. 301

Cuny (A.). — Notes grecques et latines. — I. Quelques emprunts. 1. Gr. *κασᾶς* m. «chabraque». 2. Gr. *σαλώμη* (nom d'un médicament). 3. Lat. *girgillus*. — II. 1. Gr. *ἀλίφαλος· δρῦς*. 2. Gr. *βλοσυρός*, lat. *uoltus*. 3. Lat. *tolū-tim*. 4. Lat. *squāma* : *squālus*. 5. Lat. *opulus* «érable champêtre» (et synonyme *rumpotinus*)..... 193

Fraenkel (Ernest). — Notes baltiques et slaves. — I. L'adjectif en concurrence avec l'adverbe en baltique et en slave. II. A propos de l'emploi des collectifs en baltique et en slave. III. A propos des négations renforcées en vieux-prussien et dans d'autres langues indo-européennes. IV. Vieux-prussien *teinu*, *esteinu* et l'adverbe *nu* en baltique et dans d'autres langues indo-européennes. V. Notes sur le vieux-prussien *angsteina*, *angstainai* et la formation d'adverbes en baltique. VI. A propos des postpositions en lituanien et dans d'autres langues indo-européennes..... 1

Gauthiot (Robert). — Iranica. — I. A propos des mots parthes empruntés par l'arménien. II. A propos de arménien *nkan* «pain». III. A propos de sanskrit *pustakam*. IV. Persan *šēr* «lion»..... 125

Quelques observations sur le mindjâni..... 133

Grammont (Maurice). — Notes de phonétique générale. I. Dialectes indo-européens. II. Indo-iranien. III. Vieil-indien. IV. Moyen-indien. V. Néo-indien..... 245

Homburger (L.). — Le banton et le mandé. I. Faits morphologiques. A. Les pronoms. B. Les formes verbales. C. Les formes nominales. D. Les noms de nombre. II. Étymologies et correspondances phonétiques 224

Imbert (J.-A.). — De quelques inscriptions lyciennes (suite) ... 323

Juret (C.). — Quelques effets phonétiques du rythme quantitatif en latin. I. Les verbes latins en *-iō* non dénominatifs, § 1. 1er cas : le type *reperire* : § 2. 2e cas : les types *capere*, *conspicere*, *venīre*. — II. *Nundinae* et *nuntium* 215

Lévi (Sylvain) et Meillet (A.). — Notes sur le koutchéen. I. Additions aux Remarques sur les formes grammaticales. II. Trois élargissements par *-am-* 158

Lévy-Bruhl (L.). — L'expression de la possession dans les langues mélanésiennes 96

Meillet (A.). — Persica. I. A propos du démonstratif *iyam*. II. *Dim*, *diš*. III. *Hyāparam*. IV. *Rauta*. V. *Utā*. VI. Le nom de la « langue » 49

Latin *uel* 63

Sur l'accentuation des noms en indo-européen 65

Sur la prononciation du génitif *togo* en russe 115

Sur la flexion du suffixe indo-européen de présent **-ye/o-* en albanais 119

Slave *mazati*, arménien *macanim* 122

Arménien *arn* 124

Sur l'histoire des consonnes en grec 163

De quelques présents radicaux athématiques 174

Latin *pluit* et arménien *helum* 178

De quelques présents athématiques à vocalisme radical *o*. 181

Une rectification et une confirmation 191

Un abrègement de voyelle finale slave en hiatus 243

Sur le traitement de *o* en syllabe finale slave 282

Sur l'emploi de *se* près des verbes slaves 290

Le *x* du slave *xoditi*..... 299

A propos de (*h*)*učašma* en vieux perse..... 348

— Voir Lévi (S.).

Rivet (P.). — La famille betoya ou tukano (note complémentaire)..... 91

— Voir Créqui-Montfort (G. de.)

Vendryes (J.). — Gallo-latin *cisium* (*cissum*)..... 60

AVIS

Nos confrères sont instamment priés de vérifier sur la liste publiée ci-après les indications qui les concernent, et d'envoyer le plus tôt possible à l'Administrateur les rectifications qu'ils jugeraient utiles.

LISTE DES MEMBRES
DE
LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

AU 1er SEPTEMBRE 1912

MEMBRES DONATEURS

MM. † ASCOLI, † Prince Alexandre BIBESCO, † Michel BRÉAL, † James JACKSON.

MEMBRES PERPÉTUELS

MM. Lucien Abeille.
Alexandre Alexandrowski.
† G.-I. Ascoli.
Daniel Barbelenet.
J. Baudouin de Courtenay.
Beaulieux.
† Philippe Berger.
† Prince Alexandre Bibesco.
Alphonse Blanc.
F. Bonnardot.
† Alexandre Boutroue.
Paul Boyer.
† Michel Bréal.
† Sophus Bugge.
Ph. Colinet
† Georges Cousin.
Alexis Delaire.
† Hartwig Derenbourg.
† O. Donner.
Edmond Duchesne.
† Émile Durand-Gréville.
† Émile Egger.
Émile Ernault.
M. Féghali.
Gabriel Ferrand.
Louis Finot.
† Jean Fleury.
† Christian Garnier.
Alfred Gasc-Desfossés.
Robert Gauthiot.
Gonnet.
† Goullet.
Giacomo de Gregorio.
Émile Guimet.
F. Haverfield.
Louis Havet.
† Victor Henry.
L. Hériot-Bunoust.
† James Jackson.
† Charles Joret.
Jean Kirste.
Marquis de Larorde.
Georges Lacombe.
Charles R. Lanman.
† Henri Laray.
MM. Jules Lebreton.
† Gustave Lecocq.
Louis Leger.
† Albert Lepitre.
Pierre Le Roux.
J.-F. Loubat.
G. Maspéro.
A. Mazon.
A. Meillet.
Paul Melon.
† Demetrios de Menagios.
Paul Meyer.
Paul Oltramare.
† Gaston Paris.
† Théodore Parmentier.
Paul Passy.
† S. M. Dom Pedro II.
MM. Antonio Peñafiel.
† Charles Ploix.
J. Reby.
† Sir John Rhŷs.
Maurice Roger.
† Eugène Rolland.
Jules Ronjat.
† Ch. L. Rosapelly.
Ch. Sacleux.
† Ferdinand de Saussure.
A.-H. Sayce.
Gustave Schlumberger.
Paul Sébillot.
Émile Senart.
Edmond Sénéchal.
Johan Storm.
Léopold Sudre.
Adrien Taverney.
Ès. Tegnér.
† Dr Tholozan.
Mlle de Tchernitzkij
MM. Vilh. Thomsen.
Max Vasmer.
Joseph Vendryes.
Melchior de Vogüé.
† Edward R. Wharton
† A. Wilbois.
Ludvig Wimmer.

LISTE GÉNÉRALE [1]

MM.

Abeille (Lucien), professeur à l'École supérieure de Guerre et au Collège national, Calle Rodriguez Peña, 1136, Buenos-Aires (République Argentine). — Élu le 23 mai 1891 ; membre perpétuel.

Acher, porté disparu au corps de troupes où il s'était engagé. — Élu le 16 mars 1912.

Adjarian (Hratchia), élève diplômé de l'École pratique des hautes études, professeur au séminaire arménien de Nakhitchevan s. le Don (Russie). — Élu le 27 février 1897.

Alexandrowski (Alexandre), licencié ès lettres. Osievskaja, Lukianovka, Kiev (Russie). — Élu le 28 mai 1892 ; membre perpétuel.

Andreas (F. C.), professeur de philologie orientale à l'Université, Herzberger Chaussee, 101, Göttingen (Allemagne). — Élu le 29 avril 1911.

Anglade (Joseph), professeur de langues et littératures méridionales à l'Université, Toulouse (Haute-Garonne). [Adresse de vacances : Lézignan (Aude).] — Élu le 28 mars 1903.

Arrò (Alessandro), professeur au Lycée, 35, Via Santa Chiara, Turin (Italie). — Élu le 18 janvier 1896.

Autran, 96, rue Saint-Jacques, Marseille. — Élu le 20 février 1915.

Bally (Charles), professeur à l'Université, 53, rue Prévost-Martin, Genève (Suisse). — Élu le 10 mars 1900.

10. Barat, lektor vid Högskolan, Göteborg, Böö (Suède). — Élu le 16 décembre 1911.

Barbelenet (Daniel), docteur ès lettres, professeur au Lycée, 20, place Saint-Marc, Rouen (Seine-Inférieure). — Élu le 17 décembre 1892 ; bibliothécaire en 1893 ; membre perpétuel.

Barthélemy (Adrien), consul de France, professeur à l'École spéciale des Langues orientales vivantes, directeur adjoint à l'École pratique des hautes études, Saint-Louis-sous-Poissy, par Poissy (S.-et-O.). — Élu le 16 février 1884 ; vice-président en 1910.

Basset (René), correspondant de l'Institut, doyen de la Faculté des Lettres, Villa Louise, rue Denfert-Rochereau, Alger. — Élu le 2 juin 1888.

Baudisch (Julius), docteur en philosophie, Gersthoferstrasse, 67, Vienne (Autriche). — Élu le 3 décembre 1892.

Baudouin de Courtenay (Prof. Dr J.), Vasilievskij Ostrov, Kadetskaja Linija, n° 9, kv. 14, Pétrograd (Russie). — Élu le 3 décembre 1881 ; membre perpétuel.

Bauer (Alfred), 17, rue Tournefort, Paris (Ve). — Élu le 9 janvier 1875.

Beaulieux, secrétaire de l'École des Langues orientales, 2, rue de Lille, Paris (VIIe). — Élu le 20 avril 1912 ; membre perpétuel.

Benigny (Jules), Igló (Hongrie). — Élu le 16 mai 1914.

1. Cette liste reproduit la précédente pour tout ce qui concerne les pays actuellement en guerre avec la France ou envahis par l'ennemi.

Blanc (Alphonse), professeur au Collège, La Massale, par Ganges, (Hérault). — Élu le 20 février 1875 ; membre perpétuel.

20. Bloch (Jules), docteur ès lettres, 57, boulevard de Vaugirard, Paris (XV^e^). — Élu le 5 décembre 1903.

Bloch (Oscar), agrégé, professeur au lycée Buffon, 79, avenue de Breteuil, Paris. — Élu le 28 mars 1903.

Blum (Léon), maître des requêtes au Conseil d'État, 126, boulevard du Montparnasse, Paris (XIV^e^). — Élu le 18 décembre 1909.

Bogoroditskij (Vasilij Alekséjevič), professeur à l'Université de Kazan (Russie). — Élu le 21 janvier 1905.

Boisacq (Émile), professeur à l'Université de Bruxelles, 271, chaussée de Vleurgat, Ixelles (Belgique). — Élu le 13 février 1892.

Boucherie (Auguste), chef d'escadron d'artillerie coloniale, 53, boulevard Périer, Marseille (Bouches-du-Rhône). — Élu le 9 juin 1906.

Bonnardot (François), archiviste-paléographe, conservateur honoraire de la Bibliothèque municipale de Verdun, Champlan par Longjumeau (S.-et-O.). — Admis dans la Société en 1868 ; président en 1890 ; membre perpétuel.

Boyer (Paul-*Jean-Marie-Gabriel*), administrateur de l'École nationale des Langues orientales vivantes, 2, rue de Lille, Paris (VII^e^). — Élu le 8 décembre 1888 ; trésorier de 1892 à 1894 ; président en 1901 ; membre perpétuel.

Brandstetter (Prof. Dr R.). Reckenbühl, villa Johannes, Lucerne (Suisse). — Élu le 21 juin 1902.

Brugmann (Karl), professeur de linguistique indo-européenne à l'Université, Schillerstrasse, 7, Leipzig (Allemagne). — Élu le 20 mai 1911.

30. Brunot (Ferdinand), professeur à l'Université, 8, rue Leneveux, Paris (XIV^e^) ; et à Chaville (Seine-et-Oise), maison Bohl. — Élu le 20 juin 1903, président en 1907.

Caballero (Ramon V.), 29, avenue Henri-Martin, Paris. — Élu le 18 mars 1911.

Cahen (Maurice), agrégé de l'Université, 1, rue Bausset, Paris (XV^e^). — Élu le 4 mai 1907.

Canard (M.), professeur au lycée, Toulon. — Élu le 21 février 1914.

Cart (Théophile), professeur au lycée Henri IV et à l'École des sciences politiques, 12, rue Soufflot, Paris (V^e^). — Élu le 17 décembre 1892 ; bibliothécaire de 1894 à 1898 ; trésorier de 1899 à 1907, président en 1909.

Champion (Pierre), 4, rue Michelet, Paris (VI^e^). — Élu le 27 janvier 1906.

Chatelain, membre de l'Institut, conservateur de la Bibliothèque de l'Université de Paris, Sorbonne, Paris (V^e^). — Élu le 31 janvier 1903.

Chlumský, 9, impasse Chartière, Paris. — Élu le 18 février 1911.

Cohen (Gustave), professeur à l'Université, La Sapinière, Laren, Noord Holland (Hollande). [Mobilisé] — Élu le 24 avril 1909.

Cohen (Marcel), chargé de cours à l'École des Langues orientales, 25, rue Saint-Hippolyte, Paris (XIII^e^). — Élu le 2 décembre 1905.

40. Colin, élève à l'École des Langues orientales vivantes, 11, rue Descartes, Paris (V^e^). — Élu le 21 février 1914.

Colinet (Philémon), professeur à l'Université, Louvain (Belgique). — Élu le 25 juin 1892 ; membre perpétuel.

Constans (Léopold-*Eugène*), professeur à l'Université d'Aix-Marseille, 42, cours Gambetta, Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône). — Élu le 4 juin 1898.

Cornu (Jules), professeur à l'Université, Laimburggasse, 11, Graz (Styrie), Autriche. — Élu le 19 juillet 1873.

Coubronne (Louis), professeur au lycée, 22 *bis*, passage Leroy, Nantes (Loire-Inférieure). — Élu le 25 janvier 1879.

Créqui-Montfort (marquis de), 7, rue Pillet-Will, Paris. — Élu le 19 avril 1913.

Cuny (Albert), professeur à l'Université, 7, rue Raymond-Lartigue, Bordeaux (Gironde). — Élu le 9 mai 1891, administrateur en 1903-1904 ; vice-président en 1907.

Delafosse, chargé de cours à l'École nationale des Langues orientales vivantes, au gouvernement général, Dakar (Sénégal). — Élu le 18 décembre 1909; vice-président en 1914.

Delaire (Alexis), 29, boulevard des Batignolles, Paris (VIII^e^). — Élu le 18 novembre 1876 ; membre perpétuel.

Delaplane (A.), chef de bureau honoraire au Ministère des travaux publics, 82, rue Bonaparte, Paris (VI^e^). — Admis dans la Société en 1868.

50. Deloustal, chef du service de l'interprétariat, Hanoï (Indo-Chine). — Élu le 11 janvier 1911.

Deny (Jean), professeur à l'École spéciale des Langues orientales vivantes, 29, rue Saint-Guillaume, Paris (VII^e^). — Élu le 20 mars 1909; vice-président en 1914.

Destaing, professeur à l'École des Langues orientales vivantes, 2, rue de Lille. — Élu le 12 mars 1910.

Dianu (Jean *N.*), professeur au séminaire central, Bucarest (Roumanie). — Élu le 7 février 1891.

Diigo (D^r^ Juan M.), professeur à l'Université, 110, San Ignacio, La Havane (Cuba). — Élu le 15 décembre 1894.

Dottin (*Henri*-Georges), professeur à l'Université, 39, boulevard Sévigné, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu le 6 décembre 1884 ; bibliothécaire de 1888 à 1891.

Duchesne (*Charles*-Edmond), docteur ès lettres, 132, rue du Faubourg-Poissonnière, Paris (X^e^). — Élu le 24 février 1900; membre perpétuel.

Dutens (Alfred), 12, rue Clément-Marot, Paris (VIII^e^). — Élu le 19 juillet 1879.

Ernout (Alfred), maître de conférences à l'Université, 31, rue Frédéric-Mottez, Lille (Nord) [actuellement 57, boulevard de Vaugirard, Paris (XV^e^)]. — Élu le 3 décembre 1904.

Ernault (Émile-*Jean-Marie*), professeur à l'Université, 2 *bis*, rue Saint-Maixent, Poitiers (Vienne). — Élu le 18 décembre 1875 ; administrateur de 1882 au 24 mai 1884 ; membre perpétuel.

60. Fay (Professor Edwin W.), University of Texas, 200, W., 24^th^ Street, Austin (Texas, États-Unis). — Élu le 15 décembre 1894.

Féghali (abbé M. T.), chargé d'un cours libre à l'Université, 114, rue de Pessac, Bordeaux (Gironde). — Élu le 24 avril 1909 ; membre perpétuel.

Ferrand (Gabriel), consul général à la Nouvelle-Orléans (États-Unis), et 28, rue Racine, Paris (VI^e^). — Élu le 30 novembre 1901 ; membre perpétuel; président en 1913.

Finot (Louis), professeur au Collège de France, directeur adjoint à l'École pratique des hautes études, École française d'Extrême-Orient, Hanoï

(Tonkin). — Élu le 25 juin 1892; membre perpétuel; trésorier de 1895 à 1898; président en 1910.

Fränkel, privat-dozent à l'Université, 18, Niemannsweg, Kiel (Allemagne). — Élu le 24 mai 1913.

Gaidoz (Henri), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, 22, rue Servandoni, Paris (VIe). — Membre de la Société en 1867; administrateur de 1870-1871 au 27 janvier 1877; président en 1881.

Gasc-Desfossés (Alfred), professeur au lycée, 2, rue des Fossés-de-la-Barre, Alençon (Orne). — Élu le 9 mars 1889; membre perpétuel.

Gaudefroy-Demombynes (M.), professeur à l'École nationale des langues orientales vivantes, 9, rue Bara, Paris (VIe). — Élu le 24 mai 1900, président en 1906.

Gauthiot (Robert), directeur adjoint à l'École pratique des hautes études, 14, rue Mouton-Duvernet, Paris (XIVe). — Élu le 4 décembre 1897; membre perpétuel; trésorier en 1907; administrateur depuis 1905.

Rév. P. Jac. van Ginneken, Canisius College, Nimègue (Pays-Bas). — Élu le 20 février 1915.

70. Gonnet (L'abbé), professeur à l'Université catholique, à Francheville (Rhône). — Élu le 12 juin 1875; membre perpétuel.

Goy, professeur à l'École Normale, Lyon. — Élu le 18 février 1905.

Grammont (Maurice), professeur à l'Université, 4, rue Jacques-Draparnaud, Montpellier (Hérault). — Élu le 14 décembre 1889.

Grandgent (Charles-*H.*), professeur à l'Université de Harvard, 107, Walker Street, Cambridge (Massachussets, États-Unis d'Amérique). — Élu le 29 mai 1886.

Grenier, maître de conférences à l'Université, 46bis, rue Jean-Lamour, Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Élu le 18 décembre 1909.

Grégoire (Antoine), docteur en philosophie et lettres, professeur à l'Athénée, 76, rue des Wallons, Liège (Belgique). — Élu le 15 février 1896.

Gregorio (Giacomo de), professeur à l'Université, 207, via Stabile, Palerme, (Sicile). — Élu le 1er décembre 1900; membre perpétuel.

Guimet (Émile), directeur du Musée Guimet, avenue d'Iéna, Paris (XVIe), — Élu le 22 janvier 1881; membre perpétuel.

Gustafsson (Dr Fridolf-*Vladimir*), professeur à l'Université, 21, Laivurinkatu, Helsingfors (Finlande). — Élu le 16 mai 1885.

Halévy (Joseph), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, 9, rue Champollion, Paris (Ve). — Élu le 13 janvier 1872; président en 1888.

80. Haverfield (F.), professeur, Headington Hill, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu le 18 novembre 1882; membre perpétuel.

Havet (*Pierre-Antoine*-Louis), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, chargé de cours à l'Université, président de l'École pratique des hautes études, 18, quai d'Orléans, Paris (IVe). — Élu le 20 novembre 1869; secrétaire adjoint de 1870 à 1882; membre perpétuel.

Homburger (Mlle Lilias), 5, avenue d'Eylau, Paris (XVIe). — Élue le 15 janvier 1910.

Huart (Clément-*Imbault*), consul de France, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 12, rue Dupont-des-Loges, Paris (VIIe). — Élu le 24 juin 1899; président en 1903.

Hubert (Henri), directeur d'études à l'École pratique des Hautes-Études,

conservateur-adjoint des Musées nationaux, 4, avenue Gambetta, Chatou (Seine-et-Oise). — Élu le 21 mai 1910.

Hujer (O.), professeur à l'Université, Chodská, 21, Prague-Kr. Vinohradý, Bohême (Autriche). — Élu le 20 juin 1914.

Ivković, professeur au Gymnase, Skoplje (Serbie). — Élu le 13 février 1911.

Jacobsohn (Dr Hermann), professeur à l'Université, Weissenburgstrasse, 24, Marburg (Allemagne). — Élu le 5 décembre 1908.

Job (Léon), docteur ès lettres, professeur au lycée, 107, rue Charles-III, Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Élu le 21 novembre 1885.

Julien, chargé de cours de malgache à l'École coloniale, 116, rue Lecourbe, Paris. — Élu le 16 mars 1912.

90. Junker (Heinrich), privat-dozent à l'Université, 76, Liebigstrasse, Giessen (Allemagne). — Élu le 21 mars 1914.

Juret (G.), docteur ès lettres, professeur au Collège, Altdorf (Uri) [Suisse]. — Élu le 17 décembre 1910.

Kantchalovski (Mlle V.), répétitrice à l'École nationale des Langues orientales vivantes, 6, rue Boissonade, Paris (XIVe). — Élue le 16 janvier 1909.

Keller (Otto), professor dr, K. K. öster. Hofrat, 38, Reinsburgstr. Stuttgart (Allemagne). — Élu le 14 janvier 1893.

Kern (H.), membre associé de l'Institut, professeur honoraire, 15, Willem-Barentsstraat, Utrecht (Pays-Bas). — Élu le 15 mars 1873.

Kirste (Jean), professeur à l'Université, 2, Salzamtsgasse, Graz (Autriche). — Élu le 7 janvier 1882; membre perpétuel.

Kuhn (E.), professeur à l'Université de Munich, Hessstr. 5. — Élu le 22 décembre 1906.

Laborde (Le marquis Joseph de), archiviste aux Archives nationales, 51, rue François-Ier, Paris. — Élu le 29 décembre 1873; membre perpétuel.

Lacombe, 137, boulevard Saint-Michel, Paris (Ve). — Élu le 9 février 1907; membre perpétuel.

Lacôte (Félix), professeur à l'Université, 20, cours Morand, Lyon (Rhône) [durant la guerre, rue du Lycée, Moulins (Allier)]. — Élu le 2 décembre 1905.

100. Lamouche (Léon), lieutenant-colonel. — Élu le 29 février 1896.

Lanman (Charles R.), correspondant de l'Institut, professeur à l'Université de Harvard, 9, Farrar-Street, Cambridge, Mass. (États-Unis d'Amérique). — Élu le 23 juin 1906; membre perpétuel.

Laurand (L.), docteur ès lettres, professeur à St-Mary's College, Canterbury (Angleterre). — Élu le 16 mai 1914.

Laurent, professeur au Lycée Carnot, 42, rue Saumaise, Dijon (Côte-d'Or). — Élu le 21 décembre 1907.

Lebreton (l'abbé Jules), docteur ès lettres, professeur à l'Institut catholique, 16, boulevard d'Ackermann, Neuilly. — Élu le 14 janvier 1899; membre perpétuel.

Leger (Louis-*Paul*), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, professeur à l'École de guerre, 43, rue de Boulainvilliers, Paris (XVIe). — Membre de la Société depuis l'origine; administrateur vice-président de 1866 à 1869; président en 1882; membre perpétuel.

Lejay (L'abbé Paul-*Antoine-Augustin*), professeur à l'Institut catholique, 119, rue du Cherche-Midi, Paris (VI^e^). — Élu le 17 mai 1890; président en 1898.

Le Roux (Pierre), maître de conférences à l'Université, 17, rue de Vitré, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu le 17 décembre 1910; membre perpétuel.

Lévi (Sylvain), professeur au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, 9, rue Guy-de-Labrosse, Paris (V^e^). — Élu le 10 janvier 1885 ; président en 1893.

Lévy (Ernest), agrégé de l'Université, 20, rue Jacob, Paris (VI^e^). — Élu le 15 janvier 1910.

110. Lévy (Isidore), directeur adjoint à l'École pratique des hautes études, 4, rue Focillon, Paris (XIV^e^). — Élu le 30 janvier 1904.

Lévy-Bruhl, professeur à l'Université, 7, rue de Lincoln, Paris. — Élu le 18 mars 1911 ; président en 1914.

Lindsay (Prof. W.-M.), 3, Howard-Place, Saint-Andrews (Écosse). — Élu le 8 juin 1895.

Loth (Joseph), correspondant de l'Institut, professeur au Collège de France, 130, rue Lecourbe, Paris (XV^e^). — Élu le 25 mai 1878 ; président en 1912.

Loubat (le duc Joseph-Florimond), associé étranger de l'Institut de France, 53, rue Dumont-d'Urville, Paris (XVI^e^). — Élu le 5 décembre 1903 ; membre perpétuel.

Magnien, docteur ès lettres, professeur au Lycée, 5, boulevard de Courtais, Montluçon (Allier). — Élu le 5 décembre 1908.

Marçais, 4 *bis*, rue Bouchnek, Tunis. — Élu le 30 avril 1904.

Marcou, 28, quai d'Orléans, Paris. — Élu le 21 février 1914.

Marouzeau (Jules), docteur ès lettres, 4, rue Schœlcher, Paris (XIV^e^). — Élu le 27 janvier 1906.

Martin-Guelliot, 99, boulevard Raspail, Paris. — Élu le 16 mars 1912.

120. Marx (J.-P.), 88, rue Lafayette, Paris (IX^e^). — Élu le 18 juin 1910.

Maspero (*Camille-Charles*-Gaston), secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions, professeur au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, palais de l'Institut, quai Conti, Paris (VI^e^). — Membre de la Société en 1867 ; membre perpétuel ; président en 1880.

Maxudianz (Mesrop), archimandrite, Consistoire arménien, Kichinev, Bessarabie (Russie). — Élu le 15 janvier 1910.

Mazon (A.), 2, rue de Lille, Paris (VII^e^). — Élu le 9 février 1907, membre perpétuel.

Meillet (Antoine), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, professeur au Collège de France, 65, rue d'Alésia, Paris (XIV^e^). — Élu le 23 février 1889 ; membre perpétuel ; secrétaire depuis 1907.

Mélèse (*Henri*-Gaston), professeur agrégé de l'Université, 5, rue Corneille, Paris (VI^e^). — Élu le 8 mars 1889.

Melon (Paul), 24, place Malesherbes, Paris (XVII^e^). — Élu le 19 novembre 1870; membre perpétuel.

Mertz, professeur au lycée Charlemagne, 16, rue de Birague, Paris (IV^e^). — Élu le 16 janvier 1909. Trésorier depuis 1916.

Merwart (Charles), Professor D^r^, ancien professeur à l'Académie Marie-Thérèse et à la Franz Joseph-Realschule, professeur à l'Académie de

Commerce, Bahnhofstrasse 22, Vienne, XIII (Autriche). — Élu le 21 juin 1884.

130. Meunier (L'abbé J.-M.), docteur ès lettres, directeur de l'Institution du Sacré-Cœur, Corbigny (Nièvre). — Élu le 17 décembre 1898.

Meyer (Alphonse), professeur retraité, 29, rue Traversière, Bordeaux (Gironde). — Élu le 6 février 1875.

Meyer (*Marie*-Paul-*Hyacinthe*), membre de l'Institut, directeur de l'École des Chartes, 16, avenue de Labourdonnais, Paris (VII^e^). — Membre de la Société en 1867 ; membre perpétuel.

Michel (Charles), correspondant de l'Institut, professeur à l'Université, 42, avenue Blonden, Liège (Belgique). — Élu le 16 février 1878.

Millardet, chargé de cours à l'Université, Villa Prolo, 12, rue Saint-Hubert, Montpellier (Hérault). — Élu le 21 mars 1908.

Mirakiants, professeur au Collège de Mersivan (Turquie). — Élu le 25 avril 1914.

Morel-Fatio, professeur au Collège de France, membre de l'Institut, 15, rue de Jussieu, Paris (V^e^). — Élu le 15 janvier 1910.

Nehlil, officier interprète hors-cadres, Comité spécial des Travaux publics, Tanger (Maroc). — Élu le 16 décembre 1911.

Nicolas (A.-L.-M.), chez M^e^ Veuve Nicolas, 119, rue de la Tour, Paris. — Élu le 27 mai 1902.

Nitsch (Casimir), professeur extraordinaire de l'Université, rue Salvator, Cracovie Zwierzyniec (Autriche). — Élu le 30 avril 1903.

Oltramare (Paul), professeur à l'Université, 32, chemin du Nant, Servette, Genève (Suisse). — Élu le 27 mai 1876 ; membre perpétuel.

140. Pascal (Charles), professeur au lycée Janson-de-Sailly, 5, rue Eugène-Delacroix, Paris (XVI^e^). — Élu le 15 mai 1886.

Passy (Paul-*Édouard*), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, 11, rue de Fontenay, Bourg-la-Reine (Seine). — Élu le 17 décembre 1892 ; membre perpétuel.

Patrubány (Luc de), docent à l'Université, 6, Karátsonyi utcza, Budapest (Hongrie). — Élu le 23 mars 1907.

Paulhan, 120, avenue d'Orléans, Paris (XIV^e^). — Élu le 11 janvier 1911.

Pelliot (Paul), professeur au Collège de France, 52, boulevard Edgard-Quinet, Paris (XIV^e^). — Élu le 16 décembre 1911.

Peñafiel (Docteur Antonio), professeur à l'Université, directeur général du Bureau de statistique, Mexico (Mexique). — Élu le 11 mai 1889 ; membre perpétuel.

Pernot (Hubert), docteur ès lettres, chargé de cours à l'Université de Paris, 31, avenue de Joinville, Nogent-sur-Marne (Seine). — Élu le 1^er^ décembre 1894 ; vice-président en 1910.

Petiot (Barthélemy), professeur au Lycée Voltaire, 67, rue de l'Abbé-Groult, Paris. — Élu le 15 mars 1913.

Pognon (Henri), consul de France, chez M. Bourdon, Clos Savoiroux, Chambéry (Savoie). — Élu le 16 février 1884.

Przyluski, chargé de cours à l'École des Langues orientales, 16, rue Lagrange, Paris (V^e^). — Élu le 20 juin 1914.

50. Psalmon (Fr.), 37, rue du Château, Parc-des-Princes, Boulogne-sur-Seine — Élu le 18 juin 1910.

Psichari (Jean), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, professeur à l'École nationale des langues orientales vivantes, 5, rue Bassano, Paris (XVI^e^). — Élu le 15 février 1884; administrateur de 1885 à 1889; président en 1896.

Reby, bibliothécaire de la Société de Géographie, 1, rue Thibaud, Paris (XIV^e^). — Élu le 22 décembre 1906; membre perpétuel.

Regard (Paul), Les Mayens, Champel, Genève (Suisse). — Élu le 19 avril 1913.

Reinach (Salomon), membre de l'Institut, conservateur du musée de Saint-Germain, 16, avenue Victor-Hugo, Boulogne-sur-Seine. — Élu le 21 février 1880.

Reinach (Théodore), docteur ès lettres, membre de l'Institut, 2, place des États-Unis, Paris. — Élu le 14 janvier 1899, président en 1905.

Rivet, assistant au Muséum, 61, rue Buffon, Paris (V^e^). — Élu le 18 juin 1910.

Roger (Maurice), professeur au lycée Carnot, 86, rue Cardinet, Paris. — Élu le 20 mars 1886; membre perpétuel.

Ronjat (Jules), docteur ès lettres, chemin Faller, 4, Genève (Suisse). — Élu le 18 décembre 1909; membre perpétuel.

Roques (Mario), professeur à l'École nationale des Langues orientales vivantes, directeur-adjoint à l'École pratique des hautes études, 2, rue de Poissy, Paris (V^e^). — Élu le 5 décembre 1903.

160 Rosset (Théodore), professeur à l'Université de Grenoble (Isère). — Élu le 18 juin 1910.

Roudet (Léonce), professeur au collège, 12, rue Rualménil, Épinal (Vosges). — Élu le 28 mai 1904.

Rousselot (L'abbé Pierre-*Jean*), professeur à l'Institut catholique, directeur du laboratoire de phonétique expérimentale au Collège de France, 23, rue des Fossés-Saint-Jacques, Paris (V^e^). — Élu le 17 avril 1886; président en 1895.

Sacleux (Le R. P. Ch.), missionnaire apostolique, 30, rue Lhomond, Paris (V^e^). — Élu membre de la Société le 7 avril 1894; membre perpétuel.

Sainéan (Lazare), docteur ès lettres, 38, rue Boulard, Paris. — Élu le 18 mai 1901; président en 1908.

Sayce (*Archibald*-Henry), professeur à l'Université, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu le 5 janvier 1878; membre perpétuel.

Schlumberger (Gustave-*Léon*), membre de l'Institut, 29, avenue Montaigne, Paris (VIII^e^). — Membre de la Société depuis le 3 décembre 1881; membre perpétuel.

Schrijnen (Joseph), professeur à l'Université, Willemsplantsoen « Donckhof », Utrecht (Pays-Bas). — Élu le 5 décembre 1891.

Sébillot (Paul), directeur de la *Revue des Traditions populaires*, 80, boulevard Saint-Marcel, Paris (V^e^). — Élu le 28 avril 1883; membre perpétuel.

Senart (Émile), membre de l'Institut, 18, rue François 1^er^, Paris (VIII^e^). [Adresse de vacances: château de la Pelice, près la Ferté-Bernard (Sarthe)]. — Élu en 1868; membre perpétuel.

170. Sénéchal (Edmond), inspecteur des finances, 270, boulevard Raspail, Paris (XIV^e^). — Élu le 16 mai 1885; membre perpétuel.

Sépet (Marius), bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, 23, rue Vaneau, Paris (VII^e^). — Était membre de la Société le 1^er^ février 1870.

Serruys (Daniel), directeur-adjoint à l'École pratique des Hautes-Études, 2, rue Le Regrattier, Paris (IV^e^). — Élu le 17 juin 1911.

Smirnov (Aleksandr-Aleksandrovič), Pétrograd (Russie). — Élu le 11 janvier 1911.

Sottas, 50, boulevard Latour-Maubourg. Paris. — Élu le 17 janvier 1914.

Storm (Johan), professeur à l'Université, Kristiania (Norvège). — Élu le 23 novembre 1872 ; membre perpétuel.

Streitberg (Wilh.), professeur à l'Université, Isabellastrasse, 31, Munich (Allemagne). — Élu le 21 décembre 1907.

Sudre (Léopold), docteur ès lettres, professeur au lycée Montaigne, 85, boulevard Port-Royal, Paris (VI^e^). — Élu le 2 avril 1887 ; membre perpétuel.

Ščerba (Lev Vladimirovič), Vasilijevskij Ostrov, 11^ja^ linija, n° 44, Saint-Pétersbourg (Russie). — Élu le 30 mai 1908.

Taverney (Adrien), Belles-Roches, A, Lausanne (Suisse). — Élu le 17 mars 1883 ; membre perpétuel.

180. Tchernitskij (M^lle^ Antoinette de), Sviridovka, par Lokvitsa, gouvernement de Poltava (Russie). — Élue le 27 avril 1895 ; membre perpétuel.

Tegnér (Esaias), professeur à l'Université, Lund (Suède). — Élu le 17 avril 1875 ; membre perpétuel.

Terracher, professeur à l'Université de Liverpool, actuellement hôtel du recteur, rue Pasteur, Caen. — Élu le 17 avril 1915.

Thomas (Antoine), membre de l'Institut, professeur à l'Université, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, 32, avenue Victor-Hugo, Bourg-la-Reine (Seine). — Élu le 25 janvier 1902, président en 1904.

Thommen (Édouard), rédacteur en chef du Bulletin de l'Office international du Travail, 31, Leonhardstrasse, Bâle (Suisse). — Élu le 2 décembre 1905.

Thomsen (Vilhelm), professeur à l'Université, membre associé de l'Institut, 36, St-Knuds Vej, Copenhague (Danemark). — Élu le 21 mai 1870, membre perpétuel.

Thurneysen (R.), professeur à l'Université, 245, Colmantstrasse, Bonn-sur-le-Rhin (Allemagne). — Élu le 11 janvier 1911.

Tuneld (Ebbe). — Élu le 16 mai 1914.

Turner (R.-L.), Queen's College, Benares, Inde anglaise. — Élu le 24 mai 1913.

de Urquijo, Prim, 19, Saint-Sébastien (Espagne). — Élu le 16 décembre 1911.

190. Vasmer (Max), privat-docent à l'Université, Peterburgskaja Storona, Bolšaja Vulfova, n° 4, kv. 34, Pétrograd (Russie). — Élu le 21 mai 1910 ; membre perpétuel.

Vendryes (Joseph), chargé de cours à l'Université, 85, rue d'Assas, Paris (VI^e^). — Élu le 21 mai 1898 ; membre perpétuel ; trésorier de 1908 à 1915.

Virolleaud, diplômé de l'École des langues orientales vivantes. — Élu le 15 février 1913.

Vogüé (Le marquis Melchior de), membre de l'Institut (Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres), ambassadeur de France,

2, rue Fabert, Paris (VII[e]). — Membre de la Société depuis le 27 mars 1879 ; membre perpétuel.

Wackernagel (Jakob), professeur à l'Université, 89, Gartenstrasse, Bâle (Suisse). — Élu le 20 novembre 1886.

Wimmer (Ludvig), professeur à l'Université, 9, Norrebrogade, Copenhague (Danemark). — Élu le 29 mars 1873 ; membre perpétuel.

Zünd-Burguet (Adolphe), 1, rue de Stockholm, Paris (VIII[e]). — Élu le 12 juin 1897.

Bibliothèque de l'École française d'Archéologie, Palais Farnèse, Rome (Italie). — Admise dans la Société le 25 mai 1889.

Bibliothèque de l'École française d'Extrême-Orient, Hanoï, Tonkin. — Admise dans la Société le 7 avril 1906.

Bibliothèque de l'École pratique des hautes études (section des sciences historiques et philologiques), à la Sorbonne, Paris (V[e]). — Admise dans la Société le 22 février 1902.

200. Bibliothèque de l'École spéciale des langues orientales vivantes, 2, rue de Lille, Paris (VII[e]). — Admise dans la Société le 18 juin 1910.

Bibliothèque des Facultés catholiques, Lyon, 25, rue du Plat. — Admise dans la Société le 18 février 1911.

Bibliothèque municipale, Bayonne (Basses-Pyrénées). — Admise dans la Société le 21 juin 1913.

Bibliothèque royale, Berlin (Allemagne). Adresser : à MM. Asher & C[o], libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VI[e]). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

Bibliothèque royale de l'Université à Utrecht (Hollande). — Admise dans la Société le 16 décembre 1911.

Bibliothèque royale universitaire, Berlin (Allemagne). Adresser : à MM. Asher & C[o], libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VI[e]). — Admise dans la Société le 17 décembre 1910.

Bibliothèque royale universitaire, Bonn (Allemagne). Adresser : à MM. Asher & C[o], libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VI[e]). — Admise dans la Société le 17 décembre 1910.

Bibliothèque royale et universitaire, Breslau (Allemagne). Adresser : à MM. Asher & C[o], libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VI[e]). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

Bibliothèque royale universitaire, Göttingen (Allemagne). Adresser : à MM. Asher & C[o], libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VI[e]). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

Bibliothèque royale et universitaire, Königsberg i. Pr. (Allemagne). Adresser : à MM. Asher & C[o], libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VI[e]). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

210. Bibliothèque royale universitaire, Marburg i. H. (Allemagne). Adresser : à MM. Asher et C[o], libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VI[e]). — Admise dans la Société le 28 janvier 1899.

Bibliothèque universitaire, Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône). — Admise dans la Société le 19 février 1898.

Bibliothèque universitaire, Bordeaux (Gironde). — Admise dans la Société le 12 mars 1910.

Bibliothèque universitaire, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme). — Admise dans la Société le 11 juin 1887.

Bibliothèque universitaire, Palais de l'Université, Montpellier (Hérault). — Admise dans la Société le 24 juin 1893.

Bibliothèque universitaire, Nancy (Meurthe-et-Moselle) — Admise dans la Société le 16 janvier 1909.

Bibliothèque universitaire, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Admise dans la Société le 7 mai 1898.

Bibliothèque universitaire, Strasbourg (Alsace). — Admise dans la Société le 15 mai 1897.

Bibliothèque universitaire, section Droit et Lettres, 2, rue de l'Université, Toulouse (Haute-Garonne). — Admise dans la Société le 2 mai 1885.

Bibliothèque de l'Université, à la Sorbonne, Paris (V^{e}). — Admise dans la Société le 22 février 1902.

220. Bibliothèque de l'Université de Lemberg (Autriche). — Admise dans la Société le 25 avril 1914.

Bibliothèque de l'Université de Lille (Nord). — Admise dans la Société le 17 janvier 1914.

Bibliothèque de l'Université de Lyon (Rhône). — Admise dans la Société le 20 décembre 1913.

Bodleian Library, Oxford (Angleterre). — Admise dans la Société le 4 mai 1901.

British Museum, Londres (Grande-Bretagne). Adresser : à Messrs Dulau & C^{o}, libraires, Londres, chez M. H. Le Soudier, 174, boulevard Saint-Germain, Paris (VI^{e}). — Admis dans la Société le 22 novembre 1890.

Cambridge philological society, A. Cowman, Little Saint-Mary's Lane, Cambridge (Angleterre). — Admise dans la Société le 28 mai 1904.

Indogermanische Bibliothek, Universität, Vienne (Autriche). — Admise dans la Société le 18 décembre 1909.

Indogermanisches Seminar, Universität, Munich (Allemagne). — Admis dans la Société le 19 juin 1909.

Library of Queen's College, Oxford (Angleterre). — Admise dans la Société le 15 juin 1901.

Meyrick Library, Turl Street, Oxford (Angleterre). — Admise dans la Société le 15 juin 1901.

230. Philologisk-Historisk Laboratorium, Université, Copenhague (Danemark). — Admis dans la Société le 20 mars 1909.

Paulinische bibliothek, Münster-en-Westphalie (Allemagne). Adresser : à MM. Asher & C^{o}, libraires, Berlin, chez MM. Ch. Gaulon et fils, 39, rue Madame, Paris (VI^{e}). — Admise dans la Société le 16 mars 1901,

Sprachwissenschaftliches Seminar der Universität, Akademisches Kunstmuseum, Bonn (Allemagne). — Admis dans la Société le 12 mars 1910.

Srpski Seminar, Université de Belgrade (Serbie). — Admis dans la Société le 21 février 1914.

Stadtbibliothek, Hambourg (Allemagne). — Admise dans la Société le 15 mars 1913.

Taylor institution, Oxford (Angleterre). — Admise dans la Société le 15 juin 1901.

University of Chicago Press. Adresser : The University of Chicago Press, Library Department, 5750-5758 Ellis Av^e^, Chicago (Ill.) Etats-Unis de l'Amérique du Nord. — Admise dans la Société le 15 janvier 1910.

Universitätsbibliothek, Freiburg im Breisgau (Allemagne). — Admise dans la Société le 20 juin 1914.

238. Universitätsbibliothek, Vienne (Autriche). — Admise dans la Société le 18 mai 1912.

LISTE DES PRÉSIDENTS

DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

DEPUIS SA FONDATION

	MM.
1864-65.	† A. D'ABBADIE.
1866.	† Émile EGGER.
1867.	† Ernest RENAN.
1868.	† Wl. BRUNET DE PRESLE.
1869.	† F. BAUDRY.
1870-71.	† Émile EGGER.
1872.	† Charles THUROT.
1873.	† Gaston PARIS.
1874.	† Charles PLOIX.
1875.	† L. VAÏSSE.
1876.	† Émile EGGER.
1877.	† Eugène BENOIST.
1878.	† Robert MOWAT.
1879.	† Abel BERGAIGNE.
1880.	G. MASPÉRO.
1881.	H. GAIDOZ.
1882.	Louis LEGER.
1883.	† D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.
1884.	† Stanislas GUYARD.
1885.	† H. DE CHARENCEY.
1886.	† Rubens DUVAL.
1887.	† James DARMESTETER.
1888.	Joseph HALÉVY.
1889.	† Charles PLOIX.
1890.	F. BONNARDOT.
1891.	† M. DE ROCHEMONTEIX
1892.	† Philippe BERGER.
1893.	Sylvain LÉVI.
1894.	† Alexandre BIBESCO.
1895.	P. ROUSSELOT.
1896.	Jean PSICHARI.
1897.	† Alexandre BOUTROUE.
1898.	Paul LEJAY.
1899.	† Th. PARMENTIER.
1900.	† Ch. ROSAPELLY.
1901.	Paul BOYER.
1902.	† Charles JORET.
1903.	Clément HUART.
1904.	† Alexandre LIÉTARD.
1904.	Antoine THOMAS.
1905.	Théodore REINACH.
1906.	GAUDEFROY-DEMOMBYNES
1907.	F. BRUNOT.
1908.	L. SAINÉAN.
1909.	Th. GART.
1910.	Louis FINOT.
1911.	H. PERNOT.
1912.	J. LOTH.
1913.	Gabriel FERRAND.
1914-15.	LÉVY-BRUHL.

MEMBRES

ENLEVÉS PAR LA MORT A LA SOCIÉTÉ

Abbadie (Antoine d'), membre de l'Institut. — Membre de la Société depuis l'origine et son premier président. Décédé le 20 mars 1897.

Anwyl. — Élu le 8 décembre 1906. Mort le 7 août 1914.

Arbois de Jubainville (H. d'), membre de l'Institut. — Membre en 1867; président en 1883. Décédé le 26 février 1910.

Ascoli (Graziado), associé de l'Institut de France. — Élu le 22 juillet 1876; membre perpétuel, donateur. Décédé en 1907.

Backer (Louis de), lauréat de l'Institut de France, membre de l'Académie royale de Belgique. — Élu le 20 janvier 1894. Décédé en février 1896.

Baissac (Charles), professeur au collège royal de Port-Louis (Ile Maurice). — Élu le 20 juin 1891. Décédé le 3 décembre 1892.

Baize (Louis), professeur au lycée Condorcet. — Élu le 22 janvier 1881; bibliothécaire de 1882 à 1888. Décédé le 6 novembre 1900.

Bailly (A.), correspondant de l'Institut. Admis dans la Société en 1866. Décédé en 1911.

Barbier de Meynard, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, administrateur de l'École des langues orientales. — Membre de la Société depuis le 2 février 1884. Décédé en 1908.

Baron (Charles), maître de conférences à l'Université de Clermont-Ferrand. Élu le 22 janvier 1887. Décédé le 18 janvier 1903.

Barth (Auguste), membre de l'Institut, 10, rue Garancière, Paris (VI^e^). — Élu le 10 mars 1873. Décédé le 15 mai 1916.

Baudry (Frédéric), membre de l'Institut. — Membre de la Société en 1867; président en 1869. Décédé le 2 janvier 1885.

Benloew (Louis), ancien doyen de la Faculté des lettres de Dijon. — Membre de la Société depuis 1868. Décédé en février 1900.

Benoist (*Louis*-Eugène), membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Paris. — Membre de la Société depuis le 7 mai 1870; président en 1877. Décédé le 22 mai 1887.

Benoist-Lucy (L.). — Élu le 2 février 1901. Décédé le 1^er^ octobre 1911.

Bergaigne (Abel-*Henri-Joseph*), membre de l'Institut. — Membre de la Société en 1864; secrétaire adjoint en 1868 et 1869; président en 1879. Décédé le 6 août 1888.

Berger (Ph.), membre de l'Institut. — Élu le 1^er^ juin 1872; trésorier en 1874; président en 1892; membre perpétuel. Décédé en 1912.

Bezsonov (Pierre), professeur à l'Université de Kharkov (Russie). — Élu le 23 novembre 1878. Décès notifié à la Société le 19 décembre 1898.

Bibesco (prince Alexandre). — Élu le 6 juin 1874 ; président en 1894 ; membre perpétuel, donateur. Décédé en 1911.

Boissier (Gaston), secrétaire perpétuel de l'Académie française, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Membre de la Société depuis le 8 mai 1869. Décédé en 1908.

Boucherie (A.), chargé de cours à la Faculté des lettres de Montpellier. — — Élu membre le 21 novembre 1868. Décédé en 1883.

Boucherie (Adhémar), chef de bataillon en retraite. — Élu le 12 mai 1883. Décédé le 7 mars 1903.

Boudet (Abbé), curé d'Axat (Aude). — Élu le 4 décembre 1897. Mort en 1915.

Boudreaux, chargé de conférences à l'École des hautes études. — Élu le 17 février 1912. Mort au feu le 13 décembre 1914.

Boutroue (Alexandre-*Antoine*), avocat à la Cour d'appel de Paris. — Élu le 30 juin 1894 ; président en 1897. Décédé le 3 février 1899.

Bréal (Michel), membre de l'Institut. — Membre de la Société en 1865, secrétaire de 1868 jusqu'à sa mort, survenue le 25 novembre 1915.

Brunet de Presle (Wladimir), membre de l'Institut, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes. — Membre de la Société en 1867 ; président en 1868. Décédé le 12 septembre 1875.

Bugge (Sophus), associé de l'Institut de France. — Élu le 5 janvier 1878 ; membre perpétuel. Décédé le 8 juillet 1907.

Burgun (Achille), agrégé de l'Université. — Élu le 20 décembre 1913. Mort au feu le 15 février 1915.

Carnel (L'abbé), aumônier de l'Hôpital militaire de Lille. — Élu le 5 décembre 1891. Décédé le 22 mars 1889.

Carrière (Auguste), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes. — Élu le 10 février 1873. Décédé le 25 janvier 1902.

C. Chabaneau, correspondant de l'Institut. — Élu en 1868. Décédé en 1908.

Charencey (*Charles-Félix*-Hyacinthe Gouhier, comte de). — Membre de la Société depuis l'origine et son premier secrétaire ; président en 1885. Décédé en avril 1916.

Chasles (Philarète), professeur au Collège de France. — Élu le 15 février 1873. Décès notifié à la Société le 19 juillet 1873.

Chassang (*Marie-Antoine*-Alexis), inspecteur général de l'Université. — Élu le 12 novembre 1870. Décédé le 8 mars 1888.

Chodzko (Alexandre), chargé de cours au Collège de France et à l'École praciale des langues orientales vivantes. — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 16 janvier 1892.

Cousin (Georges), maître de conférences à l'Université de Nancy. — Élu le 8 février 1890 ; membre perpétuel. Décédé en 1907.

Darmesteter (Arsène), professeur à la Faculté des lettres de Paris. — Membre de la Société en 1870. Décédé le 16 novembre 1888.

Darmesteter (James), professeur au Collège de France. — Élu le 20 décembre 1873 ; président en 1887. Décédé le 19 octobre 1894.

Delondre (Gustave). — Membre en 1865. Décès notifié le 25 novembre 1907.

Derenbourg (Hartwig), membre de l'Institut. — Membre de la Société depuis 1866, secrétaire adjoint de 1866 à 1868 ; membre perpétuel. Décédé en 1908.

Derenbourg (Joseph), membre de l'Institut. — Membre de la Société depuis le 22 juillet 1871. Décédé le 28 juillet 1895.

Devic (Marcel), chargé de cours à la Faculté des lettres de Montpellier. — Élu le 19 février 1876 ; vice-président en 1878. Décédé en mai 1888.

Deville (Gustave), ancien membre de l'Ecole française d'Athènes. — Membre de la Société en 1867. Décédé en 1868.

Didion (Charles), inspecteur général des ponts et chaussées. — Élu le 26 avril 1873. Décédé le 26 janvier 1882.

Didot (Ambroise-Firmin). — Admis dans la Société en 1868. Décédé en 1876.

Donner (Otto), professeur à l'Université de Helsingfors, président et fondateur de la Société finno-ougrienne. — Élu le 19 juin 1869. Décédé le 17 septembre 1909.

Dosson (Simon-*Noël*), professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand. — Élu le 14 mai 1887. Décédé le 15 février 1893.

Durand-Gréville. — Élu le 1er avril 1882. Mort en 1915.

Duvau (Louis), directeur adjoint à l'Ecole pratique des hautes études. — Élu le 6 décembre 1884 ; administrateur du 1er janvier 1892 à juillet 1903. Décédé le 14 juillet 1903.

Édon (Georges), professeur au lycée Henri IV. — Élu le 29 mai 1880. Décès notifié en 1905.

Egger (Émile), membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Paris. — Président de la Société en 1866, 1870-71 et 1876. Décédé le 31 août 1885.

Eichthal (Gustave d'). — Membre de la Société depuis 1867. Décédé en 1886.

Estlander (C. G.), professeur à l'Université de Helsingfors. — Membre de Société en 1867, décédé le 28 août 1910.

Étienne (E.). — Élu le 6 décembre 1890. Décédé en 1907.

Fleury (Jean), lecteur à l'Université de Saint-Pétersbourg. — Élu le 21 décembre 1878. Décédé en juillet 1894.

Florent-Lefèvre, député. — Élu le 29 mars 1873. Décédé en 1887.

Fournier (Eugène), docteur en médecine et ès sciences naturelles — Membre de la Société depuis l'origine. Décédé le 10 juin 1885.

Garnier (*Charles-François-Paul*-Christian), lauréat de l'Institut. — Mort à Paris le 4 septembre 1898 ; inscrit comme membre perpétuel le 27 mai 1899.

Georgian (Professeur Dr C.-D.). — Élu le 21 mars 1875. Décédé en 1888.

Godefroy (Frédéric). — Élu le 24 mai 1879. Décédé en 1897.

Goldschmidt (Siegfried), professeur à l'Université de Strasbourg. — Élu le 8 mai 1869. Décédé le 31 janvier 1884.

Goullet. — Élu le 7 juin 1873. Décédé en 1887.

Grandgagnage (Charles), sénateur du royaume de Belgique. — Élu le 24 avril 1869.

Grasserie (R. de la). — Élu le 14 mai 1887. Décédé le 12 décembre 1914.

Graux (Charles-*Henri*), maître de conférences à l'École pratique des hautes études et à la Faculté de lettres de Paris. — Élu le 9 mai 1874. Décédé le 13 janvier 1882.

Gréard (Octave), membre de l'Institut, vice-recteur honoraire de l'Académie de Paris. — Élu le 14 décembre 1889. Décédé le 25 avril 1904.

Grimblot (Paul), ancien consul de France à Ceylan. — Membre de la Société en 1867. Décès notifié le 4 juin 1870.

Guieysse (Georges-*Eugène*), élève de l'École pratique des hautes études. — Élu le 11 février 1888. Décédé le 17 mai 1889.

Guyard (Stanislas), professeur au Collège de France, maître de conférences à l'École pratique des hautes études. — Élu le 13 avril 1878 ; président en 1884. Décédé le 7 septembre 1884.

Hallégüen (Docteur). — Élu le 9 juin 1877. Décès notifié à la Société le 5 avril 1879.

Hanusz (Jean), professeur agrégé à l'Université de Vienne (Autriche). — Élu le 25 juin 1887. Décédé le 26 juillet de la même année.

Harlez (Mgr Charles de), professeur à l'Université de Louvain. — Élu le 18 novembre 1876. Décédé le 14 juillet 1899.

Hatzfeld (Adolphe), professeur au lycée Louis-le-Grand. — Élu le 1er février 1873. Décédé en octobre 1900

Hauvette-Besnault, directeur d'études honoraires à l'École pratique des hautes études, conservateur adjoint de la bibliothèque de l'Université. — Membre de la Société depuis 1870. Décédé le 28 juin 1888.

Hauvion. — Élu le 20 novembre 1886. Décédé le 5 juin 1909.

Heinrich (G.-A.), doyen de la Faculté des lettres de Lyon. — Membre de la Société depuis 1867. Décédé en 1887.

Henry (Victor), professeur à l'Université de Paris. — Élu le 22 janvier 1881 membre perpétuel. Décédé le 6 février 1907.

Hervé (Camille). — Membre de la Société en 1867. Décédé le 30 août 1878.

Hovelacque (Abel), professeur à l'École d'anthropologie. — Élu le 4 décembre 1869. Décédé en février 1896.

Imbert. — Élu le 14 décembre 1889. Mort le 5 mars 1916.

Jackson (James), archiviste-bibliothécaire de la Société de Géographie. — Élu le 22 juin 1879 ; donateur. Décédé le 17 juillet 1895.

Jaubert (Le comte), membre de l'Institut. — Membre de la Société depuis 1868. Décédé le 1er janvier 1875.

Joret. — Élu le 10 janvier 1874, président en 1902. Mort en 1915.

Jozon, député. — Présenté pour être membre de la Société le 2 décembre 1879. Décès notifié à la Société le 9 juillet 1881.

Judas (Le docteur A.-C.), ancien médecin principal de première classe. — Membre de la Société depuis l'origine. Décédé le 17 janvier 1873.

La Berge (Camille de), employé au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. — Élu le 3 décembre 1870. Décédé le 13 mars 1878.

Lachaise (L'abbé Romain Czerkas). — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 26 avril 1873.

Lacouperie (Docteur Albert Terrien de), ancien professeur à l'University College de Londres. — Élu le 9 février 1889. Décédé le 11 octobre 1894.

Lambrior, professeur à l'Université de Jassy. — Élu le 26 mai 1877. Décès notifié à la Société le 17 novembre 1883.

Laurent, professeur au Collège Stanislas. — Élu le 14 avril 1884. Décès notifié le 25 novembre 1907.

Lecoq (Gustave). — Élu le 3 mai 1890; membre perpétuel. Décédé en 1907.

Lenormant (*Charles*-François), membre de l'Institut. — Membre de la Société en 1867. Décédé le 9 décembre 1883.

Lepitre (Abbé A.), professeur à l'Université catholique, Lyon. — Élu le 30 novembre 1901. Décédé en 1906.

Le Saint (François), ancien officier. — Membre de la Société en 1866. Décédé en 1867.

Lévy (B.), inspecteur général de l'instruction publique. — Élu le 24 janvier 1874. Décédé le 24 décembre 1884.

Liétard (le docteur Alexandre), médecin inspecteur des eaux, correspondant de l'Académie de médecine. — Membre de la Société en 1866, président en 1904. Décès notifié à la Société le 13 février 1904.

Littré (*Maximilien-Paul*-Émile), membre de l'Institut. — Membre de la Société depuis 1868. Décédé en 1881.

Loeb (Isidore), professeur au Séminaire israélite. — Élu le 19 décembre 1885. Décédé le 2 juin 1892.

Lottner (Le docteur Karl), ancien professeur à Trinity College (Dublin). — Membre de la Société en 1867. Décédé le 5 avril 1873.

Lutoslavski (Stanislas), élève de l'Université de Dorpat. — Élu le 19 décembre 1885. Décès notifié à la Société le 18 février 1892.

Malvoisin (Édouard), agrégé de l'Université. — Membre de la Société depuis 1865; bibliothécaire du 7 février 1880 au 31 décembre 1881. Décédé le 5 janvier 1895.

Massieu de Clerval. — Membre de la Société depuis 1866. Décédé le 18 juin 1896.

Mathieu (E.), traducteur aux établissements Schneider. — Élu le 8 mars 1890. Décédé le 29 décembre 1897.

Maury (*Louis-Ferdinand*-Alfred), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, ancien directeur des Archives nationales. — Membre de la Société en 1868. Décédé le 12 février 1892.

Menagios (Demetrios de), docteur en droit et en philosophie. — Élu le 10 janvier 1874. Décédé en 1891.

Merlette (*Auguste*-Nicolas). — Élu le 20 novembre 1886. Décédé le 13 mai 1889.

Meunier (*Louis*-Francis), docteur ès lettres. — Membre de la Société en 1866; trésorier de 1872 à sa mort. Décédé le 11 mars 1874.

Meyer (Maurice), ancien professeur à la Faculté des lettres de Poitiers, inspecteur de l'enseignement primaire. — Admis dans la Société en 1868. Décédé en 1870.

Mohl (F.-G.), lauréat de l'Institut, professeur agrégé à l'Université de Prague, professeur à la Ceskoslovanská Akademie. — Élu le 21 novembre 1895, administrateur en 1890-91. — Décès notifié le 21 septembre 1901.

Moisy (Henri), notaire honoraire, juge honoraire au Tribunal civil de Lisieux. — Élu le 12 juin 1875. Décédé le 3 novembre 1886.

Monseur (Eugène), professeur à l'Université de Bruxelles. — Décédé le 6 décembre 1912.

Montalk (J.-W.-E. Potocki de), professeur à University College, Auckland (Nouvelle-Zélande). — Élu le 18 juin 1890. Décédé le 6 septembre 1901.

Muir (John), correspondant de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres). — Élu le 21 novembre 1868. Décédé le 15 mars 1882.

Nigoles (O.), professeur au lycée Janson de Sailly. — Élu le 13 juillet 1878. Décès notifié à la Société le 22 décembre 1888.

Osthoff (Hermann), professeur à l'Université de Heidelberg. — Élu le 8 juin 1895. Décédé le 7 mai 1909.

Pannier (Léopold), attaché à la Bibliothèque nationale. — Élu membre de la Société le 1er février 1870. Décès notifié à la Société le 20 novembre 1875.

Paplonsky (J.), directeur de l'Institut des sourds et muets de Varsovie. — Élu le 27 février 1869. Décédé le 28 novembre 1885.

Paris (Gaston-*Bruno-Paulin*), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, administrateur du Collège de France, président honoraire et directeur d'études à l'École pratique des hautes études. — Membre de la Société en 1867; vice-président en 1869, en 1870-1871 et en 1872; président en 1873; membre perpétuel. Décédé le 5 mars 1903.

Parmentier (Théodore), général de division en retraite. — Élu le 17 mars 1883 ; président en 1899 ; membre perpétuel. Décédé le 28 avril 1910.

Pauli (Carl), docteur en philosophie, professeur au Lycée cantonal, Lugano. — Élu le 3 mars 1883. Décédé en août 1901.

Pedro II (S. M. dom), empereur du Brésil, associé étranger de l'Institut de France (Académie des Sciences). — Membre de la Société depuis le 12 mai 1877. Décédé le 5 décembre 1891.

Pellat, doyen de la Faculté de droit de Paris. — Était membre de la Société le 1er février 1870. Décès notifié à la Société le 18 novembre 1871.

Pierron (Alexis), ancien professeur au lycée Louis-le-Grand. — Admis dans la Société en 1868. Décès notifié à la Société le 7 décembre 1878.

Ploix (Charles-*Martin*), ingénieur hydrographe. — Membre de la Société en 1867 ; président en 1874 et en 1889. Décédé le 21 février 1895.

Ponton d'Amécourt (Le vicomte Gustave de). — Membre de la Société en 1866. Décès notifié à la Société le 28 janvier 1888.

Queux de Saint-Hilaire (Le marquis de). — Élu membre de la Société le 4 novembre 1882. Décédé en novembre 1889.

Rambaud (Jean-Baptiste-*Antoine*), capitaine breveté d'artillerie coloniale. — Élu le 7 décembre 1900. Décès notifié à la Société le 18 juin 1904.

Renan (*Joseph*-Ernest), membre de l'Institut, administrateur du Collège de France. — Membre de la Société depuis l'origine ; président en 1867. Décédé le 2 octobre 1892.

Renier (*Charles-Alphonse*-Léon), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, président de la Section des sciences historiques et philologiques à l'École pratique des hautes études, conservateur de la Bibliothèque de l'Université. — Élu le 24 avril 1869. Décédé le 11 juin 1885.

Rhys (Sir John), fellow de Jesus College, professeur de celtique à l'Université, The Lodgings, Jesus College, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu le 9 janvier 1875 ; membre perpétuel. Décédé en décembre 1915.

Riant (Paul-*Édouard* Didier, comte), membre de l'Institut. — Membre de la Société en 1867. Décédé en décembre 1888.

Ricochon (Le docteur Jean), conseiller général des Deux-Sèvres. — Élu le 24 février 1900. Décédé le 4 mai 1902.

Riemann (Othon), maître de conférences à l'École normale supérieure et à l'École pratique des hautes études. — Élu le 3 décembre 1881. Décédé le 16 août 1891.

Rieutord. — Élu le 15 mars 1873. Décédé le 14 janvier 1884.

Rochemonteix (*Frédéric-Joseph*-Maxence-*René* de Chalvet, marquis de), professeur libre à la Faculté des lettres de Paris. — Élu le 7 juin 1873 ; président en 1891. Décédé le 30 décembre 1891.

Rolland (Eugène). — Décédé en septembre 1909.

Ronel (Charles), chef d'escadron de cavalerie en retraite. — Élu le 8 janvier 1881. Décès notifié à la Société le 26 juin 1886.

Rosapelly, docteur en médecine ; membre perpétuel. — Décédé en février 1913.

Rougé (Le vicomte Emmanuel de), membre de l'Institut, professeur au Collège de France. — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 4 janvier 1873.

Rudy (Charles). — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 10 juin 1893.

Sabbathier (Paul), agrégé de l'Université. — Élu le 28 décembre 1889. — Décédé le 15 mai 1909.

Saussure (Ferdinand de), professeur à l'Université de Genève. — Élu le 13 mai 1876; secrétaire-adjoint de 1883 à 1891; membre perpétuel. Décédé le 22 février 1913.

Sayous (Édouard), professeur à la Faculté des lettres de Besançon. — Élu le 2 mai 1885. Décédé le 19 janvier 1898.

Schœbel (Ch.). — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 8 décembre 1888.

Seillière (Aimé). — Élu le 13 février 1869. Décès notifié à la Société le 19 novembre 1870.

Solmsen (Félix), professeur à l'Université de Bonn. — Élu le 12 mars 1910. Décédé en 1911.

Specht (Édouard). — Membre de la Société depuis 1866. Décédé en 1906.

Speijer. — Élu le 2 février 1878.

Stokes (Whitley), associé de l'Institut de France. — Élu le 5 avril 1881. Décédé en avril 1909.

Sturm (Victor), directeur de l'École industrielle, Esch-sur-l'Alzette (grand-duché de Luxembourg). — Élu le 20 février 1875. Décès notifié à la Société le 6 avril 1905.

Tholozan (Le Dr Désiré-Joseph), médecin principal de l'armée française, membre correspondant de l'Institut et de l'Académie de médecine. — Élu le 18 avril 1896. Décédé le 30 juillet 1897.

Thumb, professeur à l'Université de Strasbourg. — Élu le 21 mars 1908. Décédé le 14 août 1915.

Thurot (*François*-Charles, membre de l'Institut, maître de conférences à l'École normale supérieure. — Admis dans la Société en 1868; président en 1872. Décédé le 17 janvier 1882.

Todd (J. *Henthorn*), senior fellow, professeur d'hébreu et conservateur de la bibliothèque à Trinity College (Dublin). — Admis dans la Société en 1868. Décédé le 28 juin 1869.

Tournier (Édouard), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, maître de conférences à l'École normale supérieure. — Membre de la Société depuis l'origine; vice-président en 1872. Décédé le 29 mars 1899.

Vaïsse (Léon), directeur honoraire de l'École des sourds et muets. — Membre de la Société en 1866; président en 1875. Décédé le 10 juin 1884.

Vallentin (*Ludovic-Lucien-Mathieu*-Florian), substitut du procureur de la République à Montélimar, directeur du *Bulletin épigraphique de la Gaule*. — Élu le 21 janvier 1882. Décès notifié à la Société le 9 juin 1883.

Van der Vliet (J.), professeur à l'Université d'Utrecht (Pays-Bas). — Élu le 11 mars 1893. Décès notifié à la Société le 15 novembre 1902.

Wharton (Edward-Ross), fellow and lecturer of Jesus College (Oxford). — Élu le 7 février 1891. Décédé le 4 juin 1896.

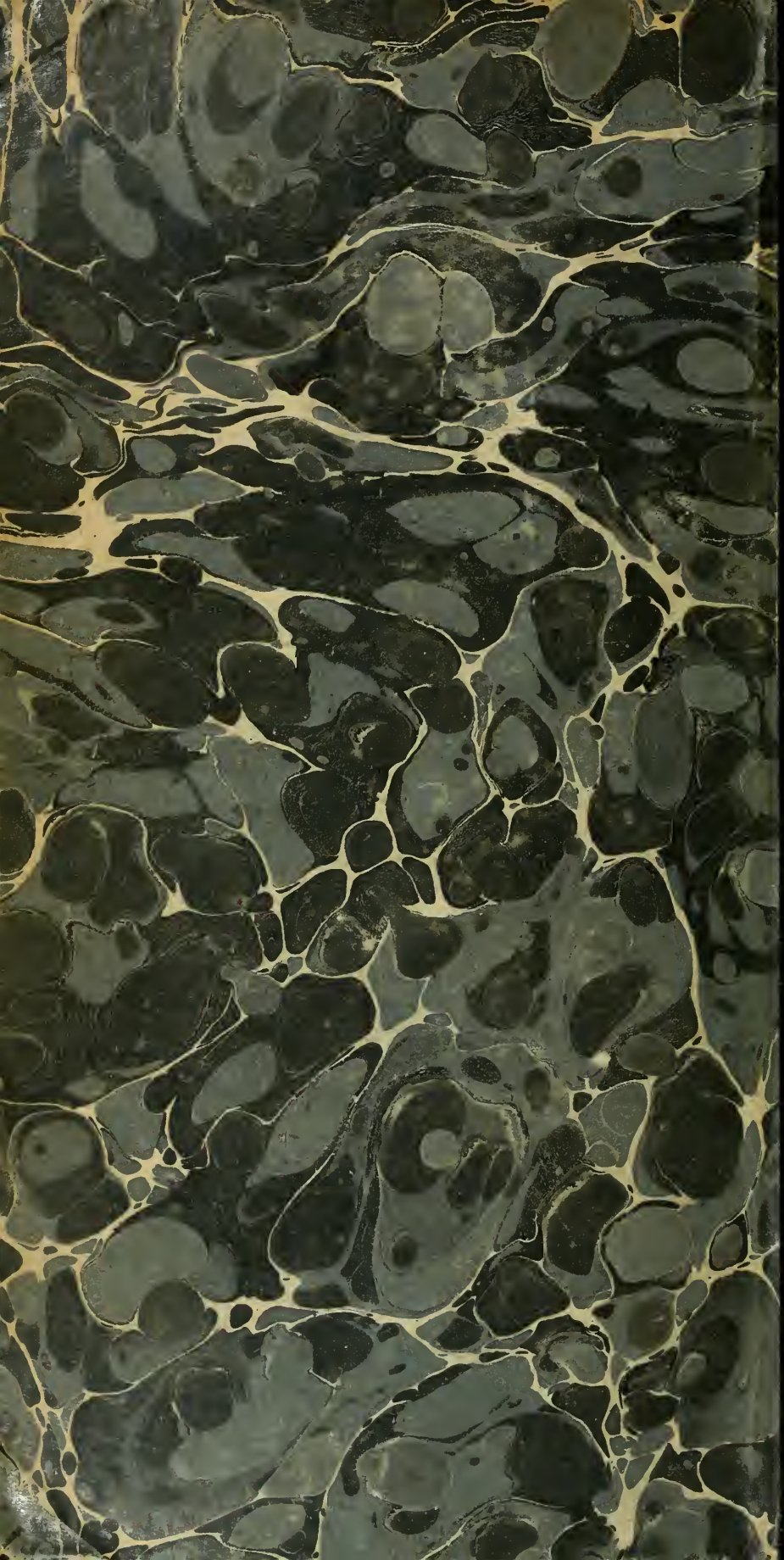
Wilbois (Le lieutenant-colonel A.). — Élu le 15 avril 1876; membre perpétuel. Décédé le 16 août 1912.

Zubatý, professeur à l'Université de Prague. — Élu le 19 décembre 1891. Décédé en 1915.

191177
Société de Linguistique de Paris
Mémoires.
t. 19
P
La
S

DATE | NAME OF BORROWER

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED